MATTIAS KÖPING
INSPIRÉ DE FAITS RÉELS
LE MANUFACTURIER
« UN CHEF-D'ŒUVRE DONT
ON PARLERA ENCORE DANS 50 ANS »
GÉRARD COLLARD
RING

MATTIAS KÖPING

# LE MANUFACTURIER

Sous la direction éditoriale de Laura Magné

*ring.fr*

ÉDITIONS RING

Collection

**RING NOIR**

—

**RING**

www.ring.fr

—

Dépôt légal : SEPTEMBRE 2018

ISBN : 979-10-91447-88-1

© ÉDITIONS RING, 2018

*Ce qui a été, c'est ce qui sera, et ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera, il n'y a rien de nouveau sous le soleil.*

*Ecclésiaste I.9*

*C'est des hommes et d'eux seulement qu'il faut avoir peur, toujours.*

Céline, *Voyage au bout de la nuit*

*CHAPITRE 1*

## LE HAVRE, HÔTEL DE POLICE DU BOULEVARD DE STRASBOURG

VENDREDI 6 JANVIER 2017, 17 H 19

Le capitaine Radiche se leva et enfila son blouson. Il quitta les locaux de la section criminelle, situés au deuxième étage de l'hôtel de police, et emprunta l'escalier de service pour se rendre au troisième, à la brigade des stupéfiants.

Le grand flic se faufila avec une grâce féline dans l'embrasure, obliqua sur sa gauche, longea un couloir flanqué de bureaux et de box vitrés où des poulets affairés se penchaient sur leurs dossiers, bifurqua encore à gauche, puis à droite, et parvint dans l'open space de l'équipe des stups. Quelques hommes de Lartigan y sirotaient un café et commentaient les affaires en cours, de l'air las des policiers harassés par un excès d'heures supplémentaires. Touillant son café, la mine maussade, l'un d'eux s'adressa au groupe : « Regardez qui s'amène… » Par-dessus leur gobelet, ses trois collègues levèrent à peine les yeux vers le nouveau venu, Zéro le fils de pute.

De toute sa personne émanait une froideur polaire. Le chef de la criminelle devait en partie son surnom de

Zéro à son crâne entièrement chauve et poli. Il le rasait tous les jours avec soin. Pour se marrer un peu dans les couloirs de l'hôtel de police, on chuchotait qu'il le lustrait au cirage. D'autres caractéristiques le rendaient immédiatement antipathique : ses yeux noirs, son nez aquilin, son visage taillé à la serpe, ses lèvres épaisses et voraces, son menton robuste… Rien là-dedans n'évoquait une quelconque idée de douceur ou de cordialité. Bourrelets, plis et rides lui craquelaient la face. Une cicatrice courte et épaisse sur la pommette gauche complétait ce portrait sinistre.

Pour ne rien arranger, Zéro s'habillait en noir, toujours avec les mêmes frusques. Les mauvaises langues prétendaient qu'il ne les lavait pas. En réalité, il avait sept ensembles parfaitement identiques pour l'été et sept autres pour l'hiver. Touche finale, un blouson de cuir, entièrement noir lui aussi. Seule fantaisie : il troquait ses godillots de sécurité contre des chaussures de ville lors des réunions avec les huiles. Son sobriquet s'associait à merveille à tout un tas d'autres substantifs : Zéro ami, Zéro famille, Zéro empathie… La liste était longue. On l'accommodait à toutes les sauces, du moment qu'elles étaient amères.

Mais cette ordure était aussi un flic hors pair, un traqueur exceptionnel, un véritable prédateur. À son tableau de chasse, il comptait des meurtriers, des braqueurs, des proxénètes, des dealers et même un tueur

en série, arrêté à la SRPJ de Dijon, sa toute première affectation, au début des années 2000. Il n'avait qu'une religion, *son* Travail, et qu'un dieu, *sa* Loi. Personne ne pouvait lui ôter ça, pas même ses plus féroces détracteurs. Partout où il avait œuvré, les directeurs des SRPJ l'avaient à la bonne : des résultats excellents, des états de service exemplaires – excepté les conséquences exécrables de son asociabilité ravageuse –, un dévouement exclusif à sa besogne. Il fallait le supplier pour qu'il prenne des vacances.

À la vue du groupe avachi autour des tables basses, Radiche se redressa de toute sa hauteur : un mètre quatre-vingt-dix de musculature sèche et de malveillance. Personne ne le salua ; il ne salua personne. Il fila droit au bureau de Lartigan, le chef de la section des stups, frappa, n'attendit pas de réponse et entra.

« Lartigan.

— Radiche.

— Alors ?

— Alors on a serré ce monsieur. Ça peut t'intéresser. »

Son collègue désignait du bout de son stylo un Black vraiment balèze, coiffé à la rasta. Le type n'avait même pas daigné se retourner à l'entrée de Radiche. On lui avait laissé les mains menottées dans le dos, attachées à la chaise.

« Attends, on va continuer dehors. »

Lartigan mit son ordinateur en veille, éteignit la caméra qui filmait l'interrogatoire et contourna son bureau. Les deux hommes ressortirent et pénétrèrent dans le box d'à côté.

« J'écoute.

— On l'a chopé dans la Vallée Verte avec assez d'héroïne et de coke pour lui mettre trois ans facile. Il travaille pour Zakaria Khaledzaoui.

— Tant mieux pour toi et tes gars. Ça va faire avancer ton infiltration du réseau de Khaledzaoui. Mais en quoi ça me concerne de manière si urgente ?

— Il s'appelle Mabaté. Dialo Mabaté.

— *Mabaté,* comme *Abba Mabaté*, mon macchabée retrouvé dans une benne à ordures le mois dernier ?

— C'est ça. C'est son cousin.

— Pourquoi tu me fais cette fleur, Lartigan ? Tu ne peux pas me blairer.

— C'est vrai, Radiche. Je ne peux pas te piffrer. Mais je n'aime pas non plus les trafiquants d'héroïne.

— Parce que ta nièce est morte d'une overdose l'année dernière ?

— Ta gueule ! Ferme ta gueule, ou je te…

— Accouche, Lartigan ! Qu’est-ce que tu veux, bordel ? »

Le flic recula de deux pas, l’air mauvais, prêt à sauter à la gorge de Zéro. D’un geste si familier qu’il lui était devenu parfaitement inconscient, il remit en place le catogan de sa queue de cheval. Le capitaine de la criminelle ne supportait pas ce tic de gonzesse. Le dominant d’une tête, il détailla les traits fins du meneur des stups, ses taches de son, ses yeux vert clair. Une fille.

« Comme tu l’as dit, je finalise le boulot d’infiltration du réseau de Zakaria Khaledzaoui. Il reste quand même des semaines de filoches, d’écoutes, de serrages de consommateurs et de planques. Je veux que tu m’aides à coincer cet enculé qui est dans mon bureau.

— Pourquoi ? »

Lartigan soupira d’un air exaspéré.

« Ils étaient cousins, donc. Dialo Mabaté et Abba Mabaté. L’autre aussi faisait du business, drogue et proxénétisme, pour le compte de Khaledzaoui. C’est sûr que ce gars sait quelque chose. Si on le fait parler, tu résous peut-être ton affaire de meurtre et moi, je démonte le clan de Zakaria pour de bon, en collant un assassinat sur le dos du chef. Si on y arrive, le parrain est fini. Ce Dialo Mabaté est une arme de destruction massive.

— Je vois.

— Je te le confie dans le cadre de ton enquête sur l'homicide de son cousin. Tu as carte blanche. »

Radiche eut une espèce de sourire narquois, un machin tordu plaqué sur son visage malintentionné.

« Carte blanche avec un Noir ? T'es un marrant, finalement, Lartigan !

— Et toi, t'es un malade mental, Radiche !

— Moi aussi, je t'aime, Lartigan, bien fort et bien au fond. Surtout avec tes cheveux longs et tes yeux aux grands cils. Ça m'excite tellement…

— J'assiste à l'interrogatoire.

— Pas question ! Et j'arrête la caméra. »

Le chef des stups tiqua. Il se balançait d'un pied sur l'autre, à la recherche d'un équilibre précaire, habité par le sentiment perturbant de se livrer à un dangereux numéro de funambulisme. Illégalité pure et simple, avec, dans le premier rôle, une brute pas gênée du tout pour s'affranchir des règles élémentaires du code de déontologie.

« L'interrogatoire n'aura aucune valeur légale.

— Celui-ci, non. Mais le suivant, oui. J'attendris la viande en *off* ; tu récoltes ensuite les infos dans les règles de l'art. Tu veux la tête de Khaledzaoui, oui ou

non ? C’est bien sa came qui a tué ta nièce, non ? Alors ? »

Derechef, Lartigan rajusta nerveusement son catogan. Le grand chauve en serra les mâchoires d’agacement. Ce con ressemblait vaguement à Francis Lalanne, guitare en moins.

« D’accord, mais au moindre problème, tu portes le chapeau. »

Lartigan briefa Radiche sur tout ce que Dialo Mabaté avait consenti à leur souffler d’un air méprisant, autrement dit presque rien : son âge, son adresse, les prénoms de sa femme et de ses deux enfants.

« Vas-y maintenant. Mais je reste là, derrière la porte. »

Zéro entra en douce dans le bureau. Au passage, il fit glisser son index sur le cou massif du dealer, sous ses mèches de rasta. Surpris, ce dernier sursauta et agita ses dreadlocks dans tous les sens, pour se débarrasser de l’insecte qui l’importunait. Radiche s’assit sur le bord du bureau, les bras croisés, l’allure nonchalante. Il évalua le potentiel de riposte de son antagoniste : une grosse bête baraquée, passablement de mauvaise humeur. De son côté, le suspect en faisait autant. Le flic assis en face de lui dégageait une aura parfaitement inquiétante,

savamment étudiée. Habillé tout de noir, le crâne entièrement lisse, il le fixait de ses yeux durs.

« Eh, qu'est-ce que tu fais là, bâtard ?

— J'établis le contact, ma mignonne. Tu es toute jolie, avec tes tresses.

— T'es fou ou quoi, gros pédé, va !

— Tûtûtût… pas de gros mots comme ça, mon poussin, c'est pas beau, l'homophobie, t'es pas au courant… alors, tu t'es remis ?

— De quoi ?

— De la mort de ton cousin Abba, le mois dernier.

— Hein ? Qu'est-ce que tu m'racontes ? J'vois pas de quoi tu parles.

— Mais si, mais si… Tu vois très bien… Enculé.

— Hein ? T'as dit quoi là ?

— J'ai dit "enculé". Ça te pose un problème, rasta de mes couilles ? »

Dialo s'agitait sur sa chaise et tirait sur ses menottes.

« Gros fils de pute, va ! C'est toi l'enculé, sale Gaulois de merde ! Face de craie ! Suce ma grosse bite noire, bâtard ! J'nique ta mère, moi !

— Ça risque d'être compliqué. Mais je crois que tu ne comprends pas bien. Attends, je vais te montrer. »

Radiche bondit sans crier gare. Il se plaça avec vivacité derrière Dialo, saisissant ses longues tresses au passage et les torsadant autour de sa main gauche. Il lui renversa la tête avec rudesse et sortit un bandana de la poche arrière de son jean, qu'il gardait pour ce genre d'usage. Il l'enfonça brutalement dans la bouche grande ouverte du patient, bien au fond du gosier ; Dialo faillit en vomir. Avant que Lartigan n'ait eu le temps de comprendre ce qui se tramait, Radiche ferma le verrou du bouton de porte et tira encore d'un coup sec les cheveux de Dialo, de manière à lui choquer les cervicales et à lui chavirer totalement la tête en arrière. Râlements sourds du client. Un long crachat s'étira de la bouche du bourreau jusque dans l'œil droit de Dialo, qui cligna à toute allure. Le flic bloquait le Black de la main gauche, maintenant la tension à bloc sur les dreadlocks. Le prisonnier gémissait de douleur. Ce fils de pute allait lui briser le cou ! De l'autre côté, Lartigan agitait la porte avec frénésie, mais Radiche, solidement ancré au sol, la coinçait de son pied.

De la main droite, il sortit un poing électrique d'une des poches de son blouson.

« Avant d'y goûter, à ta queue, je préfère la griller un peu. Ça sera quand même meilleur. T'es pas d'accord ? »

Il fourra l'appareil dans le froc de sa victime et appuya sur le presse-bouton. Le taser crépita. Dialo se

tordit comme un diable dans un bénitier, émettant des beuglements assourdis, pleins de désespoir. Mais Radiche l'immobilisait fermement et il continua de l'électrocuter une bonne minute d'affilée. Dialo secouait ses entraves dans tous les sens ; sa chaise tressautait à chaque tentative désespérée pour se libérer. Paniqué par les gémissements du captif, Lartigan essayait d'entrer de toutes ses forces, mais le pied de Radiche avait pris racine. Seule la partie supérieure de la porte s'entrebâillait, alors que le bas ne remuait pas d'un iota.

Quand les décharges cessèrent enfin, Dialo semblait moins impertinent. Il sanglotait, les burnes en purée. Radiche se rassit en rempochant son taser.

« Voilà, ma grosse. Maintenant, tu sais à qui tu as affaire. Les droits de l'Homme, je m'en branle. Tu m'écoutes ? Oh, tu m'entends ? »

Dialo haussa vers lui un visage tordu de haine. Il renifla. Sous ses dreadlocks, son œil droit clignotait, empli encore de la salive de son tortionnaire. Sa queue et ses noix le faisaient atrocement souffrir, comme si on les avait coincées dans un étau. Des fourmis rouges lui galopaient dans la pine. Il avait peur. Ce mec n'en avait rien à foutre de tout. Il le torturait dans un bureau de l'hôtel de police, sans même se donner la peine de se cacher.

« Voilà le topo : tu me dis tout, absolument tout, ce que tu sais sur Zakaria Khaledzaoui et tu me donnes le ou les meurtriers de ton cousin. »

Il attendit que Dialo se remît de ses émotions, puis il lui extirpa le bandana de la bouche. Aux pleurnicheries se mêlèrent imprécations et insultes, sur fond de bruit de bouton de porte manipulé fébrilement par le capitaine des stups.

« Pourquoi tu fais ça ? T'as pas le droit ! T'as pas le droit ! Enculé de Gaulois ! J'te dirai rien du tout. Chais pas qui a refroidi Abba. Chais rien du tout. Tu peux me tabasser, j'dirai rien. J'préfère encore aller en zonzon. Et pis, je vais porter plainte, enculé de flic ! Raciste de mer…

— Je t'arrête tout de suite, ma jolie. Je ne déteste pas les Noirs en particulier. Je déteste tout le monde en général. Tu serais blond comme un Suédois, ce serait pareil. Je peux pas te blairer, par principe, c'est tout. Savoir que tu respires me dérange… Alors, tu ne veux toujours rien me dire ?

— Va mourir, salope ! J't'ai dit que je préfère la zonze. »

Les yeux de Radiche s'enténébrèrent encore. Il réfléchissait. Soudain, il claqua des mains.

« D'accord, Dialo ! T'as gagné ! Mais tu ne vas pas aller en zonzon, en fait. J'ai une grande nouvelle : t'es

libre !

— Hein ? Qu’est-ce que tu racontes ?

— Ta femme et tes enfants vont être contents de te revoir pour le week-end. Attends deux secondes, je reviens. »

Radiche débloqua la serrure. Derrière la porte l’attendait un Lartigan blanc comme un linge. Il en avait les jambes flageolantes.

« Qu’est-ce que tu fous, Radiche ?

— Mon travail, Lartigan.

— T’appelles ça travailler, salopard !? »

Radiche rugit, chopa son contradicteur au col et le plaqua violemment contre la paroi de l’autre côté du couloir, qui vibra sous l’impact. Les pieds du chef des stups touchaient à peine le sol. Les visages des deux hommes étaient si proches que Lartigan sentait le souffle de Radiche sur sa peau. Il avait saisi les poignets de Zéro. Leurs fronts s’entrechoquèrent. Ils se seraient battus si l’équipe des stups n’avait pas déboulé de la salle commune pour les séparer. Radiche ne tenait pas plus que ça à se le coltiner, aussi s’écarta-t-il de lui sans résister.

« Si tu me laisses faire, je reviens avec toutes les infos. J’ai juste besoin d’un peu de temps et d’une

voiture de patrouille. Et je te promets de ne pas l'abîmer plus. »

La poitrine du chef des stups se soulevait en saccades. S'il l'avait fallu, il en serait venu aux mains. Il avait sa fierté. Mais il avait bien conscience que ce dingue lui aurait administré une trempe sévère. Ce salaud de Zéro était féru de boxes pieds-poings et de MMA, sans parler d'autres conneries plus ou moins létales. Il était en pleine forme, affûté comme un combattant professionnel et, par-dessus tout, la brutalité l'excitait beaucoup. En intervention extérieure, il était complètement inconscient. Lartigan s'accorda quelques secondes de réflexion, tout en rajustant son col.

« Seulement si je viens avec toi.

— D'accord. Et prends tes couilles, ça nous changera. »

*CHAPITRE 2*

## LE CAUSSE DE MENDE, FERME DES GARCILLES

VENDREDI 6 JANVIER 2017, 16 H 57

Depuis quelques semaines, Milovan écourtait ses journées de travail et rentrait à la ferme des Garcilles plus tôt, afin de s'occuper de Boris. L'état de son père adoptif s'était dégradé et, bien qu'il n'en fût plus très loin, Boris n'atteindrait jamais le centenaire.

Milovan sortit de la ville et s'engagea sur la N88. Il contourna complètement le causse de Mende puis, quittant la nationale, il s'engagea sur la gauche, sur la départementale qui le conduirait au hameau des Garcilles. De légers flocons dansaient dans le double faisceau de l'utilitaire. L'obscurité montait des massifs et des forêts. La nuit promettait d'être très froide. Une vraie nuit glaciale de Lozère.

Il traversa le minuscule village, continua sur deux kilomètres et tourna à droite, sur une route étroite. Au bout d'une centaine de mètres, il arriva à hauteur de la propriété de Jean-Luc Horvat, le fils biologique de Boris, âgé de soixante-sept ans. Les biens de Jean-Luc consistaient en une grande maison de deux étages, en granit et en pierre de schiste, que Boris avait bâtie de ses propres mains dans les années 70. Sur le terrain se

dressaient également les locaux de l'entreprise de Jean-Luc, Bâti-Quali, qui comptait plusieurs salariés, capables à eux seuls d'assumer toutes les phases d'un chantier de construction, des fondations aux finitions. À côté de la menuiserie, les ateliers de soudure et de maçonnerie jouxtaient la bâtisse des électriciens, des plaquistes et du peintre. Plusieurs véhicules, des voitures et utilitaires aux couleurs de l'entreprise, étaient garés sur le terre-plein central et de la lumière brillait à toutes les fenêtres. On bossait encore, là-dedans.

Au rez-de-chaussée de la maison aussi, il y avait de la lumière. Françoise, la geignarde femme de Jean-Luc, était affairée aux fourneaux. Milovan l'imaginait, traînante et plaintive, les mains dans le creux des reins, en train de pousser sa sempiternelle chouinerie sur la dureté toute relative de son existence.

Milovan dépassa le domaine de Jean-Luc et roula encore sur huit-cents mètres. À cet endroit, une longue langue rocheuse couverte de forêt forçait la route à dessiner une épingle à cheveux. On bifurquait à droite et on revenait à gauche toute, à cent-quatre-vingts degrés. Cet épaulement d'une cinquantaine de mètres de hauteur, boisé et étalé en pente douce, dérobait totalement à la vue la propriété de Boris, depuis chez Jean-Luc. Plus petit, avant que Boris ne l'héberge définitivement, Milovan avait effectué ce trajet à

maintes reprises, se sauvant sans cesse de chez les Horvat, pour venir se tapir chez le vieux.

Longeant le contrefort de granit, le jeune homme roula vers la ferme des Garcilles, là où son père habitait depuis presque toujours. Il avança jusqu'au portail et attendit qu'il s'ouvre.

Il s'engagea dans la propriété et remonta l'allée gravillonnée. C'était un corps de ferme, que Boris avait retapé et bien entretenu tout au long des décennies. Vaste et longue, la maison disposait d'un étage et d'un sous-sol. Dans l'obscurité croissante, derrière elle, on distinguait des dépendances agricoles. Plusieurs hectares de terrain s'enfonçaient dans le vallon encaissé formé par les falaises environnantes, essentiellement des prés et de la terre à vaches. Au fond de la combe, on devinait la masse noire d'un bois engoncé entre les parois rocheuses.

Un SUV blanc stationnait juste devant la maison : il appartenait à Sibylle, l'infirmière qui venait chaque jour depuis trois semaines dispenser des soins à Boris. Le malade avait décidé de trépasser chez lui et tout indiquait qu'il réussirait. Sibylle était déjà la troisième infirmière qui s'occupait de lui. Boris avait tant harcelé les deux autres de ses remarques acerbes et de son entêtement qu'elles avaient, c'était le cas de le dire, jeté l'éponge. Milovan se gara à côté du véhicule de la jeune femme.

Il entra sans frapper, car la maison de Boris était aussi la sienne depuis vingt-cinq ans. La confortable chaleur dégagée par le gros poêle à bois l'enveloppa. Il se débarrassa de son anorak sur le dossier d'une chaise.

Depuis que ses jambes l'avaient trahi, l'ancêtre trônait dans son lit médicalisé au rez-de-chaussée, dans la vaste pièce qui réunissait d'un seul tenant le salon, la salle à manger et la cuisine.

Sibylle était en train de lui faire sa toilette, ce qui n'était pas une mince affaire, tant le vieux y mettait de mauvaise volonté. La bien portante demoiselle l'avait déshabillé et le vieillard grinchait, assis au bord du lit, ses jambes réduites à l'état de ficelles, tandis que le gant frictionnait sa carcasse décharnée. Il avait une tête de hibou décati, l'œil vif encore, mais presque perclus.

Le spectacle serra le cœur de Milovan. Son pauvre père adoptif n'était plus que l'ombre de lui-même. Il se rappelait sans cesse, à chaque fois qu'il veillait cette chose rabougrie et acariâtre, quel homme avait été Boris. Le vieux avait pourtant déjà soixante-douze ans, quand il l'avait recueilli chez lui.

Jusqu'à la fin de sa vie, Milovan se souviendrait de leur première rencontre.

Les Horvat l'attendaient devant leur maison, installés autour d'une table de jardin. Jean-Luc était allé le

chercher à la gare de Lyon. Ils s'étaient levés à l'arrivée de la voiture. Françoise, qui était déjà une grosse femme courtaude maquillée à outrance, était venue à sa rencontre, suivie de sa fille Clotilde et de son fils Marc. Et il y avait aussi un vieux. Lui, il n'avait pas quitté son siège. Françoise avait roucoulé en un sabir étrange, du français, auquel Milovan n'entendait encore rien. La mine contristée, elle lui caressait les cheveux. Une croix en or reposait entre ses gros seins, accrochant des éclats de soleil printanier. Les deux enfants se tenaient en retrait, cou tendu et mine défiante ; ils ne partageaient visiblement pas l'enthousiasme de leur mère. La fille surtout, Clotilde, le scrutait d'un œil noir. Milovan avait baissé la tête, tout penaud. La femme de Jean-Luc avait entouré ses épaules malingres d'un bras aussi potelé que prévenant pour le conduire vers l'entrée de la maison. Alors, le vieil homme héla le groupe. Il parla d'abord en français, puis en croate.

« Viens me voir, petit. »

Françoise l'avait poussé vers l'ancien à petites tapes dans le dos. Il l'avait minutieusement dévisagé d'un air singulier, avec intensité. Ce n'était pas hostile, mais plutôt évaluatif. Il le jaugeait, tranquillement assis sur sa chaise, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon de velours côtelé marron. Il hochait doucement la tête, d'un air approbateur. Il avait continué en croate.

« Je m'appelle Boris. Et toi ? »

Il lui servit une limonade que Milovan prit sans prononcer un mot. Il la but à petites gorgées, les yeux agrandis au-dessus du bord de son verre. Le Boris d'alors était un septuagénaire majestueux, robuste, de grande taille, mince et vigoureux. Vêtu d'une chemise de bûcheron et portant des chaussures de chantier, il avait l'air de quelqu'un qui vit en permanence au grand air. Son visage tanné et craquelé dégageait une grande énergie. Ses os saillants et ses rides profondes le rendaient très expressif. Ses yeux clairs contrastaient avec le hâle de sa face. Presque gris, ils prenaient des teintes de glaçon et répondaient à la blancheur immaculée de son impeccable coupe en brosse. Il avait de drôles de grandes oreilles, un peu décollées. Cette fois, le regard de Milovan n'avait pas fléchi. Soudain, un immense sourire illumina le visage boucané du vieillard.

« Tu ne dis rien ? Ce n'est pas grave, va. On parlera plus tard. »

Il avait ébouriffé la tignasse noire du gamin, et Françoise l'avait repris contre elle.

« Viens, je vais te montrer ta chambre. »

Milovan, avant de pénétrer dans la demeure, avait jeté un dernier regard à Boris. Très digne, ce dernier l'avait salué d'un discret signe de tête.

Et maintenant, de cet homme plein de prestance, il ne restait que ça : un être voûté, d'une maigreur terrifiante. Ses mains autrefois si puissantes étaient repliées, déformées par l'arthrose, et si faibles désormais qu'il fallait de plus en plus souvent lui donner la becquée. De partout, sa peau pendait comme du linge défraîchi sur les cordelettes des tendons. Il grognait, mais Sibylle ne s'en laissait pas conter, le manipulant avec fermeté. Boris était incapable de résister aux assauts de la solide infirmière. Elle le rinça, le rhabilla et le remit dans l'axe. Il maugréa, pleurnichard et agressif, lorsqu'elle voulut rabattre ses couvertures.

« Pas les couvertures ! J'ai trop chaud ! J'ai trop chaud ! »

Un vieux gamin grabataire, capricieux et geignard. Sibylle les replia.

« Mais je vais avoir froid ! »

Elle ignora les récriminations de Boris.

De dépit, Milovan se laissa choir sur une chaise. Le week-end promettait d'être long.

La soignante rangea son matériel, enfila son manteau et salua Milovan.

« À lundi, monsieur Horvat. Bon courage. »

Le fils adoptif du vieil homme hocha la tête, la mine lasse.

« Bon week-end, Sibylle, à lundi. »

Il attendit que la jeune femme fût partie. Lorsque la voiture quitta la propriété, Milovan se leva, enlaça Boris avec tendresse et posa un baiser sonore sur son crâne chauve et tavelé.

*CHAPITRE 3*

## LE HAVRE, CITÉ DE LA VALLÉE VERTE

VENDREDI 6 JANVIER 2017, 18 H 21

Quelques minutes plus tard, Dialo fut tout ébahi de se retrouver assis sans menottes à l'arrière d'une voiture de patrouille. Une grille de sécurité le séparait de la partie avant du véhicule. Il roulait de grands yeux incrédules, à moitié rassuré seulement après ce qui s'était produit dans le bureau.

« Qu'est-ce que vous foutez ?

— Je te l'ai dit, Dialo. Tu es libre. Bien sûr, on garde la dope avec laquelle on t'a chopé. Pour m'excuser de mes écarts de conduite, je te ramène à la Vallée Verte et on n'en parle plus. Il est six heures passées. C'est parfait comme heure, un vendredi soir en plus. Tout le monde sera dehors, au pied des immeubles. »

Mabaté commençait à comprendre. Radiche mit le contact. Il badgea et les grilles du parking de l'hôtel de police s'ouvrirent. Pour le moment, le grand Black marinait dans son jus, cogitant à toute vitesse. Sous les dreadlocks, une fine sueur perlait sur son front d'ébène. Du boulevard de Strasbourg à la cité de la Vallée Verte, sur les plateaux qui dominaient tout le Havre, il y avait

vingt minutes de route environ, temps de réflexion sur lequel le capitaine comptait pour que le dealer revienne à de meilleures dispositions.

Ils longèrent le boulevard de la Gare, pénétrèrent dans le tunnel Jenner, se dirigèrent vers le grand parc de la forêt de Montgeon, bifurquèrent et, passant par Aplemont, roulèrent jusqu'au quartier de la Vallée Verte, réputé l'un des plus durs de France. Le macadam luisait d'une petite pluie fine, peinturluré des lueurs des phares. Dans le rétroviseur, Radiche surveillait Dialo du coin de l'œil. Noyé dans la pénombre, le dealer n'en menait pas large.

Les chances qu'ils se fassent caillasser à cette heure-ci étaient loin d'être minces. Après dix-huit heures, les cités entraient en effervescence, surtout le week-end. Les clients arrivaient de partout pour acheter de la came et les dealers détestaient être dérangés. À mesure que l'on s'approchait de la Vallée Verte, Dialo sentait l'angoisse refermer ses doigts autour de sa gorge. Radiche lui jetait des regards furtifs, pour juger de la progression du malaise chez son prisonnier. Ça devenait bon, mais il n'était pas encore tout à fait mûr. Il enclencha la deux-tons. Le « *ré-la* » criard se fit entendre, une demi-seconde pour le *ré*, une autre demi-seconde pour le *la*, les deux notes en alternance. Lartigan tourna la tête vers Radiche, sidéré. Pour faire bonne mesure, le capitaine

balança aussi les gyrophares et il ralentit de cinquante km/h à trente. Depuis les halls d'immeuble, des groupes commençaient à se détacher, comminatoires. Cet enfoiré de Zéro était totalement dingue. À cette allure, les risques de guet-apens se trouvaient démultipliés. Dialo s'était aplati sur le siège pour ne pas être reconnu. Et Radiche, imperturbable, décéléra encore. Autant se promener avec des cibles dessinées sur tout le corps, en criant : « Allez-y, shootez-moi, bande de tarés ! » Les picotements de la peur couraient le long de l'échine de Lartigan.

« On est presque arrivés, Dialo. Trois-cents mètres. Je te pose en bas de ton immeuble. Le 17, c'est bien ça ? Comme le numéro des flics. Drôle de coïncidence, ça, tu ne trouves pas ? Un numéro qui convient parfaitement à une balance. »

Sans se redresser, Dialo rugit en agrippant la grille de la main droite, la secouant nerveusement.

« Je t'ai rien balancé du tout, sale con ! Fumier ! Ordure ! »

Radiche s'esclaffa.

« Moi, je le sais, Dialo. Mais tes potes, ils vont en dire quoi, à ton avis ? Tu sors de garde à vue, alors qu'on vient juste de te serrer. Tu reviens sans la came, mais libre. Les flics te déposent devant chez toi. En deux

minutes à peine, la nouvelle a fait le tour des téléphones de la cité. Je te parie un euro que tu ne survis pas au week-end. Et ta famille non plus. Tu as une fille, non ? Qu'est-ce que tu crois qu'on va lui faire dans les caves ? Elle va vite découvrir à quoi peuvent servir une bouche, une chatte et un trou du cul. Et à ta femme ? Et à toi, ducon ? Il paraît que la grande mode en ce moment, c'est de ramoner le trou de balle des indics avec un manche à balai. Quelque chose me dit que les membres du clan Mabaté Dialo vont passer un drôle de repos dominical, non ? »

Tout le temps de son laïus, Lartigan avait scruté le capitaine de la crim', concevant un mélange de dégoût et de fascination pour cette barbouze sans scrupules. Ce grand chauve sadique ressemblait un peu à Vincent Cassel après une chimio, en beaucoup plus moche. Il roulait au pas, sans se soucier des individus qui convergeaient vers eux de toutes parts, seuls, à deux ou trois, voire par paquets de cinq. À plus ou moins brève échéance, ils seraient cernés par une quarantaine de mecs. « Le GPS me dit qu'on est chez toi dans deux-cents mètres. Cent-cinquante. Cent-vingt. Cent ! Bientôt libre, mon grand ! »

Dialo mesurait à toute vitesse les probabilités qu'il avait de rester entier, compte tenu de la situation. Ce keuf malade avait raison. Plus de came. Ramené à l'immeuble par les flics. Libre. Libre, mais mort. Dialo

perdit les pédales. Il s'affala entre les deux rangées de sièges et s'écrasa au plancher.

« J'vais tout vous dire, mais faut me mettre en zonze ! Roule ! Trace, trace, trace ! Faut pas qu'on me reconnaisse, putain !

— Qui a tué ton cousin, Dialo ? Qui ? Balance !

— C'est le Turc !

— Le Turc ? Le copain de Zakaria Khaledzaoui ?

— Oui ! Trace, putain, trace !

— C'est Khaledzaoui qui a donné l'ordre ?

— Évidemment ! Ils arrivent de partout, ils vont me reconnaître. Bouge ! Bouge !

— Attends, mon grand, attends ! Rien ne presse. Pour la came, tu roules aussi pour les Khaledzaoui ? C'est pour une histoire de dope que ton cousin s'est fait massacrer ? Allez, crache !

— Oui ! Oui ! Oui ! J'dirai tout ce que je sais, mais pas maintenant, faut pas qu'on me reconnaisse dans ta caisse de merde ! Trace, enculé, trace ! »

Un sourire sardonique fendit le visage de Radiche, qui appuya de toutes ses forces sur l'accélérateur. Les pneus couinèrent sur la route humide. Quelques racailles se mirent en devoir de poursuivre le véhicule, que des projectiles divers accompagnèrent dans sa fuite. Un impact étoila le pare-brise arrière. Une boule de

pétanque percuta le capot, dans un bruit de tôle cabossée. Radiche se marra, l'air dément. Lartigan avait envie de gueuler et de se tirer au plus vite de ce guêpier, mais pour rien au monde il n'aurait voulu montrer sa peur à Zéro. Aussi se mordit-il les joues, la douleur lui permettant de garder un peu de dignité.

Le Berlingo traversa alors le quartier à un train d'enfer en grillant tous les stops, puis il déboula sur l'avenue d'Aplemont à cent-vingt à l'heure. Dans la descente, le flic doubla tous les véhicules, sans nécessité aucune, en franchissant la ligne blanche. Les voitures arrivant en face pilaient net ou faisaient un brusque écart, dans le crissement suraigu des pneus et la furieuse cacophonie des klaxons. Derrière les pare-brise, le visage tordu de colère et le majeur levé, les conducteurs lançaient des invectives muettes à ce poulet kamikaze. Lartigan s'accrochait comme un désespéré à la poignée au-dessus de la portière.

« Ralentis, Radiche. Le danger est passé. Ralentis, merde !

— Détends-toi, Lartigan. Ce n'est pas encore tout de suite que tu vas crever, pleureuse. »

Et Zéro continua à tombeau ouvert après avoir rejoint la partie basse de la ville, se dirigeant vers les boulevards qui les conduiraient dans le centre. Les gyrophares et la deux-tons éclaboussaient de bleu et de

bruit les véhicules qui s'écartaient pour leur céder le passage.

Ils avalèrent en un rien de temps l'avenue Jean Jaurès, s'engouffrèrent sur le boulevard de Leningrad et, zigzaguant entre les files de bagnoles, foncèrent droit comme un missile jusqu'au quai Colbert. À l'arrière, Mabaté se tenait la tête entre les mains, incurieux des réactions courroucées que provoquait le capitaine de la criminelle sur son passage. Cette ordure de malade mental le tenait par les noix, et bien. Il avait cru mourir, tout à l'heure, dans la cité. Si Radiche l'avait libéré comme ça dans la Vallée Verte, il se serait retrouvé torturé à mort dans une cave. Le coup de taser que ce flic lui avait appliqué sur les couilles ne lui aurait paru qu'une douce gâterie en comparaison de ce que les gros bras de Zakaria lui auraient infligé des jours durant. Il aurait alors bien dû avouer que les stups l'avaient chopé, et personne n'aurait compris pourquoi on l'avait libéré. On l'aurait aussitôt pris pour une poucave. Un vendeur qui ressort libre de sa garde à vue, alors qu'on l'a pécho avec quinze grammes d'héro et de la coke, sans avoir rien avoué en contrepartie ? Allons donc ! Ce fumier de flic était sans doute pourri jusqu'à la moelle, mais il n'était pas né de la dernière pluie. En une heure, passant de la torture physique à la torture psychologique, il avait réussi à le casser. Surtout, les menaces qui planaient sur la tête de Fatou, sa femme, et de Ngoné et

Fatimata, ses deux enfants, pouvaient être mises à exécution de manière extrêmement cruelle par les caïds au-dessus de lui. Il n'était rien dans le système de distribution de Zakaria Khaledzaoui, rien du tout, juste un dealer.

Ce qui s'était passé le mois précédent avec son cousin ne l'aidait que trop bien à s'en souvenir. Il avait menti à cet enculé de flic, au début de l'interrogatoire. Il était bien là, quand des hommes de Khaledzaoui avaient torturé Abba, son cousin, avant de l'égorger comme un porc. Cet idiot avait décidé de les doubler deux fois. D'abord, en revendant en même temps pour le compte de l'autre grande famille de dealers du plateau havrais, les Kelkal, et ensuite, en recoupant la came de Zakaria pour augmenter ses marges. Mais des clients du *drive-in* – le parking de la tour Picasso, où les toxicos pressés attendaient dans leur voiture qu'on leur apporte les doses – s'étaient plaints de la marchandise vendue par Abba. Les vendeurs de drogue haïssent tout ce qui met leurs affaires en péril, à commencer par les autres dealers eux-mêmes ou tous ceux qui s'en prennent aux clients. Aussi sont-ils les meilleurs garants d'une paix relative, en dépit de tous les inconvénients du trafic à grande échelle. Deux catégories de types vous demandent vos papiers dans les cités : les poulets et les trafiquants.

Dialo ne s'était pas contenté d'assister à la mort de son cousin.

Quand ils l'avaient amené dans la cave pour qu'il regarde le spectacle, Abba était déjà salement amoché, quasi inconscient, à poil, attaché par les mains au plafond. Après les avoir d'abord suppliés de l'épargner, Dialo avait dû aider les bourreaux à le torturer encore, puis à balancer son corps dans une benne à ordures. S'il n'avait pas obéi, ils s'en seraient pris à Fatou et aux gosses. Ils lui avaient promis de leur défoncer le cul. Dialo avait dû défigurer lui-même son cousin au cutter, lui couper les oreilles, le nez et les lèvres. Depuis, ses mains tremblaient sans cesse.

Les éboueurs avaient prévenu les flics. Et c'était à ce fumier de chauve complètement narvalo qu'on avait confié l'enquête. S'il ne s'était pas fait serrer l'après-midi même par les stups, juste en sortant de chez sa nourrice, jamais personne dans la cité ne se serait amusé à lui demander des comptes sur la mort de son cousin. La femme d'Abba elle-même n'avait pas prévenu la police. Quand les flics l'avaient interrogée, elle n'avait pas desserré les dents. Elle avait juste décliné son identité, en boucle. On l'avait menacée de lui prendre ses enfants, mais elle s'était dit que ce ne serait peut-être pas une si mauvaise alternative pour eux. On avait reconnu Abba à ses radios dentaires, car il avait été soigné lors d'un précédent séjour en prison.

Ses mains avaient été coupées, car il avait volé.

Sa langue avait été tranchée, car il avait menti.

Ses yeux avaient été arrachés, car il en avait trop vu.

Ses couilles et sa queue avaient été sectionnées, car il les avait baisés.

Sans parler du reste.

Depuis un mois, le supplice d'Abba repassait en boucle dans la tête de Dialo, qui le voyait pendouiller au bout de sa corde, tel un quartier de bidoche sanguinolente. Atroce.

C'est seulement dans le centre du Havre, sur la Chaussée du 24e Territorial, que le capitaine Radiche consentit enfin à couper la sirène et les gyros, et à revenir à une vitesse acceptable. Il avait effectué en cinq minutes un parcours qui aurait dû lui prendre quatre fois plus de temps à cette heure-ci. Il tourna à droite, rue du colonel Fabien, et arriva à l'hôtel de police par l'arrière. Au lieu d'entrer dans le parking, Boule à Z se gara le long du trottoir. En le matant dans le rétroviseur, il s'adressa à Mabaté.

« Alors, qui a achevé ton cousin ? »

Dialo soupira, totalement résigné cette fois.

« Deux gars de Zakaria, Mehmet le Turc, et un Gaulois bizarre, un certain Logan. Mehmet vit dans la cité depuis toujours. L'autre, je sais pas d'où il vient. Je

crois pas qu'il soit français en fait, même si c'est une face de craie. C'est Zakaria qui l'a ramené avec lui dans la Vallée Verte. Il traîne souvent avec. Zakaria a viré une famille de Gaulois de la tour Pablo Picasso pour le loger. Comme ça. Tac. Ils ont été obligés de tout donner à ce Logan. Les meubles, et tout. Et ils ont même gardé la fille aînée, pour la bouillave. Tous ceux de la cité qui veulent la ken passent dessus, à condition de payer cinq euros le coup. Ça fait marrer tout le monde dans la tour et dans le quartier. Parfois, ils la baisent à dix ou quinze. Ils l'ont même niquée devant son père, qui pleurait sans rien faire, cette pauvre merde. »

Lartigan secoua la tête de dégoût, cependant il ne perdait pas une miette de la discussion. Il détesta se l'avouer, mais Radiche avait obtenu de cette raclure, en quelques minutes seulement, plus que quatre-vingt-seize heures d'interrogatoire et trois ans de taule ne lui en auraient appris. Jamais Mabaté n'aurait craché le morceau. Le capitaine des stups se sentait vraiment désespéré. La loi lui sembla soudain inefficace, châtrée, drapant sous de grands principes son impotence vantarde. Mais il savait aussi que lorsqu'on abandonne les manettes du pouvoir à des hommes tels que Radiche, les possibilités d'une existence paisible se réduisent dramatiquement pour tout le monde. On tombe sous la coupe de l'arbitraire le plus complet et de la monstruosité à géométrie variable, au gré des intérêts

des persécuteurs. Il n'y avait *stricto sensu* aucune différence entre Zéro et les hommes de main de Zakaria Khaledzaoui, si ce n'était le point de vue selon lequel on considérait la chose. Ils étaient simplement des deux côtés opposés de la clôture.

« Continue. Qui te donnait la came avec laquelle tu t'es fait serrer ?

— Pour la came, Mehmet s'occupe de tous les lieutenants, qui gèrent à leur tour les vendeurs, les guetteurs et les rabatteurs. Mon lieutenant à moi s'appelle Kévin Larue. Il gère une quinzaine de petits, guetteurs et rabatteurs, trois vendeurs, dont moi, et deux nourrices. On deale beaucoup de hasch. Moi, j'ai commencé à distribuer aussi de l'héro et de la C, parce que je bosse bien. Enfin, jusqu'à maintenant…

— OK, c'est bon Mabaté.

— C'est quoi la suite ? J'ai parlé.

— On prend ta déposition dans les règles de l'art. Au lieu de quinze grammes d'héroïne, tu plonges pour cinq. On oublie la coke et le hasch. En échange, on fait comme si tu n'avais rien balancé. On te laisse en garde à vue, puis tu pars en détention provisoire. Pour le meurtre d'Abba, on rédige une autre déposition, à la section criminelle. *Ma section*. On ne parle pas de toi du tout. Tu nous dis juste que tu as entendu dire que…, tu vois le genre ? Quand on serrera le Turc et ses copains,

on mettra les projecteurs sur eux. Si je ne suis pas content des infos que tu vas nous redonner tranquillement pendant tes interrogatoires filmés, on te libère dès cette nuit, tu rentres chez toi et tu deviens une poucave à flinguer. Compris ? »

Tout piteux, Dialo opina du bonnet.

« Et ma *mifa* ?

— Pour le moment, ta grosse et tes mômes ne risquent rien. Tant que t'es réputé ne pas avoir donné, tout va bien pour ta *mifa*… »

Derrière la grille, le rasta le considérait avec une tristesse infinie, totalement abattu et humilié.

Les grilles du parking de l'hôtel de police coulissèrent et Radiche se gara au premier sous-sol. Il descendit du Berlingo ; Lartigan lui emboîta le pas.

« Ton client est à point et je sais qui a tué Abba Mabaté. Nous pourrons établir un lien direct avec Zakaria le jour venu. Fini, Khaledzaoui.

— Et c'est tout ?

— Pour le moment, oui. Tu en es où dans ton enquête sur le réseau ? Tu as identifié combien de dealers ?

— Pas assez. Deux lieutenants pour le moment et quatre vendeurs. Il y en a au moins le triple.

— Et les guetteurs et rabatteurs, ils sont combien ? Trente ou quarante ?

— À peu près, ouais.

— Il faudra que tu me communiques toute la liste, si tu veux que moi et mes hommes, on aille au charbon avec vous. Je veux être renseigné à fond sur eux tous, avant la descente. J'aime bien savoir où je mets les pieds.

— OK, je vais voir tout ça. Et pour les assassins d'Abba Mabaté ?

— Franchement, un dealer se fait crever… Tu en as quelque chose à branler, toi ? Moi, ça m'indiffère. Une raclure en moins, ça me va. Tu sais qu'il ne ressortira plus de taule, au moins.

— La justice et la loi, ça te dit encore quelque chose, Radiche ?

— Ouais, je crois voir, attends… des kleenex usagés dans lesquels je jouis bien fort. Y a que les moutons qui marchent dans les clous, Lartigan. Et même si c'est l'immense majorité, ça reste quand même des moutons. La justice et la loi sont les palissades qui les maintiennent dans l'enclos. Peur des voyous, peur des flics, peur des radars, peur des impôts, peur des mots plus hauts que les autres. Les mecs comme nous sont là pour vérifier l'état des barrières et maintenir le grand troupeau à l'intérieur. À leur façon, les salopards en font

autant. Ils les maintiennent parqués dans leur effroi et les tondent. Être un fumier est juste une question de volonté et de point de vue. Pousse à bout toutes ces victimes, exploite-les, viole leurs femelles, bats-les, vole-les. Réagissent-ils ? Non. Ils se soumettent. On nomme ça bonne éducation, respect de la loi et autres conneries. Moi, j'appelle ça lâcheté. Et nous sommes les gardiens de ces multitudes ébahies. Voilà pour la loi et la justice. J'ai peut-être plus de respect pour les criminels, finalement.

— Je te le répète : t'es un malade, Radiche. Un putain d'enfoiré de malade. Va te faire soigner.

— Et toi, tu es un membre du troupeau, Lartigan. Un putain d'enfoiré de mouton. Si j'avais suivi tes beaux principes, le Black qu'il y a là-dedans en serait encore à refuser de nous dire quoi que ce soit en se foutant de notre gueule.

— Et pour les procès-verbaux ?

— Tu t'en charges. J'ai assez bossé comme ça. Tu rédigeras aussi le rapport pour les dégâts sur la voiture. Tu es assez doué pour la paperasse, non ? Tu n'auras qu'à écrire une demi-vérité, que tu effectuais une ronde et que vous avez été ciblés par les cailleras. Moi, j'ai à faire. Ah oui, j'oubliais… pas un mot sur moi dans tes comptes rendus. Répète bien à ce sosie raté de Bob Marley que s'il parle de moi à qui que ce soit, je le

balance à ses potes de la Vallée Verte, même si c'est à sa queue qu'il le chuchote tout en pissant. »

Le chauve tourna les talons et se rendit au second sous-sol. Lartigan ne se voyait pas débarquer Dialo tout seul de la bagnole, même si le dealer se tenait tête pendante, abasourdi et sans force, visage anéanti derrière ses dreadlocks. Il appela Gendron et lui ordonna de le rejoindre avec le groupe des stups.

*CHAPITRE 4*

## LIEU INCONNU

VENDREDI 6 JANVIER 2017, 22 H 13

Enfin seul ! Un tombereau d'heures supplémentaires s'était déversé sur sa tête au bureau. Toute la semaine, Serge Vivardoux avait aspiré à cette soirée et à ce long week-end d'hiver, à l'abri des frimas, bien au chaud dans sa tanière. Vivardoux était en congé pour quatre jours. Il venait de toucher sa prime et il comptait en profiter *à mort*. Il entrait en immersion continue dans sa bulle.

Il composa le code d'entrée de son antre. Sitôt la porte entrouverte, les remugles lui fouettèrent les narines. Des relents de pieds douteux et de sueur rance empuantissaient la chambre jamais aérée. Au centre, contre le mur de gauche, se dressait un lit à commandes électroniques et à armature renforcée, capable de supporter ses cent-soixante kilos. Au fond à droite, son cockpit : une merveilleuse combinaison d'ordinateurs, d'écrans et de claviers, le tout monté sur des pupitres articulés et mobiles. La pièce était jonchée de vêtements sales de taille XXXL, plusieurs fois portés, ôtés et remis sans avoir été lavés. Une poubelle débordait de papiers d'emballage, de reliefs de nourriture et de kleenex

enfoutrés. En soulevant un peu le monceau de détritus, il aurait constaté que les cafards s'y sentaient à l'aise. Clopin-clopant, le pachyderme pénétra dans sa bauge, referma la porte en ignorant les cris de sa mère au rez-de-chaussée et gagna le poste de pilotage. S'appuyant contre le fauteuil immense installé dans l'angle, le modèle New Jersey de chez Sténior, il se déshabilla entièrement. La structure du siège grinça quand Vivardoux s'y affala de toute sa masse, s'abandonnant nu dans les profondeurs capitonnées. Il actionna la télécommande et le fauteuil s'inclina. Le lutrin articulé sur lequel étaient fixés les trois claviers dont il avait besoin pour surfer suivit le mouvement. Les doigts bouffis de l'internaute farfouillèrent dans une immense corbeille installée près de l'accoudoir gauche, remplie à ras de sucreries. Vivardoux dénicha des Mars à l'aveugle. Il en déballa deux, qu'il fourra en même temps dans sa bouche et qu'il avala en quatre coups de mâchoire. Il soupira d'aise et fit craquer ses phalanges.

À une vitesse prodigieuse, ses courtes saucisses aux ongles en deuil tapaient les lignes des adresses qui le plongeraient dans les profondeurs les plus secrètes du Darknet. Il était vingt-deux heures treize. Il avait l'intention de rester connecté jusqu'au petit matin. Le cliquetis ininterrompu des touches du clavier trahissait la maîtrise de l'utilisateur. Ici, il redevenait lui-même, endossant tous les attributs de son avatar Viciouspig, un

hacker talentueux. Ses tares n'étaient plus un problème dans ce monde parallèle : on n'a ni poids ni taille dans l'univers dématérialisé du Web.

Mais ici comme ailleurs, on se lasse de tout.

Le *hardcore*, c'était déjà démodé. Vivardoux appartenait à un club très fermé, que seule fréquentait une infime minorité des plongeurs du Darknet : il était désormais un habitué des sites les plus odieux de *hurtcore*, proposant de la pédopornographie, des meurtres ou des viols en streaming. Pour la majorité, ces films étaient réalisés en Russie, au Mexique ou dans les pays du Sud-Est asiatique, comme les Philippines, là où règnent le capitalisme le plus débridé et la misère la plus immonde. Le mélange des deux était explosif. Ce n'était plus un fantasme de scénariste hollywoodien. Ces sites existaient, consacrant l'alliance de l'hyper-technicité, de la loi de l'offre et de la demande et de la sauvagerie la plus bestiale. On pouvait désormais commander un assassinat d'enfant sans aucun problème. Vivardoux se montrait friand de ce genre de produits, mais ce divertissement nécessitait de l'argent, beaucoup, et des compétences pointues en informatique, beaucoup aussi, pour ne pas être capturé dans le maillage des 3 500 agents travaillant pour le C3N, le centre de lutte contre la cybercriminalité de la gendarmerie française, l'un des meilleurs au monde. Vivardoux possédait les deux, le fric et le savoir-faire. Et vu que personne ne

partageait son existence de verrat, hormis une mère invalide et tyrannique confinée au rez-de-chaussée du pavillon, il s'y adonnait sans restriction. Il consacrait le plus clair de son temps libre à admirer sa collection de photos pédopornographiques, à regarder des gonzos ou à se documenter sur les tueurs en série, en particulier les prédateurs sexuels.

Serge Vivardoux vivait planqué derrière des écrans.

Serge Vivardoux était un monstre lâche et mou.

Serge Vivardoux rougissait et perdait ses moyens dès qu'une femme lui adressait la parole.

Serge Vivardoux se branlait beaucoup.

Serge Vivardoux était toujours puceau.

Sa dernière découverte s'appelait le Manufacturier, mais l'intitulé complet de son site était en réalité *Le Manufacturier de Jasenovac*. Ce type avait haussé l'insane à un niveau inédit. Il l'avait rencontré quelques mois auparavant, sur l'une des nombreuses places de marché dévolues au sexe illégal. Il lui avait fallu des semaines de palabres, en messagerie privée, pour que le webmaster daigne enfin lui donner accès à son monde, pour un aperçu inoubliable.

Les supplices des victimes étaient mis en scène avec une telle recherche et une telle barbarie que cela l'avait placé au pinacle du meurtre en ligne. Ce mec était un

malade mental qu'aucun mot ne pouvait désigner ni décrire.

Pour entrer dans le site la première fois, il avait dû s'acquitter d'un demi-bitcoin. Son système fonctionnait à la fois comme un *autoshop* et un système d'*escrow* : il vendait l'accès à des particuliers, en passant par un tiers. Mais Vivardoux estimait que le Manufacturier en personne était ce tiers, ce qui lui servait de sas de sécurité supplémentaire. Dernier verrou d'authentification : une nouvelle demi-clé d'accès au site était envoyée au client à chaque connexion, avec une nouvelle adresse de connexion personnelle, uniquement après vérification de la validité de la demi-clé et de l'adresse précédentes. Impossible de pénétrer dans le site sans ce sésame.

Le nom du site était à lui seul tout un programme. Il faisait référence au camp d'extermination de Jasenovac. Comme ce camp ne possédait pas de chambres à gaz à l'allemande, les prisonniers y étaient exécutés avec une bestialité toute moyenâgeuse, éventrés, sciés, torturés au-delà de toute imagination, tués à coups de pierre, affamés, fracassés à coups de maillet, épuisés au travail, égorgés avec des couteaux qu'ils avaient parfois forgés et aiguisés eux-mêmes, brûlés vifs dans des fours à briques, attachés en groupes par des barbelés et noyés dans le fleuve qui longeait le camp, pendus, éviscérés… On extirpait au couteau les fœtus des femmes enceintes.

Des prêtres franciscains, des curés et des évêques bénissaient les bourreaux et appelaient au meurtre, quand ils ne se mettaient pas eux-mêmes à tuer, mitraillette ou lame à la main.

Les égouts de l'Histoire débordaient.

S'en échappaient des tueurs que nul scénariste de film d'horreur n'aurait jamais osé concevoir.

Comme ceux qui l'inspiraient, le Manufacturier se livrait aux pires atrocités. Torquemada s'était penché sur le berceau de ce type. Il osait tout, avec le matérialisme bien terrestre des tortionnaires de haut vol. Parfois, les exactions étaient commises à l'extérieur, mais pour la plupart, elles se déroulaient dans une espèce de grotte circulaire, une crypte aménagée en différentes salles de torture séparées, où il disposait du matériel nécessaire pour assouvir ses pulsions. Il tuait vraiment de tout – des hommes, des femmes, des vieux, des jeunes, des enfants, des couples, des familles –, et par tous les procédés imaginables.

Cerise sur le gâteau, avec les cadavres ou leurs restes, le Manufacturier s'adonnait à un curieux rituel : il s'amusait à déposer certains corps de manière à dessiner une croix orthodoxe géante, à l'échelle de la France entière, du nord au sud et d'ouest en est. Chaque dépouille abandonnée matérialisait un point de cette croix ; interactif, le lumignon renvoyait le visiteur aux

crimes associés à cette victime, à condition d'en avoir acheté les droits. Le signe religieux macabre semblait en construction constante et barrait entièrement la carte de l'Hexagone. Le point le plus ancien remontait déjà à 2006.

En tant que programmeur, Vivardoux jalousait la virtuosité du Manufacturier. Il n'était pas le plus nul des informaticiens, loin de là, mais il mesurait à chaque connexion la complexité raffinée des lignes de sécurité qui protégeaient ce site. Peut-être que ce type travaillait à l'élaboration de pare-feux dans une agence gouvernementale ? Peut-être œuvrait-il pour une boîte de protection informatique privée ? Tous ceux qui avaient tenté de voler ses vidéos en avaient été pour leurs frais. Les plus doués étaient certes parvenus à les pomper en contournant tous les barrages, mais mal leur en avait pris. Sitôt les vidéos enregistrées sur le disque dur du voleur, un virus le paralysait. Et dans les semaines suivantes, le pirate se retrouvait les mains menottées dans le dos, encadré par des flics qui n'avaient rien de virtuel : apparemment, piller le site du Manufacturier vous conduisait droit en taule. Le criminel balançait ensuite sur son site, sous leur vraie identité, les gogos qui avaient voulu le rouler. Une note détaillée restait gratuitement consultable dans le menu déroulant, à droite de la « Page des Crimes », dans une rubrique au titre évocateur : *Voilà ce qui arrive à ceux qui*

*essaient de me baiser*. C'était très efficace. Les dernières fiches signalétiques remontaient à un bon bout de temps déjà.

Quand il accéda au site, l'obèse éprouva un délicieux fourmillement de plaisir. Ah ! du nouveau ! Le bandeau aux couleurs criardes annonçait un inédit sur la « Page des Crimes » : « L'homme aux rats ». Vivardoux cliqua sur la bande-annonce, un rapide *time lapse* d'une vingtaine d'images syncopées, tout à fait prometteur. Prix : un quart de bitcoin. Quand sa commande fut validée, il entra sa demi-clé, attendit l'autorisation et lança la lecture de la seule séquence mise en ligne pour le moment. Cela commençait on ne peut mieux. Un type entre deux âges, dont on voyait juste la tête arrimée à un siège en métal, rugissait de fureur. Puis la caméra zoomait sur ses deux mains entravées dans une petite cage aménagée en deux loges par une cloison de séparation, disposée de façon à ce que seules les extrémités des doigts dépassent du maillage de métal. Il parlait une drôle de langue, une espèce de mélange de français et de russe, de hongrois, de tchèque ou de roumain peut-être. Il arrivait assez régulièrement que les victimes du Manufacturier s'expriment dans cette sorte de charabia.

Le type insultait son geôlier en français, mais il se mit soudain à hurler de terreur, dans cette autre langue aux consonances étranges. Vivardoux comprit pourquoi

lorsque la caméra se déplaça en contre-champ. Quelques rats, guidés par des tunnels en treillis métalliques, trottinaient en couinant vers les doigts de la victime. Les rongeurs parvinrent dans la cage et passèrent à table. Les bestioles affamées dégustèrent le bout des doigts du type, ne laissant visibles que les os des phalanges distales. Le prisonnier agitait la tête dans tous les sens, les yeux hors du crâne, fou de panique et de douleur. Les rats se déchaînaient pour tenter d'en grignoter davantage, mais la grille de séparation les en empêchait. Ils en piaulaient de frustration. Le leader effectua soudain une volte-face et rebroussa chemin dans le tunnel, suivi par ses petits copains à longue queue. La caméra effectua un zoom arrière et Vivardoux eut une meilleure compréhension de la situation problématique du pauvre bougre. À poil sur sa chaise, il était cerné par une structure de conduits en plastique ou en métal, semblables à celles vendues dans les animaleries, aboutissant à différentes parties de son anatomie. Les rats pouvaient croquer de-ci de-là, mais aucune dégustation ne serait mortelle. D'ailleurs, Vivardoux s'attendait à ce que le Manufacturier lui prodigue des soins, comme il en avait l'habitude, pour faire durer un peu sa proie.

*CHAPITRE 5*

## LE CAUSSE DE MENDE, FERME DES GARCILLES

SAMEDI 7 JANVIER 2017, 13 H 37

Il neigeait à gros flocons. L'atmosphère était douillette au rez-de-chaussée de la ferme. Boris reposait sur son grand lit, placide comme une étrange et inquiétante divinité mortuaire venue d'un Orient de pacotille. Milovan lui mitonnait un ragoût, l'un de ses plats préférés, tout en jetant un œil distrait à la télé mise en sourdine. Il jouait de l'économe, installé à la grande table paysanne, celle-là même où Boris lui avait appris à écrire le français un quart de siècle auparavant. Carottes, pommes de terre et oignons s'empilaient dans une assiette creuse. Le vieux suivait une émission de reportages, tandis que Milovan épluchait les légumes. La voix éraillée de Boris le tira soudain de sa besogne.

« Regarde ça, Milo. »

Milovan écarquilla les yeux pour mieux voir, s'essuya les mains avec un torchon et monta le son.

L'émission *Samedi Investigations* consacrait un reportage à l'arrestation de Vladislas Krakić, un criminel de guerre serbe, le dernier membre encore en liberté de l'état-major des Serpents de la Drina, un groupe

ultranationaliste qui avait compté jusqu'à deux-cents mercenaires, lors de la guerre de Yougoslavie.

Les Serpents de la Drina, certes moins connus que les Tigres d'Arkan ou les Aigles Blancs, n'en avaient pas été moins féroces et sanguinaires. Impliqués, entre autres faits d'armes, dans les viols collectifs de Foča et les massacres de Srebrenica en Bosnie, ils avaient été traqués sans relâche par une avocate serbe infatigable, Irena Ilić.

Médusé, Milovan monta encore le son et s'assit au bord du lit de Boris.

Irena Ilić était l'avocate de l'ONG Dignité et Justice, dont le siège était situé à Belgrade, la capitale de la Serbie. Elle avait réussi à démanteler le réseau des têtes pensantes des Serpents de la Drina en gagnant la confiance de l'un de ses soldats, Radovan. Ce dernier avait la fâcheuse manie de filmer tous les exploits des Serpents et il avait immortalisé des scènes de massacres. On y reconnaissait très bien les impitoyables miliciens dans leurs œuvres. Krakić, un géant au crâne rasé, abattait froidement des prisonniers au bord d'une fosse commune, dont deux gamins.

Le colosse n'avait pas été appréhendé en Serbie dans les années 90, mais à peine deux mois plus tôt, en France. Le scandale avait été énorme et créait encore des remous, d'où ce reportage bien senti. Le ministère de

l'Intérieur avait eu beau se féliciter de la « neutralisation d'un criminel de guerre notoire », l'impression de ratage et de gâchis avait causé des ravages dans l'opinion. Le mercenaire était un tueur d'enfants patenté et un violeur assumé de prisonnières musulmanes, mais il avait tranquillement refait sa vie dans l'Hexagone. Il s'était marié à une Française et il avait été naturalisé en 2008. Son nouveau nom, Gérard Crambert, l'avait longtemps garanti de tout souci judiciaire.

Le reportage montrait l'arrestation de Vladislas Krakić par les gendarmes de l'Office central de lutte contre les crimes contre l'humanité, les génocides et les crimes de guerre. Le géant n'opposait aucune résistance aux pandores de l'OCLCH. Tête haute, menottes aux poings, il s'asseyait tranquillement à l'arrière du fourgon, sans faire semblant de se dissimuler le visage. Il affichait même un petit sourire narquois face à la caméra. La voix *off* expliquait que la Serbie avait réclamé son extradition, mais que, finalement, le criminel avait été envoyé à Split, en Croatie, où les Serpents avaient sévi au début du conflit.

Le journaliste proposait ensuite une galerie de portraits. Irena Ilić avait su s'entourer de policiers et de magistrats efficaces.

En Serbie, elle avait été secondée par l'inspecteur Cane Staković et par Markus Marković, le procureur à la chambre spéciale de Belgrade pour les crimes de guerre.

Le jeune Cane Staković était un grand escogriffe rouquin aux yeux verts, caractéristiques ataviques qu'il devait à un arrière-grand-père écossais. À cinq ans, il avait vu son père se vider de son sang sur un trottoir, fauché par les balles des sbires mafieux du leader Slobodan Milošević. Markus Marković était quant à lui connu bien au-delà des frontières de son pays et détesté par une partie des Serbes pour son intransigeance à l'égard des anciens criminels de guerre, grands ou petits. Sa silhouette rondouillarde et son air bonhomme étaient trompeurs. Chien, il aurait été un bouledogue.

En France, Irena avait été assistée par la juge d'instruction Maria Dolgasi et par le capitaine de gendarmerie Antoine Barbussel, chef de section à l'Office central de lutte contre les crimes contre l'humanité.

Maria Dolgasi représentait l'Hexagone au sein de la cellule Eurojust dans les instructions des enquêtes contre les criminels de guerre. Coupée au carré comme un Playmobil, les yeux cerclés de grandes lunettes d'écailles, Maria Dolgasi était élégante. Elle portait en permanence un foulard Hermès autour du cou et son visage rond était maquillé avec raffinement. On avait du mal à l'imaginer en train de crapahuter dans les charniers de Bosnie-Herzégovine, avec son tailleur, son chemisier blanc et ses souliers à boucle.

Le capitaine Barbussel avait largement fait ses preuves sur le terrain lors d'enquêtes au Rwanda et en Syrie. Le militaire de quarante-trois ans apparaissait à l'écran en tenue d'opération. Par-dessus son treillis bleu, il portait un gilet pare-balles, sur lequel était imprimé l'acronyme de son Office central. Il était interviewé au fort de Rosny-sous-Bois. Très calme, il expliquait que l'affaire Vladislas Krakić avait été pour lui une première en ce qui concernait les crimes de guerre de l'ex-Yougoslavie. Grisonnant, bien coiffé, portant des lunettes et s'exprimant à mots choisis, il avait l'air d'un intellectuel égaré dans les rangs de la Grande Muette.

L'image revenait ensuite sur le colosse patibulaire en tenue de combat, posant avec ostentation près d'un 4 × 4 noir, kalachnikov dressée en l'air, la crosse nonchalamment appuyée à la hanche. Dans ses yeux se lisaient le vide sidéral et la dégueulasserie d'un exécuteur de basses œuvres. Le contraste avec la malingre Irena Ilić était saisissant. À l'écran, l'avocate serbe offrait l'apparence d'un petit bout de femme, une créature énergique et incroyablement négligée. Mal habillée, mal coiffée, les dents grises, la juriste n'accordait visiblement aucune importance à son allure. Seule comptait sa traque des bourreaux de tout bord. Elle expliquait tranquillement en serbe qu'elle avait déjà réchappé à deux tentatives d'assassinat et à un accident de la route pour le moins suspect.

« Mais il me tarde désormais de déposer à la barre du tribunal de Split. Les preuves à l'encontre de monsieur Krakić sont accablantes et son procès marquera la fin d'un groupe particulièrement actif de criminels de guerre et de mafieux.

— Et ensuite ? questionna la journaliste.

— Je continuerai ma lutte contre les tortionnaires, qu'ils soient croates, serbes, bosniaques ou kosovars. Il reste des milliers de criminels de guerre à traquer dans tous les pays de l'ex-Yougoslavie. »

Milovan buvait des yeux et des oreilles le reportage de *Samedi Investigations*.

Si quelqu'un pouvait retrouver les Lions de Serbie et Dragoljub, c'était bien cette Irena Ilić. Ce serait peut-être elle qui lui apporterait soulagement et justice.

*CHAPITRE 6*

## LE HAVRE, CITÉ DE LA VALLÉE VERTE

SAMEDI 7 JANVIER 2017, 14 H 42

Peinard dans son appartement de la tour Pablo Picasso, la plus haute de la cité de la Vallée Verte, torse-poil et en caleçon, Kévin préparait les doses de drogue, un petit joint à la bouche. Il avait fait la bringue jusqu'au matin et s'était levé à quatorze heures. C'était un samedi après-midi des plus ordinaires, en tout point semblable à tous les autres jours de la semaine. Le téléphone vibra. Le trafiquant abandonna ses opérations de pesage et de découpe. Il suça son index maculé de haschich frais et prit l'appel, en expirant une longue bouffée chargée de THC.

« C'est GC.

— GC, ma gueule… je peux quoi pour toi, cousin ?

— VD est pas là.

— Quoi !? Qu'est-ce que tu m'chantes, là ? C'est quoi, ces bailles de merde, enculé ?

— Il s'est peut-être bien fait serrer hier, pile après être sorti de chez la nourrice, avec la livraison. Personne l'a revu depuis. Chuis passé à son appart'. Il est pas rentré hier.

— La putain de lose ! Il avait combien ?

— Quinze grammes d'héro, de la C et des cinq-vingt de shit.

— Trop bad ! Quinze meuges d'héro ! J'nique ses morts, à ce négro ! C'est la nourrice qui a bavé, ou bien ?

— Non, j'crois pas, c'est pas une poucave. Quand j'ai vu que VD se pointait pas, j'y suis allé direct, à son pavillon. Je l'ai un peu marave, la nourrice. Elle a chouiné grave. Mais, rien, nada. Elle sait que dalle, la seugro. Elle a trois mômes. Elle dirait rien aux keufs. Trop peur. VD est bien parti de chez elle avec le matos.

— Faudra voir ! Tu t'occupes de ça. Punis-la encore, si besoin. Putain, fait iech !

— Ouais. C'est tout pourrave comme plan. J'fais quoi ? Y a des ienclis qui arrivent déjà de partout. Y a plein de monde devant le hall de VD. I z'attendent.

— Rabats-les dans la cage d'escalier de VA. Je vais lui refourguer un supplément de marchandise en 2-2. Tous tes petits vont là-bas aussi. Tu vas avec eux. Vous chouffez comme des dingues. Au premier keum zarbi, tout le monde se casse, compris ? Repli aussi sec. Pas de hagra. Vous vous barrez. Et tu bousilles ton 06, tout de suite. T'en prends un autre. Compris, ou bien ? Quand je peux, je te rejoins dans les escaliers d'VA. »

Kévin raccrocha et eut toutes les peines du monde à déglutir. Ça allait être tendu. Pour se donner le temps de la réflexion, il détruisit la puce de son téléphone en la réduisant en miettes, qu'il fondit ensuite à la flamme de son briquet. Il en inséra une nouvelle, remit le téléphone en marche, ralluma son joint et se lança, le palpitant à deux-cents. Il composa le numéro, qu'il savait par cœur. Une tonalité. Deux. Trois. À la quatrième, il se prit à espérer que ça ne décrocherait pas, aussi reçut-il un coup à l'estomac quand son correspondant prit quand même l'appel.

« C'est LK.

— …

— Tu m'entends ?

— Ouais, je t'écoute. (*Voix sourde, calme, pleine de menaces.*)

— VD a disparu.

— Avec combien ? (*Un cran au-dessus dans l'agacement.*)

— Quinze meuges d'héro, dix de C et du teuch, des cinq-vingt. Juste avant d'aller bicrave dans sa cage d'escalier, comme d'hab.

— Pas son genre ça, à VD. Il est sérieux, non ? Il s'est fait serrer ?

— GC sait pas. VD n'est pas arrivé sur place, c'est tout.

— C'est laquelle, sa nourrice ?

— N3. J'ai dit à GC d'aller la secouer, pour qu'elle poucave un peu.

— Hum, N3, j'la connais perso. Franchement, j'ai confiance en elle. Avec son salaire de misère, elle a trop besoin de cette maille. Et elle mettrait pas ses enfants en danger. Elle a que ça au monde. Secouez-la pas trop.

— Bon, OK. En tout cas, VD est bien passé chez elle, comme d'hab, pour prendre le matos. GC a attendu, et pis il a vérifié quand il l'a pas vu arriver. La nourrice a bien fait entrer VD chez elle et ils ont parlé un peu. Mais aujourd'hui, VD est jamais arrivé à sa cage d'escalier.

— Il avait de la maille aussi ? (*La tension est retombée de deux crans.*)

— Non.

— Zarb, tout ça, vraiment zarb. Même en vendant les quinze grammes d'héro, tu fais rien du tout avec ça. Et puis il a laissé sa zouze et ses deux nains à la cité. Je les ai croisés devant leur immeuble pas plus tard que ce matin. M'étonnerait qu'il essaye de nous ken.

— J'vois pas non plus ce plan-là.

— D'ailleurs, tu vois pas grand-chose non ? (*Menace très évidente cette fois.*) C'est la deuxième fois que tu te

fais barber. Tu dailles !

— Chuis désolé, le Turc. J'y suis pour rien du tout. Rien !

— À voir. Et m'appelle pas comme ça, t'as pas le droit. Pas encore. Jamais, même. Qu'est-ce que tu m'engraines, là ? T'es trop petit, merdeux !

— Désolé, désolé ! J'te jure. Tête de ma reum. Pardon. Respect. (*LK pique une grosse suée. Les giclures de trouille lui roulent le long des côtes, en longues traînées froides.*)

— Raccroche. Change de 06. On se voit bientôt.

— À pl… »

Communication coupée. Kévin Larue gratta avec frénésie ses testicules et ses cheveux teints en blond, à la Eminem ancienne mode, en tournant autour de la table avec inquiétude, comme un chien désorienté. Un tic nerveux tirait sa bouche en une espèce de rictus, un retroussis des babines qui laissait voir trois dents en métal sur le devant de la mâchoire supérieure. Merde ! Merde ! Merde ! Sa cage d'escalier dépendait du Turc, le plus proche lieutenant et ami intime de Zakaria Khaledzaoui en personne, fils aîné et chef du clan Khaledzaoui. C'était la demer intégrale ! Con de VD ! Qu'est-ce que cet abruti de putain de nègre de Dialo Mabaté avait bien pu branler, à disparaître comme ça

avec la came ! Ça puait la schneck moisie, cette histoire. *On se voit bientôt…*

Il se serait bien enfui, mais pour aller où ? Et puis, même s'il prenait une branlée, il aurait juste à serrer les dents le temps de l'averse. Le problème, c'est qu'il avait déjà perdu plusieurs blocs de cinq-vingt et de zeudou le mois précédent. Il avait remboursé, bien sûr. Le Turc avait passé l'éponge. Une fois. Mais cette histoire avec Dialo, c'était la goutte qui…

La porte s'ouvrit. Mehmet Ezgül, alias le Turc, avait des passes de tous les appartements de ses nourrices, de ses dealers et de ses vendeurs. C'était la règle. Il n'en abusait pas. En cas de danger, il pouvait toujours se replier chez les uns ou les autres. Il était partout chez lui dans le dédale des tours et des caves de la Vallée Verte. Son lieutenant eut à peine le temps de lever les mains. Ces gestes d'imploration s'avéraient peu utiles : avant de venir, le Turc avait avisé Zakaria Khaledzaoui de la situation et le boss avait laissé tomber la sentence de mort sans hésiter. Deux balèzes portant une cantine en métal accompagnaient le Turc. Tétanisé, Kévin Larue ne protesta même pas quand ils l'encadrèrent, lui saisirent les bras et l'agenouillèrent. Le Turc se plaça derrière lui, enfila des gants en cuir et tira un morceau de corde de sa poche. Il l'entortilla autour du cou de sa victime et tendit à fond les deux bouts vers l'arrière, en enfonçant la pointe de ses genoux dans le dos de sa proie. Kévin

s’agitait en vain en émettant des gargouillis grotesques. La strangulation dura deux bonnes minutes. Le Turc relâcha enfin la corde ; ses deux sbires laissèrent le corps choir en avant. Les mains toujours gantées, il ramassa dans un sac plastique la drogue et l’argent qui traînaient sur la table. Il repartit comme il était venu. Ainsi mourut Kévin Larue, à l’âge de dix-sept ans à peine. Il avait joué et perdu. Les deux nettoyeurs ouvrirent la cantine et en sortirent des scies, des feuilles de boucher, de la corde, du ruban adhésif et une bâche de protection.

*CHAPITRE 7*

## LE CAUSSE DE MENDE, FERME DES GARCILLES

DIMANCHE 8 JANVIER 2017, 7 H 13

Paniqué, Milovan Horvat haletait dans le noir, assis au bord de son lit, la tête tombante, les coudes appuyés sur les genoux. Malgré l'air glacé qui s'engouffrait par la fenêtre entrouverte, il suait à grosses gouttes, brûlant de fièvre. Ses mains tremblaient. Il sanglotait à gros bouillons, peinant à respirer. Sa main droite remonta à sa gorge, pour en desserrer le nœud invisible qui le suffoquait. Il palpa nerveusement la cicatrice qui courait le long de son cou, d'une oreille à l'autre. Un fin bourrelet lui dessinait une chaînette blanchâtre et fibreuse. Il fallait s'approcher de très près pour la distinguer, mais lui, Milovan, il ressentait en permanence toute sa présence et tout son poids, comme s'il s'était agi d'une chaîne massive.

Le cauchemar le rattrapait encore régulièrement dans son sommeil. Adolescent, il le faisait toutes les nuits, réveillant la maisonnée de hurlements à en faire dresser les cheveux sur la tête. Plus tard, au lycée, ses condisciples d'internat avaient été tour à tour effrayés et exaspérés par ses terreurs nocturnes. Il se redressait comme un ressort dans ses draps détrempés, les mains

sur la gorge, et gueulait comme un putois. Exténués par des nuits sans sommeil, vaguement inquiets, les internes réclamèrent et obtinrent que Milovan fût relégué dans une pièce individuelle, mais même ainsi, ses cris déchirants s'entendaient à l'autre bout de l'établissement. N'en pouvant plus, cinq types l'entourèrent un matin et le malmenèrent. Au lieu de se battre, il prit le parti de leur expliquer le pourquoi de tout ce chaos. Il releva bien haut le menton, leur montra du bout du doigt la cicatrice sur son cou et leur narra en partie son histoire. En partie seulement.

Quand il eut fini, non seulement ils ne le frappèrent pas, mais ils le plaignirent sincèrement, lui donnant une bourrade sur l'épaule, ayant soudain un peu honte d'eux-mêmes. Ils disposaient désormais de l'explication à toutes ces vociférations et tous ces sanglots qui vous gelaient jusqu'à la moelle. Dans les jours qui suivirent, il lui sembla que des groupes d'élèves dans la cour se le désignaient discrètement, gênés et intrigués. Mais on n'entendit plus aucune moquerie sur « ce cinglé de Milovan » à compter de ce jour.

Ces cadeaux empoisonnés, cicatrice et effroi, Milovan se les trimballait depuis ses dix ans. Il les avait reçus le 19 novembre 1991. Il les devait à un monstre absolu, un certain Dragoljub. Dra-gol-jub. Les trois syllabes rebondissaient dans son crâne, telles des balles de ping-pong, sans répit. C'était sa ligne de basse, tout comme

ses visions cauchemardesques. Le film et sa bande-son l'accompagnaient partout, dans n'importe quelle situation de l'existence, qu'il fût seul ou en groupe, au travail ou en repos. Quand ils ne lui sautaient pas au visage à l'impromptu, les souvenirs restaient là, noyés blafards affleurant à la surface de sa mémoire, dans sa peau, dans ses tripes, dans ses méninges, aussi sûrement qu'un corps est pourvu d'une ombre dont il ne peut divorcer. C'était son *ghost*, son *background*, son substrat de folie. Son reflet maudit dans un lac sombre.

Moulu, il s'épongea le visage avec le drap, relâcha ses bras et effectua quelques exercices respiratoires pour recouvrer son calme. Il se leva, s'étira, se secoua pour se débarrasser des tensions et passa dans la salle de bains située tout au bout du couloir, au premier étage de la ferme. Dans la grande glace, sa silhouette musculeuse se déploya. Une bonne hygiène de vie lui permettait de garder la barre sur sa psyché aux abois. Ses cheveux noirs et hirsutes ressemblaient à une touffe d'herbe drue. Il les mouilla un peu et les remit en place du bout des doigts.

Après une tentative de psychothérapie désastreuse, il s'était toujours refusé à consulter un spécialiste. Il pouvait de toute façon mettre un nom tout seul sur son mal : syndrome post-traumatique. En réglant sa vie comme un mécanisme de précision, il maintenait la souffrance dans des limites acceptables. Le sport faisait

partie intégrante de ces rituels. Aussi contemplait-il dans la glace un jeune homme d'un mètre quatre-vingts, aux muscles bien dessinés, à la peau mate. Ses cernes trahissaient en revanche de longues et régulières insomnies. Cela accentuait la profondeur de ses yeux noirs.

Il haussa le menton et coula un regard à son reflet. Pas de miracle : la marque rose de la cicatrice se dessinait clairement sur la peau mate. Mais son équarrisseur, trop ivre, avait manqué son coup. La lame n'était pas entrée suffisamment profondément dans les chairs et n'avait sectionné ni les jugulaires ni les carotides. Les desseins du Très Grand sont impénétrables.

Il ôta son caleçon détrempé de sueur et le balança dans la corbeille à linge. Bien que mat, il était d'une pâleur inquiétante. C'était toujours le cas après une crise, comme si tout son sang s'était évaporé. Il entreprit de se raser. Le rasoir ouvrit des bandes roses dans la mousse étalée sur son visage. À chaque passage des quatre lames sur la cicatrice, Milovan ressentait un très léger tressaillement dans la pulpe de ses doigts.

Une fois rasé, il pénétra dans la baignoire, tira le rideau et se savonna à l'eau très chaude. Il se rinça à l'eau froide. Son cœur lui monta aux lèvres. Séché, il enfila un peignoir ; il traversa le corridor sur la pointe des pieds, dépassant la porte de sa chambre, puis celle

du bureau, pour arriver enfin à la chambre de son père adoptif. Tous les soirs, il prenait Boris dans ses bras et le remontait dans son vrai lit. Milovan lui faisait ensuite la lecture d'un passage de la Bible. Ils récitaient parfois un *Pater* ou un *Ave Maria*. Tous les deux étaient croyants. Le vieux l'embrassait ensuite sur la joue et Milovan retournait vaquer à ses occupations. Il entrebâilla la porte et prêta l'oreille. Le grabataire ronflait du sommeil du juste. C'était toujours ça de pris.

Milovan descendit au rez-de-chaussée et se connecta à Internet. Il tapa sur la barre de recherche Google « Irena Ilić ». Il n'en demandait pas tant : sur plusieurs pages, des liens concernant l'avocate serbe étaient proposés. Une bonne partie était constituée d'articles de presse, aussi bien en français qu'en anglais, allemand ou serbo-croate. La plupart du temps élogieux, certains étaient tout au contraire carrément haineux, en particulier les papiers serbes. Pour une partie de la population de Serbie, des gens comme Irena étaient des traîtres et des fouille-merde. Milovan s'efforça de lire ceux en serbo-croate. C'était ardu, mais il était bien décidé à y parvenir. S'exprimer dans sa langue natale lui faciliterait les choses lorsqu'il rencontrerait Irena.

Il avait remâché la question depuis la diffusion du reportage la veille. Boris avait fini par le convaincre. Dans un soupir éraillé, le vieillard lui avait recommandé de la contacter.

Milovan découvrit le site de l'ONG Dignité et Justice. C'était sobre et efficace. Il lut la liste des actions déjà menées par Irena Ilić, dont le tableau de chasse était objectivement impressionnant.

Mais compte tenu de ce que lui avaient fait subir les miliciens *serbes* de Dragoljub, l'idée de recourir à une avocate *serbe* ne souriait guère à Milovan. C'était une réaction épidermique, un réflexe xénophobe irrépressible. Pourtant, il se décida tout de même à lui écrire. Il téléchargea une application afin d'activer l'écriture serbo-croate à partir de son clavier Azerty. Il écrivit d'abord une version de son texte en français, puis une traduction assez scolaire dans sa langue natale, s'aidant d'un dictionnaire, lui expliquant les très grandes lignes de son histoire et les raisons de sa démarche. Le mail une fois prêt, il se leva et arpenta avec nervosité le rez-de-chaussée de la ferme. Envoyer le message, ne pas l'envoyer, envoyer, ne pas envoyer… Revenu à proximité du clavier, il se lança et cliqua.

Il se plaqua la main sur la bouche, comme s'il venait de commettre une boulette énorme.

Trop tard.

Le message était parti.

Pour se détendre, il prépara du café, ainsi que le petit-déjeuner de Boris, bien que le vieil homme eût

perdu l'appétit. Le ragoût de la veille n'avait pas eu l'effet escompté. Il avait à peine avalé trois modestes bouchées, que Milovan lui avait présentées du bout de la fourchette, comme à un enfant rétif. La frugalité du repas n'avait pas empêché Boris de chier dans son lit juste après le dîner. Milovan avait dû laver ses draps et l'aider à se rincer le cul. Ce n'était pas tant l'aspect rebutant de la chose qui peinait Milovan que l'humiliation éprouvée par Boris. À chaque fois que ce genre d'ablutions étaient nécessaires, le noble vieillard de jadis se matérialisait dans l'esprit de son fils : un homme droit et fier, aux mains rugueuses, habiles et fortes. Cette poupée grotesque et hideuse n'était déjà plus Boris.

Milovan rêvassait à cette déchéance en regardant le café passer. Un tintement le tira de ce songe doux-amer. Il alla consulter l'ordinateur. Ses sourcils se haussèrent de surprise.

Irena Ilić ne devait pas dormir beaucoup non plus.

Elle venait de lui répondre.

Elle lui proposait une rencontre à Belgrade le mercredi suivant.

*CHAPITRE 8*

## LE HAVRE, QUARTIER SAINT-FRANÇOIS

DIMANCHE 8 JANVIER 2017, 17 H 00

Le dimanche, c'était la visite hebdomadaire de Gojko aux filles. Avant de se rendre dans le quartier Saint-François, le proxénète appela un à un les traceurs des prostituées de Zoran « Beli Medved » Todoković, que BoTox, l'expert high-tech du clan, avait injectés à chacune d'elles, dès leur prise en main par le réseau, en Yougoslavie. Elles avaient été achetées comme des bestiaux lors d'une foire agricole. Sitôt après l'achat, BoTox les puçait, puis, le conditionnement terminé, elles débutaient un grand tour d'Europe de la prostitution.

Tout fonctionnait au poil. La puce de chaque traceur lui renvoya un lien. Une carte GPS s'ouvrit sur l'écran du téléphone. C'était exactement le même genre de puce qu'on utilisait pour géolocaliser les animaux domestiques. Bien. Les chiennes étaient toutes à l'appartement, pour le passage en revue dominical.

Gojko venait de passer vite fait à l'une des planques du clan, le pavillon n° 1, pour vérifier que tout allait bien, en prévision des opérations à venir. Il démarra et gagna le centre du Havre ; il roula jusqu'au quartier de l'Eure. D'habitude, il aimait bien ce coin datant du

XIXe siècle, où il restait tout un tas de vieilles maisons d'autrefois, d'entrepôts désaffectés, de zone de fret et de friches industrielles, au milieu desquelles se dressaient de hautes tours HLM. Mais ce jour-là, très contrarié par le reportage de la veille consacré à cette salope d'Irena Ilić, Gojko restait insensible au charme du faubourg. Plus loin, sur la ligne d'horizon, se dressaient les immenses cheminées jumelles de la centrale thermique. Puis le quartier de l'Eure céda la place au quartier Saint-François, là où il se rendait. On changeait d'ambiance. L'ensemble était cosmopolite, plein de promesses louches. Il évoquait des idées de voyages exotiques et lointains, de ports à la Jacques Brel, de fuite, de clandestinité et d'activités illégales de toutes sortes, même s'il s'était nettement embourgeoisé ces dernières décennies. En tout cas, Saint-François était un quartier de fêtards, proches des nombreux points névralgiques des nouvelles nuits chaudes du Havre. À ce titre, il attirait poivrots, bringueurs, étudiants en goguette, camés et putes. Il gara sa bagnole dans un box de la rue Grand Pain. Il jeta de rapides coups d'œil avant d'en sortir, puis il bipa la porte qui se referma. Le proxénète fila à pied devant l'église et gagna la rue de Vendée, où se déroulait une enfilade d'établissements de nuit, de restaurants, de buralistes, de bars et de pubs plus ou moins douteux.

À dix-sept heures, la rue était encore assoupie. Trois clodos avinés se disputaient des mégots, assis sur des bouts de carton, entre les merdes de chien et les chewing-gums collés au bitume. L'activité du quartier ne commencerait réellement qu'à l'*happy hour*, au moment où les cafés et bistrots rouvriraient leurs portes aux hordes de soûlots, pour la dernière cuite du week-end. Gojko pénétra au numéro 24, dans une maison de briques rouges, typique de l'architecture des faubourgs havrais de la période industrielle. Il monta au premier étage et frappa à la quatrième porte du palier, une porte blindée, une série de trois coups suivis d'un silence, puis de trois autres coups, espacés de quelques secondes chacun.

La porte s'ouvrit. Dalibor, un jeunot de vingt-trois ans aux allures de skinhead, accueillit son patron et le mena au salon, où Aleksija, la meneuse des filles, l'attendait pour la visite. Merde. Cet enfoiré avait la tête des mauvais jours. Sans dire bonjour, le maquereau entra dans le salon et se laissa tomber sur l'immense canapé de cuir rouge, où les filles buvaient et sniffaient avec les clients, avant les passes. Il promena son regard sur la pièce, à l'affût du moindre détail. Dalibor s'assit. Il tendit une cigarette à son chef, mais ce dernier déclina la proposition. Gojko déversa son fiel.

« Tu as vu, hier, à la télé ?

— Quoi ?

— Une émission consacrée à Irena Ilić.

— Non. Raconte.

— Cette pute d'avocate a serré Vladislas Krakić, t'es au courant, non ?

— Ouais, et alors ?

— Et alors, j'ai toujours dit à Zoran et aux frères Rutsin qu'il fallait dézinguer cette salope suceuse de Croates. Toujours. C'est un danger, cette gonzesse !

— Pourquoi ?

— Elle en connaît un sacré bout sur les groupes de miliciens et les mafias. Et Vladislas Krakić aussi.

— Et alors ?

— Et alors, quoi ? T'es con ou tu le fais exprès ! Krakić sait des choses sur moi. Si Zoran et les Rutsin avaient fait le nécessaire, jamais Krakić ne se serait fait serrer, putain de merde ! Ces enquêteurs sont une menace. »

La colère enflammait les yeux du souteneur, et ce n'était pas bon pour les filles. L'appréhension nouait la gorge d'Aleksija. La hargne de leur mac était synonyme de représailles arbitraires. Ce type était un vrai pourri. Il toisa la prostituée et la tança.

« À la cuisine, toi ! Va me faire un café ! »

La grande blonde montée sur talons compensés s'exécuta sans tarder. Elle revint avec une petite tasse, contenant un épais café à la turque. Elle la tendit à Gojko. Ce dernier la prit, la but d'un coup et la rendit à Aleksija.

« Retourne à la cuisine et attends. »

Le proxénète dégoisa encore un bon quart d'heure sur Irena Ilić et les guerres des années 91-95, mais Dalibor était un gamin. Il ignorait à peu près tout du conflit. Né en 1995, il était de toute façon bien trop jeune pour comprendre réellement les implications des enquêtes du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie. C'était Andrej, le cadet des frères Rutsin, les plus gros trafiquants de cocaïne de Yougoslavie, qui avait dégoté cette petite frappe. Il avait déniché cette teigne de Dalibor dans les immeubles délabrés du Blok 70, le pire ghetto de Novi Beograd. Le môme avait déjà du sang sur les mains, beaucoup. C'était un être d'une intelligence assez ordinaire, mais très efficace et dénué de toute compassion. Il adorait maltraiter les femelles. Et c'était un tueur né.

Gojko se claqua les cuisses et s'extirpa du canapé.

« Bon, au boulot. »

Il suivit le couloir central qui desservait l'appartement. Il emprunta la seconde porte à gauche et entra dans la cuisine. Il s'assit et attendit en silence, les

bras croisés sur la table. La pièce était remarquablement tenue. Une hygiène irréprochable faisait partie de la très longue liste des mesures draconiennes que Gojko imposait à son équipe de tapineuses. Aleksija savait ce qu'elle devait faire et s'activa. Elle lui servit un second café. Elle le laissa boire en silence. Il fallait se taire quand le maître avalait cet infâme breuvage. Il lui tendit sa tasse et, sans mot dire, elle la plaça aussitôt dans le lave-vaisselle. Cela fait, elle prit une enveloppe dodue dans le placard au-dessus de l'évier. L'échange qui suivit se déroula en serbe. Les intonations roucoulantes, comme une espèce de russe adouci par des inflexions italiennes, bercèrent Gojko, qui n'avait guère l'occasion de parler sa langue natale au Havre.

« Combien ?

— Un peu plus de vingt-deux mille. »

Alerte ! Le mac venait de froncer les sourcils.

« C'est presque quatre mille de moins que la semaine dernière, comment ça se fait ?

— Moins de clients. Et… et… »

Les yeux inexpressifs du proxénète fixaient Aleksija.

« Et ?

— C'est la nouvelle, Evgenija… Elle ne s'y fait pas… Elle était malade… pas physiquement, mais…

— Va la chercher.

— Elle essaie, je te promets. Elle y met du sien, mais…

— Va la chercher. »

Cette crevure ne devait jamais répéter un ordre trois fois. Jamais. Il était extrêmement hasardeux de le contrarier. Aleksija sortit et revint une minute plus tard accompagnée d'une jeune fille gracile et craintive, vêtue de ses seuls sous-vêtements et de chaussures à hauts talons. Elle avait beau être grande, sa silhouette filiforme ne dissimulait ni sa jeunesse ni sa peur. À tout casser, elle avait seize ans. À la vue de son patron, elle piqua du nez et plaça instinctivement ses mains à son entrejambe, devant le minimaliste triangle de tissu noir.

« Aleksija me dit que tu as du mal à travailler, c'est vrai ? »

La fille leva sur lui des yeux pleins de larmes.

« Je… je… veux rentrer chez moi… s'il vous plaît… s'il vous plaît… »

Le maquereau se caressa le menton, l'air faussement perplexe. En réalité, il savait très bien où il voulait mener la jeune pute. En soupirant, il sortit un téléphone portable, fit défiler des photos sur l'écran et en choisit une. Il tendit son téléphone à la gamine. Aussitôt, les larmes lui embuèrent les yeux.

« Tu la reconnais ? »

L’ordure ! Évidemment qu’elle la reconnaissait ! C’était Drinka, sa petite sœur, âgée de neuf ans. Elle était restée là-bas, avec les parents, au village.

« À son âge, se faire dépuceler est particulièrement douloureux… Surtout quand on s’y met à plusieurs. »

Evgenija fondit en sanglots. L’intimidation n’avait rien de fantaisiste. Gojko récupéra le portable dans la main molle de la môme.

« Si tu bosses mal, j’appelle au pays. J’ai quelques vieux amis très portés sur les fillettes. Ils y ont pris goût pendant la guerre. Mais tu n’as pas l’air de bien comprendre. »

Il claqua des doigts à l’adresse d’Aleksija. Cette dernière quitta la cuisine sans moufter, tête basse, le cœur gros.

« Ferme la porte derrière toi. »

Trois autres prostituées avaient rejoint Aleksija dans le couloir. Dalibor fumait une clope d’un air blasé, vautré dans le canapé du salon. Elles n’eurent guère besoin de tendre l’oreille pour deviner le drame qui se jouait dans la cuisine. Elles perçurent d’abord des protestations étouffées, mêlées de menaces et d’injures. Bientôt, des grognements virils ponctuèrent sanglots et gémissements. Au bruit sonore de chaque gifle, les filles fermaient les yeux, mâchoires crispées. Elles y étaient toutes passées au moins une fois. Comme tous les

trafiquants de femmes qu'elles avaient croisés sur leur chemin depuis l'ex-Yougoslavie, celui-ci était une ordure sans nom. Il avait cependant une particularité, un petit supplément d'âme bien à lui : il répétait souvent que l'argent qu'elles amassaient ne lui revenait pas. D'après ce qu'il prétendait, il n'en prélevait pas un centime. Le tout allait à « la cause ». Et il le disait avec une mine tellement illuminée que c'était peut-être vrai. En tout cas, mensonge ou pas, il ne se gênait pas pour les profaner, se montrant d'une violence innommable. Les cris aigus que poussait Evgenija leur fendaient le cœur. Elles entendirent une bordée d'injures plus abjectes les unes que les autres, signe qu'il ne tarderait plus à jouir. Puis, brutalement, un silence de plomb s'abattit sur l'appartement. Une minute s'écoula, pendant laquelle les filles regagnèrent les chambres, à l'exception d'Alexsija. En tant que meneuse du groupe, elle devait retourner auprès de leur bourreau. La porte s'ouvrit. Evgenija sortit de la cuisine, complètement nue, accablée de tous les stigmates de la souffrance et de la honte, le nez en sang et couverte de bleus à l'endroit où les gifles avaient claqué. Un filet rouge courait à l'intérieur de sa cuisse droite. Alexsija lui chuchota de filer à la salle de bains et entra dans la cuisine. Gojko se rajustait en se tortillant dans son jean. Le visage barré d'un sourire pervers, il incarnait de manière très convaincante l'idée du Mal. Toutes les icônes orthodoxes surchargées de dorures, épinglées un peu partout sur les murs, produisaient un

contraste saisissant entre cette incarnation satanique et l'expression kitsch d'une foi criarde, certes couverte de feuilles d'or fin précieux, mais impuissante à protéger les humbles et les victimes. Le criminel ramassa l'enveloppe.

« Besoin de combien pour cette semaine ?

— Huit-cents euros. Il faut racheter de tout. »

Gojko lui compta sans barguigner les huit-cents euros, qu'il tira de l'enveloppe. Il ne fallait pas lésiner sur ce dont les catins avaient besoin.

« Gojko ?

— Quoi ?

— Quand est-ce que tu me rendras mon passeport ?

— Pas tout de suite, *moj andjeo*. Tu es une bonne chef d'équipe. La Grande Serbie a besoin de toi. »

Alexsija s'oublia et pleurnicha.

« Je m'en moque, de ta Grande Serbie. Tout ce qu'elle a apporté à mes parents, la Grande Serbie, c'est la guerre, la haine, la peur et le deuil. »

La gifle claqua ; les doigts de Gojko agrippèrent sa gorge. Il n'y avait plus de *mon ange*.

« Écoute-moi bien, *prljava kurva*. Ce que nous servons toi et moi est plus grand que nous. Bien plus grand. Et si, pour soutenir les luttes qui s'annoncent, il faut

déchirer des milliers de chattes, ça se fera. *Jasan ? Jasan !?*

— Oui, oui ! *Razumela sam* ! J'ai compris, j'ai bien compris, Gojko ! Arrête, s'il te plaît. Excuse-moi. *Izvini*. »

L'ordure desserra l'étau. Alexsija massa sa gorge endolorie. Il avait l'air d'hésiter, triturant nerveusement sa boucle de ceinturon. Il l'utilisait souvent pour les battre, tout en les prenant. Sans cruauté, il n'arrivait pas à jouir très vite. Aussi les filles étaient-elles partagées entre la peur des brutalités et celle de ne pas en subir. S'il ne les faisait pas souffrir, la séance – une torture en soi –, durait *très* longtemps. Mais lorsqu'il les tourmentait, plus les sévices infligés étaient lourds et plus la baise s'écourtait. C'était un vrai dilemme. Alexsija s'aplatit plus bas que terre.

« Excuse-moi, je ne te demanderai plus rien, *Izvini*. »

Mais cela ne l'empêchait pas de l'insulter en pensée : « *Govnar ! Dubrivo ! Je te tuerai.* »

Gojko se ravisa et sa main s'écarta de la boucle. Alexsija respira un peu.

« Demain, le toubib vient vous voir pour la visite. Pas de malade, d'après toi ?

— Pas que je sache.

— À dimanche prochain. Et dis à cette petite salope d'Evgenija d'en mettre un coup, sinon je lui défonce tous

les trous avec une batte, devant vous toutes, et je coupe le bout de ses putain de tétons au sécateur ! Et vous aussi, vous allez déguster. »

Alexsija opina, humiliée et soumise. Le mac sortit de la cuisine en la bousculant avec rudesse. Les filles attendirent quelques minutes avant de se précipiter dans la chambre d'Evgenija. Marijka, la sixième prostituée du groupe, la plus retorse, une collabo pur jus qui rêvait de détrôner Alexsija pour grappiller quelques privilèges, l'insulta copieusement en lui tirant les cheveux.

« Tu vois ? Tu vois ce qui arrive à cause de toi, petite pute de merde ? Si Gojko se met en colère, on va toutes ramasser ! À cause de toi ! Alors, tu vas les écarter, tes cuisses, *kurva* ! Et bien, avec ça ! Les clients ont intérêt à être contents ! »

Marijka la giflait à tour de bras. Les quatre autres regardaient cette scène d'une laideur incommensurable : une victime devenue tortionnaire d'une plus victime qu'elle. Evgenija se roulait en boule et gémissait sous cette seconde pluie de torgnoles. Alexsija finit par arrêter la main de Marijka dans son élan.

« Stop ! Ça suffit ! Elle a compris ! »

Mais elles durent s'y mettre toutes pour arracher Evgenija des griffes d'une Marijka hystérique et ébouriffée. Dans l'encadrement de la porte, appuyé au chambranle, Dalibor observait le spectacle en souriant,

peinard et amusé, les mains dans les poches. La fumée de sa clope serpentait sur son visage radieux.

*CHAPITRE 9*

## LE HAVRE, HÔTEL DE POLICE DU BOULEVARD DE STRASBOURG

DIMANCHE 8 JANVIER 2017, 18 H 42

Dialo Mabaté partirait au plus tard le mardi pour sa mise à l'écrou. Radiche n'aurait plus beaucoup de créneaux pour l'interroger seul à seul d'ici là. Le dimanche soir, les locaux étaient un peu assoupis, et c'était l'idéal. Le capitaine de la criminelle rendit une dernière visite à Mabaté dans sa cellule de garde à vue, au sous-sol. Zéro avait encore quelques questions cruciales à lui poser sur Zakaria Khaledzaoui.

Lorsque le grand chauve ouvrit la porte de la cellule, le rasta se décomposa. L'idée de repasser sur le grill avec cet enfoiré ne l'enchantait guère. L'arbitraire planait à nouveau autour de ses dreadlocks. Le croque-mort lui demanda s'il se mettrait à table sans faire d'histoires. Dialo hocha la tête.

« Mais j'ai déjà tout dit sur Khaledzaoui.

— Oublie Zakaria pour le moment. Parle-moi plutôt de Kelkal. Que sais-tu du clan Kelkal ? Donne-moi tout ce que votre gang sait du sien. Tout, même ce qui te paraît con, sans importance ou bizarre. »

Mabaté ne saisissait pas où cette question le mènerait.

« Bah, je sais pas trop. C'est juste la guerre, tu vois, pour un bout de trottoir ou une cage d'escalier. Ces derniers temps, c'est plutôt calme. Les gars de Kelkal se tiennent tranquilles, et nous, on en fait autant. On tient l'équilibre. Quand il y a de la marave, c'est parce qu'un mec se retrouve sur le territoire de ceux d'en face sans en avoir fait trop exprès.

— OK, mais Kelkal, qu'est-ce qu'il ferait, d'après toi, si Zakaria se cassait la gueule ? »

Pour la première fois depuis qu'ils se fréquentaient, un pâle sourire illumina la face du rasta.

« Tu plaisantes, mec, ou quoi ? Ce serait comme un clébard sur un os, un niqueur sur une teucha de crasseuse. Les Kelkal, ils seraient prêts à tout pour prendre la came de toute la région havraise. À tout.

— Et si c'était l'inverse, qu'est-ce qu'il ferait Zakaria ? »

Dialo s'esclaffa.

« Putain, mec ! Pareil que les Kelkal, tout pareil ! Il en profiterait pour grandir. C'est le rêve des deux K, les Kelkal et les Khaledzaoui : le monopole, le contrôle absolu de tous les points de vente. Écoute, c'est pas compliqué, dès que vous, les flics, vous serrez des

vendeurs d'un côté ou de l'autre, il faut les remplacer immédiatement.

— Pourquoi ?

— Facile : en quelques heures, des mecs du clan d'en face essayent de s'installer. C'est même parfois des petits nouveaux qui tentent le coup. En règle générale, ils sont intégrés à l'un ou l'autre clan. S'ils refusent, ils se font exploser. »

Les yeux ténébreux de Radiche scrutaient Dialo avec une intensité animale. Le rasta avait l'impression que cette saloperie de vampire scannait ses pensées.

« Zakaria maintenant, parle-moi de sa famille, de ses habitudes. Je veux tout savoir. Ne réfléchis pas, déballe-moi tout comme ça vient, tout ce que tu sais, tout ce que tu crois, tout ce que tu as entendu dire.

— Il est marié. Sa femme s'appelle Samira. Ils ont une fille, Leila. Mais Zakaria, il est fou de la baise. Il est accro à la chatte, jeune et blanche de préférence. Quinze à dix-huit. Il a pas mal d'appartements où bossent ses filles dans les tours et les barres. Les nouvelles, il les essaye toujours lui-même. Elles sont recrutées par le mac du réseau, Brandon Marguillier. Il les tringle toutes. Lui et ses lieutenants, ils s'organisent souvent des tournantes. Heu, quoi d'autre… Chais pas trop… Oui, il vit en haut de la tour Picasso. Tous les appartements du dernier étage sont à lui et à sa famille. Aussi, il va très

régulièrement au Maroc, pour le business, je suppose. Je crois qu'un de ses frères vit là-bas à plein temps.

— Elle a quel âge, sa gamine ?

— Dix ans.

— T'en es bien sûr ?

— Ouais, elle est dans la même école que ma fille, en CM2.

— Quelle école ?

— Camille Claudel, juste de l'autre côté du boulevard, en face de la Vallée Verte.

— Je vois. Il l'aime ?

— Ça en a l'air. Il va la chercher à la sortie de temps en temps, comme un mec normal, l'air de rien.

— Sinon, qui va chercher la gosse ?

— C'est Samira, toujours. La môme ne rentre jamais toute seule. Parfois, quand c'est chaud dans le quartier, Mehmet joue les gardes du corps.

— OK. Et sa femme, il l'aime aussi ?

— Ouais, même s'il nique des tasspé sans arrêt, Samira, c'est vraiment sa meuf de cœur, sa vraie zouze. Mais bon, la chagatte, tu sais ce que c'est, non ? Quand ça te tient bien la queue, y a pas moyen, faut que tu te la secoues dans n'importe quelle moule qui passe.

Zakaria peut pas s'en empêcher. Il adore défoncer des petits culs blancs. Après, il les met au boulot.

— Il est riche ?

— Sûr que oui, mec ! Zakaria brasse des centaines de milliers d'euros tous les mois.

— Y a qui, en haut de la tour ?

— Des parents, des membres de sa famille et de celle de Samira. Il y a toujours des mecs qui choufent dans les étages, des chiens de garde lestés avec du lourd. Interdiction d'y monter sans un bon motif.

— Combien ?

— Deux minimum.

— Tu y es déjà allé ?

— Non, tu rigoles ! Je suis juste un vendeur, rien quoi.

— Le Turc ?

— Zakaria et lui se connaissent depuis toujours. Ils ont grandi dans la tour Picasso, ils sont allés à l'école ensemble. À chaque fois que le Turc fait de la taule, Zakaria lui envoie des mandats pour les clopes, la cantine et autres.

— Le Turc trahirait Zakaria ?

— Qu'est-ce que tu débloques, le keuf ? C'est tes oreilles qui marchent pas, ou ton cerveau ?

— Me parle pas comme ça, Dialo, sinon je te grille à nouveau les couilles avec mon taser… On continue. Il se came ?

— Dans leurs soirées, apparemment, ça sniffe pas mal de C.

— Il sort de la cité ?

— Parfois, il va flamber à Deauville, à la Tony Montana, tu vois. Mais c'est rare. Il paraît qu'il n'a rien à lui en France, que tout son fric est sur des comptes à l'étranger, sauf ses fringues de tous les jours. Sa plus belle bagnole, elle est au nom d'une mama sénégalaise de la tour. Tout le monde sait ça. Elle reste dans le garage. Il sort jamais avec. Je trouve que c'est tout pourri comme plan. Il paye parfois les loyers des nourrices et des familles des dealers. Il distribue les trucs tombés des camions, téléphones, écrans plats, sapes, baskets…

— Kelkal fait la même chose ?

— Ouais, exactement la même chose. Ils achètent ou terrorisent, et glissent facilement de l'un à l'autre. Vaut mieux être acheté, crois-moi.

— Je te crois. Allez, déballe encore. Ta nourrice, Marie-Brigitte Bakandanou ?

— Une mère dans la dèche. Trois gosses. Son mari est mort. Les ménages suffisaient pas. Les lieutenants du trafic sont toujours à la recherche de nourrices de

confiance. Ils zieutent partout, même dans les annonces de Pôle Emploi, du Bon Coin et d'autres sites de taf. Ils repèrent des gens dans la demer et, pour mille ou mille-deux-cents roros par mois, ils planquent la came chez eux.

— C'est elle qui t'a balancé ?

— Je suis sûr que non.

— Pourquoi ?

— Elle fait ça pour ses trois mômes, rien d'autre. C'est un coup dur pour elle, la vraie lose. Peut-être que Zakaria va la marave grave. Si c'est ça, je la plains. En parlant de ça…

— Vas-y, je t'écoute.

— Vous tiendrez vos promesses ?

— Ouais. Tu n'as rien avoué du tout. Un silence héroïque, mon petit Dialo. Tu plonges pour cinq grammes d'héroïne seulement. On ne sait rien du meurtre d'Abba pour le moment, auquel tu n'as jamais participé.

— On m'envoie où ?

— Je ne sais pas, ça ne dépend pas de moi. Mais dans les affaires de came, on évite de rassembler les membres d'un même réseau. Tu ne seras pas en contact avec des complices de Zakaria. OK, Dialo. C'est bon pour moi.

— Je vais prendre pour combien, à ton avis ?

— Peux pas te dire. Bon, c’est la première fois que tu tombes. Cinq grammes de poudre. Ça ne va pas aller chercher bien loin. Lartigan va toucher deux mots de ton comportement positif au procureur. N’oublie pas, ne fais pas le con dès que tu seras sorti de nos écrans radars. Ne te mets pas à faire le kéké en taule. Tiens-toi à carreau. Normalement, Zakaria sera hors d’état de nuire avant que tu sortes de zonze. »

*CHAPITRE 10*

## BELGRADE, QUARTIER DE ZEMUN, ONG DIGNITÉ ET JUSTICE

MERCREDI 11 JANVIER 2017, 11 H 20

Après avoir tergiversé toute la journée du dimanche, Milovan avait finalement rappelé l'ONG le lundi matin, encouragé par Boris.

« C'est peut-être ta seule chance de retrouver Dragoljub, fils ! Appelle-la ! Oublie qu'elle est serbe. »

Prononcer ces trois phases avait vidé le vieux malade de toute son énergie. Sa tête décharnée était retombée sur l'oreiller. Boris émettait un souffle rauque, un bruit de mécanisme délabré et mal huilé. Milovan lui embrassa le front.

« D'accord, grand-père. »

Milovan avait toujours appelé le vieux « grand-père », même si, légalement parlant, Boris avait obtenu l'adoption plénière du gamin à l'automne 1995.

« Je vais téléphoner aujourd'hui pour confirmer. »

Un bruit de moteur lui fit lever la tête. Par la fenêtre, il vit la voiture de Sibylle se garer devant la maison. La robuste jeune femme entra ; Boris se renfrogna. Le

match entre la soignante obstinée et le patient rétif venait de reprendre.

« Je vous le confie, Sibylle. Je pars au travail. À ce soir. »

La blonde plantureuse hocha la tête, tout en évaluant le beau brun qu'elle avait sous les yeux. Elle en aurait bien fait son quatre-heures, de ce jeune type.

Milovan appela depuis son bureau. S'exprimer dans sa langue natale lui parut étrange. Il avait l'impression de parler avec la bouche d'un autre, pleine de purée épaisse, les lèvres engourdies et gauches, anesthésiées par le manque de pratique. Il mettait un temps à comprendre ce que lui disait la secrétaire de permanence de l'ONG Dignité et Justice, car il pensait désormais en français et il devait traduire ce qu'elle lui expliquait. Ils avaient échangé brièvement, puis étaient convenus de l'heure du rendez-vous à Belgrade, dans les locaux mêmes de l'association. Après avoir raccroché, Milovan acheta ses billets d'avion sur Internet.

La matinée était très fraîche et pluvieuse. Il se fit conduire directement en taxi de son hôtel, localisé tout près de l'aéroport, à l'ONG Dignité et Justice. Il se sentait nerveux. Pour un peu, il aurait presque demandé au chauffeur de faire demi-tour.

Les locaux de l'ONG étaient situés dans une petite rue excentrée du quartier de Zemun. Tout y respirait la précarité des moyens du bord, l'urgence du bénévolat. Quelques affiches d'Amnesty International accrochées aux murs lépreux, un bureau métallique à tiroirs, des chaises dépareillées, le tout dans une atmosphère humide, empestée par l'odeur de tabac froid. Au plafond pendaient des tubes de néon qui crachaient une lumière blanche et crue sur le visage creusé d'une femme d'une cinquantaine d'années, très maigre, aux longs cheveux blanc pisseux, jaunis par la consommation surexcessive de cigarettes. Elle était vêtue d'un duffel-coat bleu marine usé, ouvert sur un pull en laine, qui avait peut-être été blanc lui aussi, un jour lointain. La squelettique Irena Ilić avait dû être belle, avant de se consumer dans des luttes sans fin contre des salauds qui ne tenaient pas du tout à ce que des gens comme elle remuent la merde et les empêchent de dormir. Des sillons amers zébraient ses joues caves, traces de combats nombreux, de rares victoires et de déceptions mordantes. Ses yeux délavés accusaient une grande fatigue, dilués dans des cernes noirs. Un avant-bras étique sortit de la manche trop large et trop courte de son manteau. Le contraste avec les beaux vêtements occidentaux de Milovan Horvat était frappant. Il se rappela que le salaire moyen serbe était seulement de quatre cent cinquante dollars par mois. Se demandant ce qu'il foutait dans cet endroit indigent, Milovan serra à contrecœur les doigts osseux et

tachés de tabac qu'elle lui tendait. Avec ses chicots noirâtres et sa peau grise de fumeuse invétérée, cette femme n'avait plus rien d'attirant. Ça puait la clope et le chien mouillé dans ce bouge où venaient échouer des misères sans nom.

Elle le salua d'une voix rauque.

« Bonjour, je suis Irena Ilić. Alors, que puis-je pour vous, monsieur…

— Horvat, Milovan Horvat. Voilà, je… je… je ne… Je ne sais pas comment vous expliquer…

— Dites-le comme ça vous vient, ce sera plus facile.

— Ma famille a été tuée en novembre 1991, juste après la chute de Vukovar, dans le village d'Erdut.

— Vous êtes croate ? Je vous pensais français.

— Ça pose un problème ?

— Pas du tout. Passons dans la salle d'à côté, voulez-vous ? »

Il la suivit dans une pièce attenante, encore plus déprimante que la principale. Des canapés hors d'âge, vestiges de la période communiste, cernaient une table basse jonchée de prospectus d'appel à la solidarité et maculée de cercles de café séché. Près de la porte des toilettes entrebâillée, de la vaisselle s'empilait dans un

petit évier en inox, jouxtant une table de cuisine sur laquelle crachotait une cafetière bon marché.

« Un café ?

— Oui, je veux bien, merci.

— Sucre ?

— Non, merci. »

Milovan se sentait tout emprunté.

« Tenez, votre tasse. Prenez place, je vous prie. »

Milovan s'assit, sirota un peu de l'infect breuvage et renonça à en boire davantage. Irena Ilić avala au contraire sa tasse d'une traite et s'en servit une autre aussi sec. Elle sortit un dictaphone de la poche droite de son duffel-coat, ainsi qu'un paquet de cigarettes de contrebande et un briquet. Elle mit en route l'appareil et le posa sur la table.

« C'est pour mes notes », expliqua-t-elle à Milovan.

Elle s'alluma une cigarette, émettant une toux sèche et sifflante.

« Alors, Erdut, disiez-vous…

— Oui… Novembre 1991… Le village était tombé depuis quelques jours déjà… J'avais un peu moins de onze ans, mais je m'en souviens comme si c'était hier… Je m'appelais Milovan Kovak alors… Je suis devenu

Milovan Horvat lorsque j'ai été adopté par un grand-oncle de mon père, en France, en 1995. »

Milovan frottait nerveusement ses cuisses du plat des mains. Il hésitait.

« Pris au piège, donc… nous ne pouvions pas fuir. Dans toute la campagne environnante patrouillaient des chasseurs et des policiers de réserve serbes, pour certains des gens que nous connaissions depuis toujours, nos propres voisins. Les miliciens visitaient les maisons une à une. Nous étions terrorisés. Nous espérions qu'ils nous oublieraient, mais ça a fini par être notre tour.

— Que s'est-il passé ?

— Je ne vais pas rentrer dans les détails. On était coincés au sous-sol. Ils ont abattu mon père. Ils ont violé et torturé ma mère et ma sœur, sous mes yeux, toute la journée. Deux des ordures m'ont pris moi aussi. Puis ils nous ont égorgés. Moi, mon boucher m'a manqué… Voilà… C'est dit. »

Milovan porta les mains au col de sa chemise, l'ouvrit et releva le menton : la fine cicatrice dessinait son blanc collier autour du cou.

« Pas assez profond. »

Le jeune homme se tut et reboutonna sa chemise. Irena Ilić hochait la tête tristement. Elle la connaissait déjà, cette histoire. Des centaines de récits d'horreurs, voilà de quoi elle était constituée désormais. Tous ces

témoignages atroces s'accumulaient en elle, lie noire de désespérance. Elle avait beau soutenir que la vie continuait malgré tout et que les bourreaux n'avaient pas triomphé, elle s'accommodait de plus en plus mal de ce mensonge servi aux journalistes pour faire bonne figure. Son visage même trahissait sa pensée. En réalité, elle était hantée de tous ces charniers qu'elle avait visités, de toutes ces voix de femmes, d'hommes, d'enfants dont l'écho résonnait en elle. Elle vomissait l'humanité. L'espoir n'était qu'une allumette craquée dans un océan de ténèbres. Elle pensait de plus en plus au suicide. Mais cette allumette était tout ce qui lui restait, la flamme vacillante pour laquelle elle avait renoncé à toute vie privée, à la possibilité d'avoir une famille, à la possibilité de se reconstruire elle aussi. Cette petite lumière seule l'avait maintenue debout dans les décombres de sa propre existence.

Irena était serbe. Elle aussi, elle demeurait l'unique survivante de sa famille en Bosnie-Herzégovine, massacrée par des Croates avides de vengeance, lors de l'Opération Tempête, en août 1995. Ses cheveux en étaient devenus blancs d'un seul coup. Elle ne haïssait pas tous les Croates pourtant, mais uniquement les salauds de tous les bords.

Sa cigarette à peine écrasée, elle en alluma une autre.

« Qui était-ce, Milovan ? Vous permettez que je vous appelle Milovan ? Bon. La Garde des Volontaires

Serbes ? Les Aigles Blancs ?

— Non. Je les aurais reconnus à coup sûr, parce que leur camp d'entraînement était installé déjà depuis des mois près d'Erdut, dans un ancien site militaire. Ils recrutaient et faisaient beaucoup de propagande dans les villages alentour, avant le début du conflit. Ce n'était pas leur insigne, l'aigle bicéphale argenté. Non, c'était bel et bien une autre troupe.

— Des habitants d'Erdut ?

— Non plus, c'étaient vraiment des paramilitaires de l'extérieur, entièrement vêtus de noir, de la tête aux pieds. Un tout petit écu ornait leur uniforme au niveau du cœur : un lion rampant, sur fond de drapeau serbe. »

Les yeux d'Irena brillèrent un peu. Elle se redressa et ramena ses cheveux jaunis en arrière, comme pour mieux écouter, lèvres entrouvertes sur ses dents noirâtres.

« Les Lions de Serbie ?

— Oui, c'est ça ! C'est ça ! »

Frappant de sa main droite dans sa paume gauche, Milovan s'était levé et avait haussé le ton sans même s'en rendre compte. Pour la première fois depuis le 19 novembre 1991, quelqu'un d'autre que lui attestait l'existence de ce commando, vingt-six ans après.

« Vous avez entendu des noms ou des prénoms ?

— Oui, le groupe avait deux meneurs.

— Ne dites rien. On va voir si ça correspond. »

De son autre poche, elle tira un petit bloc-notes, griffonna un mot, plia le papier et le posa sur la table.

« Reprenez, je vous prie.

— J'ai retenu plusieurs prénoms, dont deux en particulier : Antonije et Dragoljub, qui entraînaient les autres hommes du groupe à commettre toujours plus d'atrocités. »

Irena dressa ses doigts maculés, en signe d'interruption.

« Prenez le papier, maintenant. »

En écriture de fil barbelé, elle avait écrit *Dragoljub*. Une boule douloureuse dilatait la gorge de Milovan et l'empêchait de déglutir.

Ce fut au tour d'Irena Ilić de s'expliquer.

« On ne sait que très peu de choses sur les Lions. Votre visite est providentielle, Milovan. Elle sera peut-être décisive dans l'établissement de la vérité sur ce groupe. Il y a belle lurette que je ne m'étais pas préoccupée des Lions et de Dragoljub, plus de dix ans pour être précise. À ce jour, nous n'avons que quelques témoignages attestant leur existence. À vrai dire, je pense qu'il vaudrait mieux même parler d'une petite

unité mobile, plutôt que d'un groupe. Combien étaient-ils ce jour-là ?

— Huit en tout. Vous, que savez-vous d'eux ?

— Le commando semble s'être évaporé à la fin de la guerre, juste après l'Opération Tempête en Croatie. Je présume que la plupart des membres sont morts, mais rien n'est sûr. Je dispose de plusieurs sources : des soldats d'autres milices, en particulier les Serpents de la Drina, ainsi que des militaires de l'armée régulière, des combattants musulmans bosniaques, des civils serbes et enfin des victimes croates et bosniaques. Rien que des témoignages pour le moment. Aucune preuve audiovisuelle, malheureusement. Ils se sont d'abord illustrés sur le terrain en avril 91, à Foča, en Bosnie-Herzégovine, où ils se sont rendus coupables de nombreux viols collectifs, de tortures, de traite d'êtres humains et d'assassinats. Là-bas, ils ont à coup sûr croisé les Serpents de la Drina. Les Lions de Serbie ont ensuite sévi au camp d'Omarska, où ils ont été gardiens quelques semaines, en juillet de la même armée. Puis ils ont opéré de nouveau en Croatie, sont ensuite revenus en Bosnie lors du massacre de Srebrenica en juillet 95 et sont enfin repartis en Croatie, près de la ville de Knin, en août de la même année, au moment où les Croates reprenaient les territoires occupés par les Serbes, lors de l'Opération Tempête, donc. Ce que vous m'apprenez est nouveau. J'ai rencontré des femmes musulmanes

torturées par les Lions de Serbie à Foča. L'une d'entre elles témoignera si un procès se tient un jour. Ça ne va pas ? »

Milovan avait pâli à l'annonce de la mort possible de tous les membres du groupe. Sa vengeance s'envolait. Justice ne serait jamais faite.

« Qu'est-ce qui vous fait dire qu'ils sont tous morts ?

— Je ne crois pas qu'ils soient *tous* morts. J'ai des témoignages directs du décès de certains d'entre eux. D'autre part, je suis sûre que d'autres ont été tués sur les hauteurs de Knin, en août 1995, alors que les troupes croates reprenaient la ville. Les Lions n'étaient déjà plus que six à ce moment-là. Mais un civil serbe, un paysan qui fuyait l'avancée des troupes du général croate Ante Gotovina, est passé sur les lieux mêmes, après que les Lions avaient été abattus dans une escarmouche. D'après lui, deux des Lions auraient survécu. J'avais auditionné cet homme dans le cadre d'enquêtes croisées sur les crimes de guerre commis par les Croates… Cela a l'air de vous embarrasser que je mentionne des crimes de guerre *croates*. Ne croyez pas que les Croates se soient montrés meilleurs ou simplement plus humains que les Serbes lors du conflit. Ce que des Serbes ont fait à votre famille, des Croates l'ont infligé à des Serbes ou à des Bosniaques. J'en sais quelque chose. Moi, ce sont des Croates qui ont tué mon fiancé et ma famille et m'ont ensuite violée, uniquement parce que j'étais serbe. Si ce

principe de neutralité de notre ONG ne vous plaît pas, vous pouvez partir. Tout de suite. »

Les mâchoires crispées, Milovan prenait sur lui pour ne pas l'insulter. Il avait désespérément besoin d'elle maintenant, il en était désormais convaincu. Irena mesurait sa colère, sans peur aucune. Elle avait croisé ces regards haineux des milliers de fois. Elle but tranquillement sa seconde tasse de café, avant de s'en servir une troisième. Quelle force mentale, chez ce spectre de femme ! Que faire ? Milovan avait du grain à moudre. Pour la première fois depuis le massacre de sa famille, quelqu'un était en mesure de lui en apprendre un peu sur les Lions de Serbie et Dragoljub. Irena Ilić avait une réputation de chasseuse, bien que cela parût incroyable au premier regard, tant cette vieille tringle phtisique et mal fringuée cadrait mal avec l'idée d'une inflexible traqueuse.

« Je reste… Poursuivez, s'il vous plaît.

— Cet homme, ce paysan dont j'ai toujours la déposition, m'a assuré qu'il avait conduit deux membres des Lions de Serbie à l'hôpital de Knin, alors que la ville sombrait dans le chaos causé par la déferlante croate. Il s'était approché des cadavres, en quête de quelque chose à voler. Il se servait sur les corps des mercenaires, quand l'un d'eux l'attrapa par le col. Il avait fait semblant d'être mort. Il lui planta son arme dans la joue, prêt à tirer. Certes assez mal en point, il n'était toutefois que

blessé à l'une des jambes. Le menaçant de son pistolet, il lui ordonna de vérifier si tous ses camarades étaient bien morts. Le paysan serbe s'exécuta et fit le tour des cinq autres corps. Il en retourna un qui avait reçu des balles dans le dos et qui émit un faible râle. Sur les six soudards, deux avaient donc survécu.

— Qu'est-ce que le paysan a fait ?

— Il n'a pas eu le choix : il a dû effectuer un détour par l'hôpital de Knin, alors que les obus de mortier pleuvaient sur la ville. Il descendait à Knin pour y chercher sa fille et ses petits-enfants, avant de prendre la route de l'exode, chassés tous les quatre par l'avancée des troupes croates. Pour information, sur la route, deux jours plus tard, ils ont été arrêtés par des soldats croates à un barrage. Ils ont tabassé le vieux. Il a dû les supplier en rampant et en pleurant de ne pas abattre les deux gamins, pendant que d'autres sodomisaient leur mère. Des *Croates*, monsieur Horvat… Ce vieux est venu trouver notre ONG en 2006, après le suicide de sa fille. Pas plus que vous ou moi, il n'arrivait à extirper ces images d'horreur de sa tête. Il est décédé depuis. Paix à son âme. »

Cette fois, Irena tremblait presque de colère, comme si Milovan avait été l'un des bourreaux dont elle parlait. Il haussa les mains en geste d'apaisement.

« J’entends bien, j’entends bien. Désolé de vous avoir blessée. »

Il s’éclaircit la gorge et relança la conversation.

« Et la femme musulmane de Foča dont vous parliez ?

— Les événements de Knin ont eu lieu début août 1995. L’affaire de la femme en question, Nadja, est tout autre. Elle a eu lieu trois ans plus tôt à Foča. Vous en avez déjà entendu parler ?

— Un peu, pas plus que ça.

— Foča est une ville de Bosnie-Herzégovine. Les forces serbes – l’armée régulière de la JNA et des paramilitaires – s’en sont emparées en avril 1991. Ils ont abattu ou déporté les hommes musulmans qui n’avaient pas fui et ils ont capturé les femmes et les adolescentes. Ils les ont gardées captives pendant des mois, transformant des bâtiments de la ville en camps-bordels, des gymnases, des écoles, des hôtels, des maisons. Les Serbes, des soldats aussi bien que des civils ou des policiers, violaient leurs prisonnières musulmanes, les torturaient, les achetaient ou les vendaient comme esclaves. Les atrocités qui ont été alors commises ont tellement dépassé l’entendement que, pour la première fois dans l’histoire du droit international, le crime de viol a été reconnu comme un crime contre l’humanité, juste en dessous du génocide en termes de gravité, par la

cour du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie de La Haye. Les sévices sexuels pratiqués alors dépassent tout ce qu'on peut imaginer. J'ai rencontré des victimes de Foča. L'une d'elles, Nadja, une toute jeune fille alors, est tombée entre les mains des Lions de Serbie. Outre un récit détaillé de son calvaire, elle a décrit les membres du groupe, dont elle a été l'esclave pendant des semaines, entre deux opérations de nettoyage. Elle a décrit leur chef de la façon suivante… »

Milovan coupa l'herbe sous le pied de l'avocate et livra un bref descriptif de Dragoljub.

« … grand, mince, jeune, barbe et cheveux longs et noirs, des yeux de jais, absolument inhumains, une croix orthodoxe en or autour du cou. Dragoljub.

— C'est ça. Vous pouvez désormais associer à ce prénom un patronyme : Brebulavić. À plusieurs reprises, Nadja a entendu ses tortionnaires et des soldats appeler ainsi le meneur des Lions : Dragoljub Brebulavić.

— Dragoljub Brebulavić », répéta Milovan complètement ahuri.

Il regretta de ne pas avoir eu vent de l'existence de l'ONG Dignité et Justice plus tôt. En une heure de conversation, Irena lui avait délivré des informations essentielles. Lui, il en était resté au sous-sol du pavillon de ses parents, à Erdut. Là, le tableau prenait une force

nouvelle, une ampleur saisissante. Il mesurait encore mieux ce qu'avaient été les Lions et leur chef : des monstres de grande envergure.

De part et d'autre de la table basse, le visiteur et l'avocate se toisaient, pleins d'animosité mutuelle, galériens rivés à la même rame, ne s'aimant pas, mais n'ayant d'autre choix que de ramer de conserve. Aucune compassion dans leur regard.

Dans le cendrier se consumait une énième cigarette. Irena Ilić devait fumer deux paquets par jour au minimum. Cela s'entendait, d'ailleurs. Elle toussa, puis croassa.

« Qu'attendez-vous de moi, monsieur Horvat ?

— Pourriez-vous reprendre l'enquête sur les Lions et découvrir ce qu'est devenu Dragoljub ? Je couvrirai tous vos frais. Je vous paierai grassement, vous aussi, à titre de dédommagement personnel.

— L'ONG n'a pas de vocation lucrative. Et pour l'heure, ce n'est pas ma priorité. Des procès de leaders importants des conflits de 1991-1995 sont en train de se tenir ou auront lieu sous peu, comme celui du général Ratko Mladić, le boucher des Balkans. Ces procès ont lieu aux Pays-Bas, à La Haye, mais aussi en Croatie, en Bosnie et en Serbie. Je voyage beaucoup. Je dois souvent déposer à la barre ou assurer la défense de certaines victimes. Sans parler d'affaires non moins

terribles qui se sont produites au Kosovo, après 1999, et que notre ONG couvre également.

— Tiens, justement : des traces des Lions de Serbie au Kosovo ?

— Strictement aucune à ma connaissance. Je suis convaincue que le groupe n'était qu'un groupuscule sans ramifications. À mon avis, les Lions de Serbie ont cessé d'exister en 1995, après la reconquête de Knin par les Croates. Enfin, deux des membres sont peut-être encore vivants.

— En admettant qu'ils le soient, où pensez-vous qu'ils se cachent ?

— Ils peuvent très bien avoir quitté le pays. De nombreux criminels l'ont fait, comme Vladislas Krakić, qui s'était réfugié en France. Ah oui ! j'y pense, du coup…

— Quoi donc ?

— Une des victimes des Lions dans le camp d'Omarska a nettement reconnu du français dans la bouche de Dragoljub.

— Du français ?

— Absolument. Tandis qu'il tabassait un prisonnier en présence d'autres détenus, Dragoljub mélangeait le serbo-croate et le français pour l'insulter et l'humilier. Parmi les témoins de la scène se trouvait justement un

enseignant croate, professeur de français. Il est formel : Dragoljub parlait français. Sans accent.

— Dragoljub serait français ?

— Ce serait étonnant, mais pas à exclure. De nombreux volontaires étrangers ont pris part aux guerres des années 90, dont des Français. À ma connaissance, on a dénombré environ deux mille étrangers, musulmans ou non, du côté des Bosniaques musulmans, quelques centaines auprès des Croates catholiques d'extrême droite et autant pour la Serbie orthodoxe, des volontaires venus dans ce cas de pays de même confession, essentiellement la Russie, la Grèce ou la Roumanie. Les Européens de l'Ouest, les Anglais, les Canadiens et les Américains se sont massivement rangés aux côtés des Croates et des Bosniaques, mais sur le principe, il n'est pas impossible du tout qu'un volontaire français ou un mercenaire ait rejoint le camp de la Serbie, tels d'anciens légionnaires français d'origine serbe, par exemple. Les volontaires forment de toute façon des groupes hétéroclites, peu regardants sur le recrutement, où les motivations de chacun sont très variées, de l'élan romantique au fanatisme politique ou religieux, en passant par les buts criminels les plus prosaïques, voire la psychopathie, qui trouve là un moyen de se déchaîner à bon compte. Et c'est sans parler de tous les mercenaires des sociétés militaires privées, qui réalisent des profits énormes sur tous les

théâtres de guerre, à l'instar des deux firmes américaines MRPI et DynCorp en Bosnie. »

Milovan buvait maintenant les paroles d'Irena. Les écailles lui tombaient des yeux. Cette femme négligée et démodée, d'allure dégueulasse, qui ne tenait debout que grâce au goudron de ses clopes et des tasses de café qu'elle ingurgitait à la file, cachait sous ses cheveux filasse et ses dents noircies un esprit brillant et déterminé. Elle maîtrisait ses dossiers à fond. Ses yeux avaient perdu leur vague lueur mouillée ; ils étaient devenus durs et décidés. Sa connaissance intime des méandres du conflit impressionna tant Milovan qu'il en oublia un moment qu'elle était serbe.

« Dragoljub peut aussi bien être un ressortissant franco-serbe. »

Milovan s'éclaircit la voix.

« Hum, peut-être accepteriez-vous de me confier une copie des pièces dont vous disposez à propos des Lions de Serbie.

— Ce n'est pas un problème. Un certain nombre de ces pièces sont tout simplement publiques et se trouvent dans les *Verbatim* des séances au Tribunal pénal international de La Haye. Les affaires archivées sont en libre accès et consultables sur le portail Internet du TPIY. Mais il y en a tellement – des tonnes, au sens *littéral* du terme –, que c'est un véritable labyrinthe. Les

dossiers de chaque grosse affaire comptent souvent des centaines de milliers de pages. Pour les autres pièces, je vous enverrai les fichiers par mail.

— Quand pourriez-vous…

— Je vais essayer de voir ce que je peux faire. Comme vous le savez, le procès de Vladislas Krakić, le dernier membre des Serpents de la Drina, se prépare.

— Oui. Et alors ?

— Les Serpents de la Drina ont croisé les Lions de Serbie à plusieurs reprises. Vladislas Krakić a déjà rencontré Dragoljub. Je vais l'interroger plus à fond à ce sujet. Néanmoins, la masse de travail est énorme et très peu de gens se soucient d'établir les responsabilités. Les personnes de mon genre sont assez mal considérées, que ce soit en Serbie, en Croatie, en Bosnie ou au Kosovo. C'est un choix de vie… disons *difficile*. »

Elle se tut. La fumée de cigarette sillonnait son visage gris. Elle fut prise d'une toux sèche et se plia en deux. Le moment de prendre congé était venu. Milovan quitta son siège, tout en portant la main à son portefeuille.

« J'ai bien compris que vous ne prenez pas d'argent à titre personnel, mais peut-être pourrez-vous l'employer à quelque chose d'utile. Vous saurez mieux que moi à qui le donner. »

Irena approuva de la tête en prenant la liasse d'euros que lui tendait Milovan, l'autre main plaquée sur la

bouche pour juguler cette quinte incoercible. Elle ne fit même pas semblant de regarder l'argent, qu'elle alla ranger dans un tiroir de son bureau, dans l'autre pièce.

« Dès que je serai rentré en France, j'enverrai un chèque à l'ONG. »

Milovan regagna l'Airport Garni Hotel, à deux pas de l'aéroport Nikola Tesla. Il grignota un dîner léger au buffet et téléphona à Sibylle pour s'enquérir de l'état de Boris. RAS : le vieux essayait de la faire tourner en bourrique, mais, comme elle le disait, « elle était bien charpentée ». Milovan eut un pâle sourire. À la fin de son repas, il se traîna jusqu'à l'ascenseur et regagna sa chambre à une allure d'escargot. Il régla le réveil à six heures trente. Au milieu de la nuit, il se réveilla en hurlant et ne se rendormit pas.

Le lendemain, au décollage de l'avion, Milovan jeta un œil exténué par le hublot. Un soleil blafard luttait pour dissiper la grisaille. La journée serait belle. La campagne engourdie était diaprée de givre. Parcourue par les rivières grossies de pluie et les grands fleuves lents, elle offrait un spectacle enchanteur. Au loin à l'ouest, la chaîne des monts Tara détourait ses dents crénelées et saupoudrées de neige sur le ciel bleu tendre. De ce coin de paradis, les hommes s'ingéniaient depuis des siècles à faire un enfer, avec un succès certain. Les guerres des années 90 ne constituaient qu'un des

épisodes de plus des conflits séculaires entre les diverses populations de la région. Il y en aurait d'autres. Eux tous, ils avaient un besoin viscéral de s'entretuer. L'avion prenait de l'altitude. Les champs, les bois et les villages devinrent un patchwork étincelant, incrusté de toits de tuiles rouges et de petites maisons blanches. Milovan se détourna du hublot, tira l'écran de protection et s'étendit aussi confortablement que le lui permettait son siège. La confession de la veille l'avait totalement harassé. Il ferma les yeux et se représenta la suite des événements.

*CHAPITRE 11*

## LE CAUSSE DE MENDE, FERME DES GARCILLES

JEUDI 11 JANVIER 2017, 19 H 12

Une très mauvaise surprise attendait Milovan à son retour aux Garcilles. Il tomba nez à nez avec la famille Horvat au grand complet. Françoise avait apporté le dîner dans un vaste panier d'osier. Milovan embrassa la grosse femme, puis son mari Jean-Luc, le fils biologique de Boris, l'unique enfant que lui avait donné son épouse Nevenka. En revanche, il ignora ostensiblement Clotilde et Marc, leurs deux rejetons. Ces deux-là n'étaient venus que pour évaluer les chances de survie de leur grand-père. Ils évoquaient à Milovan les vautours qui dessinent des cercles dans le ciel, dans l'attente de la mort prochaine de leur repas. Deux belles saloperies. Clotilde et Marc détestaient Boris, mais ils abhorraient encore plus Milovan, depuis toujours.

Il fallait bien admettre que, dès sa première nuit chez eux, au mois d'avril 1991, les Horvat furent confrontés à une situation épineuse. Vers trois heures du matin, des hurlements déchirants tirèrent toute la maisonnée du sommeil. Dans l'affolement général, Jean-Luc, Françoise, Clotilde et Marc se rassemblèrent à la porte de la chambre du nouveau venu, spécialement aménagée pour

l'occasion. Une nouvelle salve de cris abominables les cloua sur place. Clotilde en plaqua ses mains contre ses oreilles, horrifiée. Jean-Luc ouvrit la porte à la volée, sur une scène digne d'un film d'épouvante. Le gamin convulsait dans son lit, les draps déjetés. Ruisselant de sueur, il se tordait dans tous les sens, comme s'il se débattait sur un tapis de braises, les ongles plantés dans le matelas. Il hurlait à s'en claquer les cordes vocales. Jean-Luc n'avait jamais souhaité apprendre le croate à ses enfants. Il leur traduisit donc les bribes de phrases mêlées aux cris. « Il appelle sa mère à l'aide. Il hurle les prénoms de ses parents et de sa sœur. » Les yeux effarés et embués de larmes, les doigts contre la bouche, Françoise répétait en boucles des suppliques à Marie Sainte Mère de Dieu. Jean-Luc s'approcha avec précaution du supplicié, car il n'y avait aucun autre mot pour ce spectacle, tant ce qu'ils voyaient ressemblait à une torture. Il tenta une approche en douceur, mais Milovan était descendu trop profond dans sa terreur nocturne. Jean-Luc dut le secouer. Le martyr s'agitait avec fureur, jouant des pieds et des mains pour échapper à d'invisibles antagonistes. Il décocha un coup de talon dans le nez de son sauveteur, qui jura sourdement et s'empara brutalement des poignets du môme. Énervé par le choc, nez en sang et inquiet de la violence de la crise, il agita sans ménagement la carcasse malingre du gosse. « Réveille-toi, mais réveille-toi, bon Dieu ! » Milovan revint à lui, souffle court et cœur battant la chamade.

Les yeux hagards, en panique totale, il cherchait à se repérer. Il se rencogna. Où était-il ? Quel jour ? Ils étaient qui, tous ces gens ? Françoise s'assit au bord du lit. Elle voulut le prendre contre elle, mais il repoussa ses mains tendues. Il avait l'air possédé. Ils sursautèrent tous alors : Clotilde venait de quitter la chambre absolument furieuse, en claquant la porte avec rage.

Les semaines et les mois qui suivirent se déroulèrent à l'image de cette nuit désastreuse. Rien ne fonctionnait comme ils se l'étaient imaginé. Quant à Marc et Clotilde, ils n'avaient en aucune façon apprécié l'irruption dans leur vie de ce lointain parent croate. Du haut de ses seize ans, Clotilde estimait que Milovan la regardait d'une manière louche, son œil oblique dérapant sans cesse vers son entrejambe ou ses nichons. Elle était sûre qu'il se branlait en pensant à son minou, ce vicieux de métèque. Et puis son histoire ! Quel cauchemar de merde ! Tous ces sauvages, là-bas, on ne savait trop où, en train de s'entretuer ! On voyait ça à la télé, aux infos, et on n'y comprenait absolument rien. Des camps de concentration et des massacres. Des villages détruits. Des Casques bleus. Mais elle n'en avait rien à péter, de ces espèces de Roumains, Hongrois, Serbes, Roms, Bosniaques, Cosaques, Macaques… on ne savait pas trop ce que c'était à vrai dire. Rien à foutre, de leur guerre de merde, à tous ces crève-la-faim mal habillés. Et sa cicatrice autour du cou ! Quelle vision de mort ! Beurk !

Le mec qui avait commis ça était vraiment un gros naze de l'avoir loupé. Putain de con ! Lamentable !

Au début, quand le singe était arrivé à la maison, ses parents n'avaient plus eu d'yeux que pour lui, à ce petit enculé. L'acide de la jalousie rongeait les deux enfants Horvat. Les parents le choyaient, lui payaient des fringues et des tonnes de conneries dont il n'avait rien à foutre. Mais ils avaient vite déchanté, ces deux abrutis ! Ce goret pissait au lit et gueulait atrocement dans son sommeil ; il rôdait dans la maison toute la journée, désœuvré, la mine sournoise. Jean-Luc et Françoise s'étaient mis en tête de lui apprendre des rudiments de français, avant qu'il n'entre à l'école primaire en septembre 92, mais il n'enregistrait rien, n'apprenait rien, regimbait même à répéter les mots et les phrases qu'ils lui inculquaient. Il ne parlait que dans son baragouin croate, et son père détestait ça, parce que ça lui rappelait son enfance aux côtés de ce vieux con de Boris. À bout de patience, Jean-Luc décida de ne plus s'adresser à lui qu'en français. Ce fut pire. Milovan se terra dans son mutisme coutumier. Clotilde n'avait qu'une hâte, se tirer à la fin de la terminale, se barrer de cette maison de bouseux frustrés des causses, pour s'installer à Toulouse ou à Montpellier, une grande ville, et aller à la fac. Et puis, elle en était vraiment sûre, il lui matait le sexe en douce, cet enfoiré de Yougochaispastropquoi. Marc la faisait marrer. Dès que

les parents avaient le dos tourné, il l'insultait en français, en imitant l'accent roulant de sa langue de sauvage. Il le plaquait au sol et faisait pendre un long filet de salive gluante au-dessus de son visage, qu'il ravalait au tout dernier moment. Le gamin se débattait en gémissant, sous le poids de son harceleur. « Tou n'es qu'un fissss de poute, ennnefouaaaré ! Arrête dou mater lou chatte de mon sœurrrrr. Tou es trrrooop bizarrrre, avec ton cicatrrrriccee. Touu aimes ça, hein, les bites dans ton coouulll ! » Et Clotilde de s'esclaffer en se claquant les cuisses. C'était trop drôle ! Petit bâtard ! Quelquefois, ils le plaçaient entre eux deux, le bousculaient, le giflaient et le pinçaient bien fort. Milovan se sauvait alors tout hurlant, en larmes, et se terrait dans les bois des causses autour de la maison, ne réapparaissant qu'à la nuit tombée.

En quelques semaines seulement, la famille était parvenue au bord de l'implosion. Jean-Luc insista d'abord, par charité, mais Françoise le regardait par en dessous, l'œil torve, et lui lançait mille dards invisibles de reproches amers, en tripotant sa croix nerveusement. Dire que c'était lui qui avait insisté pour l'accueillir ! Tout compte fait, heureusement que ses parents et sa sœur étaient morts, sinon ils en auraient eu quatre sur les bras. À cette pensée cynique, Françoise se signait à chaque fois. Mais tout de même… Après que le père de Milovan l'avait contacté en 91, juste avant le début des

hostilités en Yougoslavie, alors que la tension arrivait à son paroxysme entre la Serbie et la Croatie, Jean-Luc lui avait répondu qu'ils pouvaient s'installer tous les quatre en France. Il était même prêt à lui fournir un emploi et un logement provisoire. Jean-Luc avait déjà effectué toutes les démarches auprès de la préfecture. Quand le conflit avait éclaté pour de bon, il s'était démené avec les ambassades pour les formalités, puis avec les ONG et la Croix-Rouge en Croatie, afin de retrouver la trace de son cousin et de sa famille après les massacres de Vukovar et des villages alentour. Le choc avait été terrible pour lui lorsqu'il avait appris que le môme était le seul survivant. Mais depuis son installation chez eux, honnêtement, quelle déconvenue ! Au bout de quelques mois, Jean-Luc n'avait plus eu du tout la patience de supporter tous les dysfonctionnements de ce gamin ravagé de syndromes post-traumatiques. Boris avait alors pris le relais.

Milovan aida son père adoptif à se redresser dans son lit, pendant que Françoise et Clotilde disposaient assiettes et couverts. Quant aux deux hommes, Jean-Luc et Marc, ils en prenaient à leur aise et se servaient un apéritif sans rien demander à personne, maîtres chez eux. Milovan se pencha sur l'oreille de Boris. Il lui chuchota son message de résistance.

« Accroche-toi, grand-père. Fais-les chier encore un peu. »

Le vieux cligna de l'œil et Milovan le souleva avec une facilité déconcertante. Il l'installa au bout de la table : même diminué, Boris demeurait toujours le patriarche.

Clotilde fusillait l'ancêtre du regard. Ce vieux con n'était pas encore mort ! Elle comptait bien grappiller quelques miettes au moment de la succession. Sa vie foireuse l'avait rendue encore plus aigrie qu'elle ne l'était dans sa jeunesse. Ce métèque de Milovan avait réussi, alors qu'elle… Petit enculé de Croate ! Il en faisait des manières avec *son* vieux ! Ah ça, il savait y faire, l'hypocrite ! Marc contemplait la scène d'un air morne, en sirotant les alcools de Boris. Il avait pris du bide et des rides. Ils étaient tous venus là dans l'espoir d'entendre des râles d'agonie et ils en étaient pour leurs frais. Le maître de maison se donna à fond pour paraître le moins mal possible. Milovan se contenta juste de lui couper sa viande. L'ancien titilla sa petite-fille pour savoir comment elle gagnait son pain ces derniers temps. Elle lui expliqua à demi-mot qu'elle avait trouvé une aide à l'emploi, une vingtaine d'heures dans une mission d'insertion. Elles étaient loin, ses prétentions d'autrefois. Le vieux lui jetait des regards rigolards, teintés d'ironie mordante.

« C'est bien, ça ! C'est très bien. »

Milovan sourit en coin. Jean-Luc et Françoise en piquèrent du nez dans leur assiette. Plus personne ne prononça un mot. Ils expédièrent le repas. Boris souffrait, mais rien ne le trahissait.

Les Horvat ne s'attardèrent pas. En franchissant le seuil de la porte, Marc heurta Milovan d'un coup d'épaule, mais cela n'éteignit pas la lueur sarcastique dans ses yeux. Clotilde songea qu'il ne perdait rien pour attendre, ce petit con, et qu'ils le foutraient dehors dès que ce connard de Boris serait crevé. Et alors, elle serait à elle, la ferme des Garcilles !

*CHAPITRE 12*

## SPLIT, OKRUŽNI ZATVOR DRAČEVAC 2C, CROATIE

MARDI 16 JANVIER 2017, 10 H 09

Dans sa cellule, Vladislas Krakić était bien peinard à l'isolement. Cela lui faisait des vacances, le mitard. Le colosse serbe n'en menait pas large. Toute la taule bruissait de menaces sourdes depuis son arrivée à la prison de Split, en Croatie, en novembre 2016. Ce n'étaient pas seulement les détenus, mais aussi les gardiens et les membres de l'administration pénitentiaire qui, de propos agressifs en gestes haineux, lui laissaient bien comprendre qu'il ne ferait pas de vieux os ici. Ses avocats serbes avaient exigé qu'il soit placé seul, pour lui éviter de se faire massacrer, et le ministre de la Justice croate entendait bien que Krakić restât en vie au moins jusqu'à son procès, vaste cirque médiatique qui lui ferait une publicité remarquable dans toute l'Union européenne. À contrecœur, le directeur de la taule, un vétéran de l'Opération Tempête, avait donc placé Krakić à l'isolement.

Irena jeta un œil par le judas. Krakić, averti de sa visite, se tenait assis au bord de sa couchette, un simple bloc de béton massif avec une couverture, ses mains énormes pendouillant entre les cuisses. Les serrures

jouèrent, les claquements de métal lui firent lever la tête. Il se montra surpris par l'audace de l'avocate : elle entrait comme ça, face à lui, alors qu'il aurait pu lui briser son frêle petit cou d'une seule de ses paluches de boucher.

« Bonjour, monsieur Krakić… »

Il lui lança un regard assassin.

« Qu'est-ce que tu veux ?

— Que vous me parliez des Lions de Serbie. »

Il la jaugea. Dire que c'était ce sac d'os moisis qui les avait fait tomber, tous les chefs des Serpents de la Drina !

« Et qu'est-ce que j'y gagne ?

— Mon appui auprès des ministères croate et serbe pour une demande d'extradition vers la Serbie juste après le verdict de votre procès. Je n'ai pas besoin de vous faire un dessin de ce qui vous attend si vous effectuez votre peine ici, quand plus personne ne s'intéressera à votre affaire… Un criminel de guerre serbe dans une prison croate…

— Non. Rien à foutre. Tu peux crever, sale pute.

— Très bien. Bonne journée. Désolée pour le dérangement. »

Elle ne faisait pas semblant, la garce.

« Attends !

— Non. »

Et elle partit. Krakić se maudit d'avoir manqué cette occasion unique de se tirer de ce guêpier croate.

Quand elle revint trois jours plus tard, il montra de bien meilleures dispositions. Elle avait rencontré le matin même les avocats des parties civiles, pour leur relater les grandes étapes de l'arrestation des membres des Serpents de la Drina et leur fournir toutes les pièces. Elle attaqua d'emblée. Ces trois jours de regrets et de doutes avaient attendri le gros mercenaire.

« Je prends mon avion dans moins de deux heures. Je n'ai pas le temps de palabrer. Je vous réitère mon offre une seule fois. Vous me parlez des Lions de Serbie et j'appuierai votre demande d'extradition. Oui ou non.

— Oui… Qu'est-ce que tu veux savoir ? »

Irena avait mis en route son dictaphone avant d'entrer dans la cellule.

« Avez-vous déjà rencontré les Lions ?

— Oui.

— Vous avez vu leur chef, Dragoljub ?

— Oui.

— À quelle occasion ?

— Plusieurs fois, lors d'opérations de nettoyage dans les montagnes de Bosnie, mais aussi lors de soirées.

— Des soirées ?

— Ouais, des beuveries et de la baise de prisonnières musulmanes, ce genre de choses, tu vois ?

— Je vois. Il y en a eu à Foča ?

— Oui, plusieurs orgies, dont une, la dernière, qui a failli mal tourner, d'ailleurs.

— Pourquoi ?

— Comme tu le sais déjà (Krakić en grimaça de dégoût), Radovan, ce *govnar*, cet abruti de fils de pute, le cousin du chef des Serpents filmait tout. Une fois où on baisait des chiennes bosniaques à Foča, ce con de cinéaste amateur filmait aussi. Et Dragoljub…

— On parle bien de Dragoljub Brebulavić ?

— Ouais, c'est ça.

— Décrivez-le, pour que je sois sûre.

— Un grand type, ma taille environ, mais mince et sec comme une trique, qui portait des cheveux longs et une barbe fournie, une espèce de hippie à la con, avec une croix orthodoxe autour du cou, assez crasseux et pas très militaire, sauf que, crois-moi, il n'avait rien d'un baba cool mollasson. C'est le pire salopard que j'aie jamais vu.

— C’est lui. Alors ?

— Alors l’autre abruti a commencé à nous filmer pendant qu’on tringlait les salopes. Et le Dragoljub, quand il a vu ça, il a sorti sa pine de la nana qu’il besognait…

— Vous avez une identité de la victime de Dragoljub ?

— Je crois bien que c’était une certaine Nadja, une gamine. Dragoljub aimait particulièrement la faire souffrir, celle-là. Il l’amenait régulièrement aux orgies.

— Entendu. Continuez.

— … et donc, il s’est rué vers son holster, qui traînait avec ses fringues et comme ça, la queue encore en l’air, il a braqué son flingue sur le museau de Radovan. Il hurlait qu’il allait buter ce fils de pute. On était tous complètement bourrés, mais ça nous a dessoûlés direct. Tout s’est figé. Les mecs ont arrêté de limer les prisonnières. C’est moi qui ai réussi à le calmer, à condition que Radovan détruise la cassette, ce qu’il a fait séance tenante. Quel con ! Si j’avais su, j’aurais laissé Dragoljub farcir ce connard. C’est bien à cause d’une de ses vidéos de merde que nous sommes tombés.

— Et ensuite ?

— Ensuite, il a gardé toutes les femelles pour lui et ses Lions, mais nous, il nous a foutus hors de l’appartement le flingue à la main, alors qu’on les avait

achetées à leurs maquereaux, des flics serbes de Foča. Tout juste si on avait eu le temps de se resaper.

— C'est tout ce que vous savez sur les Lions ? »

Les yeux de Krakić s'étrécirent, effilés comme des amandes, des yeux de félin matois.

« Non. J'ai un scoop pour vous. Mais je veux votre parole que vous soutiendrez ma demande d'extradition. »

Irena nota le glissement au vouvoiement : Krakić négociait et quémandait.

« Si ce que vous me révélez est valable, j'appelle le ministre de la Justice croate en personne. Voyez-vous, je suis dans ses petits papiers. Je suis l'avocate qui lui a offert l'occasion de se faire mousser à l'international. Il était ravi de la photo qui a fait la Une de tous les journaux de Croatie la semaine dernière : la marche vers la justice, victoire de la démocratie en Croatie, ce genre de choses…

— D'accord. Bon, Radovan a détruit cette cassette-là, mais il y en a une autre sur laquelle on voit distinctement Dragoljub en train de passer en revue ses gars au garde-à-vous, toute la troupe des Lions au complet. »

Irena sursauta.

« Quoi ! Vous êtes sûr ? »

Krakić savoura son effet, sourire en coin ; il caressait son menton hirsute.

« Expliquez-vous.

— Quand vous avez réussi, Dieu sait comment, à amener Radovan à vous parler des Serpents de la Drina et des vidéos, il ne vous a pas tout révélé. Les vidéos qui ont été visionnées au TPIY n'étaient pas les seules. Il en reste trois.

— Où sont-elles ?

— Vous promettez ?

— Vous avez ma parole, espèce de salopard !

— C'est moi qui les ai planquées, quand Radovan a été arrêté.

— Pourquoi ne pas les avoir détruites ?

— Pour deux raisons. Un, on ne me voit sur aucun de ces films. Deux, je me suis dit qu'elles pourraient toujours me servir si on m'arrêtait, comme monnaie d'échange. La preuve…

— Où sont-elles ?

— Dans une boîte à chaussures.

— Mais où ?

— Tttt, ttt, ttt… Je ne vous fais pas confiance. Appelez d'abord le ministre de la Justice croate. Ensuite, je vous dirai. »

Irena soupira d'un air excédé, mais le rapport des forces s'était bel et bien inversé. Le gros soudard la tenait. Elle avait montré son vif intérêt pour ces films, de manière bien trop évidente.

Elle tira son téléphone, composa le numéro et appuya sur la touche haut-parleur. « Monsieur le ministre, bonjour.

— Irena ? Un problème ? »

L'avocate imaginait le ministre de la Justice, un vieux beau, élégant et mielleux, qui faisait l'important devant les caméras et posait au démocrate européen, alors qu'il était issu de la frange des nationalistes croates les plus durs. Il retournait sa veste au gré des circonstances et des élections. Pour l'heure, il se rachetait une virginité en lâchant ses anciens et encombrants amis. Il fallait jouer serré et présenter la chose à son avantage à lui, en lui exposant ce qu'il pourrait en retirer. Les yeux rivés à ceux de Krakić, Irena continua.

« Seriez-vous prêt à m'aider, monsieur le ministre, à démanteler un autre groupe de criminels de guerre ?

— Des Serbes ?

— Rien que des Serbes.

— Dans ce cas, oui, bien sûr. »

Irena croyait le voir, les yeux luisants dans le visage rusé, les lèvres humides de convoitise.

« Que dois-je faire ?

— Je ne doute pas que la peine prononcée contre Krakić sera sévère. »

Le ministre pouffa.

« Uh, uh, uh. Moi non plus. »

C'était le moment de planter la banderille.

« Quand ce sera chose faite, il faudrait que Krakić soit extradé.

— Comment ?! »

Le ministre s'en était étranglé.

« C'est à cette seule condition que je pourrai avoir des informations sur le groupe de criminels dont je vous parle. En acceptant, vous ferez d'une pierre deux coups. Vous montrerez au monde entier que la Croatie est entrée dans le concert des nations démocratiques et votre nom sera une nouvelle fois associé à l'arrestation de criminels de guerre serbes. »

Krakić était suspendu aux lèvres de cette femme famélique et grise comme la cendre. Il réalisa à quel point cette juriste sans pitié devait être malade. Il se demanda si elle ne crèverait pas avant de l'exfiltrer de là. Tous les deux attendaient la réponse du ministre. Au

bout d'une dizaine d'interminables secondes, son altesse s'exprima.

« C'est d'accord, Irena. Mais il faudra me ficeler les choses de telle manière que ce soient les Serbes qui en fassent la demande. Je dois ménager l'opinion croate.

— Ne vous en faites pas pour cela. Je suis sûre de la réponse de votre homologue serbe. Cela redorera son blason. Il en a besoin, croyez-moi.

— Quel est ce groupe dont vous parlez ?

— Les Lions de Serbie. Ils ont sévi de 1991 à 1995, en Croatie et en Bosnie. Ce sera un trophée de tout premier choix à votre tableau de chasse. Autant que les Serpents de la Drina.

— Très bien, Irena. Vous avez ma parole.

— Je vous remercie, monsieur le ministre. Je vous recontacte. »

Irena empocha son téléphone.

« Voilà, Krakić. À vous. Si je ne suis pas satisfaite, je ne donnerai pas suite. »

Le crâne rasé du paramilitaire luisait de sueur, en dépit de la fraîcheur de sa cellule ; il lissa son pantalon crasseux du plat des mains.

« Elles sont dans une boîte à chaussures, donc, dans une cantine en métal, chez ma mère. La malle se trouve au grenier.

— Où habite votre mère ?

— À Mramorac, dans une ferme.

— Donnez-moi l'adresse complète. »

Krakić s'exécuta. Irena approuva de la tête.

« Pour le procès, vous croyez qu'on va me condamner à combien ?

— Je n'en sais rien. Autant que les autres Serpents, à quinze ans au moins… J'espère en tout cas. »

La négociation terminée, le criminel abandonna tout cérémonial.

« Et ça ne te dérange pas de faire condamner des Serbes, espèce de pourriture ?

— La nationalité n'a rien à voir là-dedans. Vous êtes d'abord et avant tout un salaud, Krakić. »

Elle le défiait. Krakić haussa les épaules. La garce avait repris l'ascendant. S'il lui venait l'idée de ne plus respecter sa parole, il l'aurait dans l'os. Il préféra ne pas rétorquer.

Ressortie de la prison, Irena attendit son taxi dans la bruine glaciale de janvier. L'humidité pénétrante imbibait son duffel-coat et emperlait ses cheveux fins de minuscules gouttelettes cristallines. Battant la semelle, elle s'alluma une cigarette, et une impitoyable quinte de

toux lui enflamma les bronches. Elle cracha, la gorge en feu.

L'épuisement malmenait l'avocate. Son estomac faisait des vagues. La tête lui tournait.

Elle le pressentait : son corps était en train de la lâcher.

Le taxi remontait le boulevard à sa rencontre. Elle lutta de toutes ses forces pour ne pas vomir. Le chauffeur, un gros moustachu à la chemise auréolée de taches diverses, la reluqua en coin, lui parlant par la fenêtre ouverte côté passager. Cette femme spectrale ne lui inspirait pas confiance. Les braquages n'étaient pas rares.

« 'Jour. C'est pour vous, le taxi ?

— Oui.

— Z'allez où ?

— Hôtel Adria.

— D'accord, montez. »

L'air chaud de la climatisation réconforta Irena. Elle avait grandement de quoi se réjouir, même si elle était exténuée. La couverture médiatique du procès à venir avait attiré pas mal de dons à l'ONG Dignité et Justice. L'arrestation de Krakić avait été couverte par tous les médias européens. On en avait même parlé au Japon et en Australie. Par-dessus le marché, elle n'avait pas perdu

son temps dans sa traque de Dragoljub et de ses Lions. Si les cassettes de Krakić existaient, ce serait même un bond de géant.

*CHAPITRE 13*

## LE HAVRE, HÔTEL DE POLICE DU BOULEVARD DE STRASBOURG

MERCREDI 18 JANVIER 2017, 17 H 19

Dans la salle de réunion, Lartigan constituait ses équipes avec soin et mettait en place le maillage. Debout devant l'assemblée composée des flics des stups, de la criminelle et de la BAC, il s'éclaircit la gorge avant de commencer, tout en rajustant l'élastique qui maintenait sa queue de cheval.

« Bien, démarrons, voulez-vous… Nous avons eu le feu vert du juge. J'ai donc contacté le bailleur social. Nous réquisitionnons un appartement libre de la barre Edmond Rostand. Je suis allé chercher les clés hier. La première équipe est en place depuis ce matin, cinq heures trente. Matériel personnel autorisé pour les planques : couchage, réchaud, un peu de bouffe, de quoi se laver. Rien d'autre de trop encombrant. Tout doit tenir dans un sac à dos. L'appartement est situé au troisième étage, un peu en biais par rapport au hall d'entrée de la tour Picasso. C'est en haut de cette tour que Zakaria habite, avec toute sa famille. L'idéal serait d'avoir des clichés de Zakaria avec les petites mains, mais ne rêvons pas trop. Il ne les fréquente jamais.

Guetteurs, rabatteurs et vendeurs sont gérés par des lieutenants, eux-mêmes commandés par des bras droits. Seconde planque, un autre appartement, tour Fernand Léger. Elle est plus loin des points névralgiques de la vente. Elle est aussi plus sûre. L'appartement réquisitionné donne sur l'arrière de la tour Picasso, sur les portes des locaux techniques et sur les portes qui mènent aux caves. Mise en place identique à la précédente. Troisième planque : un sous-marin. Les tours et les barres bénéficient actuellement de travaux de rafraîchissement. L'entreprise de ravalement utilise une flotte de véhicules utilitaires. Nous nous fondrons dans la masse, avec des vêtements de peintre fournis par cette société. Objectif secondaire : photographier rabatteurs, guetteurs et consommateurs, pour étayer le dossier. Objectif premier : les vendeurs et les lieutenants. On ne va pas avoir le choix. Il va falloir acheter de la drogue dans les cages. Mélodie, toujours volontaire ? »

Mélodie Lavoisier marqua son assentiment d'un signe de tête.

« Merci. Quand Mélodie sera sur place, je veux une surveillance absolue, de tous les instants. Tu porteras un micro et une caméra. Filmer les transactions sans faire de zèle, c'est ta mission. Les premières fois, ils seront très méfiants. C'est d'ailleurs pour cette raison que je t'ai choisie.

— Je peux prendre mon arme de service ?

— Négatif pour les premières rencontres. Ils vont te fouiller, regarder dans ton sac et peut-être même vérifier tes papiers. Ce n'est pas inhabituel. Quand ils ne connaissent pas quelqu'un, les veilleurs dans le hall demandent systématiquement à quel étage se rend la personne, les motifs de sa visite et son identité. Ensuite, seulement après, ils crient dans les escaliers ou téléphonent à leurs complices des étages, pour qu'ils laissent monter l'individu en question. Une fois qu'ils t'identifieront – et ils ont l'œil –, ils ne te contrôleront plus. Tu devras te détendre et laisser faire. On t'a préparé un faux permis de conduire. C'est la seule pièce officielle que tu auras sur toi. Tu disposeras aussi d'un téléphone. Interdiction d'emporter le tien, par sécurité. On verra ça au moment où on va te grimer. »

Radiche écoutait le laïus de son collègue avec le plus grand soin, prenant des notes d'un air concentré. Lartigan projeta Google Earth sur l'écran du vidéoprojecteur. Un repérage minutieux des lieux absorba l'attention des membres de l'équipe. Vu du ciel, un très vaste ensemble d'immeubles dessinait un labyrinthe impressionnant sur les hauteurs du Havre, surplombant les coteaux de Harfleur à l'est et ceux de Graville-Soquence au sud. La tour Picasso se dressait à un angle d'un grand carré délimité par quatre boulevards et constitué de cinq tours et d'une quinzaine

de barres. Rien que cette partie du plateau comptait des centaines de logements. Champs pavillonnaires compris, la population du quartier s'élevait à vingt mille habitants ; on y trouvait plusieurs écoles, collèges et lycées, sans parler des hypermarchés, complexes sportifs et autres. Une ville dans la ville. Lartigan fléchait particulièrement les entrées et sorties possibles, les parkings qui émaillaient le dédale des immeubles, les voies d'accès les plus empruntées par les acheteurs.

« Le danger est relatif pour les visiteurs. Ni pire ni moindre que dans les grandes banlieues de France. Les dealers détestent que leurs clients se fassent molester. En revanche, les gangs entre eux sont sans pitié et leurs méthodes aussi brutales qu'en Seine-Saint-Denis et Marseille. Pour vous en faire une idée, voilà quelques photos du cadavre d'Abba Mabaté, dont le cousin Dialo s'est montré si loquace. »

Lartigan zappa. Murmures et commentaires s'élevèrent dans l'assistance. Abba n'avait pas seulement été exécuté, mais salement torturé.

« Des questions ? » demanda Lartigan.

Un type de la BAC leva la main.

« On a déjà les noms de certains lieutenants à cibler ?

— J'allais y venir. Voilà quelques objectifs prioritaires, ce qui ressort des interrogatoires de petits

consommateurs qu'on a chopés. Mabaté Dialo prenait ses ordres de Kévin Larue, que voici. »

Apparut sur l'écran un rappeur de pacotille, exhibant trois dents en métal dans un sourire carnassier. Kévin était un gamin au visage fin, piqué d'acné et parsemé de poils follets. Chaînes en faux or, t-shirt de basket et baggy. Lartigan cliqua. La photo du dealer disparut.

Un type mal rasé, petit et trapu, à la gueule de dur à cuire, apparut à la place, peau mate, cheveux bouclés, noirs et drus, silhouette ramassée. La chemise moulait ses muscles saillants.

« Mehmet Ezgül dit le Turc. Très violent. À n'approcher sous aucun prétexte en solo. C'est le porte-flingue préféré de Zakaria et son ami d'enfance, le plus proche de ses hommes de confiance. »

Changement d'image.

« Mamadou Braouré. Il supervise les ventes dans la barre Paul Verlaine, visible depuis notre planque de la tour Fernand Léger. »

Changement d'image.

Un gamin à la beauté angélique se matérialisa à l'écran, les cheveux coupés à la mode des footballeurs, des tatouages sur les avant-bras.

« Brandon Marguillier. Particularité : il est déjà tombé pour proxénétisme aggravé à dix-sept ans. Il

prostituait une équipe de quatre gamines dont la plus jeune avait treize ans et la plus vieille dix-sept. Il a été engagé par Zakaria Khaledzaoui pour cette raison. Il ne vend pas de drogue. En revanche, il came ses gagneuses avec la coke de Khaledzaoui. Avec son équipe, il gère les appartements Airbnb et les chambres d'hôtel dans lesquels les filles tapinent. Ces lieux de passe sont disséminés dans tout Le Havre, mais aussi à Deauville, Trouville, Rouen et même Amiens, Lille ou Paris. C'est par un père dont la fille a été mise sur le trottoir que nous avons eu l'info. Brandon le Mac a une faille. Contrairement aux autres, il sort fréquemment de la cité, pour aller faire le beau sur le front de mer, où il recrute parfois des candidates. Il est dans le viseur de la section de répression de la traite d'êtres humains. C'est leur groupe qui l'agrafera quand nous arrêterons les dealers. »

Changement d'image. « Mickaël Tombard dit Pitbull, pour son apparente ressemblance avec le célèbre rappeur américain. Vendeur dans la tour Picasso. »

Lartigan déclina l'identité des autres vendeurs ou lieutenants qu'il avait pour l'heure à disposition. Il en manquait encore une bonne moitié, selon ses estimations.

Il termina par Zakaria Khaledzaoui en personne. L'homme ne payait pas de mine. Boudiné dans un

costume bon marché, le Marocain avait l'air d'un petit bouffi inoffensif.

« Ne vous fiez pas à son allure. C'est un vrai seigneur de guerre. Impitoyable, sous ses airs de pépère tranquille. Tout le monde sait qui il est, mais personne ne dira rien tant qu'il ne sera pas neutralisé et en taule. Tant que j'y suis, voilà sa femme Samira et sa fille Leila. » Une beauté marocaine apparut, au côté d'une gamine boulotte d'une dizaine d'années. La mère était magnifique. Toutes deux avaient le physique type des Maghrébines : cheveux longs, noirs et frisés, yeux noirs, peau mate. Zéro enregistrait toutes ces informations avec avidité, les yeux rivés aux deux portraits.

« Nos collègues de la financière sont sur le dos de Zakaria depuis plus d'un an, en collaboration avec les douanes et des agents du fisc marocains. Mais ils craignent des fuites. Au pays, Zakaria arrose beaucoup de monde. » Lartigan but une gorgée dans le verre placé devant lui, avant de reprendre.

« Mélodie, en fin de journée, tu montes effectuer ton premier achat. On ne te lâchera pas d'une semelle. »

Les paroles rassurantes de Lartigan n'empêchèrent nullement la jeune femme d'éprouver les effets d'une montée d'adrénaline conséquente. Elle eut soudain très chaud et sa gorge se serra.

Sa première sortie dans la Vallée Verte était programmée pour dix-huit heures. Mélodie était restée avec les stups toute la journée, ce qui lui avait permis de souffler un peu, loin de ce fumier de Radiche. Murielle Abanico, de l'équipe de Lartigan, l'avait maquillée elle-même, avec du fard à paupières noir et un rouge tape-à-l'œil. Elle lui avait ôté ses petites boucles d'oreille de fille sage et leur avait substitué de larges anneaux, puis avait ébouriffé ses cheveux, brisant la nette structure du carré. Mélodie pensa à ce qu'elle avait payé pour cette coupe et se dit qu'elle aurait mieux fait de s'abstenir.

« Tu fumes, Mélodie ?

— Non.

— Maintenant si. Tiens. Prends ces clopes et ce briquet, avec un paquet de feuilles OCB. Une fumeuse de joints sans nécessaire à rouler, ce n'est tout simplement pas possible. Tu vas te faire repérer aussi sec. Si besoin, allume-toi une clope, fais semblant. »

Puis elle dut enlever ses fringues et taper dans un stock de frusques roulées en boule dans un sac Ikéa. Elle enfila un vieux jean élimé dans lequel elle se sentait comprimée, des converses et un sweat-shirt noir à l'effigie du Jack de Tim Burton.

« Pour les prochaines infiltrations, ramène des vêtements passe-partout, que tu laisseras ici. »

Puis on lui donna deux-cents euros en billets froissés de dix et vingt, somme pour laquelle elle signa un récépissé à destination de l'administration. On lui fournit un faux sac à main, un machin de baba cool tressé et hors d'âge.

Le technicien détaché de l'équipe des N'tech vérifia lui-même le fonctionnement d'une petite caméra dissimulée dans la paire de lunettes de l'enquêtrice, absolument indétectable sans un examen scrupuleux.

Elle se saisit du portable qu'on lui avait préparé et toute l'équipe descendit avec elle au parking. Elle s'installa au volant d'une Clio déglinguée, dont le cendrier débordait, volontairement jonchée de tout un tas de bordel, des magazines, des canettes vides, un sac de sport ouvert débordant de fringues douteuses. Son seul lien avec ses collègues, ce serait le téléphone. On y avait enregistré quelques faux numéros et des photos bidon.

« On te suivra d'assez loin. Tu gardes le portable à portée de main. Au moindre problème, tu envoies un appel au premier numéro. Dès la première sonnerie, on fonce te rejoindre. On y va. »

La demi-heure d'embouteillages n'aida pas l'OPJ à canaliser son stress. L'attente la minait. Juste avant d'arriver sur zone, elle alluma une clope avec l'allume-cigare. Sa main tremblait. La sueur coulait sous ses

aisselles. Elle tira une bouffée, garda la fumée dans sa bouche pour charger son haleine et reposa la cigarette dans le cendrier. Elle la laissa se consumer. Un voile gris empuantit l'habitacle. Elle roula sur les avenues ceinturant les grands ensembles, tourna à droite et s'engagea sur le parking de la tour Pablo Picasso. Elle avançait à une allure très modérée, attendant que les rabatteurs fassent leur boulot. Cela ne prit guère de temps. Deux gamins qui tournaient sur des scooters vrombissants foncèrent dans sa direction. Le premier se plaça devant la voiture, l'autre à la hauteur de la vitre côté conducteur. Elle avait la gorge serrée. Le môme devait avoir quinze ans au grand maximum. Il cultivait avec succès un air de petite frappe. Des yeux inexpressifs dans un visage tout aussi inexpressif. Pas un rayon de soleil dans cette face de caïd tout juste pubère. Elle baissa totalement la vitre et laissa ses deux mains bien en évidence sur le volant.

« Bonjour.

— Wesh. Tu cherches quoi, cousine ?

— Euh, un copain m'a dit que c'est possible de choper.

— Tu veux quoi ?

— Du hasch… Et un gramme de coke, ça le fait ?

— Tant que t'as de la caillasse, tout est nickel. Suis mon pote. Vas-y, drive-la au spot. »

L’autre gamin, le clone du premier, redémarra et s’avança dans les travées du parking. Il lui indiqua un groupe de places vides réservées aux acheteurs de came sur ce créneau horaire. Les habitants n’avaient pas le droit d’y stationner. Elle se gara, prit ses clopes et son sac, descendit. Le jeune au scooter lui indiqua un type assis sur une chaise à quelques pas de l’entrée de l’immeuble, à la limite du cercle de lumière de l’éclairage du hall d’entrée.

« Va le voir. »

Puis, il repartit dans le piaillement suraigu du pot d’échappement trafiqué.

Elle marcha jusqu’au guetteur, un Pakistanais tout mince, à la peau très sombre.

« C’est la première fois que tu viens ? »

Leur système était bien rodé. Ils étaient à l’affût du moindre détail. Après tout, c’était un boulot et mieux valait pour lui qu’il le fasse bien, car ses patrons n’appliquaient pas le droit du travail.

« Oui, c’est un copain qui m’a dit que je pouvais choper ici. Il s’appelle…

— Non ! Pas de nom. Attends un peu. »

Il fit un geste du bras. Du hall sortit un autre lascar au look de rappeur, un gros Noir, tendance gangsta. Il vint la chercher et l’emmena dans le hall.

« Tu t’installes là. Tu attends ton tour. Si t’as soif, prends-toi une canette. »

La policière ne chercha pas à dissimuler sa surprise. Dans une pièce des parties communes de l’immeuble, des fauteuils et des chaises s’alignaient tout le long des quatre murs. Une bonne quinzaine d’acheteurs patientaient là-dedans. Il y avait de tout, du cadre moyen à la bimbo évaporée, du rasta réjoui au gothique nébuleux. Certains avaient l’air de se connaître de vue, un peu comme des passagers quotidiens du même bus, unis par un intérêt commun pour quelques minutes. On se serait cru dans n’importe quelle salle d’attente. Sur une table basse, des cendriers, des boissons en canettes – pas d’alcool – et des bouteilles d’eau avec des gobelets. Mélodie s’assit sur la première chaise à sa droite. Personne ne lui prêtait attention. Elle se détendit. Toutes les trois minutes environ, un gars dans le hall appelait.

« Au suivant ! »

Dans le calme et la discipline, l’acheteur le plus près de la porte sortait et toute la rangée se décalait d’un siège.

Ce fut le tour de Mélodie. Dans le hall, le gros lascar l’arrêta.

« Ouvre ton sac. Montre. »

Il inspecta le sac avec soin, mais sans rien abîmer.

« Bon. Tes poches. »

L’infiltrée sortit son portable, ses clés, ses clopes, ses feuilles, son briquet et un Opinel n° 8 à la lame ternie. Il ouvrit la veste, tapota les poches.

« C’est bon. C’est ta première fois ici, non ?

— Oui.

— Tu veux une carte de fidélité ?

— Hein ?

— C’est du business. On fidélise la clientèle. À cent grammes de hasch achetés, on t’offre dix grammes.

— Bah ouais alors, je veux bien.

— Tiens. Tu montes jusqu’au vendeur. Traîne pas. »

Tout allait si vite que Mélodie en négligeait de mémoriser ce qu’elle voyait. Elle se ressaisit et se concentra. Elle gravit une première volée de marches, tourna et s’engagea sur la seconde. Un Gaulois habillé tout de noir, avec une casquette Nike vissée sur la tête, attendait assis sur la dernière marche. Son appartement de repli devait se cacher derrière l’une des portes palières que la flic pouvait distinguer.

« Tu veux quoi ?

— Dix grammes de hasch, un gramme de coke et cinq taz, ça ferait combien ?

— 80 pour le hasch, 65 pour la C et je te fais le cacheton à 4. Donc, 80, plus 65, plus 20. Cent-soixante-

cinq. File-moi ta carte de fidélité et la braise. »

Il s'empara de l'argent, qu'il rangea dans la banane qu'il portait à la taille, tel un camelot au marché, ainsi qu'un Colt 38, dont la crosse était mise bien en évidence. Il en tira un tampon et imprima deux fois sur la carte une feuille de cannabis rouge.

« Reste là. »

Il quitta le palier du premier et s'engagea dans les marches du second, en dehors du champ visuel de Mélodie. Elle l'entendit farfouiller : froissement de sacs en plastique. Il revint au bout de deux minutes, lui tendit un sachet unique contenant les trois drogues emballées dans un film de cellophane et la carte de fidélité.

« Tiens. Cache-moi ça avant de sortir. Tu m'en diras des nouvelles. Te balade pas avec la carte de fidélité. Laisse-la chez toi. Faut pas te faire serrer avec. Sors-la que quand tu montes ici.

— Je peux venir tous les jours de la semaine ?

— Ouais, à partir de cinq heures et demie pendant la semaine et de quatorze heures le samedi et le dimanche.

— Merci.

— Wesh, à plus. »

Il n'y avait plus qu'à partir. Deux autres types avaient rejoint le guetteur. Maintenant, la file des

consommateurs s'allongeait en dehors du hall, jusqu'au Pakistanais qui avait dû avancer sa chaise au bord du trottoir. Mélodie planqua ostensiblement la drogue dans son jean, au niveau de la culotte. Le guetteur approuva. L'un des deux gars osa une blague graveleuse.

« Une foufe à la coke. Rentre-la bien au fond avec le doigt, ma tepu ! »

L'autre se marra. Mal leur en prit. Le gros rappeur noir balança une torgnole sur le crâne du blagueur.

« Ta gueule, gros ralouf ! Ici, on est au taf. Si tu fais iech, trace ta route, le rabza ! »

L'Arabe la mit en veilleuse aussi sec et baissa la tête. Dans d'autres circonstances, ce Black aurait sans aucun problème existentiel insulté et agressé Mélodie Lavoisier, mais le sacro-saint business de la dope exigeait que les clients n'aient pas peur de venir dans les halls. Il arrivait que des groupes rivaux agressent des acheteurs de Khaledazoui et inversement, mais cela nuisait aux affaires de tout le monde. Ils préféraient repérer les équipes de dealers adverses, pour les dénoncer. Ils se balançaient beaucoup les uns les autres.

Mélodie regagna sa voiture et quitta le parking sans encombre. Elle effectua une reconnaissance des différents ensembles de tours et de barres. Ici et là, elle aperçut des files d'attente. Le marché de la drogue semblait extrêmement juteux.

Elle regagna le commissariat central et elle débriefa avec l'équipe de Lartigan, en mâchouillant des chewing-gums à la menthe, afin d'atténuer le goût immonde du tabac, soulagée et satisfaite de sa première immersion. Le chef des stups et ses hommes la pressèrent comme un citron, menant un interrogatoire serré, pendant que le technicien de la N'tech préparait des fichiers vidéo de tout ce qu'elle avait filmé. Ils confièrent les doses de drogue et la carte de fidélité au staff d'Estorez, le chef de l'équipe PTS, pour un relevé d'empreintes, au cas où. Baracandier, le second d'Estorez, s'en chargea. Il releva deux belles traces sur le dessus et le dessous de la carte, pouce et index, et une série complète sur le sachet. Plus que des résultats fracassants, Lartigan avait voulu tirer quelques enseignements à propos de Mélodie elle-même. Le test était probant.

« C'est bien, Mélodie. Tu fais partie de l'équipe de plein droit, maintenant. »

Elle sourit, rassurée d'entendre des encouragements. Lartigan se racla la gorge, embarrassé.

« Et, euh… avec cet enfoiré de Zéro, pas trop dur ?

— La réponse est contenue dans ta question. C'est *vraiment* un sale enfoiré.

— Essaie de t'affranchir de tout ce qu'il pourra dire ou faire. Ce mec a quelque chose qui débloque. Il présente tous les signes de la sociopathie.

— Et on le laisse agir, comme ça, sans résister ? J'ai bien l'intention de me battre s'il continue de me harceler. »

Lartigan lui fit un clin d'œil.

« Allez, Mélodie, rentre chez toi. Demain matin, c'est le roulement des équipes d'observation dans les appartements. Tu iras planquer après-demain. C'est long et ennuyeux. Profite de ta soirée avec ta fille. C'est Murielle qui la gardera quand tu seras en planque ?

— Oui. Pas moyen de faire autrement.

— Ce n'est pas un problème. Elle adore les petits. Et ici, on n'est pas chez Radiche. On connaît le sens de certains mots, comme *solidarité*, par exemple. »

La jeune femme approuva de la tête en souriant et prit congé. Elle se rendit au vestiaire où elle troqua ses fringues de planque contre son pantalon de tailleur et sa veste. Pour une fois, elle serait à l'heure chez la nourrice. Galvanisée par le travail avec les stups, elle se sentait pousser des ailes.

*CHAPITRE 14*

## RUE DE LA PANETERIE, 80340 PROYART
## 2° 72′ DE LONGITUDE ET 49° 9′ DE LATITUDE

JEUDI 19 JANVIER 2017, 5 H 00

La rue de la Paneterie déroulait son mince ruban boueux en ligne droite entre les champs pelés par l'hiver. Cette route était située dans un triangle dont les sommets étaient les villages de Proyart, de Framerville-Rainecourt et de Foucaucourt-en-Santerre, en Picardie.

La brume montait des terres nues et enveloppait tout d'une ouate impénétrable. Les faisceaux des phares se heurtaient à ce rideau opaque. Le Manufacturier se fiait à son GPS. Il roulait au pas, fendant lentement le brouillard comme à la proue d'une barque sur une rivière. Les degrés sur l'écran du GPS changeaient imperceptiblement. Encore quelques secondes. 1, 2, 3, 4, 5. Il y était. Il stoppa le véhicule pile-poil à la bonne place. À cinq heures du matin, en pleine cambrousse et par ce temps, il n'y avait guère de risque de croiser un badaud. Néanmoins, il tapota la poche droite de son blouson, pour s'assurer de la présence de son arme. Il n'en avait pas pour longtemps de toute façon.

Il déchargea une boîte isotherme en polystyrène expansé, un cube de quarante centimètres sur quarante,

qui contenait la tête de l'homme aux rats.

Les rongeurs l'avaient dégusté morceau par morceau, grâce à son système de cages mobiles, en commençant par les extrémités. Il avait beaucoup ri de les voir lui nettoyer les mains et les pieds à blanc. C'était comme si le type avait enlevé des gants et des chaussettes de peau et de chair. Il s'était bien payé sa tête.

« Ah, ah, ah ! T'es pas près de rejouer du piano, mon gros ! Allez, dis à la caméra ce qui te tracasse.

— Fils de pute ! Fils de pute ! Je vais te tuer ! Bâtard !

— Oui, si jamais tu en as l'occasion, saisis-la bien. Remarque, ça risque d'être compliqué, vu l'état de tes mains ! »

Le captif hurlait et l'agonissait d'injures. Entre chaque séance de grignotage, il avait désinfecté les membres amputés et avait gavé le patient d'antiseptiques et de morphine. Des petits bouts de bonhomme en moins chaque jour. Les supplices médiévaux étaient de loin les meilleurs, car les bourreaux de l'Inquisition avaient à cœur de ne pas tuer les patients soumis à la question.

Naturellement, tout a une fin. Il avait attaché le prisonnier en croix au centre d'un dédale de briques, recouvert de panneaux de Plexiglas, de façon à ce que les rats ne se sauvent pas de ce parcours improvisé. Il

n'y avait pas de sortie. Il lâcha d'abord six rats dans le labyrinthe. Les rongeurs affolés par les exhalaisons du type attaché au centre cherchaient à tout prix le moyen de l'atteindre. Les malignes créatures parvenaient toujours à la périphérie du cercle au milieu duquel le martyr était enchristé. Elles testaient la solidité du rempart, brique par brique, et repartaient en arrière dans les lacets du labyrinthe, après avoir vérifié qu'elles ne pourraient pas pénétrer à cet endroit. Le chef de la troupe finit par découvrir que l'une des briques était bancale : le Manufacturier en avait arrondi la base. Elle était aussi un peu moins haute, de manière à pouvoir tomber sans être coincée par le plafond de Plexiglas. Le *rattus norvegicus* en chef se campa sur ses pattes arrière et exerça une poussée. La brique oscilla. Mais cela ne suffisait pas. Le rat lança un cri aigu et ses collègues se dressèrent, oreilles tendues. Leurs longues incisives ivoirines dépassaient sous leur museau frétillant. Ils le rejoignirent en un rien de temps, y compris ceux qui se trouvaient à l'opposé du labyrinthe. Les rongeurs avaient déjà effectué la reconnaissance du terrain et ils se souvenaient de l'itinéraire menant au petit malin. C'était la première fois que le Manufacturier utilisait des rats de cette manière et le spectacle, à la vérité, était fascinant. Quels prodigieux nuisibles ! Pas étonnant qu'il y ait des rats partout où il y a des hommes…

Rejoint par ses compères, le meneur recommença ses manœuvres. Ses comparses comprirent aussitôt de quoi il retournait et l'imitèrent. Au milieu du cercle, du coin de l'œil, le prisonnier pouvait voir la brique se balancer dangereusement sur sa base. Il devinait ce qui se tramait et commença à hurler à qui mieux mieux. Qui sait si cela n'encouragea pas les assaillants ? La brique tomba à plat. Les barbares s'élancèrent en piaulant vers la table du banquet.

Le Manufacturier écarta alors l'un des panneaux de Plexiglas et déversa un plein sac de gaspards efflanqués. Quelques pattes et oreilles en tombèrent aussi : ils avaient commencé à se bouffer entre eux. La file s'organisa et l'éclaireur découvrit directement la bonne voie, en travaillant à l'odeur. Absolument sidérant ! Le Manufacturier en rajouta un second plein à craquer et le détenu fut bientôt recouvert d'une masse grouillante de pelage, de dents aiguisées, de queues et de pattes griffues. Le tas mouvant se recomposait sans cesse sur le supplicié. Ça couinait et ça gueulait à tout rompre, un véritable chef-d'œuvre : la symphonie de l'homme aux rats, sur une partition de Sigmund Freud, mise en musique par le Manufacturier en personne.

Il se gaussa des convulsions de *Ratman* et de ses soubresauts désespérés pour se soustraire à ses bourreaux à longue queue, mais son rire se tarit d'un coup et il redevint sombre et morne. C'était fini. Les rats

s’acharnaient sur la dépouille, alors que le type était déjà mort.

L’efficacité d’une troupe de rats affamés est stupéfiante. Ils avaient ôté au corps toutes ses parties molles, en un rien de temps. Les petites bêtes avaient achevé leur repas en lui dévorant les viscères et grignoté les os pour aiguiser leurs dents. Barbouillés d’hémoglobine et de bouts de viande, Ratatouille et ses confrères se pourléchaient les babines et se nettoyaient le museau assez régulièrement. Ils prenaient du volume à vue d’œil. Certains commençaient à caler. On se serait presque attendus à les voir sortir un paquet de clopes et s’en griller une, bien repus et satisfaits.

Ce supplice lui avait procuré d’agréables vacances : les bestioles avaient bossé à sa place. Pour la phase de nettoyage, il opta pour la solution la plus simple : laisser ses petits collaborateurs finir la bidoche. Il éteignit la lumière et sortit de la salle de torture.

Quand il revint, soixante-douze heures plus tard, il détacha la tête du squelette. Les rongeurs n’avaient pas mégoté. Il restait bien les cheveux et des lambeaux de barbaque çà et là, mais la tête luisait à la lumière crue des ampoules blanches. Les os semblaient humides et contrastaient joliment avec quelques restes de chair rouge. Il la saisit par les cheveux et la fourra dans sa boîte isotherme. Cela fait, il plaça les morceaux dans un sac à gravats et les porta tout au fond de la première

galerie, vers le puisard qui lui servait de charnier. Il balança les reliquats de ce fils de pute au fond, avec tous les autres cadavres, puis il fendit un sac de chaux vive qu'il déversa dans le puits. Comme les rats s'étaient égaillés dans les galeries de la mine, il posa un peu partout des cages métalliques à clapet remplies de nourriture afin d'en récupérer le plus possible. Ses petits acolytes lui serviraient encore. Les femmes les avaient en horreur. C'est que ça se faufilait partout, ces bêtes-là. Pour se débarrasser du reste de la troupe, il lâcherait quelques matous. Il ressortit du souterrain avec la boîte isotherme sous le bras et rentra tranquillement chez lui. Il entreposa la tête dans le congélateur et se prépara à dîner. Tout dormait dans la maison. Il était déjà tard.

Rassasié, il consulta son agenda et ses déplacements des jours à venir. Bien. Il devait se rendre à Amiens pour une réunion de travail deux jours plus tard. Cela tombait on ne peut mieux. Cela fait, il s'enferma au sous-sol, dans sa pièce sécurisée. Il consulta Google Maps à la recherche d'un endroit où abandonner la tête rongée de ce fumier, ce qui dessinerait un nouveau point interactif sur la croix orthodoxe de son site.

Il se décida pour le village de Proyart, à une quarantaine de kilomètres d'Amiens. Ce nouveau point ferait donc partie du *Titulus Crucis,* la première traverse, symbolisant l'écriteau placé au-dessus de la tête de Jésus.

Il s’occupa ensuite du découpage et du montage des dernières vidéos de l’homme aux rats. L’épisode de la mise à mort lui rapporterait un magot rondelet. Il scinda la séquence du labyrinthe en trois parties. La première s’arrêtait pile au moment où les rats faisaient tomber la brique. La seconde repartait de là, jusqu’à ce que les bestioles dévorent le captif. La dernière, moins chère, serait une prise de vue de sa dépouille et du découpage de la tête. Le Manufacturier proposa également une formule promotionnelle : les trois parties au prix de deux, deux bitcoins au lieu de trois. À peine les vidéos furent-elles mises en vente que les acheteurs se précipitaient déjà pour les acquérir ; tous ces petits enfoirés avides lui rappelaient ses rats en train de se ruer sur le cadavre. Il rit à l’écran de son ordinateur.

Deux jours plus tard, il se tenait à l’endroit exact qu’il avait repéré sur Google Maps, debout dans le brouillard hivernal. Il déposa la boîte contenant la tête dans le bas-fossé, en prenant bien soin de laisser ses empreintes un peu partout sur le ruban adhésif la fermant. Ses traces palmaires constituaient sa signature. Il avait tué tellement de gens qu’il ne savait plus lui-même dire combien. Les enquêteurs devaient bien tenir les comptes. Ou peut-être pas. Il remonta dans sa voiture. L’horloge du véhicule indiquait cinq heures treize. Il bâilla et eut soudain envie d’un croissant chaud et d’un bon café. Il était parti la veille à vingt-deux

heures. Il avait à peu près trois-quarts d'heure de route pour gagner Amiens par ce temps incertain. Il tourna la clé, le sourire aux lèvres.

*CHAPITRE 15*

## LE CAUSSE DE MENDE, FERME DES GARCILLES

SAMEDI 21 JANVIER, 10 H 03

Le rythme cardiaque de Milovan accéléra : Irena avait tenu parole et lui avait envoyé un mail. Il ouvrit le courriel de l'avocate, qu'elle avait rédigé en serbo-croate.

« *Milovan, comme convenu, je reviens vers vous. Les nouvelles sont excellentes. Vladislas Krakić m'a indiqué l'existence d'une vidéo-cassette sur laquelle, d'après lui, on voit distinctement Dragoljub et ses Lions de Serbie. Je m'apprête à contacter le procureur Markus Marković, attaché à la chambre pour les crimes de guerre de Belgrade. Je vais lui demander de saisir l'inspecteur Cane Staković. Autrement dit, j'ai bon espoir de travailler avec les mêmes partenaires que pour le démantèlement des Serpents de la Drina et l'arrestation de Krakić.*

*Par ailleurs, je vous joins le fichier vidéo du témoignage de Nadja. Vladislas Krakić affirme l'avoir vue prisonnière de Dragoljub dans un hôtel reconverti en bordel à Foča.*

*Inutile de répondre à ce mail.*

*Dès qu'il y aura du nouveau, je vous en ferai part.*

*Cordialement,*

*Irena Ilić* »

Il y avait un second mail, envoyé peu de temps après le premier. Irena avait cru bon d'ajouter quelque chose.

« *Milovan, j'aimerais vous soumettre une idée. Je crois qu'il serait nécessaire que je recueille votre témoignage, à Erdut même. Ce serait une pièce maîtresse pour instruire un dossier à charge contre Dragoljub. Par ailleurs, cette libération de la parole serait sans doute un second pas vers un mieux-être psychologique. Le premier pas, vous l'avez déjà effectué : vous êtes venu me trouver.*

*Réfléchissez à ma proposition et dites-moi ce que vous en pensez.*

*Cordialement,*

*Irena Ilić* »

Milovan tripotait sa cicatrice du pouce et de l'index de la main gauche, perplexe et nerveux. Retourner à

Erdut ? Y filmer le récit de son calvaire ? Incapable pour l'heure de trancher cette question, il ouvrit la pièce jointe du premier mail d'Irena. Le téléchargement du fichier prit quelques secondes. Le jeune homme cliqua et le film commença.

Une femme habillée d'une robe et d'un gilet noirs se tenait assise dans un canapé, dans une posture de repli, dos voûté, mains à plat sur les jambes. Un voile dissimulait sa chevelure. Son visage était flouté. Irena n'avait pas dû lui communiquer l'intégralité du document, car le film débutait visiblement en cours d'interview. L'avocate se trouvait à ses côtés, à visage découvert. Milovan fut surpris de voir une Irena beaucoup plus fraîche que celle qu'il avait rencontrée à Belgrade. Ses cheveux étaient déjà tout blancs, mais ils n'avaient pas encore cette teinte pisseuse et la peau de son visage n'était ni fanée ni grise.

Nadja – Je vivais à Foča quand les Serbes ont pris la ville en avril 1991. Le 12 ou 13 du même mois, on se cachait dans la cave de la maison, des soldats serbes sont entrés chez nous et nous ont trouvés. Ils ont battu mon père et mes frères à coups de crosse. On criait de peur. Eux, ils nous hurlaient dessus et nous insultaient pour qu'on se taise…

Irena Ilić – Avez-vous reconnu les hommes qui sont venus vous arrêter ?

Nadja – Non, je n'en connaissais aucun. C'est après que j'ai appris à les reconnaître.

Irena Ilić – Avez-vous distingué quelque chose qui permettrait de les identifier ?

Nadja – Oui. Ils portaient des uniformes noirs, avec, sur le cœur, un écusson brodé : un lion sur un drapeau serbe. Le groupe obéissait aux ordres de l'un d'eux. Ils l'appelaient Dragoljub.

Irena Ilić – Si ça n'est pas trop dur, vous voulez bien me répéter ce que vous m'avez dit hier ? Si vous ne le souhaitez pas, on arrête là.

Nadja – C'est très dur, mais je vais le faire (*sanglots et pause ; les mains montent au visage et disparaissent, avalées par le floutage de l'image*)… Ils nous ont sortis de la maison. On habitait tout près de la rivière Drina, qui traverse la ville… Ils nous ont emmenés là-bas et… (*sanglots et pause*)… ils ont égorgé tous les hommes de la famille, mon père, mes deux oncles, mes frères et tous mes cousins. Onze au total. Ils ont jeté les corps dans la Drina. Ils riaient… oui, ils s'apostrophaient en riant… (*pause*).

Irena Ilić – Que s'est-il passé ensuite ?

Nadja – Nous, les femmes, c'est-à-dire les femmes, les adolescentes et les fillettes de douze ans aussi, ils nous ont conduites dans le gymnase Partizan, tout près de la mairie de Foča. Il y avait déjà des dizaines de femmes

rassemblées dans le gymnase. Nous n'avions le droit qu'à un seul repas par jour, les restes que les Serbes voulaient bien nous donner. Puis, dans les semaines qui ont suivi, nous sommes devenues des esclaves sexuelles. Les Serbes, des soldats mais aussi des civils, venaient se servir en femmes… (*pause très longue*) et ils nous emmenaient dans des chambres d'hôtel, dans des maisons ou dans des appartements confisqués aux musulmans, où ils nous gardaient comme esclaves… On changeait régulièrement d'endroits.

Irena Ilić – Que faisaient-ils ?

Nadja – Ils nous agressaient, nous battaient, nous torturaient. Ils nous échangeaient les unes les autres ou nous vendaient. On lavait le linge des soldats qui revenaient des combats dans les montagnes, leurs uniformes pleins de sang. Certains étaient blessés. On devait les soigner. On leur préparait à manger. Il y avait tout le temps de nouveaux soldats, de Bosnie bien sûr, mais aussi de Serbie ou du Monténégro. Ils venaient là pour abuser de nous, souvent en groupes.

Irena Ilić – Et vous ?

Nadja – J'ai été violée pendant des mois. Je ne sais pas par combien d'hommes. Des dizaines et des dizaines… et… je ne peux plus… trop dur… (*sanglots ; longue pause*).

Irena Ilić – Est-ce que les miliciens qui vous avaient arrêtées chez vous, vous et les autres femmes, ont participé à ces crimes ?

Nadja – Oui. Dès le soir même, ces hommes sont venus nous chercher au gymnase. Chacun a pris une femme ou une fille du groupe avec lui, pour l'emmener dans une des chambres de l'hôtel Zelengora. Celui qu'ils appelaient Dragoljub a pris une de mes tantes.

Irena Ilić – Que s'est-il passé ensuite ?

Nadja – L'homme qui m'a choisie m'a… deux fois… (*sanglots*)… J'étais vierge… J'étais vierge… Il a ri, disant que j'allais avoir des bébés serbes dans le ventre et que je devais être "contente d'avoir eu un vrai homme". En fait, je suis morte ce jour-là. Tout est mort en moi. Tout. Après, ils nous ont ramenées au gymnase. On n'a pas eu besoin de se raconter. On savait. Ma tante avait le visage couvert de bleus, des coquards énormes et des dents cassées. Sans parler du reste, sur son corps. Horrible.

Irena Ilić – Qui étaient les hommes qui vous ont martyrisées par la suite ?

Nadja – Des soldats, des miliciens, des policiers, et aussi des civils, des hommes qui étaient des moins que rien avant la guerre, des bandits ou des fainéants, des gens qui créaient toutes sortes de problèmes avec les voisins.

Irena Ilić – Et que sont devenues les femmes de votre famille ?

Nadja – Ma mère et ma sœur sont mortes. Ma sœur s'est suicidée, car elle était tombée enceinte. Ma mère, ils l'ont tuée. C'est une voisine qui me l'a dit. Deux de mes cousines sont mortes des suites des mauvais traitements. Mes deux tantes et moi, on a quitté la région pour rejoindre Sarajevo, dès que les Serbes nous ont libérées de la maison-bordel où j'étais retenue, en février 93.

Irena Ilić – Vous aviez quel âge alors ?

Nadja – Dix-sept ans. J'avais seize ans la première fois.

La vidéo s'arrêtait là, mais c'était amplement suffisant. Milovan se tenait la tête entre les mains, absolument horrifié. Les Lions en train de violenter des femmes ? Il ne l'imaginait que trop bien. Sauf qu'à la place de Nadja et de sa mère, il voyait sa sœur et sa mère à *lui*. Sa sœur aussi était vierge. Elle avait saigné sous les coups de boutoir. Milovan pleurait en silence. Il avait envie de fracasser son ordinateur sur le mur.

Un râle tira le Croate de son funeste rabâchage. Il sécha ses larmes et abaissa d'un coup sec l'écran de son ordinateur, la gorge serrée dans un étau. Boris se tordait dans son lit. On était samedi et il devrait s'occuper seul

du vieux. Il gisait, à demi inconscient, momie parcheminée, jaune et brunâtre sur les draps blancs. Milovan s'installa sur une chaise et saisit la main de Boris entre les siennes. La tête décharnée pivota sur l'oreiller ; le cuir plissé des paupières et des cernes s'entrouvrit lentement, vieille pupille de tortue asthénique et quasi centenaire.

« Soif… »

Il s'empara du quart de bouteille sur la table de chevet, glissa sa main droite dans le dos du vieux et le redressa avec circonspection. Il porta le goulot à la bouche de l'impotent. Quelques gorgées se frayèrent un chemin dans son gosier racorni, mais le reste lui dégoulina sur le menton. Le garde-malade s'empressa d'éponger les fuites et rallongea son père sur son oreiller. Milovan lui tint la main jusqu'à ce qu'il se rendorme. Les ronflements rocailleux s'élevèrent de la carcasse. Son fils adoptif écarta ses doigts en douceur et libéra la main du grabataire. Il posa un baiser furtif sur le crâne ocellé de l'ancêtre et retourna à son ordinateur. Sa décision était prise : il se rendrait à Erdut avec Irena.

*CHAPITRE 16*

## LE HAVRE, ADRESSE INCONNUE

DIMANCHE 22 JANVIER 2017, 17 H 48

L'humeur de Gojko était plus sombre que d'habitude. Cette petite chienne d'Evgenija avait encore moins bien bossé que les fois précédentes. Il l'avait tabassée à coups de ceinturon devant les autres catins et il avait officiellement destitué Aleksija de toutes ses prérogatives de meneuse sur le groupe des putes, à grandes beignes dans la gueule. Désormais, le staff des tapineuses serait cornaqué par Marijka la Salope. La collabo attendait ce moment depuis de longs mois et elle avait aussitôt joui de ses privilèges, en aidant le proxénète à violer Evgenija. Mais la séance ne l'avait pas apaisé pour autant. Il avait regagné son logement avec une boule de rage au ventre. Saloperie de gonzesse.

En face de son lit, une grande toile abstraite de deux mètres sur deux ornait le mur. C'était un cadeau personnel du peintre nationaliste Miloš, un fervent défenseur d'une Serbie hégémonique, après l'effondrement du régime du maréchal Tito.

C'était grâce à Radomir, son diplomate de père, que Gojko avait pu rencontrer à plusieurs reprises les plus grands noms du nationalisme serbe et converser avec

eux en privé. L'un d'entre eux, lui serrant vigoureusement la main, lui avait assuré qu'il enviait sa jeunesse et sa fougue, assurant qu'il aurait tout donné pour participer aux combats qui restaureraient la grandeur de leur patrie. Et il avait ajouté un ton plus bas que cette fin justifiait *tous* les moyens, lui conseillant de s'engager dans les services de la Sûreté, plutôt que dans l'armée régulière.

Le peintre Miloš se passionnait pour l'histoire des Tchetniks, les résistants serbes royalistes. Grand admirateur du colonel Draža Mihailović, le fondateur des *Četnici* soutenu par De Gaulle en personne, Miloš était intarissable sur le sujet. Gojko avait noué une véritable amitié avec le peintre, avec lequel il avait discuté des nuits durant, enflammés tous deux par les visions d'une République fédérale de Yougoslavie devenue serbe tout entière. L'artiste avait payé son rêve nationaliste au prix fort. Il était tombé sous les balles bosniaques en 1994.

Le trafiquant décrocha la toile et la posa au sol. Le tableau dissimulait un grand coffre-fort, profond, large et haut. Il tapa d'abord un code sur le clavier, puis il confirma l'ouverture par un ordre vocal aux accents gutturaux, « Velika Srbija ». *Grande Serbie.* Les gros pênes de métal claquèrent. Le paramilitaire ouvrit la lourde porte. L'intérieur s'agençait en différents tiroirs, modules et étagères de rangement. Toute la partie droite

consistait en un rack surchargé d'armes de poing et de fusils d'assaut russes, rien que des AK, dont deux prototypes de la toute nouvelle génération, même pas encore livrés aux armées de Poutine, des AK-15, calibre 7.62, avec leur visée laser montée sur rail Picatinny. Ces deux merveilles étaient un cadeau des frères Rutsin et de Zoran, les chefs de son clan. Ils avaient réussi à en dégoter quelques caisses en Russie. Pour les armes de poing, il n'y avait que des Glock 17 et 19. Dans une caissette en bois, au pied des fusils d'assaut, un stock de grenades russes, des « limonka », des grenades à fragmentation F-1.

Toute la partie gauche était occupée par des tiroirs blindés, fermés chacun par un code unique. Le premier en haut à gauche contenait des enveloppes bourrées d'argent. C'était tout le fric que ses putes du quartier Saint-François lui rapportaient. Il se rendrait très bientôt à Paris pour remettre tout le magot à Zoran « Beli Medved » Todoković, l'Ours Blanc, le troisième homme du triumvirat. Lui, Gojko, il se situait juste en dessous d'eux, non seulement à cause de son amitié avec Zoran, mais surtout à cause de sa redoutable efficience. Gojko ne mentait pas à ses tapineuses : le fric ne lui était pas destiné. Il n'en prélevait une partie qu'en cas de besoin, mais cela restait très rare, vu le confortable héritage que son père Radomir lui avait légué à sa mort en décembre 2013. Ce boulot, il le faisait par plaisir.

Dans les autres tiroirs étaient rangés des faux passeports et de nombreux documents compromettants. Ces dossiers, mémos, photos et formulaires officiels pourraient lui servir de moyens de pression à l'encontre d'un bon nombre de nationalistes repentis, au cas où il leur viendrait la mauvaise idée de parler de lui. Il eut une pensée fugace pour Vladislas Krakić, que cette vérole d'Irena Ilić avait serré. L'arrestation de Krakić représentait un vrai péril pour lui, et donc pour le clan. Les frères Rutsin et Zoran sous-estimaient cette épée de Damoclès. Ils avaient beau prétendre le contraire, le risque que Krakić balance sur les Lions de Serbie était loin d'être nul.

Il y avait aussi une longue liste de numéros de téléphone codés, tous les contacts sur lesquels il pouvait compter – tueurs, trafiquants, proxénètes, militaires, paramilitaires, mercenaires –, ainsi que des dizaines de portables prépayés et des cartes SIM jamais utilisées. Quelques diamants volés lors de la guerre à un vieux Croate complétaient le tout. Il les avait obtenus en menaçant sa fille qu'il séquestrait, avec ses Lions de Serbie. Le vieil homme leur avait donné les pierres, mais, comme de bien entendu, ils avaient ensuite baisé sa fille. Puis, pour faire bonne mesure, ils l'avaient ouverte en deux et l'avaient regardée crever de longues minutes durant, les boyaux à l'air. Une agonie superbe,

dans la forte puanteur de la merde et des tripes répandues hors de cette pâle femelle catholique. Elle suppliait qu'on lui donne à boire – *piti ! piti !* –, les intestins glissant sur le parquet. Et elle était morte dans un borborygme burlesque, les yeux vitreux, grands ouverts sur rien. Adieu ! Son père avait imploré qu'on le tue. Ils s'étaient contentés de lui crever les yeux en riant, pour qu'il ne les identifie pas ultérieurement. Gojko sourit intérieurement à cette évocation.

Devant les tiroirs reposaient deux grenades et un Glock 19 prêt à l'usage. Par acquit de conscience, il effectua quelques manipulations du flingue. RAS. Il composa le code du compartiment blindé contenant les téléphones. Il en choisit deux, ainsi que quelques cartes SIM. Il inséra les cartes dans les téléphones et prépara les appareils, puis les fourra dans l'une des poches de son blouson. Il referma le tiroir, puis la porte du coffre, et replaça le tableau au mur, qu'il contempla un instant. Sur la toile de Miloš, une espèce de gerbe aux couleurs du drapeau serbe s'élevait et retombait en mille éclats de lumière, comme un feu d'artifice bleu, rouge et blanc, les trois couleurs panslaves. En haut à droite, une aigle bicéphale surmontée d'une couronne portait devant elle un écu divisé en quatre cantons, contenant chacun un C cyrillique. En bas à droite, un collage de quelques paroles du *Bože Pravde*, l'hymne national serbe. L'ensemble n'était pas fameux. À vrai dire, il n'aimait

guère cette œuvre. Il ne la conservait que par amitié virile. Répondant à ses objections muettes sur le talent du peintre, il haussa les épaules.

*CHAPITRE 17*

## LE HAVRE, HÔTEL DE POLICE DU BOULEVARD DE STRASBOURG

LUNDI 23 JANVIER 2017, 8 H 02

Lartigan ne laissa pas au commissaire divisionnaire Martin le loisir de se soustraire à ses requêtes ; il l'attendait aux portes de l'ascenseur et, dès qu'elles s'ouvrirent, Lartigan l'accapara. Martin l'examina du coin de l'œil et mesura l'excitation de son chef des stups.

« C'est du gros ?

— Du très gros ! »

— Venez me faire un topo dans mon bureau. »

Martin se carra confortablement dans son fauteuil. Il invita Lartigan à s'asseoir, qui lui brossa un rapide tableau des révélations de Dialo Mabaté. Puis il développa son idée, qu'il préparait depuis des mois : faire tomber toutes les ramifications du réseau d'un seul coup. Lartigan posa les principes d'une opération de très grande envergure.

« Je vais avoir besoin de tous les OPJ et de leurs équipes. Le moment venu, appui opérationnel obligatoire : toutes nos troupes, plus le RAID. La

financière et les douanes auront aussi leur part du travail. »

Martin haussa un sourcil perplexe, les mains jointes par le bout des doigts.

« Vous rêvez ou quoi, Lartigan ? Ce dont vous me parlez, c'est de déshabiller tout l'hôtel de police et les commissariats de la communauté de communes. »

Lartigan hocha la tête, pour corroborer les objections de son chef. Il savait qu'il ne serait pas facile de convaincre Martin, qui avait à arbitrer entre toutes les pénuries de la maison. Ça allait du manque de papier-cul aux arrêts maladie jamais remplacés, des bagnoles hors d'âge aux commissariats de quartier dans un état de délabrement digne du tiers-monde.

« Sauf votre respect, on a vraiment du concret sur le plus gros clan de dealers de la région. Les portes d'entrée sont là. Mes hommes bossent là-dessus depuis des mois. Je veux aussi…

— Vous voulez ?

— Oui, je veux qu'on arrête Zakaria, cette fois. Il peut prendre quinze ou vingt ans, sur différents volets de l'affaire.

— Convainquez-moi, Lartigan.

— On a chopé Dialo avec quinze grammes de brune. Il s'est mis à table pour cinq grammes, en échange d'une

remise de peine et à condition qu'on l'éloigne du Havre tout le temps de la détention provisoire. Il a bien chargé des lieutenants directs de Zakaria Khaledzaoui. Par ailleurs… je peux vous faire confiance (Lartigan, l'œil énamouré du lèche-cul, avide de plaire) ?

— Évidemment.

— Bon… Dialo a aussi balancé au sujet d'un homicide, celui de son cousin, Abba Mabaté. C'est Radiche qui a hérité du dossier de ce meurtre.

— Radiche ? »

Martin n'aimait pas ça ; il se tenait aux aguets maintenant, les oreilles bien dressées.

« Oui, il s'est montré… disons plutôt *persuasif* avec Dialo. »

Le commissaire se renfrogna. Dans la mesure du possible, il regardait ailleurs quand Zéro évoluait hors des clous. Il n'appréciait pas qu'on lui remette cette évidence sous le nez, d'autant que le chef des stups ne le faisait pas non plus sans arrière-pensée : moyen détourné et subtil de lui rappeler qu'il n'avait pas toutes les qualités requises pour être divisionnaire.

« Dialo a cafté sur le meurtre d'Abba, auquel il a assisté. Pour le moment, on se garde ça sous le coude. On a une grosse cible, pour ce boulot de nettoyage : le Turc, un nom déjà connu, un tout proche de Zakaria. On est sûrs de faire tomber Khaledzaoui. Je vous demande

officiellement la direction d'une cellule de démantèlement du réseau. Et c'est naturellement mon enquête. »

De ses yeux patelins, Martin toisait Lartigan, un zeste de malice dans l'iris. Le commissaire n'appréciait guère cette dégaine à la manque, cette queue de cheval négligée. De ce point de vue, il préférait nettement la rigueur glaciale de Zéro et sa sempiternelle allure de croque-mort.

« Combien d'hommes demandez-vous ?

— Une centaine.

— Très spirituel, Lartigan. Pour le moment, je vous en donne trente au plus, et pas à plein temps. Avec votre équipe, vous êtes déjà à cinq. Celle de Radiche, ça fait cinq de mieux. Vous mettez tous les groupes de la BAC dans le coup. Étayez votre dossier et nous aviserons ensuite pour dépeupler tous les commissariats de Normandie. Le moment venu, vous aurez peut-être l'appui logistique d'une brigade d'intervention du RAID, mais je ne m'engage à rien du tout. Par ailleurs, les autres brigades prêteront sans doute leur concours, notamment la financière. Et les douanes aussi. Peut-être.

— C'est tout ? Mais com… »

La voix doucereuse de Martin coupa le lamento de son chef des stups.

« Suffit, Lartigan. Vous l'avez, votre direction d'enquête. Allons en salle de réunion, maintenant. Ils nous attendent. On briefe les chefs des équipes et vous vous attelez à l'élaboration de l'opération.

— Euh, une dernière chose…

— Vous êtes une sacrée sangsue, vous ! Allez-y, j'écoute.

— Pas un mot de mes révélations devant Zéro. Je ne vous ai rien dit du tout à propos de Radiche dans cette histoire.

— Je ne comprends pas.

— Le… euh… coup de main… n'était pas très… Bref, Dialo a avoué, mais, dans les procès-verbaux, l'étape Radiche ne doit pas apparaître. C'était du *off*. Depuis, nous avons recueilli des aveux circonstanciés, consignés comme il se doit dans des P.-V. de garde à vue, dans les règles de l'art. Vous parlez *de ce je vous ai dit*, mais vous ne mentionnez jamais *ce que Radiche a fait*. Vous voulez des éclaircissements ?

— Sans façon. Cette partie de la conversation n'a jamais eu lieu. »

Les flasques fesses de Martin se serrèrent ; il ressentit très nettement des démangeaisons dans la zone du périnée, une multitude de micro-piqûres. Illégalité totale. Alerte rouge. Il *aurait dû* éclaircir cette histoire, mais il ne *voulait pas* éclaircir cette histoire. Zéro lui

foutait trop la trouille. Et puis, cela ferait mauvais effet dans son parcours pour le moment impeccable. Un sans-faute. Dans l'immédiat, il voulait grimper et devenir au plus vite contrôleur des services. Il savait de source autorisée que cela se ferait bientôt, s'il léchait les bons culs et si rien de fâcheux ne le faisait trébucher. À terme, il visait un poste de directeur des services. Il en bandait sévère pour cette fonction. Pas question de déterrer soi-même les cadavres faisandés, mais, le moment venu, il sacrifierait tous ses hommes sans hésiter s'il le fallait, à commencer par ce dingue de Radiche et ce parvenu de Lartigan. Ils n'étaient que des moyens d'ascension, des marchepieds pour atteindre les étoiles. Les yeux mi-clos, il opina à l'adresse de Lartigan. Ce dernier salua son chef et sortit du bureau.

Ils étaient déjà tous installés quand Zéro arriva à dix heures dans la grande salle de réunion. Il s'assit entre Darugot et Bilitrandi ; ses deux clébards lui avaient gardé une place. En plus de la criminelle, il y avait là l'équipe des stups au complet, des durs à cuire de la BAC, les chefs des équipes des gardiens de la paix et des brigadiers, un lieutenant de la financière, un autre de la brigade de lutte contre la traite d'êtres humains et un membre de la direction des douanes.

Le commissaire Martin exposa ce qu'attendait Lartigan. Ce dernier prit le relais et dressa un bilan des

opérations entamées depuis presque trois mois.

« Dialo nous a confirmé qu'ils utilisent un code pour se désigner entre eux, assez simple au demeurant. Deux lettres : la première désigne le poste, la seconde est celle du prénom. C, pour ceux qui chouffent. V, pour vendeur. N, pour nourrice. L, pour lieutenant. P, pour Pap. Pour ceux qui l'ignoreraient, le terme de "Pap" désigne les grands patrons. En l'occurrence, nous parlons ici du clan des Khaledzaoui. Ainsi, par exemple, Dialo Mabaté est désigné comme étant VD, Vendeur Dialo. Compris ? Nous avons déjà serré des dizaines de consommateurs, au fil des semaines, qui vont s'approvisionner dans les différents immeubles de la Vallée Verte. Nous leur avons mis la pression. Nous avons ainsi récolté les noms de pas mal de vendeurs. Par ailleurs, nous sommes maintenant sur zone, en planque dans deux appartements, et nous sommes infiltrés dans une entreprise chargée du ravalement des façades. La récolte est bonne, mais je veux encore bétonner le dossier. Je veux que tous ces enfoirés tombent d'un coup. Vous aurez tout l'organigramme en temps voulu, juste avant les arrestations. Des questions ? »

Le lieutenant des douanes intervint.

« Vous savez par où passe la drogue, capitaine ?

— Oui. La réponse ne va vous plaire, mais elle transite par le port, Port 2000, pour être plus précis.

C’est du classique “rip off”. Il y a sans doute de la corruption à la clé. »

Lartigan resta évasif pour ne pas froisser le douanier devant l’assemblée, mais il était convaincu que quelques dockers et des agents des douanes roulaient pour Khaledzaoui. La mine du douanier s’assombrit.

« Je vois. »

Lartigan remit sa queue de cheval en place. Radiche haussa les yeux au ciel. Une main se leva. Un gros balèze de la BAC, taillé comme un poids lourd, posa sa question.

« Comment fonctionne leur système de distribution dans la cité ?

— Rien que de très classique dans le fonctionnement : du deal d’immeubles, de cages d’escalier et de caves. Simplement, c’est vraiment un gros réseau et nous avons l’occasion de décapiter les meneurs. Comme pour la plupart des trafics dans les halls, les acheteurs doivent montrer patte blanche. Mais là encore, notre moisson d’informations est bonne. Je laisse la parole au lieutenant Mélodie Lavoisier. Elle travaille en sous-marin. »

La policière s’empourpra. Elle n’avait pas prévu de parler et elle détestait s’exprimer devant une assemblée.

« Bonjour… oui, je… je monte régulièrement à la Vallée Verte et j’y achète de tout. Il y a plusieurs points

de contrôle à traverser, en dehors de l'immeuble et dans l'immeuble. Les clients patientent dans un local à poubelles reconverti en salle d'attente. Puis l'échange a lieu. L'acheteur monte, paie et redescend de quelques marches. Le dealer prend l'argent, se rend à l'étage supérieur, revient avec la dose correspondante. Il tamponne aussi les cartes de fidélité. D'autres fois, le client attend qu'on lui apporte sa commande dans le hall ou sur un parking. Les guetteurs vérifient parfois ses papiers, puis l'un d'eux part avec l'argent et redescend la came. Ils s'appellent les uns les autres par des surnoms ou par les abréviations expliquées par le capitaine Lartigan. Par recoupements successifs des conversations et des textos, on arrive toujours à savoir qui ils sont. Ils ont, semble-t-il, un maillage de nourrices assez fourni. Leur système est bien au point et très cloisonné. Beaucoup de vendeurs ne se connaissent pas entre eux. Leur méthode de guet et d'alerte est redoutable d'efficacité. J'ai assisté à une opération d'évacuation la semaine dernière, dans la barre Verlaine. J'ignore ce qui a provoqué la fuite des dealers, mais je peux vous dire qu'en une minute à peine, il n'y avait plus personne. Et les clients se sont enfuis aussi sans demander leur reste. J'ai suivi le mouvement. »

Lartigan reprit la main.

« La seule façon d'y arriver est de choper le plus de monde possible au saut du lit. Si on descend en milieu

de journée, ils s'évaporeront sous notre nez. Mais il ne faut pas perdre de vue que notre objectif ultime est de couper les têtes pensantes. Les vendeurs intermédiaires ne sont pas une fin en soi. Questions ? »

Le gars de la BAC releva la main.

« Qu'est-ce qu'on cherche comme marchandise ?

— Ils vendent de tout, absolument de tout. Du hasch principalement, mais aussi de l'herbe, de l'ecstasy, de l'héroïne, beaucoup de cocaïne… Pour ce qu'on a pu en voir, la qualité est au rendez-vous. Ça, c'est pour la drogue. Ils donnent aussi dans la prostitution. Nous nous concentrons sur la drogue. La brigade de lutte contre la traite d'êtres humains se chargera du volet proxénétisme. »

Darugot prit la parole à son tour.

« Lartigan, tu as dit qu'un des types s'appelle Mabaté. Est-ce qu'il a un lien avec Abba Mabaté ?

— Absolument. C'est… c'était, plutôt, son cousin… À ce titre, Radiche, ton équipe a désormais un intérêt direct dans l'enquête. »

Le capitaine de la criminelle hocha la tête, satisfait de la manière dont les informations étaient amenées. Le grand chauve n'avait pas trahi la moindre émotion quand Darugot avait posé sa question. Du grand art. La boule de billard prit le relais tout en douceur.

« Pour ceux qui ne le savent pas, un petit topo. Les restes d'un certain Abba Mabaté ont été retrouvés dans un container à poubelles de la Vallée Verte par les éboueurs. Il avait été méchamment torturé, avant d'être égorgé comme un porc, d'une oreille à l'autre. On l'a reconnu grâce à l'identification odontologique. Les hommes de Khaledzaoui règlent leurs comptes d'une manière féroce.

— Oui, coupa Lartigan, et c'est aussi l'une des raisons pour lesquelles Dialo a accepté de collaborer (Lartigan jeta un regard significatif à Radiche). Il a assisté au meurtre de son cousin, ce qui a été déterminant dans sa décision de nous aider. C'est très important pour lui. »

Martin suivait leur manège avec intérêt. L'intervention clandestine et illégale de Radiche était admirablement recyclée, en pleine salle de réunion, devant une quinzaine de témoins. Sales petits enfoirés hypocrites !

« Selon Dialo, Abba Mabaté a été exécuté par un très proche de Zakaria Khaledzaoui. Vous le connaissez peut-être au moins de réputation : il s'agit de Mehmet Ezgül, *alias* le Turc. Mais pour le moment, on ne demande aucune commission rogatoire pour cet aspect de l'enquête. Dialo est prêt à collaborer, à condition que cela ne mette pas sa famille en danger. Si Zakaria a le moindre doute, il s'en prendra à Dialo et aux siens. Dans

l'ordre : on neutralise la filière, puis les infos en *off* de Dialo sont déballées au grand jour.

— Toi et ton équipe, vous savez pourquoi Abba Mabaté a été exécuté ?

— Oui. Apparemment, il détournait une petite partie de la marchandise à chaque transaction. Dialo nous a aussi affirmé que son cousin menait double jeu et travaillait en même temps pour les Kelkal. »

Lartigan poursuivit après une pause.

« Pour bien vous mettre au parfum : tous les hauts du Havre sont sous la coupe de ces deux seules familles, les deux K, les Kelkal et les Khaledzaoui. Cela donne parfois lieu à de sévères affrontements. Ils ne possèdent pas de quartiers entiers cohérents, mais des morceaux de cités, imbriqués les uns dans les autres, tout le long du plateau havrais, jusqu'à Dollemard, sans parler des ramifications dans les autres quartiers de la ville. On se croirait dans les Balkans. Une vraie mosaïque de haine. Notre cible principale reste bien les Khaledzaoui, mais si on peut mettre au passage un coup de pied dans l'autre fourmilière, ce sera bien aussi. Cela dit, depuis quelques mois, on se tient étonnamment tranquille du côté des Kelkal. »

Le type fluet de la financière rajusta ses lunettes et interrogea Lartigan à son tour.

« Comment avez-vous eu Dialo ?

— Sur dénonciation, avec ses heures de passage chez sa nourrice pour toute la semaine. Le commissariat subdivisionnaire des hauts du Havre a reçu une lettre anonyme. Le collègue de service a eu le bon sens de ne pas prendre ça à la légère. Il nous l'a refilée aussitôt.

— Une idée de qui l'a balancé ?

— Un voisin excédé par les trafics, peut-être. Un vendeur des Kelkal, c'est possible aussi. Les dealers n'ont heureusement aucun sens de l'honneur : ils se donnent beaucoup entre eux. On l'a chopé au moment où il sortait de chez sa nourrice. Ils ont commis une erreur logistique : elle vit dans un petit pavillon, juste à la lisière de la cité, ce qui force les vendeurs liés à cette base à se déplacer avec la came pour rejoindre leurs points de vente, dans les tours et les barres. En l'occurrence, il s'agit d'une mère de famille, veuve et mère de trois enfants. Elle s'appelle Marie-Brigitte Bakandanou. Elle fait des ménages et joint très difficilement les deux bouts. Elle cherche avant tout à protéger ses trois enfants. Tout allait bien pour la famille, jusqu'à ce que le père meure d'un infarctus. D'après ce que nous a dit Dialo, elle stocke pour d'autres vendeurs des quantités assez importantes. Ça lui paye ses traites.

— Vous avez trouvé des listes de comptes ?

— Pas encore, mais vu les quantités distribuées, il y en a forcément.

— Vous connaissez l'identité du lieutenant de Dialo Mabaté ?

— Oh que oui ! Même si on ne l'a pas vu traîner depuis un petit moment, c'est un jeune de la Vallée Verte que l'on connaît déjà très bien. »

Joignant le geste à la parole, Lartigan projeta la photo sur le mur du fond. Apparut l'image du branleur en survêtement, à l'allure de rappeur white trash, aux cheveux courts et peroxydés, chargé de gros colliers et de bagouses en toc. Des flics de la BAC et des APJ des quartiers des Hauts du Havre, mi-désabusés mi-rigolards, commentèrent la photo.

« Ah ! Notre petit Kévin ! »

Lartigan enchaîna.

« Il s'appelle effectivement Kévin. Kévin Larue. Un casier long comme le bras, mais pas encore de peines lourdes, vu son jeune âge… Comme il s'occupe de plusieurs vendeurs, il a sans doute le titre de lieutenant. C'est une cible prioritaire. »

Martin intervint.

« Et vos planques, que donnent-elles ?

— C'est long et fastidieux, mais on a déjà plein de photos et de vidéos. Dialo travaillait dans la tour

Picasso, l'un des plus gros points de vente. En vis à vis, il y a la tour Neruda et, en retrait de la tour Picasso, sur la droite, c'est la barre Verlaine. Plus les noms sont artistiques et lyriques, plus le quartier est craignos et pourri. C'est à proportion. »

Rires dans la salle ; demi-sourire du commissaire Martin. Pour illustrer son propos, Lartigan projeta diverses vues de la Vallée Verte sur l'écran blanc.

« Particularité de la tour Picasso : les caves forment un véritable dédale et servent de baisodrome. C'est un haut lieu de la prostitution dans le quartier. Si on veut entrer là-dedans, il faudra y aller en force. Commissaire, je vous le répète : je veux une équipe du RAID. Cet endroit est un labyrinthe. Les habitants n'ont pas le droit d'y descendre, excepté dans le local à poubelles. Les racailles ont tout réaménagé. Ils ont cassé des murs des caves et en ont construit d'autres. C'est à la fois un bordel, une plaque tournante, une boîte de nuit…

— Qui instruit ton enquête ? coupa Radiche.

— Le juge Masson.

— Tu as du bol, Lartigan. Tu aurais pu tomber sur la suceuse. »

Le chauve parlait de Vanessa Broussard, une magistrate notoirement connue pour sa démagogie pro-racailles. Cette bobo avait une tête d'écureuil affamé, que Radiche ne pouvait plus souffrir. Des rires fusèrent

ici et là. Martin détestait qu'on plaisante avec la hiérarchie, qu'elle soit policière ou judiciaire ; il se mit aussitôt en boule.

« Capitaine, bon sang ! Vous êtes en train de parler d'une magistrate !

— Non, commissaire, je vous parle d'une traîtresse qui plombe nos dossiers. Et vous savez très bien que son surnom ne provient pas de chez nous. Elle l'a gagné auprès des cailleras. C'est comme ça qu'ils l'appellent, dans les quartiers comme en prison. »

Martin eut un geste d'agacement, secouant la main pour réduire Zéro au silence, d'autant que tous autour de la table approuvaient sa sortie sur la juge d'instruction. Pour une fois, Boule à Z ralliait tous les suffrages. Le divisionnaire leva la séance sur cette note d'humour déplacé.

*CHAPITRE 18*

## CROATIE, VILLAGE D'ERDUT

MARDI 24 JANVIER 2017, 10 H 49

Milovan avait loué une voiture à l'aéroport de Belgrade, où il était arrivé la veille. Comme la première fois, il était descendu à l'Airport Garni Hotel.

À sept heures moins deux, il s'échappa de la prison des draps, avant que le réveil ne sonne. Son cauchemar l'avait taraudé dès qu'il s'était assoupi, ponctuant sa longue nuit de veilles angoissées et de phases de mauvais sommeil. Il était épuisé. Il essaya de ne pas voir sa cicatrice en se rasant, mais – peut-être était-ce un effet de la lumière crue de la salle de bains ? –, elle lui semblait ressortir plus que d'habitude.

Il alla chercher Irena dans les locaux de l'ONG Dignité et Justice. Elle aussi, elle lui parut plus maigre et exténuée que lors de leur première rencontre. Sa petite toux sèche la cisaillait à intervalles réguliers. *Via* l'autoroute A3, ils parvinrent à Erdut en trois heures. Ils ne soufflèrent pas un mot tout le temps du trajet. Milovan conduisait, tandis qu'Irena se rongeait les ongles, faute de pouvoir fumer. En franchissant le Danube, il sentit l'émotion lui nouer la gorge. Ils entraient en Croatie. Milovan fut surpris d'avoir à

s'arrêter à un poste-frontière. Il n'existait pas dans son enfance.

Les douaniers croates les scrutèrent avec suspicion : curieux attelage, une Serbe et un Français dans une voiture de location. Ça puait les fouineurs à plein nez, des remueurs de fange, journalistes ou amateurs de charniers du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie. Ils les autorisèrent à franchir la frontière à contrecœur.

Leur véhicule remonta le coteau à travers bois et ils empruntèrent la route 113, jusqu'à ce que Milovan tourne à droite et s'engage sur une ligne droite qui les mènerait à Erdut, celle-là même qu'il avait suivie en sens contraire presque un quart de siècle plus tôt, avec une colonne de plusieurs centaines d'expulsés. L'angoisse monta d'un cran. Il déglutit douloureusement. À la sortie de la petite ville, des cars les avaient embarqués pour les camps d'internement de Vukovar. Cette douleur dans la gorge lui en rappelait une autre, bien plus affreuse, alors que la plaie de son cou saignait encore dans des bandages de fortune, une écharpe sale et des compresses maintenues à l'aide de sparadrap, et que son rectum le faisait horriblement souffrir, mais moins cependant que les visions atroces qu'il charrierait désormais toute sa vie. Irena épiait ses réactions du coin de l'œil. En l'accompagnant, elle voulait aussi vérifier si Milovan lui avait dit la vérité. Rien qu'à sa mine affreuse

à l'entrée du patelin, elle sut que c'était le cas. Exsangue et déconfit, Milovan avait l'air halluciné. Sa bouche épelait doucement des mots inaudibles.

Le cadre hivernal était parfaitement déprimant. La route taillait sa trajectoire rectiligne dans l'étendue des champs. Il avait neigé quelques jours auparavant, mais la neige avait cédé la place à une pluie froide et pénétrante. Tout était gris, et les terres gorgées d'eau étaient recouvertes d'une pelade sale, blanchâtre et marronnasse.

En pilotage automatique, Milovan s'engagea dans la ville. Rien n'avait changé, ou si peu. Visiblement, il savait très bien où il se rendait. Il circula dans les rues sans hésiter et gagna, à la lisière du village, non loin des bois, une impasse bordée d'une rangée de six pavillons de chaque côté.

Irena avait contemplé ce spectacle à de nombreuses reprises dans toute l'ex-Yougoslavie : on n'avait pas reconstruit les maisons détruites, et les stigmates de la guerre sautaient aux yeux. Sauf un, tous les pavillons de l'impasse étaient en ruines ou abandonnés, leurs fenêtres condamnées par des planches ou des parpaings ou, au contraire, totalement ouvertes aux quatre vents. Les demeures avaient été désossées par les voleurs et rongées par les années. Les jardins étaient retournés à l'état sauvage. Des arbres poussaient dans les décombres des habitations éventrées. Milovan roula jusqu'au fond

de l'impasse. Il se gara devant le dernier pavillon à droite et descendit de la voiture sans couper le contact, hypnotisé par les débris de sa maison d'enfance. Des nuages de condensation s'épanouissaient devant sa bouche à un rythme saccadé : il haletait, les larmes aux yeux. Irena scrutait ses moindres mouvements. L'air sonné, il marcha jusqu'aux planches de récupération clouées de guingois, qui n'interdisaient que très symboliquement l'accès aux gravats de son passé. Il s'appuya à cette clôture de fortune, fasciné par la petite pente abrupte menant au garage, qu'il entrapercevait entre les branches dénudées des arbustes. La porte coulissante et ses rails avaient été volés depuis belle lurette et l'entrée dessinait un rectangle noir, impénétrable, dans la luminosité incertaine.

La dirigeante de Dignité et Justice descendit à son tour. Son premier geste consista à allumer une cigarette. Elle en pompa une longue bouffée, qu'elle paya d'un accès de toux sèche et sifflante. Elle rejoignit Milovan, la caméra à la main. Avant de filmer son compagnon de voyage, elle tourna la caméra vers elle. « Irena Ilić, village d'Erdut, mardi 24 janvier 2017, 10 h 49. » Elle effectua un plan de l'impasse, puis de la maison et de Milovan obnubilé par ses visions. Elle lui parlait, mais il n'entendait rien. Il écarta deux planches et se glissa dans la propriété ; captivé par l'obscurité du sous-sol, il marchait comme un somnambule. Il descendit le

raidillon en apnée, transi. La juriste lui emboîta le pas, immortalisant sa descente aux enfers. Il hésita un instant sur le seuil, avant de se noyer. Il avança de deux ou trois mètres dans le garage. L'endroit était devenu un véritable dépotoir ; les murs étaient recouverts de graffitis obscènes et de déclarations d'amour à l'emporte-pièce, au milieu de cœurs percés de flèches. Ça puait la pisse de chat. Irena restait en retrait.

Leurs yeux s'habituèrent à la pénombre et Milovan reprit son voyage dans le temps, sans se soucier des immondices qui jonchaient le sol. À sa droite, le mur du garage s'arrêtait net et donnait dans l'autre partie du sous-sol, qu'ils appelaient « la cave », ses parents, sa sœur et lui. Milovan sanglotait maintenant. Secoué de hoquets, il désignait du doigt les fantômes des objets d'autrefois.

« Là, il y avait l'établi de mon père. Et là, du bois et du charbon. Ici, un gros tas de pommes de terre. C'est ici, juste ici que j'ai essayé de me cacher. »

L'avocate décida de ne plus rien dire du tout. Là où il se rendait, Milovan devait cheminer seul.

Il se retourna et montra l'escalier.

« Ils sont descendus par là. Ils vociféraient. Hideux. Terrifiants. Le premier à avoir posé le pied par terre a abattu mon père, sans sommation. Il n'était même pas armé. Bang. En pleine tête. Là, précisément là, gisait son

corps, sa cervelle répandue, et ici, ils se sont mis en rond, ma mère et ma sœur au milieu, elles hurlaient, là, toute la journée, saloperie de merde… saloperie de merde… »

Milovan se lamentait, les mains agrippées aux cheveux.

« Moi, j'étais caché là-bas, au fond, avant que l'un d'entre eux ne me débusque et ne me ramène au bord de leur cercle d'horreur. Ils riaient, riaient, riaient. Le type me tordait le bras dans le dos à l'en briser et me forçait à regarder. Ils leur écartaient les cuisses juste sous mon nez. Il était immense, barbu et chevelu, le type qui me tordait le bras me forçait à voir et à… et à… je ne peux pas le dire… C'est trop immonde… Les autres cherchaient visiblement son approbation. Dragoljub par-ci, Dragoljub par-là… »

Milovan effectua quelques pas, s'arrêtant pour estimer l'endroit exact où il avait été maintenu. Il poussait du pied les détritus et avançait en crabe. Il tomba à genoux, la tête entre les mains, les yeux fous, se balançant d'avant en arrière, psalmodiant son horrible récit.

« C'était juste là. Ils ont échangé leur place. Dragoljub s'est mis derrière ma sœur. Et le type qui me tordait les bras dans le dos a glissé sa main dans ma culotte et m'a tripoté. Les autres ont ri encore. Pas

Dragoljub. Lui, il ahanait au-dessus de ma sœur. Il la traitait de tous les noms et la besognait… Clac, clac, clac, c'est le bruit des fesses de ma sœur contre le bassin de Dragoljub… Les autres se sont moqués de celui qui me tenait. Ils l'ont appelé Pavl le Sodomite. Il a baissé mon pantalon et m'a mis à quatre pattes. Et… et… la suite… quoi… la suite… une douleur atroce… son haleine dans mon cou, puante, chargée d'alcool. *Moje pile. Mon poussin.* C'est comme ça qu'il m'appelait en me baisant. Cette fois, c'était ma mère et ma sœur qui étaient obligées de regarder… et ça a recommencé comme ça, toute la journée, mais de pire en pire, avec les outils de mon père… ils ont étalé sa cervelle sur nous, sur notre visage, dans notre bouche, et ailleurs, et… »

Milovan n'était pas pâle, mais carrément spectral. Irena connaissait bien ce processus de libération de la parole. Quand le barrage de la réticence et du déni s'écroulait enfin, ça coulait comme ça sans s'arrêter, des fleuves de pus hors de la plaie. Il fallait laisser ce flux se tarir de lui-même. Hypnotisé, Milovan se raconta à mi-voix la journée par le menu. Irena le filmait, mais il n'en avait cure. Elle n'existait plus. Il ne voyait même pas le faisceau lumineux de la lampe de la caméra. En cas de procès, ce témoignage vidéo constituerait une pièce à charge de poids ; même si les images étaient de piètre qualité, il resterait cette douloureuse et poignante

confession, qui dura trois bons quarts d'heure encore. Des mots terribles, pour une réalité plus terrible encore. Les larmes ruisselaient sur le visage de Milovan, torrentielles. Il hurla les prénoms de sa mère et de sa sœur. C'était bouleversant. Puis le silence les écrasa. Comme un boxeur KO debout ou un ivrogne, le martyr se releva. Il titubait, absent, anéanti par cette abominable anamnèse.

Son accompagnatrice l'appela par son prénom à plusieurs reprises. Sans lui prêter attention, il s'engagea dans l'escalier et le gravit. Il se retrouva dehors, là où était la cuisine autrefois. La pluie tombait, glaciale, mordante. Il ne restait plus que des morceaux des murs et des reliquats de charpente et de tuiles brisées. Tout le reste s'était volatilisé au cours d'un quart de siècle de pillages et de dégradations. Il emprunta la porte d'entrée, si l'on pouvait encore qualifier ainsi les débris de ce quadrilatère vide. Il descendit les trois marches du seuil rongées de mousse et gagna la sortie d'un pas chancelant.

Autrefois, des dalles dessinaient un joli pavage jusqu'à un portillon, mais tout avait disparu, dalles et portillon. Au milieu des herbes hautes serpentait un mince ruban de boue. Des carcasses rouillées et des restes de moteurs se dissolvaient dans le jardin, que les gens du coin considéraient comme une décharge.

Milovan écarta l'assemblage de bric et de broc qui obstruait l'entrée et il resta tout hagard sur le trottoir.

L'avocate remarqua alors qu'une des fenêtres du seul pavillon encore en état dans l'impasse s'était allumée. Elle suggéra à Milovan, complètement désorienté, de l'attendre dans la voiture. Il obtempéra, se laissant guider comme un enfant.

Elle se dirigea vers la maison et entra sans hésiter dans le jardin. L'occupant devait épier leur manège, car la porte s'entrebâilla avant qu'elle n'ait eu le temps de frapper. Ce fut d'emblée glacial. Dans l'embrasure, une femme entre deux âges, la mine épuisée, attaqua avec hargne.

« Qu'est-ce que vous voulez ?

— Bonjour, je cherche des renseignements sur les habitants de ces maisons.

— Z'avez pas le droit d'entrer dans ces propriétés. »

Irena répliqua sur le même ton.

« Si, au moins en ce qui concerne cette maison-là. »

Elle désigna les ruines du pavillon de la famille Kovak et marqua un temps, avant de porter l'estocade.

« Cet homme, là-bas, il avait dix ans quand des paramilitaires serbes ont massacré sa famille dans le sous-sol de ce pavillon. Il est le seul survivant. »

La femme blêmit. Elle devait avoir au plus une quarantaine d'années. Son visage dur, marqué par la précarité et la besogne, se radoucit quelque peu.

« Ah, bon… Désolée pour lui. Mais ça m'dit pas c'que j'ai à voir dans tout ça.

— Vous n'auriez pas entendu parler des événements de novembre 91 ? Les Lions de Serbie, ça vous évoque quelque chose ? »

La femme fit non de la tête, précisant sa pensée.

« Je suis arrivée ici en 2003. C'te baraque, personne n'en voulait. Tout juste si on me l'a pas filée. C'est comme habiter dans un endroit maudit. Feriez mieux de laisser tomber.

— Pourquoi ?

— Les gens du coin détestent parler de tout ça, de la guerre. Vous diront rien du tout. Certains rasent les murs, rapport à ce qu'i zont fait à leurs voisins. I z'en sont pus si fiers aujourd'hui. Tout ce qu'i zont fait, c'est de mettre une plaque, sur un rocher, merde, comment ça s'appelle ce truc ? Savez bien, une plaque avec les noms des morts.

— Une stèle ?

— C'est ça !

— Vous pouvez m'indiquer où elle a été posée ?

— Pour sûr que ça je peux. Vous sortez de l'impasse, pis sur la droite et tout droit. Z'arrivez à une petite place. C'est là, au milieu.

— D'accord. Merci. »

La porte se referma. Irena avait l'habitude de ces entretiens désagréables. Celui-ci, tout compte fait, s'était même plutôt bien déroulé. Au moins avait-elle obtenu quelque chose. Elle tira son paquet et s'alluma une clope. Allègement du manque et cisaille de la toux sèche à la clé. Elle regagna la voiture en cogitant, secouée par la quinte qui embrasait ses bronches.

Elle prit le temps de terminer sa cigarette sous la pluie, avant de s'installer au volant. Son compagnon de voyage était avachi contre la portière, inerte, les yeux fermés. L'expérience l'avait totalement vidé de ses forces. Irena démarra. Au bout de six-cents mètres, elle s'arrêta. Son passager ouvrit un œil.

« Qu'est-ce que vous faites ?

— Venez avec moi, Milovan. »

Ils se plantèrent devant la stèle. Sur une plaque de bronze rivée à un roc, une liste d'une quarantaine de noms environ.

« Là ! »

Milovan désignait d'un index tremblant les noms des membres de sa famille.

« Tomislav Kovak, mon père. Nada Kovak, ma mère. Vera Kovak, ma sœur…

— Vous reconnaissez d'autres noms ? »

Du fond des temps, lui semblait-il, des souvenirs presque estompés remontaient à la surface. Des intonations familières chantaient à son oreille.

« Oui, là, les Molnar. C'étaient des Hongrois. J'étais à l'école avec leur fils Dalmir. Et là, Jurić, notre voisin. Un vieux monsieur très gentil. Il donnait toujours des fruits à mes parents, par-dessus la clôture. Et là… et là… et là… morts aussi… »

Irena prit en photo la stèle avec son portable, une vue générale d'abord, puis un zoom sur la famille Kovak.

« Allons-nous-en, Irena.

— J'ai une dernière chose à accomplir. Je dois me rendre à la mairie. Vous n'aurez qu'à rester dans la voiture, afin de vous rétablir un peu. »

Milovan consentit d'un faible hochement de tête.

Irena entra l'adresse de la mairie dans le GPS. Ils roulèrent deux minutes, au milieu des maisons basses aux toits rouges. C'était triste à pleurer. Toutes les couleurs s'éteignaient sous l'averse. Il n'y avait pas un chat dans les rues. Elle stoppa devant une bâtisse pavoisée aux couleurs croates. Le maire, un jeune type

trapu, sans doute un paysan aisé, lui broya la main en guise de salut. Il détailla avec condescendance la silhouette décharnée de la juriste, de la tête aux pieds, en prenant son temps, avec l'air de penser qu'il ne la trouvait pas belle. Il était trop jeune pour avoir pris part aux exactions des années 90, mais cela ne signifiait en rien qu'il n'était pas un nationaliste convaincu. Dans la région de Vukovar, la haine vivace entre les deux peuples scindait villes et campagnes en territoires quasi étanches. Les deux communautés évitaient les contacts le plus possible. L'édile exhiba à contrecœur les certificats de décès des victimes des massacres de 91. Irena en réclama une photocopie. Il s'exécuta de mauvaise grâce, lui expliquant qu'on avait découvert des corps dans des puits ou dans des charniers, dans les bois.

« On a regroupé tous les restes dans une seule fosse commune, au cimetière. Voilà tout ce que je sais.

— Vous avez des photos des miliciens qui ont pris la ville ?

— Non.

— Vous savez qui ils étaient ?

— Non.

— Vous savez ce que sont devenus ceux qui ont participé au nettoyage ?

— Non.

— Vous ne voulez pas répondre à mes questions ? »

La trogne du maire se ferma. Jusque-là latente, son hostilité éclata au grand jour.

« Vous arrivez là, comme ça ! Vous fouillez la vieille merde ! Barrez-vous !

— Vous n'avez pas répondu à ma question : avez-vous des photos ou des vidéos ?

— Aucune. Rien de rien. S'il y en a, ceux qui les possèdent ne s'en vantent pas.

— Et vous ne connaîtriez pas des témoins directs des événements de 91, qui seraient prêts à m'en parler ?

— Putain ! Vous n'avez pas écouté, ou quoi ?

— Il y a bien quelqu'un qui a assisté à quelque chose, non ? Alors, qui ?

— Personne ne vous dira rien du tout, ma p'tite dame. Ici, nous ensevelissons nos rancœurs et nous dormons avec.

— Alors elles se réveilleront un jour ou l'autre et vous sauteront à la gorge !

— Nous verrons bien, nous verrons bien ! Allez-vous-en, maintenant. »

Au moment où Irena quittait les locaux, le maire la héla. Tout en surjouant son exaspération par de gros soupirs, il lâcha une information.

« Il y a peut-être une personne qui acceptera de vous répondre. La veuve Petrović. Elle demeure à la sortie du village. »

Il griffonna l'adresse sur un morceau de papier qu'il tendit à l'avocate. Elle s'en saisit sans le remercier et tourna les talons. Connard !

*CHAPITRE 19*

## LE HAVRE, CITÉ DE LA VALLÉE VERTE

MARDI 24 JANVIER 2017, 11 H 27

Depuis les fenêtres de son appartement, au dernier étage de la tour Picasso, Zakaria Khaledzaoui fumait sa cigarette en contemplant les quartiers de la ville haute : une forêt de tours et de barres, trouée par les clairières des champs pavillonnaires et les buissons de maisons de ville, son maquis à lui, un territoire âprement disputé, objet de luttes sans fin et de convoitises diverses. Il aurait bien voulu dire son empire *tout entier*, mais tel n'était pas le cas. De Caucriauville à l'est, jusqu'à Dollemard tout au bout à l'ouest, vers les falaises de craie qui tombaient dans la Manche, tous les hauts du Havre se partageaient entre lui et ses rivaux du clan Kelkal, sans parler de bandes plus ou moins importantes, dont l'émergence sporadique tendait à réduire l'étendue de son domaine et qu'il fallait soit affronter, soit convaincre de le rejoindre.

Tout n'était pourtant pas si moche. La vie bouillonnait dans cette partie de la ville, si redoutée que la seule évocation de la Vallée Verte provoquait des idées vagues d'enfer ou de bagne chez ceux qui n'y vivaient pas. Il n'y régnait pas qu'une brutalité aveugle

et permanente. De l'extérieur, lorsqu'on circulait en voiture, on pouvait voir des immeubles plutôt bien entretenus, des espaces aérés et de nombreux arbres, des stades et des complexes sportifs, des établissements scolaires et des médiathèques. Ce n'était pas un territoire enclavé et totalement laissé pour compte. Le tramway et le bus montaient jusque-là.

En direction du sud et du sud-ouest, le plateau dévalait abruptement jusqu'aux abords de la ville basse. Le panorama ne se dégageait que bien plus loin, au niveau des bassins de Port 2000, des quais de déchargement des containers, hérissés tout du long de grues et de portiques immenses, et de l'enfilade des cuves énormes de la digue Laroche. La nuit, la vue était encore plus magique. La zone du port brillait de mille feux, éclairée en permanence par toutes les lumières indispensables au déchargement des navires. Là, les porte-conteneurs géants affluaient du monde entier. C'était le cœur de la région. Il en irriguait toutes les artères, pulsant en permanence, avalant et recrachant le trafic planétaire. Un carrefour connecté au monde entier, à cinq-cents ports différents, répartis sur tout le globe. Rien ne s'y arrêtait jamais. C'était le centre névralgique des entreprises Zakaria Khaledzaoui. Le chef de clan caressait de l'œil la zone de débarquement des bateaux, où se jouait une grande partie de sa fortune : pour l'essentiel, ses cargaisons de drogue arrivaient ici, à

Port 2000, depuis le Maroc. À cette distance, il distinguait de petits rectangles multicolores, des damiers eux-mêmes constitués de minuscules briquettes jaunes, rouges, vertes, blanches, bleues, noires : des milliers de conteneurs rangés sur le port, en attente. Il en arrivait sept mille par jour. Les douaniers en ouvraient un sur mille. Et encore, ceux qu'on n'avait pas corrompus.

Au-delà de Port 2000 s'étalait la vaste embouchure de la Seine. Les eaux marron et bourbeuses du fleuve heurtaient de plein front les eaux vert sombre de la Manche. Elles ne se mélangeaient pas. De l'autre côté, le paysage changeait radicalement : coteaux verdoyants, sertis de villes touristiques. Villerville, Trouville, Deauville… Le coin des rupins, des maisons secondaires, des haras et des golfs.

Le seul endroit que Zakaria aimait plus que celui-ci se trouvait au Maroc, à Casablanca. Il retournait plusieurs fois par an au pays, auprès de son frère cadet, pour blanchir l'argent et vérifier la bonne marche de la production de hasch, dans les contreforts du Rif. Il y était reçu parmi les grands barons du trafic transméditerranéen. Il investissait dans la pierre et l'économie du pays. Multimillionnaire, Zakaria ne possédait rien en France, pas même sa télévision et ses meubles. Sa famille touchait toutes les allocations possibles, de la cantine gratuite pour sa fille Leila aux APL. Tout ce qu'il utilisait ici, au Havre, ne lui

appartenait pas en son nom propre. Il organisait son insolvabilité, réglait tout en liquide ou en cartes prépayées, lessivait l'argent au Maroc, où il graissait la patte aux caciques.

Samira le rejoignit et lui entoura la taille de ses bras. Zakaria baisait des grognasses. Il aimait ça, la schneck, même celle des crasseuses sans vergogne. Il en bouffait à la pelle, de la chatte, mais c'était vraiment juste pour les bouillave, rien d'autre. Samira, elle, était la Femme, la Mère de leur fille unique. Elle le sentait soucieux depuis quelques jours.

« Ça va ? », susurra-t-elle.

Pour le taquiner, elle saisit sa bouée naissante, excroissance de l'aisance matérielle bien assise. Il était mince, quelques années auparavant. Mais il avait développé l'empire paternel à toute vitesse. Lorsqu'il se rendait au Maroc, il se livrait à un grand étalage de richesses. Le gâchis de nourriture et le gras sur le bide en faisaient partie intégrante, au même titre que les villas, les grosses berlines et les escort-girls. Il grognonna vaguement. De toute façon, s'il avait des soucis liés à ses affaires, il ne s'en ouvrirait pas à elle. Règle absolue : ne jamais parler business en famille. Elle se tut. Enlacés, ils regardèrent le panorama. La pluie cessait enfin. D'une trouée dans les nuages lourds descendait un rayon de soleil, embrasant l'embouchure de la Seine et Port 2000. Un arc-en-ciel déroulait son

prisme juste au-dessus des navires géants à quai, petits comme des jouets à cette distance.

« Il est bientôt midi. Je vais chercher Leila à l'école. Tu viens ? »

Il secoua la tête négativement.

S'il avait su combien peu durerait encore cet état de grâce, il aurait accepté de bon cœur. Elle n'insista pas et le laissa seul.

Zakaria cogitait à plein régime. L'arrestation de Dialo Mabaté était au centre de ses ressassements inquiets. Qu'est-ce que cet enfoiré de négro avait bien pu dire aux flics, lors de sa garde à vue ? Mabaté savait des choses, et pas seulement sur le trafic.

Le Turc et d'autres l'avaient forcé à torturer son propre cousin Abba, un petit fils de pute qui s'était mis à couper la came et, bien pire encore, à rouler pour ces fumiers de Kelkal. Zakaria avait donné son accord de principe à la chose, la terreur étant l'un des meilleurs moyens de tenir les troupes. Mais maintenant, il le regrettait. D'un autre côté, Dialo savait très bien que s'il parlait, sa femme et ses deux gosses en subiraient les conséquences. En attendant, son vendeur allait plonger pour détention et trafic. Par ailleurs, le Turc, sur son ordre, avait liquidé ce merdeux de Kévin Larue, suite à l'arrestation de Dialo. Son corps avait disparu dans le port. Normalement, personne ne s'en soucierait. Mabaté,

par contre, était toujours vivant. Une erreur qu'il faudrait réparer d'une manière ou d'une autre, soit en payant, soit en tuant. Le téléphone sonna.

« Zak ?

— Salut, Mehmet. Alors ?

— Il a pu téléphoner à sa zouze ce matin, juste pour lui dire qu'il plongeait. Il avait un message indirect pour toi, apparemment.

— J'écoute.

— Il a rien balancé du tout.

— T'en penses quoi ?

— Hm, il sait ce que sa famille risque, alors… si besoin, il aura un accident en taule. On lui fera la zermi.

— OK, on avisera. Et tu as pu remplacer facilement Kévin et Dialo ?

— Ouais, sans problème. On est pas à Pôle emploi, ici. (*Les deux hommes se marrèrent.*)

— Bon, t'as mis qui à la place de Dialo ?

— GC. Il prend de la graine. Il est pas trop teubé.

— OK, mais pas de poudre pour le moment. Il apprend le taf avec du hasch et de la beuh.

— OK.

— Et pour remplacer Kévin ?

— J’ai mis Rayan.

— Nickel. C’est une bonne idée. Vu qu’il travaille avec Brandon, il ventilera directement la coke à nos putes. Bon, t’as trouvé de la teucha ?

— Ouais, j’ai vu ça avec Brandon. Il nous ramène deux nouvelles, deux minettes bien chaudasses, une Black et une Blanchette. La Black a quatorze ans. La Blanche en a presque seize ; elle s’appelle Kyliana. Elles sont vraiment *cute* et vicieuses. Deux crasseuses à fente chaude. Je les sens bien faire du X, ces tepus.

— Où ?

— Chez moi. Demain soir.

— D’acc. Fin de la causette. Change de 06, tout de suite.

— OK, à demain, Zak.

— À demain, mon frère. »

Ce dingue de Mehmet… Ils avaient fait toutes les conneries imaginables depuis leur enfance. Très vite, le Turc, comme tout le monde le surnommait, avait montré d’excellentes prédispositions à la bestialité. Il avait usé jusqu’à la corde toutes les possibilités d’insertion, tous les stages de bonne conduite animés par des pédés de psychologues complètement narvalos, qui s’acharnaient à le faire entrer dans le droit chemin par de beaux discours sur les idéaux républicains. Zakaria secoua la

tête, mi-amusé, mi-dépité. Société de lâches dégénérés, terrifiée par les maux qu'elle aurait dû combattre par les armes, amenée fort logiquement à disparaître à courte échéance. En Turquie, Mehmet n'aurait pas fait un centième des conneries qu'on lui reprochait ici en s'excusant presque. Il aurait été tabassé à mort dans une sombre ruelle d'Istanbul, par des flics brutaux.

*CHAPITRE 20*

## BELGRADE, SALON DE L'HÔTEL GARNI AIRPORT

MARDI 24 JANVIER 2017, 18 H 27

La veuve Petrović vivait dans une toute petite maison vétuste, cernée de poules en liberté, à l'écart des autres habitations. Elle fut la première à se montrer courtoise avec eux. Autour d'une tasse de thé, Milovan, blanc comme un linge, et Irena, concentrée et attentive, l'écoutaient raconter. Elle relata le départ des colonnes d'expulsés pour les camps d'internement. La vieille tamponnait ses yeux humides à l'aide d'un mouchoir roulé en boule.

« Honte à nous. Ces gens étaient nos voisins, nos amis, nos parents parfois. Et nous n'avons rien fait. Rien du tout. Serbes, Croates, qu'est-ce que ça pouvait bien signifier ? »

Elle pleurait pour de bon, cette fois.

« Et les Lions de Serbie, ceux qui ont massacré la famille de Milovan ? Vous les avez vus ?

— Oh que oui ! Ils ont traîné dans les rues comme des charognards pendant quelques jours, circulant dans de grosses voitures noires ; ils buvaient avec les soldats et les membres serbes de l'ancienne Défense territoriale.

Du poste de police, on entendait les hurlements des prisonniers. Tout le monde en avait peur, même nous, les Serbes. Puis ils sont repartis. Je ne sais pas où. Voilà. Dieu les maudisse. Des massacres précisément, je n'ai pas vu grand-chose. Tous ceux qui essayaient de s'interposer risquaient gros, y compris les Serbes. »

La veuve décrivit en peu de mots les Lions. Ça correspondait bien. Irena remercia la vieille paysanne et éteignit sa caméra. Ils prirent congé.

Elle conduisit. La rage sourde de Milovan empoisonnait l'atmosphère dans la voiture. Au bout d'une heure, n'y tenant plus, l'avocate rompit le silence.

« Milovan, l'essentiel, je le connais désormais. Est-ce que vous voudriez bien m'expliquer comment vous êtes arrivé en France ? »

Le jeune homme opina avec résignation. Autant crever une bonne fois pour toutes l'abcès. Ce qu'il lui conta, seul Boris en connaissait réellement le détail.

Un soldat serbe de la JNA, l'armée régulière yougoslave, l'avait découvert le lendemain, dans la maison ouverte aux quatre vents. Le rez-de-chaussée et l'étage avaient été détruits à la grenade. Il avait encore neigé pendant la nuit. Il gelait à pierre fendre. Était-ce ce froid de loup qui l'avait maintenu en vie ou la douleur partout dans son corps ? Ce type venait certainement racler les fonds de tiroir, fouillant les

décombres à la recherche d'argent, de bijoux cachés ou de passeports à revendre au marché noir. Milovan avait gémi et ouvert les yeux. Dérangé dans son pillage, le militaire l'avait mis en joue, hargneux, sur le qui-vive. Il paraissait immense lui aussi, comme ça, en contre-plongée. Milovan avait perçu la crispation de son index sur la queue de détente. Il espéra mourir. Il rivait ses yeux à ceux du soldat. Il eut même la force de le supplier. « Tire ! » Mais l'intrus avait juré, louchant sur les cadavres nus de sa mère et de sa sœur, les jambes ouvertes en grand. Il avait abaissé son arme. Il avait pris Milovan par le creux du bras et l'avait remis sur pied avec rudesse, lui ordonnant sèchement de remonter son pantalon. Le froid écoulement du foutre mêlé de sang le long de ses cuisses le dégoûta. Le soldat avait rempli un sac de pommes de terre, puis il l'avait chassé de la maison en le poussant devant lui, du bout de son arme. Il aurait mieux fait de l'abattre.

Des pansements ensanglantés autour du cou, maintenus par une écharpe crasseuse, du sparadrap et de la ficelle, Milovan avait été expulsé avec un convoi de réfugiés croates et hongrois, vers le camp d'internement de Velepromet, un site de stockage industriel au sud de Vukovar. Puis, après le triage des prisonniers, on l'avait envoyé au camp de Stajićevo, en Serbie. Il y fêta ses onze ans, le 17 janvier 1992. Il en était ressorti quelques semaines plus tard, le 21 mars 92,

à l'occasion d'un échange de prisonniers entre la Croatie et la Serbie. Le sort lui avait offert ce cadeau désespérant et toxique : il avait survécu.

Tout le temps de son internement dans les camps, il ne dégoisa pas un mot, se terrant, le regard oblique, animal sale, maigre et terrifié. La cicatrice croûteuse autour de son cou parlait pour lui. Les autres prisonniers lui foutaient la paix, sauf quand il s'endormait : le gamin faisait des cauchemars visiblement horribles. Ses cris auraient pu exaspérer les gardiens. Aussi, dès qu'il commençait à gémir dans son sommeil, un compagnon d'infortune le secouait-il pour qu'il se réveille. Par ailleurs, il était peu encombrant. Il se contentait des restes infects que ses codétenus voulaient bien lui donner. Il se pelotonnait le plus possible et n'attirait pas l'attention des geôliers serbes. Quand ils lui disaient « dégage, le rat », il se faisait tout petit et attendait la fin des coups sans protester.

Il ne se remit à parler qu'au déploiement de la Force de Protection des Nations Unies, la FORPRONU. Il avait été admis dans un camp international d'une « zone rose », une zone protégée, d'où on l'avait ensuite envoyé en France, là où il était attendu, avec le statut de réfugié.

Sa famille n'avait vraiment pas eu de chance. Ils s'apprêtaient à quitter la Croatie – ce n'était plus qu'une question de jours –, pour s'installer dans l'Hexagone,

chez un cousin de son père, né là-bas en 1950. Tout était prêt pour les accueillir.

C'est là que Milovan se rendit finalement, en passant par l'Autriche. Jean-Luc Horvat, le cousin de son père, avait réussi à le retrouver grâce aux agents du Comité International de la Croix-Rouge. Une famille de réfugiés croates l'avait accompagné jusqu'à Vienne. De là, il avait pris le train pour Lyon. Il aurait pu ressentir de l'appréhension, dans ce monde nouveau, aux dimensions impressionnantes pour un petit pécore croate. Mais la seule chose qui le terrifiait, c'étaient ses cauchemars obsessionnels, les visions distordues des soudards, la gueule haineuse et vicieuse, à poil derrière sa mère et sa sœur, leur queue allant et venant en elles. Et l'hallucination auditive, le souffle du violeur qu'il entendait en permanence au creux de son cou, tandis qu'il lui déchirait le cul, puis ce râle de jouissance, mêlé aux mots tendres. *Moje pile. Moje srce malo.* Soufflée avec les affreux mots d'amour, il pouvait encore *flairer* l'haleine chargée d'eau-de-vie.

« Je les entends toujours, Irena. Parfois, je me retourne brusquement, comme si j'avais l'intuition que quelqu'un allait m'attaquer dans le dos. »

Même quand il était éveillé, il lui arrivait de hurler, rattrapé par ses pires visions nocturnes.

« Je hais les Serbes, Irena. Même vous. Je ne peux pas m'en empêcher. »

L'avocate encaissa sans broncher cette sortie agressive. Le silence retomba.

« Si Dragoljub est encore en vie, je vous promets que nous l'aurons. »

Cette fois, ils se turent tout à fait.

Elle le mena jusqu'à son hôtel. Ils burent un café en silence dans le salon, chacun ruminant dans son coin. Elle regarda sa montre : 18 h 27. Au moment où elle s'apprêtait à partir, Milovan lui demanda d'attendre un petit instant. Il sortit son chéquier.

« Pour l'ONG. »

La directrice de Dignité et Justice lut le montant. Trente mille euros. Et de son portefeuille, il tira une liasse épaisse.

« Pour vos frais personnels et menues dépenses. Dix mille euros. Prenez. Prenez, vous dis-je. »

La confusion gagna la juriste. Dix mille euros… Deux ans de salaire moyen en Serbie. Devant tant d'insistance, elle accepta néanmoins l'argent et le rangea dans son sac, confuse.

« Et maintenant, Irena ?

— Je vais me rendre à Knin. Je vais repartir du dernier endroit où les Lions ont été vus.

— Entendu. Tenez-moi au courant de vos avancées.

— Vous avez été courageux d'y retourner, Milovan.

— C'était horrible.

— Vous témoignerez s'il y a un jour un procès ?

— Oui.

— Excellent. J'ai écrasé la tête du dernier des Serpents de la Drina. Je vais ajouter une tête de lion à ma collection de trophées. »

Ils se serrèrent la main et l'avocate quitta le bar de l'hôtel, une clope déjà fichée entre les lèvres. Le jeune homme remonta dans sa chambre, se doucha longuement, se changea et quitta les lieux. Il rendit le véhicule à l'agence de location et prit son avion pour la France.

Complètement éreinté, il s'endormit pendant le vol, mais tous les passagers sursautèrent quand il poussa un hurlement atroce. Son vieux cauchemar avait été revivifié par la visite au pavillon, tel un tableau restauré dont les couleurs paraissent soudain plus criardes. Une vision de l'enfer de Jérôme Bosch. Dans son sommeil, il avait nettement entendu les insanités et les mots doux, au creux de son oreille. *Moje pile. Mon poussin. Moje srce malo. Mon tendre cœur.* Le Croate peinait à reprendre son souffle, les ongles incrustés dans les accoudoirs. Son voisin le fusilla d'un regard furibond. À l'hôtesse qui venait aux nouvelles, il balbutia des excuses mortifiées.

« Je… désolé… un rêve affreux… excusez-moi… ça va mieux… vraiment désolé… »

*CHAPITRE 21*

## BELGRADE, LOCAUX DU MINISTARSTVO UNUTRAŠNJIH POSLOVA, 2 BOULEVARD MIHAJLA PUPINA

JEUDI 26 JANVIER 2017, 17 H 43

Dans la chambre miteuse de son trois-pièces du Blok 70, le pire ghetto de Novi Beograd, Irena voguait dans les eaux troubles de la somnolence, nue, brûlante de fièvre, en croix sur le lit. Elle devinait que quelque chose de grave se tramait dans son corps. Ses cellules ourdissaient un sombre complot. Elle toussait à s'en déchirer la gorge. Sur le dos de sa main perlèrent quelques gouttes vermeilles. Elle coula enfin dans le sommeil, telle une pierre dans l'eau noire.

À son réveil, elle se tira du lit comme une petite vieille percluse et rédigea d'une main tremblante tous les mémos de son enquête. Elle était de toute évidence trop lasse pour terminer ce marathon toute seule. Il était grand temps de collaborer activement avec la cellule des enquêteurs des crimes de guerre, près le parquet de Belgrade. L'inspecteur Cane Staković l'avait remarquablement secondée dans sa traque de Vladislas Krakić. L'intégrité de ce jeune flic était notoirement connue, tout autant que sa volonté d'en découdre avec

les bourreaux des années 90. Désormais certaine de la véracité du témoignage de Milovan, elle envoya toutes ses notes au procureur Markus Marković et lui demanda de saisir Cane des investigations sur les Lions de Serbie.

Elle se prépara un bol de soupe en sachet et s'enfouit sous son plaid, sur l'antique canapé. D'un regard morne, elle parcourut l'appartement : un vrai trou à rat, démodé, dégueulasse et bordélique. Ça puait le rance et le tabac. Tout en sirotant sa soupe brûlante, elle tira une clope d'un des paquets qui traînaient sur la table et l'alluma. Elle expectora tellement que les soubresauts vidèrent le récipient de moitié, l'ébouillantant au passage. « Et merde ! Quelle conne ! » Les bras plaqués sur ses côtes tant elle toussait, elle s'extirpa des coussins et prit le taureau par les cornes. Elle écrasa sa cigarette et attrapa un sac plastique sous l'évier. Un brin de ménage ne ferait pas de mal. Elle ouvrit les fenêtres en grand. Quoique logée au douzième étage de la tour, Irena entendait les notes agressives du rap russe qu'écoutaient les dealers en bas de l'immeuble. Elle briqua jusqu'à épuisement total.

En fin de matinée, Markus Marković la rappela de chez lui, plutôt que depuis son bureau du ministère de la Justice, où les murs avaient parfois des oreilles. Il estimait à sa juste valeur le travail d'Irena, à qui il accordait toute sa confiance. Il lui demanda quelques détails sur l'affaire en cours. Après qu'elle les lui eut

fournis, Marković l'assura de son soutien et lui apprit qu'il avait d'ores et déjà saisi l'inspecteur Cane Staković de l'affaire. Elle aurait toute latitude pour échanger avec le policier et travailler avec lui.

Sitôt que le procureur Marković raccrocha, Irena appela Staković.

« Cane ? Bonjour, c'est Irena Ilić.

— Salut Irena, je sais ce qui me vaut votre coup de fil. Markus Marković m'a déjà appelé. Je suis officiellement en charge de l'enquête.

— On peut se voir pour faire le point ?

— Pas de problème, je passe ce soir à Dignité et Justice. »

Le flic et l'avocate se respectaient. Cane entretenait des relations détendues avec elle, jamais protocolaires. C'était un bon policier, avec juste ce qu'il fallait de poigne et de finesse. Il ne jouait pas les gros bras, contrairement à bien des flics de ces contrées où uniforme et plaque rimaient souvent avec abus d'autorité, voire corruption. Par contre, il maniait son intelligence comme une dague et n'hésitait jamais à mentir ni à manipuler s'il s'agissait de piéger des criminels.

Cane prit une gifle quand il ouvrit la porte de l'ONG et aperçut Irena, assise derrière son bureau. Ce grand escogriffe roux, à l'air d'éternel adolescent, la regardait

avec des yeux tristes. Mal à l'aise, il ébouriffait d'une main nerveuse ses flamboyants cheveux rebelles. Décharnée, jaune et flétrie, l'avocate lui flanqua la trouille. Dieu qu'elle avait l'air mal en point ! Il ne l'avait plus vue depuis l'arrestation de Krakić et, en trois mois à peine, elle était devenue une vraie enseigne publicitaire de pompes funèbres. Irena perçut la gêne chez le jeune homme, qui avait la mine figée entre le sourire qu'il lui adressait en entrant et la mauvaise surprise qui l'avait saisi. Ça ne dura qu'une demi-seconde, mais ils avaient compris tous les deux. Cane réagit et s'installa au bureau, en face d'Irena. Cette dernière attaqua un exposé exhaustif de tous les éléments du dossier.

Ils se rendirent le lendemain matin chez la mère de Vladislas Krakić, à Mramorac. Ils étaient escortés d'une escouade d'une dizaine de policiers des Groupes d'Intervention. Les descentes chez les ultranationalistes pouvaient vite tourner au drame. Ils étaient en règle générale bien armés et sans état d'âme.

Au nord-est, un vent froid venu de Sibérie poussait devant lui une énorme barre de nuages gris. Il ne tarderait pas à neiger abondamment. Ils se garèrent le long de la maison. C'était une baraque à un étage, aux murs lézardés, blanchis à la chaux et au toit de grosses

tuiles rouges, dressée au croisement de deux chemins de terre, en plein milieu des champs.

L'avocate et le policier s'acheminèrent vers l'entrée. Rien n'interdisait l'accès à la cour, aucune barrière, aucune clôture, sauf un gros chien bâtard agressif. Les aboiements du molosse attirèrent la vieille à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, dont les voilages malpropres remuèrent. Une tête de mégère apparut entre les deux bouts de tissus douteux. Elle ouvrit la fenêtre.

« Bonjour, madame Krakić, je suis…

— Je sais très bien qui vous êtes, sale pute ! »

Le ton était donné.

« On n'habite peut-être pas à la ville, mais on a quand même la télé. On se tient au courant. Vous êtes une salope de traîtresse, l'avocate qui traque des Serbes. Honte à vous ! Vous avez piégé mon fils ! »

Elle cracha en direction d'Irena. Le glaviot s'étoila sur la boue du chemin, aux pieds de son interlocutrice.

« À cause de gens comme vous, des héros de guerre sont jetés en taule ! À cause de gens comme vous, la Grande Serbie est morte ! À cause de vous, je ne reverrai plus mon fils ! »

La vieille se signa. Par-dessus sa tête, accrochée au mur, Irena distingua un portrait de Slobodan Milošević,

à côté d'une icône de Saint Sava. Dans le cœur d'une partie des Serbes, le leader demeurait un grand homme. Le visage tordu de ressentiment, la sorcière avait l'air parfaitement prête à lacérer le visage d'Irena. Elle reprit ses invectives.

« Tire-toi, salope ! Tire-toi, sinon je décroche le fusil du mur ! Il est chargé. J'hésiterai pas, je te préviens ! Je te mets un coup de chevrotine dans ta sale gueule. Je le ferai, sur la Sainte Croix ! J'ai plus rien à perdre. »

Cane Staković intervint. Il sortit sa plaque et les hommes, jusqu'alors dans l'expectative, se déployèrent les armes à la main. Le chien reculait et avançait tour à tour, la gueule écumeuse. Mais la mégère ne se démontait pas. Il fallut la menacer d'abattre le fauve pour qu'elle consente à l'enfermer dans son chenil. Les dix policiers inspectèrent la ferme. Cane et Irena attendirent leur feu vert.

« RAS. Vous pouvez y aller. »

Ils firent asseoir la harpie, confisquèrent son fusil accroché au-dessus de la porte de la cuisine et la perquisition commença. On accédait au grenier par une trappe. Le flic réclama une échelle. La vieille lui en indiqua une de mauvaise grâce, sous les dépendances couvertes. Un planton courut la chercher. Le grand rouquin grimpa en premier et rabattit la trappe d'un

coup d'épaule, suivi d'une Irena tellement vacillante qu'un policier dut la maintenir et la pousser.

« Mais allez-y, bon Dieu ! Mettez donc vos mains sous mes fesses. Je sais bien que vous n'êtes pas en train de me tripoter, bon sang ! »

L'agent, rouge jusqu'aux oreilles, s'exécuta, s'effrayant du poids dérisoire de cette femme : un fagot de bois desséché. La trappe avait soulevé la poussière dans le grenier. Ils toussèrent. Cane sortit une lampe de poche et balaya la pièce. Le faisceau s'arrêta bientôt sur une cantine vert kaki. Le sergent tendit par l'ouverture un coupe-boulon et Cane sectionna le cadenas. S'ensuivit un inventaire de tout ce que renfermait la cantine, en l'occurrence un bric-à-brac de souvenirs militaires. Le cœur d'Irena accéléra à la vue de la boîte à chaussures.

« Ouvrez la boîte, Cane. »

Krakić n'avait pas menti. Trois cassettes VHS s'y trouvaient. Le policier les mit aussitôt sous scellés. Dans la malle restaient encore à découvrir un uniforme complet des Serpents de la Drina, ainsi qu'un pistolet mitrailleur Zastava M56 et des rangers d'origine russe. Ils ne libérèrent la vieille qu'une fois la perquisition terminée et les pièces de la malle dûment répertoriées et photographiées, ignorant le déferlement d'insanités dont elle les abreuva jusqu'à leurs voitures.

De retour à Belgrade, ils foncèrent au siège du MUP, le ministère de l'Intérieur, où toutes les directions de la police étaient regroupées, sur le boulevard Mihajla Pupina, à Novi Beograd. Ils traversèrent l'immense dédale de bâtiments et parvinrent au service de l'analyse, des télécommunications et des technologies de l'information, dans les sous-sols de l'un des immeubles. Le technicien les emmena dans une salle pleine de chariots surchargés de matériel multimédia. Il examina avec soin les cassettes et choisit une caméra VHS, qu'il relia à un téléviseur avec des câbles.

Première cassette : vidéo de propagande à la gloire des milices serbes en général et des Serpents en particulier, sur fond de turbo folk ultranationaliste. Rhétorique de guerre, discours enflammés, coups de menton et moulinets de bras. On y voyait les Serpents à l'entraînement.

Seconde cassette : diverses scènes de bataille, effet de caméra à l'épaule, à la manière des reportages de guerre. Pas d'exécutions sommaires ni d'exactions, juste des hommes en train de tirer sur des objectifs invisibles. Toujours pas de Lions de Serbie.

Troisième cassette : un pot-pourri. Des scènes de beuveries, un match de foot avec des hooligans effectuant des saluts nazis et, soudain, une bénédiction par un pope d'un groupe de sept hommes alignés devant leur chef, que l'on voyait de dos.

« C’est eux ! Les Lions de Serbie ! Ralentissez la lecture, s’il vous plaît. »

Le technicien s’exécuta. Le pope balançait un encensoir devant le groupe et marmonnait en exécutant des signes de croix à la manière orthodoxe. Au bout d’un certain temps, pour faire face au prêtre, le leader du groupe se retournait, après avoir mis ses hommes au garde-à-vous. Savait-il qu’il était filmé ? Cela ne correspondait pas du tout à la méfiance dont lui avait parlé Krakić. Il était cadré de pied en cap, puis la caméra zoomait en plan rapproché et finissait en gros plan. Le chef des Lions en personne.

« Stop ! Là… Dragoljub ! On te tient, salopard ! »

Irena comprenait pourquoi tous ceux qui lui avaient parlé de Dragoljub avaient mentionné ses yeux. Ils étaient remarquables de dureté, inexpressifs et fixes, des yeux d’obsidienne.

« Vous pourrez isoler cette image-ci ? Nous allons la diffuser. »

Le technicien opina.

« Je peux vous préparer ça dans l’heure qui vient. Je vous la tire sur papier ou je vous constitue un fichier informatique ?

— Les deux, s’il vous plaît. Et plusieurs formats papier, ainsi que d’autres clichés du groupe et de leur chef Réalisez également plusieurs copies de ces cassettes

sur des CD. Immédiatement. Il est de première importance de ne pas perdre ces pièces à conviction. »

Le technicien chercha du regard l'approbation de Cane Staković.

« Allez-y, Mikhailo. Suivez ses instructions. Tout de suite, s'il vous plaît. »

Ils remontèrent dans les bureaux de la section criminelle. L'accueil qu'on réservait à Cane dans ces locaux était mitigé. Certains officiers de police considéraient la purge des ultranationalistes hors de leurs rangs absolument nécessaire. D'autres, généralement plus âgés, voyaient Irena comme une fouille-merde et Cane comme un vendu aux instances européennes du TPIY.

Cane l'emmena dans son box. Très loin des moyens du bord de l'ONG Dignité et Justice, les locaux de la police au ministère étaient propres et équipés de tout le confort moderne. Comparé à ceux d'un commissariat de province, ce bureau faisait rêver.

« Café, Irena ?

— Oui, volontiers. Je peux fumer ?

— Pas ici, non.

— Tant pis, j'attendrai. Cela ne me fera pas de mal. »

Irena prit la tasse que lui tendait Cane.

« Merci.

— De rien. Bien, et maintenant ?

— Première chose : je peux d'ores et déjà confirmer l'identité de Dragoljub auprès des gens qui m'ont parlé de lui, en particulier Nadja. Je m'occupe de ça dès demain. Deuxième point : il faut vite établir ce qui s'est passé à l'hôpital de Knin, le 5 août 1995. Troisième point : éventuellement trouver des dossiers de démobilisation dans la JNA, correspondant à une période allant de la mi-août à la fin décembre 1995.

— À supposer que Dragoljub Brebulavić soit mentionné dans les dossiers militaires, ce dont je doute fort, Irena… S'il appartenait à une milice, rien n'obligeait l'armée yougoslave à consigner quoi que ce soit sur lui. Bien pire : on peut même imaginer que les pièces relatives à Dragoljub aient été détruites, si tant est qu'elles aient existé. Autre scénario : il peut avoir été intégré à une autre unité, sous un autre nom, s'il a survécu.

— Tout cela est vrai, Cane. Nous verrons bien.

— J'admire votre ténacité, Irena. Avec des bouts de ficelle, vous avez été capable de mener à bien des recherches d'une grande complexité. Dommage que vous ne soyez pas flic.

— Il n'y a rien à admirer. J'obéis à une nécessité interne. »

Cane devina qu'elle faisait référence à ce qu'elle avait subi en Bosnie, alors qu'elle n'était encore qu'une jeune femme de vingt-trois ans. Cane ne connaissait que des bribes du drame d'Irena, déjà bien assez terribles. À condition que tout cela ait été exact, on disait que sa famille et son fiancé avaient été massacrés par des soldats croates et qu'ils l'avaient ensuite prise à la chaîne. Cane eut du mal à ravaler la boule qui lui ankylosait la gorge. L'avocate semblait épuisée. Ils se turent.

Le technicien les tira de leur mutisme. Il se tenait sur le seuil, une enveloppe kraft à la main.

« Entrez, Mikhailo.

— Tenez, inspecteur. Voilà les tirages papier et les CD de sauvegarde. Pour les fichiers informatiques, je vous les ai envoyés par mail. »

Cane sortit des photos de différents formats et les scruta avec attention.

« Une belle tête d'ordure…

— C'est le cas, en effet. »

Irena lui rapporta le récit de Nadja, l'esclave sexuelle de Foča.

« Je vous enverrai la vidéo de son témoignage. C'est accablant. C'est elle que je vais aller voir en premier avec les photos.

— Où vit-elle ?

— À Sarajevo. Rejetée par les hommes survivants de sa famille, considérée comme impure, elle y vit seule. Survit, plutôt… Je l'appelle dès que je rentre chez moi. Je m'y rends dès demain. »

L'une après l'autre, Cane fit glisser lentement les photos entre ses mains. Il s'arrêta sur les sept miliciens au garde-à-vous derrière leur chef.

« Et ceux-là ?

— Pour autant qu'on sache, ils sont presque tous morts. Au moment de l'hôpital de Knin, il ne restait déjà plus que Dragoljub et son complice blessé à la jambe, qui menaçait tout le monde avec son pistolet, Antonije. »

Irena termina son café froid à petites gorgées. Son cerveau clignotait, aux abois : nicotine ! nicotine ! nicotine ! Elle jeta un œil à la pendule : 17 h 43. Elle prit congé.

« Un grand merci, Cane. Sans les moyens de la police, je n'arriverai pas à retrouver Dragoljub.

— Pas de quoi, Irena. C'est l'inverse, en réalité. Vous nous mâchez le travail. À plus…

— À plus. »

*CHAPITRE 22*

## LE HAVRE, CITÉ DE LA VALLÉE VERTE

JEUDI 26 JANVIER 2017, 4 H 38

Mehmet n'avait pas menti. Zakaria Khaledzaoui terminait les deux gamines dégotées par Brandon « le Mac » Marguillier. Elles avaient réussi le test haut la main et il comptait bien les ajouter à son cheptel de gagneuses. Il mugissait comme un taureau. Pour tenir le coup, ils avaient sniffé de la coke toute la nuit. Le gland en feu, il limait les petites putes exténuées. Elles ne se connaissaient pas, mais elles bossaient comme des pros, tel un binôme rodé de longue date. Sa queue allait de l'anus de la Noire à la bouche de la Blanche. Il arrêta d'enculer la Noire et installa à genoux les deux garces devant lui, tandis qu'il se tenait debout au bord du lit. Il se branlait en piaulant avec démence, cornemuse déchaînée. Son addiction au sexe empirait vraiment. Il n'en pouvait plus ! Sa bite ! La douleur dans sa bite ! Ses couilles dans un étau ! Il fallait que ça cesse ! Jouissance et douleur le transportaient jusqu'au délire, sur leur double spirale de feu. Lui restait-il seulement encore un peu de liquide séminal dans les noix ? Branle, branle, branle ! Contorsions dans la zone limitrophe de l'extase

et de la peine. Les deux crasseuses en sueur lui malaxaient les couilles, la gueule grande ouverte.

« Oui ! Raaah… oui… ouuii… allez, les connasses, allez… ouiiiiiii ! »

Zakaria éructait en s'épluchant littéralement la queue. Il avait l'impression que sa peau allait se déchirer. Épuisées, les deux filles lui bouffèrent la pine tour à tour, la pourléchant avec des airs dépravés. Elles n'en pouvaient plus. Il les avait tringlées dans tous les sens et elles s'étaient offertes à tous ses caprices dégueulasses. Ça ne voulait pas venir. Il en tremblait de tout son corps, tel un possédé aspergé d'eau bénite, tétanisé. « Allez, allez, allez, les salopes, aaaalleeez ! » Ça y était enfin, oui, oui, oui, oui, bordel de merde ! La libération approchait. Transe. Il repoussa les deux bouches avides et leur aspergea le minois de quelques gouttes de sperme durement arrachées à ses bourses vides.

« Léchez-vous la gueule, allez ! »

Les deux filles se nettoyèrent à coups de langue.

« Oui… oui… c'est bien. Vous êtes de bonnes putes ! C'est bien, ça ! »

Éreinté, chancelant, presque sonné, Zakaria recula loin du matelas à eau que le Turc avait installé dans l'une des chambres de son baisodrome. Il tituba jusqu'à la salle de bains et fit couler un filet d'eau froide sur son

sexe en surchauffe, avant de se laver entièrement. La douleur fulgura. Il gémit et laissa couler l'eau froide cinq bonnes minutes sur son phallus meurtri. Cassé comme après un effort sportif intense, courbaturé et las, il se doucha longuement. Il ressortit une serviette sur l'épaule et se rassit entre les catins, les jambes flageolantes, du sable dans les yeux. Elles se confectionnaient un rail bien mérité. La poudre disparut dans leurs narines avides, puis elles séchèrent Zakaria. Il leur glissa un ultime doigt dans la fente, qu'il lécha goulûment. Elles priaient intérieurement pour qu'il ne reparte pas pour un tour. Kyliana, la petite blonde, avait l'abricot défoncé au-delà de tout. Aussi sourit-elle plus librement quand il les félicita pour ce bon boulot. Il se leva, compta quelques billets tirés d'une liasse dans sa veste et les leur tendit, à poil, très à l'aise dans sa nudité de maître. Il leur offrit aussi à chacune cinq grammes de coke. Noël avant l'heure pour les deux gamines, de quoi payer toutes leurs contorsions vicelardes de la nuit. De quoi les appâter aussi, et les ferrer. Il se rhabilla et contempla les filles assises au bord du lit, les jambes ouvertes.

« À partir de maintenant, les pétasses, vous travaillez pour moi. Brandon vous expliquera tout. »

*CHAPITRE 23*

## MUNICIPALITÉ DE NOVI GRAD, BANLIEUE DE SARAJEVO, BOSNIE-HERZÉGOVINE

VENDREDI 27 JANVIER 2017, 9 H 35

Irena se leva à trois heures trente, pour prendre à quatre heures le bus qui la conduirait de Belgrade à Sarajevo. Elle arriva à neuf heures dans la capitale de Bosnie-Herzégovine. Elle avait prévenu Nadja de sa venue la veille au soir. De la gare routière, elle se rendit en taxi à Novi Grad, une des municipalités de la ville. Nadja habitait dans l'une des tours du coin le plus déshérité de ce quartier, très similaire à celui de l'avocate à Novi Beograd, immense zone urbaine sinistre, où se déployait la plus prospère des criminalités. Rien que la vue de ces tours accolées les unes aux autres pour former des flûtes de Pan géantes vous donnait envie de mourir. Heureusement, ce matin-là, un pâle soleil d'hiver tempérait un peu la déprimante hostilité de cette zone. La neige qui tombait dru à Belgrade n'était pas encore arrivée dans la capitale bosniaque, mais cela ne tarderait plus.

Elle pénétra dans un hall saccagé. Les murs étaient couverts de graffitis et les boîtes aux lettres éventrées. Ça puait la pisse rance. Merde. L'ascenseur ne

fonctionnait pas. Irena gravit à pas comptés les quatorze étages, obligée de s'arrêter à chaque palier. La drogue s'était emparée de ces barres d'immeubles. C'était crade et effrayant. Au quatorzième, presque une demi-heure après le début de l'ascension, la meneuse de Dignité et Justice était complètement vidée et en sueur. La porte s'ouvrit ; la bouche de Nadja s'arrondit sur une exclamation muette. Irena avait du mal à s'y faire. Putain ! Était-elle si moche à voir ? La main appuyée au chambranle, elle toussa tant et plus avant de pouvoir mettre un pied dans le minuscule appartement de son hôtesse.

La toux de sa visiteuse un peu retombée, Nadja s'effaça et la fit entrer. Elle avait préparé du thé, un luxe pour les grandes occasions. Les deux femmes s'assirent et sirotèrent le breuvage brûlant en silence. Puis Nadja posa sa tasse et questionna l'avocate.

« Il y a du nouveau ? »

L'invitée opina et sortit de son sac le jeu de photos. Au moment de Foča, Nadja avait seize ans et ne savait rien des hommes. Elle en était sortie à dix-sept ans, brisée pour toujours. Aujourd'hui, elle en avait quarante, mais elle paraissait sans âge tant elle s'ingéniait à masquer toute marque d'une féminité vécue comme une malédiction. Habillée de vêtements larges et noirs, les cheveux entièrement dissimulés par un voile, sans aucun maquillage, elle portait un deuil permanent.

C’était une attitude courante chez les victimes de ces viols collectifs. Nadja reconnaissait en Irena les mêmes stigmates. Elle savait ce qu’elle avait vécu. Aussi s’agissait-il moins de la rencontre d’une avocate serbe et d’une cliente bosniaque que de la réunion de deux femmes communiant autour d’un même désastre.

Irena tendit les photos à Nadja. Cette dernière s’en saisit avec appréhension et les fit défiler une à une, jusqu’à ce qu’elle bondisse et crie.

« C’est lui ! C’est lui ! »

Puis, la main plaquée sur la bouche, elle avait éclaté en sanglots, marchant autour de la table basse et poussant d’étranges gémissements. Irena avait laissé passer l’orage.

Nadja s’était rassise après plusieurs minutes de lamentations. Les yeux morts, elle avait regardé les autres photos.

« Tu les reconnais ?

— Oui. Certains. Lui, lui, et lui.

— Tu as des noms ?

— Celui-là, les autres l’appelaient Antonije. C’était le deuxième chef. Et celui-là, c’était Miklos. Et lui, Pavl, qui préférait prendre de jeunes garçons. Les autres, je ne sais pas.

— Lequel, Antonije ?

— Lui, là, au bout du rang. Ils l'appelaient aussi Gradimir. Son nom, peut-être. »

Du bout de l'index, elle lui désignait une petite frappe au crâne rasé, les yeux très rapprochés, le nez en lame de couteau.

« Et pour leur chef, tu es sûre ? »

Nadja reprit la photo, le visage plissé de dégoût.

« Pas de doute. C'est lui. C'est Dragoljub… Vous allez le coincer ?

— S'il est encore vivant, on va tout faire pour. Excuse-moi, je dois appeler un collègue. »

Irena téléphona à Cane Staković.

« Bonjour, Cane. J'ai la confirmation. C'est bien lui. De plus, Nadja a formellement identifié son second, Antonije Gradimir. C'est celui qui est au bout du rang à droite. »

La victime accepta de confirmer ses propos face caméra. Irena l'installa devant son nouveau caméscope, qu'elle avait acheté grâce à l'afflux de dons, en particulier les généreux chèques de Milovan. L'entretien dura plus d'une heure. Cela fait, elle se reposa sur le petit canapé. Nadja lui demanda jusqu'à quel point elle était souffrante.

« Je ne sais pas, Nadja, mais ça ne va pas fort. Je crois que je suis très malade.

— Tu as vu un médecin ?

— Non, pas encore. Je n'en ai pas très envie. À toi, je peux bien le dire…

— Mais plein de gens ont besoin de toi.

— Moi, je n'ai plus besoin de moi. Je suis lasse. »

Sa compagne d'infortune lui expliqua qu'elle allait certainement mourir à plus ou moins brève échéance. Les yeux de la Bosniaque s'embuèrent. Une question lui brûlait les lèvres. La dirigeante de Dignité et Justice la devança.

« Pour l'enquête, ne t'inquiète pas si je meurs avant la fin. Je travaille en équipe, avec le policier que j'ai appelé tout à l'heure, Cane Staković. C'est un homme très bien, tu peux lui faire confiance. Il a mené l'arrestation de plusieurs criminels de guerre, dont celle de Vladislas Krakić. »

Nadja acquiesça ; Irena s'endormit, assommée de fatigue.

*CHAPITRE 24*

## LIEU INCONNU

VENDREDI 27 JANVIER 2017, 23 H 51

Vivardoux se connecta au site du Manufacturier. Ces dernières semaines, les homicides s'enchaînaient à un rythme effréné, bien plus serré que de coutume. En gros, le Manufacturier s'occupait d'une nouvelle victime toutes les six semaines environ, faisant durer le supplice de certaines d'entre elles pendant des jours. Mais depuis trois semaines, il enchaînait les assassinats, sans grande recherche, excepté pour l'homme aux rats. Quelque frénésie semblait s'être emparée du tueur.

Ce meurtre-ci, le dernier en date, brillait, sans mauvais jeu de mots, par sa simplicité. Il avait ligoté deux vieux dans une voiturette et les y avait brûlés vifs. C'était extrêmement rapide, cinq minutes pas plus. Il les avait arrosés d'un liquide inflammable, inondant au passage les sièges. Le vieillard avait baragouiné quelques bribes incompréhensibles, en cette espèce de roumain ou de russe déjà entendu chez d'autres victimes, puis le Manufacturier avait craqué une allumette en riant. La combustion instantanée avait émis un souffle, un *vlooouuf* brutal et les flammes avaient ronflé, leur grondement entremêlé aux hurlements des

deux ancêtres. Il avait filmé les deux torches humaines en tournant autour de la voiture. Les vitres avaient explosé sous l'effet de la chaleur. Il s'était éloigné et avait enregistré jusqu'à ce que l'incendie retombe. Il s'était de nouveau rapproché et avait effectué des gros plans des deux corps carbonisés, noirs, les os déformés sous l'effet des flammes. Compte tenu de la production habituelle, Vivardoux était un peu déçu. Néanmoins, inquisiteur consciencieux, le Manufacturier avait pris la mesure exacte de cette réalisation. Il ne vendait sa vidéo qu'un quart de bitcoin : le tarif montrait bien qu'il s'agissait d'un double homicide vite expédié.

Tant qu'il était sur le site, Viciouspig en profita pour se visionner quelques vidéos anciennes. Il cliqua sur l'onglet *Reconstitutions historiques* et choisit la vignette de sainte Blandine, son crime préféré. Ça sortait tout droit de *La Légende dorée* de Jacques de Voragine ou d'une vision infernale. Le supplice final de cette victime, une belle petite blonde d'une vingtaine d'années, était tout simplement fabuleux. Le Manufacturier avait reproduit l'un des supplices de la sainte, assise nue sur un siège ardent, une chaise en métal installée sur un tapis de braises et chauffée au rouge. Il avait bâillonné la jeune femme, de façon à ce que le grésillement des chairs soit audible. Cela produisait exactement le bruit d'une belle tranche de viande lancée sur un gril brûlant, pour être saisie à vif. Puis le Manufacturier avait ôté le

bâillon et attisé les braises. Il l'avait brûlée jusqu'à ce que mort s'ensuive, la couvrant de charbons rougeoyants à l'aide d'une pelle. Elle avait tenu longtemps, la garce. Quel spectacle ! Quels hurlements ! Les cris montaient dans une gamme absolument inédite. Il manquait juste les odeurs de bidoche carbonisée. Ce mec était plus dingue encore que les bourreaux de l'EI. Vivardoux enchaîna avec des assassinats plus classiques, commis à l'extérieur de l'atelier. Puis il sortit de la galerie des vidéos et cliqua sur la carte de France recouverte de la croix orthodoxe, pour en apprécier l'avancement. Les traverses et le montant étaient parcourus d'une succession de points rouges clignotants. Le dernier ajouté à sa carte était celui du couple cramé dans sa bagnole.

Vivardoux quitta le site du Manufacturier et surfa sans interruption jusqu'à trois heures du matin, échangeant des fichiers pédopornographiques avec d'autres amateurs, puis il émit un bâillement sonore et manipula la télécommande de son siège. Il s'en extirpa en ahanant, pachyderme coincé dans une mare de boue. Il se traîna jusqu'au lit et s'avachit en grognassant. La structure couina sous le poids de la bête. Vivardoux s'endormit la tête pleine des cris délirants de la fille carbonisée vive.

*CHAPITRE 25*

## LE CAUSSE DE MENDE, FERME DES GARCILLES

SAMEDI 28 JANVIER 2017, 8 H 03

Les insomnies s'aggravaient singulièrement depuis quelques semaines. Inutile d'être grand clerc pour établir une relation de cause à effet entre le travail accompli avec Irena et la résurgence de ses cauchemars. Milovan traînaillait d'un pas de somnambule dans toute la ferme. Par les fenêtres, il pouvait voir la neige tomber à gros flocons. L'enquête, ses effets, les soins dus à Boris, son travail, ses nuits sans sommeil, ses angoisses, tout cela l'exténuait. Il maigrissait à vue d'œil. Il tournait dans la maison, nerveux comme un chat encagé, effectuait le tour du rez-de-chaussée, remontait à la chambre de Boris, prêtait l'oreille, repartait. À un moment, il stoppa devant la porte du bureau, la pièce entre sa chambre et celle du vieux. Il saisit le bouton en cuivre. À chaque fois qu'il effectuait ce geste, une sensation spéciale l'envahissait, une sorte de fourmillement dans la paume. Puis non, il renonça à y pénétrer et reprit ses pérégrinations.

Pour s'occuper, il alluma son ordinateur et consulta sa boîte mail. Irena lui avait écrit.

*Bonjour Milovan,*

*La semaine a été faste en découvertes. Vladislas Krakić n'avait pas menti. Nous avons découvert une vidéo des Lions de Serbie. Je vous l'envoie, afin que vous me confirmiez que nous parlons bien des mêmes hommes. Nadja a formellement reconnu une partie d'entre eux, dont leur chef Dragoljub.*

*Étape suivante : déterminer si les deux miliciens amenés par le paysan à l'hôpital de Knin ont survécu et, dans l'affirmative, découvrir ce qu'ils sont devenus.*

*Regardez la vidéo, je vous prie, et, si vous le pouvez, identifiez le plus possible de Lions de Serbie.*

*Cordialement,*

*Irena*

Milovan ouvrit la première pièce jointe. Il s'agissait d'un fichier vidéo. Dès l'ouverture, son cœur lui monta aux lèvres. La certitude se manifesta avant la compréhension. Son corps *pressentit* qu'il s'agissait bien des Lions. Son intellect ne fit que le confirmer. Sept hommes en uniforme noir, un écusson de lion rampant sur fond de drapeau serbe cousu sur le cœur, se tenaient au garde-à-vous, les mains plaquées sur les cuisses, mâchoires serrées, regards fixes et volontaires, une

casquette noire vissée sur le crâne. En face d'eux, un huitième homme, dos à la caméra, les cheveux longs et ondulés lui cascadant sur les épaules, était en train de leur aboyer des ordres. Entre lui et les sicaires déambulait un pope. Le prêtre orthodoxe balançait un encensoir et les bénissait, marmottant sa liturgie assassine, le blanc-seing du Tout-Puissant à tous les carnages à venir. Les phalanges de Milovan blanchirent, tellement il serrait les poings. La vidéo continuait ainsi jusqu'à ce que le rang se rompe et que le chef se retourne. Nouveau grand huit du palpitant dans la cage thoracique.

Milovan prononça son nom. *Dragoljub*.

La chevelure hirsute, barbe fournie, le chef de l'escadron regardait en direction de l'objectif, les yeux vides et morts. Une petite croix brillait sur son torse. La vidéo s'arrêta net. Milovan tremblait de tout son corps. Il cliqua avec peine sur le bouton de lecture et relança le film, détaillant les visages des tueurs. Lui, là, le troisième à droite, il ne pouvait que le reconnaître. *Moje srce malo, moje pile.* Ses grosses mains rugueuses fouaillant dans sa culotte. Son haleine empestée d'eau-de-vie. C'était Pavl, son premier violeur. Les autres avaient ri quand il l'avait enculé. Pavl le Sodomite. Ils l'avaient encouragé, tandis qu'ils forçaient sa sœur et sa mère à contempler le spectacle. De peur de s'évanouir, Milovan repoussa l'ordinateur, cette bête malpropre et

venimeuse, et effectua des allers-retours dans la pièce d'un air délirant, remuant la tête et murmurant des mots inaudibles. Il erra un bon moment avant de revenir s'asseoir devant l'écran.

Il reprit son examen.

Tous. Il les reconnaissait tous. De chacun d'eux, il gardait au moins quelques images des supplices qu'ils leur avaient imposés. Il éloignait de lui le détail de ces instantanés insoutenables. La plupart des souvenirs ne sont faits que des mots qui les désignent. Mais ceux-là, ils avaient gardé toute leur quintessence visuelle, sonore et auditive, pures hallucinations. Et Milovan ne voulait pas laisser entrer ces images dans sa conscience. Pas question ! Celui-là, il avait… non… non… et lui… non… ne laisse pas entrer ça dans ta tête… c'est pour te rendre fou… Dragoljub, c'est lui qui avait pris les tenailles… oui… c'était lui… ne laisse pas entrer ça… te forcer à regarder pour te rendre fou…

Le cinquième, le type un peu enrobé, lui aussi, il l'avait pris. Mais lui, il ne se rappelait pas son nom.

Les noms, se raccrocher à leurs noms, pour ne pas se laisser engloutir par cet abîme de souffrance et de terreur.

Dragoljub, donc. Pavl. Lui, là, Antonije, au bout du rang, le crâne rasé à blanc, particulièrement ingénieux à tourmenter sa sœur. Et le dernier, Miklos. Le nom des

quatre autres, soit il ne l'avait pas entendu, soit il ne s'en souvenait plus. Il penchait pour la première hypothèse, tant les moindres réminiscences qu'il gardait de cette journée d'horreur étaient gravées en lui avec une précision stupéfiante. Il ferma la vidéo. Ce qui lui piquait les yeux, ce n'étaient pas des larmes, mais les gouttes de sueur qui roulaient de ses sourcils. La pâleur de Milovan confinait à la teinte blême d'un cadavre.

Il ouvrit l'autre pièce jointe. C'était un second extrait de vidéo. C'était Nadja, le visage flouté, qui confirmait l'identité de ses tortionnaires à partir des photos que lui tendait Irena. Plusieurs coupes avaient été effectuées, Irena n'ayant gardé que les moments où elle montrait un cliché à l'objectif et déclinait les nom et prénom du sujet.

Le dernier fichier consistait en une série de photos de chacun des Lions, tirées de la séquence de bénédiction par le prêtre orthodoxe. Milovan utilisa ces portraits pour répondre à Irena, en leur accolant les prénoms. Puis, pour les autres, il confirma qu'il les reconnaissait tous, mais sans pouvoir les nommer. Il envoya son message.

C'était trop gros pour lui. Il se saisit de son ordinateur portable et monta dans la chambre du vieux. Boris avait de plus en plus de mal à émerger. La mort étendait son empire. Son fils le secoua par les épaules. La tête décharnée roulait sur l'oreiller.

« Réveille-toi, grand-père ! Réveille-toi ! »

Le malade ouvrit des yeux ahuris. Totalement hébété, le vieillard éprouvait visiblement une grande difficulté à se repérer. Ses joues flaccides émirent des bruits de succion molle, puis des mots, articulés avec peine.

« Hein ? Hein ? C'est qui ? Qu'est-ce que… »

Milovan parla plus fort.

« C'est moi, grand-père ! Tout va bien, tout va bien ! Je t'ai amené quelque chose. »

L'air interdit du vieillard s'estompa peu à peu. Ses yeux s'allumèrent. Souffle rauque et haleine putride.

« Ah, c'est toi, Milo ! Qu'est-ce qu'il y a, fils ? »

Milovan redressa la carcasse et la cala contre l'oreiller.

« L'avocate, elle a trouvé une vidéo des Lions. Regarde ça ! »

Milovan lança le film. La tête du vieux dodelinait, mais on ne pouvait dire s'il s'agissait d'un signe d'approbation ou d'un mouvement involontaire dû à la trahison de son corps. Milovan les nomma un à un. Boris semblait intéressé. Il était soulagé pour *son* petit, qui prenait enfin le contrôle des événements. Il les connaissait déjà tous, ces tortionnaires, non seulement parce que Milovan lui avait raconté son calvaire à maintes reprises, mais aussi parce qu'il parlait dans son

sommeil, quand le cauchemar rôdait autour de lui. Boris aurait reconnu Dragoljub sans même que son fils adoptif le nomme. Le vieux eut la force de sourire et de parler.

« C'est bien, Milo. Je suis sûr que cette femme va retrouver ceux qui restent. Tu tiens presque ta vengeance. Tu vois que cette Irena ne s'est pas si mal débrouillée, pour une Serbe. Tu veux bien me descendre au rez-de-chaussée ? Elle n'est pas arrivée, la bourrique ?

— On est samedi. Sibylle ne travaille pas le week-end.

— C'est une abrutie, doublée d'une grosse vache, triplée d'une feignasse.

— Entendu, grand-père. Tu as raison, comme toujours.

— Évidemment. »

Bonne nouvelle, Boris n'avait pas pissé au lit. Milovan le cala dans ses bras, le souleva et le conduisit dans la salle de bains. Vieux sac d'os ! Il ne pesait rien. Boris pesta lorsqu'il comprit la manœuvre, mais il se radoucit au contact de la mousse et de l'eau chaude. Il ricana d'aise. Milovan le frictionna, puis le laissa jouer dans l'onctueuse masse de bulles blanches. Un névé de chantilly couronna le crâne de l'ancien, dont la joie tournait à l'amusement sénile. Il levait un peu les bras et les laissait choir dans les icebergs tièdes. Boris ponctuait

les éclaboussures de bruitages puérils. « Broumm ! Broumm ! Splash ! » Ses gencives roses luisaient dans ses joues pendouillantes, grotesque sourire à la Goya. Boris foutait de l'eau partout, mais Milovan passa outre. Là où le vieux se rendrait bientôt, il n'y aurait ni bain moussant ni rires enfantins. Soudain, l'ancêtre s'arrêta de barboter, l'air extatique.

« Grand-père, tu es en train de pisser dans ton bain !

— Oui ! Vrouuuumm ! »

Milovan prit le parti d'en rire aussi. C'était toujours ça qu'il n'aurait pas à éponger. Il le laissa s'amuser jusqu'à ce qu'il réclame de sortir. Maintenant, il geignait. Toute sa bonne humeur s'était évanouie.

« J'ai froid ! J'ai froid ! J'ai froid ! J'ai…

— Et moi, j'ai compris. Attends, je vais te rincer.

— J'ai chaud ! J'ai chaud ! J'ai chaud !

— Il faudrait savoir. De toute façon, ça y est. Tu es rincé et propre comme un sou neuf. Je vais t'essuyer. »

Milovan enveloppa la maigre créature fripée d'une grande serviette éponge et la frictionna avec vigueur, puis il lui enfila des vêtements propres.

« Mon pyjama ! Je veux mon pyjama !

— Non, aujourd'hui, on sort un peu. Je vais te balader dans la neige. »

Il descendit le débris au rez-de-chaussée et l'installa dans son fauteuil roulant. Il termina de l'habiller, l'engonçant dans un anorak, lui enfilant de grosses chaussettes, de bonnes chaussures et un bonnet de laine.

« Je vais chercher la luge. »

Milovan se rendit dans l'une des dépendances et en revint avec une espèce de traîneau, un siège boulonné à une armature montée sur deux rails. Une corde solide munie d'un harnais prolongeait l'attelage. Il alla quérir Boris et l'installa sur le siège, en l'arrimant avec un autre bout de corde. Il referma la porte à clé, car il n'accordait aucune confiance aux Horvat.

« C'est parti ! »

Milovan enfila le harnais et entreprit de tracter l'attelage à lentes foulées dans la neige. Dans son dos, Boris poussait des cris d'aise, les narines frémissantes, à chaque flocon qui s'écrasait sur le cuir avachi de son visage. Cela faisait du bien à Milovan, cette bouffée d'air frais. De gros nuages de condensation s'épanouissaient devant sa bouche. L'effort était rude. Il soufflait et inspirait profondément. Ils les avaient arpentés, ces causses de Lozère. Boris y avait chassé et travaillé pendant presque soixante-dix ans. Grâce à de longues parties de chasse, Milovan connaissait la région comme sa poche. Il n'avait même pas besoin d'une carte pour s'y repérer.

Il obliqua sur la droite, en direction des prés qui s'étendaient derrière la ferme. Boris possédait tous les terrains qui s'encaissaient entre ces deux contreforts du causse de Mende. Comme les jambes ouvertes d'une immense femme de granit, les deux barres rocheuses se rejoignaient en pointe à plus d'un kilomètre et demi de distance. La ferme et ses bâtis constituaient le troisième côté de ce triangle, clos par une barrière de ranch tout du long. Boris avait toujours refusé de céder ses terrains, achetés au tout début des années cinquante pour une bouchée de pain. Il autorisait les paysans du coin à mener leurs bêtes sur les prés les plus proches de sa maison, en échange de lait, de fromage et de viande. Plus loin, il avait planté quelques hectares de pins, de chênes et de bouleaux. Aussi une petite forêt masquait-elle le fond de la combe. On pouvait y tirer des sangliers et des chevreuils. Milovan avait décidé de pousser jusqu'à la Forêt de Boris, comme on l'appelait chez les Horvat. Jean-Luc convoitait clairement cette quantité de bois, dont il espérait tirer une belle somme à la mort de son père. S'il avait su ! À cette pensée, un sourire aigu fendit le visage rougi de Milovan. Le jeune homme ouvrit la clôture à bestiaux qui fermait l'accès aux prés et il traça sa route droit devant lui dans la neige. Cela lui faisait du bien. Il était heureux d'offrir à son père adoptif ce qui serait peut-être son ultime promenade.

Parvenu à l'orée de la forêt une demi-heure plus tard, Milovan s'accorda une pause bien méritée. Il reprit son souffle et but de grandes lampées d'eau fraîche. Il ne s'était pas facilité la vie : il aurait pu emprunter le chemin longeant le contrefort de droite, bien plus praticable. Ce sentier carrossable partait de l'arrière de la demeure, contournait les prés et la Forêt de Boris, puis filait droit jusqu'au fond du cul-de-sac, à la jonction des deux barres rocheuses. À cet endroit, les falaises redevenaient montagnes et s'élançaient à plusieurs centaines de mètres, se perdant dans les nuages et la neige. Milovan n'irait pas jusque-là. Boris, émerveillé, ouvrait sa bouche édentée pour gober des flocons en ricanant. Son fils se demanda s'il ne perdait pas la boule, mais la remarque du patriarche le détrompa.

« Merci, gamin. Ça me fait grand plaisir, cette dernière escapade. Tu sais, je vais bientôt mourir. J'ai fait mon temps. Tout ça est à toi, désormais. »

Milovan embrassa Boris sur le bonnet. Ils restèrent en silence à la lisière de la forêt. Le jeune homme haussa le bras, indiquant un groupe de chevreuils. Boris sourit. Les animaux cherchaient leur pitance, grattant la neige des sabots et du museau. Milovan claqua des mains. Les bêtes s'enfuirent à bonds prodigieux. Leur départ marqua le signal du retour. Boris salua sa Forêt une dernière fois. Il y avait goûté des moments exceptionnels.

De retour à la ferme, Milovan remit des bûches dans le poêle, alluma la télé et installa Boris sur son lit médicalisé. Mais l'escapade l'avait crevé et il s'assoupit aussitôt. Puis, le jeune homme ralluma son ordinateur et lança la photo de Dragoljub sur les sites de reconnaissance faciale grand public. La réponse ne tarda pas : le visage de son bourreau n'apparut nulle part. Il aurait essayé, au moins.

*CHAPITRE 26*

## LE HAVRE, HÔTEL DE POLICE DU BOULEVARD DE STRASBOURG

SAMEDI 28 JANVIER 2017, 11 H 03

Dans son bureau, Lartigan se frottait les mains de satisfaction. L'organigramme du réseau Khaledzaoui avançait bien. Sur un tableau blanc, des photos aimantées dessinaient en partie l'arborescence. En haut, la photo d'un Marocain un peu bouffi, l'air poupon : Zakaria Khaledzaoui en personne. À sa droite, la mine patibulaire, le Turc fixait l'observateur de ses yeux assassins, le visage anguleux et mal rasé. En dessous des deux leaders de la filière, sur la même ligne, les photos des lieutenants de Zakaria et, partant de la photo de chaque lieutenant, des flèches aboutissant aux portraits des vendeurs et des nourrices. Dans la partie basse du tableau, une quarantaine d'autres photos, celles des rabatteurs et des guetteurs.

Il restait des emplacements vides dans l'organigramme, sur la ligne des lieutenants et celle des vendeurs et nourrices. Il manquait des photos et/ou des noms.

Le travail de planque avait peu à peu porté ses fruits et les infiltrations de faux acheteurs aussi. Mélodie

Lavoisier s'était révélée précieuse dans cette affaire et ses incursions à la Vallée Verte leur fournissaient une ample moisson d'enregistrements vidéo et audio. D'ailleurs, Lartigan soutiendrait officiellement sa demande d'intégration à l'équipe des stups.

Quelqu'un toqua. Avant que Lartigan n'ait eu le temps d'inviter son visiteur à entrer, Zéro pénétra dans son bureau.

« Mauvaise nouvelle.

— Raconte.

— Dialo Mabaté s'est fait tabasser. Il est mort cette nuit.

— Merde… Putain de merde ! »

Lartigan en avait claqué son bureau de rage.

« On avait une occasion en or de foutre un homicide sur le dos de Zakaria.

— On l'a toujours. Rien n'est perdu. On a la déposition de Mabaté. On peut mettre sa mort directement en relation avec une volonté de le faire taire. L'idéal serait que l'on serre ses agresseurs. Ce n'est pas infaisable.

— Des complices chez les gardiens ?

— Pas impossible : personne n'a rien vu ni rien entendu, y compris chez le personnel pénitentiaire et… »

Gendron, le bras droit de Lartigan, coupa la conversation.

« Désolé de t'interrompre, François, mais on a besoin de toi en box d'interrogatoire. On a un consommateur à la langue bien pendue. On est allés le cueillir chez lui ce matin. Il balance sur l'un des lieutenants de Khaledzaoui, un de ceux qui nous manquent. »

La nouvelle rendit le sourire au chef des stups.

« Génial, Pierre ! J'arrive. Je te laisse, Radiche. On reprend notre conversation plus tard.

— Je t'attends là.

— Pourquoi pas ? Si c'est trop long, va-t'en et on voit ça lundi.

— OK. »

Radiche patienta deux minutes et regarda par-dessus son épaule. Il ferma la porte et sortit son téléphone portable. Il s'approcha de l'organigramme et prit plusieurs clichés, immortalisant chaque visage et chaque nom. Cela fait, il sortit du bureau de Lartigan, sans refermer derrière lui.

*CHAPITRE 27*

## HÔPITAL DE KNIN, CROATIE

LUNDI 30 JANVIER 2017, 9 H 00

Irena repartit donc du témoignage du paysan, à partir de la fin des Lions de Serbie, au moment de la libération de la ville de Knin par l'armée croate, le 5 août 1995, lors de l'Opération Tempête. Tous les Serbes fuyaient alors droit devant eux, tandis que les troupes croates encerclaient la ville.

Elle se présenta à l'hôpital le lundi à 9 h 00. Les responsables du service administratif de l'hôpital de Knin, tous croates désormais, l'aidèrent de bonne grâce quand elle leur expliqua qu'elle traquait un criminel de guerre serbe. Une rousse grassouillette, secrétaire d'accueil au maquillage vulgaire, la conduisit dans les salles des archives, au sous-sol de l'hôpital.

« Pour tout ce qui remonte à la guerre, c'est le désordre total. Tout ce qu'on a est ici, à ma connaissance. Une bonne partie des dossiers a été détruite quand les Croates ont repris Knin et que l'épuration a commencé. Pour être franche, personne ne s'est jamais occupé de reclasser les archives de ces années-là. Ça se voit, d'ailleurs.

— Est-ce que vous auriez des listes du personnel soignant de l'année 1995 ?

— Je ne sais pas. Je vais essayer de vous trouver ça. Vous pouvez farfouiller à votre guise. »

Grâce à l'argent de Milovan, elle put, une fois n'était pas coutume, s'octroyer un peu de confort. Elle en concevait quelques scrupules, mais elle se sentait trop vieille et trop usée pour dormir encore à la dure. Elle toussait maintenant sans discontinuer, comme une tubarde. D'une maigreur effrayante, telles des ficelles tendues à mort, ses muscles endoloris supportaient difficilement sa carcasse aux articulations proéminentes. Ses poumons la trahissaient, comme elle les avait trahis pendant vingt-sept ans, en fumant deux à trois paquets par jour, punissant un corps devenu prison et fardeau. Aurait-elle le temps de trouver Dragoljub avant que le cancer ne la rattrape ? Ce serait son dernier combat, elle le savait. Si Milovan ne l'avait pas sollicitée, elle n'aurait sans doute pas mené cette enquête.

Ses recherches durèrent quatre jours entiers. Elle logeait en pension complète au Restoran Stepan, un établissement moderne et agréable, excentré et au calme, à un kilomètre à peine de l'hôpital de Knin. Elle se rendait tous les matins à l'hôpital à pied, farfouillait dans les rayonnages de documents, rentrait à petits pas à sa pension, où elle déjeunait et dormait un peu en début d'après-midi. Elle se relevait en toussant à s'en

arracher les bronches, buvait un café noir, attablée dans la salle vide du restaurant, repoussant le moment où elle aurait besoin de s'allumer une énième cigarette. Parcourir le kilomètre qui séparait l'hôtel de l'hôpital lui coûtait de pénibles efforts. Elle progressait à pas comptés dans la neige, tout essoufflée. En été, le panorama aux alentours de Knin était splendide. En hiver, il s'en dégageait un spleen navrant. La brume et les nuages saturaient l'air et empêchaient de voir les cimes enneigées des montagnes basses qui cernaient la vallée de la Ville des Rois. Au loin, tout au fond, elle distinguait les remparts de la forteresse rivée à son promontoire rocheux, surplombant la rivière. Irena tressaillit et s'engonça frileusement dans son duffel-coat. Ce jour-là, elle dut stopper et, les mains appuyées sur les cuisses, elle expectora des glaires mêlées de sang, qui dessinèrent une toile abstraite sur la neige. Elle se ressaisit et se tamponna la bouche à l'aide d'un mouchoir. En descendant dans les sous-sols de l'hôpital, il lui parut s'enfoncer dans un tombeau.

Elle mena ses prospections dans les archives dix heures par jour et ne découvrit aucun dossier couvrant la période d'août 95, excepté les listes du personnel de l'hôpital. Habituée aux impasses et chausse-trappes dans ses enquêtes, elle ne baissa pas les bras. Les traques offraient toujours leur lot de mauvaises surprises et de décourageants piétinements. De son côté, la grosse

rousse du service administratif n'était pas mécontente de l'activité de cette carcasse : cette fourmi opiniâtre reclassait les dossiers à sa place.

Comme le Restoran Stepan offrait à ses clients la possibilité de se connecter à Internet, elle ne s'en priva pas. Dès qu'elle eut la liste du personnel entre les mains, elle se concentra aussitôt sur les infirmières et médecins de l'hôpital. Elle obtint les adresses de quelques-uns d'entre eux et put dès lors éliminer tous ceux qui n'étaient déjà plus sur place le 5 août 1995. Son espoir, cette vieille lueur sous les cendres froides, se ralluma quand l'une des anciennes infirmières lui raconta au téléphone l'arrivée de deux blessés.

« Des espèces de soldats sur la remorque d'un tracteur. L'un des deux semblait mort et l'autre avait l'air complètement fou, agitant un pistolet sous le nez de tout le monde.

— Vous souvenez-vous du nom du médecin qui les a soignés ?

— Tout à fait. Il s'agissait du docteur Danilo Lukić.

— Je vous remercie du fond du cœur.

— C'est moi qui vous remercie. J'ai fait partie des imbéciles qui ont cru aux mirages de Milošević. Tout ce que nous en avons récolté, c'est l'horreur. Alors, si ce que je vous ai dit peut vous être utile…

— J'aurais besoin de recueillir votre témoignage.

— J’accepte.

— Mille mercis. Je vous recontacterai bientôt.

— Que Dieu vous aide ! »

Un pli plus amer que les autres avait zébré le visage d’Irena. L’aide de Dieu ? Où est-il, Dieu, quand tant d’horreurs sont commises en son nom, sans qu’il ne daigne jamais hausser un sourcil réprobateur ? Un beau bâtard aussi, celui-là. Le chef de tous les criminels de guerre, en réalité, quelle que soit leur tendance.

Elle trouva les coordonnées du docteur Danilo Lukić. Il officiait désormais à Belgrade, dans une clinique privée, et résidait dans les beaux quartiers, sur les hauteurs de la ville, à Dendinje.

Satisfaite de ce coup de fil, elle glissa dans la salle de bains et fit couler de l’eau très chaude dans la baignoire. Elle n’avait pas souvent l’occasion de prendre un bain. Dans son trois-pièces minable de sa tour pourrie du Blok 70 à Novi Beograd, elle ne disposait que d’une douche exiguë. Elle se dénuda et contempla son affreuse personne dans le miroir : cheveux jaunis, seins flétris, poils du pubis blanchis, fesses creusées et flasques, des rides partout sur le corps et, plus affligeante encore, cette allure décharnée, les os à fleur de peau. Elle se faisait l’effet d’une échappée des camps de la mort ou du personnage de la Faucheuse dans les tableaux des vieux maîtres flamands. Sa main osseuse descendit à son sexe

et le dissimula. Elle n'avait plus jamais eu de rapport sexuel et s'était ingéniée avec succès à écarter d'elle toutes les marques de tendresse masculine. De toute façon, elle ne pouvait pas s'ôter de la mémoire la vision de Nikolas, son fiancé, le crâne fracassé par une balle. Son ventre avait séché. Elle était devenue une momie grisâtre. À la vérité, tout ce qui portait une queue l'effrayait. Bientôt, elle mourrait seule et elle avait peur. Elle se détourna de cette affliction et entra dans la baignoire. Elle râla en s'asseyant dans l'eau brûlante. Les yeux rivés au plafond, elle songeait à la suite des opérations.

*CHAPITRE 28*

## LE CAUSSE DE MENDE, FERME DES GARCILLES

MERCREDI 1ER FÉVRIER 2017, 19 H 00

La promenade du week-end précédent n'avait permis qu'une courte rémission. Dès le lundi, l'état de Boris se dégrada de manière spectaculaire. Chaque respiration devenait un râle. Le patriarche ne pouvait plus rien avaler, excepté des bouillons légers que Milovan lui concoctait et l'aidait à boire, en le redressant sur son oreiller. Il ne contrôlait plus du tout sa vessie.

Le lundi matin, à la demande de Sibylle, Milovan avait acheté tout le matériel médical, qu'elle avait disposé près du lit, sur un double plateau en inox, un vrai inventaire à la Prévert : des antiseptiques, des cupules, des gants, des sondes de Foley béquillées, des poches de collecte, des champs stériles, des ballonnets, des aiguilles puiseuses, du ruban adhésif, une pince Kocher, de l'Instillagel et tout un tas d'autres objets nécessaires et mystérieux. Elle lui demanda de sortir. De toute façon, cette nouvelle étape dans la déchéance de son père adoptif lui était beaucoup trop intolérable. Il se servit une tasse de café et s'installa dehors, sur une chaise sous l'avancée du toit. Il neigeait à nouveau.

Sibylle le rejoignit au bout d'une demi-heure, un café à la main.

« C'est fait. Il dort.

— Merci.

— Ce vieil homme pourra se vanter d'avoir eu de la chance. »

Il dressa l'oreille, soudain méfiant.

« À quel sujet ?

— D'avoir eu un petit-fils dévoué comme vous. Ça devient très rare, croyez-moi. »

Rassuré, le fils de Boris hocha doucement la tête, les yeux perdus dans le vague, à moitié hypnotisé par la danse virevoltante des flocons.

« Il va bientôt mourir, n'est-ce pas ?

— Ça ne devrait plus tarder… Bon, je vais vous laisser. Ma présence ici à plein temps n'est plus nécessaire. Je repasserai trois fois par jour.

— Entendu, merci pour tout. »

Milovan resta dehors un bon moment, ressassant tous les événements récents, un véritable cyclone émotionnel.

Pendant deux jours, le mourant surnagea encore avec vaillance, alternant phases de somnolence hébétée et brefs instants de lucidité. Milovan lui donnait juste à boire.

Le mercredi midi, il crut que Boris était mort. Le vieux avait les yeux grands ouverts, fixés sur les solives. Il s'approcha du lit en retenant son souffle. Mais non. Le coriace vieillard n'était pas encore *ad patres*. Il semblait même un peu plus en forme que la veille.

« Va chercher le père, Milovan. Maintenant. »

Le jeune homme enfila son anorak sans discuter, embrassa Boris et fila vers la Savoie. Il savait où il devait se rendre : au monastère franciscain où vivait encore le moine qui avait aidé Boris et sa femme Nevenka à s'installer en France, en 1946. Le monastère s'accrochait à flanc de montagne. Ses murs épais et hauts avaient à peine changé depuis le XVIIe siècle. Il carillonna à la porte dix bonnes minutes, avant qu'un frère ne vienne entrebâiller le petit portillon ménagé dans l'immense porte cochère bardée de ferronneries. Il le fit entrer et lui ordonna de rester là, sous la voûte du portail, où il faisait quasi nuit.

Le moine, d'un âge aussi respectable que celui de Boris, l'avait rejoint clopin-clopant, appuyé sur une canne. Il tremblait de partout. Le vieillard s'était montré réticent à quitter sa routine monastique, mais Milovan l'avait convaincu que Boris ne recevrait jamais les derniers sacrements d'une autre main que la sienne.

« Vous accepteriez de laisser partir un bon catholique sans son viatique ? »

Le cordelier caressa d'une main parkinsonienne son crâne tavelé ; il soupira profondément, las déjà d'une controverse qu'il n'avait pas envie de soutenir. Il hocha la tête, résigné, et alla quérir les objets sacramentels dans sa cellule, ce qui prit une bonne demi-heure. Milovan se mordait les lèvres avec anxiété. Il craignait que son cher vieux ne décède avant leur retour à la ferme…

Sans un mot, il conduisit le religieux jusqu'à leur demeure. Il était près de dix-neuf heures. En ouvrant la porte, Milovan tendit l'oreille. Ouf ! Le râle montait du lit. Son père n'était pas mort.

Milovan aida le franciscain à ôter ses vêtements, puis, tandis que ce dernier chuchotait dans l'oreille de Boris, il lui réchauffa une soupe et l'accompagna d'une tartine de beurre. Le vieux moine mangea trois bouchées à peine et but quelques gorgées. Cela fait, il tira de sa sacoche tout le nécessaire au rite de l'extrême-onction. D'une voix chevrotante, il s'adressa à son hôte.

« Vous allez devoir nous laisser, jeune homme, pour respecter le secret de la confession.

— Bien sûr, mon père. Je monte dans ma chambre. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, venez toquer. Première porte sur la gauche. »

Seul dans sa chambre, Milovan s'agenouilla et pria pour le salut de Boris, puis il s'étendit tout habillé sur son lit, laissant la lumière allumée.

Il se réveilla quand les visages grimaçants de ses tortionnaires ricanèrent au-dessus de lui. On frappait à la porte. C'était le vieux moine. L'épuisement se lisait sur son visage, accusant les grosses poches marron sous ses yeux et les replis ombreux dans sa face ravagée par le temps. Dans sa coule nouée d'une corde à nœuds, il avait une allure de frère inquisiteur assez terrifiante.

« J'ai fini. Il vous réclame. Il a demandé la photo de Nevenka. Il m'a dit que vous sauriez de quoi il s'agit. Je peux m'allonger quelque part ?

— Bien sûr. Prenez mon lit.

— Réveillez-moi à six heures et ramenez-moi ensuite au monastère.

— Entendu. »

Milovan hésita devant la porte du bureau, comme à chaque fois. Il tira la clé de la serrure trois points, qu'il avait toujours sur lui. La porte massive s'entrouvrit. Son avant-bras serpenta dans l'entrebâillement ; la main trouva l'interrupteur. Il avait effectué exactement le même geste la première fois qu'il l'avait ouverte.

Il ne s'attarda pas dans la pièce. Il savait quelle photo Boris voulait exactement, parmi les deux-cent-cinquante-sept clichés qui tapissaient les murs de haut en bas. Il

marcha droit au mur d'en face. Au-dessus de la table de travail de l'ancêtre, il décrocha une photo en noir et blanc d'une jeune femme à la beauté remarquable, une blonde plantureuse qui évoquait les stars de cinéma des années quarante et cinquante, affichant un faux air de Lauren Bacall. Milovan ne l'avait jamais connue. Un cancer du sein l'avait emportée au début des années 80. Mais le vieux lui en avait toujours parlé comme du seul et unique amour de sa vie. Il décrocha le cadre, sortit et referma avec soin.

Boris gisait, une petite croix en buis dans la main droite. Il entrouvrit les yeux. Son fils approcha la photographie de son visage. Les lèvres exsangues du moribond esquissèrent une sorte de baiser en direction du portrait de Nevenka. Milovan le cala sous son bras gauche et lui saisit la main. Le mourant émit une série de gargouillements ; ses lèvres tentaient d'épeler quelque chose. Milovan se pencha sur lui, l'oreille tout près de sa bouche. Il entendit nettement les derniers mots de Boris. « Je ne regrette rien. » Cet effort ultime l'acheva. Sa tête roula sur le côté dans un dernier soupir. Il était mort. Milovan remit son visage dans l'axe et croisa ses mains sur sa poitrine, avec la croix et la photo de Nevenka. Les yeux inondés de larmes, il veilla le cadavre jusqu'à six heures.

Il monta réveiller le moine, manœuvre inutile, puisque le religieux l'attendait assis sur le bord du lit,

son chapelet à la main. Milovan lui prêta le bras et le guida au rez-de-chaussée. Il l'aida à s'habiller. Il pensait que le père effectuerait un dernier détour pour saluer la dépouille de Boris, mais il n'en fit rien.

Le retour vers le monastère se déroula à l'image de l'aller, dans un mutisme austère. Le franciscain ne dégoisa pas un mot, la mine torturée. Il triturait son chapelet avec anxiété, marmottant d'inaudibles prières sèches. Épuisé par la confession de Boris, il s'endormit même un peu, mais il se réveillait par à-coups d'un songe visiblement désagréable. Milovan gara la voiture devant le monastère et aida le saint homme à en descendre. Il le soutint jusqu'à la porte monumentale. Le religieux avait l'air encore plus voûté que la veille. Il tremblait de partout. Il contempla Milovan, qui s'était agenouillé devant lui. Le cordelier hésita un instant avant d'effectuer le signe de croix et de prononcer la formule consacrée, à peine audible. « *Ego te absolvo*. » Rien n'avait bougé depuis le Moyen Âge, ou si peu. Le repentant se releva, soulagé du poids immense de ses péchés.

Avant de refermer la porte, son visage séculaire flottant dans la pénombre, le vieux moine prononça une dernière parole.

« Dieu seul pourra vraiment vous pardonner. »

*CHAPITRE 29*

## BELGRADE, QUARTIER DE DENDINJE

SAMEDI 4 FÉVRIER 2017, 17 H 47

Le docteur Danilo Lukić vivait très confortablement dans une des rues les plus huppées de Dendinje, le quartier chic sur les hauteurs de Belgrade. D'abord réticent, il s'était finalement rendu aux arguments d'Irena Ilić. Il connaissait la meneuse de l'ONG Dignité et Justice et sa réputation d'inflexibilité. L'arrestation des membres éminents des Serpents de la Drina l'avait rendue célèbre. Le chirurgien s'imaginait déjà embarqué dans un procès tumultueux, son nom traîné dans la boue, sa tête apparaissant à la télé. À vrai dire, elle l'avait menacé de façon à peine voilée. Soit il répondait à ses questions, soit elle frappait à sa porte en compagnie d'un inspecteur de la section chargée des crimes de guerre.

La propriété de Lukić était cernée de hauts murs. Devant le visiophone incrusté dans l'un des pilastres de l'imposant portail, Irena avait fumé une clope à toute vitesse. Elle avait pompé sa cigarette jusqu'au filtre, ponctuant chaque bouffée d'une quinte. Puis elle avait pressé le bouton et la caméra l'avait scrutée, tandis qu'une voix métallique et nasillarde lui demandait

confirmation de son identité. Le bruit sec du pêne se fit entendre ; elle ouvrit la porte et pénétra dans un splendide parc arboré.

Le docteur Lukić avait quitté depuis belle lurette l'hôpital public et officiait désormais dans une clinique privée, dont il possédait un tiers des parts. Le chirurgien esthétique gagnait des sommes aussi rondelettes que les faux seins qu'il posait à ses clientes. En Serbie, seules trois catégories de femmes pouvaient s'offrir une poitrine neuve : les étrangères pratiquant le tourisme médical, les femmes mariées à des hommes riches et les filles faciles, qu'on recrutait souvent dans la filière du porno, et à qui on échangeait la pose de prothèses contre un nombre conséquent de tournages hardcore.

Elle remonta l'allée jusqu'au perron. Sur la volée de marches d'une villa luxueuse l'attendait un bel homme, au sens papier glacé du terme. Véritable *playboy* de magazine, le docteur Danilo Lukić portait des fringues occidentales impeccables et coûteuses. Ses dents trop blanches et trop bien alignées pour être vraies tranchaient sur son visage bronzé. D'un geste inconscient, il remit en place la frange de son brushing avant de descendre les marches du porche à sa rencontre, un sourire faux plaqué sur sa belle gueule. Alerte et dynamique, le docteur Lukić s'entretenait physiquement. C'était très exactement le genre de

parvenu à s'afficher avec des mannequins et des escorts dans les endroits à la mode.

Le contraste entre Irena et lui ne pouvait pas être plus grand. Il se montra charmant, comme s'il était en train de lui vanter le dernier lifting à la mode. Néanmoins, il ne l'invita pas à entrer. Ils conversèrent en déambulant le long des allées gravillonnées du parc, qu'il appelait sobrement « jardin ». Arrivés au croisement de deux chemins, ils firent halte. Irena fut cisaillée par une toux impitoyable. Le professionnel reprit le dessus chez Lukić, qui avait décelé tous les signes d'une consommation suicidaire de tabac. Il lui conseilla vivement de consulter un pneumologue.

« Si vous voulez, je peux contacter l'un de mes amis, le professeur Martin Nikolić. Nous jouons au tennis ensemble. »

Elle leva la main en signe de refus, essayant de calmer le cyclone de braise dans ses bronches. « Kksss… ksss… pardon… je… kkksssss… ça va aller… kssksskss… »

Il la laissa se reprendre. Lorsque la crise s'atténua, il s'enquit des raisons exactes de sa visite.

« Et si vous me faisiez part de ce qui motive notre rencontre, madame Ilić ?

— Voilà, vous avez exercé en Croatie, à l'hôpital de Knin, pendant l'éphémère existence de la République

serbe de Krajina. »

Le visage du bellâtre se ferma un peu, mais il avait bien mesuré à qui il s'adressait. Mieux valait donner satisfaction à cette sorcière desséchée que de la laisser repartir avec ses questions. Avec un peu de chance, elle serait morte avant la fin de l'année.

« C'est exact. Et alors ?

— Le 5 août 1995, avez-vous soigné deux paramilitaires qu'un paysan avait conduits à l'hôpital ?

— Deux hommes, oui. Mais je ne savais pas que…

— Ne vous inquiétez pas, je ne vous accuse de rien. Ces hommes étaient des miliciens, comme vous le savez, *bien sûr*. L'un d'eux vous a menacé avec son pistolet, pour que vous vous occupiez d'eux. L'autre était presque mort. C'est bien ça ?

— Hum, oui, oui, oui… c'est ça. »

Irena sortit un jeu des photos de Dragoljub et d'Antonije. Elle les tendit au médecin.

« Ce sont ces hommes ?

— C'est bien eux. »

Aucune hésitation. Lukić les avait identifiés au premier coup d'œil.

Elle l'encouragea.

« Dites-moi tout ce que vous savez, même les plus petits détails. »

Lukić jaugea son interlocutrice. Cette bonne femme se souciait comme d'une guigne de sa santé et de son allure. Elle mettait toute son énergie dans sa besogne. Rien d'autre ne comptait et elle ne le lâcherait pas. Autant s'en débarrasser en lui donnant satisfaction. Il la mena jusqu'à un banc, sous un marronnier. Ils s'assirent.

« Le paysan a en effet apporté ces deux types.

— Un signe distinctif quelconque sur leur uniforme ?

— Oui, un lion rampant sur un drapeau serbe.

— C'est ça. Continuez.

— Le forcené blessé à la jambe m'a ordonné de m'occuper de son copain. Ce n'était pas beau à voir. Il avait perdu beaucoup de sang. Quatre balles dans le dos, ressorties par devant, non sans avoir brisé des os. Le cinglé, une petite ordure au crâne rasé à blanc, a sorti une grenade. Il a dit qu'il nous ferait, je cite*, péter la gueule*, si on n'essayait pas de le soigner séance tenante. Deux infirmières l'ont pris en charge. Une balle avait traversé sa jambe. Mis à part le panser, il n'y avait pas grand-chose à faire. Il semblait bien plus inquiet du sort de son comparse que de sa propre cuisse.

— Pourquoi, à votre avis ?

— Le stress et la douleur le poussaient à déblatérer. Il a dit qu'on n'avait aucune idée de l'identité de son compagnon et de ceux qui les commandaient.

— Vous voulez dire qu'il se vantait d'être influent ou de connaître des gens influents ?

— Oui. Il a ajouté que son camarade moribond valait des fortunes et que la mienne était faite si je le sauvais.

— Et ça a été le cas ? »

La question atteignit Lukić comme un direct ; vexé, il observa une longue pause avant de répondre.

« Pas du tout ! Ils ont juste quitté l'hôpital le lendemain. Je ne l'ai pas sauvé pour de l'argent. J'ai agi en médecin… Et aussi, pour être franc, en homme menacé par un gros flingue agité par un vrai cinglé. Je vous assure que j'ignore encore tout de ces deux miliciens, en ce moment même.

— Je vous crois. Revenons-en à la veille, si vous voulez bien.

— La déroute des Serbes à Knin était totale à ce moment-là. J'ai opéré le gars aux balles dans le dos avec les moyens du bord, sous anesthésie locale. J'ai retiré les esquilles d'os et les éclats de balle les plus conséquents. J'en ai certainement laissé, car j'ai travaillé à la va-vite. J'ai recousu et pansé les orifices, j'ai immobilisé ses bras, puis je lui ai injecté des antibiotiques et une dose massive de morphine. On l'a installé sur un lit

médicalisé, avec un goutte-à-goutte. Cet individu avait une constitution physique peu commune, pour avoir survécu à ça. Mais ce genre de miracle n'est pas si rare. En l'occurrence, à en juger par notre rencontre, c'est plutôt regrettable.

— Oui et non. Au cas où nous l'attraperions, il devrait répondre de ses actes, ce qui soulagerait un nombre important de victimes. Que s'est-il passé ensuite ?

— Nous les avons logés tous les deux dans la même chambre, à vrai dire un local technique à l'écart des autres patients, mais cela convenait très bien à l'énervé de la gâchette. Aussitôt opéré, il avait réclamé un téléphone, le pistolet toujours en main.

— Connaissez-vous la nature de ces coups de fil ? Ont-ils abouti ?

— Plutôt, oui, à en juger par la suite des événements. »

Irena tira une cigarette de son paquet et l'alluma d'une main flageolante. Lukić observait le tremblement des doigts jaunis et le visage gris cendre derrière la flamme du briquet. Une rafale de crachotements secs la plia en deux.

« Hum, je crois que vous devriez *vraiment* arrêter au plus vite.

— Kof… je… kof… je sais… tttrrrsss… je n’ai aucune volonté.

— Je suis persuadé du contraire.

— Reprenons, si vous voulez bien. »

Danilo Lukić avait quitté toute posture défensive. Il leva les bras au ciel, en signe d’abandon.

« Écoutez, si je vous dis tout, vous me promettez que rien ne sortira dans la presse ?

— D’accord. Cette conversation restera confidentielle.

— Si jamais ça se sait, je suis en danger de mort. Mon ex-femme et mes enfants aussi. »

Irena acquiesça. Cette formule n’avait sans doute rien de grandiloquent. Lukić semblait sincère.

« Antonije a donc réclamé un téléphone. Tout en veillant sur Dragoljub, il n’a cessé de passer des coups de fil. Il a fini par avoir quelqu’un en ligne. Il m’a alors dit que je n’avais pas intérêt à ce que Dragoljub meure avant le lendemain matin et que je devais impérativement être là très tôt. De toute façon, je suis resté à l’hôpital toute la nuit. Nous étions débordés.

— Et puis ?

— Le lendemain, à l’aube, un hélicoptère médicalisé s’est posé sur l’héliport. À son bord, outre le pilote, il y avait deux médecins en blouse blanche et deux hommes

en civil. Tout de suite, les médecins ont débarqué un chariot et ont demandé à être conduits à la chambre de Dragoljub et d'Antonije. C'étaient des militaires.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Ils portaient un uniforme sous leur blouse, ainsi que des rangers.

— D'accord. Continuez.

— Le plus vieux des deux hommes en civil avait l'air d'un bureaucrate ou d'un espion à la mode de la guerre froide, très bien habillé, très chic, mais très sévère. C'était le chef.

— Décrivez-le.

— Cheveux gris, gominés et ramenés en arrière, grosses lunettes à montures noires, imperméable beige, pantalon gris, souliers de cuir noir, l'air glacial, mais distingué.

— Et l'autre ?

— Une véritable armoire à glace, deux mètres au bas mot, le crâne rasé, barbu, habillé tout de noir, sans aucune marque distinctive. Vingt, vingt-cinq ans. Une gueule d'assassin. Ce que la suite a confirmé du reste. Je peux vous donner son prénom : Stacimir.

— Que s'est-il passé ?

— Les médecins se sont rendus dans la chambre de Dragoljub avec leur chariot. Pendant ce temps, le type

en imperméable me faisait la leçon.

— À savoir ?

— Quand j'ai protesté contre ses méthodes, il a sorti un pistolet, l'a braqué tout contre mon œil droit, et a murmuré des menaces explicites à l'égard de ma famille. J'étais marié alors. Je m'en souviens mot pour mot : "Tu n'as pas idée de qui nous sommes. On peut enculer ta femme et torturer tes gosses, personne n'y trouvera rien à redire. Tu es un bon Serbe, non ? Tu ne voudrais pas qu'il arrive malheur à Sophia, Cedomir et Fanja ?" Cette ordure connaissait les prénoms de ma femme et de mes enfants… Je l'ai alors supplié. J'ai perdu toute dignité.

— Et vous avez bien fait. »

Mortifié, Lukić interrogea Irena du regard.

« Cet homme ne plaisantait pas. Il vous aurait tués tous les quatre, sans hésiter… Ensuite, docteur ?

— Il m'a donné toutes les directives à suivre. »

Irena écrasa sa cigarette, mit le mégot dans un cendrier de poche et en alluma une autre aussitôt.

Danilo lui expliqua alors qu'il avait constitué un dossier médical au nom de Dragoljub Brebulavić, avec un descriptif des blessures. Puis il avait rédigé un certificat de décès en double exemplaire, l'un pour les registres de l'hôpital, l'autre pour l'homme à

l'imperméable. Raison du décès : blessures par balles. Par ailleurs, il avait également dû écrire un certificat de sortie de l'établissement, au nom d'Antonije Gradimir. Irena songea que ces pièces devaient faire partie des dossiers détruits par les Croates, suite à la reconquête de Knin, car elle n'en avait trouvé aucune trace à l'hôpital.

L'homme à l'allure d'espion lui avait ensuite donné de l'argent, une liasse de deutsche marks, pour acheter un cercueil et une croix au nom de Dragoljub Brebulavić et pour couvrir les frais d'inhumation, lui disant de garder le reste, pour compenser le dérangement occasionné. Il faudrait creuser la tombe dans le carré des victimes de guerre, là où on enterrait les inconnus et les laissés-pour-compte du conflit. Quand Lukić lui demanda quel corps on mettrait dans la tombe, son dangereux interlocuteur lui avait alors murmuré : « Ne t'inquiète pas ! Tu verras ça tout à l'heure… Attention ! On vérifiera que tout est en ordre au cimetière. Si la tombe n'y est pas, on s'occupe de ta femelle et de tes petits. Compris ? »

Le docteur avait dit *amen* à tout. Les deux médecins engouffrèrent la civière médicalisée chargée de Dragoljub dans l'hélicoptère. Stacimir, le géant au crâne rasé, avait rejoint son chef, un drap roulé en boule calé sous le bras, comme un ballot de linge. « C'est bon. » Son patron avait alors rangé son pistolet.

« Vous n’avez plus à vous en faire, docteur. Dragoljub Brebulavić est mort désormais. Il sort définitivement de votre existence. Exécutez mes ordres et tout ira bien. Sinon… Restez là jusqu’à ce qu’on ait décollé. »

Une fois l’hélicoptère parti, le docteur Lukić avait foncé dans la chambre. Sur le lit de Dragoljub gisait Antonije Gradimir, nu, étranglé à mort. C’était son cadavre qui serait inhumé dans la tombe de Dragoljub.

Le chirurgien avait ensuite exécuté aussitôt toutes les directives du barbouze, et bien lui en avait pris. Une quinzaine de jours plus tard, deux hommes s’étaient en effet présentés à son domicile de Belgrade, où il était retourné en catastrophe avec Sophia et les enfants, juste avant que les Croates ne reconquièrent définitivement toute la région de Knin.

Deux brutes épaisses s’étaient présentées avec un bouquet de fleurs. Le plus grand des deux, un véritable colosse barbu au crâne rasé, sans doute Stacimir, l’avait tendu à Sophia, sans intention amicale aucune. Sophia avait nettement perçu la menace. Le géant avait articulé deux phrases, les yeux rivés à ceux de son interlocutrice. « Tous nos compliments au professeur. Jolie croix. »

Puis ils étaient repartis sans se retourner. Sophia en était restée estomaquée et anxieuse, ne comprenant rien à cette scène baroque. Et pour cause, son mari ne lui avait rien soufflé de l’affaire. Le soir, quand elle lui avait

raconté cette visite, Lukić s'était mis à pleurer. Il lui avait alors tout expliqué.

« Quelques années après, en 2002, Sophia m'a quitté. Elle est retournée en Slovénie, son pays natal, emmenant les enfants avec elle. »

La déprime s'était emparée du médecin ; il piquait du nez et regardait le bout de ses chaussures avec tristesse.

« Je vais vous laisser tranquille, monsieur Lukić. Une dernière question : à votre avis, où emmenaient-ils Dragoljub Brebulavić ?

— Des médecins militaires avec un hélicoptère médicalisé de l'armée régulière de la JNA, des types des services de la Sûreté bourrés d'argent… En toute logique, il n'y a qu'un seul établissement auquel je pense : l'hôpital militaire de Vračar, à Belgrade. Mais peut-être que je me trompe… À mon tour de vous poser quelques questions, si vous permettez.

— Je vous en prie.

— Je dois m'inquiéter d'une éventuelle suite judiciaire ?

— Pas le moins du monde. Au pire, vous serez entendu comme témoin assisté, avec garantie totale de votre anonymat. Vous ne saviez pas qui vous étiez en train de soigner et vous n'aviez guère le choix.

— L'homme aux balles dans le dos, qui est-ce ?

— Un criminel de guerre particulièrement abject.

— Vous êtes serbe ?

— Oui, et ?

— Que pensez-vous de tout ça, de la folie qui s'est emparée de nous, quand Slobodan Milošević a pris le pouvoir ?

— J'étais quant à moi opposée à l'élection de Milošević. J'avais flairé le monstre. Voyez-vous, les faits sont têtus, monsieur Lukić. Dans n'importe quel cas de figure, n'importe où dans le monde, élisez un nationaliste autoritaire hostile à ses voisins, et vous obtenez invariablement le même résultat : la guerre et ses horreurs.

— Je vais être franc. Moi, j'étais convaincu du bien-fondé des thèses de la Grande Serbie et des conclusions des intellectuels qui ont défendu un nationalisme agressif. Le mémorandum SANU et autres conneries, j'y ai cru dur comme fer, mais c'est fini… Force est de constater qu'il s'agissait d'une terrible méprise. Une véritable tragédie, à vrai dire, pour toute la Yougoslavie. Et pour la Serbie, donc. Combien n'avons-nous pas perdu, au lieu de nous développer, sans parler du carnage… J'ai désormais honte d'avoir adhéré à ces projets aussi criminels que stupides. »

La sincérité du chirurgien surprit fort Irena. Le recul critique en la matière se rencontrait très rarement et elle

n’aurait jamais imaginé le découvrir chez un nanti pareil. En règle générale, les nationalistes de la première heure ne reconnaissaient jamais avoir commis une erreur de jugement, jamais, que ce soit en Serbie, en Croatie ou en Bosnie.

« C’est pour cette raison que vous avez accepté de me rencontrer ?

— Absolument… Votre travail sur les chefs des Serpents de la Drina m’a fait forte impression. Vous les avez eus, jusqu’au dernier, jusqu’à cette ordure de Vladislas Krakić caché en France… Je sais que votre association a parfois du mal à joindre les deux bouts. Je vous enverrai un chèque dès ce soir. »

Irena acquiesça.

« Je vous remercie, monsieur Lukić. Votre aide m’est plus que précieuse.

— Qu’est-ce qui vous motive, madame Ilić ? »

Irena fit la moue, les yeux dans le vague.

« Moi aussi, j’ai été une victime de guerre. Mais je n’ai jamais voulu remâcher ce traumatisme sans essayer d’empêcher les salauds de vivre leur vie… Je vais vous laisser.

— Je vous raccompagne. »

Irena et le docteur Lukić s’acheminèrent en silence jusqu’à la porte de la propriété. Un crépuscule brumeux

les enveloppait, les pénétrant d'un cafard désespérant. Ils se serrèrent la main et Lukić demeura une bonne minute en stase, les yeux rivés au portail. Puis il fit demi-tour et regagna sa demeure à pas lents. Tout lui paraissait dérisoire. Il ne lui tardait pas tant que ça de renouer avec la trépidante superficialité de sa vie dorée. Pour se requinquer, il guida ses pensées vers les nichons siliconés de l'escort qui l'accompagnerait ce soir-là au restaurant.

De l'autre côté du haut mur d'enceinte, dans la rue, Irena sortit son téléphone portable, tout en s'allumant une clope.

« Allô, Cane ? »

*CHAPITRE 30*

## BELGRADE, QUAI OSLOBODENJA, QUARTIER DE ZEMUN

SAMEDI 4 FÉVRIER 2017, 23 H 57

En dépit du froid de canard et de la neige de ces derniers jours, il y avait foule tout le long du Kej Oslobodenja, la promenade le long du Danube. Des groupes de fêtards se mélangeaient les uns aux autres. Ils commençaient à investir les *spavlovi*, les péniches transformées en boîtes de nuit branchées et en bars hype. La fête ne faisait que commencer. Ce n'était pas pour rien qu'on surnommait Belgrade la Barcelone des Balkans. Les gamins nés juste après le conflit n'en avaient pas grand-chose à foutre du drame de la guerre. Les accords de Dayton avaient mis fin à tout ça en 95. Les jeunes ne pensaient qu'à jouir. Ceux qui confondaient la Serbie des campagnes et la capitale serbe, imaginant Belgrade comme une ville post-communiste arriérée, se foutaient complètement le doigt dans l'œil. Belgrade, c'était comme Prague, Moscou ou Pékin, la rencontre de tous les possibles. Dans la lignée immédiate des trafics de la période de guerre, il y régnait le capitalisme le plus débridé, associé à une précarité certaine pour la plus grande masse. Du

communisme de Tito, il ne restait que quelques nostalgiques et des souvenirs vendus aux touristes sous forme de produits dérivés, t-shirts, briquets ou mugs.

Les quartiers branchés rutilaient de tout le clinquant des centres-villes européens, l'exubérance des Balkans en plus. Partout, les enseignes des clubs, des bars, des restaurants pulsaient dans la nuit froide et inondaient l'asphalte de flaques de couleurs acidulées. Les reflets des lueurs bariolées des *spavlovi* tremblaient dans les eaux noires du Danube.

Amusés, les deux frères Rutsin observaient la foule par les vitres blindées de leur 4 × 4. Le chauffeur longeait le quai et ses établissements de nuit flottants. Des troupeaux de filles ivres s'égaillaient sur la promenade, court vêtues et les seins au balcon, allant d'un bar à un autre, déchaînées, au milieu des bringueurs venus des quatre coins de la planète. Les meilleurs DJ du monde se produisaient ici.

Le 4 × 4 de Zoran « Beli Medved » Todoković suivait juste derrière. Lui aussi lorgnait les petits culs et les nichons artificiels échappés de la rue Strahinića Bana, la Silicon Valley, ainsi baptisée à cause du nombre délirant de prothèses mammaires qu'on y croisait au mètre carré.

Quelques-uns de ces clubs leur appartenaient. Ils se rendaient au Turbo, en plein milieu de la promenade. C'était une grande barge de trois étages. Au rez-de-

chaussée, les danseurs se trémoussaient au rythme de la techno. Au second venaient jouer les meilleurs groupes de turbo folk du moment. Au troisième, un bar central entouré de pistes de strip-tease et de barres de pole dance attirait les mateurs. Le dernier étage du Turbo était surmonté d'un vaste loft privé, avec piscine et hammam, où les frères Rutsin essayaient les plus belles putes de Belgrade.

Les deux 4 × 4 se garèrent juste devant le Turbo. Les chauffeurs en descendirent et ouvrirent les portières aux maîtres des lieux. Les frères Rutsin et Zoran s'engagèrent sur la passerelle qui reliait le quai à la barge. Les physionomistes et les videurs les saluèrent, s'effaçant pour leur céder le passage. Au lieu d'entrer dans la boîte, les trois chefs de clan empruntèrent la coursive et se rendirent à l'avant, dans le carré VIP, où les attendait leur ascenseur privé. L'aîné des Rutsin, Isidor, apposa la main sur le scanner de reconnaissance palmaire et les portes s'ouvrirent dans un souffle. Les trois malfrats pénétrèrent dans la cage, toute de verre et d'acier chromé. L'ascenseur les conduisit au loft.

La porte arrière s'ouvrit sur une suite tape-à-l'œil au possible, la parfaite alliance du pognon à outrance et du mauvais goût : des tableaux de maîtres à côté de miroirs de bordel, des coupes en cristal sur des tables dont les pieds étaient des pattes d'éléphant, des photos de nanas à poil sur des crédences Renaissance et des guéridons

anciens, de la vaisselle plaquée or portant les chiffres des Rutsin. Au milieu de la table, un saladier plein de coke d'une qualité exceptionnelle, où les convives tapaient à leur guise.

Ils étaient très riches, et ils voulaient que cela se sache.

Ce soir-là, les frères Rutsin et Zoran fêtaient un événement d'importance historique. Ils avaient dîné au *Salon 1905* et ils avaient bien l'intention de se vautrer dans la débauche jusqu'au petit jour.

Andrej, le cadet, revenait tout juste d'Amérique du Sud et sa tournée là-bas avait été couronnée de succès. Il avait conclu de nouvelles alliances avec les narcotrafiquants argentins et colombiens. Les Vénézuéliens, les nouveaux venus sur le marché de la came, lui proposaient des prix défiant toute concurrence, misère oblige. Andrej avait diversifié leurs sources d'approvisionnement et multiplié par quatre leurs capacités. Les frères étaient les plus gros fournisseurs de coke de tous les Balkans depuis plus de vingt ans. Andrej avait maintenant quarante-six ans. Il ressemblait vaguement à Kurt Cobain. Blond, mince, une barbichette folâtre au menton, des petites lunettes rondes cerclées de métal, tout cela lui donnait une physionomie trompeusement inoffensive d'artiste contestataire ou d'éternel étudiant. En réalité, il était complètement dingue et ceux qui avaient le malheur de

lui marcher sur les pieds le regrettaient toujours amèrement.

Isidor avait trois ans de plus que son frère. Avec lui, il n'y avait pas tromperie sur la marchandise. Mal rasé, son visage était zébré d'une vilaine cicatrice en zigzag, courant de l'oreille droite jusqu'au nez et redescendant par les lèvres jusqu'à la pointe du menton. Trapu, musclé, mauvais, Isidor avait la gueule de l'emploi. Cette cicatrice, il la devait à un tesson de bouteille manipulé par un maladroit. Son agresseur ne l'avait pas tué. Grave erreur, que sa jolie jeune femme paya en se faisant péter le cul dans tous les bouges crasseux de Yougoslavie, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Quant au type, Isidor le gardait vivant quelque part et il le torturait régulièrement.

Les deux Rutsin avaient profité du conflit des années 90, sans y prendre part directement. Ils avaient trafiqué tout ce qui pouvait l'être, des produits d'entretien et d'hygiène intime à l'alcool, des armes aux chaussures, des femelles à la pervitine, des passeports aux organes. Ils avaient été les premiers à se lancer dans la coke, avant même la fin du conflit.

De l'autre côté de la table, Zoran les regardait de ses yeux doux, d'un bleu pastel velouté. Né en 1961, Zoran avait fait ses armes du temps du communisme. Il avait grandi dans les plus sinistres bloks de Novi Beograd. Contrebandier de produits autrichiens, braqueur de

bijouteries, il devait son surnom d'Ours Blanc à un tatouage sur son épaule. À vingt-quatre ans, sortant de prison, il avait massacré au hachoir les trois types qui l'avaient balancé. L'un des flics avait décrit ainsi le carnage : « C'est comme si un lion ou un ours polaire s'était acharné sur les victimes. » Zoran s'était fait tatouer le plantigrade suite à cette déclaration. Contrairement aux deux frères, Zoran était un nationaliste convaincu. Déjà riche pendant la guerre, il avait levé une troupe de mercenaires, s'était battu et avait même été blessé. À l'instar des deux Rutsin, la guerre l'avait considérablement enrichi. Zoran avait une allure débonnaire de petit gros sympathique. Une couronne de cheveux blancs ceignait son crâne dégarni et il avait le ventre rond et l'œil rieur du papy rassurant. Mais cette mine avenante n'était qu'un leurre et il arborait le même air gouailleur quand il tuait une femme ou un flic.

À eux trois, ces hommes pesaient cent-quarante-sept millions d'euros. S'ils l'avaient voulu, ils auraient pu être députés ou ministres, mais ils préféraient se les acheter. C'était encore meilleur. Les politicards leur mangeaient dans la main.

Isidor se saisit d'une clochette d'argent. Le tintement fit s'ouvrir une porte d'où des filles en sous-vêtements et jarretelles sortirent. « Cognac. » Les trois catins s'affairèrent et leur servirent, dans des verres en cristal

Puiforcat tirés d'un coffret en palissandre et bois de rose, du Louis XIII rare cask 41.6. Cet assemblage exceptionnel de mille-deux-cents eaux-de-vie se payait vingt mille euros la bouteille. Les trois hommes basculèrent leur verre d'un coup. « Encore. » Les filles les resservirent. « Cigares. » L'une des servantes trottina jusqu'à la cave à cigares et en revint avec une boîte de Behike de chez Cohiba. Elle posa devant Isidor un plateau en argent sur lequel se trouvaient le coffret humidificateur, un coupe-cigare et un briquet en or massif.

« Tirez-vous. »

Les putes à string défilèrent en ondulant du fion. Zoran claqua le cul de la dernière, puis haussa son verre ballon.

« À ton succès, Andrej. C'est remarquable. Quand repars-tu ?

— Après-demain. J'ai des choses à finaliser en Colombie, pas mal de pattes à graisser. On peut compter sur l'appui actif des Autodéfenses unies de Colombie, de bons gars de l'extrême droite comme on les aime, une association des cartels et des grands propriétaires. Nous n'aurons pas d'ennuis là-bas. »

Isidor approuva de la tête.

« Tu as vraiment bien bossé. Et pour le lessivage ?

— Tout est en place. Nos comptes sont ouverts au Panama et ailleurs. Si ça continue, on va pouvoir acheter légalement la moitié du pays et quelques députés européens.

— Excellent. Et toi, Zoran, quelles sont les nouvelles de France ? Que raconte Aleksandar ?

— La mise en place est entrée dans sa dernière phase. C'est pour bientôt. Notre filière hollandaise est sur le pied de guerre. D'après Aleksandar, ce sera bien plus gros et juteux qu'à Bordeaux en 2012.

— Et l'Afrique du Sud ?

— J'ai acheté deux palaces et des camps de vacances, sans parler d'activités plus diversifiées : pressings, boîtes de nuit, restaurants, agences de location de voitures, immeubles de bureaux, champs pavillonnaires destinés aux nègres de la nouvelle classe moyenne, et même des parts dans un parc d'attractions. Par ailleurs, j'ai chopé au passage un jeu de passeports authentiques. Il y en a pour vous.

— Ça peut servir. Pour revenir à Aleks, comment va-t-il ?

— Bien. Mais il n'a toujours pas renoncé à son projet d'aller se battre en Ukraine. »

Andrej haussa les épaules, la mine agacée. Zoran tempéra sa réprobation.

« Tu sais comment il est. Il n'y a que la violence qui l'excite. Il est fait pour le combat.

— Je sais, répliqua Andrej, mais Aleksandar est vraiment intelligent. Ce serait quand même dommage qu'il se fasse refroidir par gloriole de mercenaire.

— Ce n'est pas de la gloriole, Andrej. Il aime ça. Il me l'a toujours dit : ses années chez les Lions de Serbie, il n'a rien connu de mieux. Il adore la guerre et ses excès.

— Tiens, d'ailleurs en parlant de ça, vous avez vu ce qu'a fait cette pute d'Irena Ilić ? Cette avocate de merde a réussi à serrer le dernier leader des Serpents de la Drina. Aleksandar nous a toujours dit qu'il fallait la descendre, cette suceuse de Croates. On aurait peut-être dû l'écouter. Putain ! Dire qu'elle est serbe !

— Il n'est pas trop tard.

— Pas tout de suite, Zoran. Laisse-moi finaliser nos associations d'outre-Atlantique avant. Elle est trop mise en lumière en ce moment.

— Mais c'est vrai qu'Aleks nous avait bien avertis. Quand je l'ai vu la dernière fois, il était absolument furax.

— À ce point ?

— Et comment ! N'oubliez pas que Vladislas Krakić l'a croisé à plusieurs reprises lors du conflit. Ensemble,

ils ont défoncé des musulmanes à Foča, entre autres.

— Et alors ? Tu crois que Krakić pourrait dire quoi ? Je te rappelle que le père d'Aleksandar a réussi à organiser sa fausse mort. Dragoljub Brebulavić est enterré à Knin. Avant de faire le lien entre Dragoljub et Aleksandar, il fera beau.

— Mouais, admettons… »

De l'index, Zoran se touchait le bout du nez d'un air indécis. Isidor mit un terme à l'échange de son frère et de Zoran.

« C'est bon, les mecs. Ne vous inquiétez pas. Tout roule. Allez, voyons le bétail qui nous arrive de Moldavie. »

Isidor sonna et la même porte se rouvrit. Des gamines terrorisées, habillées de fringues moches de paysannes pauvres, se pressèrent en file indienne. Deux malabars ouvraient et fermaient la marche. Ils les conduisirent sur la piste de danse surélevée, au milieu du loft. Les yeux des hommes luisaient de vice. Un rictus salingue leur barrait le visage.

« Déshabillez-moi ces connasses ! On va les dépuceler. »

*CHAPITRE 31*

## LE HAVRE, PORT 2000

LUNDI 6 FÉVRIER 2017, 10 H 03

Pascal Leferme était fier de son travail, dont il connaissait l'utilité. Sans lui et son équipe, le port du Havre aurait vite été inutilisable. Tous les ans, ils extrayaient deux millions de mètres cubes de boue et de sédiments des différents bassins du port. Sans eux, ils se seraient ensablés et seraient devenus inaccessibles aux navires venus du monde entier. Ils travaillaient tous les jours de l'année.

Pascal était grutier sur le *Gambe d'Amfard*, la drague la plus connue du port. Le bateau n'arrêtait jamais ses allers-retours entre les bassins et la haute mer, où il larguait la vase raclée dans le port. C'était un gros navire blanc, à la proue duquel se dressait une grue jaune à bandes noires.

Il manœuvra et la grue pivota sur sa base. Au bout d'une chaîne énorme oscillaient les deux mâchoires ouvertes de la benne preneuse. Pascal débraya. La formidable gueule de métal s'enfonça dans les flots marronnasses. Elle remonta chargée à ras de sédiments. La grue tourna derechef et la benne se plaça pile au-dessus du centre du navire, à la verticale d'une grille en

fer forgé dont les barreaux avaient cinq centimètres de diamètre. Les mâchoires de la benne s'ouvrirent et des centaines de kilos de vase en tombèrent. La grille retint quelques pneus et un cadre de vélo, tandis que les boues s'écoulaient à travers les barreaux vers les entrailles du navire. Quand elles seraient pleines, l'équipage irait les vider au large du Havre.

Pascal observait très attentivement chaque délestage. Il n'était pas rare de ramener des obus et des torpilles de la Seconde Guerre mondiale et sa hantise était qu'ils se fassent tous sauter.

D'ailleurs, ce jour-là, au quatrième passage, elle largua une découverte étrange : une cantine en métal venait de tomber sur les barreaux. Pascal mit le moteur de la grue au point mort. Les hommes de l'équipage le rejoignirent pour contempler la trouvaille.

La cantine mesurait à peu près un mètre de longueur, pour cinquante centimètres de largeur et trente de hauteur. Elle présentait plusieurs points notables. Visiblement, elle était neuve, ainsi que le cadenas qui la fermait. Pas ou peu d'oxydation. Deuxièmement, elle était percée de nombreux trous, signe évident qu'on avait voulu qu'elle coule vite et bien. La cantine se vidait de son eau, emportant par les orifices une multitude de petites anguilles noires, luisantes, au ventre grisâtre. Il y avait forcément quelque chose à bouffer là-dedans. Pascal interrogea ses collègues du

regard. Serge hocha la tête et s'en alla vers le poste de pilotage. Il en revint avec un coupe-boulon imposant. Les pinces attrapèrent l'anneau du cadenas et le coupèrent sans difficulté. Les trois hommes retinrent leur souffle, préparés déjà à une découverte peu ragoûtante : les anguilles, ce n'était jamais bon signe.

Pascal s'approcha et ouvrit en grand le couvercle. Ses collègues et lui reculèrent en jurant. Nom de Dieu !

Le coffre de métal contenait les restes d'un cadavre démembré, déjà bien nettoyé par la multitude de crabes et de jeunes leptocéphales qui avaient élu domicile dans ce royal garde-manger. Ça grouillait dans la cage thoracique. Le crâne reposait sur le dessus. Des orbites creuses, des narines et des mâchoires s'extrayaient les bestioles, en se tortillant comme de petits serpents gluants. Trois dents de devant étincelaient bizarrement sur le maxillaire supérieur. Et pour cause : elles étaient en métal.

Tout pâle, Pascal s'adressa au pilote du navire.

« Ne touchons plus à rien. Serge, appelle les flics et ramène-nous à quai. »

*CHAPITRE 32*

## BELGRADE, QUARTIER DE SENJAK

VENDREDI 10 FÉVRIER 2017, 19 H 27

Le docteur Lukić avait tenu parole. Le lundi, Irena trouva dans la boîte aux lettres de l'ONG un gros chèque et un petit mot au dos de la carte d'une clinique huppée de Belgrade, pour l'informer qu'elle pouvait appeler quand elle voudrait le pneumologue Martin Nikolić, précisant que ce dernier ne lui ferait rien payer. Irena avait eu la désagréable impression qu'on lui faisait l'aumône. Avait-elle l'air si minable ? La réponse était contenue dans la question, elle le savait pertinemment.

Malgré tout, elle s'y rendit le mardi. La clinique de Martin Nikolić se situait à Senjak, non loin de là où demeurait Danilo Lukić. C'était l'autre quartier aisé de Belgrade, lui aussi sur les hauteurs. Les gens de bon ton habitent toujours au-dessus des miasmes populaciers. Cette clinique privée était hors de portée de bourse pour une écrasante majorité de Belgradois. Seuls les ressortissants étrangers y demeuraient, ainsi que les nantis du nouveau capitalisme sauvage, les politicards, les oligarques et les vedettes. En entrant dans les locaux étincelants, Irena ne se sentit pas à sa place. Même la secrétaire d'accueil détailla de la tête aux pieds cette

épouvantable pouilleuse. Irena aurait eu la lèpre que le regard de la pimpante hôtesse tailleuse de pipes n'aurait pas été plus assassin.

Martin Nikolić lui avait annoncé d'un air neutre, celui que prennent les professionnels en cas de mauvaise nouvelle, que le cancer lui bouffait les poumons depuis un trop long moment pour espérer grand-chose. L'avocate reçut l'annonce sans réaction particulière. Ce n'était qu'une confirmation.

« Combien de temps ?

— En l'état actuel de la maladie, de quelques mois à deux ou trois années, selon votre mode de vie et les traitements.

— Des soins possibles ?

— Chimiothérapie et rayons, rien que de très classique. Le cancer est assez avancé, dans les deux poumons.

— Je peux voir les radios ?

— Certainement. »

Le professeur Nikolić, un vrai nabot rond et chauve, avait trotté jusqu'au négatoscope et y avait accroché deux radiographies. Nul besoin de longs commentaires : des nodules blancs sertissaient la masse sombre des poumons, reliés par des filaments blanchâtres, une sorte de mérule, la lymphangite carcinomateuse. Le troll en

blouse la regarda sans rien dire. Elle toussa et se détourna.

« Que diriez-vous d'entamer le plus tôt possible une chimiothérapie ?

— Je ne sais pas… Je vais réfléchir…

— Nous pouvons au moins d'ores et déjà alléger les souffrances. Je ne suis pas algologue, mais je soigne depuis suffisamment longtemps des patients cancéreux pour mettre dès maintenant sur pied un protocole de traitement contre la douleur… Souffrir est inutile. »

La patiente acquiesça.

« Très bien. »

Le professeur retourna à son bureau et tapa sur son ordinateur une liste conséquente d'anti-inflammatoires non stéroïdiens, associés à quelques opiacés légers, essentiellement de la codéine.

« Avez-vous mal pour l'instant ?

— Quand je tousse, oui.

— La codéine apaisera les quintes, mais gare à la somnolence si vous conduisez. Il faut repousser le plus possible le moment où on vous administrera des opioïdes forts, sinon vous allez développer une tolérance aux produits, qui seront moins efficaces par la suite. Des angoisses ?

— Non. Pas pour le moment, en tout cas. Je vais mourir. C'est un fait.

— Bon… et… hum… vous avez dû produire une forte impression sur le docteur Lukić, que j'ai eu au téléphone…

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Eh bien, si vous avez des difficultés financières, il réglera tous les soins. Il tient beaucoup à ce que vous finissiez ce que vous avez entamé, m'a-t-il dit. »

Irena avait toujours refusé de poser sa tête sur les épaules qu'on lui avait offertes. Ce quant-à-soi orgueilleux l'avait aigrie. Elle se sentait très lasse désormais. Elle décida d'accepter le soutien de Lukić.

« Entendu. Cela me convient.

— Vous n'arrêterez pas de fumer ?

— Non, pas pour le moment, mais je vais essayer de réduire fortement.

— Alors je vais aussi vous prescrire des substituts nicotiniques. Essayez de limiter le plus possible votre consommation de tabac. »

Il lui tendit l'ordonnance que venait de cracher l'imprimante. Elle s'en saisit, la plia méticuleusement et la rangea dans le machin avachi qui lui tenait lieu de sac.

Le professeur raccompagna sa patiente jusqu'à la porte. Ils échangèrent une poignée de mains chaleureuse. Elle avait apprécié la franchise bienveillante du spécialiste.

« Portez-vous du mieux possible. N'hésitez pas à m'appeler pour prendre rendez-vous. »

Il observa la maigre militante des droits de l'homme remonter le couloir, avant de rentrer dans les profondeurs moelleuses de son cabinet de praticien aisé.

En sortant du parc de la clinique, Irena mesurait d'un air sombre ses chances de l'emporter au sprint sur la Faucheuse. Elle se trouvait devant une impasse, de toute façon.

De retour chez elle, elle voulut travailler, mais elle se sentait vraiment mal. Elle posa sa main sur son front. Elle était brûlante. C'était comme si le diagnostic avait brusquement empiré son état. Les toussotements incessants l'exténuaient. Elle avait envie de fumer, mais elle repoussait loin d'elle le paquet de clopes et le briquet.

En fin de journée, elle dut s'aliter, clouée par une fièvre de cheval. Elle cracha du sang, la respiration sifflante. Elle dérivait entre veille et songe, dévorée de fièvre ; tout se fondait en un film surréaliste barbare. Les visages de ses tortionnaires hilares se déformaient et tous ses bourreaux se transformaient en Danilo Lukić,

qui lui aboyait l'ordre de tenir bon et de ne pas mourir. Elle pleurait comme une petite fille égarée, incapable de dire si c'était pour de bon ou dans les délires de l'épouvante. La mort la chopait par la tignasse. Ses draps puaient. Ses cheveux puaient. Sa gorge puait. Entre deux visions, elle écarquillait les yeux de terreur, sûre d'y rester. Elle s'imaginait momifiée, retrouvée quelques semaines ou quelques mois plus tard, dans son trois-pièces minable d'un immeuble miteux du Blok 70. Putain ! Elle allait crever seule. Cette fois, sans spectateur, elle n'avait plus envie de la ramener. Elle avait vraiment la trouille. Entre deux divagations, elle appela Lukić, tomba sur le répondeur et, d'une voix chevrotante, laissa un message. Des heures – des secondes ou des siècles ? – plus tard, elle se réveilla. Lukić s'affairait à ranger un peu le désordre qui n'avait pas tardé à reprendre le dessus dans l'appartement. C'était suffocant, tellement tout était imprégné de l'odeur du tabac froid. En dépit du mauvais temps, il avait ouvert les fenêtres pour aérer un peu cette tanière. Un mouvement des draps l'avertit du réveil d'Irena. Sa tête émergea. Grands dieux ! On devinait tout à fait le cadavre en devenir. Plus de joues : les pommettes crèveraient bientôt la peau. Les yeux s'enfonçaient loin dans le crâne. La peau jaune avait une teinte d'urine de diabétique. Qu'est-ce qu'il foutait là, bon sang ? Pour venir dans cet appartement lamentable de ce coin dangereux, il avait annulé une soirée à l'opéra. Quel

maléfice ce squelette défenseur des droits de l'homme lui avait-il lancé ?

Il l'aida à se redresser. Elle souffla et ahana. La chaude pestilence de son haleine incommoda si fort Lukić qu'il en détourna la tête. Remugles de pourrissement. Son temps était compté. Juste après la visite d'Irena à la clinique, Nikolić l'avait appelé et lui avait dressé un tableau alarmant de l'état de santé de l'avocate. La moindre infection pouvait la démolir en quelques jours. Il écarta les cheveux collés au visage poisseux, dans un geste de tendresse quasi filiale, et lui servit un verre d'eau. « Tenez, avalez ça. » Elle but, s'engoua, toussa une mousse sanguinolente qui dégoulina sur son menton. Lukić fronça le nez, mais il lui essuya le visage avec prévenance. D'une voix à peine audible, elle lui demanda comment il était entré.

« La porte était ouverte, tout simplement. Ce n'est guère prudent, dans ce quartier mal famé. Vous êtes brûlante. Je vous emmène à la clinique de Nikolić.

— Non… je… mais non… ce n'est…

— Pas de discussion.

— Mes affaires…

— Pas de panique. Je repasserai, si besoin.

— Mon ordi, prenez au moins mon ordi. Tous les dossiers sont dedans.

— D’accord. »

Il rangea l’ordinateur portable dans sa housse, le seul signe d’un peu d’aisance matérielle dans ce trou à rat. Il laissa Irena enroulée dans sa couverture de clodo et la soutint d’un seul bras. Elle ne pesait presque plus rien.

« Dans mon manteau, les clés. »

Tout en la maintenant, il cala l’ordinateur entre ses pieds, farfouilla dans les poches et y découvrit le trousseau. Pour ce qu’il y avait à voler dans ce clapier ! Mais la richesse est toujours une question de point de vue. Il referma derrière eux, pressé de se tirer de ce coupe-gorge.

Irena se réveilla trente-six heures plus tard, un masque collé au visage, et des poches reliées à ses veines par des tubes transparents. Elle respirait plus aisément, comme cela ne lui était pas arrivé depuis des lustres. Elle referma les yeux et savoura l’instant, cette brève illusion de rémission. L’air allait et venait avec fluidité. Un raclement de gorge la réveilla. C’était Martin Nikolić, plus rond et jovial que jamais.

« Ce n’est pas parce que le cancer vous laisse peu d’espoir que vous devez vous laisser mourir n’importe comment, Irena. »

Elle écarta le masque et questionna le médecin.

« Qu’est-ce que j’ai eu ?

— Une infection respiratoire aiguë, avec tous les symptômes d'une grippe carabinée. Si Lukić ne vous avait pas amenée, vous seriez morte. »

Irena cligna des yeux.

« Et tous ces tuyaux, ce masque…

— Des antibiotiques par intraveineuse. Pour le masque, un mélange de vasodilatateurs, d'anti-inflammatoires et un supplément en oxygène. »

Nikolić sourit.

« Vous allez rester quelques jours avec nous. Irena, vous n'êtes pas encore en phase terminale et je vous invite derechef à entamer une chimiothérapie, ainsi qu'une radiothérapie.

— D'accord.

— À la bonne heure ! Dès que votre infection sera correctement soignée, nous commencerons les séances.

— Le docteur Lukić viendra-t-il ?

— Oui, tout à l'heure. Il est déjà passé hier. Profitez d'être ici pour vous retaper à tout point de vue. Ah oui, on vous distille aussi de la nicotine dans les veines. Aucun symptôme de manque physique n'est possible. Je ne veux plus vous voir avec une cigarette à la bouche. Allez, dormez un peu. »

Devant un plateau-repas qu'elle chipotait sans conviction, Irena dressait un bilan de ses recherches à Danilo Lukić. Le chirurgien, plus papier glacé que jamais, approuvait de la tête. La vague soyeuse de son brushing ondula sur son front bronzé.

« Docteur Lukić…

— Danilo.

— Danilo, pourquoi faites-vous tout ça ? J'ai besoin de le savoir, si nous sommes amenés à nous fréquenter.

— Disons que ma mauvaise conscience me taraude depuis trop longtemps…

— Racontez-moi.

— D'accord… bien… je… quand les Serbes de Croatie ont créé la République autonome de Krajina, des Serbes de Serbie sont venus en Croatie pour occuper les places laissées vacantes par les Croates expulsés. Ma femme et moi, nous faisions partie de ces "colons". On nous a installés dans une maison cossue de Knin, non loin de l'hôpital J'étais parti en éclaireur, avant que mon épouse et mes enfants ne me rejoignent. À mon arrivée, j'ai trouvé les effets de la famille croate qui y vivait, avant que les paramilitaires serbes de Knin, les Knindže, les "Ninjas de Knin", ne l'en expulsent. Ces gens n'avaient rien pu prendre du tout avec eux. Toutes leurs affaires avaient été abandonnées, dont les photos. C'était une jolie famille, les Kojac, un père, une mère, deux

garçons et une petite fille de quatre ou cinq ans, dans une robe d'été. Les cheveux noirs, noués en deux belles tresses. Des yeux malicieux. La main de sa mère posée sur son épaule avec tendresse. C'est ce jour-là que j'ai vraiment compris ce que nous avions fait. Cette photo-là, je l'ai toujours chez moi. Par pénitence, je la regarde tous les jours. Et chaque fois, je me pose la même question : de quel droit avons-nous détruit la vie de ces gens ? »

Lukić avait des larmes dans la voix.

« Les yeux de la petite me hantent. »

Un silence gênant s'installa. Le chirurgien attendait une absolution qu'elle ne pouvait ni ne voulait lui offrir.

« C'est trop tard. Je ne peux pas revenir en arrière… Alors, Irena, après notre première rencontre chez moi, même si c'est stupide, je me suis dit que c'était l'occasion de faire quelque chose de bien, pas d'équilibrer les comptes, bien sûr, c'est impossible, mais au moins de… oui, c'est juste ça… de faire quelque chose de bien.

— Vous savez ce que ces gens sont devenus ?

— Non… Quand les Croates ont lancé l'Opération Tempête, je suis rentré en Serbie, juste après m'être occupé de cette ordure de Dragoljub. Après la guerre, j'ai vérifié que la maison était à nouveau habitée. C'était le cas, mais pas par cette famille, malheureusement.

— J’aimerais vous dire que vous n’êtes pour rien dans cette expulsion, que ces gens avaient été chassés avant votre arrivée, mais ce serait inexact. On les a bel et bien spoliés pour qu’un Serbe prenne leur place. En l’occurrence, c’était vous. Mais ç’aurait été la même chose avec un autre. »

Lukić secoua la tête d’un air piteux.

« Un bien n’efface pas un mal. Néanmoins, ce que vous faites aujourd’hui est une bonne chose, Danilo. Plus important, quand les ultranationalistes dresseront à nouveau la tête, vous vous élèverez contre eux. Moi, je ne serai plus là. Tant mieux… »

Le silence retomba. Lukić prit congé.

« Bien. Je repasserai vous voir. Bon courage pour la mise en place de la chimio. »

Au moment où Lukić s’engouffrait dans l’embrasure, elle le rappela.

« Danilo ! »

Lukić se retourna, la mine défaite.

« Oui ?

— Merci. »

Il hocha la tête et disparut. Il avait d’ores et déjà annulé ses festivités du week-end. La call-girl avait râlé, mais Danilo l’avait payée comme si elle lui avait effectivement rendu toutes les prestations pour

lesquelles il l’avait contactée. Il n’avait plus aucune envie de s’étourdir ni de tourner le dos à ses responsabilités. Il avait juste besoin de réfléchir.

*CHAPITRE 33*

## MENDE, AVENUE GEORGES CLÉMENCEAU

VENDREDI 10 FÉVRIER 2017, 11 H 13

L'enterrement de Boris avait eu lieu le jeudi 9 février à quinze heures. Le service s'était déroulé en la cathédrale Notre-Dame-et-Saint-Privat de Mende. Boris aurait été content. La foule s'était pressée en nombre. Paroissien respecté, employeur modèle, bon chrétien, le patriarche avait rallié les suffrages. Le fait qu'il se soit occupé de Milovan et qu'il l'ait accueilli chez lui alors qu'il était déjà un vieil homme avait ajouté à sa bonne renommée. Après l'office, tout le monde s'était retrouvé au cimetière Séjalan.

Milovan n'avait jamais vraiment songé à la question : qu'étaient devenus les corps de ses parents et de sa sœur ? Dans quel charnier les avait-on retrouvés et qui s'était chargé de leurs dépouilles ? Elle prenait en ce moment précis un relief particulier, à mesure que le cercueil du vieux s'enfonçait dans le caveau, pour y rejoindre celui de sa chère Nevenka. Milovan ne cherchait pas à dissimuler son chagrin et pleurait sans retenue. Tout le monde savait à quel point il était attaché à l'ancêtre.

Les Horvat avaient convié quelques proches de la famille à se retrouver chez eux. Milovan n'avait pas été invité. La mort de Boris l'excluait *de facto*, croyaient-ils, de la famille. Aussi resta-t-il dans le cimetière, à contempler les employés communaux remettre en place la lourde lame de granit noir, frappée d'une inscription en lettres d'or, une devise latine, *Omnes resurgemus*, « Nous ressusciterons tous ». Boris comptait visiblement poursuivre son œuvre de l'autre côté. L'orphelin médita sur ce mystère et pria pour l'âme très sainte, très pieuse et très catholique de Boris. Il pleurait. Il était seul à nouveau.

Les Horvat et Milovan se retrouvèrent le lendemain chez le notaire. Ils durent patienter dans une salle d'attente tout à fait balzacienne. Rien ou presque n'avait changé depuis le XIXe siècle. Milovan se tenait assis d'un côté de la salle, tandis que les quatre Horvat étaient rangés en face de lui. Le silence était lourd et l'hostilité palpable. La mort de l'aïeul laissait libre cours à toutes les rancœurs. La grosse Clotilde toisait le métèque d'un air narquois. Il allait voir ce qu'il allait voir, ce petit bâtard de profiteur croate !

La porte capitonnée s'ouvrit et maître Delbroc les invita à entrer dans son bureau. Il savait par avance que ce serait une succession difficile, compte tenu du testament rédigé par Boris, mais cela ne le chagrinait pas outre mesure. Ami de longue date du vieux Croate,

Delbroc n’aimait pas les quatre Horvat. Par contre, il appréciait beaucoup Milovan et savait que le jeune homme était sincèrement affecté par la mort de son mentor.

Dire que les Horvat reçurent un choc en apprenant que Milovan était légalement le fils de Boris était très en deçà de la vérité. La stupéfaction les avait d’abord transformés en blocs de glace. Leur menton s’en était affalé. Ils ressemblaient à quatre veaux stupides.

Milovan regardait droit devant lui, impassible. Une sale lueur d’hiver, grise et triste, tendait son rideau morose derrière les carreaux. Il se remémorait ce dimanche d’avril 1995, quand, après le repas, Boris s’était levé et était revenu avec une grande enveloppe de papier kraft.

« Qu’est-ce que c’est, grand-père ?

— Un dossier pour le juge du tribunal de Mende, Milo. J’ai déposé une demande d’agrément, il y a huit mois environ, puisque je suis le seul à m’occuper de toi depuis septembre 91. Voilà maintenant la toute dernière démarche, la demande que j’envoie au juge, en vue d’une adoption plénière.

— Ça veut dire quoi ?

— Concrètement, tu serais considéré comme mon fils à part entière. Tu aurais automatiquement la nationalité française, si la demande était acceptée. Tu porterais

aussi mon nom… Tout ça seulement si tu le veux bien : vu que tu as plus de treize ans, tu dois être d'accord et signer les documents.

— Donne-moi ces papiers et un stylo. Montre-moi où je dois remplir et signer.

— Tu veux changer de prénom aussi ? C'est possible.

— Hum… non. Une trace de mon passé sur ma carte d'identité, c'est bien.

— Entendu. »

Milovan remplit les cases et les espaces vides des documents, qu'il data et signa, guidé par le doigt ferme du vieux. Boris se réjouit.

« Je suis heureux, fils.

— Moi aussi, mais je continuerai à t'appeler grand-père, si tu veux bien.

— C'est très bien. Ah oui, pas un mot de tout ceci à Jean-Luc et à sa famille.

— J'avais bien compris », déclara l'adolescent d'un air malicieux. Boris et Milo partirent d'un grand éclat de rire. Le vieux était en réalité ravi du bon tour qui se tramait contre Jean-Luc et ses insupportables avortons.

Un sourire fugace flotta sur le visage de Milovan à cette évocation. Ce fut Marc qui explosa en premier, très vite secondé par une Clotilde furibonde et ordurière.

« Fils de pute yougoslave ! Voleur de merde ! C'est pas légal ! Ce vieux con n'avait plus toute sa tête ! Enculé de métèque ! C'est mon fric que tu prends, là ! Bâtard ! C'est pas légal ! C'est pas légal ! »

La grosse harengère s'était campée sur ses courtes jambes et en serait venue aux mains si Delbroc ne s'en était pas mêlé. Le notaire, hors de lui, frappa son bureau de sa grande règle en bois. Les claquements secs et la voix blanche de ce sévère notable ramenèrent Clotilde sur terre.

« Asseyez-vous immédiatement, ou sortez d'ici ! »

Clotilde serra les poings. Les muscles de ses mâchoires palpitaient de fureur. Elle fut tractée vers sa chaise par sa mère, qui répétait en boucle sa formule préférée.

« Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu ! »

Delbroc s'éclaircit la gorge.

« Bien. Reprenons dans le calme, si vous le voulez bien. Pour répondre tout de suite à vos objections, mademoiselle Horvat, laissez-moi vous préciser que Milovan est de plein droit le fils de votre grand-père depuis le 23 octobre 1995, date à laquelle le TGI de Mende a validé les démarches de Boris.

— Depuis 1995 ? Mais comment se fait-il que personne ne nous ait mis au courant ? »

Jean-Luc semblait sur le point de défaillir.

« Rien n'obligeait votre père à avertir qui que ce soit, Jean-Luc. Il était libre de cette décision.

— Mais je peux la contester, quand même ?

— Pas le moins du monde, surtout compte tenu de la date à laquelle remonte l'acte d'adoption. Milovan est le fils de Boris depuis presque vingt-deux ans.

— Mais l'héritage, je, enfin… il me reste bien quelque chose, non ?

— Bien sûr. Pour être précis, la moitié de tous les biens de Boris, moins les avances qu'il vous a consenties de son vivant. Il a divisé son patrimoine en deux.

— Mais, et mes enfants ?

— En France, ce sont les enfants qui héritent, pas les petits-enfants. C'est la loi. On peut toujours effectuer des donations, mais votre père a clairement spécifié dans son testament qu'il ne donnait rien du tout à Clotilde et Marc. C'est écrit noir sur blanc. »

Avant que la grosse Clotilde ne s'emporte une seconde fois, le notaire commença la lecture du testament.

Il en ressortait que Milovan héritait de la ferme, de tous les terrains attenants, de la Forêt de Boris et de tout le reste, jusqu'au fond de la combe des Garcilles. Tout était à lui. En outre, il repartait avec une bonne partie

des appartements et maisons que son père possédait ici et là, dans le coin de Mende et aux alentours, car Boris avait déduit de la part de Jean-Luc tout ce qu'il lui avait donné comme avance sur héritage, à savoir les locaux de l'entreprise, ainsi que la maison et les terrains qui allaient avec. Il ne restait pas grand-chose à Jean-Luc.

« Je vais porter plainte ! Je vais dénoncer ce testament ! Je…

— Je vous le déconseille formellement. Votre père a rédigé ce testament il y a déjà cinq ans. Il l'a confirmé par une lettre manuscrite il y a un an, lettre que voici, c'est-à-dire à un moment où il était en pleine possession de ses moyens. Vous pouvez contester, mais laissez-moi vous avertir que vous serez débouté, Jean-Luc. Tout le monde sait que c'est Boris qui a élevé Milovan. Tout le monde sait que Milovan était à ses côtés jusqu'au bout. Outre la loi, c'est aussi la morale qui parle. C'est ce que je dirai à la barre, en cas de procès. »

Jean-Luc s'effondra sur sa chaise. Il se mit à sangloter à gros bouillons. Puis l'indignation reprit le dessus et les quatre Horvat se levèrent d'un seul mouvement. Ils vociféraient et gesticulaient autour de Milovan. À cause du tumulte, la secrétaire de Delbroc surgit dans le bureau, effarée. Marc empoigna Milovan ; ce dernier se laissa secouer comme une poupée de chiffon. Il le prévint très calmement.

« Si tu continues, je porterai plainte contre toi. J'ai deux témoins. »

Les poings du fils de Jean-Luc se relâchèrent lentement.

Marc soufflait comme un bœuf, Clotilde lançait des imprécations, Françoise invoquait Dieu et Jean-Luc pleurait de plus belle.

Mais toute cette agitation ne changeait rien à cet état de fait : Milovan était héritier de plein droit.

*CHAPITRE 34*

## LE HAVRE, QUARTIER DE L'EURE

SAMEDI 10 FÉVRIER 2017, 21 H 13

Kelkal et Gojko étaient convenus d'un rendez-vous dans un restaurant à couscous au fond du quartier de l'Eure. Dalibor avait confié la garde des filles à Marijka la Salope. Pour plus de précautions, leur complice Tihomir avait quitté la casse de Dollemard et était descendu à l'appartement pour surveiller le cheptel de femelles, avec ordre de sévir au moindre accroc.

Le rival de Khaledzaoui était chez lui ici. Gojko le rejoignit dans l'arrière-salle, séparée du reste du restaurant par une porte au verre dépoli. Il toqua. Les porte-flingues du caïd les fouillèrent et leur prirent leurs armes. Un banquet attendait Gojko et Dalibor, mais les deux Serbes étaient d'abord et avant tout venus parler business. Zoran et les frères Rutsin attendaient désormais du concret.

Le gros Kelkal semblait un peu ivre, ce qui contraria son invité. Le Serbe était mandaté par ses patrons pour une affaire des plus importantes et il n'appréciait pas que son interlocuteur prenne ça à la légère.

Ce porc ressemblait à Saddam Hussein habillé en touriste. Un costume ridiculement démodé boudinait son corps massif. De rares mèches de cheveux noirs et gominés, teints de la même couleur que sa moustache, sillonnaient son crâne. Des bagouzes scintillaient à chaque mouvement de ses mains. Une dent en or accrochait la lumière de manière agaçante dès qu'il ouvrait la bouche. Ce mec était décidément une caricature merdique de malfrat, même si sa jovialité dissimulait mal sa voracité bestiale. Kelkal avait soif de puissance et sous ce costard à la con, sous la bedaine du bon vivant, se tapissait un chef de gang réputé pour la cruauté de ses méthodes. Au fil des deux dernières années, Gojko était parvenu à glaner assez d'infos pour se faire un portrait précis du rival de Zakaria Khaledzaoui. Le pacha aimait interroger lui-même ceux qui le trahissaient et on le disait très porté sur les petits garçons.

« Asseyez-vous, gentlemen, asseyez-vous. »

Leur hôte allait leur servir du vin, mais Gojko l'en empêcha en retournant son verre.

« Pas maintenant. D'abord, les affaires. Ensuite, le plaisir. »

Gojko porta la main à sa poche. Les sbires braquèrent aussitôt leurs flingues sur lui. Dalibor n'esquissa pas un geste.

« Du calme. Je veux juste sortir un échantillon de la marchandise qu'on te livrera bientôt. Il est important que tu aies confiance. »

De sa main gantée, l'invité tira tout doucement de son cuir un petit sachet de coke.

« Voilà le produit. Cette cocaïne est pure à quatre-vingt-dix pour cent. Il faudra naturellement que tu la coupes. En l'état, elle tuerait les consommateurs. Si tu le préfères, nous pourrons la cuisiner nous-mêmes, avec les additifs de ton choix et au pourcentage que tu voudras. »

Kelkal fit signe à ses gros bras de baisser leurs armes. Il s'adressa au plus balèze des deux.

« Aziz, teste-la. »

Le Serbe tendit le sachet au dénommé Aziz, qui s'assit en bout de table et sortit des kits de EZ test, le premier pour déterminer la teneur en cocaïne, le second pour savoir à quoi elle avait été coupée. Il manipula avec dextérité les petites éprouvettes des deux kits. Au bout d'une minute, le précipité de la première éprouvette, celle du kit NarcoCheck Cocaine Purity, était devenu presque noir. Le chimiste du dimanche montra le flacon à Kelkal : cette coke était quasi pure ! Ensuite, Aziz effectua le second test dans l'autre éprouvette, celle du kit NarcoCheck Adulterants. Il déposa quelques milligrammes de coke dans l'ampoule et les granulés changèrent en effet de couleur, devenant bleu clair : la

coke avait été coupée à la vitamine C, un choix relativement anodin pour les consommateurs. Autrement dit, aucune autre merde n'avait frelaté cette drogue. Le testeur voulut rendre le sachet à Gojko, mais le Serbe le devança.

« Gardez-la. C'est cadeau. »

Le clone raté de Saddam approuva de la tête. Gojko leur filait un échantillon de dix grammes, auquel il ajouta un deuxième sachet.

« Dis à tes gars de la goûter. N'oubliez pas de la couper avant.

— Merci. J'apprécie le geste. Tu en es où, avec Khaledzaoui ?

— Encore un peu de patience. C'est presque terminé.

— Quand la première livraison aura-t-elle lieu ?

— Deux mois après la mise hors circuit de Khaledzaoui. On te livrera alors deux-cents kilos de la même poudre que celle-ci. Une pure merveille.

— D'où tu la fais venir ?

— Cette partie ne te regarde pas. Je te fais devenir le pap de tout le Havre. En échange, tu distribues notre cocaïne. Pour le reste, moins tu en sais, mieux c'est pour tout le monde.

— Comment je peux te faire confiance ?

— Tu ne paieras la première livraison qu'à la seconde, la seconde à la troisième et ainsi de suite.

— Et comment tu peux me faire confiance, dans ce cas ?

— Je te fais confiance, c'est tout. Si tu essaies de baiser mes employeurs, vous êtes tous morts.

— Tu plaisantes !

— Pas le moins du monde. Tu es un gros poisson, Kelkal. Un genre de barracuda ou de murène. Mes employeurs sont de très gros poissons. Des requins-tigres. Mieux même, des grands blancs. »

Le trafiquant n'avait pas cillé une seconde en menaçant son associé de manière à peine voilée. Ce fils de pute serbe n'était plus armé et il se payait le luxe de faire le malin. Gojko lut dans ses pensées.

« J'ajoute que s'il venait à m'arriver quelque chose ce soir, le résultat serait désastreux pour toi. »

Kelkal rit très fort et se fit jovial, pour donner le change à ses hommes et ne pas perdre la face devant eux.

« Tu me plais, le Serbe ! Tu me plais bien ! Tu es un homme comme je les aime, avec des grosses couilles bien pendues. »

Il rit encore. L'autre sourit à peine.

« Et maintenant que l’affaire est conclue, mangeons, buvons, baisons ! »

Il claqua des mains et des Maghrébines à poil firent le service, portant seulement des colliers et des bracelets de perles.

« Ces jeunes salopes arrivent tout droit du bled, des villages de montagne. On les essaiera au dessert. Je t’en donnerai deux, une pour toi, une pour ton ami. Tu les choisiras toi-même. Allez, à la nôtre ! »

Kelkal se servit une grosse dose de whisky. Son convive n’en prit qu’un fond, qu’il ne toucha même pas. Toute la soirée, il fixa ses yeux polaires sur un Kelkal de plus en plus ivre. Le verrat se roulait dans sa fange et chiait là où il mangeait. Ce n’était pas pour rien que Gojko avait voulu prendre le pouvoir au Havre en éliminant d’abord Zakaria Khaledzaoui. Ce dernier était de très loin beaucoup plus dangereux que ce bouffon jouisseur qui s’oubliait avec de parfaits étrangers. Gojko leva les voiles juste après le dessert.

Kelkal bégaya.

« Et… eeett… eeet les filles ?

— Je te les laisse. Je te rappelle très bientôt. »

*CHAPITRE 35*

## BELGRADE, HÔPITAL MILITAIRE DE LA MUNICIPALITÉ DE VRAČAR

LUNDI 13 FÉVRIER 2017, 9 H 18

La réponse vint finalement, lapidaire, du sous-bureau des services de gestion des personnels de l'armée. Elle confirma que Dragoljub Brebulavić n'existait pas.

« Le nom correspondant à vos recherches n'est mentionné nulle part dans nos dossiers. Nous regrettons de ne pouvoir donner suite à votre demande. »

Suivaient l'identité et le grade du sous-officier qui avait traité le dossier, par délégation pour le ministre de la Défense. Cane se tapota les lèvres avec son stylo. C'était tout à fait possible. Pendant tout le conflit, le gouvernement Milošević avait entretenu avec les groupes paramilitaires des relations allant de la collaboration ouverte, comme à Vukovar, à des liens totalement occultes. Financés par l'armée ou le ministère de l'Intérieur, le MUP, ces groupes étaient finalement tombés en disgrâce au début des années 2000 et ceux qui les avaient employés, militaires et politiciens, regardaient ailleurs ou s'indignaient de la puissance de ces organisations militaro-mafieuses. Ce fut alors à qui dénoncerait le plus fort ces mercenaires

utilisés partout en Croatie et en Bosnie pour le nettoyage ethnique. En 2003, le coup de balai anti-mafia, l'Opération Sabre, avait mis un frein à l'expansion insolente de ces clans, où le nationalisme débridé le disputait à la sauvagerie pure et simple. Les liens qu'une officine de l'armée ou du MUP avait pu entretenir avec les Lions de Serbie constituaient au mieux un boulet, au pire un scandale d'État, selon les membres impliqués.

Puis les pensées de Cane dérivèrent. Il songeait à Irena, hospitalisée pour ses premières séances de chimiothérapie. Son souhait le plus cher était de débusquer Dragoljub avant que la mort ne saisisse l'avocate.

Cane partit désormais du principe que Dragoljub et ses Lions constituaient un dossier secret-défense et qu'ils étaient couverts. Les indications fournies par le docteur Danilo Lukić allaient en ce sens.

Pour ses investigations à l'hôpital militaire de Vračar, il choisit donc d'occulter totalement les Lions de Serbie. Il se présenta à l'accueil de l'établissement, montra sa plaque à la caporale de permanence et se fit charmant. Il lui expliqua qu'il avait besoin d'une confirmation d'identité, au sujet d'un militaire blessé de quatre balles et opéré en août 95, sans doute la deuxième semaine du mois. La caporale se montra rogue, mais Cane lui monta un bateau qui flottait fort bien sur son sourire enjôleur.

« Écoutez, cet homme vivait dans la rue, comme un clochard, alors qu'il était probablement un héros de guerre. En tout cas, c'est ce qu'il disait à ses compagnons de misère. D'après eux, il avait été opéré ici, après s'être battu contre les Croates au début du mois d'août 95, lors de l'Opération Tempête. Il prétendait même avoir été décoré de la Médaille du Héros des Serbes de Krajina… Mon propre père, caporale, est tombé au champ d'honneur, en défendant les couleurs de notre drapeau, et je n'aime pas l'idée que notre gouvernement puisse oublier ses braves. Je veux juste essayer de savoir qui est ce type et s'il était vraiment un vétéran, pour retrouver sa famille, s'il en a une, et l'enterrer décemment. Je n'ai malheureusement aucun nom à vous fournir. Je jette un œil comme un grand aux dossiers du mois d'août 95, sans vous casser les pieds, et je ne vous importunerai plus jamais. »

La jeune caporale avait l'air d'un bouledogue, mais elle se radoucit à l'énoncé de cette brève hagiographie du clodo héros de guerre. Elle soupira.

« Une seconde, je cherche les cotes des admissions effectuées à cette période… Voilà… je les ai… Attendez, je vais appeler un soldat de permanence…

— Merci infiniment, caporale. Merci pour lui. »

Elle donna un rude coup de menton pour marquer son accord. Un planton arriva et prit les ordres. Elle lui

remit un bon.

« Conduisez monsieur aux archives. Voici les références. »

Cane suivit le planton jusqu'au second sous-sol. Ils longèrent un long corridor et s'arrêtèrent devant une porte de métal que le garde ouvrit à l'aide d'un passe. Il alluma. Des néons dispensèrent une lumière crue dans le dédale.

« Suivez-moi. C'est un vrai labyrinthe. »

En effet, dans un entrepôt aussi grand qu'un terrain de foot, des centaines d'étagères métalliques chargées de milliers de dossiers formaient un entrelacement kafkaïen. Ils dépassèrent plusieurs rangées, pénétrèrent dans une travée sur leur gauche, qu'ils remontèrent jusqu'aux rayonnages du milieu, étiquetés « Mois d'août 1995 ». Le planton stoppa devant une étagère.

« Voilà. Ils sont classés par jour d'admission.

— Je n'ai aucun nom. Ça peut être long.

— Ce n'est pas un problème. Je vais attendre au bout de la rangée.

— Est-ce que je peux avoir une table et une chaise ?

— Je vais vous chercher ça. »

Cane commença à pianoter sur les bords métalliques. Il trouva les dossiers du 6 août 1995, une trentaine à vue de nez, mais comme il ne voulait pas que le garde

observe dans quelle zone il cherchait, il se déplaça vers les dossiers de la fin août. Au bout de l'enfilade, il aperçut le sous-fifre qui disposait une petite table et une chaise. Cela fait, il recula de deux pas et se mit au garde-à-vous le long du mur.

« J'en ai peut-être pour un moment. Vous pouvez me laisser, si vous voulez.

— Non. Je dois rester. Ce sont les ordres. »

Cane commença par sortir des dossiers de la fin août. Il vint à la table, les bras chargés d'une trentaine de chemises cartonnées. Il joua le jeu et les examina attentivement. Il les remettait en pile devant lui, au fur et à mesure. Le manège se répéta cinq fois. Il sentait les yeux du garde peser dans son dos.

Au bout de deux heures, il parvint aux chemises de la semaine du dimanche 6 août 1995. Il examina les trois premiers dossiers de la journée. Au quatrième, son cœur fit un bond. Il reconnut immédiatement Dragoljub, même si, sur cette photo, il portait des cheveux courts et n'avait plus de barbe. Ça y était ! Putain ! Il l'avait trouvé, le salopard !

Cane eut du mal à ne pas sauter de joie en brandissant le document à bout de bras et en criant victoire. Il s'efforça de rester calme. Le chaînon manquant ! Sous la photo, une autre identité était déclinée : Aleksandar Barakodić, né le 18 juin 1971 à

Belgrade. Engagé dans l'armée régulière yougoslave, la JNA, en 1991. Arrivée du sergent Aleksandar Barakodić à l'hôpital militaire le 6 août 1995. Officiellement, le sergent avait été blessé en Bosnie-Herzégovine deux jours plus tôt, lors d'un échange de tirs dans les faubourgs de Tuzla. Cane referma la partie administrative du dossier et ouvrit la partie médicale, qui lui parut assez épaisse comparée aux autres dossiers. Il feuilleta les comptes rendus et eut confirmation qu'on parlait bien du même homme. Des photos, de dos et de face, montraient les quatre blessures par balles. Cane cogitait. S'il volait le dossier, il courait le risque d'entacher de nullité cette pièce à conviction majeure aux yeux d'un tribunal. Il le referma et le rangea sur la pile. Il prit les dossiers suivants et les consulta comme les autres. Cela fait, il retourna les ranger et revint avec les autres dossiers de la première semaine d'août. Il joua son rôle jusqu'au bout, les consulta, alla les remettre en place.

« Voilà. C'est fini. »

Le planton hocha la tête et reconduisit Cane vers le rez-de-chaussée, d'un pas raide. À l'accueil, la caporale était toujours de service.

« Alors, vous avez trouvé ce que vous cherchiez ?

— Hélas, non. C'était peut-être un menteur, après tout.

— Désolée.

— Ne le soyez pas. J'ai fait ce que je devais faire. Merci et bonne journée. »

Une fois dehors, dans le franc soleil d'une belle journée d'hiver, il s'étira comme un chat, moulu mais euphorique.

Pour se dégourdir les jambes, il marcha jusqu'au ministère de la Justice, au 22/26 du boulevard Nemanjina. Le soleil rasant embrasait les vitres du bâtiment monolithique, un gros bloc communiste gris et triste. Les climatiseurs poussaient comme des verrues partout sur la façade de la bâtisse. À côté, les rutilants et ultra-modernes immeubles en verre de la Banque nationale de Serbie produisaient un contraste maximal. Le carambolage de l'ancienne économie planifiée et de l'économie libérale.

Le grand rouquin s'engouffra d'un bon pas dans le hall d'entrée et grimpa en trottant jusqu'au cinquième. Il bifurqua à gauche, remonta le couloir jusqu'à la porte du bureau du procureur Markus Marković. Le flic et le magistrat appréciaient mutuellement leur travail. L'un et l'autre étaient à juste titre reconnus pour leur totale intégrité, ce qui les situait en très bonne place dans l'organigramme des hommes à abattre.

Marković n'exhibait pourtant pas un physique de dur à cuire. Grassouillet et courtaud, il avait l'air d'un fin

gourmet amateur de bons vins, ce qu'il était d'ailleurs. Il se leva à l'entrée de Cane. En privé, les deux hommes se tutoyaient.

« Ah, Cane ! Quelles nouvelles m'apportes-tu ?

— Je l'ai retrouvé, Markus ! J'ai eu son dossier médical entre les mains. C'est lui, sous une autre identité, aucun doute possible.

— Quelle identité ?

— Aleksandar Barakodić. »

Markus Marković se figea, littéralement interloqué. La stupéfaction se lisait sur son visage bon enfant.

« Tu en es bien sûr ?

— Ça te dit quelque chose ? Tu connais ce type ? »

Marković lâcha la main de Cane et retourna derrière son bureau.

Il se carra confortablement dans son fauteuil et commença.

« Assieds-toi, je t'en prie, ça va prendre un moment… Aleksandar Barakodić, donc. Il est le fils de Radomir Barakodić, diplomate de premier rang et membre de la direction de la Sûreté d'État au cours des années 90-95. »

Markus savoura son effet avant de reprendre.

« Je te donnerai un mémo complet sur le personnage. Quelques infos très rapidement. Brillante carrière sous l'ère titiste, puis, à la mort de Tito, glissement du communisme vers le nationalisme pur et dur. Cet apparatchik évoluait dans les cercles du pouvoir. Il a lâché un temps la diplomatie, avant d'être rappelé aux affaires pour élaborer les accords de Dayton, entre le Serbe Slobodan Milošević, le Croate Franjo Tudjman et le Bosniaque Alija Izetbegović. Pour te donner une idée de son importance, sache qu'il était au palais présidentiel de l'Élysée en décembre 95, quand les accords de Dayton ont été signés à Paris, sous la houlette de Jacques Chirac, Bill Clinton, Helmut Kohl et Tony Blair, entre autres. Radomir Barakodić a profité de la guerre pour s'enrichir considérablement – on parle en millions d'euros, Cane. Via la Sûreté d'État, il a sans doute utilisé des groupes de paramilitaires pour des pillages et des spoliations de toutes sortes. D'autre part, il était de mèche avec des politiciens véreux et des groupes mafieux – le clan de Zoran "Beli Medved" Todoković et les deux frères Rutsin, même si on n'a jamais rien pu prouver de manière formelle. Il a su rester très discret, ne s'affichant jamais avec les chefs des milices et n'étalant jamais ses vices au grand jour. Il a pu d'autant plus facilement dissimuler ses détournements et malversations qu'il est retourné en France juste après les accords de Dayton. Il connaissait la France sur le bout des doigts, de la cuisine à la

littérature, de la politique à la musique, sans oublier les putains parisiennes. Il parlait la langue des philosophes des Lumières sans aucun accent et mieux que bien des Français. La mère de ses enfants, Marthe de Larmoise, est française. Ses deux enfants, Aleksandar et sa sœur, ont effectué la plus grande partie de leur scolarité en France, dans les meilleures écoles internationales. Quand ils habitaient en Serbie, ils étaient scolarisés dans les établissements français des beaux quartiers de Belgrade, à Senjak. La sœur et la mère d'Aleksandar se sont définitivement installées en France à la fin des années 80, dans la ville bourgeoise de Rambouillet, là où vivaient les parents de Marthe de Larmoise. Il a passé ses diplômes en France. Il a aussi multiplié les allers-retours entre la France et la Serbie, tout au long de la montée du nationalisme, avant la guerre. Aleksandar disposait de la double nationalité depuis longtemps déjà. Son engagement dans la JNA en 91 était tout à fait officiel. Mais visiblement, ce n'est pas en tant que soldat de l'armée régulière qu'il a servi. Ce que tu m'apprends là est totalement inédit, Cane. J'ai beaucoup parlé. À toi. »

Cane reprit toute l'affaire depuis le début. À la fin de son exposé, il demanda à Markus Marković une commission rogatoire pour saisir le dossier médical de Dragoljub/Aleksandar. Les doigts boudinés de Markus Marković pianotèrent gaiement sur le clavier. Il cliqua.

L’imprimante chuinta et cracha une feuille. Markus y apposa son élégant paraphe et la tamponna, un sourire guilleret aux lèvres.

« Il faut retarder le plus possible le moment où l’on saura qui nous traquons, Cane. Voilà l’objet de la commission rogatoire, volontairement vague : la saisie de tous les dossiers médicaux du mois d’août 95 à l’hôpital de Vračar. Comme ça, impossible de savoir précisément ce que tu cherches. Réunis une équipe et vas-y tout de suite. Tes démarches sont peut-être déjà connues. Pas question que ce dossier capital disparaisse. D’autre part, reste sur tes gardes en permanence. L’arbre que nous secouons abrite tout un tas de bêtes très dangereuses. Les répliques peuvent venir de partout, politiciens, mafieux, militaires et même tes collègues flics… Je sais que tu as récemment rompu avec Božana et j’en suis navré. D’un autre côté, je préfère ça, pour te parler franchement.

— C’est ce genre de raison qui t’a fait quitter ta femme, Markus ?

— Oui, ça a joué. Sabrina n’en pouvait plus de m’attendre ni d’avoir peur pour elle et nos enfants. J’ai été accablé de chagrin, mais c’est mieux, tout compte fait. Des hommes comme nous sacrifient tout à leur obsession. D’un certain point de vue, nous sommes de purs égoïstes, Cane… Allez, file me chercher ces dossiers. »

Commission rogatoire à la main, Cane dévala les escaliers et surgit hors de l'austère bâtiment. Il appela Ivan et lui demanda de venir le récupérer devant le ministère, avec une autre équipe munie de sacs et de cartons en quantité.

La sous-off bouledogue s'en étrangla quand cet escogriffe rouquin sapé comme l'as de pique colla le mandat sous son nez camard. Rouge, furieuse, plus prognathe que jamais, la courtaude aboya qu'elle refusait de lui confier les dossiers. Le grand flic lui cloua le bec, sans volonté aucune de la charmer cette fois-ci.

« Ne soyez pas ridicule, caporale. Cela s'appelle un délit d'entrave. De quoi casser net votre carrière. Vous n'êtes pas un général. Je n'ai pas besoin de prendre de gants avec les sous-fifres. Si vous m'emmerdez, je vous promets des ennuis plus grands encore. »

Les mâchoires de la ras-du-cul claquèrent de dépit. Elle appela le même planton, qui roula des yeux de chèvre apeurée sous sa visière, craignant d'avoir fait une connerie. « Conduisez ces messieurs au même endroit que tout à l'heure. Veillez bien à ce qu'ils n'emportent rien d'autre que les dossiers indiqués dans ce papelard, juste ceux du mois d'août 95. »

Cramoisi, le garde claqua des talons et opéra un demi-tour parfait.

Markus et Cane épluchèrent le dossier d'Aleksandar Barakodić mot à mot. Ils le lurent chacun de son côté, puis ensemble à nouveau, prenant des notes. Le dossier médical était particulièrement étoffé. De nombreuses photos l'accompagnaient et c'était justement cela qui perdrait Aleksandar si on remettait la main sur lui un jour.

Après des heures de boulot, au milieu des comptes rendus médicaux, des photos et des cartons des pizzas que Markus avait commandées, les deux hommes affichaient des visages satisfaits. Ils avaient tout : les noms des chirurgiens et des soignants, les dates d'entrée et de sortie du patient, les horaires des séances quotidiennes de rééducation, etc. Aleksandar Barakodić avait quitté l'hôpital militaire de Vračar fin octobre 1995, alors même que son père s'apprêtait à partir pour la base militaire de Wright-Patterson, à Dayton, dans l'Ohio, où il resta tout le temps des négociations tripartites, entre les Serbes, les Croates et les Bosniaques, pendant trois semaines.

« Récapitulons. Quand Radomir Barakodić est revenu en Yougoslavie à la fin novembre 95, il est presque aussitôt reparti à Paris, pour la signature des accords de Dayton. Il y est ensuite resté pour sa dernière mission diplomatique, jusqu'à la fin du régime Milošević, en septembre 2000.

— Donc, Aleksandar Barakodić sort de l'hôpital à la fin octobre. Son père revient en Serbie fin novembre et repart pour la France. Aleksandar est un criminel de guerre. Les procès au TPIY ont déjà débuté et sont une vraie menace pour eux deux. Il sait qu'il doit quitter le pays pour améliorer ses chances de disparaître. Il a la double nationalité franco-serbe et des diplômes français…

— Conclusion : il y a de fortes chances qu'Aleksandar Barakodić, alias Dragoljub Brebulavić, ait quitté la Serbie pour la France en 95. Précision supplémentaire, Cane : Radomir Barakodić n'est jamais rentré en Serbie. Il est mort en France en 2013 et il est enterré à Nice. On peut aussi bien l'expliquer par son amour réel pour la France que par une volonté délibérée de se mettre hors de portée des justices serbe, croate ou bosniaque.

— Pourquoi Interpol n'a pas lancé une fiche rouge à son encontre ?

— À quel titre ? On n'a strictement rien de concret. Barakodić était la créature de l'ombre par excellence. Pour le moment, on va juste confirmer que Radomir Barakodić est bien l'homme qui est venu chercher Dragoljub/Aleksandar à l'hôpital de Knin et qui l'a ramené à celui de Vračar. Le lien entre Radomir Barakodić et Dragoljub Brebulavić sera ainsi définitivement établi. Tu dois aller interroger le professeur Danilo Lukić.

— Et quand ce sera fait ?

— Cette fois, on mettra Interpol dans la boucle et la cellule française d'Eurojust, dirigée par la juge d'instruction Maria Dolgasi.

— C'est génial ! On reforme l'équipe ! Après Vladislas Krakić, Dragoljub !

— Oui, Maria Dolgasi et le capitaine de gendarmerie Barbussel sont compétents et opiniâtres. Comme nous. »

Markus s'adressait de temps à autre ce genre de *satisfecit,* car peu de gens en Serbie lui savaient gré de son travail. On n'est jamais si bien servi que par soi-même.

En fin de journée, Cane fila à la clinique. Irena semblait moins fatiguée. Était-ce un effet des bonnes nouvelles que lui apportait Cane ? Elle était ravie. L'inspecteur n'avait pas perdu de temps.

« J'ai donc rendu visite au professeur Lukić après tout ça. Je l'ai officiellement interrogé, en lui promettant l'anonymat. Je lui ai montré les photos du dossier médical de l'hôpital de Vračar. Il a aussitôt identifié Aleksandar/Dragoljub. Plus important encore, il a formellement reconnu Radomir Barakodić comme l'homme qui est venu chercher Dragoljub à l'hôpital de Knin. Autrement dit, Irena, Aleksandar Barakodić *alias* Dragoljub Brebulavić agissait bien avec la complicité de

son père Radomir, membre éminent de la Sûreté d'État. Cela explique la logistique peu ordinaire dont Dragoljub a bénéficié. Dernier point : nous sommes désormais sûrs qu'Aleksandar Barakodić est bel et bien retourné en France en 1995. Par ailleurs, les papiers militaires de son dossier sont de "vrais faux". Tous les cachets sont authentiques, à l'entrée dans la JNA comme à la démobilisation. Aleksandar est censé avoir appartenu au régiment de Sarajevo. Voilà où on en est, Irena. Sans votre travail, rien n'aurait été possible. Je suis toujours saisi de l'enquête en Serbie, mais Markus Marković a contacté Maria Dolgasi. Je vais en France la semaine prochaine. Si vous êtes sur pied, vous serez la bienvenue. »

Irena avait l'air éprouvée par la guerre chimique et radioactive qu'elle menait contre ses tumeurs, mais un franc sourire illumina son visage décharné. D'une voix faible, elle félicita Cane de l'avancée de l'enquête.

« C'est remarquable, Cane. Vraiment.

— Je vous ai scanné toutes les pièces du dossier. »

Cane brandissait une clé USB.

« Voulez-vous me donner mon ordinateur, s'il vous plaît ? Il est rangé dans le placard. Je vais taper une brève synthèse de tout ceci et l'envoyer à quelqu'un qui attend impatiemment de mes nouvelles.

— Qui donc ?

— L’homme d’Erdut dont je vous ai déjà parlé, Milovan Horvat. S’il ne m’avait pas sollicitée, jamais je n’aurais entrepris cette enquête. Sa famille a été victime des Lions de Serbie en 1991.

— Il va être impressionné, je pense. »

*CHAPITRE 36*

## LE HAVRE, MORGUE DE L'HÔPITAL JACQUES MONOD

LUNDI 13 FÉVRIER 2017, 9 H 28

Hamberlot évoluait en chantonnant dans son royaume, le deuxième sous-sol de l'hôpital Jacques Monod au Havre. Il avait disposé sur une table d'autopsie les restes retrouvés dans la cantine en métal par l'équipage de la *Gambe d'Amfard* dans le port du Havre.

Il n'interrompait ses fredonnements que pour s'adresser au type dans la boîte, car il s'agissait bien d'un homme, comme l'indiquaient l'étroitesse du bassin et l'aspect de la symphyse pubienne.

« Eh bien, mon pauvre ami, les gens qui vous ont fait ça devaient avoir une sérieuse dent contre vous. »

Le jovial médecin légiste disposa les os devant lui et pratiqua les constatations visuelles courantes, qu'il coucha par écrit sur un bloc-notes.

Il photographia, puis radiographia de face et de côté le crâne. Ensuite, il examina les maxillaires. Une identification odontologique serait aisée : sur la mâchoire supérieure, trois dents de métal avaient été

posées en lieu et place des incisives et de la canine gauche. D'ailleurs, cette configuration disait quelque chose à Hamberlot. Il l'avait déjà vue. Oui ! Ça lui revenait. Il y avait déjà presque deux ans, il avait dû expertiser l'état de santé d'un gamin après une bagarre entre bandes de la Vallée Verte. Il y avait eu des blessés sérieux au cours des affrontements, dont un ado qui avait reçu plusieurs coups de batte et avait perdu connaissance, suite à un trauma crânien. Ce n'était pas tout : il avait aussi laissé trois dents dans l'affaire.

Hamberlot délaissa son scalpel, ôta ses gants et alla à son ordinateur. Il farfouilla dans ses dossiers médico-légaux et en tira un fichier. Une photo d'identité en haut à droite montrait un gamin teint en blond platine, aux traits fins, mais aux yeux extraordinairement sournois. Prénom : Kévin. Nom : Larue. Descriptif des blessures : ecchymoses sur tout le corps, trauma crânien, dents cassées – deux incisives et la canine – et mâchoire supérieure fracturée. Il y avait des formats PDF des radios effectuées lors de l'hospitalisation consécutive à l'agression. On distinguait nettement la ligne de fracture oblique du maxillaire supérieur. Hamberlot compara avec les radiographies qu'il venait d'effectuer. Tout concordait. C'était le crâne de Kévin Larue qui, la bouche ouverte, adressait un ricanement sarcastique au monde des vivants.

Le légiste contacta Darugot et Bilitrandi, les deux lieutenants de Vladimir Radiche, le capitaine de la section criminelle du Havre.

« Bilitrandi, j'écoute.

— Bonjour, lieutenant. J'ai identifié le mort pour lequel on vous a appelés sur le port.

— Qui est-ce ?

— Un certain Kévin Larue.

— Merci, docteur. Je transmets au capitaine. »

Radiche travaillait justement sur le réseau Khaledzaoui lorsque Bilitrandi lui apprit la nouvelle. Zéro resta assez stoïque à cette annonce.

« Bon. Écoute ça, Bilitrandi. Petit jeu des supputations : Dialo Mabaté se fait serrer et on retrouve Kévin Larue en kit dans une cantine immergée dans le port. Les patrons de Kévin estiment qu'il a merdé. Ils le descendent et jouent avec ses restes.

— Ça se tient. Si c'est la bonne explication, on aura intérêt à se méfier lors du coup de filet final.

— Pourquoi ?

— Les mecs de Khaledzaoui donnent dans le brutal et le dégueulasse. Abba Mabaté, torturé à mort. Kévin Larue, tué et découpé.

— Tu as raison, Bilitrandi. Zakaria et les siens n'hésiteront pas à nous plomber.

— Je vais annoncer la nouvelle à Lartigan ?

— Oui. Je viens avec toi. Je te parie vingt balles qu'il remet sa queue de cheval en place en pleurnichant.

— Tenu. »

Radiche s'esclaffa en tendant la main ouverte vers Bilitrandi : Lartigan avait rajusté son catogan et s'était plaint qu'on ne pourrait plus interroger Kévin Larue. La mise en boîte avait ravi Radiche, dont le rictus s'approchait de quelque chose qu'on aurait *peut-être* pu qualifier de sourire.

*CHAPITRE 37*

## TRIBUNAL DE GRANDE INSTANCE DE PARIS, ÎLE DE LA CITÉ

LUNDI 20 FÉVRIER 2017, 10 H 05

Engoncé dans son imperméable dont il avait rabattu le col contre ses joues, Milovan remontait à grandes enjambées le boulevard. Sur le pont Saint-Michel, des bourrasques plaquèrent son imper contre ses cuisses et son buste ; il eut soudain l'impression de se tenir sur un bateau pris dans un coup de vent. La pluie froide lui cinglait le visage. Il pressa le pas, car il était en retard.

Irena Ilić et Cane Staković lui avaient donné rendez-vous dans le bureau de la juge Maria Dolgasi, au TGI de Paris, sur l'île de la Cité, cette même juge qui avait rendu possible l'arrestation de Vladislas Krakić en diligentant le volet français de l'instruction.

Milovan traînait un cœur lourd ; il se remettait mal de la mort de Boris. La solitude lui pesait. Des images de sa dernière promenade avec *son* vieux l'obsédaient. Il le revoyait, rigolard et joyeux, assis sur le traîneau. Ce souvenir du grand-père réjoui aurait dû le consoler. Au lieu de ça, il ne faisait qu'aggraver sa déréliction.

À l'extrémité du pont Saint-Michel, Milovan continua droit devant lui. Il était arrivé sur l'île de la Cité. Il accéléra encore sur le boulevard du Palais, longeant à sa droite la préfecture de police, tandis qu'à sa gauche la Sainte-Chapelle fendait la grisaille de sa flèche élancée. Il parvint à la Cour du Mai du TGI. Dans la pluie hivernale, les ors de la porte centrale monumentale semblaient éteints.

Milovan emprunta la grille de droite et s'empressa de gravir les marches du perron. Au-dessus du corps de bâtiment du TGI pendouillait le drapeau français, chargé d'humidité. Le vent le remettait par à-coups à l'horizontale, mais il retombait lourdement.

Il pénétra dans le palais et demanda son chemin à un gendarme en faction. Il s'était trompé d'accès. Il devait traverser tout le palais, jusqu'au vestibule de Harlay, à l'autre bout du bâtiment. Milovan se sentit tout petit. Là, l'Histoire s'était écrite en lettres de sang. Il parvint au bon endroit, gravit encore des escaliers et arriva enfin à une grande porte massive. Sur une petite plaque de laiton, on pouvait lire « TGI de Paris, 4e division ». Il s'agissait du pôle en charge de la lutte contre le terrorisme et les atteintes à la sûreté de l'État, ainsi que de la lutte contre les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité. Le marathon de Milovan n'était pas fini pour autant. Il avisa une secrétaire, affairée au milieu de diverses piles de dossiers.

« Bonjour, pourriez-vous m'indiquer le bureau de madame Dolgasi, je vous prie. J'ai rendez-vous. Je suis… »

La secrétaire lui indiqua du bout du stylo une porte parmi d'autres.

« Quatrième à droite. Frappez et entrez. »

Elle replongea dans ses paperasses sans plus s'occuper de lui. Le déménagement du TGI de l'île de la Cité vers le nouveau site des Batignolles, prévu pour mars 2018, lui causait des aigreurs d'estomac et des insomnies chroniques. Des tonnes de documents devraient suivre le mouvement et rien n'était prêt.

Milovan frappa et entra.

La première chose qui lui sauta aux yeux, ce fut Irena, ou plutôt ce qui restait d'Irena. De laide, elle était devenue affreuse, en à peine un mois. Elle n'avait plus de cheveux et son visage famélique évoquait celui d'une survivante des camps. Milovan surmonta son embarras et s'avança dans la pièce.

« Je vous prie de m'excuser. J'ai eu du mal à trouver le bureau.

— Ce n'est rien, monsieur Horvat, nous avions à peine commencé. »

C'était Maria Dolgasi qui venait de s'exprimer. La juge était conforme au souvenir qu'il avait gardé d'elle,

lorsqu'il avait regardé le reportage de *Samedi Investigations* : une femme ronde et pétulante, maquillée avec soin, habillée de vêtements élégants et coûteux, son célèbre carré Hermès sur les épaules. Elle lui tendit la main. Il la serra fermement. Puis Maria Dolgasi effectua les présentations.

De gauche à droite, assis, le saluèrent deux hommes. Le premier était Antoine Barbussel, capitaine de gendarmerie et chef de section à l'Office central de lutte contre les crimes contre l'humanité et les crimes de guerre. Il était venu du fort de Rosny-sous-Bois, pour prendre connaissance du dossier, puisque Maria Dolgasi l'avait saisi de l'enquête en France. Le gendarme avait l'air épuisé. Il rentrait tout juste d'une mission de six semaines en Syrie, où les horreurs subies par les populations « dépassaient l'entendement », selon la bonne vieille formule consacrée, répétée sans fin d'une tragédie à une autre, comme si on découvrait à chaque fois quelque chose de nouveau. Le second était l'inspecteur Cane Staković. Le grand rouquin lui dit bonjour dans sa langue natale, *dobro jutro*, mais Milovan ne sut aucun gré au Serbe de cet effort, et il lui répondit seulement par un hochement de tête. Irena avait heureusement prévenu Cane que Milovan avait gardé de son atroce traumatisme une aversion incontrôlable des Serbes. Il serra ensuite la main à Irena et s'assit à côté d'elle, sur la chaise vacante.

Maria Dolgasi s'adressa à l'avocate et à l'inspecteur en anglais. Ils lui firent un point complet de leurs avancées. Le capitaine Barbussel buvait les paroles des deux Serbes, remettant en place ses lunettes sur son nez, comme pour mieux entendre. Milovan avait du mal à suivre ; son anglais se limitait à quelques rudiments des plus scolaires. Ils parlaient trop vite et trop bien pour lui. Constatant son désarroi, l'avocate s'interrompit et lui précisa qu'elle lui avait monté un dossier en serbo-croate sur toutes les avancées de l'affaire. Elle le lui remit, puis elle reprit l'échange avec Maria.

Tandis qu'elle discutait à bâtons rompus avec Cane, la juge et le gendarme, Milovan s'arrêta longuement sur la photographie de Dragoljub, sans barbe longue ni tignasse hirsute. Cela ne changeait pas grand-chose. Tout tenait à ses yeux, des yeux morts de jouet ou de requin, noirs et vides. Les cheveux et la barbe taillés court, le visage de l'ordure était certes différent, mais pas moins cruel, bien au contraire. Dragoljub Brebulavić ou Aleksandar Barakodić, même combat. Quant à Radomir son père, l'austérité de ses vêtements, ses cheveux peignés en arrière et ses grosses lunettes en écailles rappelaient en tout point la mise des apparatchiks de la guerre froide. Ironie du sort, le diplomate serbe présentait une ressemblance troublante avec le président croate Franjo Tudjman, l'ennemi

mortel des Serbes. Il rangea ses photos avec celles du fils. Une belle paire de fumiers.

À la fin du topo d'Irena et de Cane, la juge se tourna vers Milovan.

« Monsieur Horvat, madame Ilić me dit que vous êtes prêt à témoigner de ce que vous avez subi, en cas de procès. Est-ce toujours d'actualité ?

— Oui. Je redirai tout à la barre. Je veux que justice soit rendue.

— Excellent. Si Dragoljub est en France, et tout porte à le croire, nous allons le retrouver. En attendant, et de manière purement informelle, vous nous confirmez bien à partir des photos que nous parlons du même homme ?

— Tout à fait. »

Milovan n'eut d'autre choix que de parler en serbo-croate pour demander quelques informations à l'inspecteur Cane. Il n'en revenait pas. Dragoljub, un membre de la Sûreté ? Un fils de diplomate ? Il avait une famille en France ? Une sœur et une mère qui vivaient toujours à Rambouillet ? Ce type qui massacrait des innocents avait donc des parents ? Un pur scandale ! Ce monstre était tout ce qu'il y a de plus humain. Cela ajoutait encore à l'indicible.

Cane compléta ses réponses à Milovan par les renseignements supplémentaires qu'il avait recueillis depuis sa découverte du dossier médical à Vračar.

« Oui. Et quelqu'un de brillant, qui plus est. Pas un soudard sans éducation. Il a été élève à l'école française de Belgrade. J'ai retrouvé ses bulletins scolaires. Le petit Aleksandar était un être intellectuellement doué, tout comme sa sœur cadette, du reste.

— Justement, j'ai vu qu'il est question de sa mère et sa sœur dans le dossier remis par Irena. Étaient-elles ses complices ?

— Tout porte à croire que non. Elles ont rompu toute relation avec le père et le fils depuis 1990, même si le divorce de Marthe et de Radomir n'a eu lieu qu'en 1996. Mais quand la guerre a commencé, elles vivaient déjà en France. Elles ne sont jamais retournées en Serbie. »

Le capitaine Barbussel intervint.

« J'irai les interroger, de toute façon. Nous allons compléter les éléments de son parcours de vie en France. Puisqu'il y a effectué une partie de sa scolarité, nous en trouverons forcément des traces et… »

Maria Dolgasi leva la main et interrompit en douceur le gendarme.

« Nous verrons la marche à suivre après, si vous le voulez bien, capitaine. Quand nous serons seuls… »

Puis, s'adressant à Milovan, elle poursuivit.

« Monsieur Horvat, nous avons à discuter des suites de l'enquête. Auriez-vous l'obligeance de bien vouloir

attendre devant mon bureau ? Lorsque nous aurons fini, je vous auditionnerai et prendrai votre déposition. Ce sera fait et vous serez tranquille. »

Elle appuya sur un bouton de son intercom.

« Sylvie, auriez-vous l'amabilité de préparer un thé ou un café à monsieur Horvat ? Merci. »

*CHAPITRE 38*

## LE HAVRE, PORT 2000

MARDI 21 FÉVRIER 2017, 5 H 45

Le *Perle du Maroc* de la compagnie TMIM, en provenance de Casablanca, avait été déchargé pendant la nuit sur les quais de Port 2000. Au pied des énormes portiques bleus, les conteneurs étaient empilés les uns sur les autres sur trois étages et alignés bout à bout, formant des dizaines de travées, qu'en un ballet incessant des camions venaient charger, pour les ventiler aux quatre coins de la France. Des navires immenses attendaient leur tour. Les rotations n'arrêtaient jamais.

Les douaniers avaient jeté un œil distrait à ce nouveau chargement tout juste débarqué, perdu au milieu de dizaines d'autres. Des produits frais en provenance du Maroc. La routine. Sur sept mille conteneurs qui arrivaient chaque jour, les douaniers en scannaient une trentaine et n'en inspectaient réellement que sept, en particulier ceux qui contenaient des meubles et des jouets. Ceux des produits maraîchers n'étaient presque jamais examinés.

Mehmet menait le convoi. Suivi d'une autre camionnette, il s'engagea sur l'avenue de l'Amiral du

Chillou et s'enfonça dans un lacis de sens giratoires desservant le port. Il ressortit de ces méandres de bitume et s'engagea sur l'immense espace de débarquement des navires marchands. Il continua à vitesse modérée jusqu'au terminal de la Porte Océane, où le docker l'attendait. Sans un mot, l'homme grimpa dans la camionnette et se saisit de l'enveloppe posée sur le tableau de bord. Il l'ouvrit et en vérifia rapidement le contenu. Dix mille euros en petites coupures, le prix de sa complicité pour chaque nouvel arrivage de drogue.

Il guida Mehmet et ses acolytes dans le labyrinthe et les arrêta au milieu d'une rangée. Ils descendirent. Mehmet s'était muni d'une pince coupante. Avant d'agir, il vérifia les quatre lettres, les six chiffres, le *digit*, ainsi que le numéro du plomb scellé. C'était le bon conteneur. Dans sa poche, le Turc avait un double de ce plomb, que leur complice marocain leur avait envoyé par la poste, avant que le bateau n'arrive au Havre. La technique du « rip off » était simple : on coupait les scellés, on récupérait la marchandise et on remettait des scellés identiques, correspondant aux références inscrites sur les bordereaux d'expédition. Ni vu ni connu. Il semblait que le container n'avait jamais été ouvert.

« Tu peux t'en aller. »

Le docker opina et s'éloigna sans avoir prononcé un mot.

Le Turc coupa le plomb qui fermait les deux portes battantes et le fourra dans sa poche. Il ouvrit en grand, s'affairant aussitôt, aidé de ses trois hommes. Ils écartèrent les premières piles de cagettes de légumes et de fruits. Très vite, ils tombèrent sur les savonnettes de haschich, réparties à plat sur le fond, comme un second plancher. Deux tonnes de hasch, qui partiraient en un temps record. Dans les empilements de cagettes suivants, Mehmet découvrit la cocaïne, deux-cents kilos de marchandise de bonne qualité, mais sans plus. L'avantage était qu'elle avait déjà été coupée au Maroc et que le réseau n'avait pas besoin de « faire la cuisine » en France. Il y avait juste à la conditionner en doses, ce qui était le boulot des lieutenants. Mehmet activa la manœuvre. Ils chargèrent les deux véhicules et remirent proprement en place les caisses de primeurs. Mehmet remplaça le plomb sectionné par celui qu'il avait dans sa poche.

Le transvasement était fini. Le Turc et ses hommes se remirent au volant. Ils quittèrent le quai de Port 2000 et regagnèrent la Vallée Verte, où tout le monde les attendait pour ventiler la marchandise dans les caches de la cité.

*CHAPITRE 39*

## FORT DE ROSNY-SOUS-BOIS

VENDREDI 24 FÉVRIER 2017, 16 H 42

Maria Dolgasi avait défini leur plan d'attaque. Avant d'éventuelles fuites, la magistrate avait décidé de commencer par l'ambassade de Serbie en France.

Ils se retrouvèrent le mardi à huit heures du matin au 5 rue Léonard de Vinci, dans le 16e arrondissement de Paris. Le capitaine Barbussel était venu avec son équipe au complet, pour procéder à la saisie des documents. Cane et Irena serviraient d'interprètes. Maria Dolgasi dirigerait les opérations.

Jusqu'en 2003, l'ambassade de Yougoslavie était établie non loin de là, rue de la Faisanderie. Une bonne partie des dossiers et registres de l'époque avaient été transférés à l'ambassade de Serbie. Maria Dolgasi savait qu'elle marchait sur des œufs. Dans une ambassade, elle n'était pas en France. Cane avait lui aussi été mandaté de son côté, par le procureur Marković, ce qui donnerait une légitimité serbe à l'enquête.

Le tout s'effectua dans la plus grande discrétion. En matière judiciaire, les moquettes soyeuses des représentations diplomatiques s'avéraient plus

dangereuses que des champs de mines. La Serbie montrait une susceptibilité à fleur de peau, estimant à tort ou à raison être beaucoup plus souvent condamnée que les autres pays de l'ex-Fédération yougoslave dans les affaires de crimes contre l'humanité. Toutefois, Maria Dolgasi amadoua le personnel diplomatique en insistant bien sur le fait qu'elle enquêtait sur un diplomate décédé depuis quelques années, ce qui n'était qu'un demi-mensonge. Elle assura qu'elle ne tenait nullement à quelque publicité que ce fût dans le traitement de cette affaire. Cane servait d'interprète ; parler en serbe contribua à mettre de l'huile dans les rouages. Le rangement impeccable des dossiers leur allégea la tâche. Ils purent retracer les dernières activités officielles de Radomir Barakodić avec une grande facilité. Toutes les paperasses, plus de cent-cinquante kilos au total, furent saisies.

Irena et Cane secondèrent Barbussel et ses hommes pour l'épluchage de ces pièces. Ils s'étaient installés dans les locaux de l'OCLCH, boulevard Théophile Sueur, au fort de Rosny-sous-Bois. Barbussel n'avait pas revu Irena depuis l'arrestation de Krakić. La veille, il n'avait pas eu le temps de la détailler. Il l'observait en douce. L'avocate, très diminuée, avait très exactement l'air de ce qu'elle était : une femme en fin de vie, jaune et chauve, ravagée par le cancer et les effets secondaires de la chimio. Elle avait du mal à manipuler les volumineux

dossiers. Irena lui adressa un petit sourire embêté, confuse d'avoir à lui imposer ça. L'élégance naturelle de Barbussel fit qu'il glissa très vite sur cet embarras et ils se mirent au travail. Les listes des personnels étaient établies année par année. Ils éliminèrent tous les noms postérieurs à l'année 2000. Barbussel et son équipe s'attelèrent tout de suite au tri des formulaires, avec l'aide précieuse de Cane et d'Irena, qui les traduisaient et classaient au fur et à mesure.

Au bout de quatre jours d'un examen fastidieux, il fallut se rendre à l'évidence. Nulle part il n'était fait mention d'un Aleksandar quelconque. Aucun document ne signalait son nom. Ce n'était pas étonnant. Il n'avait aucune fonction officielle à l'ambassade. Les employés en place à l'époque étaient repartis au pays ou à l'étranger. Beaucoup étaient à la retraite. Certains étaient sans doute morts. Maria Dolgasi suggéra à Cane de retourner en Yougoslavie et de retrouver les membres de l'ambassade actifs en 1995-96. Cane s'exécuta et regagna la Serbie le vendredi soir avec Irena, un conséquent répertoire de noms sous le bras. Pendant quelques semaines, ils enquêteraient seuls sur les Lions, car l'équipe de l'OCLCH de Barbussel repartait en Syrie la semaine suivante, pour une seconde mission de collecte de témoignages durant un mois.

*CHAPITRE 40*

## RAMBOUILLET, RUE D'ANGIVILLER

VENDREDI 3 MARS 2017, 10 H 00

Après plusieurs jours d'observation et de repérages divers, le Manufacturier passa à l'offensive à dix heures du matin, tandis que Sanja Daribelle s'acheminait à pied vers le parc du château de Rambouillet. Elle venait de quitter son domicile rue Paul Doumer et remontait la rue d'Angiviller. Il épiait la jeune femme dans son rétroviseur. Elle se dirigeait vers son véhicule en stationnement, d'un pas nonchalant, la poussette devant elle.

Les rassurants logos d'une boîte d'informatique s'étalaient partout sur les flancs et la porte arrière de la camionnette. Le slogan en clamait haut et fort les vertus : *Infotrust, à la pointe de la confiance.* Juste avant qu'elle n'arrive à la hauteur de la fourgonnette, le livreur en descendit, une feuille à la main, l'air affairé, vêtu d'une espèce de salopette grise aux couleurs de l'entreprise. Il portait une casquette et des lunettes de soleil qui lui mangeaient le visage. Il entrouvrit les battants de la porte, donnant l'impression de lire une liste de produits.

Insouciante, Sanja gazouillait avec le petit, de bonne humeur, en accord avec le temps ensoleillé, froid mais sec. Les babillements de la maman produisaient de minuscules nuages de condensation. Du petit, on ne voyait rien. Il était engoncé dans sa poussette, totalement recouvert. La matinée était très fraîche pour la saison. Les rayons rasants du soleil embrasaient les paillettes de givre sur les voitures en stationnement. Le Manufacturier ne le savait que trop bien : on ne se méfie jamais. Attraper une victime est d'une facilité déconcertante, pour peu que l'on joue à fond l'effet de surprise et que le ravisseur soit déterminé. La sidération fait le reste. Tout simplement, on n'y croit pas.

Le chiffon se plaqua sur le visage de Sanja, étouffant ses cris. Au bout de quelques secondes, elle s'avachit contre lui, sans tonus. Il bandait un peu. Cette prise était *très* particulière. Il la chargea dans la partie arrière de l'habitacle, puis il embarqua la poussette en douceur, pour ne pas déclencher les pleurs de l'enfant. Il bâillonna Sanja, l'entrava à l'aide de sangles murales réglables boulonnées à la cloison et il assujettit fermement la poussette à l'aide d'autres liens. Il referma la porte et roula directement jusqu'à la mine.

Dès son retour à la maison, Paul-Antoine Daribelle comprit que quelque chose clochait : aucune lumière nulle part, et personne pour l'accueillir. Il abandonna sur la commode du corridor la pile de dossiers qu'il

comptait éplucher après le dîner. Il appela en vain sa femme. Luttant contre l'appréhension, il effectua le tour de la maison, allumant dans toutes les pièces. Dans leur chambre, au premier, il s'assit sur le lit et raisonna. Il redescendit et fila au garage. La voiture de Sanja, dont elle ne se servait pour ainsi dire jamais, était là. Il appela sa belle-mère, puis les quelques amies de son épouse à Rambouillet. Personne ne l'avait vue. Précisément, Marie-Anne s'en inquiéta ouvertement, car elles avaient rendez-vous dans l'après-midi et elle n'avait pas réussi à la joindre.

« À quelle heure, Marie-Anne ?

— À quinze heures.

— Bon Dieu ! Il est déjà plus de vingt heures. Je te laisse. Je me rends à l'hôpital et ensuite à la clinique. »

Il n'y croyait pas trop. Bien évidemment, on l'aurait déjà contacté en cas d'accident. Ses craintes se vérifièrent. À vingt et une heures passées, un Paul-Antoine Daribelle en proie à une profonde angoisse poussa la porte du commissariat de Rambouillet. Yeux et voix pleins de larmes, il signala la disparition de sa femme et de son enfant.

Au même moment, Sanja Daribelle tentait de refaire surface. Une céphalée atroce lui broyait la boîte crânienne. Elle avait des vertiges et les muscles en coton. Elle mourait de soif. Elle sentait qu'elle était

assise contre une paroi rugueuse. Elle ouvrit les yeux. La poussette ! La poussette était devant elle ; son fils geignait et gesticulait. Elle se redressa avec brusquerie, fonçant déjà vers sa progéniture. Un choc à la gorge l'arrêta net. Seulement alors, elle mesura l'ampleur du désastre. Elle porta les mains à son cou et ses doigts palpèrent un collier de métal. Une chaîne l'entravait à la roche. Elle leva la tête et embrassa le lieu d'un regard circulaire. Elle était prisonnière dans une espèce de caverne, percée de salles adjacentes, à la façon d'alcôves ou de chapelles autour d'une nef. Une odeur méphitique lui saturait les narines, contribuant à sa nausée, un air lourd, chargé des effluves de chair carbonisée et de viande avariée, mêlé aux senteurs de feu de bois et de suie. Elle remarqua une bouteille d'eau posée par terre. Elle voulut l'atteindre, mais, par un fait exprès, elle avait été mise en évidence juste assez loin pour qu'elle ne puisse pas la saisir. Elle avait beau se mettre de profil et étendre son bras, sa main et ses doigts, quelques centimètres lui faisaient défaut. Elle ahana, puis renonça et se rassit, roulée en boule. Seulement alors, une peur immense la saisit. Elle rassembla ses bribes de souvenirs. Elle marchait avec le petit ; un homme près d'une camionnette tenait une feuille à la main. Elle était arrivée à la hauteur de ladite camionnette, puis plus rien, le noir total. On l'avait kidnappée. Le désespoir la submergea d'un coup. Elle sanglota, la tête dans les bras.

Soudain, elle devina quelque chose contre elle. La bouteille avait roulé contre sa cuisse. Elle s'empressa de l'ouvrir et but à pleines lampées. Sa langue et son palais racornis reçurent comme une bénédiction ces gorgées providentielles. De son bienfaiteur, elle ne voyait que le haut de bottes noires impeccablement cirées. Son œil parcourut les jambes, remonta jusqu'aux hanches et détailla le buste. Des pieds à la tête, l'homme était cintré de noir. Plus précisément, il s'agissait d'un *uniforme*, serré à la taille et à la poitrine par un ceinturon et un baudrier. Sur sa tête était ajusté un calot siglé d'un U entourant de ses branches un écu à damier rouge et blanc. De son visage, elle ne vit rien d'autre que ses yeux. Un foulard dissimulait sa face.

Avant qu'elle n'ait eu le temps de demander quoi que ce soit, il la questionna d'une voix douce.

« Dis-moi, Sanja, où est ton frère ? »

*CHAPITRE 41*

## BELGRADE, QUARTIER DE SENJAK

JEUDI 16 MARS 2017, 18 H 12

Dès leur retour au pays, Cane et Irena menèrent des recherches tous azimuts, à partir des noms recueillis dans les documents de l'ambassade de Serbie. À la mi-mars, ils n'avaient pas progressé d'un iota. La plupart de leurs interlocuteurs se montraient peu loquaces, quand ils n'étaient pas ouvertement hostiles ou franchement apeurés. De toute évidence, celles et ceux qui savaient quelque chose ne leur apprendraient rien. Leur voix s'altérait légèrement à l'énoncé du nom de Radomir. Ils détournaient le regard, fixant un point vague, l'air embarrassé. Plus fâcheux encore, leurs recherches commençaient à être connues.

La dirigeante de l'ONG s'épuisait à vue d'œil. Dans la nuit du 15 au 16 mars, elle fut prise d'un malaise nocturne. Des douleurs térébrantes la courbaient en deux. Elle s'extirpa de son lit en rampant ; elle arpenta son appartement en se tenant les côtes et en gémissant de souffrance. En dépit des anti-inflammatoires qu'elle avala comme des bonbons, elle finit par terre, à se rouler de douleur. Elle en perdit connaissance. À son réveil, elle marcha à quatre pattes jusqu'à son manteau,

attrapa son téléphone, composa le 93 et resta en chien de fusil à même le sol, incapable de se lever. Un filet de sang serpentait sur son menton. Le pompier qui menait les opérations haussa les sourcils quand Irena chuchota l'adresse de la clinique, entre deux geignements. Le coin rupin où se situait l'établissement de Martin Nikolić ne cadrait pas du tout avec le profil d'Irena et moins encore avec cet immeuble sordide du Blok 70. Néanmoins, le véhicule des pompiers fonça à travers Novi Beograd, emprunta le pont Ada et gagna les beaux quartiers de la ville haute. Des infirmiers de la clinique prirent le relais. Les pompiers s'attardèrent une minute à contempler le magnifique parc, un endroit à jamais inaccessible à une écrasante majorité de Serbes.

S'ensuivit pour Irena une batterie d'examens. Le soir même, le professeur Martin Nikolić effectua une brève synthèse, le visage fermé.

« Je suis désolé, Irena. Le cancer est entré dans une phase particulièrement agressive. Les micro-métastases sont souvent indécelables. Elles devaient déjà sommeiller dans votre foie lors des premiers examens. Elles se sont réveillées de manière foudroyante. Il va falloir revoir tout le protocole, aussi bien le traitement de la douleur que la chimiothérapie…

— Il me reste combien de temps ?

— Difficile à dire.

— On compte en quelle unité : année, mois, semaine ?

— Sans doute en semaines. Je suis vraiment désolé.

— Je sais. Vous avez déjà accompli des miracles… mais il faut absolument que je tienne encore un peu.

— Le traitement va être très rude. Les cancers secondaires sont plus résistants et invasifs que le cancer originel.

— On commence quand ?

— Dès demain. Vous avez encore mal ?

— Oui, énormément.

— Bon. On va vous perfuser des opioïdes plus puissants. Vous serez dans un état second. Peut-être même que vous délirerez. »

Le professeur regarda sa montre.

« Je dois vous quitter. Je repasse dans la soirée.

— Est-ce que vous pourriez avertir Danilo et Cane ?

— C'est déjà fait.

— Merci.

— De rien. À tout à l'heure. Une infirmière va venir vous appareiller. »

Elle acquiesça, attendant que le professeur soit parti pour grimacer de souffrance. Danilo Lukić vint le soir. À

son air contristé, Irena comprit combien elle devait être horrible à voir. Elle nota une nouveauté : il portait une petite croix orthodoxe en or autour du cou. Elle ne l'aurait pas pensé croyant. Il tira une chaise et s'assit auprès d'elle, l'interrogeant sur l'avancée des investigations. Répondre lui coûta tellement d'efforts que Lukić renonça à la questionner, posa amicalement la main sur la sienne et se tut.

Dès le lendemain, le nouveau traitement débuta. Une chimioembolisation bien ciblée sur le foie n'était plus envisageable. Il n'y avait d'autre recours qu'un traitement massif de chimiothérapie, un véritable tapis de bombes chimiques sur tout l'organisme, assorti d'une radiothérapie féroce. Au bout d'une heure à peine après la première injection, Irena vomissait, l'estomac retourné par des convulsions abominables. À ce rythme, elle n'irait plus bien loin.

Cane la visita en fin de journée. En entrant dans la chambre sur la pointe des pieds, il avait plaqué sa main sur sa bouche, comme pour endiguer un cri. L'infirmière qui l'accompagnait en avait gros sur le cœur pour ce grand jeune homme rouquin, visiblement ému.

« Elle est consciente ?

— Difficile à dire. Vous tombez mal. On vient juste de lui injecter une dose massive de morphine. Essayez, mais en douceur. »

Cane prit la main squelettique d'Irena dans la sienne. De rares poils follets tout blancs piquaient ici et là sa tête chauve de bébé vautour. Elle avait perdu ses cils et ses sourcils. Un souffle éraillé sortit de la gorge de la chose, chaud, pestilentiel. Des ganglions gros comme des clémentines gonflaient son cou. Une vision d'horreur mêlée à une puanteur fétide. Il ne restait que les os sous la chemise de nuit. Du lit au linceul, il n'y avait plus que quelques jours. La tête de mort d'Irena vira soudain vers lui. Elle braqua sur lui des yeux déments.

« Non… non… allez-vous-en… non… non… pas ça… non… »

Cela avait l'air de correspondre à des hurlements, même si ça n'en était pas, à peine un raclement de gorge. Des sanglots secs secouèrent la carcasse.

« Non… Allez-vous-en… allez-vous-en… Pitié ! Pitié ! »

Cane n'insista pas. Il recula, heurtant au passage un plateau chargé de fioles diverses et de matériel médical.

Désemparé, il s'enfuit à pas rapides hors du service d'oncologie. Il s'en ébouriffa la crinière à gestes nerveux, les deux mains en râteau, sur le perron de la clinique, réprimant avec difficulté son envie de pleurer. Alors qu'il se disposait à descendre les marches, une main vigoureuse le saisit au creux du bras.

« Inspecteur, venez avec moi, je vous prie. »

Cane rebroussa chemin et suivit Nikolić jusqu'à son bureau. Le professeur l'invita à s'asseoir dans un fauteuil face à lui.

« Je reviens. »

Le médecin glissa dans une pièce attenante, dissimulée derrière un panneau d'acajou. Cane promenait un regard noyé de chagrin sur tout ce luxe : tableaux, bibelots, meubles massifs, rien que de l'authentique, mais il n'avait pas le cœur à l'admiration. Lorsque Nikolić revint, il lui tendit un ordinateur portable, que le flic reconnut aussitôt : c'était celui d'Irena.

« Elle a expressément dit qu'il vous revenait. Je crois que c'est le moment de vous le confier.

— Combien de temps lui reste-t-il ?

— Peu, d'un ou deux jours à quelques semaines au plus.

— Elle souffre ?

— Un vrai martyre, en dépit de doses énormes d'opiacés. Savez-vous si elle a de la famille ?

— Pas à ma connaissance. Je crois savoir qu'ils ont tous été tués en Bosnie, pendant la guerre, son fiancé, ses parents, ses deux frères. Et elle, elle a survécu. Les Croates l'ont juste… – enfin juste –, vous savez… vous voyez de quoi je…

— Je sais, Cane. C'était visible sur les radios. Certaines séquelles. La malheureuse. Quelle vie abominable… Elle a des amis, peut-être ?

— Moi. À part ça, je n'en sais rien. Irena était… est… secrète. Elle est mondialement connue pour son action, mais j'ai rarement vu quelqu'un d'aussi seul. »

Le visage de l'oncologue se chiffonna ; il exprimait un désarroi sincère.

« Quand le moment sera venu, nous devrons nous occuper d'elle avec dignité.

— Vous et Lukić, vous le faites déjà, inspecteur. Mais oui, bien sûr, nous irons naturellement jusqu'au bout.

— Vous pensez qu'elle aura des instants de lucidité ? J'espère avoir des informations à lui communiquer avant qu'elle ne s'en aille.

— Oui. Elle est consciente la plupart du temps. Vous êtes juste mal tombé aujourd'hui. Les opiacés font parfois délirer les patients. C'est normal.

— Bon. Quand ce sera le cas, pourriez-vous m'appeler ? À n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Faites-le. J'aimerais la revoir moins diminuée. J'y tiens beaucoup.

— Entendu, inspecteur. »

Nikolić raccompagna Cane jusqu'aux marches du perron. Les portes vitrées coulissèrent. Un demi-jour

lugubre et humide acheva de le démoraliser. Il frissonna et s'empressa de rentrer dans la clinique.

Cane avait fait le choix d'habiter en centre-ville, dans un minuscule appartement d'une maison ancienne. Il avait grandi à la campagne, mais il avait ensuite vécu dans l'un des immeubles de Novi Beograd pendant ses études. Sa mère, restée veuve après l'assassinat de son époux, l'avait aidé de son mieux. Une partie du loyer très modeste pour un studio exigu dans l'une des tours du Blok 70, le quartier où vivait Irena, c'était tout ce qu'elle avait pu offrir à son fils, sans parler d'une immense fierté et d'un incommensurable amour. Mais Cane en avait retiré une grande envie de réussir et une certaine familiarité avec les secteurs pourris de la capitale, utile à son boulot par la suite. Il s'était aussi promis de ne plus jamais y vivre, et ce dès la fin de ses études. Sitôt engagé dans la police, il s'était installé à Stari Grad, dans les vieux quartiers du centre, même si le coût de la vie y était plus élevé. Son traitement de soixante-trois mille dinars le plaçait à peine au-dessus du salaire moyen serbe. Cinq-cents euros mensuels, en brut. Les mois d'hiver étaient particulièrement délicats, à cause des factures de chauffage. Comme nombre de ses collègues, Cane préférait alors s'attarder dans les bureaux du MUP, bien chauffés et plutôt confortables.

Mais ce soir-là, il rentra directement dans son studio, le cœur en miettes.

Il prit une bière Pale Lager dans le frigo et se confectionna un sandwich. Il alluma la télé et mangea sans grande conviction, regardant sans la voir une émission de variétés débile, sur fond de turbo folk de bas étage. Il fit couler quelques bouchées pâteuses avec la bière et renonça. Il écarta l'assiette, éteignit la télé et posa l'ordinateur portable d'Irena devant lui sur la table basse. Quand il l'ouvrit, il s'aperçut qu'Irena avait glissé une lettre entre le clavier et l'écran. Sur l'enveloppe, elle avait écrit « Pour Cane ». Il la décacheta et déplia la feuille. L'écriture erratique trahissait les difficultés qu'Irena avait eues à la rédiger. En gros, elle lui disait qu'elle mourrait très prochainement, même si elle comptait bien tenir jusqu'à la clôture de l'enquête sur Dragoljub et ses Lions. Elle lui léguait l'ordinateur et tous les dossiers qu'il contenait, lui indiquant qu'il existait un disque de sauvegarde chez elle, à Novi Beograd, caché sous le bac de douche. Elle lui conseillait d'en faire une copie et de la dissimuler dans un endroit sûr. Suivaient des remerciements et des recommandations pour son inhumation. Irena avait pris toutes ses dispositions pour être enterrée à Bratunac, près de sa famille. Il suffisait juste de s'assurer que tout serait respecté. La lettre trembla un peu dans les mains du rouquin.

Il alluma son ordinateur et envoya un mail à Maria Dolgasi, Antoine Barbussel et Milovan Horvat pour les avertir de la dégradation subite de l'état de santé d'Irena.

*CHAPITRE 42*

## HARFLEUR, BANLIEUE DU HAVRE, ROUTE DE LA LONGUE CÔTE
## 49° 51′ DE LATITUDE ET 0° 19′ DE LONGITUDE

JEUDI 16 MARS 2017, 3 H 27

Le Manufacturier s'était garé route de la Longue Côte, dans un bois sur les hauteurs de Harfleur, à la périphérie du Havre. Tout était calme. Personne ne circulerait par là, à une heure pareille. La camionnette avait un peu mordu sur le talus, juste en face du transformateur désaffecté, où il avait tranquillement acheminé les corps.

Au milieu des immondices, il cherchait la meilleure posture pour cadrer son sujet. Il ricanait, très à l'aise dans cette odeur de merde et de pisse, clapotant dans les papiers gras, les sacs en plastique, les déchets, les serviettes hygiéniques et autres cadavres de bouteilles. Il travaillait en s'adressant d'enthousiastes encouragements. *Ouais ! Le pied ! Putain, le pied, le pied, le pied !* L'appareil photo retomba contre son torse. Il recula et se rencogna dans l'angle du bâtiment, adoptant une trajectoire en diagonale. Il ralluma sa lampe frontale et considéra son œuvre dans le cercle de lumière crue. *Génial ! Putain, c'était génial ! À tout point*

*de vue, c'était son plus beau crime, et de loin. Quel message !* Le corps reposait assis sur une chaise de jardin, les avant-bras sur les accoudoirs. Divers stigmates se lisaient sur la dépouille : brûlures, morsures, brisures, coupures, piqûres. Toutes les rimes en « *-ure* » de la *torture*. Et c'était sans parler des autres. Cette chienne de Sanja Daribelle avait bien souffert avant de crever. Elle l'avait supplié maintes fois de la tuer. Il avait joui d'elle de toutes les manières imaginables. Mais le plus atroce de ces sévices ne se constatait ni *sur* son cadavre ni *dans* son cadavre. Il était gravé dans les circonvolutions désormais éteintes de son cerveau. Elle l'avait vu décapiter son enfant. Il l'avait égorgé avec son *srbosjek* préféré, une espèce de bracelet-mitaine en cuir auquel se fixait une robuste lame courbe, bien assujettie au tranchant de la main. L'effort devenait minime, assumé par l'avant-bras et le bras, et non par les doigts contractés sur un manche. Garanti sans fatigue. Puis, il l'avait démembré. Il avait étalé les pièces du puzzle devant la cage de sa mère qui hurlait à la mort, en dépit de toutes ses blessures, les mains crispées aux barreaux. Il avait ri, naturellement. Il s'esclaffa de nouveau. L'effet produit était absolument extraordinaire, vraiment ! Il reprit son appareil et éteignit sa lampe. *Flash.* Il photographia d'abord les pieds et les chevilles brisés à la masse, puis, *flash*, les genoux percés à la mèche de 6. Il remonta aux cuisses ravagées à coups de tenaille. *Flash.* Mais dans cette position et cette luminosité très

atténuée, on devinait mal l'acharnement dont les parties génitales avaient fait les frais. Dommage. Il cessa de mitrailler, s'approcha du cadavre et régla la molette de son appareil, pour pouvoir saisir un très gros plan. *Ah oui, comme ça ! Excellent. Flash.* Il progressa jusqu'au ventre, ocellé d'une myriade de brûlures diverses. *Flash.* Au-dessus du bide saccagé, *flash*, les seins, privés de leurs mamelons, pendaient tristement. Tout cela était déjà épouvantable, mais le coup de massue final restait à venir. Il recula, sans se soucier de piétiner les ordures, tout entier absorbé par son travail. Il riva son œil à l'appareil. Terrible, oui ! Il s'enthousiasma derechef. *Putain de putain !* La tête du nourrisson avait remplacé celle de sa mère. C'était complètement dingue, cette minuscule tête sur ce grand corps de femme ! Il en rit encore. Pour qu'elle tienne mieux, il l'avait cousue au tronc avec de la grosse cordelette de jute, dont les brins follets ajoutaient au côté « brut de décoffrage », quasi de l'art primitif. *Flash, flash, flash !* Il se rapprocha, régla de nouveau la molette, tourna autour de la chaise. Il photographia le brassard qui enserrait le bras gauche de la victime. Sur le fond bleu du tissu était imprimé un grand « P ».

Il se concentra, repassa en plan américain et effectua plusieurs prises de profil. Le bandeau ressortait sur la peau livide, juste sous une blessure ; le rouge de la viande et le bleu de l'étoffe contrastaient

magnifiquement. De profil, la tête du bébé sur le buste de sa mère produisait vraiment une impression démente. *Bien.* Il laissa retomber l'appareil photo.

La Pietà complète, maintenant. Il considéra le corps de l'enfant qui gisait au sol. Avec la même cordelette, il avait recomposé le bébé, les bras à la place des jambes. L'ensemble ne tenait pas vraiment, telle une poupée désarticulée. Il devait manipuler l'assemblage avec circonspection, sous peine de voir se désolidariser les différentes pièces. Mais il n'avait pas réussi à fixer la tête de la mère sur le cou minuscule de l'enfant. De fureur, il l'avait piétinée, mais il avait bel et bien dû renoncer. *Tant pis.*

Le docteur Frankenstein farfouilla dans le sac qu'il portait en bandoulière et en sortit le pistolet dans lequel était glissée une cartouche de colle polymère. Il dessina de nombreux serpentins blancs sur la cuisse droite de la femme, sur son avant-bras et sur le dos du nourrisson. Il souleva précautionneusement le puzzle et le nicha contre le corps de sa maman. Il évalua l'effet produit, l'œil rivé à son appareil. *Mouais.* Il prit deux ou trois clichés, mais se ravisa et, avant que la colle ne prît, il redressa un peu le patchwork de poupon, pour le caler davantage dans le creux du coude droit. Puis, avec prudence, il orienta la tête du bébé cousue sur le cou de sa mère, de façon à ce que l'enfant contemple son propre corps reconstitué. *Oui, oui, oui ! C'était tout à fait*

*ça !* La monstrueuse Pietà observait l'avorton décapité et hideux. Il piaffa, de joie pure et simple. Il s'en donna ras la gueule, prenant des dizaines de photos.

Pour finir, le Manufacturier s'empara de la tête de la mère. Il la saisit entre ses mains et claqua une bise sonore sur ses lèvres déjà cyanosées.

« Merci. Tu m'as donné beaucoup de plaisir. »

Il la fixa juste en face du corps de son enfant, dans le creux de l'autre coude. Il photographia son œuvre enfin parachevée, la mitraillant sous tous les angles et *sous toutes les coutures*. Tout ce travail d'exposition avait été en outre enregistré par sa caméra *go-pro* juchée sur le haut de son crâne. Il gagnerait une petite fortune avec cette nouvelle séquence, mais ce n'était vraiment pas l'essentiel.

L'esprit en paix, il remballa son matériel, balaya la pièce d'un dernier regard et sortit en refermant derrière lui la porte du transformateur. Une mouillure froide saturait la nuit et enveloppait tout, collante comme un drap. Il remporta le diable sur lequel il avait transporté les deux corps et le rangea dans sa camionnette. Il s'installa au volant, se saisit de sa tablette et mit en route la caméra IP infrarouge qu'il avait installée au-dessus du chambranle. Il vérifia le cadrage et la qualité de l'image. En plongée, sa sculpture était parfaitement visible, lumineuse dans l'ombre opaque de la pièce. On

distinguait bien le brassard bleu autour du bras. C’était parfait.

*CHAPITRE 43*

## HARFLEUR, BANLIEUE DU HAVRE, ROUTE DE LA LONGUE CÔTE

## 49° 51′ DE LATITUDE ET 0° 19′ DE LONGITUDE

SAMEDI 1ER AVRIL, 12 H 13

Pour fêter le 1er avril, le brigadier Paulin Lantaud avait multiplié blagues douteuses et mensonges en tout genre ; sa collègue, la gardienne de la paix Claire Cervilliers, commençait à en avoir franchement ras le bol. Puis, vers midi, le premier appel sérieux de la matinée avait tari le flot des conneries de Lantaud. Quand la standardiste du centre d'information et de commandement avait enfin à peu près compris le sens de ce que lui bafouillait le promeneur paniqué qu'elle avait en ligne, elle avait contacté la brigade de sûreté urbaine la plus proche du secteur. Aussi, toutes sirènes hurlantes, Paulin Lantaud avait-il foncé jusqu'au bois des Essarts-Martin, à l'orée de Harfleur, juste après l'immense zone commerciale de La Lézarde, dans laquelle il patrouillait avec sa collègue. Il adorait ça : il avait non seulement le droit, mais encore le *devoir*, de rouler comme un cinglé. Dans les virages, le Berlingo menaçait de basculer, dans un crissement de pneus infernal. Un peu pâle, Claire Cervilliers s'agrippait de

toutes ses forces à la poignée de maintien. En trois minutes, les deux policiers furent rendus sur les lieux de l'appel. Un homme était assis sur le talus de la côte boisée, pâle comme un spectre, visiblement en état de sidération. Le Berlingo aux sérigraphies bleues et rouges avait empiété sur le bas-côté pour ne pas encombrer la route étroite. Pour plus de prudence, Paulin Lantaud laissa les gyrophares fonctionner.

Le brigadier descendit du véhicule. Rajustant sa casquette sur sa calvitie naissante, il se planta devant le promeneur hagard et engagea le dialogue.

« Monsieur, ça va ? C'est vous qui avez appelé ? Oh, monsieur… monsieur ? Vous m'entendez ? »

Le type leva un visage hébété. Il tenait encore à la main la poignée d'une laisse, mais il n'y avait plus de chien au bout.

« Alors, qu'est-ce qui se passe, monsieur ? »

Sans un mot, le promeneur indiqua le transformateur du pouce. Paulin observa le bloc de béton couvert de tags, dont la porte était entrouverte. Son estomac commençait à se nouer. Si on en jugeait par l'état du promeneur, ce qui se tapissait là-dedans ne devait pas être joli à voir. De ce geste si machinal qu'il lui était devenu totalement inconscient, il rajusta encore sa casquette. Il se dirigea vers le transformateur. Claire Cervilliers lui emboîta le pas.

À un mètre de la porte, Lantaud s'arrêta et tendit l'oreille. Une espèce de ronronnement partait de la bâtisse. Du courant électrique ? Le brigadier se livra à un examen superficiel du transformateur, visiblement désaffecté depuis longtemps. Il déglutit. De la main droite, il fit signe à sa collègue de stopper. À partir de cet instant, il progressa centimètre par centimètre, plaqué au mur de béton. Son rythme cardiaque s'affolait. Il adressa un signe de tête à la gardienne de la paix. Plus de blague. Ils se comprenaient en cet instant. Communion parfaite, d'un simple regard.

À tout petits pas, il glissa le long du mur. Il inspira un grand coup et bloqua sa respiration. Du bout du pied gauche, il tenta en vain d'écarter la porte davantage. D'un autre côté, il se dit que l'homme assis sur le bas-côté ne présentait aucune marque visible d'agression. Il avança encore et jeta un œil par l'embrasure. Il ne distinguait rien, mais même à l'extérieur, les pestilentiels effluves lui saturèrent les narines. Odeur plus bourdonnement : des mouches en train de se repaître d'une quelconque charogne. Mis à part ça, tout était calme. Bon. Nouveau regard entendu à sa collègue aux aguets, la main sur la crosse de son arme. Imperceptible hochement de tête, connivence muette. Il saisit la porte à deux mains, tira en grand en ahanant, pénétra et ressortit aussi vite qu'il était entré.

« Nom de Dieu ! N’entre pas, Claire ! N’entre surtout pas ! Ne dégaine pas, mais n’y va pas. Nom de Dieu ! »

Il se plaqua les mains sur la bouche, mais cela ne suffit pas à contenir les vomissures qui giclaient entre ses doigts. Il dégueula sur la mousse et les jeunes fougères. Mains appuyées aux genoux, secoué par des haut-le-cœur, Lantaud essayait de vider son esprit autant que son ventre. Pour rien au monde, il ne retournerait dans cette saloperie de transformateur. Mais il savait déjà que plus rien, jamais plus, ne serait capable de l’en faire sortir. Ce qu’il venait de voir resterait gravé jusqu’à la fin de ses jours dans sa mémoire.

Claire lui caressait le dos, le regard captivé par l’obscurité vrombissante. De là où elle était, la puanteur ne l’épargnait pas non plus. Elle n’eut guère de mal à se convaincre de ne pas y aller. Lantaud était un bon gars, pas très fin à ses heures, mais jamais désagréable avec elle, et il la considérait comme un flic à cent pour cent, non comme une femme qu’il convenait de protéger avec une condescendance paternaliste, alors elle pouvait lui faire confiance. Bien que taraudée de curiosité, elle renonça à pénétrer là-dedans.

S’essuyant du revers de la main, il se redressa, inspira à grandes goulées et redescendit en chancelant jusqu’au Berlingo, les yeux embués. Il se laissa choir sur le siège. Claire lui avait emboîté le pas. Calée entre la portière et

le véhicule, elle attendait que Lantaud passe l'appel au centre d'information et de commandement.

« CIC, gardien de la paix Perrier, j'écoute.

— Patrouille 202. Lantaud.

— Lantaud ! Ça va mon gros ? T'as pas l'air dans ton assiette.

— Pas très, non. Écoute, Cervilliers et moi, on est sur la route de la Longue Côte, derrière le centre commercial de La Lézarde, devant un transformateur désaffecté. C'est dans le prolongement de la rue Paul Langlois. Il y a un petit bois, qui remonte vers les plateaux et les champs. Localise-nous.

— OK, deux secondes… C'est bon, je vous ai… Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Envoie-nous un OPJ.

— Pour ?

— Double meurtre.

— Hein ! T'es sûr ? Allez ! Arrête ton char, Lantaud ! C'est un poisson d'avril, hein ?

— Putain ! Je sais bien ce que je vois quand même, merde ! »

À l'autre bout du fil, la gardienne de la paix en fut interloquée. Lantaud était connu pour sa bonhomie. À sa

connaissance, c'était la première fois qu'il se mettait en colère contre un collègue.

« D'acc, Paulin. Je te crois, je te crois… Tout va bien ? Besoin de renforts ?

— Non. Il n'y a aucun danger à l'horizon… mais… putain… ce que j'ai vu… horrible, horrible… Envoie-nous un OPJ, vite ! Tant qu'on y est, tu peux demander direct une équipe de la PTS. C'est sûr qu'on va en avoir besoin. Transmets au chef de centre, qu'il passe l'info en personne à Martin. On gagnera du temps.

— OK, Paulin. C'est noté. Fais attention à toi. »

L'appel achevé, Lantaud resta prostré. Claire l'interrogea des yeux. Blanc comme la craie, il répondit à ses questions muettes.

« Y a deux corps… un corps de femme… j'ai vu des espèces de seins, j'suis pas sûr, je crois… mais sa tête, putain, c'est pas sa tête, c'est pas sa tête, putain de merde ! Et puis un tout petit corps, aussi, posé sur le grand, tout gonflé, tout pourri, lui aussi… j'ai pas suffisamment regardé… trop horrible… mais sa tête à lui, au bébé, elle était plus là, putain… plus… comment te dire… plus à sa place… plus de tête… et y a le cabot du type dans le transfo… il lèche les cadavres… ça pue… atroce comme ça schlingue… faut qu'il sorte de là, le chien… dis au gars de rappeler son chien… et

commence à l'interroger un peu, moi je peux pas… pas en état… »

Claire le rasséréna jusqu'à ce qu'elle puisse l'abandonner. Elle se posta devant le type. C'était peu professionnel et potentiellement dangereux, mais elle s'accroupit, pour être en face de lui. La laisse du chien glissa de sa main gauche et s'entortilla à ses pieds, tel un fin serpent de cuir brun. Chez Claire, l'humain l'emportait souvent sur le flic. Elle avait le don certain de désamorcer les tensions. Paulin était démonté, mais le badaud, c'était au-delà de tout. Quand il releva la tête, la policière lut dans ses yeux un désespoir sans limites. Non, en réalité, c'était autre chose que du désespoir. Cet homme avait franchi la ligne que peu de gens croisent dans leur vie, celle qui fait qu'il y a un *avant* et un *après*. Quand le destin vous précipite d'un grand coup de pied au cul dans l'atroce, plus aucune rédemption n'est permise, et l'impensable devient tangible. L'horreur avait happé ce malheureux quidam.

Il fallait faire quelque chose à propos du chien. Pas question de laisser l'animal polluer davantage la scène de crime. La gardienne de la paix prit son courage à deux mains et se dirigea d'un pas décidé vers le transformateur, mais la stupeur l'arrêta net sur le seuil.

C'était une monstruosité pure et simple.

Un corps de femme boursouflé, aux seins énormes, gonflés comme des outres, était surmonté d'une tête beaucoup plus petite que celle d'un adulte, mais elle aussi ballonnée et cloquée par la putréfaction. La femme portait, en un allaitement hideux, un nourrisson décapité à son sein, avec quelque chose de *très, très, très* bizarre dans les membres. De l'autre côté, la tête de la femme, ronde comme un ballon de football et énucléée, faisait face au cadavre de l'enfant. Les couleurs uniformément répandues – du vert sombre et du rouge brique foncé, le gonflement des chairs, le décollement des tissus, les enflures diverses, les taches marron, tout cela indiquait que les dépouilles se décomposaient là depuis au moins huit jours, peut-être beaucoup plus. Un bourdonnement ininterrompu rythmait de manière lancinante le ballet des diptères, une véritable nuée. Show intégral de Belzébuth, *Sa Majesté des mouches*. Le diable en personne avait façonné cette aberration. Dernière petite touche d'horreur dans l'horreur : l'épagneul du promeneur grignotait avec délectation la jambe droite de la femme. Le cabot se régalait des écoulements noirâtres, tout entier ramené à sa condition de charognard.

Claire décrocha le regard de cette atrocité et focalisa son attention sur la manière dont elle ramènerait le chien. Elle retint son souffle, entra en tapinois et se pencha sur l'épagneul, qui se hérissa aussitôt, tout

grondant, mais la jeune femme eut le temps de refermer avec adresse le mousqueton de la laisse sur le collier, juste avant que la bête ne la morde. Elle fonça hors du transformateur, tractant le cabot sans ménagement et effectua un détour sur le côté pour éviter de compromettre davantage les traces sur le chemin. La bestiole s'arquait en jappant sur ses quatre pattes, frustrée de sa sordide venaison.

La gardienne de la paix inspirait et expirait avec frénésie, saine et sauve après cette quasi-noyade. Elle rejoignit le propriétaire de l'animal et lui tendit la poignée de la laisse. « Tenez-le fermement. Si vous le lâchez, il y retourne directement ! »

Le papy avisa son chien avec dégoût. Son museau et le pourtour des babines étaient teints d'un jus marronnasse ; les humeurs avaient imprégné les poils roux et blancs. D'ailleurs, l'épagneul puait comme pas permis. Le maître éloigna aussitôt de lui la laisse, en tendant le bras au maximum, comme s'il y avait au bout un sac de produits répugnants et très toxiques.

*CHAPITRE 44*

## LE HAVRE, RUE NUNGESSER ET COLI

SAMEDI 1ER AVRIL 2017, 11 H 22

La vie de Kyliana était devenue un enfer dégueulasse et moche à pleurer. Brandon Marguillier l'avait recrutée pour le compte de Zakaria Khaledzaoui. Le big boss en personne l'avait testée avec Aminata, une Black, fin janvier. Ce gros porc les avait tringlées dans tous les sens. Trois trous, une langue, deux seins, deux fesses et deux mains multipliés par deux, ça en faisait des combinaisons. Khaledzaoui les avait toutes essayées. À la fin de la baise, il avait déclaré qu'elles lui appartenaient, ce qui était vrai. Elles s'étaient jetées sur la coke qu'il leur avait balancée d'un geste souverain, le remerciant de sa prétendue générosité.

C'était pourtant bien parti, une belle petite histoire d'amour romantique, une passion à fleur de cœur et de peau. Le beau Brandon Marguillier – car il était beau comme un ange, ce fumier ! – l'avait draguée sur Instagram et sur Facebook. Ils s'étaient rencontrés un samedi sur le front de mer. Il avait été charmant et prévenant, l'avait emmenée au restaurant et au ciné, avant de la raccompagner chez elle. Dans la voiture, il l'avait longuement embrassée, avec fougue et passion, et

pelotée aussi un peu, mais rien de trop déplacé. Elle avait même trouvé ça très bon. Il était doux. Il était splendide. Il était galant. Il l'écoutait raconter tous ses soucis. Elle tomba éperdument amoureuse.

Le week-end suivant, il l'avait emmenée à l'hôtel et ils avaient baisé tout l'après-midi. Il l'avait rendue folle, complètement folle. Il l'avait couverte de cadeaux, des t-shirts aux couleurs criardes, comme elle aimait bien, des bijoux clinquants, et même un smartphone. Tout ça, sa mère ne pouvait pas le lui offrir, avec ses ménages et sa paye misérable.

Puis, au bout de trois semaines, tout avait changé. Lors de leurs retrouvailles suivantes, la mine fermée et soucieuse de Brandon l'avait inquiétée. Assis au bord du lit, les coudes appuyés sur les cuisses et le visage calé dans les mains, il avait d'abord joué les réticents, malheureux au possible.

« Non, bébé… je veux pas t'emmerder avec mes histoires…

— Dis-moi…

— Non, c'est pas grave, laisse béton, mon chat…

— Allez, dis-moi…

— Bon, OK… Je dois pas mal de fric à un type…

— Un type ?

— Ouais, un gars assez dangereux…

— Comment tu vas faire ?

— Je sais pas… je sais pas du tout…

— Je peux t'aider ? »

Il l'avait regardée avec sa frimousse de chien battu. Elle s'en voulait un peu. Tous ces trucs qu'il lui avait offerts, ça n'avait pas dû améliorer sa situation. Le regard triste de Brandon lui avait littéralement fondu le cœur.

« Dis-moi, mon loulou. Je veux vraiment t'aider ! Je t'aime, moi.

— Moi aussi, je t'aime, mon chaton, tu le sais. Tu le sais, hein ?

— Oui, mon amour, et moi aussi, je te kiffe à la folie. Laisse-moi t'aider, s'il te plaît ! »

Et il l'avait embobinée.

Le petit manège de Brandon était bien rodé. Kyliana l'ignorait encore, mais il servait le même mélo à huit autres filles en même temps, prenant des notes dans un petit carnet, pour ne pas s'embrouiller dans leurs biographies. Brandon avait déjà été condamné pour proxénétisme à dix-sept ans. À l'époque, ses filles, des gamines de treize à dix-sept ans, taillaient juste des pipes dans les parkings. Il avait bien perfectionné ses méthodes et changé d'échelle depuis qu'il travaillait avec Zakharia Khaledzaoui.

Par amour, Kyliana avait d'abord accepté une passe, puis une autre, puis trois autres, puis plein d'autres. C'était aussi simple que cela. Pauvre petite conne !

Il la conduisait d'abord lui-même dans les hôtels, jusqu'au jour où deux autres types prirent le relais, suivis d'autres encore. Et tous, ils lui avaient fourré leur queue bien au fond du cul, en se marrant grassement. Une grosse pute crasseuse : voilà ce qu'elle était devenue à ses propres yeux.

Le collier avait fini de se refermer sur elle quand elle avait sniffé de la coke pour supporter son esclavage, encouragée d'ailleurs par ses maquereaux. Elle faisait désormais de tout : des vidéos hardcore, des partouzes dans les villas friquées du front de mer, dix passes par jour. Les macs géraient ses rendez-vous sur Instagram et Vivastreet et elle n'avait plus son mot à dire. L'avait-elle jamais eu ? Elle n'avait pas de nouvelles de sa mère depuis des semaines.

Et maintenant, elle était là, à battre la semelle sur le parking de l'hôtel, en fumant nerveusement sa clope entre deux passes. Elle détaillait l'hôtel d'un œil maussade, un affreux cube de béton gris. Elle avait mal à la fente, en dépit de la drogue et des pommades apaisantes. Depuis neuf heures du matin, elle avait déjà pris cinq queues dans le corps. Une demi-heure pour cent euros. Au début, Brandon lui laissait une partie de ses gains, mais depuis qu'il l'avait sous-traitée aux autres

gars du réseau, elle ne gagnait plus rien, sauf des produits d'hygiène et des beignes. Elle le revoyait de loin en loin, son beau Brandon, mais ce salaud l'ignorait superbement ou la regardait avec dégoût. Elle était devenue une malpropre, une bouffeuse de pines. Il l'avait salie et il lui en voulait de l'avoir dégradée. Comme les autres filles, elle lui rappelait ce qu'il était : un sale enfoiré. Elle l'aimait encore, pourtant, et c'était peut-être bien ça le pire dans toute cette histoire.

Une voiture s'engagea sur le parking de l'hôtel. Un gros papy en descendit, bedonnant, libidineux, laid. Tout juste si la bave ne lui coulait pas le long du menton lorsqu'il la détailla des pieds à la tête. Son mini-short en latex et sa brassière y étaient pour beaucoup. Ses yeux puaient le vice, à ce vieux verrat.

Momo et Rayan, les deux chiens de garde qui surveillaient Kyliana, écrasèrent leur clope et lui claquèrent le cul.

« Allez ma pute, au taf ! Il t'en reste encore quatre ici et après, on change d'hôtel. »

Kyliana hocha la tête d'un air soumis, écrasée d'une lassitude immense. Elle avait juste envie de s'allonger à même le sol et de s'endormir pour ne plus jamais se réveiller. Elle ne protesta pas ; elle avait déjà assez de bleus comme ça. En entrant dans le hall, elle se rappela qu'elle aurait seize ans dans deux jours.

*CHAPITRE 45*

## HARFLEUR, BANLIEUE DU HAVRE, ROUTE DE LA LONGUE CÔTE

## 49° 51′ DE LATITUDE ET 0° 19′ DE LONGITUDE

SAMEDI 1ER AVRIL 2017, 13 H 04

Assurée que le promeneur ne lâcherait plus son chien, Claire redescendit de quelques pas et vira en direction du transformateur, les yeux rivés au sol. De la route au bâtiment, il y avait environ deux mètres cinquante, trois mètres peut-être. Dans le mélange de terre et de feuilles, elle distingua deux sillons parfaitement parallèles, qui s'interrompaient à l'endroit où l'herbe l'emportait sur la glaise et reprenaient dès que la verdure s'étiolait. Elle suivit ces traces parallèles, en prenant soin de ne pas les piétiner davantage. Le promeneur et son chien avaient passablement effacé les empreintes devant le transformateur. En tout cas, les sillons étaient synchrones. Quand l'un serpentait, l'autre aussi. Quand l'un filait tout droit, l'autre en faisait autant. En se penchant, elle nota qu'ils étaient striés de croisillons. Au milieu des deux rails, Claire releva quelques traces de pas orientées de dos par rapport à la porte du transformateur. Elle en tira une conclusion partielle : ces deux traces avaient été dessinées par les

deux roues d'un engin dont la nature restait à définir. Quelqu'un avait peut-être tracté ledit engin en marche arrière, jusqu'au transformateur.

Deux véhicules remontaient la route. Claire reconnut aussitôt le premier. C'était l'utilitaire Renault de ses collègues de la Police technique et scientifique. À la faveur d'un virage, elle entraperçut la tête de tigre stylisée bleu, blanc, rouge, dans laquelle se détourait le profil de Clémenceau. Suivait une Clio banalisée assez piteuse. Cervilliers identifia l'OPJ Mélodie Lavoisier, dont le visage trahissait la forte probabilité d'un prochain *burn-out*. Divorcée et sans famille, mère d'une petite fille de trois ans à peine, le lieutenant Lavoisier vivait plusieurs journées en une. Prise entre un travail aux horaires élastiques et toutes les contraintes inhérentes à l'éducation d'une enfant en bas âge, la policière ne composait avec toutes ses obligations qu'au prix de contorsions nerveuses épuisantes. Pour ne rien arranger, elle faisait partie de l'équipe de l'infect capitaine Radiche et, dans le recensement de tous les points noirs de son existence, c'était bien celui-ci le plus sombre. Les techniques managériales de Zéro s'apparentaient à du harcèlement systématique. Paulin Lantaud avait eu de la chance que le commissariat ait dépêché Lavoisier, et non Boule à Z en personne, sans quoi il se serait fait férocement remettre les pendules à l'heure.

Mélodie Lavoisier donnait l'impression de ne pas avoir dormi. C'était d'ailleurs le cas. Atteinte de la varicelle, sa fille Manon piaulait depuis trois jours sans discontinuer. Sa participation au démantèlement du réseau Khaledzaoui n'avait pas non plus contribué à son repos. Pour l'heure, elle avait abandonné toute tentative de coquetterie. Sa féminité n'était pas mise entre parenthèses ; elle s'était littéralement évanouie. Mal fringuée, bouffie de *junk food*, les yeux cernés et le cheveu terne, elle faisait peine à voir. Claire Cervilliers marcha à sa rencontre et la salua.

« Bonjour, lieutenant.

— Bonjour, Claire. Alors, de quoi s'agit-il ? »

Alors que Cervilliers s'apprêtait à lui répondre, les portes du Renault Trafic s'ouvrirent avec une simultanéité admirable. Du côté conducteur sortit Marc Estorez, un flic grisonnant et affable, discret mais très efficace. C'était le photographe et le chef de groupe de la PTS. Marazoni et Baracandier descendirent côté passager. Le petit maigrelet, Stéphane Baracandier, était un déconneur impénitent. Il ne se dispensait jamais de commentaires vaseux plus ou moins salaces, quand il travaillait sur une scène de crime. Lui, au lieu d'un poisson d'avril, c'était une bite en papier qu'il vous accrochait dans le dos. Clément Marazoni, un Corse taciturne, la tête toujours pleine des souvenirs de son île

tant regrettée, officiait comme dactylo-technicien et spécialiste high-tech.

Marc Estorez salua la gardienne de la paix et regarda par-dessus son épaule. La vue de Paulin Lantaud, complètement abattu dans le véhicule, et du promeneur toujours assis, la tête pendante, lui mit la puce à l'oreille.

« C'est terrible à ce point-là ?

— Oui. C'est indescriptible.

— C'est Paulin Lantaud ? s'enquit Mélodie.

— Hm, hm.

— Pourtant, il paraît solide habituellement, non ? »

Très en forme, faisant comme si le lieutenant Lavoisier n'existait pas, Baracandier se fendit de sa première réflexion égrillarde, l'échauffement, en quelque sorte.

« C'est bien la peine d'avoir des couilles pour être si trouillard ! Une chatte suffirait. T'es pas d'accord, Cervilliers ?

— Baracandier ?

— Ouais ?

— Toi, t'as peut-être des couilles, mais t'es quand même un sale con… Quelle anatomie ! »

Cervilliers l'acheva en le gelant sur place d'un regard assassin. Estorez et Marazoni se marrèrent ; le lieutenant Lavoisier sourit, en dépit du caractère déplacé des propos. Le petit Baracandier en resta soufflé.

Le lieutenant reprit l'initiative et s'adressa à Claire Cervilliers en désignant le propriétaire de l'épagneul.

« Qu'est-ce qu'il a ?

— C'est l'homme qui a appelé le centre d'information. Il est sous le choc. »

Mélodie ne répondit rien. Claire perçut cela comme une invitation à poursuivre.

« Il y a deux corps dans le transformateur. Le chien du type… comment dire… était en train de polluer la scène de crime. Je suis allée le rattraper. »

L'OPJ avait toujours un mot aimable pour ses subordonnés. En la circonstance, elle loua l'initiative de la gardienne de la paix. Claire sentit le rouge lui monter aux joues.

Excepté le capitaine Radiche et son tandem Darugot-Bilitrandi, ses deux clébards aux ordres, tout le monde appréciait la douceur de Mélodie Lavoisier et son sens aigu de la psychologie. Sa bonté n'avait pas d'égale. Elle n'avait pas sa pareille pour désamorcer les tensions et tisser des liens de confiance. Même son odieux patron lui reconnaissait ce talent, qu'il utilisait en particulier pour faire causer gentiment les victimes, tandis qu'il se

réservait l'interrogatoire musclé des criminels. Elle se rendit au Berlingo et s'installa sur le siège passager.

Au bout d'une dizaine de minutes, Lantaud, pâle comme la mort, descendit à la suite du lieutenant. Baracandier allait se fendre d'une autre blague, mais Cervilliers lui coupa le sifflet, lui murmurant l'ordre de fermer sa sale petite gueule de roquet. Il baissa la tête d'un air minable. Paulin rejoignit les techniciens et Claire. Estorez le questionna.

« Ça va mieux, Paulin ?

— Couci-couça…

— Dis-nous, qu'est-ce qu'il y a dans ce transfo ?

— Deux cadavres, mais c'est tellement pas croyable qu'il faut aller voir vous-mêmes ! Jamais rien vu de pareil, les mecs. Je vous préviens, c'est horrible. »

Estorez claqua ses mains en signe d'encouragement.

« Allez, les gars. On s'habille ! »

Marazoni et Baracandier le rejoignirent dans la fourgonnette. À l'intérieur du véhicule, dans divers placards et compartiments de rangement, se trouvait tout l'indispensable pour travailler sur une scène de crime. Les trois hommes ôtèrent leurs blousons et les laissèrent dans la penderie. Chacun enfila une combinaison, des surchaussures, des gants et une charlotte. Estorez prit son appareil photo, Marazoni

s’empara de sa mallette à poudres et Baracandier, en attendant d’effectuer le lever des plans, seconderait les deux autres.

Les trois techniciens firent un point avec Paulin Lantaud et Claire Cervilliers, avant de commencer. Les deux agents de la paix leur expliquèrent comment ils s’étaient déplacés jusqu’au transformateur, Paulin détailla comment il l’avait longé et de quelle manière il avait ouvert la porte, sur laquelle ils trouveraient bien sûr ses empreintes digitales, puis Claire raconta la récupération du cabot. Estorez consigna tout ça, tandis que Marazoni rappelait aux deux policiers qu’on devrait prendre leurs empreintes et un moulage de leurs semelles, en vue des relevés de comparaison.

Mélodie monta dans le Trafic, ôta son blouson informe et enfila à son tour du matériel de protection. Équipée en cosmonaute d’opérette, elle s’achemina vers le transformateur, la boule au ventre. En tant qu’OPJ, il lui était tout bonnement interdit de se soustraire à la vue d’une scène de crime. Mais c’était un exercice qu’elle redoutait.

Elle avait été déjà bien servie quelques semaines plus tôt, à la Vallée Verte : le cadavre d’Abba Mabaté portait des stigmates abominables. Totalement défiguré et mutilé, le dealer n’avait été identifié que grâce aux examens odontologiques. L’analyse de la scène de crime, supervisée par Zéro en personne, avait été un véritable

cauchemar. Le chauve se moquait de sa sensiblerie, quand il ne s'en prenait pas à son physique disgracieux, l'appelant sans cesse « Patate » ou « Pumba », en référence au phacochère de Disney. Elle songeait sérieusement à porter plainte auprès de l'IGPN pour harcèlement.

Elle s'efforça de ne plus penser à son supérieur. Elle n'avait vraiment pas besoin de cette pression supplémentaire à ce moment précis. Elle inspira un grand coup avant de placer le masque sur son visage. Les trois techniciens de la PTS l'attendaient à la porte. Mélodie entra sans perdre de temps, déchaînant la nuée des mouches qui s'affairaient sur les macchabées. L'odeur de charogne les enveloppa tous les quatre, pareille à l'haleine fétide d'un Léviathan putréfié.

Baracandier n'eut pas le temps de retenir la salve de dégueulis qui jaillit aussitôt de sa bouche. Plaquant les mains sur son masque, il s'écarta de la scène, que ses vomissures polluaient. Le brouet gastrique lui remonta dans les yeux. Personne ne songea à lui faire une réflexion ou une blague. Estorez ne pouvait se permettre le luxe de tourner de l'œil, mais son estomac aussi dansait sur une mer tempétueuse.

Il s'exhortait à ne pas fuir. Il savait, pour avoir lu maints ouvrages sur les tueurs en série, que les enquêteurs tombaient parfois sur des scènes de crime atroces : des têtes dans des frigos, des organes génitaux

confits dans des bocaux, des morceaux de corps cuisinés… Mais le voir, le sentir, l'entendre… Toute l'énorme différence entre *savoir* et *vivre*. Et cette mise en scène immonde, au-delà des pires visions de cauchemar d'un Jérôme Bosch ou d'un Dante défoncés au crack ! Il jeta un regard subreptice à une Mélodie Lavoisier chancelante. Elle clignait des yeux nerveusement.

« Marc, avant que je n'entre là-dedans, pourriez-vous prendre des photos de la scène en plan large, s'il vous plaît ?

— Bien sûr, pas de problème.

— Merci.

— Vous avez déjà vu quelque chose d'approchant ?

— Jamais. »

Mélodie s'était exprimée d'une voix chevrotante.

Estorez s'exécuta, livide. Les éclairs du flash ajoutaient une touche surnaturelle à l'abjection bien réelle de cette composition macabre. Il mitrailla. C'était la seule façon de supporter cette abomination : se concentrer sur l'aspect professionnel. Estorez s'arrêta et signifia d'un signe de tête à Mélodie qu'elle pouvait y aller.

Elle entra, Estorez à sa suite. Les mouches se déchaînèrent, furieuses et vrombissantes. Elle se livra à un examen superficiel. Tout ceci dépassait largement ses

compétences. Hamberlot, le médecin légiste, devait absolument venir. Nul besoin de guider le très compétent Estorez dans ses prises de vue. Elle ressortit et rejoignit le promeneur, dont elle prit l'identité.

« Si vous voulez, on peut vous raccompagner chez vous ou à l'hôpital. Vous pouvez aussi rentrer par vos propres moyens. Par ailleurs, vous serez convoqué au commissariat. D'ici là, si vous pouvez y arriver, vous gardez ça pour vous. »

Le badaud hagard hocha la tête et s'en fut sans mot dire, comme un automate.

L'OPJ contacta le CIC.

« Bonjour, lieutenant Lavoisier, de la section criminelle. Nous avons besoin au plus vite du binôme Nollard-Guérandel, pour les relevés des fluides et des traces ADN sur la scène de crime à Harfleur. Priorité maximale. Par ailleurs, vous nous envoyez une autre voiture de patrouille, immédiatement.

— Reçu. »

Mélodie s'adressa ensuite aux deux gardiens de la paix.

« Claire et Paulin, vous déroulerez du rubalise tout autour du transformateur et du chemin. Merci.

— Cinq sur cinq. »

Mélodie savait combien il était important pour le brigadier Lantaud qu'il ne se croie pas mis sur la touche. L'activité et le sentiment de son utilité au sein de l'équipe seraient les meilleurs remèdes après son passage à vide.

La flic se replaça dans l'embrasure en remettant son masque. Seigneur, quelle vision ! Estorez marchait comme sur un champ de mines, sur la pointe des pieds, et prenait des photos en rafales, en plaçant des cavaliers jaunes numérotés et des réglettes graduées un peu partout. Le lieutenant savait déjà que le relevé d'indices serait très compliqué. L'intérieur du bloc de béton désaffecté était répugnant, jonché de détritus divers, d'excréments, de mouchoirs en papier souillés, de serviettes hygiéniques, de tessons de bouteilles, de mégots, d'objets ménagers abandonnés comme dans une décharge. Les murs étaient tagués d'obscénités et de dessins pornographiques de pissotière. Un cloaque, en somme, où les éléments contaminants compliqueraient les investigations. Les techniciens relèveraient des dizaines et des dizaines de marqueurs différents. Marazoni rejoignit Mélodie.

« Il va falloir vous écarter, lieutenant. Je dois m'occuper des empreintes sur la porte du transformateur. »

L'OPJ lui céda la place. Le technicien ouvrit sa mallette et commença à officier, jouant de son pinceau

marabout.

Elle enjamba le rubalise blanc et rouge que Lantaud et Cervilliers déroulaient tout autour du transformateur, regagna la Clio et s'affala en silence sur le siège passager. Accablée d'épuisement, révulsée par la folie de ce monde, elle ôta sa charlotte et son masque. Elle se tourna vers l'arrière, se saisit d'un thermos, l'ouvrit, se servit un café et le but à petites gorgées, les yeux dans le vague, éreintée. Elle n'avait même pas la force de penser à sa fille. Dans un état second, elle dormait presque les yeux ouverts. Un bruit de moteur la tira de sa torpeur un bon quart d'heure plus tard.

Deux véhicules remontaient la route, une Clio et un Berlingo. Mélodie se secoua, sortit de sa voiture et marcha à leur rencontre, les dirigeant vers le bas-côté ; elle se rendit directement au Berlingo.

Elle salua les agents de la paix et leur donna l'ordre de redescendre, afin d'empêcher l'accès à la route par le bas. Puis elle héla Lantaud et Cervilliers, qui avaient fini de délimiter la zone au rubalise.

« Paulin et Claire, vous barrerez l'accès par le haut. Claire, s'il vous plaît, pouvez-vous me taper le P.-V. de votre intervention, en particulier la capture du chien ? Je le veux le plus vite possible, lundi au plus tard dans ma boîte mail. »

Les deux policiers obtempérèrent. Lavoisier présenta ensuite un bref topo aux deux nouveaux venus de la PTS, Nollard et Guérandel, qui s'affaireraient à chercher fluides et empreintes génétiques. Et Baracandier devrait se ressaisir pour relever les cotes et dresser les plans de l'intérieur du transfo. Tout cela sans parler de la visite du légiste et de la levée des corps. Il restait des heures de boulot, vu la complexité de la scène. Les deux nouveaux venus enfilèrent leurs vêtements de protection.

Elle sortit son portable et sélectionna le numéro du procureur Kerbilian. La sonnerie tinta cinq fois avant que le procureur ne réponde.

« Bonjour, monsieur le procureur. Lieutenant Mélodie Lavoisier, de la section criminelle.

— Je vous écoute.

— Je me trouve sur une scène de crime. Je sollicite l'ouverture d'une enquête aux fins de recherche des causes de la mort. Une double autopsie sera également nécessaire. Il faudrait que vous requériez le médecin légiste.

— Dites-m'en plus, voulez-vous ?

— Très spectaculaire. Deux corps… une femme et un enfant en bas âge… comment dire… retravaillés. C'est vraiment abject.

— Vous m’enverrez les clichés au plus vite, afin que je me fasse une idée. Dès que ce sera fait, je transmettrai le dossier à l’un des juges d’instruction du Palais.

— Entendu.

— Je raccroche et j’appelle immédiatement le docteur Hamberlot.

— D’accord, merci. »

Des deux coups de fil qu’elle avait à passer, le lieutenant Lavoisier venait de se débarrasser du plus facile. Elle joua du pouce et sélectionna le numéro du capitaine Radiche. Elle se massa les prunelles de la main gauche et lança l’appel.

« Lavoisier… je vous écoute.

— Je suis sur un double homicide à Harfleur.

— Où exactement ?

— Dans le bois sur les hauteurs. Route de la Longue Côte.

— Je vois. Et donc ?

— Je crois que vous devriez venir constater par vos propres yeux. C’est indicible.

— Dans l’immédiat, je ne peux pas. J’ai rendez-vous avec Lartigan dans cinq minutes. Il a quelque chose d’important à me dire au sujet de l’affaire Khaledzaoui.

Je passerai juste après. Vous restez sur place en attendant. »

Il raccrocha sans lui laisser le temps de dire qu'elle devait récupérer Manon chez sa nourrice à dix-huit heures au plus tard. Elle insulta son téléphone.

« Tu fais chier, merde ! Sale connard ! »

*CHAPITRE 46*

## LE HAVRE, CHAUSSÉE GEORGES POMPIDOU

SAMEDI 1ER AVRIL, 18 H 29

Comme prévu, les macs avaient emmené Kyliana dans un autre hôtel. Après les faubourgs, le centre-ville. Momo et Rayan l'avaient escortée jusqu'au Mercure, en face du Bassin du Commerce. C'était plus cossu que le Première Classe de la périphérie, mais elle n'y avait rien gagné au change.

Elle avait d'abord eu une cliente, une cinquantenaire très propre sur elle, qu'elle avait dû lécher à s'en râper la langue, tout en lui fourrant sa main entière dans la fente. La dame avait bien joui et avait été très gentille. Ça n'avait pas été trop dur. Puis était venu le tour d'un gros timide plein d'acné. Lui, il s'était contenté d'une passe classique, s'était vautré sur elle en soupirant très fort et avait éjaculé presque aussitôt. Il s'était quasiment enfui tellement il avait eu honte, en jetant des billets de pourboire sur le lit. Mais après, ça avait été pire que tout : deux hommes élégants s'étaient pointés, portant fringues, montres et chaussures de luxe. Ils étaient vraiment de la haute. Ça se voyait tout de suite, à leurs habits et à leur manière de s'exprimer. L'un grisonnant, très bien coiffé ; l'autre, plus jeune, mais ressemblant

comme deux gouttes d'eau au plus âgé. Un père et son fils. Ils avaient payé pour deux heures, et au quadruple du tarif habituel, moyennant quoi ils l'avaient presque torturée. Ils avaient chaussé des masques vénitiens et tiré des ustensiles d'une espèce de sacoche de médecin de l'ancien temps. Les deux maquereaux les avaient filmés, à la demande des clients, avec le matériel vidéo de ces derniers.

Après leur départ, elle s'était réfugiée en sanglots dans la salle de bains. Assise sur les chiottes, elle s'était allumé une clope. Quelque chose s'écoulait de son cul. Comme ils avaient payé beaucoup plus, ils n'avaient pas mis de capotes. Son maquillage sillonnait son visage de traînées noirâtres. Elle n'en pouvait plus. Le soir, elle était de partouze dans une villa à Deauville.

Elle avait compris qu'elle n'irait pas plus loin.

Il faisait une chaleur étouffante dans la pièce. Très bien. Elle en connaissait maintenant assez sur les drogues pour savoir qu'une température élevée favorisait nettement les risques d'overdose à la cocaïne. En plus, elle avait déjà beaucoup bu. Les vapes éthyliques facilitaient bien des choses. Comme elle devait turbiner sans relâche jusqu'au lendemain soir, les macs lui avaient filé dix grammes de C d'un coup, pour elle et les clients intéressés. Elle remonta sa culotte, ouvrit les robinets de la baignoire en grand, se mit à genoux sur le carrelage et farfouilla dans son sac. Elle

sortit les sachets et les déplia. Elle dessina cinq rails, un pour deux sachets. Son menton trembla ; elle pleurnicha un peu. Un énième éclair de douleur dans son ventre la décida. À l'aide de son morceau de paille, elle aspira le premier rail, puis le second, puis le troisième, puis le quatrième, puis le cinquième.

À la porte, les deux fils de pute s'impatientaient. Elle reconnut la voix de Momo ; il tambourinait à coups agacés.

« Grouille, pétasse. Lave-toi le cul.

— Ouais, fais pas chier, merde !

— Parle-moi pas commaç, sale pute, ou je te marave ta gueule !

— J'arrive ! Je me rince la chatte, tu permets ? »

Elle s'allongea sur le carrelage. Ça prendrait encore deux ou trois minutes, le temps que la poudre monte au cerveau.

Soudain, son corps se révolta. Ça y était. Ses pupilles s'ouvrirent en grand : mydriase. Ses muscles s'électrisèrent partout à la fois et les tremblements convulsifs la transformèrent en marionnette folle, soumise à des spasmes violents. Des soubresauts la malmenaient et elle s'arc-boutait dans tous les sens en gueulant. La sueur commença à dégouliner de tous ses pores. Les deux macs tambourinaient à la porte. Quelle chaleur ! Sa respiration devint erratique. Huuuuu ! Sa

tête, putain ! Au plafond, le visage de son beau Brandon riait férocement ; il se foutait de sa gueule. « Tout va bien, bébé, tout va bien. Je t'aime, tu sais. »

Mais Brandon grimaça lorsque des mâchoires de feu lui dévorèrent les méninges, en même temps qu'un étau lui broyait les tempes. Une série de micro-explosions, au-delà de toutes les douleurs qu'elle avait ressenties jusqu'ici, crépitèrent dans sa tête : des ruptures d'anévrisme. Ses yeux clignotèrent à deux-cents à l'heure. Sous le coup de la douleur, ses dents se refermèrent sur le bout de sa langue, qu'elles coupèrent en profondeur. Bave écumeuse et sang se mêlèrent sur son menton. Un long hurlement partit des tréfonds de son corps au supplice. Elle porta les mains à sa poitrine, se malaxant le sein gauche. Son cœur s'emballait. Brandon avait disparu. Une lame traversa soudain son buste de part en part et acheva ses tourments. Le corps de Kyliana se recourba une dernière fois, comme possédé, et se relâcha d'un coup. Elle retomba à plat, la tête tournée sur le côté. L'overdose l'avait tuée.

De l'autre côté, les deux proxénètes s'étaient raidis. Le martèlement des pieds et des mains de Kyliana sur le carrelage les avait d'abord inquiétés, mais son cri déchirant leur avait carrément dressé les poils sur la nuque et les bras. Momo prit une pièce de monnaie et la glissa dans la fente de sécurité du verrou. Il ouvrit la porte à la volée.

Kyliana gisait, juste vêtue de son string, blanche comme le marbre. Le sillon rouge sur son menton et son visage révulsé produisaient un effet dingue, au milieu de ses cheveux blond platine. « Tirons-nous vite, souffla Rayan. Barrons-nous !

— Merde, la connasse ! »

Ils se carapatèrent sans demander leur reste.

Dans l'ascenseur, Momo prédisait déjà piteusement à Rayan que Brandon et Khaledzaoui ne seraient pas très contents de cette prestation. Kyliana était une bonne gagneuse et la perte financière s'avérait conséquente. Ils devraient rembourser la marchandise perdue. Peut-être même qu'ils prendraient une branlée. Triturant nerveusement le bout de son grand pif levantin, Momo ne put que se répéter.

« Merde, la connasse ! »

*CHAPITRE 47*

## HARFLEUR, BANLIEUE DU HAVRE, ROUTE DE LA LONGUE CÔTE
## 49° 51′ DE LATITUDE ET 0° 19′ DE LONGITUDE

SAMEDI 1ER AVRIL, 17 H 23

Radiche plia difficilement sa longue silhouette dans le break Peugeot banalisé, sa pitoyable voiture de fonction. Il quitta l'hôtel de police, dépassa la gare et s'engagea sur la double voie. Il sortit du Havre et roula sur la rocade, en direction de Harfleur.

En bas de la Longue Côte, deux plantons glandouillaient mollement. Presque personne ne circulait par là. Mais lorsqu'ils reconnurent le capitaine, ils se raidirent au garde-à-vous en serrant les fesses, rajustèrent leur casquette et saluèrent.

« Brigadier, qu'attendez-vous exactement pour me laisser passer ?

— Tout de suite, capitaine. »

L'agent de la paix s'empressa de reculer le Berlingo.

Radiche remonta lentement la côte en lacets, qui serpentait d'abord entre deux champs de colza, puis s'enfonçait dans le bois en pente. Il roulait au pas, à l'affût déjà. Ce fut à ce rythme paresseux qu'il arriva aux

véhicules de ses collègues. Il se gara à l'extrémité de la file.

Postée à l'entrée du transformateur, Mélodie Lavoisier déglutit à la vue du break de son chef. Le grand chauve se catapulta hors de l'habitacle en tirant sur ses longs bras. Il semblait plutôt décontracté, ce qui n'était pas si fréquent.

« Lavoisier… Qu'est-ce que ça donne ?

— Toute la PTS est au complet. Le docteur Hamberlot ne devrait plus tarder à arriver. J'ai pris sur moi d'appeler Kerbilian.

— Entendu. C'est du temps gagné. »

Les yeux de Mélodie s'arrondirent. Il ne l'avait pas appelée "Patate" ou "Pumba". Il avait approuvé son initiative. Il était malade, ou quoi ?

Le capitaine se plaça sur le seuil, sans entrer. Tout le monde suspendit son travail. Ils avaient installé trois spots pour mieux ratisser les lieux. Dans les faisceaux blancs, la sculpture produisait une sensation détonante. On voyait les mouches et les larves sortir des plaies et des orifices. Tous les regards étaient braqués sur le sinistre Radiche, qui dardait les siens sur l'abominable composition. Il ne manquait plus que lui pour compléter le tableau. Le crâne lisse comme une pierre, tout en noir, il apportait sa contribution lugubre à l'ensemble. Il ne semblait pas plus perturbé que ça. Il chassa

nonchalamment une mouche qui vibrionnait autour de son visage flegmatique.

« Intéressant. »

*Intéressant*… c'était pour le moins concis.

Vladimir Radiche invita Mélodie Lavoisier à venir près de lui. Il posait les questions et elle y répondait.

« À votre avis, lieutenant, les victimes ont-elles été tuées ici ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Une double décapitation aurait inondé l'endroit de litres de sang. On le verrait encore à l'œil nu, même dans toute cette crasse, et sur la chaise aussi.

— D'accord, et puis ?

— C'est un tueur en série, que ce soit son premier meurtre ou pas.

— Pourquoi ?

— La mise en scène est soignée. On a pris le temps de tourmenter les deux victimes, de couper les têtes et de recoudre celle de l'enfant au tronc de la femme. C'est du spectacle. Il y en aura d'autres.

— Pas mal, Lavoisier. Et puis ?

— Les deux corps ne nous apprendront pas grand-chose. Ils sont trop corrompus. Combien d'escouades de

mouches se sont déjà succédé sur les cadavres ? Vu la couleur et la puanteur, cette chose pourrait aussi bien être là depuis une, deux ou trois semaines.

— Non, creusez cette idée de spectacle. C'était pertinent.

— Qui dit spectacle dit spectateurs… Nous, d'abord. Peut-être d'autres aussi.

— D'accord, Lavoisier, on garde ça. Quoi d'autre ?

— L'autopsie ne pourra peut-être plus le déterminer, mais les chances sont grandes qu'il y ait eu, parmi toutes les violences subies, des violences sexuelles. Celui qui a fait ça a réduit cette femme et cet enfant à l'état absolu d'objets, à tel point qu'il les a remodelés à sa guise. Chosification totale des victimes. Les atteintes sexuelles sont tout à fait logiques et habituelles dans ce cadre.

— Je valide. C'est quoi, le machin autour de son bras gauche ?

— Ça a l'air d'être un morceau de tissu, une sorte de brassard. C'est tellement incrusté dans les chairs qu'on ne voit pas bien. Hamberlot pourra le couper et nous dire. »

Le capitaine se tut. Mélodie l'observait à la dérobée. Rien. Pas un frémissement de narine. La pestilence les avait tous fait chavirer, mais pas lui. Il contemplait ce tableau avec sérénité, comme s'il lui était donné de prendre son petit-déjeuner tous les matins entouré de

corps en décomposition. Elle en profita pour glisser sa requête.

« Rhmm… capitaine ?

— Oui, je sais, Lavoisier. On est samedi. Il est déjà dix-huit heures passées et vous êtes en retard. Vous pouvez aller chercher votre fille chez la nourrice. »

— Merci. »

Mélodie filait déjà vers l'utilitaire Renault pour se changer. L'apostrophe du capitaine la cloua sur place. Un changement d'avis était toujours possible, le capitaine adorant souffler le chaud et le froid.

« Lavoisier ?

— Oui, capitaine ?

— À l'occasion, chaussez des baskets et faites un footing. »

Il ne pouvait pas s'en empêcher. Mélodie regagna le Trafic de la PTS en maugréant.

« J'ai pris du bide et du cul ? Et alors, connard…

— Je vous entends, Lavoisier. »

Mélodie piqua un fard et se dépêcha de se changer, afin de se tirer au plus vite de là, de peur que le grand vampire ne la retienne.

Elle manœuvra et descendit à vive allure la route de la Longue Côte, manquant de peu de s'emplafonner le

docteur Hamberlot qui la remontait justement. Ils durent mordre sur les bas-côtés pour pouvoir passer de front. Arrivés à la même hauteur, ils baissèrent leurs vitres. Hamberlot et Lavoisier s'appréciaient beaucoup. Lorsqu'elle lui annonça que Radiche se trouvait sur les lieux, le sourire jovial du médecin légiste s'estompa comme brume au soleil. Hamberlot le détestait. Pis encore : il en avait peur. Hamberlot était accompagné d'une grande brune superbe, Camille Deltombes, la bien-nommée, sa stagiaire. Le médecin pivota vers elle et lui recommanda alors de ne s'exprimer que si c'était nécessaire. Deltombes leva des sourcils interrogateurs.

« Qu'est-ce qu'il a de si spécial, votre… comment déjà ?

— Radiche. Capitaine Vladimir Radiche. Zéro. »

Deltombes reprit d'un ton encore plus perplexe.

« Zéro ?

— Oui, c'est un de ses nombreux sobriquets. Zéro l'Absolu. Zéro le Fils de Pute. Zéro le Fou. Moins 273,5 °C.

— L'Absolu ? Le Fou ? Qu'est-ce que vous racontez, docteur ?

— L'Absolu, comme la température du zéro absolu, Camille. Moins 273,5 °C. Ce type est plus polaire qu'un iceberg. Mais cela fonctionne avec tout un tas d'autres choses. Zéro émotion, zéro ami et même zéro cheveu. »

Lavoisier sourit, mais le médecin se frictionna les prunelles, geste familier par lequel le petit pansu retrouvait un équilibre intérieur un instant compromis. Radiche, Zéro l'Enfoiré, fils de pute d'Absolu. Les deux hommes s'opposaient en tout point. Il était petit et gras ; Radiche était grand et sec. C'était un homme attentionné et jovial ; Radiche était indifférent et sombre. Son empathie mettait tout le monde en confiance, ses collaborateurs, les victimes d'agressions violentes, les familles. Radiche glaçait tous ceux qui le croisaient, indistinctement. La simple présence de Zéro à ses côtés l'angoissait. Il soupira. Il n'avait guère le choix, de toute façon. Attristée de le voir si abattu, l'OPJ tâcha de lui mettre un peu de baume au cœur.

« Aujourd'hui, ça va. Il est à peu près de bonne humeur. Il ne m'a balancé qu'une seule vacherie. »

Mais Hamberlot se contenta d'un signe de tête peu convaincu. Il avait des yeux de cocker. Il admonesta derechef sa stagiaire. Il conclut ainsi : « Le mieux est que vous ne disiez rien du tout. Ce mec est un connard patenté. »

Deltombes ne l'avait pas encore vu, mais elle l'avait déjà dans le nez, leur Zéro.

Même à travers la vitre de la voiture, juste le temps que Hamberlot se gare, Camille Deltombes comprit. Le fameux capitaine était assis, posé comme un vautour

plutôt, sur le capot de son break. Effrayante gargouille, Radiche attendait les bras croisés. Deltombes observait son profil de pierre, à la dérobée. Le crâne chauve accrochait une lueur jaune-vert, tombée de la trouée des arbres. Le grand nez aquilin, l'œil noir et le menton puissant lui donnaient un air de Nosferatu.

Ce fut bien pire ensuite. Sans se lever, les bras croisés, il leur décrivit sommairement la scène de crime. Pour terminer son laïus, il ajouta :

« C'est vous qui vous en occupez, pas elle. »

Il désignait Deltombes d'un pouce désobligeant au possible. Hamberlot répliqua que sa stagiaire avait besoin de se former. Zéro renchérit en précisant qu'elle ferait mieux de rester là et que ce n'était pas la place d'un stagiaire, et encore moins d'*une* stagiaire. Les deux hommes tournèrent la tête en même temps quand Deltombes intervint.

« N'ayez crainte, je me contenterai d'observer le docteur Hamberlot la plupart du temps. Par ailleurs, vous pouvez garder pour vous vos considérations machistes. Mon vagin et moi, on se contrefiche de votre réputation merdique. »

Hamberlot s'empourpra jusqu'à la racine des cheveux, croyant défaillir, tandis que de singuliers éclats noirs pailletaient d'obsidienne les prunelles de Radiche. Ses maxillaires se serraient et se relâchaient

nerveusement. Visiblement, il prenait sur lui pour ne pas lui sauter à la gorge et lui mordre la jugulaire à pleine gueule. Hamberlot se retourna rapidement et fonça à leur véhicule, suivi par une Deltombes absolument furax. Dissimulé par la porte du coffre, le médecin adressa un clin d'œil à sa stagiaire. Cette grande gonzesse lui plaisait décidément beaucoup. La hargne de la jeune femme redescendit d'un cran quand elle nota la marque de connivence de son patron. Ils s'équipèrent et pénétrèrent dans le transformateur.

Il n'y avait plus qu'à attendre, maintenant. Zéro regarda sa montre et croisa à nouveau les bras. L'attente et tous ses synonymes : l'âme même du métier de flic. Le Temps, l'ennemi le plus sournois et l'allié le plus sûr. Les heures de planque, les rapports et la paperasse, les séances interminables de cogitation, les ruminations sans fin, jusqu'à la nausée, de toutes les pièces des dossiers, l'expectative usante des résultats des examens de la médecine légale, la lenteur exaspérante de la justice avant, pendant et après les procès. Et, d'un autre côté, le Temps qui finit par rattraper les assassins, qui ne les lâche jamais réellement. Les dossiers classés qui se rouvrent parfois des années après et portent le coup fatal à un salopard qui croyait pouvoir dormir sur ses deux oreilles. Le Temps… Perché sur son capot, Radiche en semblait le servant mystérieux, une hypostase de la Faucheuse en personne. Il réfléchissait.

Il déploya ses longs membres et s'étira. D'un pas nonchalant, il marcha jusqu'au seuil du transformateur. Il observait la sculpture illuminée par les spots. Le ballet des techniciens et du légiste avait quelque chose de décalé, de comique presque. Tous ces étranges cosmonautes, affairés autour de cette baudruche faisandée…

Avec Hamberlot et sa stagiaire en plus, l'espace s'était encore réduit dans le cloaque. Les myriades de mouches menaient bataille, bien décidées à revendiquer leurs droits sur les charognes. Toutes les deux secondes, ils agitaient les mains pour se débarrasser de ces assaillants infatigables. Leur bourdonnement donnait l'illusion que le transformateur fonctionnait encore. Hamberlot procédait aux premiers constats, que sa stagiaire notait sur une grille attachée à un bloc-notes à pince.

Le spectacle des deux corps nimbés de mouches aux éclats métalliques fascinait Radiche. Il posait au blasé pour ne pas manquer à sa réputation de dur à cuire, mais il n'avait jamais rien vu de pareil.

Il interrompit la valse des techniciens et du légiste, mais pas celle des diptères.

« Écoutez-moi un instant. Je vais redescendre au commissariat du Havre. »

*Eh bien, ce n'est pas dommage*, pensa le légiste.

« Estorez, dès que tu as fini, tu m'envoies toutes les photos de la scène de crime sur ma boîte mail, sans tarder. Je reste au bureau ce soir et je commence à travailler dessus.

— Noté.

— Hamberlot, quand pouvez-vous autopsier ?

— Pas avant six jours, je le crains. Quatre au mieux. J'ai énormément de travail et de familles dans l'attente des corps de leurs proches. Je n'ai que deux mains. Et je dois déposer au tribunal dans plusieurs affaires.

— Tant pis. On fera avec. Si jamais ça peut avoir lieu avant, prévenez-moi. Et vous tous, en cas de complication, tenez-moi immédiatement au courant. »

*CHAPITRE 48*

## LIEU INCONNU

SAMEDI 1ER AVRIL 2017, 19 H 07

Les doigts grassouillets de Vivardoux tapotèrent avec fébrilité le code sur le clavier alphanumérique de la serrure. Il fuyait les piaillements criards de sa mère. Depuis le rez-de-chaussée, ils le harcelaient, moustiques opiniâtres. Les pênes claquèrent. Il pénétra dans son bouge, referma et fronça les narines. La vache ! Il faudrait quand même qu'il se décide à aérer, un beau jour.

Il se déshabilla, s'installa à poil devant ses bécanes et entra les lignes d'adresse de la session précédente. Il patienta quelques secondes, le temps que le programme de sécurité du Manufacturier génère une nouvelle adresse et une nouvelle demi-clé d'accès. Il les renvoya et la page d'accueil du site s'ouvrit.

Il cliqua sur la photo du *serbosjek* et accéda à la « Page des Crimes ». Pour le coup, le Manufacturier avait battu ses propres records, après un passage à vide et quelques meurtres assez bâclés.

Cette Pietà ferait date dans les annales du meurtre 3.0. Dans son antre, il avait massacré une

femme et son nourrisson. Il avait égorgé l'enfant au *srbosjek*, l'avait décapité et démembré sous les yeux de sa mère. À la suite de sévices renouvelés, il avait enfin scié la tête de la femme. Il avait recomposé les corps en utilisant des matériaux bruts – ficelle, fil de fer, colle. Enfin, en un mélange terrifiant d'Otto Dix, de Michel-Ange et de Josef Mengele, il les avait liés l'un à l'autre, à la colle, dans la posture de la célèbre Pietà, quelque part dans un transformateur désaffecté, sordide à souhait. Il avait divisé l'ensemble des films en sous-séquences d'une heure, pratiquant la vente au détail, ainsi qu'en albums photos. Malgré le prix exorbitant de chaque morceau, le Manufacturier raflait des milliers de bitcoins et d'euros.

Cette femme et son enfant représentaient certainement quelque chose de spécial pour lui. C'était la première fois qu'il se servait de la décomposition des corps de cette façon. De séquence en séquence, l'altération des dépouilles modifiait l'œuvre. Il n'avait jamais essayé ça avant.

Ah ! encore du nouveau dans la séquence de La Pietà, une offre qui paraissait à peine croyable. Le bandeau aux couleurs criardes annonçait un inédit sur la « Page des Crimes », un produit sensationnel : les policiers au travail. Les investigations des techniciens étaient disponibles sur le site. Le Manufacturier précisait que la vidéo datait de l'après-midi même. Vivardoux déglutit à

la vue du prix, mais il n'hésita pas longtemps, ouvrit son *bitcoin wallet* et effectua le virement sur la plate-forme de l'*escrow*. Le paiement ferait plusieurs fois le tour de la planète, avant de s'arrêter quelque part dans les abysses cryptés du Darknet. Un bitcoin rien que pour cette séquence, plus de mille cent euros au cours du jour.

C'était la première fois qu'un site proposait une version intégrale d'un assassinat, depuis l'enlèvement des victimes jusqu'aux recherches sur la scène de crime. Et lui, Vivardoux, il possédait toutes les demi-clés d'accès. Un magot rondelet – la somme donnait le vertige si l'on mettait bout à bout tous les paiements déjà effectués –, mais quel chef-d'œuvre ! Ce serait un classique des annales criminelles du Darknet et tout collectionneur digne de ce nom se devait d'en posséder chaque partie.

Il s'abandonna de toute sa masse dans le fauteuil immense, actionna la télécommande et le dossier s'inclina. Le pupitre sur lequel étaient fixés les trois claviers dont il avait besoin pour surfer suivit le mouvement. Il piocha au hasard dans la corbeille à sucreries et, sa commande validée, il lança la lecture. Le film reprenait là où il l'avait interrompu la dernière fois : les cadavres gonflés comme des outres arboraient tout l'arc-en-ciel de la putréfaction. Soudain, on entendit des aboiements forcenés, avant que ne s'entrouvre la porte du transformateur, laissant entrer un rai de

lumière en même temps qu'un épagneul breton. La présence incongrue de l'animal accentuait l'aspect totalement surréaliste de cette entrée en matière. Le cabot tournait autour des deux corps installés sur la chaise, dérangeant la furieuse nuée des mouches. Puis il entreprit de lécher avec passion les chevilles suintantes. Sur l'image, les grappes virevoltantes de diptères ressemblaient aux parasites d'un écran mal réglé. La porte s'ouvrit un peu plus. Une interjection horrifiée se fit entendre. Là, le film s'arrêtait. Il reprenait au moment où une policière en uniforme remettait sa laisse au chien. Venait ensuite tout le ballet des techniciens de la PTS, vêtus de combinaisons blanches. Au centre de trois spots juchés sur des trépieds, La Pietà prenait des allures d'apparition fantastique. Plusieurs personnes s'affairaient autour des dépouilles, tantôt tour à tour, tantôt successivement. Toutes les activités kabbalistiques des techniciens et du médecin légiste étaient dévoilées dans la lumière crue, les écouvillonnages, les photographies, les coups de pinceaux, l'examen des corps *in situ*. Le film durait quatre heures trente-sept minutes et treize secondes, jusqu'à ce qu'un des hommes masqués s'arrête et repère la caméra. Il s'était approché, semble-t-il en jurant, mais ses propos étaient rendus inaudibles par le masque de coton blanc. La main se haussait jusqu'à la caméra, et c'en était fini. Tout cela constituait une pièce documentaire exceptionnelle. Le Manufacturier n'avait pas perdu son temps.

*CHAPITRE 49*

## LE HAVRE, HÔTEL DE POLICE DU BOULEVARD DE STRASBOURG

SAMEDI 1ER AVRIL 2017, 19 H 14

Ça roulait mal. L'entrée du Havre était congestionnée. Le soleil, derrière un léger voile brumeux, commençait sa chute vers l'ouest. Toutes les fenêtres des immeubles miroitaient, prenant des teintes d'orange sanguine.

Zéro se gara au deuxième sous-sol et prit l'ascenseur. L'immense bâtiment était quasi désert. De ses entrailles montait le ronronnement du système d'aération. Ces moments étaient magiques. C'était dans le calme des locaux vides que le capitaine de la criminelle connaissait ses plus belles intuitions. Plutôt que de les traquer, il laissait venir à lui les idées, dans un état de relaxation quasi hypnotique ; elles pénétraient en lui par capillarité et se frayaient un chemin jusqu'à son intellect, au travers de la boue de l'informulé.

Il s'assit, posa les pieds sur son bureau et se renversa en arrière, les mains croisées derrière le crâne, les yeux rivés au ciel. Il se perdait dans la contemplation du plafond. Aussi incongru que cela pût lui paraître, quelque chose d'étrangement familier le retenait dans

cette scène de crime, un bizarre sentiment de déjà-vu, alors que rien, absolument rien, ne correspondait à quelque chose du même genre qu'il aurait déjà aperçu avant. Il essayait de lâcher prise. C'était agaçant, cette impression d'effleurer du doigt un mirage, comme un mot qu'on a sur le bout de la langue ou un air dont on ne se souvient plus. Ça montait, ça montait, ça… et le téléphone fixe sonna. Radiche plongea pour choper le combiné, sans enlever ses pieds du burlingue.

« Estorez ?

— Bon, on a peut-être un sérieux problème, Radiche.

— J'écoute !

— On ne s'en était pas aperçus avant, parce qu'on était concentrés sur les corps, mais quelqu'un nous filmait. »

Radiche se redressa comme un ressort, cette fois.

« Explique-moi ça, Estorez.

— Il y avait une caméra fixée au-dessus de la porte du transformateur. C'est la stagiaire de Hamberlot qui l'a repérée.

— Elle était en marche ?

— Oui. Il y a toutes les chances pour que l'examen de la scène ait été filmé, de notre arrivée jusqu'à la découverte de la caméra.

— Spectacle !

— Hein ?

— Rien. Laisse tomber. On peut nous reconnaître ?

— Cela m'étonnerait. Excepté Claire Cervilliers et Lantaud, on portait tous des charlottes, des masques et des combinaisons. Pourquoi ?

— Tu as l'impression que le mec qui a infligé ça à la bonne femme et au lardon est animé de bonnes intentions ? Alors j'aimerais bien savoir s'il faut qu'on dorme tous avec un flingue sous l'oreiller. En ce qui me concerne, c'est déjà le cas, de toute façon. Mais toi et tes hommes ? »

Estorez marqua une pause.

« Vu comme ça, effectivement… *a priori,* non… à moins qu'il en ait installé dehors. Auquel cas, on serait tous identifiables. Il aurait tout, nos visages, les plaques d'immatriculation…

— Et la caméra ?

— Malheureusement, c'est un modèle à la fois assez perfectionné et très courant sur le marché. C'est une mini-caméra IP utilisée comme relais WiFi, ce qui veut dire que tout ce qu'elle a filmé était retransmis. Ce n'est qu'un vecteur, pas un appareil de stockage. D'ailleurs, elle ne contenait pas de carte mémoire. Il y avait juste des batteries supplémentaires et le téléphone.

— Pourquoi un téléphone ?

— Très probablement pour servir de box.

— Comprends pas.

— Ce type de caméra a une portée très limitée en WiFi. Le téléphone servait sans doute de relais entre la caméra et un ordinateur, quelque chose dans ce goût-là.

— L'espion se connecte au téléphone, qui est lui-même connecté à la caméra, c'est ça ?

— C'est ça.

— On ne pourra même pas vérifier ce que la caméra a filmé ?

— Tu as tout compris.

— Et sur le téléphone ?

— S'il servait juste de pont, il n'y aura rien du tout.

— Et en remontant les adresses Internet ?

— À tous les coups, le type est passé par des canaux cryptés. On ne l'atteindra pas comme ça.

— Bon… vous finissez quand, toi et tes gars ?

— Dès que Hamberlot aura terminé ses constats.

— Vers quelle heure j'aurai les fichiers ?

— Je ne peux pas te dire. Aussitôt la dernière photo prise, je te les envoie.

— Fais ça, Estorez. Demande à Marazoni de me préparer un bref mémo sur la caméra. Rien à foutre

qu'on soit samedi soir et que bobonne l'attende derrière son assiette de blanquette.

— D'accord, je transmettrai… Radiche ?

— Oui ?

— Je t'aime à un point que tu ne saurais imaginer.

— Va te faire enculer, Estorez. »

Zéro raccrocha en premier. Il nourrissait un certain respect pour l'ingénieur de la PTS. C'était un bosseur, et surtout, il n'avait pas peur de lui. Radiche reniflait la trouille chez les gens, comme un animal vicieux. Il est vrai que ce brave Estorez ne disposait pas de toutes les cartes pour juger avec pertinence de la dangerosité de son antagoniste.

Radiche regarda l'heure : dix-neuf heures trente-quatre. La lancinante impression de déjà-vu s'était évanouie. Le coup de fil avait rompu le charme. Il décida d'aller se restaurer sans plus attendre. Sitôt dehors, une étonnante douceur estivale l'enveloppa de son souffle tiède. Radiche descendit la rue du colonel Fabien et marcha jusqu'au quai Colbert. Longeant les bassins Vauban, il les traversa par la passerelle Hubert Raoul Duval, puis il remonta le quai Frissard jusqu'au centre commercial Dock Océane, bondé à cette heure. Il scanna la foule, de son œil toujours en alerte. Cette masse grouillante était un maquis duquel pouvait surgir un ennemi. Il repéra de petits dealers de hasch affairés,

refourguant à la va-vite des barrettes et des cachetons le long du quai, à des acheteurs pas trop regardants sur la qualité. Les filles exposaient leurs jambes, longs pistils sortis de corolles trop courtes. Les portes de la galerie commerciale coulissèrent. L'air conditionné lui dispensa une bouffée de fraîcheur. Il s'arrêta dans le restaurant chinois où il avait ses habitudes.

Radiche appréciait les Noiches. Ces sacrés bridés dirigeraient le monde dans pas longtemps. Discrets, travailleurs, tenaces, ils n'hésitaient jamais à sacrifier des dizaines de millions de vies pour une seule idée, même complètement foireuse. Ça, c'étaient des guerriers, de vrais tueurs prêts à tout. Les serveurs changeaient tous les mois, selon un cycle aussi immuable qu'inexplicable. Radiche se demandait souvent dans quelle branche ils pouvaient bien recycler les autres. À cette heure, il n'y avait encore presque personne. Il s'assit près du buffet. Un diligent garçon de salle prit la commande. Comme d'habitude, Radiche réclama un Perrier citron.

Il effectua le tour du buffet central et revint avec une assiette surchargée de crudités, de rouleaux de printemps et de raviolis. Il l'engloutit avec un appétit d'ogre, tout en pensant à cette peu banale découverte dans le transformateur. C'était du joli boulot, ce travail sur les cadavres, vraiment. Cette tête de nourrisson

cousue sur le corps de la bonne femme – putain, ces ravios étaient un vrai délice ! – témoignait d'une recherche raffinée. Radiche repoussa son assiette vide et se resservit. Il revint cette fois avec une platée de nouilles sautées et de bœuf aux champignons noirs. Il la dévora. L'horreur ne lui coupait jamais l'appétit, bien au contraire. Pour faire bonne mesure, il termina par une coupe de fruits exotiques remplie à ras bord. Il commanda un café double et se cala contre le dossier de la chaise, repu. Il ruminait depuis quelques minutes déjà, quand la sonnerie du téléphone interrompit le fil de ses cogitations.

« Je t'ai fait parvenir les fichiers des photos sur ta boîte mail, Radiche.

— C'est noté, Estorez. »

Il bascula son café et régla. En sortant, il fendit la foule en route pour les restaurants de la zone commerciale. Sa haute silhouette ouvrait un sillage dans l'agrégat des badauds. Zéro l'Absolu. Zéro le Seigneur. La démarche ample, il avançait droit devant lui, jetant des coups d'œil attentifs, les sens aiguisés. Il retourna à l'hôtel de police d'un pas lent, s'accordant un peu d'air frais avant de reprendre le boulot. Il se moquait bien que l'on fût samedi soir. Rien ni personne ne l'attendait. La notion de découpage d'une journée, d'une semaine ou d'une année en plages chômées et travaillées n'avait aucun sens pour lui. Et il imposait le plus possible cette

vision des choses à ses collègues. C'était encore un motif pour le détester davantage.

Il remonta dans son bureau. Il s'installa et ouvrit sans tarder le fichier envoyé par Estorez. Il activa le diaporama et les photos défilèrent à un rythme d'une toutes les cinq secondes. Toutes les boursouflures de la décomposition ajoutaient à l'horreur sidérante de cette sculpture. Cela faisait sens : une composition à base de décomposition. La quintessence même d'un art décadent. C'était réellement une mise en scène incroyable, comme on n'en voit qu'au cinéma. Le cinéma… quelle pitoyable connerie ! Si toutes les archives de toutes les guerres ou toutes les photos des dossiers criminels étaient déversées dans le domaine public, les pires films d'horreur seraient relégués au rang de bluettes pour pucelles timides. Et il y avait justement de ça dans ce crime : l'exhibition d'une rage carnassière sans limites. Le ou les types qui avaient commis ce forfait étaient doués d'une volonté supérieure. Ils affirmaient par cette destruction leur affranchissement de toutes les normes. Il avait certes arrêté des tueurs et des violeurs, mais cette scène-là relevait d'une autre dimension : c'était le monde de la super-prédation. Et un trophée hors norme en perspective. Cette chasse lui donnait l'eau à la bouche. Il espérait l'achever avant de se tirer du Havre.

Cet assassin n'était pas fou. Mégalomane, sadique, dans la toute-puissance, mais pas fou. Inutile de se raccrocher aux scénarios éculés de la maladie mentale et de la possession démoniaque. La recherche d'explications égare toujours de l'essentiel : l'homme, et rien que l'homme.

Ce qu'il avait sous les yeux était d'une humanité vraie, troublante d'authenticité. Le vingtième siècle et le début du vingt et unième avaient consacré le pur triomphe de la sauvagerie humaine, à une échelle inédite. Elle existait avant, mais elle n'avait jamais été mise en lumière à ce point ni si célébrée. On l'avait pratiquée avec une débauche de moyens financiers, scientifiques et militaires. Mieux encore, la société du spectacle en avait fait son plus délectable miel : partout, sous prétexte d'art ou d'information, on se repaissait des plus grandes dégueulasseries dont les humains sont capables. On en avait tiré des projets politiques majeurs, à échelle planétaire, et des lignes de conduite dans toutes les guerres, ainsi que des livres et des reportages, des romans et des films, des BD et des séries. Internet avait parachevé le chef-d'œuvre et couronné cet Himalaya d'obscénité. L'espèce humaine admirait ses convulsions en direct, partout et tout le temps, filmant sa fin prochaine sans rien tenter pour l'empêcher. L'homme donc, cet animal malade qui se complaît à lécher ses sanies. On essayait bien de draper tout ceci

d'un peu de dignité, d'un peu d'ONU par-ci, d'un peu d'Amnesty International par-là, vu que le spectacle puait quand même un brin et heurtait la vue des mateurs ordinaires. On envoyait les ONG à la rescousse d'enfants que l'on avait préalablement affamés et rendus orphelins. Putain ! C'était génialement tordu ! Radiche adorait ce monde cynique et malsain, à l'image du prêtre qui confesse pour ses péchés le petit enfant qu'il vient juste d'enculer. Il adorait ça, oui… Quelle créature que l'homme, nom de Dieu !

Vladimir Radiche menait l'entretien et Radiche Vladimir répondait aux questions.

« *Bon, pourquoi filmer ça ?*

— *D'une manière très sommaire, on peut dire que la mort est la fin, non ?*

— *Oui, on peut.*

— *Si on la filme, elle constitue tout simplement la fin du film. Il y a sans doute, quelque part, tout ce qui s'est passé avant le transformateur.*

— *OK. Mais qui regarde ce genre de film ?*

— *Tous ceux qui en éprouvent le besoin.*

— *Mais pourquoi en éprou…*

— *Ne te perds pas dans des conjectures sur leurs motivations. À ce stade, c'est inutile pour résoudre le*

*problème. Disons que ça leur fait plaisir. Je reformule la question : où peut-on voir ce genre de film ? Où paye-t-on pour regarder ça ? Où est-ce que c'est possible ?*

*— Pour des amateurs privés ou sur Internet ?*

*— Exactement. C'est de plus en plus à la mode. Dans les troisième et quatrième couches du* Deep Web*, les sites hardcore sont dépassés par de nouvelles tendances, les sites hurtcore, qui vont de plus en plus loin. On peut se commander une mise à mort ou un viol collectif en streaming, des tortures et des humiliations à la demande. La technologie démultiplie les possibilités du vice. Savoir pourquoi certains ont besoin de ça, c'est déjà glisser sur la pente des circonstances atténuantes.* »

La voix sépulcrale de Radiche résonnait dans toute la pièce. C'était carrément flippant, ce grand mec chauve en noir qui soliloquait, tout en regardant les horreurs de La Pietà défiler sur l'écran blanc.

Radiche mit soudain en pause et se redressa. Il l'avait déjà scruté sur le corps tout à l'heure : une espèce de tissu enserrait le bras gauche de la baudruche, mais il était difficile de distinguer ce que c'était. Il cliqua pour arriver jusqu'aux clichés de profil. Les chairs du bras avaient gonflé et enrobé le bandeau dans leur débordement. Il agrandit l'image, mais cela ne changea pas grand-chose. Le machin était bleu apparemment, on distinguait une sorte de barre blanche ou jaune. Bon. Il

reprit la lecture. Essorillée, la tête de la femme était absolument méconnaissable, plus ronde qu'un ballon de foot, les orbites vides.

L'horloge de l'ordinateur lui indiquait vingt-deux heures sept. Il décida d'appeler Hamberlot pour en savoir plus sur cette espèce de brassard, mais il se heurta à sa messagerie. Radiche ne le cria pas au répondeur, mais il le pensa très fort. Cet avorton de médecin légiste ! Zéro se rabattit sur Estorez.

« Radiche ? Tu as reçu les photos ?

— Oui.

— T'en dis quoi ?

— Bof ! Ça ne vaut pas un bon porno.

— Très drôle… On vient à peine de terminer avec le Bluestar. Ça va être une merde intégrale, je te préviens. Il y a des dizaines et des dizaines de traces dans le transformateur. Combien de gens s'y sont arrêtés pour chier ou pisser ? Sans parler des mégots, des cadavres de bouteilles et autres. Il a bien choisi son endroit, le mec. On en a pour des semaines d'analyses et de recoupements. Avec un peu de malchance, il y aura des fausses pistes, des empreintes déjà répertoriées dans le FNAEG ou le FNAED, mais qui n'auront rien à voir avec cette affaire, et…

— Oh, oh, oh ! T'as fini de pleurnicher, Estorez ? Et Marazoni, il a trouvé quelque chose à propos de la

caméra ?

— Oui, je te la fais courte : du bon matos, de qualité semi-professionnelle, mais que le premier venu peut se procurer, sur n'importe quel site d'articles de sécurité et d'espionnage. Comme je te l'ai dit, pas de carte mémoire. L'enregistrement des séquences, s'il y en a eu un, s'effectuait directement sur l'appareil récepteur. Impossible de savoir si nous sommes identifiables, donc. On trouvera peut-être quelque chose au laboratoire, en l'ouvrant, mais cela m'étonnerait : on parle d'un matériel fabriqué et vendu à la chaîne. Autre chose ?

— Oui : la gonzesse à tête de Jivaro avait un truc autour du bras, une espèce de bout de textile.

— Hamberlot l'a laissé sur le corps. Il voulait le couper sur place, mais, finalement, il s'est ravisé. Il l'enlèvera pendant l'autopsie.

— Merde. Ça m'intrigue, ce machin.

— Je peux quand même te donner une info.

— Vas-y.

— Il les a collés.

— Comment ça ?

— Le corps du bébé était collé à celui de la femme. Et elle, elle était collée à la chaise.

— Ce ne sont pas les tissus qui…

— Non, non. Elle a été entièrement fixée à la chaise, par le dos, les fesses et les cuisses. Il a enduit la chaise de colle et il a assis la femme dessus, vivante ou morte.

— Il voulait que les corps ne s'affaissent pas au bout de quelques heures, j'imagine, après la disparition de la *rigor mortis*.

— Probablement.

— Et comme ça, sa sculpture tenait la pose, même après un pourrissement avancé.

— Je te laisse méditer là-dessus. »

Radiche téléphona à Cervilliers, qui faisait toujours le planton en haut de la côte.

« Votre rapport, Cervilliers.

— J'ai eu le temps de le taper. Il est prêt, mais je devais l'envoyer au lieutenant Lavoisier.

— Non. Envoyez-le-moi tout de suite.

— D'accord. »

Le capitaine raccrocha sans un merci. Aussi Cervilliers contempla-t-elle son téléphone portable d'un air désabusé, sur lequel elle projeta force postillons furibards.

« Pas de quoi ! Ça t'arracherait la gueule de dire merci ? » Paulin eut un pâle sourire de connivence à

l'adresse de sa collègue, le premier depuis la découverte des deux corps.

Zéro créa un dossier sur son ordinateur et commença à synthétiser les éléments épars de la journée, jusqu'aux toutes dernières révélations fournies par Estorez, et il rédigea un mémo, en un français impeccable. On avait rarement l'occasion de lire une prose si pure dans les locaux de la SRPJ du Havre. Le commissaire divisionnaire Martin détestait le chef de la criminelle, comme tout le monde. En revanche, en tant que supérieur hiérarchique, il n'avait qu'à se louer du style de son capitaine. En comparaison, les rapports des autres OPJ semblaient fastidieux, écrits par des lycéens mal dégrossis. Ceux de Lartigan, par exemple, souffraient d'obscurité, d'une syntaxe et d'une orthographe défaillantes, ainsi que d'une lourdeur pénible. Radiche, au contraire, vous ficelait tout cela avec entrain et une légère acidité ironique, juste à la limite de ce que les normes administratives pouvaient souffrir. Martin aurait pu prendre ombrage des talents de Boule à Z, mais ce dernier semblait dépourvu de toute envie de briller. Bien au contraire, il s'ingéniait à se montrer détestable et n'avait jamais évoqué une quelconque envie de grimper très haut dans la hiérarchie. Ce n'était visiblement pas le manque de culture ou d'intelligence qui le lui interdisait. Le capitaine nourrissait en fait un mépris sans limites pour

les cadres du Corps de Conception et de Direction de la Police, qu'il considérait comme un nid de pantouflards, incapables d'exécuter eux-mêmes les ordres qu'ils donnaient à leurs hommes. À vrai dire, Martin avait un peu peur de son subordonné : Zéro n'obéissait que parce qu'il le voulait bien, lui faisant sentir en permanence que c'était lui qui jugeait de la pertinence des directives et que, le cas échéant, il se réservait le droit d'agir autrement. Dans ses yeux inflexibles, Martin entrapercevait le reflet déformé de sa pleutrerie. Radiche le renvoyait aux craintes du piètre flic de terrain qu'il avait été et, pire que ça, il les reniflait, comme un chien retors. Putain d'Absolu ! Aussi Martin n'aurait-il pas hésité à collaborer avec l'IGPN pour enfoncer son capitaine, en cas de besoin.

Les grands doigts de Radiche se mouvaient avec dextérité sur le clavier. Il envoya son procès-verbal par mail à son chef, ainsi qu'au procureur Kerbilian, avec les photos prises par Estorez. L'horloge de l'ordinateur indiquait vingt-trois heures treize. Il décida de lever le camp.

Au second sous-sol, il dépassa la place où stationnait son break de service et rejoignit sa BMW Série 4 Gran Coupé. Il se délecta en s'asseyant dans le fauteuil en cuir, dont les capteurs réagirent, pour que le siège épouse au mieux la forme de son dos et de ses cuisses.

Il traversa le centre-ville du Havre, en direction du front de mer. La vie nocturne battait son plein. Bars et restaurants aspiraient et recrachaient des groupes de consommateurs pas trop éméchés encore. La fête restait bon enfant. Les choses se gâteraient, comme d'habitude, après une heure du matin, et les gens montreraient alors leur vraie nature. Il s'engagea sur le boulevard Albert I^er^ et le remonta à allure réduite, dans le flot dense des véhicules. Dans la rade du Havre, d'immenses navires illuminés attendaient les bateaux-pilotes pour entrer dans le port. Leurs reflets scintillants tremblaient dans l'eau noire. De l'autre côté de la baie, à quinze kilomètres de là, les lumières de la côte de Deauville brasillaient, minuscules verroteries acidulées. La vue était splendide.

La BMW continua jusqu'au rond-point du Pain de Sucre et s'engagea dans les courbes sinueuses des quartiers huppés de Sainte-Adresse. Elle gravit les lacets en épingle à cheveux et stoppa devant le haut portail d'une maison d'architecte, adossée à flanc de falaise, dans un virage de la Route du Cap. Connecté à la voiture, le portail coulissa sans que Radiche n'eût rien à faire. Le coupé s'engagea sur l'abrupt raidillon menant au garage. À gauche et à droite s'étalait une belle profusion de plantes vivaces, dont le véritable intérêt consistait à dissimuler des caméras de surveillance. La voiture pénétra dans le box. Radiche descendit, ferma la

BMW et posa les doigts sur la serrure de la porte blindée donnant accès au rez-de-chaussée. Il grimpa l'escalier trois à trois, franchit une seconde porte blindée et, sitôt dans le vestibule, il aboya un ordre vocal. « Coupure alarme ». Toute la demeure était commandée par les gadgets les plus récents de la domotique et configurée pour obéir uniquement à sa voix. Un étranger, dès son intrusion dans le jardin, aurait déclenché une série de contre-mesures. Cette froide maison connectée convenait parfaitement à son propriétaire : anguleuse, agressive, efficiente et sans âme.

Il se rendit à la cuisine, prit un Perrier dans le frigo, ouvrit la baie vitrée et s'installa sur la terrasse en teck, au bord de la petite piscine à remous, pour contempler la rade du Havre.

*CHAPITRE 50*

## BELGRADE, QUARTIER DE SENJAK

DIMANCHE 2 AVRIL 2017, 12 H 18

Milovan avait fini par l'apprécier un peu, cette Serbe. À la réception du mail de Cane Staković, il avait même éprouvé une pointe de chagrin. Il s'était dit qu'à tout le moins une dernière visite à Irena et un ultime versement à son ONG s'imposaient. Aussi, entre deux rendez-vous sur son agenda très chargé, avait-il pris l'avion à destination de Belgrade pour la troisième fois en quelques semaines. Son serbo-croate lui était complètement revenu, d'autant qu'il s'était abonné à des journaux du pays, dans sa langue natale, et qu'il écoutait les infos sur les radios croates et serbes.

Il eut la chance d'arriver à un moment où Irena n'était pas sous l'emprise des opiacés et disposait de toutes ses ressources intellectuelles. Le temps printanier invitait à la promenade ; l'équipe médicale apporta un fauteuil roulant. Les jambes d'Irena, maigres comme des fils électriques, ne la soutenaient plus que sur quelques mètres. Pour davantage de distance, elle devait recourir au fauteuil ou à des béquilles. Les deux infirmières installèrent l'avocate, et son visiteur l'emmena dans le parc.

Les beaux jours arrivaient. Des rayons doux et tièdes se déversaient des frondaisons vert tendre. La malade ferma les yeux ; elle accueillait ce bonheur simple d'un cœur tranquille. C'était bientôt la fin et tout ce qu'elle pouvait espérer de mieux restait ces joies primaires. Pour un peu, elle aurait voulu s'éteindre là, tout de suite, sous le soleil d'avril, au sein des arbres centenaires et des gazons bien entretenus.

Ils s'arrêtèrent sous un marronnier immense. Milovan s'assit sur un banc et plaça Irena en face de lui.

« Merci d'être venu, Milovan. Vous n'étiez pas obligé.

— Bien sûr que si. Je serai à jamais votre obligé, Irena. Vous le savez bien.

— Je peux vous poser une question ?

— Allez-y.

— Suis-je toujours une exception ou détestez-vous un peu moins tous les Serbes ?

— Désolé, Irena, mais vous demeurez une exception. Vous et Cane. Moins Cane, d'ailleurs. Je sais que c'est décevant, mais c'est ainsi.

— Vous avez conscience que c'est à cause de cette rancœur que d'autres guerres auront lieu ? »

Milovan se tut, mais il marqua son assentiment d'un hochement de tête. Il la fixait d'un air résolu ; elle ne fléchit pas non plus. Ainsi, cette barrière invisible

resterait dressée entre eux jusqu'au bout… La violence extrême subie par Milovan avait fiché en lui une xénophobie qu'il ne pouvait ni ne voulait juguler. Elle ne s'était jamais sentie en danger en présence du Croate, mais elle n'avait pas réussi à réformer son âme.

« Et votre deuil ?

— Mon père adoptif me manque beaucoup. C'était un homme extraordinaire, vraiment. Je n'aurais pas pu imaginer meilleur soutien à mon arrivée en France. C'est lui qui m'a convaincu de vous contacter, Irena. »

Le silence s'installa de nouveau. La patiente observa autour d'elle. Tout s'éveillait, oiseaux, insectes, végétaux. La nature restait impénétrable aux soucis des hommes et c'était fort bien ainsi. Elle braqua derechef ses yeux clairs sur le jeune homme. Elle avait vraiment l'air d'une rescapée d'un camp d'extermination. Une tête de mort dans un parterre de fleurs.

« Vous croyez en Dieu, Milovan ?

— Oui.

— En quel Dieu, précisément ?

— En un Dieu punisseur et dur à ses enfants.

— Moi, j'ai cessé d'y croire du jour où les soldats croates m'ont violée après avoir massacré toute ma famille. Un dieu qui tolère toutes ces exactions ne mérite aucun crédit.

— C’est tout le contraire, Irena. Un vrai dieu appelle toujours au massacre. Il est exclusif, jaloux, intolérant, violent. Les religieux œcuméniques sont des menteurs et des hypocrites. Au fond, ils sont convaincus que seul leur Dieu à eux est le vrai, l’unique, l’absolu. Si tel n’était pas le cas, ils en changeraient, tout simplement. Dans les démocraties, ils n’osent juste pas le proclamer, car ce n’est pas politiquement correct.

— Alors les guerres de religion…

— … ne se sont jamais arrêtées. Les religions sont la destruction par excellence, surtout si on y mêle la politique. Les croyants sont des idiots potentiellement assoiffés de sang. Dès qu’une religion baisse les armes, elle se meurt, comme n’importe quelle autre idéologie.

— Et pourtant, vous croyez ?

— Et pourtant, je crois.

— Pourquoi ?

— Il est dur de ne pas choisir un camp.

— Si vous aviez eu l’âge de vous battre, au moment d’Erdut, vous auriez été un nationaliste ?

— Je ne sais pas. Ce n’est pas impossible.

— Alors, j’ai vraiment échoué avec vous… je le regrette… je commence à fatiguer, vous voulez bien me ramener ?

— Bien sûr. On fait quand même le tour de tout le parc ?

— Oui, profitons de cet instant. Ce n'est peut-être déjà pas si mal que vous acceptiez de vous occuper d'une Serbe. »

Elle voulut rire, mais cela se termina en quinte de toux.

Le reste de la promenade s'effectua dans le plus profond mutisme. Irena et Milovan méditaient chacun de son côté.

Ils déjeunèrent dans le réfectoire de la clinique. La conversation reprit et roula sur l'enquête. La juriste conclut en invitant le jeune homme à ne pas s'inquiéter.

« Cane Staković désire autant que moi débusquer cette ordure de Dragoljub. Il y arrivera.

— Je ne m'inquiète pas, Irena. Je suis persuadé qu'on le retrouvera. »

Un sourire désarmant illumina alors le visage de Milovan, aussi inattendu qu'étrange.

Une envie mordante de fumer s'empara d'elle à la fin du repas. Il y avait des jours qu'elle n'avait pas mangé autant : sept bouchées de suite. Une cigarette digestive aurait été la bienvenue. Elle aimerait son poison jusqu'au bout. Heureusement, personne ne fumait ici. Après le café, Milovan reconduisit Irena à sa chambre. Il

l’aida à s’adosser. Maintenant, elle luttait pour ne pas vomir en présence du Croate.

Pour prendre congé, Milovan posa un baiser sur son front moite et caressa sa joue creuse d’un index furtif. Ce geste affectueux et sincère constituait un adieu.

En sortant de la chambre, il regarda par-dessus son épaule et ils échangèrent un ultime et fugace signe de tête.

*CHAPITRE 51*

## LE HAVRE, HÔTEL DE POLICE DU BOULEVARD DE STRASBOURG

LUNDI 3 AVRIL 2017, 7 H 50

À sept heures cinquante, Radiche emprunta la passerelle fermée qui reliait le premier immeuble de l'hôtel de police au second. Moulin n'avait pas répondu à son mail de la veille, mais cela ne signifiait pas que l'entrevue n'aurait pas lieu.

Parmi ceux qui abhorraient le plus Zéro, le capitaine Moulin était peut-être le premier sur le podium. Le chauve descendit au premier étage du bloc 2, à la brigade de cybercriminalité. Il fallait toquer à une porte blindée et se plier à un protocole strict une fois entré. Interdiction formelle de manipuler l'un des nombreux ordis de la brigade sans autorisation. Interdiction formelle de ficher une clé USB dans un ordi. Interdiction formelle de prendre des photos ou de sortir un téléphone portable.

Le chef de la crim' fut reçu par Moulin en personne, le meneur des cyberpoulets. Derrière son épaule, Radiche aperçut un diaporama sur un écran d'ordinateur. Des fillettes livrées à des pratiques sexuelles infâmes, la mine terrifiée ou, au contraire,

d’une obscénité dérangeante et détraquée, avec des liens et des tarifs indiqués sous chaque photo.

« Alors, Moulin, on se rince l’œil de bon matin ? T’aimes ça, hein, les petits minous ? Et en plus, c’est légal pour toi ! »

Moulin resta de marbre. Radiche évalua son attitude et sa stature. Si ça partait en baston, ce ne serait pas gagné d’avance. Le patron de la section de la cybercriminalité était un grand balèze, un bon mètre quatre-vingt-cinq, baraqué et râblé comme un poids lourd, avec des poings massifs. C’était un ancien militaire, un para. Comme Moulin était roux et pâle de peau, pour se foutre de sa gueule, Radiche l’avait affublé du sobriquet de Grand Rouquin Blanc.

« Tu veux quoi, Radiche ? Dépêche, fumier, j’ai des enfants à sauver.

— Je veux que tu te penches là-dessus. »

Moulin saisit la clé USB que lui tendait Radiche et la ficha dans une tour. Il la soumit d’abord à l’antivirus, avant de l’ouvrir.

« Quel dossier ?

— Ouvre celui-ci, intitulé *scène de crime*. »

Les photos prises par Estorez et par Hamberlot défilèrent sous ses yeux blasés.

« Et qu’est-ce que je suis censé faire de ça ?

— Tu vas recevoir une commission rogatoire pour te mettre en chasse.

— Qu’est-ce qui te fait dire que ça nous concerne ?

— On a trouvé une caméra sur place, qui filmait encore. Estorez te fera un topo sur l’engin. Je vais lui demander de venir te voir. Qui dit film, dit diffusion. Tu crois sérieusement que cette vidéo passera chez Drucker ou chez Hanouna, ou tu penses qu’il y aurait plus de chances de la retrouver sur le Darknet ? S’il existe quelque part, ce film, c’est bien dans les troisième et quatrième couches du Deep Web, non ? Mais il est possible que ce soit une vidéo à strict usage personnel, auquel cas…

— Rien sur la carte mémoire de la caméra ?

— Pas de carte. La caméra servait juste de point-relais.

— OK. Amenez-la-moi quand même, je veux la voir. Il me faut aussi l’autopsie, que je me fasse une idée.

— D’accord. En attendant, tout ce que j’ai est sur la clé. Transfère les fichiers.

— Pas de revendication, pas de nom de site, pas de nom tout court, pas d’indices de ce genre sur la scène ?

— Rien de rien, juste ce rigolo puzzle de cadavres. Simplement, nous sommes sûrs qu’ils n’ont pas été tués sur place. Ils ont été amenés là.

— Et c’est où, “là” ?

— Un transformateur désaffecté, sur les hauteurs de Harfleur, pas très loin du cimetière.

— D’accord. Tiens, reprends ta clé et tire-toi maintenant. Ça schlingue. Allez, casse-toi. »

Tout cela était dit d’un ton égal et placide. Moulin faisait partie de ceux que Radiche n’impressionnait pas. Zéro ne referma pas la porte derrière lui, obligeant le rouquin à le faire lui-même, en maugréant.

Pour se débarrasser de l’affaire, l’expert informatique examina aussitôt les dossiers remis par Radiche. Il briefa toute l’équipe des cybertraqueurs, leur expliquant, avec son flegme habituel, les grandes lignes de la découverte des deux cadavres dans le transformateur. Ses hommes l’appréciaient beaucoup. L’ancien militaire avait gardé une carrure impressionnante, qui tranchait avec l’air enfantin que lui donnaient ses taches de rousseur et ses yeux verts. Moulin se montrait d’une humeur égale. Il ne dérogeait à cette ligne de conduite qu’avec Zéro ; il ressentait une haine animale à l’encontre de cet enfoiré de première. Son sixième sens clignotait en sa présence : danger, danger, danger ! Mais il n’avait pas le choix. Les affaires que lui amenait Vladimir Radiche le *fils de pute* ne valaient pas moins que celles des autres. Il ficha la clé USB et ouvrit le diaporama. Lansac en siffla de surprise. Tous, ils consacraient le plus clair de leur

temps à la chasse aux criminels sur le Darknet. Tous, ils fréquentaient le pire du pire, la lie de la lie, les prédateurs sexuels et les pédophiles, les pervers et les sociopathes. Les vidéos pédopornographiques *hurtcore* représentaient en général le summum de l'odieux. Sur les sites de rencontres et les forums, ils jouaient le rôle d'adolescentes à la dérive ou enfilaient le costume hideux des prédateurs sexuels. Moulin avait un don de caméléon. Il parvenait à endosser l'identité d'une gamine en perdition ou d'un pervers avec un talent incroyable. Toutefois, ce qu'ils contemplaient là dépassait l'entendement. Cela ne leur paraissait pas plus ignoble, mais carrément plus *dérangé*. Ils assimilèrent l'ensemble des informations et définirent un profil rapide du nuisible qui avait commis ces barbaries : méthodique, sadique au-delà du possible et, très important pour eux, exhibitionniste. Il filmait son omnipotence. Il la donnait sans doute en spectacle à quelques privilégiés.

Ils échafaudèrent une stratégie : chatter sur les forums des amateurs de gonzos et de *hardcore*, proposer sur les places de marché des photos des cadavres du transformateur, afin d'attirer les mouches à viande. Ils partiraient à la pêche à l'aveugle, laissant dériver des lignes d'hameçons, jusqu'à ce que cela morde. Chacun des traqueurs appâterait le chaland sous la même identité que ses collègues, mais en proposant des images

différentes. Par roulement, deux des quatre membres de l'équipe surferaient la nuit : les internautes des couches les plus sombres du Darknet montraient une forte propension à naviguer tard le soir ou après minuit. La nuit était propice aux malades mentaux. Selon Moulin, Internet avait empiré les choses en matière de criminalité. Le Web fonctionnait comme une espèce de catalyseur, multipliant et aggravant toutes les corruptions humaines. Il était partisan d'une solution aussi radicale qu'irréalisable : la suppression pure et simple du Net. Avec un brin de fatalisme apocalyptique, il considérait que la fin des temps serait causée par le dérèglement du réseau mondial. Une seule panne géante de la Toile, et le chaos se répandrait sur le globe en quelques jours seulement.

Moulin et Lansac se lancèrent juste après la réunion, proposant deux clichés. Ils égrenèrent une liste de mots clés : #cadavredefemme, #cadavrebébé, #putréfaction, #tortures, #décapitations. Ils n'eurent pas longtemps à patienter. Des internautes se manifestèrent très vite, autant de contacts qu'ils enregistraient au fur et à mesure. C'était toujours ça de pris.

Ils continuèrent ainsi, jusqu'à ce qu'un message d'un certain Viciouspig, le « Cochon vicieux », ne sonne l'alarme générale sur les forums et les *market places*, mettant un coup d'arrêt à la pêche miraculeuse. « N'échangez rien avec le type qui balance des photos

des cadavres d'une femme et d'un bébé. Ce sont forcément des flics qui se cachent derrière ! »

Moulin se rejeta en arrière, en même temps que Lansac. Merde ! Repérés…

« Bon, on n'a pas tout perdu, Lansac. On a récolté des informations importantes. Le site existe bien quelque part. C'est forcément quelqu'un qui a accès aux vidéos du tueur, si ce n'est pas le tueur lui-même.

— Pourquoi ?

— On est les seuls au courant de l'existence des cadavres et de la présence d'une caméra dans le transformateur, *a priori*. Cela veut dire que notre dénonciateur ne peut qu'avoir vu les vidéos du transformateur, s'il est capable de dire que cela vient de nous, et pas de l'administrateur. En extrapolant un peu, on peut aussi conclure qu'il n'était pas prévu que les images se retrouvent balancées sur les forums. Autrement dit, on cherche un site à accès très limité. »

Lansac approuva d'un mouvement de tête le raisonnement de son chef.

« Et maintenant ? On ferme la boutique ?

— Hmm, on efface tout et on recommence sous d'autres avatars. »

Lansac s'exécuta, tandis que Moulin effectuait les mêmes manœuvres.

À poil derrière ses trois claviers, avachi dans sa graisse, Vivardoux le Viciouspig ricanait de ce tour de *cochon vicieux* qu'il venait de jouer aux cyberpoulets. Ah, ça ! Ils n'avaient pas tardé à déguerpir, ces sales fouineurs. Tous leurs messages avaient disparu d'un coup, en même temps que leur profil. Il se connecta au site du Manufacturier, attendit l'envoi de l'adresse et de la demi-clé, les entra et cliqua ensuite sur le lien *Me contacter*.

« Salut, l'artiste. Juste pour te prévenir que les flics sont à la pêche. Ils utilisent des photos de ta Pietà pour te traquer. Je les ai dénoncés. Amicalement, Viciouspig. »

Le Manufacturier bondit de joie à la lecture du message du Cochon vicieux, l'un de ses plus fidèles clients. La partie de chasse commençait enfin ! Les flics avaient découvert La Pietà ! Pas trop tôt !

« Salut, Viciouspig. Merci pour le coup de main, mais laisse-les venir à moi. Ils font ce que j'escomptais. »

Les doigts de Vivardoux coururent sur les touches.

« Ah ? Mais tes clients vont se faire choper !

— Non. J'envoie un message pour les prévenir tous.

— OK. Mais les autres, ceux qui ont déjà échangé des photos d'autres sites contre celles des flics ?

— Risques du métier, mon cher. De toute façon, c'est moi qu'ils cherchent, pas le menu fretin qui ne leur servira à rien.

— Je retire mon alerte. Autre chose ?

— Oui. À partir de maintenant, je gère. Je surveille les forums et les places de marché. N'interfère plus. Je vais les contacter. C'est moi le chasseur, pas eux.

— Reçu. Hâte de voir ce que tu mijotes. Bonne traque. P.S. : La Pietà, c'était vraiment super ! »

Vivardoux se frotta les mains. Dans le halo bleuâtre des écrans, sa face gélatineuse tremblotait d'aise.

*CHAPITRE 52*

## RAMBOUILLET, RUE PAUL DOUMER

LUNDI 3 AVRIL 2017, 10 H 07

Le capitaine Barbussel et ses hommes, juste après la semaine passée avec Irena, Maria et Cane, avaient dû quitter la France pour la Syrie, pour une seconde mission d'un mois dans les camps de fortune des provinces de Raqqa et de Hassaké. La collecte des témoignages des victimes de crimes de guerre était fondamentale pour étayer les actes d'accusation auprès des tribunaux internationaux. La Syrie était un bordel intégral. Les instructions en cours nécessitaient encore d'être confortées par de solides preuves. Barbussel, dix-huit heures par jour, avait enregistré et consigné des dizaines de récits d'horreur. Il était revenu exténué, plus encore qu'après sa première mission, mais il avait tenu à se replonger dans le dossier des Lions de Serbie sitôt rentré. En lisant les mails de Cane et de Maria, il fut dépité d'apprendre que rien n'avait avancé, mais ce qui l'affecta bien plus, ce fut la dégradation de l'état de santé d'Irena, dont l'informait Cane. Il ignorait s'il reverrait l'avocate une dernière fois et cela l'attristait.

La saisie des dossiers à l'ambassade de Serbie ne leur avait pour le moment fourni aucun renseignement sur

Aleksandar Barakodić. Ils en avaient également appris assez peu sur son père Radomir. Autrement dit, l'enquête piétinait.

C'était d'autant plus fâcheux que d'autres investigations urgentes requerraient bientôt le savoir-faire de sa section. Derrière lui, sur le tableau, des images satellite montraient les destructions massives des villages rohingyas à l'ouest de la Birmanie. Depuis octobre 2016, les exactions étaient devenues si systématiques qu'on n'était plus très loin d'une logique génocidaire. De gentils bouddhistes violaient des adolescentes et des fillettes rohingyas avec des baïonnettes, avant de les démembrer à la machette ou de les brûler vives. Barbussel se félicitait de ne pas croire en Dieu. Dans peu de temps, il partirait là-bas, en couverture dans une ONG. Aussi était-il tracassé par la stagnation de ses recherches dans l'affaire des Lions de Serbie. Il aurait bien voulu régler la question.

Il était temps de creuser la piste familiale. Il décida de se rendre chez la sœur d'Aleksandar.

Il prit son pardessus, descendit au parking et quitta le fort de Rosny-sous-Bois. À cette heure matinale, les voies de contournement de Paris étaient encombrées et il mit plus de deux heures à rejoindre Rambouillet, où il arriva vers dix heures.

Un homme à la mine anéantie lui ouvrit la porte. Mal rasé et pas coiffé, les yeux cernés, en t-shirt et caleçon sous un peignoir douteux, l'homme se laissait visiblement couler. Ça ne cadrait pas avec la maison cossue et le quartier bourgeois. D'emblée, un malentendu fâcheux brouilla la conversation.

« Il y a du nouveau ? »

Le capitaine Barbussel n'avait pas eu le temps de se présenter et cet homme qu'il ne connaissait pas le questionnait au sujet de quelque chose dont il ignorait tout. Il fut interloqué.

« Je vous demande pardon. Du nouveau ? À quel sujet ?

— Vous ne venez pas pour Sanja ?

— Si, justement. Pourrais-je m'entretenir quelques instants avec elle ? »

La mine du pauvre type s'allongea encore.

« Vous vous moquez de moi ?

— Pas le moins de monde… Je vois bien que je vous ai blessé, j'en suis désolé, mais je ne comprends pas pourquoi.

— Vous ne savez pas que Sanja a disparu ?

— Comment !

— Oui. Elle a disparu, avec notre bébé.

— Quand ? Où ?

— Il y a plus d'un mois maintenant. Je pensais que vous veniez pour m'apprendre des nouvelles. »

Son interlocuteur en peignoir restait pétrifié dans l'embrasure de la porte, sans inviter le gendarme à entrer.

« Pourriez-vous m'en dire plus ? Je vais quant à moi vous expliquer ce qui m'amène. »

Le dépressif hésita encore quelques secondes, avant de l'inviter à entrer. Le capitaine Barbussel le suivit dans le salon. Une rapide observation lui confirma sa première impression. Le pauvre bougre était en pleine dégringolade. Des fringues traînaient partout. De la vaisselle sale encombrait la table. Ça sentait l'aigre.

« Excusez le désordre, mais je n'ai pas le cœur à…

— Ce n'est pas grave. »

Ils s'installèrent sur deux chaises.

Dire qu'ils se surprirent mutuellement relevait de l'euphémisme. Paul-Antoine Daribelle fut sidéré d'apprendre que sa femme Sanja avait un frère. Elle ne lui en avait jamais parlé. Il n'avait jamais non plus rencontré le père de Sanja, même s'il connaissait son existence. Une étincelle d'intérêt avait rallumé ses yeux morts.

« Marthe ne m'en a jamais rien dit non plus.

— Vous parlez bien de Marthe de Larmoise, la mère de Sanja ?

— Absolument. Nous sommes assez proches.

— Elle aussi, elle habite Rambouillet, je crois ?

— Oui.

— Je veux la rencontrer. Pensez-vous que ce soit possible aujourd'hui ?

— Je crains que non. Elle n'en pouvait plus d'attendre et de tourner en rond. Elle est partie en Suisse avec une amie. Elle revient dans deux jours.

— Bon. J'irai la voir dès qu'elle rentrera. »

Le capitaine de l'OCLCH éclaira la lanterne du mari effondré au sujet d'Aleksandar. Quand le gendarme eut achevé ses explications, Paul-Antoine comprit tout à fait pourquoi Sanja et sa mère n'avaient jamais évoqué cette ordure devant lui. Un criminel de guerre…

Quant au capitaine Barbussel, sa stupéfaction d'apprendre la disparition de Sanja Daribelle s'estompait peu à peu au profit d'une conviction lumineuse : ce n'était évidemment pas un hasard. Elle était forcément liée à leur enquête sur Dragoljub/Aleksandar.

Au moins repartait-il avec quelques bribes d'informations : Sanja et sa mère n'avaient sans doute

jamais renoué avec Aleksandar depuis 1996. Elles n'étaient pas ses complices, du moins pas activement.

En prenant congé de Paul-Antoine Daribelle, le capitaine Barbussel lui laissa sa carte, lui promettant d'engager des moyens supplémentaires dans la recherche de son épouse et de son fils.

« Si vous avez du nouveau, vous m'appelez à ce numéro, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. J'en fais autant de mon côté. Je vous laisse. Je me rends de ce pas au commissariat pour faire le point sur l'enquête. Gardez espoir, monsieur Daribelle. »

Paul-Antoine hocha la tête en faisant la moue, trahissant par là qu'il avait renoncé à toute espérance depuis longtemps déjà.

Le capitaine Barbussel se rendit rue Pasteur, à l'hôtel de police de la ville, où il fut reçu par le lieutenant Bièvre, une jeune femme agréable à regarder et vive d'esprit. Dans son visage parsemé de taches de rousseur pétillaient deux grands yeux verts. Sa crinière de feu était coiffée en queue de cheval. La belle rousse lui faisait de l'effet et il avait du mal à se concentrer. Ils échangèrent leurs informations. Les yeux de Catherine Bièvre s'écarquillèrent et elle tomba d'accord avec Barbussel pour affirmer que cela ne pouvait pas être une coïncidence.

« Jusqu'ici, Sanja Daribelle menait une vie des plus paisibles. Les Daribelle et la famille de Marthe de Larmoise sont des gens très aisés. Aucune demande de rançon n'a été formulée. Ce n'est pas le motif de l'enlèvement.

— Enlèvement… Vous êtes bien péremptoire…

— Elle était partie faire sa promenade. Elle n'avait pas pris de vêtements de rechange, ni pour elle ni pour le petit. Sa voiture était toujours à son domicile. Tout allait bien avec son mari.

— D'accord. Validons pour le moment la piste du rapt. »

Ils confrontèrent leurs renseignements encore une bonne heure et se quittèrent en se jurant de se contacter dès qu'il y aurait la moindre piste permettant de faire progresser les enquêtes des uns et des autres.

Dans sa voiture, Barbussel appela Maria Dolgasi. La juge accueillit tous ces éléments avec étonnement, mais elle rejoignait les conclusions du gendarme et du lieutenant Catherine Bièvre. Par contre, elle acheva sous un autre angle.

« Prévenez Cane et Irena, ainsi que le lieutenant Bièvre. Vous-même, gardez les yeux bien ouverts. Nous tous, nous sommes peut-être aussi dans le collimateur de celui ou ceux qui ont enlevé la sœur d'Aleksandar. Prudence et vigilance, capitaine. »

*CHAPITRE 53*

## LE HAVRE, HÔTEL DE POLICE DU BOULEVARD DE STRASBOURG

LUNDI 3 AVRIL 2017, 9 H 42

Radiche était planté derrière son ordinateur. Il n'avait plus rien à se mettre sous la dent. La mauvaise humeur pointait le bout de son nez, mais Estorez, hors de lui, surgit dans le bureau et fit diversion.

« Tiens-toi bien, Zéro. (*Estorez était si excité qu'il n'avait même pas pris garde qu'il employait le surnom de l'infect capitaine.*) Ça matche, putain ! Ça matche, et pas qu'un peu !

— Quoi ?! Vous avez l'identité du mec qui nous a largué les deux horreurs ? » L'excitation d'Estorez baissa d'un cran.

« Non, pas exactement.

— On a l'identité des deux victimes ?

— Non plus, pas encore.

— Quoi, alors ? Accouche, merde !

— Ses empreintes digitales, elles sont répertoriées dans la partie des empreintes non attribuées du FNAED.

— Explique.

— Partout sur la chaise, il en a laissé. Je ne pensais pas que les siennes s'y trouveraient, je ne croyais pas qu'il serait inconscient à ce point-là.

— Elles correspondent avec une autre scène de crime ?

— Non… pas une… c'est là que c'est complètement dingue, Radiche. Cent-vingt-sept ! Cent-vingt-sept putain de meurtres… tu te rends compte ?

— Ouais, c'est entre cent-vingt-six et cent-vingt-huit, non ? D'autres empreintes en commun entre les affaires ?

— Oui, pour les meurtres allant jusqu'en 2006, il y a souvent les empreintes d'un autre tueur. Après 2006, il n'y a plus qu'un seul jeu récurrent d'empreintes.

— Où ?

— Un peu partout en France. La plus ancienne a déjà vingt ans. Dans tous les cas, l'un des deux mecs tue depuis au moins 1997 ! Si l'on fait une moyenne, ça fait six victimes par an. Tout ceci fait d'eux les plus grands tueurs en série de France, voire d'Europe. Il n'y a qu'aux USA que des assassins ont atteint de tels palmarès.

— Et avant 1997 ?

— Il va falloir éplucher les vieilles affaires, et donc déterminer des fils conducteurs, pour dégager la voie.

— OK, Estorez, bon boulot. Tu redescends dans ton bureau. Tu me communiques la liste des affaires correspondantes depuis 97. Pour les plus vieilles, on verra ça dans un deuxième temps. Dès que tu me l'as envoyée, on appelle dans les commissariats et les gendarmeries, pour qu'ils nous expédient leurs dossiers. Vas-y.

— D'accord.

— Ah oui, au fait…

— Quoi ?

— Ne m'appelle plus jamais Zéro. »

Sans répliquer, Estorez quitta l'étage et gagna la passerelle qui reliait l'immeuble des brigades à celui des labos de la PTS. Dans ses locaux, Estorez sortit toutes les références des affaires et les envoya par courriel à Radiche, avec les coordonnées et les noms des OPJ qui s'en étaient occupés.

Le désherbage commença. Travail lent, ingrat, mais nécessaire. Coups de fil, nombreux. Mails, nombreux. Échecs et succès. OPJ à la retraite, mutés ou morts. D'autres encore là, les oreilles dressées, intéressés par ce rebondissement. Mails. Coups de fil. Mails. Fax. Encore. Encore des coups de fil et encore des mails. Tous les membres de la criminelle étaient sur le coup. Patience, explications et redites fastidieuses. Incrédulité à l'autre bout du fil. Recommencer les éclaircissements ;

répondre aux questions des enquêteurs qui se souvenaient ; les faire entrer dans la boucle. Succès relatif quand même : à la fin de la journée, quarante-six des cent-vingt-sept dossiers étaient enregistrés dans les disques durs des ordinateurs de Radiche et de son équipe. On leva les yeux vers la pendule. Vingt heures onze. Le compte des heures supplémentaires s'étoffait pour tout le monde, mais personne n'osait bouger. Le capitaine flairait leur impatience. Ils bouillaient. Ce fut le lieutenant Lavoisier qui se leva d'abord, n'en pouvant plus de songer que la nourrice de Manon serait une fois de plus folle de rage. Leur supérieur ne proféra aucune remarque acerbe, alors les autres lui emboîtèrent le pas dans les minutes suivantes ; ils sortaient sur la pointe des pieds en retenant leur respiration.

Radiche se rendit au restaurant chinois et bâfra à toute vitesse deux assiettes de nouilles sautées et du bœuf. Il retourna au commissariat sans tarder. Il bossa jusqu'à trois heures du matin, étudiant les dossiers reçus et les classant par ordre chronologique, tâchant de trouver un dénominateur commun.

Le *modus operandi* du tueur ne semblait pas pertinent. Mis à part le type européen, il ne se focalisait apparemment pas non plus sur une catégorie précise de victimes, en fonction du sexe ou de l'âge. Il tuait de tout, et de toutes les manières possibles, la plupart du temps atroces. En vrac, pour les affaires les plus récentes :

- 23 mai 2015, un nourrisson brûlé vif dans sa poussette dans la banlieue d'Amiens (empreintes sur les poignées de la poussette) ;
- 7 novembre 2015 : une tête de grand-mère retrouvée dans un sac-poubelle à Mundolsheim, tout près de Strasbourg (empreintes sur le sac-poubelle). La grand-mère en question habitait à deux-cents kilomètres de là. Corps demeuré introuvable ;
- 15 janvier 2016 : un adolescent et sa mère, pendus par les pieds dans leur pavillon, à Arras, tous les deux horriblement torturés et violés (empreintes partout dans le pavillon) ;
- 6 mars 2016 : une joggeuse découverte démembrée dans une forêt de la commune de Pontru, dans l'Aisne, elle aussi violée (empreintes sur vêtements et baskets). Elle avait été enlevée à Saint-Quentin et emmenée dans cette forêt. Pourquoi ?
- 29 juin 2016 : un jeune homme est retrouvé violé et coupé en deux dans la cave de son domicile, à Saint-Germain-Laxis, en Seine-et-Marne (empreintes sur les outils utilisés pour le supplice) ;
- 2 septembre 2016 : on découvre dans un entrepôt désaffecté à Fourques, dans les Pyrénées orientales, un trentenaire éventré et crucifié sur une croix orthodoxe. L'homme n'était pas originaire de cette

ville, mais de Millau. Tortures nombreuses et empreintes sur la croix.

Et ça continuait comme ça, une liste longue comme le bras de tourments divers et de mises à mort variées, accompagnés de viols *ante mortem* et/ou *post-mortem* dans la plupart des cas. Quant à des crimes comme La Pietà, ils témoignaient d'une recherche esthétique évidente, alors que d'autres restaient du domaine de la boucherie pure et simple. Juste avant La Pietà, trois scènes de crimes avaient été découvertes : deux vieux brûlés vifs dans leur voiturette, une tête d'homme bouffée par des rongeurs et le corps d'une fillette éviscérée découvert dans une poubelle.

Non, le seul dénominateur commun pour le moment, c'était sa signature : ses empreintes digitales et son ADN.

Autrement dit, ce tueur était sûr et certain de n'être fiché nulle part : il ne s'était jamais fait arrêter pour un délit ou un crime qui aurait justifié des prélèvements d'empreintes. Conclusion : ils cherchaient quelqu'un de bien intégré socialement ou, à tout le moins, assez bon citoyen pour ne jamais apparaître dans des affaires de délinquance. Il se déplaçait beaucoup et régulièrement, peut-être dans le cadre de son travail. Dernière chose : il disposait d'un ou de plusieurs repaires, où il séquestrait celles et ceux qu'il kidnappait. Certains corps n'avaient refait surface que des mois après leur disparition, dans un état de décomposition non compatible avec une telle

marge de temps. Il les emprisonnait donc quelque part, en disposait tout son soûl, les conservait en vie, les tuait et les abandonnait ensuite, parfois très loin du lieu de leur capture. Il était organisé et méthodique.

À trois heures du matin, la fatigue déversait son sable urticant dans les yeux de Zéro. L'épuisement lui enfonçait les prunelles tout au fond des méninges. Pourquoi tant de profils et de modes opératoires ? Pourquoi déplacer des cadavres et pas d'autres ? Basta ! Il ne voyait plus clair. Il ramassa sa veste et rentra chez lui.

*CHAPITRE 54*

## LE HAVRE, RUE GEORGES BRASSENS

MARDI 4 AVRIL 2017, 23 H 17

Kelkal n'en pouvait plus de ronger son frein. Il fumait une énième cigarette, frustré et grincheux. La cocaïne remise par ce putain de Gojko avait fait très forte impression auprès de tous les cobayes. La marchandise était exceptionnelle et maintenant, tous ceux qui l'avaient essayée en redemandaient.

Le gros sosie de Saddam Hussein tournicotait autour du téléphone que le malfrat des Balkans lui avait remis lors de leur dernière rencontre, dont il gardait d'ailleurs un souvenir amer. Le Serbe et son sbire avaient à peine bu, à peine mangé et pas du tout baisé. Pourtant, merde, ses putes à poil qui faisaient le service, ça avait de la gueule. La classe totale ! Kelkal soupçonnait fortement Gojko d'être raciste, l'hypothèse qu'il fût pédé étant totalement à exclure. Les Maghrébines, ça n'était pas son truc. Enfin, lui et ses hommes, ils en avaient bien profité, et c'était l'essentiel.

Il lui tardait que ce fils de pute de Khaledzaoui soit anéanti. Son association avec les Serbes lui permettrait de devenir le maître du Havre et d'une grande partie de la région. Des avalanches de pognon se déverseraient sur

sa tête et il jouirait de tous les vices possibles et imaginables, plus encore que maintenant. Mais cela ne se ferait que si ce téléphone se décidait enfin à sonner. Bordel de merde ! La patience n'avait jamais été son fort. Il était un éruptif, un sanguin, alors que l'autre, le Gojko, c'était un animal à sang froid.

Tout allait bien, mis à part cette pénible attente, mais un vague malaise poursuivait néanmoins le dealer. Son nouvel associé ne semblait pas le prendre très au sérieux et, jusqu'à maintenant, il avait toujours eu l'ascendant sur lui. Le maquereau adipeux rangea le téléphone dans son coffre-fort en maugréant et il rejoignit sa chambre à coucher, desserrant le nœud de sa ceinture. « J'arrive, mon chéri. »

Peignoir entrouvert, bite et noix en main, luisant de sueur, il s'adressait à Samir, sa nouvelle acquisition, un adolescent syrien de treize ans aux yeux de biche, terrifié et perdu dans l'immense lit à eau du dealer. « Regarde ce que papa t'apporte. »

*CHAPITRE 55*

## LE HAVRE, HÔTEL DE POLICE DU BOULEVARD DE STRASBOURG

MARDI 4 AVRIL 2017, 7 H 00

La journée commença aussi fort que la précédente. Moulin envoya un message à Radiche sur son portable à sept heures.

« Viens me voir au plus vite. J'ai du nouveau. »

L'Absolu avala son café d'un trait et fonça au commissariat.

Arrivé au bunker des cyberpoulets, il frappa avec énervement contre la porte blindée. Sans mot dire, Moulin ouvrit et le conduisit à un ordinateur ; l'informaticien se pencha sur le clavier devant lui. Moulin tapa sur « Entrée », s'effaça et Zéro prit place devant l'ordinateur.

« Nous sommes partis à la pêche après ta visite. Je te fais grâce des détails. Nous avons d'abord échoué, puis nous avons été recontactés cette nuit. »

Radiche lut l'échange de messages.

— *Je sais que vous êtes des flics. Ces images viennent de la scène de crime.*

*— Prouvez-le.*

*— J'ai déposé les corps dans un transformateur désaffecté à Harfleur.*

*— D'accord. Que voulez-vous ?*

*— Je veux un seul interlocuteur : Radiche.*

*— Qui êtes-vous ?*

*— Je suis le Manufacturier.*

*— Comment Radiche va-t-il vous joindre ?*

*— Prévenez-le de notre échange. C'est moi qui le contacterai sur ce forum ou ailleurs, quand bon me semblera.*

*— Pourquoi Radiche ?*

Pas de réponse à cette dernière question.

Zéro pivota vers Moulin, debout derrière lui, les bras croisés.

« Il vous a relancés depuis ?

— Pas encore.

— Et le Manufacturier, qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est un site du Darknet. Je n'en sais pas plus.

— Comment ça ?

— Il nous a montré la page d'accueil de son site et on a essayé de le craquer deux fois. Cela nous a coûté deux ordinateurs. Ce mec est un pirate exceptionnel. Mon

équipe et moi, nous n'avons pas à rougir de notre expertise. Je t'affirme que ce gars est un informaticien de classe internationale. Je peux au moins te montrer à quoi ressemble la page d'entrée. »

Tout cela complétait les pistes de la nuit précédente : un tueur méthodique, intelligent. Radiche discerna une main invisible lui serrant la gorge. Il se décala. Moulin s'installa à sa droite, orienta écran et clavier, tapa à toute vitesse sur les touches, pour terminer d'un coup d'index énergique. Une page apparut, déroulant à la manière d'un écran.

Les yeux de Radiche s'enténébrèrent : de l'encre de Chine.

« Tu sais ce que ça veut dire, Radiche ?

— Non, aucune idée. Mais on va trouver ça assez facilement, avec de pareils indices. »

Partout s'étalaient des symboles de l'État indépendant de Croatie de 1941, créé par les Oustachis, des fous sanguinaires alliés aux nazis, sans parler d'autres photos, comme celle d'un *srbosjek* ou d'un maillet. *Le Manufacturier de Jasenovac,* tel était le nom du site. Il détailla les différentes images : le drapeau croate de 1941, l'écu à damier blanc et rouge surmonté d'une bombe entre les deux branches du U, une croix catholique à côté d'un poignard et d'un flingue, un plan dessiné au crayon des divers sites du camp de

concentration de Jasenovac, etc. En bas de l'écran, de la droite vers la gauche, défilait un bandeau de minuscules vignettes. Radiche plissa les yeux pour mieux voir.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Ce sont des images de victimes suppliciées de toutes les manières imaginables. Elles ont l'air récentes.

— Comment on pénètre là-dedans ?

— C'est écrit là, sous les vignettes. *Visiteur, tu ne peux entrer qu'avec le code délivré par le Manufacturier. Une fois dans le site, tu devras t'acquitter d'un bitcoin.*

— Comprends pas.

— Il faut avouer que le système est curieux. Apparemment, c'est lui qui décide d'envoyer ou pas un code d'accès. On paye seulement après. Autrement dit, la possibilité d'entrer est entièrement à sa discrétion. Il est dans la toute-puissance. Exhibitionniste, il choisit lui-même ses voyeurs, mais sur quels critères ? Mystère.

— Tu crois que c'est une arnaque ?

— On ne le saura que si on entre un jour.

— En gros, il faut être *autorisé* à payer, c'est bien ça ?

— Ouais, c'est ça. C'est une sorte de cooptation, à la base. Et c'est justement là qu'on a perdu deux ordinateurs hier. Le développeur du programme de ce site a inventé un système de défense sophistiqué que les gouvernements et les mafias paieraient des millions.

C’est pour cette raison que je ne pense pas qu’il s’agisse d’une arnaque.

— Explique.

— On a cru entrer sur la page de paiement, en forçant le passage, mais au moment où le site s’ouvrait, nos ordinateurs ont planté. Écran noir. Heureusement, pour ce genre d’infiltration, on utilise des bécanes isolées les unes des autres, sinon tout le réseau était foutu, contaminé par le virus. Les disques durs ne contenaient rien de stratégique, et, là encore, fort heureusement.

— Pourquoi ?

— Parce que si son virus est capable de détruire un disque dur, cela veut dire qu’il est aussi sans doute capable d’en pomper le contenu. C’est probablement un *spyware* tout autant qu’un *malware*. Ne me demande pas comment il s’y prend, je n’en sais rien. C’est du jamais vu en ce qui me concerne… Radiche, tu ne cours pas seulement après un monstre. Ton meurtrier est un véritable expert en informatique, et je n’emploie pas ce mot à la légère. En même temps, c’est un indice. Tu dois aussi chercher dans cette voie. La prudence la plus extrême sera requise à l’avenir. L’adoption d’un protocole strict est nécessaire, ainsi que l’utilisation d’ordinateurs totalement vides, excepté les logiciels nécessaires aux connexions Internet. Surtout, jamais

d’ordinateurs en réseau, sinon on plante tout le système informatique.

— Bon. Comment je vais le joindre, moi ?

— Tu ne vas pas le joindre, il faut que tu te fasses à cette idée. Il l’a écrit : ce n’est pas toi qui le contacteras. C’est lui qui viendra te chercher. Nous ne connaissons même pas le chemin pour aller jusqu’à son site.

— Vous l’avez bien trouvé, vous ! Vous l’avez vu !

— Négatif, Radiche. C’est *lui* qui nous a envoyé la ligne d’adresse quand il nous a hameçonnés cette nuit. C’est *lui* qui est venu nous chercher sur les forums. Quand nous avons retapé la ligne d’adresse une troisième fois, suite à nos deux tentatives d’intrusion, elle ne fonctionnait plus.

— Et ça, là, ce que j’ai sous les yeux, c’est bien cette page d’accueil, non ?

— C’est une capture d’écran classique, Radiche. Nous avons au moins assuré ce coup, avant toute manœuvre supplémentaire.

— Comment font ses clients, alors ?

— Le Manufacturier doit être en contact avec eux en messagerie privée, de type P2P. L’adresse d’accès au site change visiblement de manière aléatoire. Chaque nouvelle adresse doit être communiquée à chaque membre du groupe. Peut-être même que chaque client a

son adresse dédiée rien qu'à lui. Ce système est complexe et rare, mais il existe. Il permet un filtrage radical des candidats à l'accès. C'est cohérent avec la capacité de nuisance de son virus de protection. Si l'un des membres sort des clous, la sanction doit être immédiate : son ordinateur est détruit. Pour un nouveau client, le seul fait d'entrer la première fois doit contaminer son disque dur. On surfera régulièrement sur le forum où il nous a débusqués. Nous enverrons tous les jours un message type, du genre *Le capitaine attend le Manufacturier*. C'est tout ce que nous pouvons te proposer. Nous sommes entièrement soumis à son bon vouloir. »

La tête de Radiche s'allongea de dépit.

« Avant que tu ne balances une saloperie dont tu as le secret, dis-toi que le contact est établi et que nous savons qu'un site existe, avec un tueur à l'autre bout. Au sujet des vignettes qui défilent en bas de l'écran…

— Ouais, quoi ?

— Vous avez déjà découvert d'autres crimes qu'on peut lui attribuer. C'est Estorez qui me l'a dit.

— Oui, cent-vingt-sept. »

Les yeux de Moulin s'écarquillèrent.

« Tu déconnes ?

— Non. »

Radiche se concentrait sur le bandeau défilant. Le cyberflic zooma, essayant de garder un air dégagé. Cette manœuvre, il l'avait déjà effectuée. Il savait ce que chaque vignette montrait : le déchaînement total de la bête humaine.

Un homme crucifié.

Une femme enceinte debout dans une mare de sang, éventrée, son fœtus dans les mains, la bouche grande ouverte sur un cri d'horreur.

Une tête au centre d'un cercle de pieds et de mains coupés.

Une silhouette en flammes. Etc.

« Est-ce que cela correspond à vos scènes de crime ? »

Même Zéro le Glacial semblait secoué par le spectacle. Son crâne luisait de sueur.

« En partie seulement. Je ne reconnais pas tout. Mais nous sommes très loin d'avoir récupéré tous les dossiers…

— Je ne pensais pas te demander quelque chose un jour, Zéro, mais je vais déroger à cette ligne de conduite : arrête ce malade… Tiens, voilà ta clé USB. Va-t'en. Dès qu'il entre en contact, on t'appelle sur ton portable. Reste joignable jour et nuit. Arme-toi de patience. Rien ne dit qu'il le fera bientôt. »

Radiche s’empara de la clé d’un coup de patte brusque et remonta dans son bureau.

Ceux qui le croisèrent alors purent se vanter d’avoir contemplé un spectacle absolument inédit : une profonde inquiétude froissait le visage du capitaine.

Les rides de son visage dessinaient des plis amers sur son masque boucané.

Pour une fois, Zéro l’Absolu paraissait affecté.

Dans les locaux de la criminelle, l’équipe était arrivée. Il répartit le travail de la journée. Il commença par envoyer les captures d’écran réalisées par les hommes de Moulin à tous les membres de la section. Il chargea Mélodie Lavoisier d’effectuer les recherches sur la page d’accueil, tandis que tous les autres continueraient de contacter les enquêteurs des affaires précédentes.

« Lavoisier, vous nous élaborerez une synthèse qui reprendra une à une les images, avec une explication complète pour chacune d’elles. Il faut que ce soit immédiatement compréhensible, même pour quelqu’un qui ne connaît rien de l’affaire. Et pour tout le monde, maintenant : on fait le bilan des investigations en fin de journée. Au boulot. »

Chacun bossa dans son coin, jouant des téléphones, des boîtes mail et des fax.

La journée avait été fructueuse. Sur les cent-vingt-sept affaires recrachées grâce au FNAED et au FNAEG, ils avaient réussi à récupérer quatre-vingt-treize dossiers. Les pièces affluaient de toutes parts et leurs collègues de toute la France leur scannaient les fichiers des scènes de crime. Ils les imprimaient au fur et à mesure. Radiche avait appelé Hamberlot et il l'avait convaincu de revoir l'ordre de ses priorités. Le médecin légiste lui donna rendez-vous à la morgue de l'hôpital Jacques Monod le lendemain matin à la première heure.

Zéro éplucha toute la journée une à une les photos de La Pietà, dans l'espoir de découvrir quelque détail qui aurait pu leur échapper. La désagréable sensation d'évoluer en terrain connu le troublait de nouveau. Ce bout de tissu autour du bras l'intriguait vraiment.

À dix-huit heures, Mélodie émit un raclement de gorge timide pour solliciter l'attention du groupe. Ils levèrent la tête et écoutèrent ce qu'elle avait à leur dire. Toute rouge, elle inspira un grand coup et se lança.

Elle avait élaboré un diaporama PowerPoint. La première diapositive offrait une vue d'ensemble des éléments de la page. Le jeu des questions-réponses commença. Darugot ouvrit le bal.

« C'est quoi, ce U majuscule bleu et le machin à damier rouge et blanc avec une flamme au-dessus ?

— C'est l'un des symboles des Oustachis. »

Elle cliqua et s'arrêta sur l'image en gros plan.

« Ce que tu vois entre les branches du U, Darugot, est une bombe enflammée et frappée d'un écu rouge et blanc, le blason historique de la Croatie. Les Oustachis ont d'abord commencé comme terroristes. Ils commettaient de nombreux attentats à la bombe, d'où ce symbole.

— Et le U ?

— U, pour *Ustaša* ou *Ustaše*. Il faut prononcer "oustacha", en français. Le mot *Ustaše* signifie "les Insurgés". Les Oustachis.

— Et c'est qui, ces mecs ?

— D'abord, c'étaient des nationalistes croates en lutte contre la royauté serbe. Ils se battaient contre le pouvoir autoritaire du roi serbe Alexandre I^er^ de Yougoslavie. Leur mouvement a été fondé en 1929 par Ante Pavelić, le futur leader de l'État indépendant de Croatie, le Poglavnić, le Führer si tu préfères. En 1934, ils parviennent à leurs fins et assassinent le roi Alexandre I^er^ et c'est en France qu'ils le tuent, à Marseille.

— Et ensuite ?

— Ces fanatiques ultra-catholiques sont devenus des alliés de Hitler et de Mussolini. Les Oustachis étaient complètement givrés et malsains. D'après le peu que j'ai

lu, même les nazis les trouvaient totalement fous à lier, en particulier les miliciens de la Légion Noire.

— Pourquoi ?

— Ils ont massacré de manière abominable les Serbes qui vivaient en Croatie et en Bosnie, avec la complicité de prêtres et de hauts dignitaires franciscains, sans parler de l'extermination des Juifs et autres minorités. Les Serbes étaient leur cible favorite parce qu'ils étaient de confession orthodoxe et que le pouvoir royal serbe entendait diriger la Yougoslavie de manière despotique. »

Lavoisier revint sur la première page du site. Bilitrandi prit le relais.

« En bas de la page, ces plans ?

— Ce sont des dessins du camp de concentration de Jasenovac, qui donne son nom à la page même du tueur.

— Qu'est-ce qu'il a de particulier, ce camp ?

— La façon dont les prisonniers y étaient exécutés. Le sadisme des Oustachis n'avait aucune limite. Ils étaient parfaitement moyenâgeux. Ils n'avaient pas de chambres à gaz, alors ils tuaient les prisonniers de manière encore plus barbare. Entre autres, ils affectionnaient particulièrement les armes blanches et organisaient des concours d'égorgeurs.

— Il y avait plusieurs sites ?

— Oui, en effet, des camps pour les femmes, pour les prisonniers utilisés comme esclaves, etc.

— Et c'est un fleuve, là ?

— Oui, le camp était situé sur les bords de la Sava, la Save en français. Les gardiens y noyaient nombre de prisonniers ou y balançaient les corps.

— Combien de morts dans ce camp ? demanda Darugot.

— Les chiffres sont très discutés et font toujours aujourd'hui l'objet de vastes polémiques, selon qu'on est serbe ou croate. Disons que, dans toute la Croatie, de 1941 à 1945, des centaines de milliers de Serbes sont à coup sûr morts de manière atroce. Les témoignages que j'ai lus sont à vomir, à désespérer du genre humain.

— C'est-à-dire ?

— Les viols collectifs, les éventrements des femmes enceintes, les bébés empalés sur des clôtures, les gens rassemblés et brûlés vifs dans les églises, les yeux arrachés, les prisonniers enterrés vivants, les enfants démembrés, les prêtres orthodoxes sur la poitrine desquels on allumait des feux de bois, les conversions forcées, et j'en passe. Une fois encore, même les nazis trouvaient ça insane. Cela vous indique le degré de folie de ces hommes. »

Vestu intervint à son tour. Mélodie revint sur la page d'accueil.

« De part et d'autre, il y a deux drapeaux quasi identiques. Pourquoi ?

— Celui de gauche est le drapeau tricolore rouge-blanc-bleu de 1941. Au centre de la bande blanche du drapeau, tu retrouves l'écu au damier blanc et rouge, et dans la bande rouge, en haut à gauche, un U entrelacé, le U de Ustaša.

— Et celui de droite ?

— C'est le drapeau actuel.

— Il ressemble au premier, non ?

— Tu ne crois pas si bien dire. Il y a quelques différences, mais assez minimes. Si tu observes bien les deux blasons, l'ordre des cases rouges et blanches est inversé. Le blason actuel est également surmonté d'une couronne représentant les cinq régions historiques de la Croatie, alors que celui des Oustachis est coiffé d'un U. Mais un drapeau intermédiaire, sans la couronne des régions, a existé du 15 juillet au 21 décembre 1990. La confusion avec le drapeau des Oustachis était plus grande encore. Quoi qu'il en soit, par provocation ou par maladresse, lors du démembrement de la République fédérative socialiste de Yougoslavie, les nationalistes croates, qui ont déclaré l'indépendance de la Croatie en juin 1991, ont cru bon de reprendre beaucoup de la symbolique oustachie des années 30 et 40. Cela a pu jouer en partie dans la décision des Serbes

de Milošević d'attaquer la Croatie à l'été 91. La minorité serbe de Croatie était terrorisée à l'idée que des néo-Oustachis prennent le pouvoir.

— Et ce machin à bracelet, avec une lame courbe ?

— C'est un *srbosjek*.

— Un quoi ?

— Un *srbosjek*, ce qui se traduit littéralement par *coupeur de Serbes*. À l'origine, c'est juste un instrument agricole, un *Garbenmesser*, en allemand. Il servait à couper les gerbes de blé. Mais les Oustachis l'avaient détourné de son usage. Avec ça, ils égorgeaient des dizaines de personnes à la suite, sans fatigue, car l'effort est supporté par le bras, et non la main. Parfois, les égorgeurs recueillaient le sang de leurs victimes et le buvaient. Quant au maillet, ces barbares s'en servaient beaucoup pour fracasser la tête de leurs captifs. »

Radiche ne soufflait mot, très concentré sur l'exposé de Lavoisier. Cette dernière, bien lancée, avait oublié tout son trac. Devançant d'autres questions, elle poursuivit.

« Le crucifix, le poignard et le revolver que vous voyez sur cette photo font un drôle d'assemblage, mais c'est là-dessus que ces fanatiques prêtaient le serment de servir leur cause, à la vie à la mort. Parfois, en plus, il y avait une grenade. »

Bilitrandi reprit la parole.

« J'ai encore une question. Que signifie la formule écrite sous le nom du site ?

— *Za dom – spremni !* Pour la patrie – Prêt ! Ce salut a été inventé au XIXe siècle, mais c'est aussi le salut officiel des Oustachis, utilisé pendant la Seconde Guerre mondiale, un peu comme le *Heil Hitler !* des Allemands. Ce salut défraie régulièrement la chronique en Croatie, encore actuellement. Les Serbes l'associent systématiquement aux génocidaires de la Seconde Guerre mondiale. Il a largement été utilisé dans les années 90 par les Croates nationalistes. Certains réclament sa réhabilitation totale et son utilisation officielle. Il a même été gravé sur une plaque commémorative devant le camp de Jasenovac en novembre 2016, là même où ces nazis croates se sont le plus déchaînés. Le scandale a été énorme.

— C'est un soldat SS, à côté du plan du camp ?

— Tout à fait. Sur sa manche, on peut voir un écu à damier. Ce SS est bien un volontaire croate, comme il existait des volontaires SS dans tous les pays envahis par Hitler. »

Mélodie Lavoisier parcourut l'assemblée d'un regard, mais plus personne ne souhaitait prendre la parole. Elle en profita pour parfaire son analyse.

« Cette page d'accueil est donc un hommage absolument insensé rendu aux Oustachis. C'est

parfaitement cohérent avec les vignettes de crimes qui défilent en bas de page et avec le double meurtre du transformateur.

— Pourquoi ça ? »

Radiche entrait cette fois dans la danse, mais il avait posé sa question d'un ton plus désemparé qu'agressif. D'ailleurs, tout le monde le remarqua.

« La sauvagerie des meurtres est cohérente, capitaine. La barbarie du Manufacturier correspond à celle de ces ignobles fumiers. Les méthodes abjectes qu'ont utilisées ces malades sont aussi celles de ce tueur : la crucifixion de cet homme, l'arrachage du fœtus hors du ventre de cette femme, les démembrements, tout cela est analogue.

— Vous êtes en train d'avancer que le Manufacturier est un Oustachi ?

— À tout le moins il les connaît très bien et ses crimes s'en inspirent, en effet. »

Tout le monde s'étonna lorsque Zéro lui déclara qu'elle avait fourni du bon boulot. Il était dix-neuf heures. Contrairement à toutes ses habitudes, il décida de libérer son équipe.

« Vous pouvez rentrer chez vous. Je crois que de très longues journées nous attendent. »

Lorsqu'ils furent tous partis, Zéro plaça sur un chariot tous les extraits des dossiers qu'ils avaient imprimés et il se rendit dans la salle de réunion de l'étage. Il étala ces extraits par ordre chronologique, les uns à côté des autres. À raison de dix dossiers par table, l'ensemble occupa neuf tables bout à bout. Cela fait, il commença sa lecture, dossier par dossier, se limitant au strict minimum : ce qu'on savait de la victime, la façon dont elle avait été tuée et où on l'avait retrouvée. Il les lut, mais sans réussir à se concentrer. Il ne parvenait à rien.

Il était bien trop perturbé par la page d'accueil du site du tueur.

Il n'avait même pas besoin de la rouvrir tant elle lui avait fait forte impression.

C'était bizarre quand même, comme coïncidence, plus qu'étrange même.

Il quitta les locaux vers trois heures du matin, la cervelle embrumée de mirages. C'était comme tenter d'attraper un hologramme à pleines mains. Il chambra son Glock 19 et le posa sur le siège passager.

*CHAPITRE 56*

## BELGRADE, LOCAUX DU MINISTARSTVO UNUTRAŠNJIH POSLOVA, 2 BOULEVARD MIHAJLA PUPINA

MERCREDI 5 AVRIL 2017, 8 H 27

Dès que Cane posa un pied à l'étage de la section criminelle du MUP, il se fit alpaguer par son chef, l'obèse Plaven Gashi, un Monténégrin resté en Serbie après la déclaration d'indépendance du Monténégro en juin 2006.

« Dans mon bureau, Cane ! Au trot ! »

L'enquête était lancée au niveau européen : Cane ne risquait plus de la voir suspendue. Aussi suivit-il le gros Plaven d'un pas décontracté. Le patron, essoufflé, se laissa choir dans son fauteuil. Sa moustache noire et fournie remuait au-dessus de la bouche, mue d'une vie propre, en décalage avec le mouvement des lèvres.

« Qu'est-ce que c'est que ces conneries, nom de Dieu ! Je viens de me prendre un savon par des huiles du ministère de la Défense, au sujet d'une saisie de dossiers à l'hôpital de Vračar. Et juste après, c'est le directeur de cabinet du ministre de l'Intérieur qui m'a embouti, nous accusant de remuer, je cite, "des vieux tas de merde au

lieu de bosser utilement”. Alors, je vous le redemande, qu’est-ce que c’est que ces conneries ? »

Au fur et à mesure que Cane lui brossait les grandes lignes de l’affaire, le triple menton de Plaven se décrochait d’incrédulité. Le gros lard le coupa d’un coup de son énorme poing sur son bureau.

« Vous allez m’arrêter ça immédiatement ! La Sécurité ? Vous vous rendez compte du merdier dans lequel vous venez de vous fourrer ? C’est un refuge pour les anciens des années 90, et pas les plus gentils, croyez-moi ! Halte à cette enquête, dès maintenant !

— Pas possible, chef !

— Comment ça, foutre Dieu ?

— La cellule Eurojust est désormais saisie. Une commission rogatoire internationale a été émise il y a quelques semaines de ça. L’Office central de la gendarmerie française spécialisée dans la lutte contre les crimes de guerre enquête déjà.

— Quoi ! Comment ça se fait que personne n’ait été mis au courant avant ?

— Prérogative des magistrats de la cour spéciale contre les crimes de guerre. L’affaire est dans les mains de la justice internationale désormais. La juge française Maria Dolgasi a été saisie du dossier dans la plus grande discrétion.

— Nom de Dieu ! Si vous m'aviez averti, je vous aurais interdit de continuer. Vous le savez très bien !

— À votre avis, pourquoi je ne l'ai pas fait ? »

De nouveau debout, l'index rageur pointé en direction de Cane, Plaven était monté dans les tours, la moustache quasi à la verticale tellement il gueulait maintenant.

« Bordel ! Je vous conseille de vous retirer de ce bourbier au plus vite, Cane, sinon je… »

Le rouquin filiforme le coupa calmement.

« Non, moi, je vous conseille de rester très loin des gens qui vous influencent.

— Hein ? Vous me… »

Cane bluffa, bien décidé à remporter cette manche sur son supérieur corrompu.

« L'enquête est presque bouclée et tous ceux qui essaieront de protéger les mis en cause dans ce dossier tomberont avec eux. Toute la police française va être sur les dents, croyez-moi. Sûr que le ministre de l'Intérieur français s'intéressera au dossier. Peut-être même le président, vu la nature de l'affaire. Les Français vont vraiment être furax, quand ils vont comprendre de quoi il s'agit : encore un criminel de guerre serbe qui se planque chez eux. Ça fera le deuxième en quelques mois, avec Vladislas Krakić. Des têtes vont tomber. En

France et en Serbie. Tenez-vous très loin de ce merdier, chef, si vous voulez garder la vôtre. Ne faites même pas semblant de connaître les gens qui vous ont appelé. »

Plaven avait pâli et s'était rassis. La chique coupée, essoufflé par la gueulante, il regarda ce grand échalas de Cane Staković sortir de son bureau avec un flegme de dandy anglais, dégingandé et *so relax*.

En réalité, Cane était à la fois surexcité et anxieux. Surexcité, car la soufflante de son boss prouvait l'importance de l'affaire. Irena et lui avaient vraiment secoué le cocotier, comme disait si bien Markus. Ils empêchaient des puissants de dormir. Anxieux, car l'enquête était au point mort. Depuis qu'il était rentré de France, ses investigations ne progressaient plus. La longue liste de noms du personnel de l'ambassade de Serbie était presque épuisée, pour un résultat nul. Encore quelques vérifications, et ce serait terminé de ce côté-ci. Et maintenant que des nuages menaçants s'amoncelaient à l'horizon, il aurait encore moins de soutien à espérer. Oui, il était un remueur de merde. Oui, il en était fier. Fier pour lui, pour sa mère d'origine croate et pour son père d'origine serbe. Il regardait par la fenêtre de son bureau le parking boisé du ministère. Il se rappelait le choc traumatique fondateur. Il est petit, il a cinq ans. Il hurle devant le cadavre criblé de balles de son papa *serbe*, flingué par des ordures de nationalistes *serbes*.

Cane se frotta les paupières pour en extirper la vision sanglante, retourna à son bureau et ouvrit son ordinateur. Tiens ? Un mail d'Antoine Barbussel. Le gendarme était donc revenu de Syrie. Le rythme cardiaque de Cane accéléra. Il cliqua. En anglais, Barbussel lui expliquait cette incroyable coïncidence : la sœur d'Aleksandar Barakodić, Sanja Daribelle, avait disparu début mars à Rambouillet, une ville proche de Paris. Tout indiquait un rapt. Cane se renversa dans son fauteuil. Tout se compliquait, mais c'était bon signe. Bien sûr que ce n'était pas un événement fortuit ! Ils touchaient du doigt quelque chose de crucial. Le grand rouquin s'ébouriffa la crinière et, levant les yeux au-dessus de l'écran de son ordinateur, il remarqua qu'on l'observait, à travers les persiennes de la paroi vitrée du box. Il reconnut un de ses collègues, Emil Grgović. Emil avait la cinquantaine bien tassée. C'était un nationaliste de la première heure et il ne s'en cachait pas. Cane représentait tout ce qu'il détestait : l'ouverture au monde, la volonté d'apurer les comptes entre les deux peuples, le désir de paix. Les deux hommes se défièrent du regard, puis Emil passa son chemin. L'inspecteur se félicita d'avoir laissé toutes les pièces du dossier en France, chez Maria Dolgasi. Il envoya un texto à Irena pour l'informer de cette péripétie.

Il se pencha sur son bureau et reprit la liste des noms qu'il avait récoltés en épluchant les documents saisis à

l'ambassade. Il n'en restait plus que trois. Il commença par Malina Bilić, une secrétaire à l'époque où elle travaillait à l'ambassade de Yougoslavie.

« Madame Bilić ? »

Un silence d'abord, pour toute réponse.

« Allô ? Vous êtes bien Malina Bilić ?

— C'est moi. Qui êtes-vous ?

— Inspecteur Cane Staković. J'enquête sur les crimes de guerre commis dans les années 90. »

Le mutisme, à nouveau, mais ayant changé de texture : l'atmosphère était pesante. Cane se disait déjà qu'il essuierait un nouveau refus, mais son interlocutrice le questionna.

« Que puis-je pour vous, inspecteur ?

— Que pouvez-vous me dire au sujet de Radomir Barakodić, que vous avez peut-être côtoyé lors de votre séjour à l'ambassade de Yougoslavie en France ? »

La pause dura tellement cette fois que Cane crut que son téléphone avait perdu le réseau. Son cœur s'emballa quand Malina Bilić renoua le fil.

« Pourriez-vous venir chez moi, inspecteur ?

— Certainement ! Donnez-moi l'adresse. Quand voulez-vous que je passe ?

— Est-ce que demain en fin de journée vous conviendrait ? Je ne suis pas libre aujourd'hui.

— Aucun problème.

— Mettons dix-huit heures trente.

— C'est noté. Merci. À demain. »

Le policier raccrocha et composa les deux derniers numéros de la liste. La femme qu'il eut au téléphone lui annonça que son père, l'homme que cherchait à joindre Cane, était mort depuis deux ans. Il s'excusa, raccrocha et appela le dernier numéro, mais il tomba sur le répondeur et ne laissa pas de message.

*CHAPITRE 57*

## LE HAVRE, HÔPITAL JACQUES MONOD

MERCREDI 5 AVRIL 2017, 8 H 15

Radiche se leva à sept heures. Il avait renoncé à ses exercices quotidiens. Comme tous les matins néanmoins, il se rendit dans la salle de bains et rasa son crâne avec soin. Il avait l'air exténué. Ses rides s'étaient accusées. La douche ne le requinqua pas. Il se contenta d'un petit-déjeuner frugal et se mit en route pour la morgue de l'hôpital Jacques Monod.

Vingt-cinq minutes plus tard, Zéro rejoignait le médecin au second sous-sol de l'hôpital. Hamberlot officiait au fond de la vaste salle d'autopsie de l'aile nord. Outre les protections réglementaires, il portait un masque complet pour se protéger des gaz putrides. Il avait déjà ôté la tête du bébé du corps de l'adulte. Le capitaine traversa le laboratoire d'un pas décidé jusqu'à la table de dissection où gisait l'outre gonflée. Ça puait atrocement, en dépit du séjour en chambre froide. Estorez, équipé quant à lui d'un demi-masque et de lunettes de protection, photographiait les différentes phases du travail du légiste, notant ses commentaires au fur et à mesure dans des grilles préremplies fixées sur un porte-bloc à pince. Les trois hommes ne se saluèrent pas.

Le médecin indiqua une armoire à Radiche et lui ordonna d'enfiler les protections requises. Le poulet s'exécuta en silence, terminant par le demi-masque et les lunettes. Ici, le légiste commandait, Hadès aux enfers, et on ne contrariait pas le maître chez lui. Tout autour de lui, sur d'autres plateaux d'inox en forme de haricot, étaient disposés la tête de la femme, celle du nourrisson, ainsi que son corps noir et boursouflé, aux membres grotesquement inversés et recousus. À côté des plateaux, Radiche reconnut la chaise de jardin, tapissée par endroits d'une espèce de tissu marronnasse et vert franchement dégueulasse.

Hamberlot bossait depuis deux heures déjà. Il avait procédé à des scanners des deux cadavres et des deux têtes, avant de se lancer dans l'examen clinique. Il savait quoi chercher, guidé par l'imagerie médicale des deux dépouilles. Cette virtopsie avait fourni des images éloquentes de nombreuses fractures, qui s'affichaient sur deux grands écrans plats accrochés au mur du fond, au-dessus d'une batterie de six ordinateurs.

Le praticien effectua un relevé minutieux de toutes les marques externes encore visibles sur la face antérieure du corps, nonobstant les déformations des tissus. Il inventoria ainsi pas moins de quatre-vingt-sept traces caractéristiques, de la brûlure à la morsure, de la coupure à l'arrachage de chair, parties génitales comprises, du sectionnement de certaines phalanges au

broyage des pieds et des chevilles. Il n'avait jamais vu un tel acharnement ni une telle variété dans le carnage. La victime avait été tourmentée avec une diversité de moyens effroyable. Et de toutes ces blessures infligées, aucune n'était potentiellement létale. Cela était cohérent avec l'absence de fracture du crâne qu'il avait notée lors du scanner. Des supplices innommables d'un côté, et aucune lésion fatale de l'autre… L'interprétation était simple : le tortionnaire avait voulu que sa victime reste vivante. Hamberlot avait ausculté le corps en long et en large, de la base du cou sectionné aux pieds, écrasés sans doute par un étau ou quelque chevalet médiéval. Les ongles des pieds avaient sauté, ainsi que ceux des mains. Cela procédait peut-être d'un supplice supplémentaire, mais on pouvait aussi l'expliquer par la corruption assez avancée du cadavre, stade auquel le détachement des ongles devenait spontané. D'ailleurs, le légiste en avait ramassé un certain nombre sur la scène de crime, qu'il avait dûment répertoriés et mis sous scellés.

Puis il avait procédé aux incisions des masses musculaires principales, d'abord les bras, ensuite les cuisses. Il avait pu déceler des traces fort nombreuses d'hématomes résultant des tortures répertoriées précédemment, plus noires dans la masse sombre des muscles putréfiés, ainsi que des parties de chair arrachées. Il avait découpé prudemment le bandeau qui

enserrait le bras gauche, dont la couleur bleue avait quasiment disparu, tant il s'était imprégné de sanies. Avec une pince, le clinicien le déroula précautionneusement et le présenta à Estorez pour qu'il le prenne en photo.

Zéro allait enfin savoir de quoi il s'agissait.

Il sortit de sa réserve et avança jusqu'à la table.

« C'est quoi, ça ?

— Je ne sais pas, Radiche. Cela m'a tout l'air d'être un brassard. »

Hamberlot le leva à hauteur de regard.

« Montrez-moi ça, un peu.

— Vous avez une idée de ce que cela signifie ?

— Non, pas du tout. »

C'était entièrement faux et archifaux.

Il avait failli en crier de surprise.

Putain de merde ! S'il n'avait pas porté un masque, Estorez et Hamberlot auraient pu voir quelque chose de spectaculaire : Radiche touché à un point sensible. Il venait de prendre un direct en pleine face et s'en trouvait tout ébloui.

Zéro avait au contraire *très bien compris* de quoi il s'agissait.

Il ne pouvait plus s'agir d'une coïncidence, cette fois.

Cela collait parfaitement avec la page d'accueil du site du Manufacturier.

Il était saisi d'un drôle de vertige. Toutes les connaissances qu'il avait sur les Oustachis affluaient d'un coup, en même temps, et saturaient son cerveau aux abois. Ce brassard bleu était identique à celui que ces ordures de nazis croates imposaient aux Serbes, en Croatie, pendant la Seconde Guerre mondiale. La lettre P, pour « Pravoslavac », ce qui signifiait « orthodoxe ». Ce brassard stigmatisait les chrétiens orthodoxes, tout comme l'étoile jaune désignait les Juifs à la vindicte populaire.

Hamberlot plissa les yeux, sans s'apercevoir de la pâleur de Radiche.

« Attendez, ce n'est pas tout. »

Il retourna le brassard, l'étala bien à plat sur un plateau et il le rinça à l'eau claire. Un message y était écrit en une drôle de langue. Les trois hommes se penchèrent au-dessus du morceau de tissu.

Radiche encaissa un autre choc, le second en moins d'une minute, et bien plus puissant que le premier. Han ! Il dut mobiliser toutes ses ressources pour ne pas se redresser comme sous l'effet d'un coup de genou en pleine gueule, ni se ruer hors de la salle d'autopsie en hurlant. Son cerveau reptilien essayait de prendre le

dessus. Fuis ! Fuis ! Fuis ! Radiche combattait de toutes ses forces sa panique.

Il n'en revenait pas !

C'était, putain de putain, pas possible, pas possible du tout !

Et pourtant, c'était là, écrit sous ses yeux !

« Quelqu'un a une hypothèse ? » demanda Estorez.

Radiche grommela, bien aise d'être dissimulé par le masque, qu'il n'en avait pas l'ombre d'une. Une saloperie d'effroi s'emparait de son âme, rampante, insidieuse et gluante. Il en était engourdi jusqu'au bout des doigts. Il croyait, depuis le temps, qu'il ne pourrait jamais plus éprouver ce genre de terreur, celle que seule la guerre peut réellement inspirer. Hamberlot émit une suggestion.

« Je n'en suis pas sûr, mais je crois que c'est une langue slave, du hongrois peut-être. »

Zéro corrigea en pensée.

« Oui, Hamberlot, c'est une langue slave. Mais pas du hongrois. C'est du serbo-croate. »

Quant à la traduction du message, il ne voulait même pas y penser tellement ça l'anéantissait.

Pas possible, pas possible, pas possible !

Et pourtant, c'était écrit là, sur le tissu.

Traduit, le texte donnait à peu près ceci :

*Cadeau, Dragoljub.*

*J'achèverai le Signe avec la tête du dernier des Lions.*

Estorez photographia le message en gros plan, tandis que Radiche reculait de deux pas. Du reste de l'autopsie, il ne retint rien du tout.

Quelle équation de merde !

Un site de tueur en série à la gloire des Oustachis.

Une femme et un enfant torturés à mort.

Un brassard anti-orthodoxe tout droit sorti de la Seconde Guerre mondiale.

Un message écrit en serbo-croate.

Un prénom qu'il pensait ne plus jamais entendre.

La tête du dernier des Lions.

Un Signe à achever.

Radiche voulait se raccrocher à l'espoir délirant qu'il ne s'agissait pas du même homme, que cela ne se pouvait pas, que le message n'était pas adressé au bon Dragoljub. Mais cette illusion le quitta bien vite. Il se mentait. Impossible que cela fût un hasard. Le mot « cadeau » ne trompait d'ailleurs pas.

Cette gonzesse et son lardon étaient une offrande adressée au bon destinataire. Il se dit un moment que la caméra avait été mise là pour le trahir, mais il rejeta

vite cette hypothèse : le brassard avait été enfilé sur le bras de la victime bien avant que la caméra ne filme dans le transformateur. L'assassin qui avait écrit le message avait donc aussi pris le pari qu'il parviendrait à un moment ou un autre au *seul* homme capable d'en comprendre la teneur. C'était chose faite.

Cette statue de chair faisandée n'était destinée qu'à *lui*, Vladimir Radiche, et rien qu'à *lui*.

*Lui* seul pouvait comprendre cette énigme.

Autrement dit, c'était *lui* la proie.

Zéro écarta un bref instant son masque pour le rajuster ; la sueur roulait dans ses rides. La puanteur lui fouetta les narines, même si le système d'aspiration fonctionnait à plein régime. Rien de si tenace que la pestilence de la viande morte. Il avait humé cette infection en de nombreuses occasions. Il ne réprima aucun frisson, tout simplement parce que cela ne l'indisposait pas vraiment. En revanche, il ne parvenait plus à se concentrer sur le déroulement de l'autopsie. *Cadeau ? Cadeau, Dragoljub ? J'achèverai le Signe avec la tête du dernier des Lions ?*

Il cogitait aussi intensément qu'inutilement.

Quel signe ?

Ça moulinait à vide, à toute vitesse.

Qui étaient ces deux puzzles de cadavres ?

Hamberlot l'avait ensuite retournée et avait marqué une pause. Même pour un médecin légiste endurci, le spectacle était rude : partout où la peau était restée collée à la chaise, les muscles étaient visibles dans leur déliquescence. Les tissus avaient continué d'adhérer au plastique et, quand le médecin avait tiré le cadavre vers lui, ce dernier avait abandonné son enveloppe et des morceaux de chair avec un bruit de succion répugnant. Estorez ferma les yeux quelques secondes. Seigneur ! La fétidité s'insinuait sous le masque et vous pénétrait l'âme. Une odeur inoubliable, fichée en vous jusqu'à votre mort. Allongée sur le ventre, la pauvre baudruche avait l'air d'un écorché d'une planche d'anatomie. La peau des cuisses, des fesses, de presque tout le dos et de la face postérieure des bras était restée sur la chaise. S'il avait été cynique, Hamberlot aurait pu dire que cela lui épargnait de nombreuses incisions. Mais il n'appartenait qu'à cette ordure de Radiche de proférer de telles insanités, pas à lui. D'ailleurs, le légiste croyait déceler une drôle de lueur, derrière le masque, dans l'œil du capitaine. De l'agacement ? Estorez avait en effet détourné la tête quand il avait vu l'état du cadavre. Mais il s'était repris. Autant il détestait Radiche, autant il appréciait Marc Estorez. L'ingénieur de la PTS était croyant et pratiquant ; Hamberlot le savait : il priait pour les victimes. Il s'était ouvert de cette habitude au légiste, au cours de discussions approfondies sur le rapport au Mal et au Bien que pouvaient entretenir des

hommes comme eux. Déposer un cierge dans une chapelle et prier pour l'âme des défunts était aussi pour le policier un moyen de s'accorder un peu d'espérance à lui, le vivant qui restait sur terre, avec tant d'horreurs sur les bras. Même s'il était un athée farouche, le praticien respectait le point de vue d'Estorez et faisait cas de cette considération du flic pour les défunts. Chaque poulet développe, comme des anticorps, son système immunitaire contre les monstruosités qu'il croise. Seul Zéro demeurait naturellement imperméable à toute cette misère. Il aurait pu danser la polka au milieu du plus odieux des charniers. Reprenant son examen, il repéra aussitôt des marques sur les côtes, des stries et des fêlures. Il observa ensuite les cuisses et y décela des lésions profondes, typiques d'un arrachage des chairs. Il descendit jusqu'aux talons et découvrit que le tendon d'Achille de la jambe droite avait été sectionné net. Les pieds étaient dans un état piteux. Il les décrivit à nouveau comme broyés, ce que corroboraient les images du scanner. Estorez flashait ; Estorez notait.

Il la remit sur le dos. Il commença par l'examen du cou sans tête. Les bords de la coupure étaient irréguliers. Cela partait en biseau, de droite à gauche. L'attaque se trouvait au niveau de l'épaule droite, à un angle de vingt degrés par rapport à la ligne horizontale des deux épaules. L'instrument qui avait servi à couper était parti

d'assez haut et avait suivi une ligne descendante, en direction de l'épaule gauche. Hamberlot émit une hypothèse quant à l'instrument utilisé. Il s'agissait nécessairement d'une lame dentelée, certainement une scie à main. Il constatait les faits d'une voix monocorde et patiente, au timbre étrange à cause du masque de protection. Estorez notait toutes les observations sur la grille d'autopsie destinée au dossier : corruption des muscles, état des artères et vaisseaux, description des vertèbres lésées. La lame avait sectionné les cervicales, entre la 6 et la 7. L'assassin s'y était repris à plusieurs fois, des stries parallèles étant visibles au niveau de l'apophyse transverse et du corps vertébral de la C7. Il avait mis un certain temps à trouver le seul chemin possible, à savoir le disque intervertébral. Il avait dû remonter la lame d'un demi-centimètre. À ce stade du charcutage, la victime n'était sans doute pas encore tout à fait vidée de son sang ni morte. Elle avait dû vivre chaque seconde de ce calvaire : elle savait qu'on lui sciait le cou, en direct. Hamberlot décrivit le parcours entier de la lame au travers du rachis, jusqu'à l'épaule gauche.

Il commenta ensuite la ligne des trous effectués *post-mortem* dans le cou de la femme, qui avaient servi à coudre sur son tronc la tête du bébé, avec la ficelle. Aussitôt, il effectua trois pas en arrière et compléta cette analyse par l'examen de la tête de l'enfant. Il la tourna

en tous sens très délicatement, avec patience et respect. Il constata la présence des orifices tout autour de la nuque, soulignant la cohérence de cette observation avec celle effectuée sur le corps de la femme, mais aussi avec les éléments relevés sur la scène de crime. Estorez nota et flasha. Le médecin reposa la tête de l'enfant, comme s'il s'agissait d'une porcelaine fragile, saisit celle de la mère et scruta l'état de la face inférieure de la vertèbre C6. Les striures qu'il y releva correspondaient à celles de la face supérieure de la vertèbre C7. Il remit la tête de la femme sur son plateau, avec la même circonspection que pour celle de l'enfant. Estorez savait que Hamberlot dialoguait avec les morts. Leur présence gênait le médecin légiste dans son intimité avec les deux cadavres. Le clinicien ouvrirait les deux crânes après l'examen des corps. Ce n'était pas forcément l'ordre habituel, mais cette licence lui était permise par la décapitation des deux victimes. L'examen des têtes pouvait s'effectuer séparément sans inconvénient.

Après avoir tracé quatre lignes au feutre dermique, il joua du scalpel. Il pratiqua une ouverture en cadre et rabattit de part et d'autre la peau et les chairs, prenant garde de ne pas tirer trop fort, pour ne pas les détacher du squelette. Hamberlot sutura les quartiers de peau rabattus. La peau ouverte et repliée en quatre parties égales offrait une vue imprenable sur la cage thoracique, l'abdomen et la cavité pelvienne de la victime. Estorez

avait de bonnes notions de médecine légale. Il sut que l'examen clinique ne donnerait pas grand-chose. Il le voyait par lui-même, ce qui était le sens même du mot « autopsie ». De nombreux organes étaient totalement corrompus. Certains, tels l'estomac et le foie, s'étaient déjà liquéfiés, en une soupe visqueuse et noirâtre. Il en serait sans doute de même pour le cerveau. D'autres étaient encore visibles, encore qu'assez dégradés, comme les poumons ou le cœur. Le corps était entré en décomposition active depuis de nombreux jours, au moins huit, sans plus de précision. Des liquides semblables à du jus de chique s'écoulaient en continu vers le bac de lavage de la table inclinée. De partout s'échappaient des cadavres d'asticots tués par le séjour en chambre froide. Hamberlot en attrapa quelques-uns à l'aide d'une longue pince et les plaça dans un tube. Des jets hydrauliques sur la table emportaient humeurs et bestioles. Des soupirs semblaient échapper à la dépouille : les gaz sourdaient de la peau crevée.

Hamberlot manipula le bras articulé de la scialytique, de manière à la placer juste au-dessus des côtes. La lumière froide révéla implacablement les replis les plus intimes du macchabée. D'un ton égal, il formulait à chaque étape ses différents constats. Estorez griffonnait et flashait. Le légiste s'arrêta à la description de cassures assez visibles sur les côtes, consécutives à des coups infligés *ante mortem*, ainsi qu'à des traces laissées par

des lames dentelées sur certaines d'entre elles. Cela correspondait aux coupures crénelées qu'il avait notées sur la peau. Puis le médecin ouvrit la cage thoracique à l'aide du costotome. La grosse pince se refermait avec un claquement sec à chaque côte sectionnée. La cage ouverte et déployée, Hamberlot joua des ciseaux et du scalpel avec dextérité. Il dégagea les restes des poumons et du cœur, qu'il disposa sur des plateaux, en vue de la pesée, de la dissection et du prélèvement d'échantillons destinés aux analyses de toxicologie. Il disséqua ensuite les voies aériennes principales et ne constata aucune obstruction.

Cela fait, il s'intéressa à l'appareil digestif et aux organes génitaux internes. Il réitéra les opérations précédentes, observa les restes *in situ*, formula des constats, puis il plongea à pleines mains dans la cavité abdominale, soulevant et dégageant les morceaux intacts, qui vinrent avec un bruit humide de botte qu'on décolle de la vase. Ensuite, il pratiqua la réclinaison des reliquats du côlon ascendant, de l'intestin grêle et du mésentère, pour libérer la loge pelvienne. Il ôta la vessie, examina l'utérus et le cul de sac vaginal antérieur. Vu qu'on avait toutes les raisons de suspecter une ou des agressions sexuelles, il joua encore des ciseaux et sortit le tout de la cavité abdominale, en un seul bloc, comme l'exigeait la procédure, l'utérus, les trompes, les ovaires, le vagin, le rectum et l'anus, du

moins ce qu'il en restait. Il plaça le tout sur un autre plateau, en vue d'examens complémentaires. Estorez effectuait à chaque étape ses prises de vue à verser au dossier. Cette partie du travail ne le perturbait presque plus. Il avait assisté à des dizaines d'autopsies et Hamberlot se montrait plein de tact et d'empathie, autant avec ses assistants qu'avec les cadavres. Mais là, les victimes avaient été si atrocement torturées qu'il sut que toutes ces images resteraient imprimées en lui. Dès sa sortie de la morgue, il irait prier pour le repos éternel de ces deux âmes à la chapelle de l'hôpital. Cela ne pourrait pas attendre.

Le travail sur le corps de la femme était achevé. Il la recoudrait après. Il manœuvra le chariot jusqu'aux réfrigérateurs alignés tout le long du mur de droite, ouvrit l'une des portes et y engouffra le plateau de la civière, qui coulissa le long des rails. Il referma la porte de la cellule réfrigérée, revint d'un pas décidé et enchaîna directement avec l'autopsie du nourrisson.

Radiche oublia un instant ses cogitations et observa attentivement. Il se demandait si le cadavre de l'enfant contenait lui aussi un message. Estorez, qui, jusque-là, avait évité de regarder les morceaux du petit corps, ne pouvait plus faire autrement. Mon Dieu ! Aide-moi ! Il se concentra tout entier sur la prise des photos et s'efforça de dresser une barrière mentale entre son cerveau et son œil. Il ne voulait pas laisser entrer cette image dans son

esprit, essayant de considérer la… le… cette… chose… oui… cette chose donc, comme un problème technique intrigant, et non comme une aberration capable de détruire son âme.

Zéro s'approcha pour mieux scruter l'abominable poupée. Les jambes étaient cousues à la place des bras, et inversement. De toute façon, le lardon avait forcément clamsé très vite. Alors cette recomposition du cadavre obéissait à *une autre logique* que celle du meurtre, tout comme l'ensemble de la scène de crime. Sans doute le tortionnaire avait-il charcuté et décapité l'enfant avant la femme, sous les yeux de cette dernière. Quelle meilleure torture imaginer, surtout s'il s'agissait de sa mère ? C'était un raffinement supplémentaire. Hamberlot commença à officier. Il sectionna les morceaux de cordelette qui reliaient les membres au tronc et en plaça quelques échantillons dans des tubes. Il plaça sur un plateau à part les jambes et les bras et il autopsia le torse, répétant à l'identique toutes les opérations effectuées sur la dépouille de l'adulte.

Au moment où le médecin allait ausculter les deux têtes, Zéro déclara tout de go qu'il décampait, à la surprise des deux hommes, arguant qu'une masse énorme de boulot l'attendait. Il demanda au légiste de lui envoyer son rapport d'autopsie dans les meilleurs délais. Ce dernier répondit qu'il aurait le dossier complet le lendemain à la première heure, dans sa boîte

mail. Estorez devança le capitaine et déclara qu'il lui envoyait les photos sitôt le travail terminé. Radiche approuva de la tête, s'éloigna des tables, ôta tous les survêtements de protection, qu'il jeta dans la poubelle à recyclage, et laissa le masque et les lunettes sur une paillasse. Il partit comme il était venu, sans saluer personne. Au bord du malaise, il suait à grosses gouttes glacées. Il était si blafard qu'on aurait pu imaginer qu'un macchabée tout de noir vêtu s'enfuyait de la morgue.

*CHAPITRE 58*

## LE HAVRE, HÔTEL DE POLICE DU BOULEVARD DE STRASBOURG

MERCREDI 5 AVRIL 2017, 10 H 23

Lartigan avait deux filles et un fils. L'une de ses filles avait dix-huit ans, l'autre treize. Son fils avait quinze ans. Ses mômes étaient tous les trois à l'âge des expérimentations et des conneries. À chaque fois qu'il croisait une ado à la dérive ou une petite frappe de dealer, il pensait à ses enfants. Parfois, l'affection qu'on leur donne ne les protège pas d'eux-mêmes.

Cette ordure de Radiche avait tapé juste, avant l'interrogatoire musclé de Dialo Mabaté : Lartigan avait perdu une nièce. Anne bénéficiait pourtant d'attention et d'amour de la part de ses deux parents. Mais de mauvaises rencontres en dérapages mal contrôlés, de nuits arrosées en soirées de camés, elle avait fini par sombrer dans l'héroïne. Elle avait tout pourtant. Elle était jolie et intelligente. Elle aimait ses parents qui le lui rendaient bien. Ça n'avait pas suffi, malheureusement. Il était exact qu'elle se fournissait à la Vallée Verte. C'était bien la came de Khaledzaoui qui l'avait tuée. Lartigan s'était promis d'éradiquer le réseau de Zakaria, d'en extirper la moindre radicelle.

C’était très exactement à ça qu’il pensait en contemplant avec une infinie consternation, sur son ordinateur, les photos prises le samedi précédent, dans une chambre de l’hôtel Mercure. Une gamine morte d’overdose avait été découverte dans la salle de bains.

Identité de la môme : Kyliana Madisson Alyzée Duval.

Âge : presque seize ans, à deux jours près.

Profession : prostituée.

Cause du décès : overdose de cocaïne.

Les films de surveillance de l’établissement étaient sans équivoque. La morpionne était cornaquée par deux salopards à son entrée à l’hôtel, les mêmes que l’on voyait se tirer à toute vitesse quatre heures plus tard, sans elle. Lartigan connaissait l’un d’eux : Rayan Lebourg, impliqué par ailleurs dans les affaires de stupéfiants de Zakaria.

La mère de Kyliana avait signalé la disparition de sa fille un mois auparavant. D’après ses dires, elle avait été embobinée par un type plus âgé qu’elle, dont elle était tombée éperdument amoureuse. Les enquêteurs n’avaient pas eu de mal à remonter les conversations sur Facebook et Instagram. Le type en question, c’était Brandon Marguillier, l’ordure à tête d’ange et au physique d’éphèbe, le proxénète en titre du réseau Khaledzaoui. Brandon séduisait ses victimes et les jetait

ensuite sur le marché du cul. Ce fumier droguait ses filles, mais lui ne touchait jamais à la came.

Lartigan et ses collègues de la brigade de l'OCRTEH, l'Office central de répression du trafic d'êtres humains, n'avaient eu aucune difficulté non plus à retrouver d'autres photos de Kyliana sur Vivastreet, très suggestives, assorties d'une annonce parfaitement hypocrite, mais dans les standards mensongers du site. *Jeune femme à la recherche de rencontres pour partager des instants passionnés.* Des instants passionnés… Les filles suçaient des zobs à la chaîne, prisonnières dans des chambres d'hôtel ou des appartements loués sur Airbnb. Ses collègues de l'OCRTEH étaient formels : la prostitution des adolescentes explosait, en particulier sur les réseaux sociaux. Depuis l'application de la loi Belkacem, le marchandage des corps s'était aggravé ; il était devenu plus pernicieux et plus violent. Et lui, Lartigan, en tant que chef du groupe des stups, n'était pas moins catégorique : il n'y avait jamais eu autant de came produite et consommée dans le monde. Tous les rapports allaient en ce sens. Les constats sur le terrain aussi. Le vice devenait galopant. Le navire prenait l'eau de partout.

Lartigan remit sa queue de cheval en place avec nervosité. Sur les gros plans du visage de Kyliana, il reconnaissait les symptômes d'une overdose de coke. Les pupilles dilatées au maximum, la laide convulsion des

traits due à l'infarctus. Les gars de la PTS avaient relevé de la poudre sur le carrelage et sur le visage de la gamine. Les traits révulsés de Kyliana s'étaient fixés en un rictus atroce. La bave et le sang avaient séché sur son visage diaphane de poupée. Pauvre gosse. Hamberlot avait bousculé son emploi du temps, comme il le faisait à chaque fois pour les victimes mineures. En bon médecin, il estimait que les familles ne devaient jamais souffrir d'une attente inconsidérée, en plus de la douleur de perdre un enfant. La mère de Kyliana, Sonia Duval, était effondrée. Célibataire aux revenus modestes, elle avait dû lutter contre tout, y compris contre sa fille rebelle. Kyliana ne supportait plus rien, ni la précarité matérielle, ni l'école, ni sa mère, ni ses copines. La petite chevrette n'avait pas écouté. Elle était allée gambader dans la montagne et le loup l'avait dévorée. Hamberlot avait bien sûr relevé de nombreuses abrasions vaginales et anales, ainsi que des traces de sperme.

Lartigan intégra l'intervention des membres de la brigade de l'OCRTEH dans son plan général d'arrestations. Il leur fournit tout ce qu'il avait sur Brandon Marguillier ; ils lui rendirent la pareille. Les informations une fois croisées, ils convinrent que la brigade de l'OCRTEH serrerait elle-même le maquereau, au moment même où Lartigan lancerait l'assaut contre les troupes de Khaledzaoui.

Ses collègues étaient retournés à leurs activités depuis une bonne demi-heure, mais Lartigan n'arrivait pas à détacher ses yeux des photos de Kyliana. Il le fallait bien pourtant. Il était attendu par le commissaire Martin pour finaliser les opérations de démantèlement du réseau Khaledzaoui. D'ailleurs, son téléphone vibra sur son bureau : c'était lui. Lartigan soupira et ferma le dossier d'autopsie, se demandant ce que ses filles étaient en train de faire.

La surprise le saisit quand il s'aperçut que Radiche se tenait sur le seuil de son bureau.

« Radiche.

— Lartigan, juste un mot. Le coup de filet est prévu pour quand précisément ? Nous avons un planning d'enfer avec tous les meurtres qui nous tombent dessus.

— Oui, je sais. On ne parle que de ça dans toute la baraque. La date de la descente à la Vallée Verte est arrêtée.

— Quand ?

— Note bien, que ton équipe s'y prépare. Dans quinze jours. Mercredi 19 avril à six heures tapantes. Soyez libres ce jour-là, surtout.

— On sera combien ?

— Martin s'est finalement bougé et tous les services impliqués descendront avec nous, y compris les

Douanes, plus le RAID et des gendarmes, en appoint. Les pandores sont royaux sur ce coup-là. Il faudra leur renvoyer l'ascenseur. Ça nous monte à une centaine de mecs.

— Pas mal. C'est noté. Tous mes hommes seront sur le pied de guerre.

— En attendant, est-ce que je peux reprendre un peu Mélodie dans mon équipe ?

— Négatif. On a trop de taf avec la folie du transformateur.

— OK. Je comprends. Je dois te laisser. Martin m'attend. »

Dossiers sous le bras, Lartigan quitta son bureau. Radiche repartit dans l'autre sens. Sitôt engagé dans le couloir perpendiculaire à celui de Lartigan, il fit demi-tour, risqua un coup d'œil et se précipita dans le bureau du chef des stups.

Il referma derrière lui, ficha une clé USB dans l'ordinateur et chercha dans les arborescences du disque dur. Là, tout le dossier Khaledzaoui. Il l'enregistra sur sa clé. Pendant le transfert, il prit des photos de la dernière version de l'organigramme affiché au tableau. Cela fait, il récupéra sa clé et ressortit à pas feutrés, ni vu ni connu.

*CHAPITRE 59*

## LE HAVRE, HÔTEL DE POLICE DU BOULEVARD DE STRASBOURG

MERCREDI 5 AVRIL 2017, 10 H 41

Encore sous le choc, Zéro se claquemura dans la salle de réunion où il était resté une bonne partie de la nuit précédente à potasser en vain les dossiers. Il avait donné l'ordre qu'on ne le dérange sous aucun prétexte. Une nuée de données nouvelles vibrionnaient dans ses méninges épuisées. Le site, les meurtres, la femme du transformateur, le Signe, Dragoljub. C'était comme avoir seulement une partie des pièces d'un puzzle complexe dont le motif global restait à définir.

En tout cas, sa perspicacité ne l'avait pas trompé. Cette impression de déjà-vu se justifiait désormais. Pourtant, elle lui demeurait encore à l'esprit, tenace. Elle n'était pas seulement liée au brassard. Il restait *quelque chose d'autre* à cerner. Il cogita jusqu'à la fin de la matinée. Il appela Moulin, avec un très vague espoir. Non, le Manufacturier n'avait pas renoué contact.

Il retourna dans les locaux de l'équipe. Tout le monde avait le nez rivé à son ordinateur. Les dossiers continuaient d'affluer des quatre coins de la France. Zéro s'installa à son bureau et alluma sa bécane. Il se

connecta à sa boîte professionnelle. Estorez avait bien envoyé les photos de l'autopsie. Il ouvrit le diaporama et positionna le curseur au moment où le légiste procédait à l'examen des deux têtes. Estorez avait aussi joint son rapport écrit, mais Zéro jugea vain de le lire.

Le Temps… C'était maintenant l'attente des résultats des analyses toxicologiques et des marqueurs ADN qui débutait. Et cette saloperie de ritournelle lancinante… *Cadeau, le Signe, Dragoljub.* Il faudrait plusieurs semaines pour avoir un retour de résultats probablement peu utiles à l'avancée de l'enquête. Le tueur n'était pas et n'avait jamais été identifié. Le lendemain à la première heure, il appellerait le procureur Kerbilian, pour savoir à quel juge revenait l'instruction. Il espérait que ce ne serait pas cette connasse de Vanessa Broussard. Cette bobo merdique bichonnait les pires raclures, léchant leurs écrouelles et leur cherchant sans cesse des circonstances atténuantes. Le jour où il quitterait la France, et visiblement ce jour ne tarderait plus, Radiche essaierait de supprimer d'une balle dans la tête cette fastidieuse pasionaria de la remise de peine.

Il revint en arrière dans le diaporama et sélectionna les photos du brassard. Qu'y décrypter d'autre, si ce n'était que quelqu'un l'avait découvert. Au bout de vingt-deux ans, bordel ! Et celui qui l'avait déniché ne réclamait pas justice, mais vengeance. Vu l'état des corps, il vaudrait mieux pour Radiche qu'il ne tombe pas

entre ses mains. Il entendit soudain en lui comme un tout petit bruit, très ténu, le bris d'une brindille sèche. Quelque chose naissait et se frayait très lentement un chemin dans le limon épais du non-dit. C'était encore de l'ordre du latent, mais ça germait en lui, ça s'élevait telle une bulle qui file des abysses vers la surface, se frayant une voie dans les ténèbres. La mise en ordre du chaos.

Ça venait, ça venait, ça venait… ce type se prenait pour un Oustachi. Et donc ? Et donc, il était peut-être croate. Qui les Oustachis tuaient-ils ? Des Serbes ! Le tueur savait qui il était. Ce fumier savait donc qu'il était serbe.

Radiche se raidit comme sous l'effet d'une décharge.

*Cadeau, Dragoljub. J'achèverai le Signe…*

Le Signe… quel Signe ?

Un Signe avec une majuscule.

Un Signe fait de sacrifices ?

Le Signe religieux des Serbes ?

Une croix ?

Oui ! Une croix, mais pas n'importe laquelle.

*La croix orthodoxe !*

À Fourques, le type avait été crucifié sur une croix *orthodoxe*.

Ça y était. La lumière l'inondait tout entier.

Bordel de Dieu !

Les noms !

Il ouvrit aussitôt la liste chronologique des assassinats, qu'ils avaient tous dressée en reclassant les dossiers au fil de leur arrivée. Des noms serbo-croates, pour la plupart, mais aussi des noms français, par exemple pour le nourrisson cramé dans sa poussette et la joggeuse démembrée : Théo Dylan Brandon Ducourtil et Dorotej Ilina Neda Bramard. Trois prénoms serbes et un nom français pour la femme. Confirmation : connexion au Service Central d'Identification Judiciaire. Nom de jeune fille de Dorotej Bramard : Dorotej Ivanović. Nom de jeune fille de la mère de Théo Ducourtil : Djoković. Deux patronymes serbes très courants.

Gardant sa trouvaille pour lui, Radiche effectua les vérifications toute la journée, même pour les noms dont les dossiers complets ne lui étaient pas encore parvenus. Soit ils étaient d'origine serbo-croate, soit ils cachaient un patronyme serbo-croate, pour les enfants ou les femmes mariées à un Français. Dans certains cas, l'origine serbo-croate remontait même aux grands-parents.

C'était ça, la clé.

Le Manufacturier était un tueur de Serbes !

Radiche ne s'en rendait pas compte, mais il martelait son bureau à grands coups de poing. Tous les membres de l'équipe le toisaient avec inquiétude.

Le Signe maintenant, la Croix *orthodoxe*. Dopé par sa découverte, son cerveau fonctionnait à toute carbure. Les brouillards de la fatigue se dissipaient. Il se connecta à Google Maps, sur l'onglet Coordonnées GPS. Il entra patiemment le nom des villes où les corps (ou morceaux de corps) avaient été retrouvés. Au bout d'une quinzaine de points placés, il avait compris.

Il avait trouvé le Signe !

Certains points étaient alignés sur deux lignes horizontales parallèles. Le premier axe transversal, le *titulus crucis*, en haut de la croix, très court, reliait Amiens, en Picardie, à la commune de Pontru, dans l'Aisne. Latitude d'Amiens et de Pontru : 49° 9′.

Le deuxième axe transversal de la croix, beaucoup plus grand, joignait Le Havre, en Seine-Maritime, à Montmédy, dans la Meuse. Latitude du Havre et de Montmédy : 49° 5′.

Le dernier axe transversal de la croix était incliné en biais vers la droite, à la mode russe ou serbe. Situé bien plus bas, dans le dernier tiers du montant, c'était la petite traverse sur laquelle reposaient les pieds de Jésus.

L'axe vertical de la Croix se déroulait sur la longitude 2° 77′, depuis Arras au nord, jusqu'à Fourques

au sud.

L'ensemble barrait la carte de France d'une immense croix orthodoxe.

Il releva ainsi les coordonnées GPS de chaque endroit où un corps avait été retrouvé, en degrés décimaux, puis en DMS (degrés, minutes, secondes). Ce travail de fourmi lui prit des heures. À chaque point, il indiquait l'identité de la victime. Il imprima la carte en deux exemplaires, avec tous les emplacements géolocalisés matérialisés en rouge. Parfois, il y avait deux jeux d'empreintes, parfois il n'y en avait qu'un. Pour les crimes les plus récents, il n'y en avait qu'un, comme Estorez l'avait déjà remarqué.

Synthèse des points sûrs et certains.

Conclusion n° 1 : son tueur « crucifiait » symboliquement des Serbes à l'échelle de la France. Il matérialisait leur calvaire en plaçant les dépouilles de façon à dessiner cette croix orthodoxe. C'était le Signe. Les meurtres qui ne correspondaient pas à la croix dataient tous d'avant 2006. Quelque chose avait changé à cette date.

Conclusion n° 2 : *Cadeau, Dragoljub*. Radiche occupait une place très particulière dans le dispositif global. Le tueur savait qui il était. Zéro pressentait qu'il était peut-être même *la cause* de ce massacre en forme de croix géante.

Conclusion n° 3 : il saisissait parfaitement l'envergure de l'assassin, mais il ne voyait pas comment ce dernier avait réussi à l'identifier. Ce mec était redoutable. Zéro devait avertir Zoran et les Rutsin très vite, car tout le business du clan en France pouvait fort bien être compromis.

Synthèse des points d'ombre.

Énigme n° 1 : comment ce mec l'avait-il retrouvé ?

Énigme n° 2 : le Signe avait une fin – *j'achèverai le Signe* – qui coïncidait sans doute avec la mort de Radiche – *avec la tête du dernier des Lions.* D'accord, mais où était cette fin ?

Énigme n° 3 : la femme et le gosse du transformateur étaient un *cadeau* pour Dragoljub, mais qui étaient-ils ?

Zéro n'aimait pas se l'avouer, mais une frayeur sourde lui lestait l'estomac. Après l'excitation de la découverte, l'épuisement reprenait ses droits. Éreinté, il se frictionna le visage. Il jeta un œil par la fenêtre. L'exceptionnel beau temps des derniers jours n'était plus qu'un souvenir lointain : une petite pluie bien normande bavait aux vitres. Il était déjà dix-neuf heures trente. Il décrocha son téléphone et demanda au commissaire Martin de les rejoindre. Tout le monde leva la tête, aux aguets. Quelques minutes plus tard, il commença son exposé devant son équipe médusée. Il dissimula tout du message trouvé sur La Pietà et se contenta de dire qu'il

avait été frappé par la récurrence d'un certain nombre de patronymes très similaires.

« C'est presque par hasard que j'ai découvert ceci. »

Et il agrafa les deux cartes sur le tableau en liège derrière son bureau.

Martin roulait des yeux hallucinés, tellement ce que lui racontait Zéro le stupéfiait. Le grand chauve avait une mine de déterré. Des cernes noirs enfonçaient ses iris dans deux puits d'ombre. Il égrenait la liste de noms d'une voix sépulcrale, dans l'ordre chronologique, qu'il assortissait des toponymes, les désignant du doigt au fur et à mesure sur les cartes. Il précisa au commissaire que bien des victimes avaient été enlevées et déplacées, ce qui excluait toute coïncidence. Il exposa sa théorie : un tueur en série qui s'en prendrait uniquement à des Serbes.

« C'est encore sous réserve que les dossiers manquants correspondent à ce profil. Mais le contraire serait étonnant. »

Martin hochait la tête, incrédule tout de même.

« Et le message, sur le brassard de la femme dans le transformateur ? »

Merde ! Estorez avait aussi envoyé son rapport à Martin. Radiche resta de marbre.

« Aucune idée pour le moment. On y travaille. »

Zéro n’alla pas plus loin. Tant que personne ne comprendrait les sous-entendus du message, il lui resterait une marge de manœuvre et quelques coups d’avance. Pour personne, il n’était encore Dragoljub. Juste un flic asocial assez doué.

« La suite, capitaine ?

— Dans l’immédiat, nous continuons la collecte de toutes les affaires pour lesquelles les empreintes du tueur concordent. Ensuite, il nous faudra nous armer de patience pour l’identification de la femme et de l’enfant, si elle n’est pas enregistrée sur l’un des quelconques fichiers, FNAEG ou autres, en tout cas. »

Martin opina et se retira.

« Je vous laisse travailler. »

Après le départ de Martin, chacun put vérifier l’exactitude de la théorie de Radiche. Mélodie avait reçu trois nouvelles réponses. Elle en avertit Zéro.

« Vous me vérifiez tout de suite les patronymes et les coordonnées des endroits où les corps ont été découverts, en DD, Degrés Décimaux. Dès que c’est fait, vous me les placez sur les deux cartes épinglées derrière moi. Mêmes consignes pour les autres. »

Elle hocha la tête. Les membres d’un quinquagénaire avaient été dispersés dans un champ à la sortie de Beaumont-en-Argonne : 49° 5′ de latitude et 5° 4′ de longitude. Le grand-père émasculé et décapité avait été

retrouvé à la Cassagnole, entre Aurillac et Chaudes-Aigues : 2° 77′ de longitude. La femme étranglée avait été larguée dans une benne à ordures, tout près de Compiègne, à Jaux : 49° 5′ de latitude et 2° 77′ de longitude. Elle nota les indications sur un Post-it et se leva. Elle allait devoir se positionner derrière Radiche, dos à lui, et elle n'aimait pas ça. Tout le monde observait la manœuvre. Ça correspondait parfaitement.

« Et les noms ?

— Karabatić pour l'homme, les Sakić pour le couple et la femme s'appelait Duhameau, mais le nom de son grand-père maternel était Draković. Vous avez donc parfaitement raison, capitaine. »

Des dossiers reçus dans la journée par Darugot, Bilitrandi, Vestu et Canterel ne correspondirent pas tous. Certains étaient hors de la croix.

« Vérifiez-moi le nombre des empreintes relevées sur ces scènes de crime. Tout de suite.

— Comment ça ?

— Je suis sûr que les crimes qui s'inscrivent dans le dessin de la croix sont ceux pour lesquels il n'y a que les empreintes d'un seul et même tueur et qu'ils datent tous au moins de 2006. Pour ceux d'avant 2006, vous aurez deux jeux d'empreintes et certains seront en dehors de la croix. »

L’équipe se pencha sur la question. C’était exact une fois encore. Toutes les scènes de crimes sur lesquelles on n’avait relevé que les empreintes d’un seul tueur étaient placées sur le Signe et tous ces crimes remontaient au plus à 2006, le plus ancien étant pour le moment celui de la femme retrouvée dans la benne à ordures à Jaux. Les scènes pour lesquelles on avait les empreintes de deux tueurs étaient toutes antérieures à 2006 et elles ne se situaient pas toutes sur le symbole religieux. Une fois encore, Zéro avait vu juste. Il y avait donc eu au moins deux grandes périodes dans la vie du tueur de Serbes. L’une quand il opérait avec un complice, l’autre, quand il travaillait seul.

Mélodie Lavoisier, à son corps défendant, ne put s’empêcher d’admirer cet homme qu’elle détestait tant. Ce monstre à sang froid était aussi brillant que féroce.

La pendule indiquait presque vingt et une heures. Ce n’était pas fini, mais Radiche avait de nouveau besoin d’être seul. Il renvoya les membres de la section dans leurs pénates. Il était au bord de l’épuisement, mais il peaufina ses trouvailles de la journée, fit une copie de toutes les pièces utiles et se constitua un dossier réservé à lui seul, qu’il enregistra sur sa clé USB personnelle. Il ne l’envoya ni au commissaire ni à Kerbilian. Cela fait, il quitta les locaux. Hébété, il se cala dans un angle de la cage d’ascenseur. L’épuisement lui broyait les reins.

Dans la voiture, il dégaina son Glock, le chambra et le posa dans le vide-poche. En dépit de sa fatigue, il effectua un circuit de sécurité avant de rentrer chez lui, jetant des coups d'œil suspicieux dans les rétroviseurs.

Arrivé au rez-de-chaussée, il ordonna à la centrale domotique de fermer tous les volets roulants. Le ronronnement des moteurs partit de toutes les pièces à la fois. Il monta dans sa chambre, ne se déshabilla pas ; gardant même ses chaussures, il plongea en travers du lit. Il posa son Glock à côté de lui et sombra dans un sommeil sans fond.

*CHAPITRE 60*

## BELGRADE, QUARTIER DE SENJAK

MERCREDI 5 AVRIL 2017, 18 H 30

Cane rejoignit chez elle l'ancienne secrétaire d'ambassade, dans le quartier de Senjak. Ironie du sort, après avoir sillonné la Serbie dans tous les sens, l'inspecteur découvrirait peut-être une solution non loin de la clinique où Irena suivait son traitement. Après qu'il eut traversé un jardin coquet, une femme d'une grande classe l'invita à entrer dans un salon cossu. Malina Bilić avait dépassé les soixante ans, mais elle était droite comme un i, mince, presque aussi grande que Cane. Ses cheveux argentés coiffés en une stricte queue de cheval accrochaient la lumière du soir. Vêtue d'un pantalon tailleur et d'un col roulé en cachemire, discrètement maquillée, Malina incarnait le raffinement absolu. Plus jeune, elle avait été très certainement magnifique. D'un geste sûr, elle indiqua un fauteuil au jeune homme et lui servit un thé sur la table basse.

« Alors, monsieur…

— Staković, inspecteur Cane Staković.

— C'est cela. En quoi puis-je vous être utile ?

— Paris, 1995-1996, Radomir et Aleksandar Barakodić. »

Une très nette contrariété obombra le visage de l'élégante sexagénaire. Elle pinça les lèvres.

« Eh bien ? Que souhaitez-vous savoir ?

— Commençons par le père, voulez-vous ? Quel genre d'homme était-ce ? »

La mine de Malina s'assombrit encore.

« Inspecteur, si j'accepte de vous répondre, c'est parce que j'ai de bonnes raisons de le faire…

— Que voulez-vous dire, Malina ?

— Radomir Barakodić était une ordure finie ! Avec le personnel féminin, il était plus qu'*entreprenant*, si vous saisissez ce que je veux vous faire entendre par là. »

Malina était saisie de fureur. La pureté de ses traits se brouilla d'un coup. Son visage perdit toute sa clarté, telle l'eau d'une fontaine souillée par une motte de terre. Sa distinction naturelle céda la place à une expression haineuse.

« Ce fils de pute était un harceleur sexuel notoire. Nous y sommes toutes passées, des femmes de ménage au personnel diplomatique. Vous pensez bien qu'il ne nous était guère possible de nous plaindre sous l'ère Milošević. Des femmes agressées à l'ambassade, quelle importance ? Il m'a prise sur mon bureau, avec la

dernière brutalité. Ses mains fouillaient partout sous mes vêtements, puis il m'a retournée, a retroussé ma robe et… et si nous avions dit quoi que ce soit, le service de la Sécurité se serait occupé de nous et de nos familles. C'était un prédateur sexuel, sans cesse affamé. Et comme si ça ne suffisait pas, monsieur le diplomate recourait au service de jeunes prostituées. Très jeunes, quant à elles. De plus en plus jeunes même, à mesure qu'il vieillissait. »

L'enthousiasme de Cane en fut douché. Il s'excusa de raviver de si pénibles souvenirs.

« Au contraire, inspecteur. Je suis enchantée de vous aider. Tout ce qui peut nuire à la réputation de cette vermine m'intéresse. Je sais qu'il est mort, mais je peux encore cracher sur sa tombe. Je suppose que ses relations puissantes ne s'occuperont plus de moi, maintenant qu'il ne peut plus rien avouer.

— À savoir ? Quelles étaient les relations professionnelles de Radomir, hormis le personnel d'ambassade ?

— Des caciques du système, avec tout ce que cela implique : il y avait des politiciens, des militaires, des paramilitaires, des criminels. Parfois, il s'agissait des mêmes.

— Vous pensez qu'il y a pu y avoir des trafics ou ce genre de choses ?

— Vous plaisantez ? Les truands avaient des rendez-vous avec Radomir et son fils dans son bureau, des trafiquants de drogue notoires ou des mafieux.

— Des noms, peut-être ?

— Les frères Rutsin, Zoran Todoković, et d'autres encore. Radomir ouvrait des comptes en son nom et au nom de tous ses employés, sur lesquels transitaient des sommes venues de Serbie, qu'il reversait ensuite sur d'autres comptes à l'étranger. L'argent était à la fois exfiltré de Serbie et nettoyé. Le sale argent de la guerre et de son ignoble cortège d'horreurs. Radomir effectuait aussi de nombreux achats d'art et d'immobilier en France.

— Vous pourriez me mettre tout ceci par écrit ?

— Sans problème… Et maintenant, la question ! Êtes-vous à vendre, inspecteur ? »

Malina le regardait avec une intensité particulière. Cane, d'abord surpris, soutenait son regard inquisiteur et froid. Il répondit calmement.

« Non.

— Très bien. Vous êtes donc en grand danger. Je reviens. »

Elle se leva et disparut. Il l'entendit gravir des escaliers, puis les redescendre au bout de deux minutes. De retour devant lui, elle lui attrapa la main droite et la

retourna. Elle ouvrit la sienne à son tour. Au bout de ses doigts graciles se balançait une petite médaille en argent. Le médaillon se posa au creux de la paume de Cane et la chaîne s'y lova. Malina referma doucement les doigts de Cane sur le bijou, avec prévenance et tendresse.

« Que…

— C'est ma médaille de saint Georges, un bien modeste rempart, je vous le concède. Mais je tiens à ce que ce soit quelqu'un de bien qui la porte. C'est un cadeau sincère, inspecteur. Prenez-la sans discuter, je vous prie. »

Le jeune flic comprit qu'il serait notoirement indélicat de refuser le bijou. Il empocha le collier et la remercia. Elle sourit un peu.

« Je vais rédiger un dossier sur ces années aux côtés de Radomir. J'y joindrai toutes les paperasses que j'ai gardées et qui pourraient vous servir. Je vous contacterai quand ce sera prêt…

— Pardonnez mon impolitesse, Malina, mais je n'ai pas fini. À vrai dire, le fils m'intéresse autant que le père, sinon plus.

— Dites-moi.

— Aleksandar Barakodić accompagnait-il son père en décembre 95, lorsque ce dernier est arrivé à l'ambassade ?

— Absolument. Radomir Barakodić était venu avec son fils.

— Aleksandar et son père avaient de la famille, je crois ?

— Oui, Radomir avait aussi une fille de Marthe de Larmoise, la Française dont il a divorcé en avril 96, avec laquelle il était marié depuis vingt-cinq ans. Relation de cause à effet, je n'en sais rien, mais toujours est-il qu'il m'a attaquée une première fois en mai 96, peu après le prononcé du divorce. Elles vivaient en France, à Rambouillet, à ce moment-là.

— Comment savez-vous tout cela ?

— C'est très simple. Radomir m'a fait toutes ces confidences, entre deux courriers à taper, le soir, et il pensait sans doute que cela nous avait rendus plus intimes. Il a été très agacé que je pleure, quand il a retiré son pénis de mon corps, après avoir fait son affaire. Il m'a traitée de dinde et m'a giflée. »

Le visage ténébreux de son interlocutrice était devenu de marbre. Elle aurait eu un flingue en main qu'elle n'aurait pas paru plus féroce. L'inspecteur enchaîna, afin de ne pas s'appesantir outre mesure sur le traumatisme subi par Malina.

« Aleksandar était-il blessé lorsqu'il est arrivé avec son père ?

— Oui. D'ailleurs, il a dû être hospitalisé en janvier 96, à l'hôpital américain de Neuilly, pour une opération en urgence.

— Ah ?

— Une complication semblait s'être produite. Il a été admis à l'hôpital, pour y être à nouveau opéré.

— Très intéressant ! Comment se comportait-il ?

— Il était glacial et détestable. Le personnel subalterne n'existait pas à ses yeux. Personne, à vrai dire, hormis son père et ses amis.

— Il vivait à l'ambassade ?

— Oui. Il y est resté jusqu'en 1999, avant de quitter le logement de l'ambassade pour un studio dans Paris.

— À quoi occupait-il son temps ?

— Il étudiait le droit, à la faculté Panthéon-Assas.

— Merveilleux ! Vous n'avez pas idée du secours que vous m'apportez. À quoi se destinait-il, le savez-vous ?

— Oh oui ! Il préparait le concours d'officier de police.

— Comment ! Vous êtes vraiment sûre de cette information ?

— Je suis formelle. Je peux même vous dire qu'Aleksandar a réussi son concours d'entrée dans la police en 2001. C'était juste avant que je ne quitte la

France. Milošević n'était plus au pouvoir et une bonne partie du personnel a été renouvelée à cette époque.

— Mais comment un Serbe pouvait-il passer un concours de police en France ? C'est imposs…

— Je vous arrête, inspecteur. Aleksandar Barakodić était franco-serbe avant 1996, puisque né d'une mère française. Il a été naturalisé en juin 1996. En même temps que la naturalisation, il a obtenu de pouvoir changer de nom. Il est donc français à part entière depuis cette date. »

Cane ne se tenait plus d'excitation.

« Et ce nom ?

— Radiche. Vladimir Radiche. »

*CHAPITRE 61*

## LE HAVRE, ROUTE DU CAP À SAINTE-ADRESSE

JEUDI 6 AVRIL 2017, 5 H 00

Quand le réveil sonna à cinq heures, il lui sembla s'extraire d'un puits de mine. Il devait absolument se secouer et reprendre la main à tout point de vue. Il procéda donc à son rituel matinal, embrassant la petite icône trônant sur sa table de chevet. De la taille d'une carte à jouer, l'idole représentait un saint Sava hiératique auréolé, sur fond d'or. C'était une merveille de l'art orthodoxe du Moyen Âge, fruit de l'une des nombreuses rapines de Radomir. Radiche posa l'image du père de l'église orthodoxe serbe sur son front, descendit au sternum, passa par l'épaule droite, puis par la gauche, et reposa l'image du saint sur la table de chevet, à côté d'une icône de saint Georges, dont il se saisit. Lui aussi sur fond d'or, un chevalier à la figure allongée et inexpressive terrassait de sa lance de chevalier un dragon noir.

Zéro récita la prière calmement, l'icône contre le cœur.

« Ô grand saint Georges, vous qui êtes dans la joie et comblé de gloire près de notre Seigneur Jésus, regardez-moi, qui suis menacé par un ennemi malveillant et

jaloux, accordez-moi d'intercéder auprès du Tout-Puissant afin qu'il affermisse ma foi, et qu'alors il permette à mon âme de s'abstraire et de se fondre dans la volonté profonde du Seigneur, et me permette de trouver ainsi une issue lumineuse à cet envahissement destructeur. Ô grand saint Georges, je me jette à vos pieds, afin que vous puissiez m'accompagner sur le sentier tortueux de la lutte. Que le choix de la grandeur spirituelle s'éveille en moi, pour que je n'accepte pas de me laisser détruire par la menace et la volonté de nuire. Ô grand saint Georges, faites que je sois renouvelé dans la vibration de mon âme sur le chemin de la sainteté véritable. Faites que j'accède à la juste issue de mon combat, je vous remercie, ô grand saint Georges de bien vouloir intercéder pour moi auprès du grand saint Michel et de ses légions, auprès de notre Seigneur Jésus-Christ, sauvegarde suprême de la justice divine. Amen. »

Radiche accomplissait un rituel guerrier.

Il se releva, embrassa l'icône et la replaça sur la table de chevet, à côté de saint Sava. Trois portraits 15 × 30 encadrés avec soin dominaient les deux images pieuses : Slobodan Milošević, Radovan Karadzić et Ratko Mladić, les trois plus grands leaders nationalistes serbes, surveillaient du coin de l'œil les deux saints.

Cela fait, il se rendit dans la penderie. Il abandonna ses vêtements de la veille et enfila un jogging et ses baskets. Il gagna la salle de sport qui jouxtait sa

chambre. Son corps et ses sens devaient absolument rester en éveil. Il travailla ses gammes de boxe au sac pendant quarante minutes. Les vingt dernières minutes, il balança tout ce qu'il avait, gueulant à chaque *low-kick* ou *middle* en fin de combo. Il termina par des pompes et des abdominaux, jusqu'à l'épuisement total, les muscles brûlants et les tibias encore endoloris par les frappes. Il s'étira longuement, puis il se rendit à la salle de bains. Il ôta ses frusques imbibées de sueur. Il ouvrit le premier tiroir sous le lavabo. Savonnettes, gants de toilette, mousse à raser, Glock 19 chambré, rasoirs, deux grenades, après-rasage et déodorant. Radiche se badigeonna de mousse onctueuse. Il se rasa le menton, puis le crâne, dont la peau lustrée brillait dans les profondeurs de la glace. Il plongea un moment les yeux dans ceux de son *alter ego*. Cet exercice le laissait toujours perplexe. Ne reconnaissant jamais vraiment tout à fait l'homme qui le toisait, ce grand chauve aux traits marqués et au nez busqué, il devait chaque fois effectuer un effort conscient, pour formuler cette évidence : *c'est moi.* Il était toujours un peu étranger à lui-même comme aux autres. Ses doigts palpèrent machinalement les cicatrices qui constellaient son torse, ses épaules et ses bras.

Quatre étoiles fibreuses et épaisses barraient sa poitrine, dessinant un collier, de l'épaule droite à l'épaule gauche. Il avait vraiment eu un coup de bol

inouï. Une salve de pistolet semi-automatique l'avait transpercé, sans toucher aucun organe vital ni la colonne vertébrale. Il était resté hospitalisé plusieurs mois en Yougoslavie, le temps pour les côtes, la scapula et la clavicule gauches de se remettre. Mais il avait dû être réopéré en France, en janvier 96. Ses bras avaient juste un peu perdu en extension verticale dans l'affaire ; il s'en était vraiment bien tiré. Et il aimait l'idée que la mort l'ait caressé de si près. Il avait senti son souffle tiède dans sa bouche ; sa langue vicieuse s'était entortillée à la sienne, mais ce baiser létal ne l'avait pas emporté. Il appartenait à un club de privilégiés. La dernière image qu'il avait enregistrée juste avant de s'évanouir lui revenait tout le temps : des rais de soleil, multipliés et réfractés, perçant les frondaisons majestueuses d'un chêne, sur fond de ciel bleu. Il avait l'impression de reposer sur le dos, dans une eau tiède et dorée. Cette image n'avait rien de terrifiant. C'était magnifique et paisible.

C'était le 5 août 1995, par une après-midi torride, près du hameau de Ljubač, aux environs de la ville de Knin, la capitale autoproclamée de l'éphémère République serbe de Krajina, à l'est de la Croatie. La veille, les troupes croates avaient lancé l'*Operacija Oluja* – l'Opération Tempête –, pour reprendre toute la Krajina aux Serbes de Croatie. Radiche s'appelait alors Dragoljub. Lui et sa bande de paramilitaires, Les Lions

de Serbie, opéraient dans la campagne, sur les plateaux surplombant Knin, tant pour couvrir la retraite des civils serbes que pour ralentir les militaires croates et massacrer des civils. Tout comme eux, les hommes d'Ante Gotovina, le général de division croate, semaient la terreur sur leur chemin, et Dragoljub enrageait littéralement de voir les armées de ce fumier de Franjo Tudjman – le président croate, un enfoiré d'Oustachi lui aussi –, reprendre un à un les villages conquis par les Serbes, avec l'appui des services américains et la bienveillance des Européens.

Mais dans quelque camp que l'on se trouvât, c'était partout la même désolation. Des villages entiers détruits. Des filles et des femmes baisées sous les yeux des maris, des pères, des enfants. Des tortures. Une femme nue clouée à une porte de grange, bien vivante, les seins tranchés, une tête d'homme à ses pieds, les organes génitaux enfoncés dans la bouche. Par mégarde, Radiche et ses Lions avaient même exécuté une famille serbe. À vrai dire, à part la religion, rien ne les distinguait vraiment des Croates. Rien. Absolument rien. La même langue, ou presque. Les mêmes vêtements. La même misère. La même terreur. Et, plus honnêtement encore, il n'en avait plus rien à foutre à ce stade du conflit. En quatre années de guerre civile, il était allé au-delà de toutes les horreurs imaginables, au-delà de tout ce qu'un homme peut accomplir. Arrivé à un certain point, les

monstruosités vous indiffèrent. Cela devient une routine, le massacre à la chaîne, un ennuyeux travail de bureau. On s'en blase, et il faut descendre de plus en plus profond, au cœur de la barbarie, pour rester émoustillé. Il avait largement dépassé ce stade. Lui aussi, il avait torturé tout ce qui pouvait l'être, y compris des enfants et des vieilles. Cette famille serbe ne représentait qu'un dégât collatéral, tout au plus. Et ses soudards avaient de toute façon besoin de tirer leur crampe, sinon ils devenaient ingérables.

Parvenus aux environs de Ljubač, ils tombèrent dans une embuscade. Au détour d'un bosquet, des paramilitaires croates avaient fait feu sur leur groupe. C'était parti dans tous les sens. Pavl avait eu la tête arrachée par une rafale, tandis qu'il était lui-même fauché de quatre balles dans le dos. Coup de chance, il s'était fait tirer dessus au pistolet, et pas à la kalach. Il avait vrillé et s'était étalé sur le dos, totalement K.O. Les autres n'avaient pas eu le temps de se mettre à couvert. Le bruit des tirs était si lointain, si irréel, comme de petites bulles de champagne crevant à la surface… Des cris lui parvenaient, mais étrangement déformés, et voilés, eux aussi, comme derrière un épais mur de coton. Il reconnaissait la voix d'Antonije, vaporeuse et amortie ; il devait pourtant gueuler comme un pourceau à l'abattoir – « Ma jambe ! Ma jambe ! Ma jambe ! » –, juste avant de se taire brutalement. Les tirs avaient

gagné en intensité, puis tout s'était arrêté d'un coup. Voilà. Il allait mourir comme ça, avec cette image superbe – les rayons de soleil transperçant les frondaisons du chêne, en flèches de feu divines –, saisie entre ses paupières quasi closes, et il s'éteindrait avec elle, quand le noir se ferait en lui. Il n'avait pas mal. Ses vêtements collaient à sa peau, détrempés de sang. Ses yeux se fermèrent et il sombra.

Mais non, finalement, il n'était pas mort. Il s'était réveillé et avait perdu connaissance à plusieurs reprises, à chaque fois à des endroits différents, des visages inconnus penchés sur lui, aux bouches immenses déversant d'incompréhensibles voyelles, énormes et contrefaites. Il avait vraiment recouvré ses esprits quelques heures plus tard, dans une chambre d'hôpital qu'il partageait avec Antonije, à l'hôpital de Knin. C'était la douleur, atroce cette fois, qui l'avait sorti des limbes. On l'avait déjà opéré apparemment. Le goutte-à-goutte dispensait une trop rare morphine. Des épées chauffées au rouge le traversaient de part en part. Son père était venu le chercher en hélicoptère le lendemain matin, avec l'énorme Stacimir, son garde du corps, qui avait liquidé Antonije, pour effacer la dernière trace des Lions de Serbie. La guerre était finie.

Radiche pivota les hanches et contempla dans le miroir les quatre orifices d'entrée des balles dans son

dos. Il se remit de face et scruta les trous de sortie, deux fois plus grands. Les boursouflures toutes blanchâtres ressortaient bien sur sa peau. Il en caressa une du bout des doigts, la pressant pour en éprouver l'élasticité. Il se sourit dans le miroir. La Mort l'avait repoussé. Et il était largement décidé à ce que ça dure.

Il s'habilla et sortit les sacs de voyage de la penderie. Dans le premier, il resserra tous ses vêtements. Il se rendit dans la chambre. En face du lit, la grande toile abstraite de son ami le peintre Miloš ornait le mur et dissimulait le coffre.

Radiche décrocha la toile peinte aux couleurs du drapeau serbe et la posa au sol ; il tapa d'abord le code sur le clavier, puis il s'identifia en prononçant le sésame : « Velika Srbija ». *Grande Serbie.* Tous les pênes de métal claquèrent. Zéro ouvrit la lourde porte. Dans le plus grand des sacs, il fourra toutes les armes de poing, les fusils d'assaut et les grenades. Il glissa une grenade dans chacune de ses poches de blouson.

Cela fait, il ouvrit ensuite les tiroirs blindés de la partie droite. Du premier, il tira toutes les enveloppes bourrées d'argent : c'était tout le fric que ses putes yougoslaves du quartier Saint-François lui rapportaient. Ces esclaves ne le connaissaient que sous son identité de maquereau impitoyable : Gojko. Tout ce magot revenait à Zoran « Beli Medved » Todoković, l'Ours Blanc. Il s'empara ensuite des passeports et des documents

compromettant bon nombre de nationalistes serbes repentis, au cas où il leur viendrait la mauvaise idée de parler de lui. Il plia la liste de numéros de téléphone codés, tous les contacts sur lesquels il pouvait compter en dehors du clan – tueurs, trafiquants, proxénètes, militaires, paramilitaires, mercenaires –, et la rangea dans sa poche intérieure. Il garda sur lui deux passeports. Il balança dans le sac les dizaines de portables prépayés et les cartes SIM jamais utilisées. Il en garda trois sur lui. Il rafla enfin les diamants volés au vieux diamantaire croate et songea à sa fille ouverte en deux, suppliant qu'on lui donne à boire, les intestins répandus sur le plancher.

Il termina en prenant toutes les clés des planques du clan au Havre. Il fallait se dépêcher d'entreposer la totalité des armes au pavillon n° 1.

Sa razzia achevée, il referma la porte et remit le tableau en place. La porte du coffre disparut derrière la grande toile de deux mètres sur deux.

« Salut, Miloš, merci pour tout ! »

Zéro reprit sur la table basse les icônes de saint Sava et de saint Georges, qui rejoignirent les grenades au fond de ses poches, et il descendit au garage. Il opta pour le Range Rover Sentinel : une bagnole blindée ne serait peut-être pas de trop. Il rangea les sacs dans le coffre et s'installa au volant.

Il se rendit à la planque n° 1, un pavillon discret tout près de Harfleur, non loin de la cité de la Vallée Verte. Il effectua deux fois le tour du pâté de maisons ; la paranoïa aiguisait ses sens. Il se gara dans une rue parallèle et se rendit à pied au pavillon, le sac d'armes sur le dos. Il se dépêcha de l'entreposer au sous-sol et repartit pour le commissariat. Il avait une dernière chose à accomplir avant de se rendre à Paris.

*CHAPITRE 62*

## NEUILLY-SUR-SEINE, 63 BOULEVARD VICTOR HUGO

JEUDI 6 AVRIL 2017, 8 H 00

Antoine Barbussel avait peiné à comprendre le coup de fil de Cane tellement ce dernier était fébrile : il fallait bien admettre que la découverte qu'il avait faite à Belgrade chez Malina Bilić était explosive, aussi instable et dangereuse que de la nitroglycérine. Dragoljub Brebulavić, Aleksandar Barakodić et Vladimir Radiche n'étaient qu'un seul et même homme. La grenade dégoupillée, c'était l'activité de ce sinistre salopard de Vladimir Radiche. Barbussel avait encore du mal à y croire. Le criminel de guerre officiait à la SRPJ de Rouen, antenne du Havre, comme capitaine de police. Tout en prenant des notes, il avait griffonné sur son calepin le nom d'Aleksandar. Machinalement, il avait biffé les première et troisième syllabes du patronyme Barakodić. Il restait Radie, soit Radiche.

Cane contacta Maria Dolgasi juste après Barbussel. L'effet produit par ses révélations sur la juge ne fut pas moindre que sur le gendarme.

Le pandore et la juge s'étaient téléphoné juste après le double coup de fil de leur collègue serbe. La

magistrate faxa aussitôt à Barbussel une commission rogatoire, pour qu'il puisse saisir les dossiers médicaux d'Aleksandar à l'hôpital américain de Neuilly. Le gendarme lui indiqua qu'il se rendrait juste après chez Marthe de Larmoise. Il ajouta aussi que l'Inspection générale de la Police nationale devait être avertie de la situation.

« Il n'est pas question que nous gardions ce scandale sous le boisseau. Il est impératif que la police des polices soit mise dans la boucle.

— Ils risquent de demander qu'on vous dessaisisse de l'enquête, pour la reprendre à leur compte.

— Ce n'est pas impossible en effet. Je me mets à leur place. Si Radiche était gendarme, je voudrais m'en occuper moi-même.

— Je vais faire le nécessaire, dans ce cas. Je m'en occupe demain dans la journée. J'aimerais juste qu'avant vous puissiez me confirmer que Vladimir Radiche est bien Aleksandar. Vous, pas un autre.

— Entendu, Maria. Je file à Neuilly. »

Le gendarme se rendit à l'hôpital américain de Neuilly. La perquisition ne fut qu'une formalité. Les médecins avaient fort heureusement conservé les dossiers d'Aleksandar, alors que la période légale de vingt ans avait été dépassée d'un an. Le sous-directeur joua à fond le jeu des questions-réponses.

« C’est la politique de l’établissement, dès lors que les soins concernent un homme influent ou sa famille. C’était le cas de Radomir Barakodić.

— Vous avez gardé des factures ou des notes de frais ?

— Nous avons tout gardé.

— Je saisis l’ensemble du dossier.

— Aucun souci. »

Le sous-directeur appuya sur une touche de son téléphone, qu’il laissa en mode haut-parleur.

« Candice, pourriez-vous ressortir le dossier du patient Aleksandar Barakodić ? Il a été soigné chez nous en janvier 1996.

— Certainement. Dès que je l’ai, je vous l’apporte.

— Merci. »

Le sous-directeur prépara un café au capitaine Barbussel, puis le gendarme et son hôte patientèrent en silence. Au bout d’une dizaine de minutes, la secrétaire médicale apporta le dossier.

« Voilà.

— Merci Candice.

— Autre chose ?

— Non, vous pouvez nous laisser. »

La secrétaire fila sans tarder. Il y eut un moment d'atermoiement quand la porte se referma : par courtoisie, Barbussel attendait que le sous-directeur lui permette de consulter le dossier, mais ce dernier ne manifestait aucun signe en ce sens. Le gendarme se lança finalement.

« Puis-je ?

— Bien sûr. Vous êtes là pour cela, il me semble. »

Barbussel observa une seconde ce haut cadre administratif pince-sans-rire, les lèvres dissimulées par ses mains jointes.

L'évidence lui sauta aux yeux. Les photos saisies à l'hôpital de Vračar par Cane et celles de l'hôpital de Neuilly concordaient en tout point. Barbussel avait l'habitude de décrypter des dossiers médicaux. C'était un exercice assez routinier lors des enquêtes de terrain sur les crimes de guerre. Pour étayer son opinion, il demanda quand même au sous-directeur de faire venir un chirurgien du service de traumatologie. Un gaillard taillé comme un rugbyman entra dans la pièce. Barbussel avait allumé son ordinateur portable et ouvert les fichiers des photos prises à Vračar. Leur regard allait de l'ordinateur au dossier de l'hôpital.

« Votre avis ?

— Aucun doute possible. Ce sont les mêmes blessures, bien que le stade de cicatrisation soit un peu

plus avancé sur celles de janvier 1996. C'est une évidence. N'importe quel médecin vous le confirmera. »

Le rugbyman retourna vaquer à ses traumas. Barbussel se renversa d'aise dans son siège et lut les commentaires des praticiens de 1996. Les descriptifs des blessures du torse et du dos confortaient ses conclusions ; les quatre blessures en étoile étaient les mêmes. Barbussel avait désormais la preuve formelle que le milicien Dragoljub Brebulavić s'appelait en réalité Aleksandar Barakodić. Il avait été réopéré en France suite à une grave infection à l'épaule gauche. Un éclat de balle avait voyagé et s'était niché sous l'acromion.

Il fit un crochet par l'île de la Cité et fonça jusqu'au bureau de Maria Dolgasi, afin de lui remettre le dossier immédiatement. La juge contacta aussitôt Cane, qui était suspendu à son téléphone depuis le début de la matinée.

En lisant le texto de Maria, Cane dansa d'exultation autour de son bureau, le téléphone en main. Un peu calmé, il appela Irena. Coup de bol, elle n'était pas encore sous sédation et elle goûta la nouvelle à sa juste valeur. Le policier, la tutoyant pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient, insista sur le fait qu'il s'agissait de son succès à elle.

« Prochaine étape, Maria ? questionna Antoine Barbussel.

— Récupérer le dossier de naturalisation et le dossier professionnel de Vladimir Radiche.

— Avant la fin de la matinée, j'aimerais d'abord rendre visite à la mère d'Aleksandar, Marthe de Larmoise, à Rambouillet.

— Allez-y de ce pas, capitaine. Des nouvelles de la disparition de Sanja Daribelle ?

— Pas que je sache… Je peux vous poser une question ?

— Bien sûr, capitaine.

— Vous êtes réticente à saisir l'IGPN, je me trompe ? »

Maria Dolgasi planta son regard dans celui du gendarme.

« En effet.

— Pourquoi ?

— J'ai des craintes que l'affaire ne nous échappe.

— Ne nous échappe ? Nous sommes en train de bétonner le dossier.

— Il y a des précédents, capitaine. J'ai déjà vu des procès scandaleux en matière de crimes de guerre, au TPIY ou ailleurs. Vous le savez aussi bien que moi. Aussi nos preuves doivent-elles être irréfutables… mais peut-être que je divague… remettons-nous au travail. »

*CHAPITRE 63*

## LE HAVRE, HÔTEL DE POLICE DU BOULEVARD DE STRASBOURG

JEUDI 6 AVRIL 2017, 8 H 00

Radiche fonça du pavillon de Harfleur au commissariat du Havre.

Il arriva à l'hôtel de police au même moment que Mélodie Lavoisier. Quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, il lui en interdit l'accès, la gueule mauvaise.

La très relative bonté des trois derniers jours n'était plus qu'un lointain souvenir. Le naturel revenait au galop.

« Bonjour, capitaine.

— Prends les escaliers, le phacochère. T'as besoin de perdre du cul. »

Toute l'équipe reprit sa routine, avec pour objectif de récupérer les derniers dossiers. Zéro se chargea quant à lui de remettre à plat tous les éléments de La Pietà. Si c'était son cadeau à *lui seul destiné*, la nana devait forcément avoir quelque chose de particulier. Il devait comprendre quoi avant de se tirer du Havre.

Il se connecta au Fichier des personnes recherchées, puis au sous-fichier intitulé X : le fichier des personnes

disparues. Il y en avait des centaines rien que pour les sept derniers jours. Vu l'état des cadavres, la date de la mort était plus ancienne que cela.

Il précisa ses critères de recherche : femme + nourrisson + Normandie + janvier/février/mars 2017. Résultat : rien. Zéro réfléchit. Le tueur n'avait pas hésité à parcourir des centaines de kilomètres dans certains cas, entre le lieu d'habitation des victimes et l'endroit où elles étaient abandonnées. Il reformula sa ligne de mots clés en ôtant le critère régional « Normandie » et en remplaçant « nourrisson » par « enfant ». Résultat : des centaines de fiches. En France, cinq enfants sont portés disparus toutes les heures. Il affina encore : femme disparue avec nourrisson de sexe masculin // âge femme : 20 à 45 ans // nom de jeune fille : origine serbe, croate, monténégrine ou russe. La machine moulina.

Un résultat tomba enfin.

Un seul.

Et il était hallucinant.

Radiche plaça très vite ses deux mains en œillères, de part et d'autre de son visage, pour que personne ne voie son expression de stupéfaction horrifiée.

Il cliqua sur la fiche de disparition inquiétante : Sanja Daribelle, mère de Simon Antoine Sava Daribelle.

Disparition signalée le 3 mars 2017, au commissariat de Rambouillet.

Radiche serrait les mâchoires à s'en fracturer les dents. Accélération maximale du souffle et du cœur, grosse suée, accompagnée d'une impression de chute vertigineuse. À nouveau, cette sensation de peur *authentique* comme la veille à la morgue, de tournis puissant, plus éprouvée depuis vingt-deux ans. Son cerveau effectuait des connexions bien malgré lui, rudes comme des uppercuts, éblouissantes comme des flashs. Son estomac se révolta. Allait-il gerber pour de bon ?

L'impression de déjà-vu… C'était ça !

Complètement méconnaissable, la tête du transfo appartenait donc à une femme qu'il connaissait en fait très bien. Pas besoin d'en chercher le nom de jeune fille, forcément serbe…

Elle avait un peu plus de trente-huit ans au moment de sa disparition.

Elle s'était donc mariée.

Il ignorait qu'elle s'appelait Daribelle.

Il ignorait qu'elle avait eu un enfant.

Cette femme, Sanja, cette suppliciée, c'était ça, son *cadeau*.

Cette femme, c'était sa sœur.

*CHAPITRE 64*

## RAMBOUILLET, AVENUE DU GÉNÉRAL LECLERC

JEUDI 6 AVRIL 2017, 11 H 39

Les ferronneries de la porte d'entrée donnaient à elles seules le ton. Elles n'avaient rien des modèles usinés à la chaîne. Les arabesques et fleurs de métal finement ouvragées trahissaient le travail de l'artisan, une addition sans doute coquette à la clé.

La porte massive s'ouvrit sur une maigre femme âgée. L'inquiétude extrême de ces derniers temps avait raviné son visage de sillons profonds. On y lisait fort visiblement les symptômes de la dépression. Sa voix se réduisait à un filet à peine audible.

« Bonjour, madame. Capitaine Barbussel, de l'Office central de lutte contre les crimes contre l'humanité et les crimes de guerre.

— Entrez, capitaine. J'ai bien reçu votre message il y a deux jours. J'étais partie en villégiature avec une amie. »

Barbussel emboîta le pas à la septuagénaire et la suivit jusqu'au salon, qui donnait sur un jardin d'hiver magnifique. Meubles encaustiqués, tapis, tableaux, argenterie et tous les autres signes d'une bourgeoisie

bien assise. La maison était remarquablement entretenue. Rien à voir avec le laisser-aller constaté chez le mari de Sanja.

Ils prirent place de part et d'autre de la table, au milieu de laquelle trônait un saladier de cristal. Barbussel tira son ordinateur de sa housse.

« Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais vous montrer des photos. Je vais également filmer notre entrevue. »

La vieille dame opina.

« Très bien. J'irai donc droit au but. »

Le gendarme rajusta ses lunettes sur son nez, ouvrit une série de photos d'Aleksandar et tourna l'ordinateur, à l'affût des réactions de Marthe de Larmoise. La vieille femme plaqua une main osseuse sur sa bouche, les yeux écarquillés.

« Aleksandar… Aleksandar…

— Je ne vous demande plus si vous le reconnaissez, Marthe. Je peux vous appeler Marthe ? »

Créer du lien au plus vite, un hameçonnage empathique. La vieille dame fit oui de la tête.

« Que se passe-t-il, capitaine ?

— Rhhm… Voilà… Votre fils est recherché pour crimes de guerre et crimes contre l'humanité. Il a perpétré de nombreuses exactions en Croatie et en

Bosnie, pendant le conflit. Son nom est ressorti lors d'une enquête récente. »

Le menton et les lèvres de Marthe tremblotèrent. Elle se mit à pleurer en silence. C'était incroyable, mais il lui restait encore des larmes en réserve. La disparition de Sanja et du petit ne les avait pas toutes taries. Les perles transparentes roulaient en zigzags serrés sur ses joues tavelées. Elle sortit un petit mouchoir de batiste de son tailleur et s'en tamponna les yeux.

« Excusez-moi… Que voulez-vous savoir ?

— Tout ce que vous pourrez me dire sur lui, sur vous, sur votre famille…

— Il y a un lien avec la disparition de Sanja ?

— Ce n'est pas impossible du tout. Je n'en sais rien pour le moment. »

Marthe de Larmoise fixait un point sur le mur, en face d'elle. Elle ne semblait même pas s'adresser à Antoine Barbussel : elle avait honte.

« Première question : pourquoi la Yougoslavie ?

— En mai 68, j'avais vingt ans. J'étais la quatrième enfant des De Larmoise. J'étais une fille de très bonne famille, ce que je vivais fort mal. Par pure rébellion, je suis devenue une maoïste convaincue, une sympathisante affichée de divers groupes terroristes, en

particulier la Rote Armee Fraktion. Et un jour, ça a mal tourné.

— C'est-à-dire ?

— Un ami de mon cercle, mon petit ami à vrai dire, a renversé un policier et l'a grièvement blessé.

— Et ?

— Et j'ai suivi mon diplomate de père, Jacques-Paul de Larmoise, en Yougoslavie en juin 1968, pour couper à une peine de prison ferme.

— C'est là-bas que vous avez rencontré Radomir ?

— Oui, à l'université de Belgrade, en septembre 68. Nous suivions les cours du philosophe Mihailo Marković, future pierre angulaire du nationalisme serbe renaissant, en tant que vice-président du Parti socialiste de Slobodan Milošević.

— Qui était Radomir ?

— Le fils unique d'apparatchiks de La Ligue des communistes de Yougoslavie, le parti unique au pouvoir jusqu'en 1990. Ses parents appartenaient à l'aristocratie de la nomenklatura titiste. Pendant la guerre, son père s'était distingué aux côtés du maréchal Tito en personne dans la lutte contre les Oustachis et les occupants.

— Vous vous êtes mariés ?

— Oui. J'étais déjà enceinte d'Aleksandar. C'était en décembre 1970. Mon père est reparti en France en

janvier 72, où il a occupé divers postes de haut fonctionnaire, évoluant d'un cabinet à un autre, et ce jusqu'en 1984.

— Quand Aleksandar est-il né ?

— Le 28 juin 1971. Le 28 juin… c'était sans doute un pied de nez du destin, une ironie du sort…

— Je ne comprends pas.

— C'est un 28 juin, le 28 juin 1989, que ce fou de Milošević a prononcé le discours qui a enflammé les populations Serbes dans toutes républiques de Yougoslavie, à Kosovo Polje. Il commémorait la bataille du champ des Merles. Le 28 juin 1389, les Serbes y avaient affronté les Ottomans. 1389… Une boucherie vieille de six-cents ans…

— Et ensuite ?

— Nous habitions le quartier résidentiel huppé de Senjak. C'est là que se situe l'École française de Belgrade, que fréquentaient les enfants de certains des cadres éminents du Parti.

— Votre mari voyageait déjà beaucoup ?

— Oui, très vite il a été envoyé comme chef adjoint du service de documentation, à l'ambassade de Moscou. Il ne rentrait que quelques semaines par an. Je suis restée en Serbie avec Aleksandar. Vous connaissez la Yougoslavie, capitaine ?

— Non, je n’y suis jamais allé.

— Vous devriez. C’est un pays si magnifique ! Mais si déchiré, également… Les peuples qui y vivent se battent depuis des siècles.

— Aleksandar avait la double nationalité ?

— Oui.

— C’est bizarre, pour un pays communiste, d’avoir toléré ça.

— Détrompez-vous. La Yougoslavie était un pays très libre et très accueillant, contrairement à l’URSS. En la matière, le système du maréchal Tito n’avait rien à voir avec les méthodes du Kremlin. Les Yougoslaves pouvaient même voyager partout où ils le voulaient. Le fameux passeport rouge yougoslave était l’un des plus permissifs au monde.

— Vous m’apprenez quelque chose… Et quand votre famille est-elle venue en France ?

— À quatre reprises : de septembre 74 à juin 77, de septembre 81 à juin 84, de septembre 86 à juin 91 et enfin, mon mari et mon fils ensemble, à partir de décembre 1995. Quand nous ne vivions pas en France, nous étions en Serbie, les enfants et moi, du moins.

— Quand Sanja est-elle née ?

— En octobre 78. La dernière fois que nous sommes revenues en France, ma fille et moi, nous ne vivions plus

à l'ambassade avec Radomir et Aleksandar, à la fin du séjour du moins. Je m'étais séparée de Radomir en 1990, mais nous avons officiellement divorcé en avril 1996. Je m'étais installée ici, avec Sanja, près de chez mes parents.

— Votre mari, Marthe, qu'est-ce qu'il trouvait à la France ?

— Tout, vraiment tout. C'était un vrai francophile, raffiné et cultivé. De la musique à la littérature, de la cuisine aux monuments, de l'histoire à la politique. Sans oublier les putains parisiennes, bien sûr.

— Je ne comprends pas… si Radomir était l'homme remarquablement cultivé et intelligent que vous décrivez, qu'est-ce qui l'a poussé à devenir un sbire de Milošević ?

— Notez bien que de très grands intellectuels soutiennent toujours des dictateurs, de droite ou de gauche, peu importe. La culture ne fait rien à l'affaire. Seuls les instincts comptent, les passions aveugles. Les auteurs du mémorandum SANU, en 1986, étaient des penseurs brillants. Mon mari les connaissait très bien. Ils étaient hypnotisés par la vision d'une Yougoslavie dirigée par la Serbie.

— Et vous ?

— Non, bien sûr que non ! La montée des ultranationalismes, c'est de là que date la fin de mon

couple. Je me suis mise à détester Radomir, un homme que j'avais aimé et admiré, car je comprenais qu'ils détruiraient leur propre patrie, eux tous. J'ai vu le travail de sape de la haine dans son esprit et dans celui de mon fils.

— Comment était Aleksandar enfant ?

— Je ne… comment l'exprimer… je crois que… je n'ai pas su l'aimer…

— Comment ça ?

— Tout petit déjà, c'était un enfant étrange, très intelligent, mais… c'est affreux pour une mère de dire cela… mais… détestable. Et je lui en ai tenu rigueur.

— Détestable ?

— Colérique, capricieux, froid. Il ne pleurait presque jamais. Il ne cédait jamais. J'ai honte de l'avouer, mais cette chose, oui, cette chose, sortie de mon ventre, était nimbée d'une aura repoussante.

— Vous pouvez définir cette expression ?

— Oui… Aleksandar a toujours eu un problème d'empathie, même avec moi et sa sœur. La seule personne qu'il aime, c'est lui. La guerre a dû être du pain bénit pour lui.

— Vous étiez en France pendant le conflit là-bas ?

— Oui. Je ne suis plus jamais retournée en Serbie. J'ai essayé de dissuader Aleksandar d'aller s'y battre,

mais il y avait belle lurette que Radomir l'avait totalement acquis à sa cause. Mon mari l'abreuvait depuis des années de toute la rhétorique agressive des nationalistes et Aleksandar aimait cette haine.

— Quand est-il reparti là-bas ?

— Quand les nationalistes croates ont largement gagné le référendum sur la sortie de la Croatie de la Fédération yougoslave. L'indépendance de la Croatie a été proclamée le 15 juin 1991. À cette date, Aleksandar était déjà en Serbie.

— Et Radomir ?

— Il évoluait dans les premiers cercles du système Milošević depuis les débuts de son ascension. Je ne peux pas vous en dire beaucoup. À la fin, il me cachait à peu près tout ce qu'il faisait. Ses soi-disant amis, ils étaient le visage même de la guerre, laids, sanguinaires, fanatiques : des hyènes prêtes à dépecer la carcasse de la République fédérative socialiste de Yougoslavie. Et c'étaient les mêmes en face, chez les Croates et les Bosniaques, ceux de Tudjman et ceux d'Izetbegovic.

— Qu'a-t-il fait pendant la guerre ?

— Il s'est enrichi, énormément. Comment ? Je ne veux pas le savoir.

— Du coup, comment le savez-vous ?

— Radomir est décédé à Nice en décembre 2013. Je ne me suis pas rendue à son inhumation, qui a eu lieu dans le carré orthodoxe du cimetière, mais je suis allée chez le notaire, pour régler une fois pour toutes la question… Il était riche à millions à sa mort. Il m'avait couchée sur son testament. Il me léguait une partie de sa fortune.

— Vous avez accepté cet argent ?

— Non. J'ai indiqué au notaire que j'en faisais don à des associations caritatives.

— Il était donc revenu en France en décembre 1995 ?

— Oui, avec Aleksandar. Il m'a prévenue de leur arrivée, même s'il savait que je ne viendrais pas les voir.

— Pourquoi revenir ?

— Tout ce que je peux vous dire, c'est que Radomir a participé à la signature des accords de Dayton, à Paris, en décembre 1995.

— Vous avez revu votre fils alors ? Vous saviez qu'il avait été blessé grièvement ?

— Non et oui. Aleksandar a très vite cessé d'avoir besoin de moi. Radomir m'a en effet averti que notre fils avait été blessé à la guerre… Tant pis pour lui, il n'avait qu'à pas la faire… Maintenant, je veux que vous me disiez ce qu'il a commis.

— En êtes-vous sûre, Marthe ?

— Oui.

— Dans ce cas… Aleksandar se faisait appeler Dragoljub. Il dirigeait un groupuscule en cheville avec la JSO, la division des opérations spéciales. Cette unité était baptisée les Lions de Serbie. Comme les autres paramilitaires, ils ont tué, violé, torturé, pillé, vendu des êtres humains et j'en passe. Ils se sont distingués dans l'horreur. Nous avons également les preuves de l'implication de Radomir dans le pilotage de ce commando.

— Merci de votre franchise, capitaine… C'est affreux de savoir… Pourriez-vous me laisser seule, je vous prie ? Je suis vraiment lasse.

— Bien sûr, Marthe.

— Ah non, encore une chose.

— Je vous écoute.

— Si vous avez la moindre nouvelle de Sanja, auriez-vous la gentillesse de m'en avertir ?

— Entendu. »

Tête basse et silencieux, Barbussel remballa son ordinateur et quitta la pièce sur la pointe des pieds. Au bout de la table, Marthe de Larmoise, prostrée, achevait de boire le calice jusqu'à la lie. Les mains croisées sous le menton, le regard fixe, elle avait l'air de la souffrance faite femme.

*CHAPITRE 65*

## LE HAVRE, HÔTEL DE POLICE DU BOULEVARD DE STRASBOURG

JEUDI 6 AVRIL 2017, 8 H 37

Radiche était médusé. Heureusement, toute l'équipe s'affairait sans s'occuper de lui. Il luttait de toutes ses forces pour rester rivé à sa chaise et ne pas hurler, contemplant le visage de Sanja, qu'il n'avait pas vue vieillir. D'accord, ils ne s'étaient jamais aimés. D'accord, ce manque d'amour les avait toujours maintenus éloignés l'un de l'autre. Leur dernière entrevue s'était mal déroulée, en décembre 2013, chez le notaire de leur père Radomir, à Nice, juste après l'inhumation. Elle avait évité son regard tout au long de la lecture du testament et de l'inventaire des biens de Radomir. Avec sa mère, elle se tenait assise à distance, afin de lui signifier que leurs vies n'avaient plus rien en commun. Radiche leur rendait cette indifférence depuis longtemps ; les aimer ne lui aurait rien rapporté. De toute façon, l'éducation glaciale prodiguée par sa génitrice ressemblait à tout, sauf à de l'amour. Leur rencontre ici-bas n'avait décidément été qu'un long malentendu. Il ne savait rien d'elles depuis qu'il était rentré en France, et c'était mieux ainsi.

Mais maintenant, ce carambolage aussi grotesque qu'abominable, cet astéroïde qui lui tombait sur la gueule, comment y rester insensible ? C'était une attaque en règle, dont il était certes la cible, mais c'était, en dépit de tout, *sa sœur*, merde ! Et ce gamin, *son neveu*, cette poupée monstrueuse, bordel… Sa pomme d'Adam montait et descendait avec frénésie dans son gosier. La salive saturait sa bouche. Il inspira, mit l'ordinateur en veille et se leva calmement. Avec lenteur, il sortit de la pièce. Une fois dans le couloir, il courut aux chiottes, s'y claquemura et vomit l'image de sa sœur faisandée et de son avorton décomposé. En boucle, une voix hurlait dans sa tête. *Cadeau ! Cadeau ! Cadeau !* Il vomit encore, à genoux, grand vautour noir ployé sur la faïence immaculée, la carcasse toute secouée de spasmes. De grosses gouttes de sueur roulaient de son crâne glabre sur son visage. Tout tournait. Il tombait. Rupture. Nom de Dieu, il allait se trouver mal. Il extirpa sa tête de la cuvette juste à temps et perdit connaissance.

Ça ne dura que quelques secondes à peine, mais à son réveil, mi-étendu sur le carrelage, mi-affalé contre le mur, Radiche savait qu'une nouvelle ère venait de commencer pour lui. Le tueur de Sanja détestait les Serbes en général et *lui* en particulier. Leur histoire commune n'avait certainement pas débuté en France, mais là-bas, au pays. Il se redressa, nettoya la cuvette et

ressortit des toilettes en s'appuyant aux cloisons. Dans la glace au-dessus du lavabo, il observait un homme en cours de destruction, dont le masque mortuaire, livide et troué de deux puits noirs, trahissait une détresse absolue. Ses jambes flageolaient. Il se rinça la bouche à plusieurs reprises, s'aspergea la face et le crâne d'eau froide. Plan de bataille, au milieu des idées en vrac, dans son cerveau ravagé. Pas d'impulsions, pas de fausses bonnes idées. « Ta sœur est morte. Ta sœur est morte. Ta sœur est morte. Torturée. Violée. » Il se le répéta en boucle. C'était la première évidence à laquelle il fallait se raccrocher, au lieu de la fuir. S'en imprégner était nécessaire ; la dénégation nuisait au combat. Assimiler l'horreur, le plus vite possible. Quitter la sidération et rebondir : ta sœur et son fils ont été martyrisés à mort. Ne pas oublier, mais, au contraire, s'alimenter de l'horreur, pour y résister. Par contre, rien ne le contraignait à rendre la chose publique pour le moment. Il disposait encore d'une marge : les résultats des analyses et des comparaisons aux empreintes du FNAEG prendraient le train habituel, autrement dit trois bonnes semaines. Par ailleurs, pour établir un lien entre eux, il fallait remonter les années, pour s'apercevoir qu'autrefois Sanja et lui portaient le même patronyme : Barakodić.

Les seules personnes qui devaient en être averties, en réalité, étaient Zoran « Beli Medved » Todoković et

Isidor Rutsin.

Zéro retourna s'asseoir en tapinois à son bureau. La main tremblante, il se reconnecta au Fichier des personnes recherchées, sur la fiche de Sanja. Une photo accompagnait le descriptif de sa sœur. Sanja Daribelle : cheveux noirs, coupés au carré ; 1,71 mètre ; yeux bleus ; corpulence : moyenne à mince ; âge : 38 ans ; vêtements : peut-être des baskets de ville noires et blanches, peut-être un pull-over col roulé blanc, manteau d'hiver long en laine noire, à boutons dorés. Sexe du nourrisson : masculin. Âge de l'enfant : dix mois. Cheveux : noirs. Yeux : noirs. Vêtements : bonnet bleu, douillette bleue, pyjama bleu. Poussette cosy de marque Chicco, noire, à armature argentée. Mère et enfant vus pour la dernière fois dans la maison de famille par le mari de Sanja, Antoine-Paul Daribelle, courtier et expert-comptable, le 3 mars 2017, juste avant son départ au travail. Sanja était alors au lit avec le bébé. Elle avait prévu une sortie matinale. Antoine-Paul Daribelle a signalé la disparition au commissariat de Rambouillet, rue Pasteur, le soir même, à 21 heures 37. Au domicile, à son retour du travail, il manquait la poussette et le manteau d'hiver de Sanja. Par contre, sa voiture était toujours là. Le mari a d'abord appelé les proches, avant de se rendre à l'hôpital et à la clinique de Rambouillet. Il se résout finalement à déposer une main courante au commissariat. Le gardien de la paix a noté

tous ces éléments et lui a demandé de reconfirmer le lendemain, s'il n'avait aucune nouvelle. Le 4 mars, un avis de disparition inquiétante est lancé. Alibi du mari dûment vérifié, ainsi que toutes ses déclarations. Aucun doute qu'il soit resté au travail toute la journée du 3, nombreux témoignages à l'appui.

Radiche restait prostré devant son écran. De ses mains en protection, de part et d'autre de la tête, il se préservait des regards. Il savait qu'il devait fuir, mais il en avait les jambes cisaillées.

*CHAPITRE 66*

## NANTERRE, SIÈGE DE L'OCRVP, RUE DES TROIS FONTANOT

JEUDI 6 AVRIL 2017, 9 H 02

Encore un ! Une et un, plutôt. Une femme et un bébé, Seigneur !

Cette longue suite de crimes ne connaîtrait-elle donc pas de répit ? Le commissaire divisionnaire Michel Pangard dirigeait l'Office central de la répression de la violence faite aux personnes depuis maintenant trois ans. Il avait accroché au mur tous ses diplômes et titres honorifiques et il rajustait sa cravate en admirant son reflet dans le cadre de sa maîtrise de droit pénal, obtenue avec les félicitations du jury. Il inspecta ensuite la rectitude de sa brosse, tournant la tête de gauche à droite, puis vérifia l'état de son sourire, grimaçant à son reflet en surimpression sur les lettres d'or de son diplôme. Dans l'ensemble, Pangard était assez satisfait de sa personne. Lâchant un gros soupir, il retourna s'asseoir derrière son bureau.

Les crimes avaient commencé bien avant son arrivée dans les locaux de Nanterre et, à ce train-là, ils se poursuivraient bien après.

Cette ordure signait ses exactions de ses empreintes digitales. Ces ordures même, puisqu'il y avait parfois deux jeux différents d'empreintes. Mais les homicides les plus récents n'étaient « paraphés » que par un seul individu.

Pangard desserra sa cravate et ouvrit les fichiers envoyés par le commissaire Martin, de la SRPJ du Havre. Bon Dieu ! Ce malade mental allait le rendre dingue. Pangard s'était promis d'agrafer ce tordu et de réussir là où tout le monde avait échoué. Il s'en pourléchait les babines. S'il réussissait ce coup de maître, il y en aurait quelques-uns en plus, des cadres au mur ! Mais il était de moins en moins convaincu d'y parvenir et cela froissait son orgueil.

Dès qu'une empreinte de ce fou furieux était repérée quelque part, l'OCRVP en était informé. Ces dernières semaines, le rythme des meurtres s'était accru brutalement.

Pangard venait tout juste de faire un point avec le commissaire Martin. Ce dernier avait failli en éjaculer de plaisir obséquieux. Le chef de l'OCRVP en personne ! Pangard, très flatté, imaginait un teckel en train de s'exciter sur son mollet, haletant et les yeux exorbités. À vrai dire, l'équipe havraise avait l'air plus dégourdie que d'autres : elle avait établi le lien avec *toutes les autres affaires*. Il était temps pour Pangard d'endiguer cette belle énergie et de travailler en co-saisine. C'était peut-

être du Havre que viendraient les lauriers qui le couronneraient *in fine*.

Cette scène de crime avait en effet quelque chose de très spécial : le cadavre était porteur d'un message écrit. C'était la toute première fois dans cette longue galerie d'horreurs que cela se produisait.

Les linguistes de Nanterre n'avaient pas eu grand mal à le traduire ; il était rédigé en serbo-croate et mentionné *in extenso* dans le rapport médico-légal. Mais cela jetait plus de ténèbres que de lumière sur l'affaire. *Cadeau, Dragoljub. J'achèverai le Signe avec la tête du dernier des Lions.* Qu'est-ce que c'était que ce charabia ?

Après avoir parcouru tout le dossier, le directeur de l'OCRVP rappela Martin, qui transféra l'appel sur le poste du capitaine Radiche. Le supérieur du capitaine se mordillait nerveusement les lèvres, craignant une énorme crise de colère radichienne. Zéro ne pouvait pas blairer, comme il le criait haut et fort, « ces cons de Parisiens » ou « ces branleurs des offices centraux », c'était selon l'humeur. Le téléphone sonna un bon moment avant que le meneur de la crim' ne consente à décrocher.

« Capitaine Radiche ?

— C'est moi.

— Bonjour, commissaire divisionnaire Pangard, directeur de l'OCRVP. Nous avons reçu tout à l'heure les

remontées de l'affaire du transformateur de Harfleur. Les empreintes de la scène correspondent avec celles du FNAED, relevées sur les autres affaires, comme vous le savez déjà. »

Écoutant d'une oreille distraite, Zéro produisait des efforts considérables pour tenir loin de lui les images confondues de Sanja la vivante et de Sanja la morte. Toute son énergie filait dans cette tâche dévorante et il ne s'apercevait même pas à quel point il était déjà haut sur l'échelle de l'agressivité.

« Comment se fait-il que personne n'ait entendu parler de ces crimes sériels avant ?

— Plusieurs explications, capitaine. L'extrême diversité des victimes et des modes opératoires, l'étalement dans le temps des meurtres, l'absence totale de message ou de revendication, excepté pour le dernier tout du moins, et, par-dessus tout, des consignes très strictes de non-communication des éléments des dossiers à la presse, qui mettraient justement en avant le caractère sériel. Les journalistes ne doivent pas faire le lien entre les affaires, ce qui est pour le moment possible parce que le tueur n'observe aucun rituel précis et que sa très vaste zone d'action brouille les pistes. Ce malade a commencé son boulot avant même la création de l'OCRVP. Nous étouffons toute tentative de mise en relation des différents crimes par des acteurs de la société civile, les médias en particulier. »

Radiche n'en avait rien à foutre, de tout ce verbiage. De toute façon, sa couverture était totalement grillée. Dans une heure au plus, il ne serait plus au Havre. N'ayant plus rien à perdre, il pouvait se faire plaisir.

« Vous allez dessaisir mon équipe ?

— Non, pas pour le moment, en tout…

— Pas pour le moment ? Et au nom de quoi vous le feriez ? »

Le commissaire Martin avait pris soin d'arrondir les angles *a priori* et d'avertir Pangard du caractère « un peu abrupt » de son capitaine. Cela n'était pas utile. Radiche était de longue date dans le collimateur du ministère de l'Intérieur. Pangard savait pertinemment quel genre de policier était en réalité cet insoumis. Le capitaine avait fait l'objet de blâmes et même d'une enquête de l'IGPN lorsqu'il officiait à Bordeaux, pour une histoire de détournement d'argent lors du démantèlement d'un réseau de drogue, en 2012.

« Je vous en dessaisis quand je veux, séance tenante si je le souhaite. Ça ne dépend que de moi.

— Alors faites-le, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ! »

Assis derrière son bureau, Pangard serrait le combiné de son téléphone plus que de raison. Il mobilisa ses derniers restes de patience, expirant bruyamment par les narines.

« Le cadavre était accompagné d'un message.

— Et alors ?

— Et alors, c'est la première fois que cela arrive, Radiche ! C'est la toute putain de première fois, depuis que ce cinglé sème des cadavres un peu partout en France, qu'il crée un lien !

— Vous savez ce qu'il veut dire ?

— Non. Du moins l'avons-nous traduit. Cela donne à peu près ceci : *Cadeau, Dragoljub. J'achèverai le Signe avec la tête du dernier des Lions.* Quant à le comprendre, nous n'en sommes pas là…

— Qu'attendez-vous de nous exactement ?

— Votre équipe et vous êtes officiellement placés en co-saisine dans l'enquête sur ce tueur itinérant. Nous allons vous envoyer deux enquêteurs, qui reprendront tous vos dossiers avec vous…

— Ce n'est pas un tueur itinérant.

— Comment ça ?

— Ses déplacements obéissent à une logique précise, pas au hasard.

— Vous faites référence à la croix qu'il dessine ?

— Absolument. Je suis surpris. Depuis quand avez-vous compris ?

— Ne soyez pas insultant, Radiche. Ça fait un moment déjà. Mais il la dessine sans suivre d'ordre particulier, ni dans les dates ni dans les lieux. Un coup au nord, un autre à l'est, puis au sud et à l'ouest, etc.

— Admettons… Pour revenir à l'histoire du message, vous êtes en train de me dire que vous n'êtes jamais entrés en contact avec lui depuis tout ce temps, sur Internet ou ailleurs ?

— Quoi ! Il vous a contacté ? »

Pangard manqua tomber de son siège. Il détestait se sentir pris en défaut, surtout en présence d'un petit flic arrogant, question d'ego et de longueur de bite ; toutefois, ce que lui sifflait ce connard était par trop surprenant. Pangard en rajusta sa cravate de dépit. Jamais l'OCRVP n'avait eu le privilège d'une approche directe avec le tueur, alors pourquoi diable ce petit fils de pute provincial avait-il réussi là où les pontes s'étaient retrouvés le bec dans l'eau ?

« Oui, il a essayé. Il va recommencer. Je ne sais pas quand, mais il le fera. Il l'a dit. Et il s'est donné un nom, votre salopard.

— Un nom ?

— Putain ! Vous ne savez donc rien de rien ? Vous n'avez même pas trouvé son site sur le Darknet, depuis toutes ces années ?

— On se doutait de son existence, suite à l'arrestation de pédophiles. Ils nous ont parlé d'un site que nous n'avons jamais trouvé. Il existe donc bel et bien… Bon. Vous allez me transmettre tout ça, *illico presto*. »

C'en était trop pour Zéro. Il péta complètement les plombs.

« Espèce de trou du cul ! Vous me sonnez comme un laquais, mais vous ne savez rien branler, avec toute votre expertise de merde et tous vos moyens. Sortez-vous les doigts du fion, au lieu de me gonfler ! Laissez bosser mes gars, vous et vos baltringues ! »

À l'autre bout du fil, Pangard devint blanc comme un linge. L'éruption eut lieu.

« Nom de Dieu, capitaine ! Je vais transmettre de ce pas au procureur une demande de suspension. Vous nous expédiez tout ce que vous savez sur l'affaire, et *fissa*. Si vous n'obtempérez pas, je vous fais arrêter pour délit d'entrave. Compris ? Ensuite, vous remettez flingue et carte à votre supérieur et vous quittez vos locaux séance tenante. C'est un ordre. Je l'appelle immédiatement. Interdiction formelle de poursuivre les investigations.

— Divisionnaire de mes couilles, sans moi, tu ne pourras pas le serrer ! Tu vas revenir vers moi, ta petite queue entre les jambes ! C'est elle qui sera suspendue,

bâtard ! Tu vas me supplier ! C'est toi qui vas me sucer, à la fin.

— Espèce de salopard de sociopathe ! C'est inexcusable ! Suspendu, en attente des sanctions du conseil de discipline et de la révocation définitive qui vous tombera dessus, je vous le promets ! »

L'invisible connexion des télécommunications attachait aux deux extrémités de sa chaîne deux types furibards, aussi désireux l'un que l'autre de s'entretuer. Pangard n'aurait eu aucune chance. Radiche termina en beauté, fracassant le téléphone au sol d'un grand moulinet de bras et piétinant les restes, à coups de talon. Pour faire bonne mesure, il balaya tout ce qui se trouvait sur son bureau, ordinateur compris. Tous les membres de l'équipe se pelotonnaient, baissés derrière les écrans ou planqués derrière les piles de dossiers, de crainte des retombées de son déplaisir, visiblement immense. Il attrapa son blouson.

« Bilitrandi, suis-moi ! »

Le larbin de Radiche ne se le fit pas répéter. Dans le couloir, Radiche se planta face à son sbire et fouilla dans ses poches.

« Je vais me mettre au vert quelques jours. Tiens, c'est un portable prépayé. Mercredi prochain, je t'appelle à vingt heures, ni vu ni connu, pour que tu me tiennes au jus. Tu seras mes yeux et mes oreilles ici.

— Que se passe-t-il, putain ?

— Je suis suspendu. Mais sans nous, ils ne feront rien dans l'affaire du transformateur. Je veux aussi connaître toutes les avancées de Lartigan. Fais-toi tout petit et écoute ce qui se dit. Tu vas avoir sur le dos le mec que j'ai eu au téléphone, ou ses gars. Commissaire divisionnaire Pangard de mes couilles, patron de l'OCRVP de mes couilles. Ces cons patinent depuis des années dans leur recherche du tueur. Toi et moi, on a plus avancé en cinq jours que toutes leurs équipes réunies en vingt ans. Je vais continuer à fouiner de mon côté et j'aurai peut-être besoin de toi. En attendant, appelle le commissariat de Rambouillet.

— Le commissariat de Rambouillet ? Pour quoi faire ?

— Au sujet d'une disparition inquiétante qui colle avec nos deux victimes. Une certaine Sanja Daribelle s'est volatilisée avec son bébé en mars. Explique-leur notre découverte. Confrontez juste les empreintes digitales de la femme avec celles de l'autopsie. Qu'ils en relèvent à son domicile et comparez-les ensuite. Si c'est elle, vous le saurez tout de suite, sans avoir à attendre les résultats des analyses.

— Et s'ils veulent le dossier ?

— File-le. C'est encore une découverte que ce connard de Pangard ne pourra pas s'attribuer.

— Entendu.

— Cette tantouse de l'OCRVP veut récupérer les lauriers. On n'a pas le choix pour le moment. Tu vas lui transmettre toutes les pièces actuelles sans rechigner. Il ne pourra rien en faire, de toute façon. Allez, je me casse. N'oublie pas. Mercredi prochain, vingt heures. »

Mains à plat écartées sur son bureau, cramoisi, son cou gras débordant sur le col, Martin attendait Radiche. À moitié debout, le rondouillard monta sur ses ergots. Le chapon se prenait pour un coq. C'était risible.

« Qu'est-ce vous que avez encore foutu ? Vous commencez à me les briser avec vos vapeurs ! Pangard était hors de lui ! Votre carrière est finie, finie, finie ! Vous m'entendez ? Même si vous êtes rétabli dans vos fonctions avant la fin du délai légal de la suspension et que…

— Je n'ai jamais souhaité devenir comme vous. »

Martin en ravala sa chique.

« Voilà mon flingue. À plus. »

*CHAPITRE 67*

## PARIS, SIÈGE DE L'IGPN, RUE DES PYRÉNÉES, 20E ARRONDISSEMENT

JEUDI 6 AVRIL 2017, 14 H 51

Maria Dolgasi contacta le chef de la division nationale des enquêtes de l'IGPN en début d'après-midi. Passé la stupeur et l'indignation, ce dernier confia aussitôt le dossier au commissaire Lenanti, avec toutes les recommandations de discrétion requises. Dès que cela fut fait, il décrocha son téléphone et appela le directeur de cabinet du ministre de l'Intérieur.

Maximilien de la Canternole prit aussitôt l'appel. Le chef de la division des enquêtes de l'Inspection générale brossa succinctement le dramatique état des lieux.

Le dir'cab entendait rester maître de lui-même en toutes circonstances et ne jamais hausser le ton. Il avait deux modèles en la matière : Patrick Buisson et Claude Guéant. Le haut fonctionnaire donnait ses directives d'un ton d'archevêque, les doigts joints devant son visage inexpressif.

« Il est exclu que cela sorte dans la presse pour le moment. Un capitaine de police criminel de guerre ? Imaginez-vous le retentissement ?

— Certainement, monsieur. J'ai confié ce cas épineux à un commissaire peu loquace et serviteur zélé de l'institution.

— En attendant, mettez-moi ce Radiche au secret.

— Impossible, monsieur.

— Pourquoi cela ?

— L'oiseau s'est envolé… Il a été mis à pied ce matin même par le chef de l'OCRVP.

— Michel Pangard ?

— Lui-même. Cela n'a rien à voir avec l'affaire qui nous occupe. Le capitaine Radiche a tellement dépassé les bornes que le commissaire divisionnaire Pangard l'a sanctionné d'une suspension, assortie d'une mise en congé à effet immédiat. Quand j'ai appelé le commissariat du Havre pour qu'on arrête Radiche, il était déjà parti. Cela s'est joué à rien.

— C'est fâcheux. Est-on sûr au moins que ce Radiche est bien un criminel de guerre ?

— C'est on ne peut plus certain.

— Je veux tout le dossier.

— Vous l'aurez dès ce soir.

— Qui s'est chargé des investigations ?

— La même équipe que pour l'arrestation de Vladislas Krakić il y a quelques mois.

— Ah, oui… Je vois… L'avocate serbe, ses compatriotes, la juge Maria Dolgasi et le capitaine de l'OCLCH. C'est cela ?

— Absolument.

— Peut-on compter sur leur discrétion ?

— Oui. Tout le temps de l'instruction, du moins. Après…

— Menez vos vérifications avec le plus grand tact. Aucune fuite ne sera tolérée.

— Je vous assure que j'ai l'homme de la situation. Il s'agit d'un fonctionnaire on ne peut plus digne de confiance.

— Fort bien. Je veux un compte rendu deux fois par jour, mais uniquement oral.

— C'est noté. »

Efficace et muet comme une tombe – aussi drôle et agréable qu'une tombe, d'ailleurs –, le commissaire Lenanti était un vrai pitbull. Les crocs une fois plantés, il ne pouvait plus ouvrir les mâchoires. Arrêter des policiers pourris avait toujours été sa seule motivation pour exercer son métier. Autant il détestait les flics, autant il vénérait le ministère et ses grands prêtres. L'institution l'emportait sur toute autre considération. Elle était une vierge guerrière que rien ne devait maculer. L'État avant tout *et par-dessus tout*.

Lenanti demanda et obtint aussitôt de Maria Dolgasi la mise sur écoute du portable de Radiche. Il contacta ensuite Pangard et lui posa une batterie de questions sur la demande de suspension du policier. Le commissaire divisionnaire le prit assez mal, estimant que Lenanti adoptait un ton suspicieux à son égard.

« Il faut dire que cette mise à pied tombe on ne peut plus mal, commissaire.

— C'est-à-dire ? Vous trouvez qu'il ne m'a pas assez insulté ?

— Du tout… je vais vous expliquer de quoi il retourne. »

Lenanti entendit Pangard se racler la gorge à la fin de son exposé.

« Vous saisissez mieux le motif de mes questionnements ?

— Oui, en effet. Mais je ne pouvais pas savoir que…

— Certes. Il ne s'agit visiblement que d'une coïncidence malheureuse… *vraiment malheureuse*. »

La dernière phrase, du moins le patron de l'OCRVP le crut-il, avait été susurrée d'un ton fielleux et persifleur.

« Que fait-on, alors ?

— Lancez un avis de recherche à l'interne, sans en spécifier le motif. Aucune diffusion publique.

— Je le fais de suite.

— Bien. À bientôt. »

Lenanti accepta d'autant plus volontiers le dossier que ce n'était pas la première fois qu'il se confrontait à Vladimir Radiche. Le capitaine avait déjà été l'objet de plaintes pour harcèlement, et, bien plus grave encore, on l'avait fortement soupçonné d'avoir volé quatre cent mille euros en liquide lors d'un démantèlement de trafic de drogue à Bordeaux, en 2012, bien que Lenanti n'ait rien pu prouver à l'époque. Au cours de l'opération, Radiche avait reçu une balle dans le bras et avait tué son assaillant. Là encore, l'enquête avait abouti à un non-lieu, mais Lenanti était depuis le début persuadé qu'il s'agissait d'un homicide maquillé en légitime défense. Cet échec lui était resté en travers de la gorge.

Toutes affaires cessantes, le lugubre enquêteur se mit en chasse. Il commença par consulter tout le dossier professionnel de Radiche, depuis son admission à l'ENSOP, à Cannes-Écluse en 2001, à ses tout derniers faits d'armes, au Havre. Ce salopard avait toujours présenté un profil atypique. On n'aurait jamais dû l'admettre dans les rangs de la police. À l'épreuve de gestion du stress, lors de son concours, il avait obtenu la meilleure note, mais il avait manqué les tests de mise en situation, valorisant la collaboration et le travail d'équipe. Cette dichotomie demeurait tout le long de son parcours : brillant, mais ingérable ; travailleur, mais

irrespectueux des règles ; limier redoutable, mais peu embarrassé du code de déontologie. Ce type était un flic d'un autre temps… Était-il même un flic ?

Vladimir Radiche avait intégré la SRPJ de Rouen, antenne du Havre, en 2013, suite à l'affaire de Bordeaux. Chef de la criminelle, détesté de l'ensemble des équipes, il cristallisait la haine partout où il passait. Les rapports défavorables se multipliaient à son encontre, mais le commissaire Martin avait temporisé, pour « conserver une tranquillité propice à l'efficacité des services », selon ses propres termes. Objectif atteint ? On pouvait en douter.

Après avoir sollicité le capitaine Barbussel pour qu'il lui expédie une copie des pièces de son enquête, il les lut aussitôt et rappela le gendarme à chaud. Ils s'accordèrent eux aussi sur le fait que la disparition de Sanja Daribelle ne devait rien au hasard. Qui diable avait bien pu s'en prendre à elle ? Repartant des pièces fournies par Maria Dolgasi, Lenanti travailla jusqu'à une heure très avancée, la bave aux lèvres à la pensée de dévorer enfin le capitaine. Il retraça de A à Z le parcours de vie de Sanja et de sa mère Marthe de Larmoise depuis le divorce de cette dernière. Rien de notable concernant Radiche ne ressortait de cette analyse. Les deux femmes avaient rompu toute relation avec l'individu depuis très longtemps et la raison en était clairement exposée par sa mère dans le témoignage recueilli par Barbussel le matin

même. Alors, pourquoi cette disparition inquiétante de Sanja ?

Deux heures quarante-deux. Il se massa les paupières et termina son labeur en mobilisant son contact dans les services de la Direction Générale de la Sécurité Intérieure, la DGSI. Via Telegram, il lui demanda par texto de lui faire parvenir un topo sur les activités de Radomir Barakodić en France. Quelques vieilles fiches sur les occupations du diplomate devaient bien traîner quelque part dans les archives poussiéreuses de l'ancienne DST.

*CHAPITRE 68*

## PARIS, LE COMPTOIR DES BALKANS, RUE D'ORNANO, 18E ARRONDISSEMENT

JEUDI 6 AVRIL 2017, 20 H 00

Zéro sortit presque en courant de l'hôtel de police, s'installa au volant de son Range Rover, éteignit définitivement son portable habituel et s'empara d'un des téléphones du coffre-fort. Il l'alluma et ouvrit l'application Telegram. Il avait paramétré les critères de confidentialité au niveau maximal. Tous les messages qu'il enverrait à Zoran s'autodétruiraient sitôt lus. Telegram, le meilleur ami des terroristes et des malfrats… Il en envoya un premier, un simple message d'amorce. Beli Medved y répondit : *Dobar dan. Kad ?* « Bonjour. Quand ? » Radiche lui indiqua une heure et une date, écrits en code « moins un », un cryptage simple qu'ils avaient élaboré des années auparavant. À toutes les données, jour, heure, dizaine de minutes et minute, il fallait enlever 1. Radiche tapa : vendredi 7, 21 heures. Beli comprit jeudi 6, 20 heures. Il répondit : *ne*, « non » en serbe, mais bel et bien « oui » dans leur langage codé. Radiche éteignit le portable. Rendez-vous était pris pour le soir même avec Zoran « l'Ours Blanc »

Todoković, dans un restaurant du 18e arrondissement de Paris, *Le comptoir des Balkans*.

Il roula prudemment, harcelé par les spectres de Sanja et son fils. Le diaporama de la scène de crime défilait en surimpression sur le pare-brise, l'odieux mélange du fils et de la mère. Pour faire diversion, Zéro tenta de réfléchir à l'origine de cette machination. Quels étaient les salopards qu'il devrait buter ?

Question : est-ce que Vladislas Krakić était la source de toutes ces emmerdes ? Radiche avait suivi de près l'arrestation très médiatisée du dernier membre éminent des Serpents de la Drina, à cause de cette salope d'Irena Ilić, l'avocate de l'ONG Dignité et Justice. Il avait, à maintes reprises, demandé à Zoran et aux frères Rutsin de l'abattre, mais ces trois cons avaient toujours refusé : ils ne s'estimaient pas concernés par les enquêtes de cette pasionaria du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie. Il avait eu beau leur faire valoir qu'elle pouvait remonter aux Lions, et donc à eux, ils avaient fait la sourde oreille, se moquant de sa paranoïa.

Quand Vladislas Krakić avait été extradé en Croatie, Zéro avait piqué une rogne monumentale. Zoran avait eu toutes les peines du monde à le calmer. Sa colère s'expliquait : les Serpents de la Drina et les Lions de Serbie s'étaient croisés à plusieurs reprises en Croatie et en Bosnie. L'emprisonnement des Serpents représentait un vrai danger pour Radiche. Dans la République serbe

de Krajina, avec leurs hommes, Dragoljub et Vladislas avaient participé à plusieurs opérations de nettoyage et à des orgies dignes des plus abjectes débauches romaines. Ils avaient combattu ensemble contre les Croates du HDO. Ils avaient aussi pris part à une soirée dans un camp-bordel de Foča, en 1991, qui avait failli mal finir à cause d'un certain Radovan, l'un des Serpents de la Drina. Cet abruti trouvait spirituel de les filmer en pleine séance de viols collectifs. Il avait failli le buter et il regrettait désormais de ne pas l'avoir fait. C'était précisément Vladislas Krakić qui s'était interposé pour l'en dissuader. Radiche avait exigé que cette bande soit détruite sous ses yeux, mais peut-être apparaissait-il sur une autre vidéo. Et ce n'était pas parce que les Lions n'avaient pas été nommés lors de l'extradition de Vladislas Krakić qu'on ne les avait pas mentionnés en coulisse.

Est-ce que, éventuellement, Vladislas Krakić avait pu renseigner les flics ? Impossible. Pas directement, en tout cas. Aucun membre des Serpents de la Drina n'avait été informé de son changement d'identité. Mais avec le temps, tout finit par remonter. Et quand bien même l'aurait-il balancé… Krakić aurait peut-être donné des infos pour alléger sa peine de prison, mais aucun des mecs qu'il avait fréquentés en Serbie n'avait intérêt à s'en prendre à sa famille, surtout de cette manière. Non, c'était autre chose.

Une vengeance personnelle, peut-être ? Mais comment un individu isolé aurait-il pu établir le lien Dragoljub Brebulavić /Aleksandar Barakodić / Vladimir Radiche ? Zéro le savait : le nom de son groupuscule, Les Lions, et son nom de guerre, Dragoljub Brebulavić, étaient apparus à plusieurs reprises, tant à La Haye qu'à la Chambre pénale spéciale pour les crimes de guerre à Belgrade. Heureusement, tous les membres du commando étaient morts. Il était le seul à avoir pu s'échapper. Son père avait trépassé lui aussi. Et son *alter ego* Dragoljub avait succombé à ses blessures au centre hospitalier de Knin, le 5 août 1995, documents officiels à la clé. Le retrouver constituait un travail d'enquête très pointu, nécessitant du temps, des connaissances juridiques et des possibilités légales pour mener les investigations. Un flic ? Pourquoi pas ? Un magistrat ? Une ONG ? Il retourna à sa marotte haineuse, à cette saloperie d'Irena Ilić.

On avait parlé de l'affaire Krakić dans tous les médias, y compris à l'étranger. En France, Irena Ilić faisait même la Une de certains journaux, à grands renforts de gros titres tapageurs. *VSD*, en pleine page : « Portrait d'Irena Ilić, l'avocate qui a arraché leurs crochets aux Serpents de la Drina ». *Le Point* : « Irena Ilić, la pourfendeuse de bourreaux ». *Le Figaro* : « La traqueuse des criminels de guerre ». Et les autres à l'avenant. La vie de l'avocate y était relatée de A à Z, y

compris la barbarie dont elle avait été victime, commise par des soldats croates. Cela ajoutait à la renommée de la juriste : une Serbe totalement objective, au point de traquer d'autres Serbes, alors qu'elle avait été saccagée par des Croates. Putain de merde ! Pour Radiche, le serpent, c'était elle. Il en frappa le volant.

De ruminations en cogitations, Zéro était parvenu à Paris. Cap sur le 18e arrondissement, où le clan possédait de nombreux appartements et des caches d'armes. Il se rendit directement rue du Roi d'Alger, où il disposait d'un garage et d'un studio au second étage d'une maison transformée en appartements individuels.

Mort de fatigue, il commença par s'octroyer plusieurs heures de sommeil, mais le repos ne fut guère réparateur, fiévreux et peuplé de monstres. À son réveil, il ouvrit les fenêtres, sans relever les stores. Pour s'occuper en attendant l'heure du rendez-vous, il rassembla les liasses du fric gagné par ses filles au cours des deux derniers mois. Les petites avaient une mine d'or entre les jambes. Quelle meilleure place que celle de flic pour un mafieux ? S'il était resté en dehors du circuit policier, il aurait été dix fois moins efficace. En tant que poulet, il pouvait prospecter tous les potentiels des coins où il exerçait. La mise en place des réseaux du clan à Bordeaux avait été une splendide réussite. Il en irait de même au Havre… s'il avait le temps d'aller jusqu'au bout. Ça y était presque. Zéro avait une

connaissance intime des ennemis, ceux que l'on pouvait acheter et ceux que l'on devait abattre. Le capitaine de police ouvrait la voie à tous ses complices. Autre avantage : flic, il serait soupçonné et arrêté en dernier, ce qui lui laissait le temps de s'exfiltrer.

Et tous respectaient son pedigree, tout comme celui de feu son père, l'ultranationaliste Radomir. Au pays, Vladimir Radiche était admis à la table des plus puissants chefs de clan. Il avait encore ses entrées, latérales et clandestines, dans les services de la Sûreté. Il retourna les enveloppes. Dodues, les liasses de dix, de vingt et de cinquante tombaient en averses serrées. Zoran serait content. Une partie de ce fric serait dévolue au financement des ultras. Plus ou moins discrètement, des groupes paramilitaires se préparaient aux conflits à venir. Les Croates en faisaient autant, tout comme les Bosniaques, les Kosovars et les Albanais. Les tensions nationalistes écartelaient toujours les nations-confettis de l'ex-Yougoslavie. Avec un peu de chance, une nouvelle guerre éclaterait bientôt. Zoran envoyait aussi de l'argent aux pro-Russes d'Ukraine, avec l'assentiment des frères Rutsin, bien entendu. Les deux frangins avaient bâti une fortune colossale lors du conflit des années 90 et du début des années 2000 au Kosovo, faisant feu de tout bois : trafics d'armes, de drogue, d'êtres humains, de faux papiers et d'organes, spoliations diverses tout au long des conflits,

investissements dans l'immobilier, les jeux, le sport et la politique, le transport des clandestins et le racket des immigrés. L'ouverture à l'Europe, l'entrée de la Slovénie dans l'Union européenne en 2004 et de la Croatie en 2013, les demandes d'adhésion officiellement reconnues de la Serbie, de la Bosnie-Herzégovine et de l'Albanie, tout cela facilitait les contrebandes et les tripatouillages politiques et financiers les plus sordides. L'UE était une putain vérolée, aux cuisses largement ouvertes, offerte à la pine conquérante des criminels internationaux, et qu'il suffisait de besogner à sa guise. La risible candeur du Parlement à Bruxelles constituait le meilleur laissez-passer pour les organisations mafieuses, quand ce n'était tout simplement pas la corruption des hommes politiques qui déroulait un boulevard aux mafias, comme en Slovaquie. Les politicards des Balkans arboraient des mines contrites de chenapans repentis, promettant de se réformer après un sévère examen de conscience, et les naïfs de Bruxelles leur donnaient un blanc-seing, la main sur le cœur, les yeux embués d'émotion. Pauvres connards d'abrutis.

Radiche consulta l'heure. Il remisa l'argent dans le coffre dissimulé au fond de la penderie et quitta le studio. Il descendit à pied le boulevard d'Ornano et pénétra dans *Le comptoir des Balkans*, un restaurant de deux étages spécialisé dans la gastronomie slave. Les diverses diasporas de l'ex-Yougoslavie s'y retrouvaient et

y oubliaient leurs antagonismes le temps d'un repas. C'était la règle : l'endroit était neutre, même si tout le monde restait sur ses gardes. Radiche monta au premier étage. Les murs lambrissés étaient ornés de photos, d'outils agraires, d'instruments de musique – guslés, violons, tamburas, davuls, clarinettes, accordéons –, de portraits de rois ou de héros, et de drapeaux. Tout rappelait la Yougoslavie aux clients et entretenait leur nostalgie. Au fond, contre le mur, se dressait une estrade où se produisaient des groupes folkloriques.

À droite, à une table en poste avancé, deux porte-flingues de l'Ours Blanc surveillaient une salle encore déserte à cette heure. Le premier des deux, Milorad, glissa la main dans sa veste, puis reconnaissant Radiche, il se détendit et sourit. Stacimir, l'ancien garde du corps de son père lors des années passées à la Sûreté, déploya sa montagne de muscles, de gras et de bestialité, crâne rasé, barbe longue et fournie, striée de fils blancs. Stacimir avait servi Radomir avec la fidélité aveugle d'un chien de garde ; il vouait la même adoration à son fils.

Les deux hommes se levèrent et embrassèrent le nouveau venu. Accolades et sourires en coin. À côté de Stacimir, il semblait malingre. Le géant au français incertain accueillit Zéro avec plaisir.

« Aleksandar, moun ami, commennnte va-tou ? Tou as toué béaucoup dés gens aujourrrrdhhoui ? »

Et de s’esclaffer, gros rires gargantuesques, pleins de dents et de poils de barbe. Stacimir se marrait en permanence et s’obstinait à parler un français à couper au couteau. C’était lui qui était venu l’exfiltrer avec son père à Knin ; il avait étranglé Antonije sans remords. Plus sobre, Milorad lui posa les deux mains sur les épaules et le considéra avec une certaine forme de tendresse. Radiche, bien que totalement à plat, fit bonne figure. Dans ce milieu, les états dépressifs, c’était bon pour les femelles ayant leurs règles et les pédés. On n’en faisait pas étalage. Les trois patibulaires échangèrent encore quelques inquiétantes civilités, puis les deux gardes du corps le laissèrent passer et reprirent leur surveillance de la salle vide.

Zéro rejoignit Zoran. Ce dernier se leva, cordial, les bras ouverts. Rien de très photogénique ne trahissait la puissance du parrain dans l’allure générale de Zoran. Petit, arrondi par les excès de table, le crâne ceint d’une couronne de cheveux blancs, Zoran avait l’air d’un gentil papy un peu court sur pattes. Ses yeux bleu clair pétillaient de malice. Les deux hommes s’accolèrent. Zéro sentit la grosse panse de Zoran s’épater contre lui, au niveau du bassin, car il le dépassait de vingt centimètres au moins. Ils se rassirent et Radiche apprécia la mine bon enfant de ce gros salopard. Un camouflage parfait.

Les deux mafieux s'étaient connus au cul de la carcasse d'un blindé, pris sous les tirs croisés de combattants croates et canadiens, dans les faubourgs de Medak, en septembre 1993. Ils étaient restés bloqués des heures, entre les troupes de l'infanterie croate et celles du 2e Bataillon Princess Patricia's Canadian Light Infantry, persuadés qu'ils se feraient descendre par les Croates ou arrêter par les Casques bleus. Une balle avait traversé la cuisse droite de Zoran. Les Lions avaient été envoyés en soutien aux troupes serbes chassées de la zone. Les Croates y semaient la terreur. Toutes les habitations serbes de la poche de Medak avaient été détruites à l'explosif ou incendiées. Les Croates expulsaient, abattaient et torturaient des civils, en dépit de la signature d'un cessez-le-feu, provoquant en définitive l'intervention des Canadiens de la FORPRONU. Dragoljub évoluait dans du déjà-vu. Combien en avait-il arpenté, des territoires comme celui-ci, où plus aucune maison ne tenait debout, où les senteurs puissantes des incendies se mêlaient aux miasmes des corps laissés à l'abandon ? Ça puait le bétail carbonisé et la putréfaction, la suie et le plastique fondu. Au milieu des ruines, des vestiges fumants de véhicules encombraient les rues jonchées de gravats, entre les lignées de maisons détruites, où couvaient encore des restes d'incendie. De temps à autre, on entendait des râles d'agonie. L'écho des coups de feu et le grondement de tonnerre des armes lourdes

emplissaient le ciel gris ardoise. L'automne approchait. Un peu avant dans la journée, les Lions avaient tenu une position dans des tas de décombres. Ils avaient aussi achevé une femme – croate, serbe ou autre, ils n'en savaient rien – embrochée par un essieu de voiture rouillé qu'on lui avait enfoncé dans le cul.

Selon les termes du cessez-le-feu, aucune troupe ne devait plus circuler à Medak à partir du 15 septembre. En réalité, les Croates et les Serbes s'y affrontaient avec fureur. L'arrivée des Canadiens en interposition déclencha un déluge de feu supplémentaire. Les Serbes refluèrent d'un coup. Le chef des Lions et l'Ours Blanc se retrouvèrent coupés des leurs. À la nuit tombée, les Croates pilonnèrent en vain les Canadiens. Ils déployèrent des unités pour monter à l'assaut. Sur le rideau du crépuscule automnal, les balles traçantes partaient dans tous les sens. C'était beau et mélancolique, ces mortelles étoiles filantes dans l'obscurité croissante, au milieu des fumerolles et des décombres. Il déclara à Zoran que c'était le moment ou jamais de se tirer. Ce dernier lui rétorqua qu'ils ne se connaissaient pas, qu'il ne lui devait rien et qu'il n'avait qu'à se sauver sans lui. Le point chaud du conflit se déporta un peu au sud. Sans écouter les protestations du blessé, Radiche le soutint jusqu'à une maison éventrée. De là, de baraque en baraque, ils effectuèrent un long détour, arrivèrent dans les champs incultes,

contournèrent les lignes canadiennes et rejoignirent les Serbes. Radiche ignorait totalement l'identité du type qu'il venait d'exfiltrer. Il ne l'apprendrait que bien plus tard, de la bouche de son père Radomir en personne. Avant que ses miliciens ne le ramènent vers Belgrade, Zoran Todoković avait tenu à remercier Dragoljub.

« Merci, mec. Sans toi, je serais mort. Après la guerre, viens me trouver si tu as besoin de quoi que ce soit. Cherche l'Ours Blanc. »

Et pour sceller leur amitié naissante, « Beli Medved » lui avait offert son Desert Eagle.

La serveuse apporta les assiettes. Comme d'habitude, après une salade chopska, Radiche avait opté pour une solide ration de *pljeskavica*, un mélange de viande de bœuf et d'agneau accompagné de frites et de légumes. Zoran commanda une grande assiette de *bureks* bien épicés. Radiche réclama un verre de vin, ce qui surprit son commensal à l'extrême, car le grand chauve ne buvait habituellement pas d'alcool.

« Alors, qu'est-ce qui te tracasse, Aleksandar ? »

Dans son cercle d'intimes, le seul endroit où il pouvait de plein droit être un criminel de guerre apprécié comme tel, Vladimir redevenait Aleksandar.

« Après, Zoran. Je suis épuisé. Mangeons tranquillement, puis nous nous rendrons au studio. »

Seconde entorse à sa stricte abstinence, Radiche commanda un petit verre d'eau de prune au dessert, surveillé du coin de l'œil par un Zoran de plus en plus intrigué.

*CHAPITRE 69*

## LE CAUSSE DE MENDE, FERME DES GARCILLES

JEUDI 6 AVRIL 2017, 19 H 07

Tout allait bien pour *Infotrust*. Milovan avait de quoi être satisfait. Son entreprise de sécurité informatique prospérait et une succursale ouvrirait bientôt à Nice. Mais il était vanné. Il dépassa à vive allure la propriété des Horvat, contourna le contrefort montagneux et fonça vers les Garcilles. Les battants du portail s'ouvrirent et l'informaticien roula jusqu'à l'entrée de la ferme.

Il monta, lança son costume et sa chemise dans le coffre à linge destiné au pressing, se doucha, se sécha et enfila des vêtements propres.

Il redescendit et appela Antoine Barbussel, pour savoir où en était l'enquête.

« Sans entrer dans les détails, les progrès sont spectaculaires, Milovan.

— Ça y est ? Vous savez ce qu'est devenu Aleksandar ?

— Oui, nous l'avons identifié.

— Vous pouvez m'en dire plus ?

— Je vous dirai juste qu'il s'agit d'un policier.

— Un policier ? Mais ça n’a aucun sens, enfin !

— Et pourtant, nous en sommes sûrs à cent pour cent. L’Inspection générale de la Police nationale est sur le coup.

— Alors vous l’avez arrêté ? Il a avoué ?

— Hélas, non. Mais un mandat a été lancé et Interpol ne va pas tarder à diffuser une notice rouge.

— Qu’est-ce que c’est ?

— C’est ce qu’on appelle communément un mandat d’arrêt international.

— Un policier… je n’en reviens pas… quelle horreur…

— L’étau se resserre. Toutes les polices de France sont sur les dents.

— Il a des complices ?

— Très certainement. Disons qu’Aleksandar est un criminel qui a réussi à infiltrer les forces de l’ordre. Je ne peux pas vous en dévoiler davantage.

— C’est déjà fantastique, capitaine. Quelles avancées spectaculaires ! Merci !

— C’est Cane et Irena que vous devez remercier. C’est grâce à eux si nous en sommes là. Je n’ai fait que vérifier et valider leurs pistes.

— Je n’y manquerai pas.

— Cane m’a dit que vous avez rendu visite à Irena ?

— Oui, dimanche dernier… ce n’est pas brillant. Elle espère avoir le fin mot de l’enquête avant de… de…

— … de mourir.

— Voilà…

— Je l’espère. Elle le mérite. Je vous laisse, Milovan. »

Pas un mot au sujet de Sanja. Le gendarme s’était montré professionnel en ne mentionnant pas la sœur de Vladimir Radiche. Milovan sourit. Pauvre Barbussel ! S’il avait su… Il avait infecté les boîtes mail de Cane, d’Irena, de Dolgasi et du gendarme. Il connaissait tous leurs échanges.

Néanmoins, cette conversation téléphonique avait été riche de renseignements capitaux. Dragoljub était dans la nature, mais, plus embêtant, le filet se resserrait beaucoup trop dangereusement autour du Lion. Milovan n’avait pas du tout l’intention de se contenter d’un procès.

Le jeune homme ouvrit la porte menant à la cave. Au pied de l’escalier, il obliqua sur la gauche et emprunta un corridor donnant sur une autre porte, blindée celle-là. Il composa le code, qu’il valida par un scanner rétinien. Il entra dans son bunker informatique, une pièce de cinq mètres sur cinq.

Boris avait eu raison d'écouter le professeur de mathématiques de troisième. L'enseignant l'avait convaincu que Milovan avait un don inné, une compréhension immédiate des arcanes informatiques. Quand il avait poursuivi ses études au lycée de Mende, puis à l'IUT de Puy en Velay, ses talents s'étaient épanouis. Il s'était bien gardé de le montrer, mais il en savait beaucoup plus que ses professeurs.

Il s'était construit un paradis de pirate informatique : un montage complexe de bécanes hors de prix, des claviers et des écrans, des calculateurs. Le Croate s'était offert un véritable centre de données personnel. Des sondes thermiques permettaient de garder la pièce à 23 °C et des hygromètres mesuraient le taux d'humidité en permanence. L'air circulait par le faux plancher et par les racks ventilés. Milovan s'installa au centre des écrans et des tours, et, tel un virtuose, pianota à toute vitesse et surfa sur les *market places*.

Il écrivit partout le même message.

*Čekam te, Dragoljub*. Je t'attends, Dragoljub.

Cela fait, il entra sur le site du *Manufacturier de Jasenovac*. La séquence de La Pietà marchait toujours très fort ; elle lui rapportait des milliers de bitcoins. Milovan décida d'en vendre trente mille. La valeur nominale de tous ses comptes s'élevait à plus de deux cent soixante-sept mille bitcoins. C'était tout aussi

florissant pour les comptes libellés en dollars et en euros. Il était millionnaire. Cette idée de filmer les cadavres en train de se décomposer lui avait rapporté un supplément sans grand effort, même si ce n'était pas le but premier de la manœuvre. Avoir pu saisir les flics en action avait été un vrai coup de bol : les batteries étaient quasi à plat quand ils étaient intervenus.

Moyennant commission, il vendit ses bitcoins sur différents sites asiatiques et russes, puis il transféra les sommes sur plusieurs comptes bancaires enregistrés au Panama, à Singapour et à Las Vegas. Le tout fut ensuite viré chez DC Trust of Corporating, la plus grande lessiveuse d'argent sale du monde, dans la ville de Wilmington, État du Delaware, USA, sur le compte d'une société-écran parfaitement légale, Computer Emergency. Il s'était rendu en personne à Wilmington pour créer cette boîte onze ans auparavant. En moins d'une heure, son entreprise virtuelle avait été montée. Il avait donné un faux nom, l'adresse de son hôtel aux USA et une adresse mail ouverte juste auparavant. L'employé de DC Trust of Corporating avait bien saisi à son anglais déplorable qu'il était français, mais il avait juste souri d'un air de connivence, sans rien vérifier du tout. Ici, on acceptait l'argent de tout le monde, trafiquants, dictateurs, États voyous, hommes politiques et voleurs. Dans ce temple de Mammon, il suffisait juste d'adorer le dieu Dollar et tout devenait possible. Il était retourné à

New York et avait repris l'avion. C'était tout ce qu'il connaissait des États-Unis. Les transferts s'achevaient. Il vérifia que l'argent était bien parvenu sur le compte de Computer Emergency. Il ne restait plus qu'à le centraliser sur un dernier compte, à la City. Abracadabra ! L'argent était désormais légal, lessivé et utilisable. Il s'en servait avec discrétion, s'autorisant un train de vie confortable, mais sans tapage. Du reste, il vivait conformément à ce que lui permettait le salaire légal qu'il se versait en tant que dirigeant de sa véritable boîte de sécurité informatique, Infotrust.

Il visionna quelques extraits de La Pietà. Quelle folie ! Boris aurait été fier de lui. Le vieux lui avait tout appris, ou presque. En créant le site, Milovan avait juste fait entrer la moyenâgeuse sauvagerie des Oustachis à l'ère du 2.0, et la rencontre des deux était absolument dévastatrice.

*CHAPITRE 70*

## PARIS, RUE DU ROI D'ALGER, 18E ARRONDISSEMENT

JEUDI 6 AVRIL 2017, 23 H 18

Ils retournèrent à pied au studio rue du Roi d'Alger. Les gardes du corps s'installèrent sur le canapé, tandis que Radiche tirait de sa housse son ordinateur portable. Il le posa sur la table basse et le mit en route.

« J'ai quelque chose à te montrer. »

Il enfonça la clé dans le port USB et ouvrit le diaporama. Zoran en sursauta sur sa chaise et se signa.

« Bon Dieu, Aleksandar, qu'est-ce que c'est que cette saloperie ?

— Les cadavres de ma sœur Sanja et de son fils… Trouvés au Havre, par une équipe de police criminelle… Mon équipe… »

D'un geste las, la mine perplexe, Radiche caressait son crâne chauve, le regard rivé sur La Pietà. La réponse enfonça davantage Zoran qu'elle ne l'aida à concevoir l'horreur de ce qu'il avait sous les yeux. L'Ours Blanc hochait la tête sans arrêt.

« Je suis repéré, Zoran. Peut-être que nous le sommes tous, du coup. »

Zoran revint de sa stupeur.

« Explique-moi ça, Aleks.

— Il y avait un message avec les corps. Fais défiler les photos. Là… stop. Le brassard. Lis ce qu'il y a écrit au dos.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Sainte Mère de Dieu ?

— Je suis ce Dragoljub-là. Tu n'as pas besoin d'explication, Zoran. Tu sais ce que cela signifie. Celui qui a fait ça a cherché et a trouvé le chef des Lions.

— Impossible ! Comment ? Comment ? Vingt-deux ans après ! Et surtout comme ça… c'est horrible… je ne sais pas quoi te dire… c'est abominable… c'est… c'est…

— C'est la guerre qui continue, Zoran. La monnaie de ma pièce. Celui qui m'envoie ça se venge, mais c'est loin d'être tout.

— Attends, attends… ne va pas plus loin, s'il te plaît… Comment te sens-tu, *toi* ?

— Le moins mal possible. En l'occurrence, mes *particularités psychologiques* me protègent un peu, Zoran. Je ne vais pas bien, c'est vrai, mais n'importe quel être humain ordinaire serait anéanti. Pas moi. Et puis, Sanja et moi n'avons jamais été liés. Je la connaissais à peine. À vrai dire, elle me détestait. Elle restait tout le temps avec notre mère. J'ignorais même qu'elle s'était mariée et avait eu un enfant. Mais nous devons traquer ce

bâtard : c’est un danger pour nous tous. Nous avons trouvé plus salopard que nous. Regarde. »

Radiche ouvrit la capture de la page d’accueil du site du Manufacturier réalisée par Moulin et son équipe. Zoran tapa sur la table du plat de la main, de colère cette fois, et se dressa sur ses courtes jambes.

« Qu’est-ce que c’est que cette merde !? »

Les lettres de feu avaient heurté Zoran de plein fouet. Il avait aussitôt reconnu tous les emblèmes de la page d’accueil.

« C’est bien ce que tu crois. Le mec qui me traque est une saloperie d’Oustachi. »

Zoran en était décomposé, plié en deux au-dessus de l’ordinateur, les mains crispées sur le bord de la table. Stacimir et Milorad s’étaient eux aussi penchés pour mieux voir. La face de Stacimir s’allongea. Pour une fois, il ne se marra pas. Le géant serrait les poings.

Radiche savait que Zoran prendrait très mal la symbolique du site du Manufacturier. Toute la famille de son père – oncles, tantes, grands-parents, frères, sœurs, mère, père et tous les autres parents éloignés – vivait en Croatie quand les nazis avaient pris le pouvoir et que les Oustachis s’étaient déchaînés contre les Serbes. Un seul membre de la famille de Zoran avait survécu aux massacres : son père, alors âgé de quinze ans. Tous les autres, cinquante-trois personnes au total,

avaient péri, la plupart déportés au camp de Jasenovac. Ce site paraissait conçu dans le but unique de narguer Zoran, de pisser sur la mémoire des victimes du génocide et de cracher à la gueule de leurs descendants. De la longue suite de conflits qui émaillaient les relations entre les deux peuples, celui de la Seconde Guerre mondiale était de loin le pire. La plaie, demeurée infectée en dépit du régime autoritaire de Tito, n'avait demandé qu'à se rouvrir en 1990, quand il devint évident que la Croatie exigerait de quitter la Yougoslavie.

L'Ours Blanc en avait perdu son sens de la répartie. Sidéré, il contemplait l'écran. En *off*, il entendait son père, dans leur appartement de Novi Beograd, assis au bout de la table dans la minuscule cuisine, la voix cassée par l'alcool et le tabac, lui raconter en boucle le drame de sa famille, décimée à Jasenovac par les Oustachis, dès leur arrivée, sur le ponton de la rivière Sava, juste après leur traversée sur un bac. « Au maillet et à la hache, Zoran ! Des commandos de prisonniers tziganes étaient contraints de nous défoncer le crâne, sous la supervision des gardiens oustachis. Ils jetaient les enfants par terre et ils les fracassaient à coups de maillet ou les piétinaient. Normalement, ils gardaient les plus aptes au travail. Les filles et les femmes étaient mises à part, violées et envoyées au camp des femmes et des enfants. Mais ma famille n'a pas eu cette "chance".

J’étais à côté de mon père. Une partie de sa cervelle avait éclaboussé mon visage, Zoran ! Le type qui m’a cogné a manqué son coup. Le maillet a un peu ripé. Je me suis réveillé quand ils m’ont balancé à la flotte, dans la Sava, au milieu des cadavres et de l’eau rougie. Je flottais parmi les macchabées, les corps de toute la famille et de tout un tas d’autres, déjà pourris, dans l’eau glacée ! Horrible ! J’ai fait semblant d’être mort. Quand ils sont partis, j’ai laissé le courant m’emporter. J’ai cru mourir de froid. Putain ! Maudits soient tous les Croates ! » Tout en racontant, l’air hagard et la lippe pendante, le père de Zoran massait l’enfoncement de son crâne, là où avait frappé le maillet. Puis il buvait un coup, avant de ressasser encore cette tragédie. Et quand il avait picolé et radoté tout son content, soit il chialait comme un veau, soit il tabassait sa femme et son fils, à les en assommer.

Radiche exposa la situation.

« La section informatique a essayé de pirater son site. Impossible. Les hommes de la cellule l’ont traqué sur les forums et les places de marché du Darknet, mais c’est lui qui les a joints et leur a annoncé qu’il me contacterait.

— C’est quoi, cette histoire de Signe à achever, sur le brassard ?

— Si tu ouvres les autres dossiers que la clé contient, tu découvriras les noms de cent-vingt-sept victimes,

probablement toutes d'origine serbe. Il a disposé leurs restes de façon à obtenir ceci. »

Zéro ouvrit un fichier du dessin de la croix, sur fond de carte de France.

« C'est ça le Signe, une croix orthodoxe qu'il trace avec des cadavres.

— *Presveta Bogorodice !* s'exclama Zoran en se signant. Fils de pute papiste ! Bâtard de catholique ! Qu'est-ce qu'il te veut, cet enculé ?

— Pas me tuer… pas tout de suite, en tout cas. Il aurait facilement pu me descendre ces dernières semaines, pendant qu'il s'occupait de Sanja et que j'ignorais son existence. Il a préféré cette mise en scène. Elle fait partie de mon châtiment, j'imagine. Sa vengeance n'implique pas qu'il me liquide sans me faire souffrir. Il me tend un piège. Il me prend pour un con, en somme.

— Et ta mère, Aleks ? »

Radiche secoua la tête en signe de dénégation.

« Je ne l'ai pas encore appelée. Je voulais te voir d'abord. Le clan passe avant. Si je lui dis ce qui est arrivé à Sanja, les chances qu'elle me balance sont loin d'être nulles. Je serai alors obligé de la réduire au silence. Ma mère a été horriblement déçue, elle s'est sentie trahie même, de voir mon père, un cadre du parti, un diplomate et un apparatchik de Tito, se détourner du

communisme yougoslave… horriblement… Ils sont longtemps restés ensemble, alors que plus rien ne les liait l'un à l'autre. Mais ce mec va s'en prendre à elle, c'est évident, si ce n'est pas déjà fait.

— Alors on peut aller la chercher et la ramener avec nous, pour la protéger !

— Elle ne voudra jamais. Quand elle a deviné que nous nous apprêtions à rejoindre Milošević avant la guerre, mon père et moi, elle nous a littéralement maudits. Et tu as bien vu par toi-même : elle n'était même pas à l'inhumation de Radomir, en 2013. Elle s'est juste déplacée chez le notaire, pour refuser tout ce que lui léguait mon père. »

Radiche marqua une pause.

« Quoi qu'il en soit, je suis grillé, Zoran. Et ce n'est pas tout : je vais être viré. J'ai envoyé chier le directeur de l'OCRVP. »

Zoran demeura beaucoup plus flegmatique à l'annonce de cette nouvelle. Tous savaient qu'il ne terminerait pas sa carrière chez les flics.

« Bon. Il va falloir que tu te tires.

— Non, pas encore. On y est presque, au Havre, et ça va être gros, très gros.

— Gros comment ?

— Bien plus gros qu'à Bordeaux. »

Zoran se gratouillait le menton d'un air perplexe.

« Tu es sûr ?

— On parle d'une filière de plusieurs millions d'euros tous les ans.

— Bon, mais comment on fait ? Tu n'es plus flic. Tu es grillé. Ce n'est pas la priorité. »

Zoran arpentait nerveusement la pièce, les yeux clignotants, tel un hibou effaré. D'une voix sépulcrale, martelant de la main droite sa paume gauche pour souligner chaque syllabe, il énonça un ordre sans réplique.

« Je veux, tu entends bien, Aleks ? Je *veux* la peau de ce salopard de merde. Ce mec est une menace pour le clan. C'est un tueur de Serbes. Comme tu l'as dit, c'est notre guerre qui continue, ici, en France. Ce sera la réponse du Tchetnik à l'Oustachi. »

Puis, se tournant vers Stacimir et Milorad, Zoran donna les directives.

« Vous contactez immédiatement le plus de gens possible, au moins les chefs de groupe. Demain matin, tout le monde se rejoint chez moi. Consignes de sécurité pour chacun : se déplacer armé et toujours avec de quoi prendre la tangente, à savoir faux papiers, argent liquide et portable vierge. Utiliser le code "moins un" pour toute communication, passer par Telegram, détruire les messages aussitôt lus… Je me charge de mettre les

Rutsin au parfum. Je rentre et je m'en occupe dès maintenant. Andrej est à Bogota. Isidor est à Belgrade. Dès que je suis chez moi, je lui téléphone. »

Zoran enfila sa veste. La dernière fois que Radiche lui avait vu une mine aussi tourmentée, c'était à Medak, derrière la carcasse du blindé, au milieu du lacis lumineux des traçantes.

« Stacimir et Milorad, vous restez ici cette nuit. »

Radiche tenta de protester, mais Zoran ne lui laissa pas le choix.

« Aleksandar, à partir de maintenant, tu ne te déplaces plus jamais seul. Si jamais un connard vous dit un mot de travers, vous me le plombez sans préavis. T'as pas le choix, Aleks. Ta sécurité, c'est aussi la nôtre. Je sais bien que tu ne parleras jamais aux flics, mais si ce type te chope, ce sera une autre histoire. Il te cramera les couilles. Et là, tu parleras. Comme tout le monde. »

Le parrain regagna son repaire à pas précipités, essoufflé, traînant ses encombrantes rondeurs. Il vivait en vieux garçon, non loin de la rue du Roi d'Alger, dans une maison bourgeoise de trois étages, rue Émile Chaine. Protégée des regards par de hautes grilles et des arbustes, elle présentait les mêmes caractéristiques de sécurité que celle de Radiche au Havre. Il y demeurait seul. Sa femme et ses deux enfants habitaient quelque part en Espagne, personne ne savait où à part lui, même

pas les Rutsin, et sous un faux nom. Pas question de les avoir dans les jambes ni de prendre le risque d'un kidnapping ou d'un assassinat. Il ne verrait pas ses enfants grandir, mais c'était le prix à payer pour qu'ils *puissent* grandir. À la mode d'autres grands truands des Balkans, il avait préféré l'éloignement de ses proches à leur mort probable. Et puis, si un jour on l'arrêtait, une partie des biens serait intouchable. Les propriétés en Espagne n'avaient jamais été à lui. Un jour ou l'autre, tous les comptes sont tirés au clair. Et ce jour-là… Par ailleurs, il n'avait rien d'un respectable père de famille. Ce rôle l'emmerdait. Le chef de clan entretenait quelques maîtresses et essayait bon nombre des putes qu'il foutait sur le trottoir en France. Il dressait les récalcitrantes dans la cave de sa maison. On les y amenait une cagoule sur la tête. On les en ressortait de même. Elles ne savaient pas où elles pénétraient, même si cela ressemblait de très près à l'enfer.

Zoran monta en soufflant au premier étage, dont tout l'espace était occupé par la vaste cuisine, sa table et ses chaises, un authentique comptoir de bistrot en zinc et cuivre, des sièges de bar, un grand salon fumoir, où s'égaillaient des fauteuils au cuir patiné, des canapés moelleux, des tables basses, un snooker, une cave à cigares et des sculptures rococo. Aux murs, des lithographies alternaient avec des appliques qui dispensaient une chaude lumière tamisée de club à

l'anglaise. Mais les événements ne se prêtaient guère au calme et la volupté. Il balança sa veste sur une chaise, passa de l'autre côté du bar, se servit une triple dose d'un pur malt de vingt ans d'âge, puis il s'accroupit en ahanant et composa le code du petit coffre dissimulé sous le comptoir. Il en tira un portable et composa le dernier numéro utilisé par Isidor, qu'il avait appris par cœur.

« Zoran, mon frère, comment va ? »

Merde ! Isidor était bourré. Ça s'entendait. Au fil des années, ils en avaient enchaîné quelques-unes, des cuites et des partouzes. Il le connaissait, son Isidor ! Derrière, on entendait du turbo folk, des rires de femelles, des cris et des acclamations de poivrots. Isidor devait être au loft, dans sa boîte de nuit.

« Des ennuis ?

— Plutôt, oui. Trouve un coin tranquille. »

Les bruits de fond cessèrent d'un coup, tamisés par une porte que l'on ferme.

« Qu'est-ce qu'il y a, Zoran ?

— Aleksandar est grillé.

— Chié ! Les flics l'ont serré ?

— Non, c'est pire que ça. Y a un enculé qui est remonté jusqu'aux Lions de Serbie. La couverture de Vladimir Radiche vient de tomber. Je t'explique… »

À la fin de la conservation, Isidor avait totalement repris ses esprits.

« Je saute dans un Belgrade-Paris très tôt demain. Je suis chez toi en fin de matinée.

— OK, Isidor. Surtout, ramène bien BoTox et ses copains avec toi. On aura besoin d'eux. Ne prends pas de matos. On a tout ce qu'il faut sur place. Détruis ton téléphone.

— D'acc, Zoran. À demain. »

*CHAPITRE 71*

## PARIS, MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR, PLACE BEAUVAU, 8E ARRONDISSEMENT

VENDREDI 7 AVRIL 2017, 11 H 13

Michel Pangard n'avait pas bien dormi. Et c'était un euphémisme. Il n'avait pas dormi du tout ; son épouse l'avait expulsé du lit sans ménagement, pour qu'il aille gigoter ailleurs. Il avait ressassé toute la nuit, en tournicotant dans tous les sens sur le canapé du bureau. Ce fils de pute de Radiche, un criminel de guerre ! Elle était raide, celle-là ! Pangard avait la désagréable sensation d'être assis sur une catapulte. N'y tenant plus, il s'était levé et habillé ; il avait bu une tasse de café et s'était rendu à l'aube au siège de l'OCRVP, à Nanterre.

Il était obnubilé par la mise en place de la traque du capitaine véreux, dont le portable n'avait pas été allumé depuis la veille, juste après leur empoignade téléphonique. Les numéros d'immatriculation et le descriptif des deux bagnoles de Radiche avaient été transmis à toutes les unités de flics et de gendarmes de France. La Brigade nationale de recherche des fugitifs avait été mise dans la boucle, ainsi que la Police aux frontières. On ne pouvait pas faire mieux.

Tout cela l'obsédait tellement qu'il ne prêta que peu d'attention à la nouvelle qui venait de tomber dans sa boîte mail et qu'il lut d'un œil distrait : la femme du transformateur et son enfant avaient été formellement identifiés par comparaison des empreintes digitales relevées chez elle et sur la scène de crime. Elle s'appelait Sanja Daribelle. Il nota l'information dans un coin de sa cervelle et passa à autre chose. Très bien, on verrait ça plus tard.

Alors qu'il contemplait son visage abattu dans le cadre de son diplôme de sortie de l'ENSOP, Pangard reçut un coup de fil de Maximilien de la Canternole, le directeur de cabinet du ministre de l'Intérieur. On réclamait sa présence au ministère. Lorsque Pangard s'enquit d'une voix mal assurée s'il y avait un problème, la réponse laconique du dir'cab le gela sur place. Il bondit sans attendre dans son véhicule de fonction, plaqua le gyrophare sur le toit, quitta le siège de l'OCRVP à toute allure et fonça place Beauvau. Il pénétra dans la cour intérieure par l'entrée rue des Saussaies, se présenta à l'accueil, grimpa d'un bon pas à l'étage et se rendit à grandes enjambées chez La Canternole, en retenant sa respiration tandis qu'il longeait les locaux du ministre, craignant que Zeus en personne ne descende de l'Olympe pour prendre part à l'entrevue. Il toqua d'un doigt timoré.

« Entrez ! »

Autour d'un bureau Empire immense patientaient une femme rondelette, élégante et très maquillée, le sinistre Lenanti de l'IGPN, un capitaine de gendarmerie en uniforme et le directeur de cabinet du ministre, assis derrière le bureau, avec sa tête d'énarque premier de promo : lunettes à écailles, raie sur le côté, aucun pli nulle part. Lenanti… l'IGPN… Ça puait les emmerdes à plein nez.

La Canternole se montra glacial, franchissant allègrement toutes les limites de l'incorrection, selon les standards de l'étiquette officielle. Pangard avait dû foirer quelque part. Il se faisait l'effet d'un galopin convoqué chez le dirlo.

« Asseyez-vous, commissaire. »

Le directeur de l'OCRVP prit place sur la chaise restée vide, à côté de la femme bien en chair.

« Je vous présente madame Maria Dolgasi, juge d'instruction près le TPIY. Madame Dolgasi est la juge déléguée pour la France à Eurojust, en charge des dossiers relatifs aux crimes de guerre en Yougoslavie. »

Pangard la salua d'un bref coup de tête. Une longue cohorte de points d'interrogation défilait dans les yeux du policier.

« Madame… »

La Canternole observa un bref silence, avant de reprendre le tour de table.

« Capitaine Barbussel, chef de section à l'OCLCH, à Rosny-sous-Bois. Quant au commissaire Lenanti, vous vous connaissez déjà… »

Le chef de l'OCRVP leur adressa un bonjour mou et sans conviction. L'étonnement devait se lire sur son visage, car le directeur de cabinet alla droit au but.

« Vladimir Radiche. »

Des abîmes de perplexité s'ouvrirent dans l'esprit du flic.

« J'ai demandé sa suspension hier. Je…

— Stop. Je suis au courant. Ce n'est pas la question. Que savez-vous *exactement* de lui ?

— C'est un policier sur le fil du rasoir. Des résultats, certes, mais un comportement douteux, maintes fois signalé. Je sais qu'il a déjà fait l'objet de deux plaintes de la part d'OPJ stagiaires, classées toutes deux sans suite, et d'une enquête de l'IGPN, dans une histoire de détournement d'argent à Bordeaux, avant qu'il n'arrive au Havre.

— Entendu. Cela aussi, je le sais… La Serbie, commissaire.

— La Serbie, monsieur le directeur ? C'est un pays de l'ex-Yougo…

— Cessez de faire l'andouille, Pangard ! »

L’intéressé rougit jusqu’aux cheveux. Un soufflet n’aurait pas été tellement pire. Lenanti ne put réprimer un rictus discret. La Canternole se laissa tomber à la renverse contre le dossier de sa chaise, les mains jointes par le bout des doigts.

« Madame Dolgasi, pourriez-vous éclairer la lanterne du commissaire ? »

À la fin des explications de la magistrate de la cellule Eurojust, au bout d’une bonne demi-heure, Pangard avait collé ses mains l’une à l’autre et il y cachait le bas de son visage.

« Voilà qui est le capitaine Radiche, commissaire Pangard. Vous imaginez-vous dans quel *merdier* nous nous trouvons ? Le ministre en a presque fait une syncope. S’il n’est pas là aujourd’hui, c’est uniquement parce qu’il ne pouvait pas ajourner une réunion avec ses homologues à Bruxelles. »

Silencieux jusqu’ici, Lenanti prit la parole.

« Et ce n’est pas tout, commissaire. Même si nous avons manqué notre homme à Bordeaux, nous sommes absolument convaincus que Radiche est en relation avec des clans mafieux puissants et bien implantés en France. J’ai du mal à saisir que la Direction (ici, il fallait comprendre Pangard lui-même) de la criminelle ait pu louper une telle énormité. »

Les mains de Pangard retombèrent sur ses cuisses, oiseaux abattus en vol. Il était décomposé. Ses plans de promotion s'effondraient comme des châteaux de cartes. Au lieu de son avantageux reflet dans des cadres, il admirerait la peinture défraîchie d'un commissariat de province.

« Comment procédons-nous ? balbutia-t-il.

— Madame Dolgasi met la dernière main au volet des crimes de guerre. Quant à l'aspect criminalité internationale, le commissaire Lenanti y travaille, en sachant que nous devons mettre dans la boucle d'autres services, au minimum plusieurs offices centraux : le banditisme, la traite des êtres humains, la délinquance financière, et j'en oublie. Deux noms ressortent des enquêtes menées par Irena Ilić, Cane Staković, madame Dolgasi et le commissaire Lenanti : un certain Zoran "Beli Medved" Todoković et les frères Rutsin, des trafiquants dans le collimateur d'Interpol depuis deux décennies. Je veux que cet individu soit neutralisé dans les plus brefs délais. La séance est levée. Vous réglerez les détails entre vous plus tard. »

Maria Dolgasi remit au commissaire un dossier de synthèse sur le cas Radiche.

« Lisez-le attentivement dans les meilleurs délais. Au moindre problème, vous me contactez, peu importe l'heure. »

Alors qu'ils partaient, le directeur de cabinet le retint. Dès que la porte se referma derrière Lenanti, Maximilien de la Canternole passa à l'offensive.

« Un dernier mot, de vous à moi. Si vous vous foirez sur ce coup-là, vous servirez de fusible. Votre sort est déjà scellé en cas d'échec. Compris ?

— Cinq sur cinq.

— Rompez. Au boulot. »

En sortant de là, Pangard avait la raie du cul toute moite.

Au lieu de rentrer chez lui pour déjeuner, il appela sa femme pour la prévenir de ne pas l'attendre et il retourna à toute blinde au 101 rue des Trois Fontanot, à Nanterre, au siège de l'OCRVP. Il galopa ventre à terre à son bureau.

« Qu'on ne me dérange sous aucun prétexte ! »

Il ferma le verrou de la porte, décrocha le téléphone et éteignit son portable. Il ôta sa veste et constata qu'il suait comme un porc. Sa chemise auréolée de sueur lui collait au torse. Il posa devant lui le volumineux dossier préparé par la juge Maria Dolgasi et se plongea sans tarder dans sa lecture.

*CHAPITRE 72*

## PARIS, RUE ÉMILE CHAINE, 18E ARRONDISSEMENT

VENDREDI 7 AVRIL 2017, 10 H 27

Le lendemain, ils étaient tous réunis chez Zoran. Radiche exposait la situation aux trois fouines, avant qu'elles ne s'immergent dans les profondeurs d'Internet.

L'équipe des trois hackers ramenés par Isidor rassemblait deux Russes et un Serbe, que tout le monde appelait par leur nom collectif – les Fouines – ou alors, individuellement, chacun par son surnom. Le Serbe se faisait appeler BoTox, le premier Russe Redpill et le second Gulo. Personne dans la filière ne connaissait leur vraie identité, sauf le triumvirat et Zéro. La moyenne d'âge de leur groupe était de vingt-quatre ans.

Bien qu'issus d'un monde quasi obsolète, les deux frères Rutsin et Zoran étaient parfaitement conscients de la nécessité de maîtriser les nouvelles technologies. Les forces des différentes polices et armées du globe possédaient toutes des unités à la pointe. Tous les membres du clan se devaient de posséder un minimum de rudiments en la matière, pour de simples raisons de sécurité. L'équipe des Fouines assurait une formation continue en matière de téléphonie et d'échanges sur les réseaux. Isidor Rutsin les avait surnommés ainsi parce

qu'une part non négligeable de leur travail consistait à espionner les parties adverses, exactement comme n'importe quel cybersoldat de n'importe quelle troupe conventionnelle. C'étaient avant tout des *freakers* : ils pénétraient les lignes des clans ennemis, balançaient des listes de noms des rivaux aux flics, espionnaient les sites gouvernementaux, pompaient des informations en vue de chantages, infiltraient les systèmes personnels des associés ou des concurrents. Ils protégeaient ainsi les intérêts de leurs filières partout où elles serpentaient. Les frangins Rutsin et Zoran les payaient très grassement, des centaines de milliers d'euros par an, sans parler de grosses primes. Les pirates changeaient souvent de camp et il convenait de les fidéliser. Isidor Rutsin ne les considérait pas comme de vrais criminels. Aucun d'entre eux ne connaissait la saveur particulière du meurtre, le goût du sang et des larmes. Dès que la police les serrait, les cybercriminels se mettaient à table et changeaient de bord en travaillant pour les agences gouvernementales. Effrayés par les conséquences réelles de leurs actes virtuels, ils balançaient toujours. Toujours. Aussi Isidor Rutsin leur avait-il promis une mort lente et douloureuse, à eux et à leur famille, s'il leur venait un jour l'idée de le trahir. Ils savaient de quoi le narcotrafiquant était capable. Les Fouines avaient aussi développé des activités cybercriminelles qui leur appartenaient en propre, avec l'autorisation des frangins et de l'Ours Blanc, moyennant un pourcentage

raisonnable versé au clan. Ils ne travaillaient là que dans le classique : fausses cartes bancaires, kits de faux papiers, création de *ransomwares* et autres logiciels malveillants.

Sagement assis en rang, BoTox, Redpill et Gulo écoutaient Radiche leur exposer la situation, reprenant toutes les découvertes effectuées par l'équipe de Moulin.

« En gros, tant que le Manufacturier ne l'a pas décidé, tu n'entres pas. Et, d'un autre côté, si tu cherches à établir un contact avec lui ouvertement, tes collègues flics vont aussitôt le savoir, alors que tu n'es plus censé t'en occuper. C'est bien résumé ? »

Ainsi venait de parler BoTox, un gamin tout maigre de vingt-deux ans, aux allures de fille, le visage très fin, les cheveux longs et noirs coiffés en queue de cheval, fringué comme un skater californien, avec un bonnet à la con vissé sur la tête. Radiche flairait sa peur quand il lui adressait la parole. Le môme se la jouait affranchi et détendu, mais ça ne marchait pas. Ce n'était toutefois pas le moment d'emmerder ces trois geeks, par ailleurs très bons dans leur branche.

« C'est ça. »

BoTox apostropha l'un des deux Russes.

« Redpill, déballe un ordi et configure-le. On va travailler sur une seule machine, pour tenter de

comprendre comment le virus du Manufacturier envahit le système, si jamais ça se passe mal. »

Le Russe s'exécuta. Son visage comptait plus de bubons d'acné que son clavier d'ordi ne comportait de touches. Il déballa un Apple Mac Book Pro 15.4, issu d'un stock fraîchement volé. Tout le monde le regardait bosser. Ses doigts osseux frappaient les touches à une vitesse inouïe, longues antennes d'insecte hyperspécialisées dans cette manipulation. Après avoir fiché une clé USB, il installa des logiciels maison. Au bout d'une vingtaine de minutes, la besogne était achevée.

« C'est prêt. »

BoTox s'adressa derechef au grand chauve, sous l'œil attentif de Zoran et d'Isidor.

« La moindre photo tirée des dossiers de ta clé USB sera aussitôt reconnue et la source, c'est-à-dire toi, identifiée par tes collègues flics. Il faut procéder autrement. »

BoTox se tapotait les lèvres de l'index, l'air perplexe. Redpill reprit la parole.

« Et pourquoi pas un message en serbo-croate ? Tes collègues savent que tu es serbe ?

— Non. Je ne crois pas. Mais ça risque de ne plus tarder.

— On peut essayer ça alors : tu balances une brève communication en serbe, sur les mêmes forums. Tapons un texte suffisamment vague pour ne pas t'impliquer.

— D'accord, on essaie. »

BoTox téléchargea un logiciel d'alphabet serbo-croate, puis il descendit sur les *market places* et les forums des amateurs de *gonzos* et de *snuff movies*. Il attendit les instructions de Radiche.

« Écris ça : *C'est moi, Dragoljub. Je t'attends ici.* »

Au moment où il allait taper le message, BoTox repéra celui du Manufacturier. « Regarde ça : *Čekam te, Dragoljub. Je t'attends, Dragoljub.* Il est déjà là. Il nous guette.

— Alors, vas-y. Balance le message, réponds-lui. »

Le hacker écrivit en serbe, sous la dictée de Radiche.

« *To je Dragoljub. Čekam te ovde.* »

La réponse ne se fit pas attendre. Le Manufacturier était bel et bien aux aguets.

« *Zdravo Dragoljub. Snimite ovu internet adresu. Moći ćete da uđete.* »

« *Salut, Dragoljub. Tape cette adresse internet. Tu pourras entrer.* »

BoTox enregistra le lien, puis se tourna vers Zoran et Rutsin, attendant leur aval.

« La connexion va peut-être cramer l'ordinateur.

— Le Manufacturier, il ne nous repérera pas physiquement, ici, dans la maison de Zoran ? s'enquit Isidor.

— Non. La localisation va bouger en permanence. Par contre, il va pouvoir pourrir l'ordinateur de virus si on entre sur son site.

— Alors, vas-y. On s'en fout, de l'ordinateur. Vous en aurez autant qu'il vous en faudra. »

BoTox acquiesça, tapa la ligne d'adresse, cliqua sur « entrée » et tout le monde retint son souffle. Au bout d'une seconde, la page d'accueil du site du Manufacturier se déploya comme un écran déroulant. BoTox déplaça le curseur. La flèche se transformait en main : les liens étaient actifs.

« Je vais où ?

— Ouvre ça, là. »

BoTox venait de cliquer sur le drapeau de l'État indépendant de Croatie. La page GHO, « Galerie d'Honneur des Oustachis », s'ouvrit. Un tube du groupe nationaliste croate Thompson retentit à fond. Zoran aboya une série de jurons en reconnaissant certains portraits des dignitaires oustachis que proposait la galerie. Ils cliquèrent sur quelques-unes des photos et comprirent très vite le principe de cette partie du site : une fiche biographique s'ouvrait et racontait avec force

détails le parcours de l'individu choisi, aussi bien des militaires que des prêtres ou de hauts dignitaires catholiques acoquinés au régime de terreur d'Ante Pavelić.

« OK, c'est bon. Ressors. »

Le hacker s'exécuta et quitta la GHO, pour revenir sur la page d'accueil.

« Et maintenant ?

— Clique sur le *srbosjek*. »

BoTox plaça le curseur sur l'image du couteau recourbé. Cela leur ouvrit l'accès à la « Page des crimes ». Ils entraient dans l'antre du Manufacturier. Au lieu de morceaux de rock nationaliste, la bande-son n'était qu'une succession de cris atroces, de hurlements de suppliciés et de jurons furieux.

« Baisse, merde ! »

BoTox réduisit le volume à un bruit de fond. Il rajusta nerveusement sa queue de cheval. Radiche s'agaça de ce geste, qui lui rappelait le tic de Lartigan. Des dizaines de photos s'étalaient sur plusieurs pages. Dès que le curseur survolait l'une d'elles, des montages défilaient à un rythme syncopé de *time lapse*. Les mains du jeune hacker tremblaient un peu au-dessus des touches. Zéro le chassa d'une bourrade.

« Pousse-toi. Je vais le faire. »

BoTox ne se le fit pas dire deux fois, bien aise de s'écarter un peu des horreurs que les brefs extraits laissaient entrevoir.

Radiche changea de page et surfa à la recherche de sa sœur et de son neveu. Sans hésiter, sur la dernière page, il cliqua sur la photo d'une Sanja encore vêtue, l'air terrorisé, tenant dans ses bras un poupon, lui aussi habillé.

« C'est ma sœur. »

Le portrait de Sanja et de son enfant céda la place à une série de liens, toutes les séquences du massacre. D'un clic droit sur chacune d'elles, il ouvrit l'onglet des propriétés. Chacune durait de deux à quatre heures. Il les avait donc torturés des jours durant. L'air d'un grand vampire privé de son hémoglobine vitale, Radiche n'aurait pas pu blanchir davantage. Zoran tenta de le dissuader, mais Zéro repoussa sa main bienveillante.

« Non, Aleks. Ne fais pas ça ! »

Il avait expérimenté toutes les laideurs en tant que tortionnaire ; il lui fallait maintenant les éprouver avec l'œil d'une victime.

Il cliqua.

La scène se déroulait dans une sorte de caverne aux parois de schiste et de granit mal dégrossies. Tout était filmé par une caméra que le geôlier portait sur lui, probablement sanglée autour de la tête. Une Sanja au

moral déjà détruit suppliait son bourreau, attachée à la muraille par une chaîne reliée à un collier, assise à même le sol. Le bébé pleurait à tout rompre dans sa poussette. Peut-être avait-il faim ; peut-être souffrait-il. « À poil, putain ! » Sanja se liquéfiait. Les larmes dévalaient son visage rougi. Elle n'était pas très belle. « Non, s'il vous plaît, non… je… veux… pas… » Voix calme du tourmenteur. « Très bien. Comme tu veux. » Changement d'angle. Le porteur de la caméra effectuait une volte-face. Balayage rapide de la crypte. Passage ultrarapide dans le champ de vision d'étagères surchargées et d'excavations ténébreuses. Mouvement descendant. Dans son cosy braillait le nourrisson furieux. « Regarde bien, salope. C'est de ta faute. » Refus et suppliques horrifiées de Sanja. Deux mains gantées de cuir noir s'approchèrent, éjectèrent la couverture et ouvrirent la douillette. Elles extirpèrent brutalement l'enfant de son cocon protecteur et l'installèrent à plat ventre, à même la roche brute. Incapable de dresser longtemps la tête, le bébé bavotait sur la pierre en criant. Zoom arrière : le tueur s'était redressé et il contournait le bambin. Ainsi, Sanja le voyait bien de face. L'image allait alternativement du bébé à sa mère qui se débattait comme une folle au bout de sa chaîne. Elle se cala à nouveau sur le nourrisson. « Et maintenant, je vais écraser cette raclure ! » Une botte noire apparut dans le champ et se plaça juste au-dessus de la petite tête, qu'elle masqua complètement. Le

genou remonta vers la caméra pour la prise d'élan et redescendit d'un coup brutal. Hurlement terrible de la mère. Le pied avait frôlé le crâne et avait claqué sur la roche. Rires du bourreau, de *vrais* rires, et non des simulacres. Il jouissait de l'instant présent, c'était évident. Le genou remonta à nouveau. Beuglements noyés de sanglots maternels. Le pied effleura l'avorton qui se tortillait un peu. Zoran ne put s'empêcher de commenter à voix haute. « Seigneur Dieu, viens-nous en aide ! » Tête baissée, bras croisés, Isidor ne soutenait la scène que grâce à la haine dévorante qui l'avait saisi. Radiche agrippait la table de toutes ses forces.

« Stop… pitié… stop… je-e-e-e… vais obéir… mais pitié… pitié pour lui… s'il vous plaît.

— S'il vous plaît, *Monseigneur*.

— S'il vous plaît, *Monseigneur*. »

Les mains gantées replacèrent le bébé dans son cosy et remirent la couverture sur lui, pour le protéger. Petits tapotements précautionneux, gestes prévenants, à l'intention manifestement ironique. Ce n'était que le début. Le mioche ne devait pas crever tout de suite. Déplacement de la caméra. Il se rapprocha de Sanja.

« Allez, sale fiente, enlève tes fringues. » Secouée de sanglots, Sanja s'exécutait lentement, retardant le moment où elle devrait ôter ses sous-vêtements. « À poil, pourriture orthodoxe ! » Sanja secouait la tête en signe

de refus, tête baissée, visage dissimulé derrière ses cheveux.

« Je… je… su… suis athée…

— Ah ouais ? Eh bien, pas moi ! »

Le porteur de la caméra se leva. Un déluge de torgnoles s'abattit sur Sanja, qui se pelotonna au sol. L'apparition d'une lame dans le champ de la caméra augmenta la tension des spectateurs d'un cran. La main gauche maintint la victime plaquée au sol. La droite se fraya un passage entre les seins, entre la peau et le soutien-gorge. D'un geste sec et précis, elle trancha le sous-vêtement. « Pour ma sœur ! » Les vagissements de Sanja ne le dissuadèrent en rien de descendre jusqu'à sa culotte, bien au contraire. La pointe aiguë de la lame sinua de la poitrine jusqu'à l'élastique du slip, dessinant sur la peau laiteuse un filigrane rouge. La tentative maladroite et désespérée des doigts de la victime pour stopper le travail du couteau se solda par un coup d'estoc sur le dos de la main, qui se retira promptement hors du champ visuel. Néanmoins, la jeune femme continuait de se défendre. Son ravisseur la retourna alors sans effort sur le ventre, lui tordit les bras dans le dos et, à califourchon sur ses cuisses, coupa finalement la culotte au niveau des hanches, à gauche puis à droite. Il arracha les lambeaux de tissu et les jeta au loin. « Pour ma mère ! »

Submergé de panique, les deux mains sur la tête, Zoran perdait complètement les pédales. Les yeux fous, le visage éperdu, l'Ours Blanc n'en pouvait plus.

« Arrête, Aleksandar, arrête ! C'est ce qu'il veut ! Te détruire avec ça ! Ne regarde pas cette merde ! Isidor, Stacimir, tout le monde, aidez-moi, aidez-moi, putain ! BoTox, coupe-moi cette saloperie. Tout de suite ! »

Le hacker obtempéra aussitôt, tandis qu'ils glissaient leurs bras sous les aisselles de Radiche et tentaient de le tirer en arrière.

« Zoran a raison, Aleks ! Il entre en toi avec ces vidéos de merde ! C'est ce qu'il veut, putain ! »

Le grand chauve se redressa et rugit. Il se secoua dans tous les sens et catapulta la chaise, éructant de rage.

« Raaah… Laissez-moi, rraaah ! Putain de merde ! Bordel, lâchez-moi ! »

Moulinets de bras, bousculade désordonnée, jeu des coudes, dégagement. Zéro se ramassa sur lui-même, en garde, prêt à bondir. Il soufflait comme une bête aux abois, hors d'haleine, en position de lutteur. Isidor haussa les mains, recula et baissa la voix.

« OK, Aleksandar, OK… calme-toi… calme… »

L'autre lui répondit comme un forcené.

« Rien à foutre ! Je veux voir, tu comprends ? Voir !

— C’est une idée de merde ! Zoran a raison !

— Sortez ! Dégagez de là ! Barrez-vous ! Tous ! »

BoTox apostropha les antagonistes, mettant un terme au conflit.

« Arrêtez ! Regardez ! Il est là ! Il est là !

— Qui, putain ?

— Le Manufacturier ! Il nous espionne ! Restez en dehors du champ de la webcam et taisez-vous ! »

Tous les regards se braquèrent sur l’ordi. Effectivement, l’œil rouge de la caméra s’était allumé et une fenêtre s’était ouverte en plein milieu de l’écran. Un type portant un uniforme de la Légion Noire, dont le visage était dissimulé par un masque à tête de mort, apostrophait Radiche.

« Tu renonces déjà, Dragoljub ? T’as pas de couilles, *moje pile* ! Merde serbe, va ! Tu loupes vraiment le meilleur. »

De rage, Radiche en balança une chaise en grognant. Rires de la tête de mort.

« Bien ! Bien ! Ça va me faire la journée ! »

Nouveaux rires. Radiche tira une autre chaise à lui et se planta devant la caméra.

« Qui es-tu, fils de pute ? »

La réponse revint en boomerang.

« Ta Némésis, Dragoljub Brebulavić. »

Radiche hurlait sur l'ordinateur.

« Dis-moi qui tu es, fumier !

— Tu ne crois quand même pas que je vais tout te balancer comme ça, sans que tu ne fasses rien ? Je n'avais pas demandé à te connaître, moi. Cherche.

— Je te trouverai, sale bâtard !

— Sale bâtard ? Ai-je vraiment commis pire que toi ? Et pour ce qui est de me trouver, tu peux encore courir un peu *govnar*…

— Je vais achever le Signe ! Je vais te débusquer et te tuer !

— Ah, ah ! On verra, on verra.

— Je vais te crucifier ! Je te le promets.

— Mort de rire, ma mignonne ! C'est pas gagné, *moje me malo*. Et ta sœur était d'une douceur et d'une chaleur. Hum, miam miam ! Je me suis régalé, vraiment. J'ai glissé en elle un nombre étonnant de choses, même un rat affamé. Tu verras ça sur les vidéos. »

Zéro martelait la table ; la machine tressautait à chaque impact, entre ses poings furibards. Son visage était passé du blanc craie au vermillon. Ses rides sinuaient de manière surnaturelle, comme si des insectes couraient sous sa peau.

« Et maintenant, le plus important. Écoute-moi bien surtout, car je ne voudrais pas qu'il t'arrive malheur, Dragoljub. L'IGPN, Interpol et la cellule Eurojust sont sur tes traces. Interpol va lancer une fiche rouge, si ce n'est pas déjà fait. Tu as tous les flics de France à tes trousses. Gare à tes couilles. Tu es fini.

— Alors tu devrais être content ! Pourquoi me prévenir ?

— Je veux m'occuper de toi moi-même. Et tu vas souffrir. Mais ta mère va y passer d'abord. Tu seras le dernier. »

Radiche encaissait coup sur coup. Il savait qu'il ne mentait pas.

Dernière salve.

« Je te laisse l'accès direct et permanent à mon site. Tu as juste à taper la même ligne d'adresse, toujours. Mais un conseil d'ennemi : n'essaye surtout pas de me hacker. Si tu donnes l'accès à tes collègues poulets, je le saurai immédiatement. Tu n'utiliseras que cet ordinateur et que cette adresse. À la moindre tentative de piratage, je ferme le site. Si je comprends que ce n'est pas toi qui regardes les vidéos, je ferme le site. Tu écriras toujours en serbo-croate, pour plus de sécurité. Une dernière chose, Dragoljub : je sais très précisément ce que tu ouvres comme fichiers et je sais aussi si tu visionnes l'ensemble d'une séquence ou pas. Il y a des indices

disséminés dans les vidéos. Tu n'auras pas de nouvelles de moi tant que tu n'auras pas regardé *tout* ce que j'ai fait à ta sœur et à son fils. À chaque fois que tu lanceras un film, ta webcam se mettra en service automatiquement. Ne l'obture jamais. *Je veux te regarder regarder*. À bientôt. *Za dom* ! »

Fermeture de la fenêtre et retour à la page d'accueil du site. Radiche haussa le poing très haut, mais BoTox se précipita et entrava son bras avant qu'il ne retombe sur l'ordinateur.

« Arrête ! Si tu le bousilles, ce sera fini. »

Zéro braquait des yeux dingues sur le gamin ; Zoran reprit le relais.

« Sois pas con, Aleksandar. Le gosse a raison. »

BoTox intervint encore.

« Regardez. Il a envoyé un message avec deux pièces jointes.

— Enregistre-les sur le disque dur.

— D'acc, tout de suite.

— Ouvre-les.

— C'est un fichier texte et un fichier images.

— Montre. »

Zoran l'arrêta.

« Non, pas maintenant. On a encore plus urgent. »

Radiche fixa le parrain.

« Quoi ? Qu’est-ce qu’il y a de plus urgent que ça ?

— Putain, reprends-toi, Aleks ! Il faut aller chez ta mère ! Maintenant ! Ça se trouve, il y est déjà. »

*CHAPITRE 73*

## NANTERRE, SIÈGE DE L'OCRVP, RUE DES TROIS FONTANOT

VENDREDI 7 AVRIL 2017, 19 H 23

Le dossier élaboré sous la direction de Maria Dolgasi semblait conséquent. Une notice descriptive l'accompagnait. Il était constitué des pièces suivantes : une biographie de Vladimir Radiche, l'enquête de l'avocate serbe Irena Ilić pour le compte de l'ONG Dignité et Justice, des procès-verbaux rédigés par l'inspecteur Cane Staković mandaté par la Chambre spéciale des crimes de guerre de la cour pénale de Belgrade, une synthèse du capitaine de gendarmerie Antoine Barbussel de l'OCLCH, un mémo rédigé par le commissaire Lenanti et, pour finir, une annexe comportant des photocopies de tous les documents découverts lors des investigations, ainsi qu'une clé USB contenant les différents fichiers mentionnés dans les procès-verbaux, mémoires et notes, et les vidéos réalisées par l'avocate Irena Ilić.

Avant de commencer sa lecture, Pangard le feuilleta en diagonale. Il s'arrêta un instant sur les différentes photos de Dragoljub / Aleksandar / Vladimir. Une vraie sale gueule d'assassin. Ce mec portait son âme sur son

visage depuis toujours. Ses yeux, bordel ! Deux pierres noires incrustées dans un visage de rapace. Avec sa barbe et sa chevelure hirsute, le milicien Dragoljub ressemblait à quelque sauvage des forêts profondes, de ceux que les légions romaines affrontaient en Illyrie deux mille ans auparavant. La bestialité incarnée. Sans sa barbe ni ses cheveux, c'était encore pire : le Nosferatu de Murnau…

Il revint à la première page, prit une grande bouffée d'oxygène et plongea tête la première dans la lecture. Il nageait dans les eaux troubles de la barbouzerie internationale.

L'inspecteur Cane Staković et le capitaine Barbussel avaient effectué une enquête remarquable. Il la lut d'une traite, comme un bon roman. Le parcours de vie était retracé de manière circonstanciée, depuis l'enfance jusqu'à l'âge actuel de Zéro.

Quant à l'enquête de Staković sur la manière dont on avait effacé les traces de Dragoljub en Serbie, Pangard en oublia presque qu'elle relatait les hauts faits d'un type devenu fonctionnaire de police en France. L'investigation mettait très bien en évidence toutes les complicités dont Dragoljub avait bénéficié. Ce salopard n'était pas le premier venu. La comparaison des photos et descriptions des blessures des différents dossiers médicaux ne souffrait aucun doute : c'étaient les mêmes quatre cicatrices étoilées, dessinant un collier.

Les notes établies par l'avocate Irena Ilić le révulsèrent, en particulier le témoignage de Nadja. L'horreur absolue. Pour se faire une idée plus précise des événements de Foča, il se connecta au portail du TPIY et parcourut d'autres comptes rendus et témoignages, ainsi que l'historique des faits et quelques verdicts prononcés par le tribunal. Il consulta les photographies de l'annexe : le lycée de la ville, le gymnase Partizan, des écoles, mais aussi d'autres endroits dans des villages alentour, autant de lieux de détention où étaient parquées les femmes. Le gymnase Partizan était situé à deux pas du commissariat et de la mairie. Des policiers participaient aux viols. Pas étonnant que le mode de fonctionnement ordinaire du capitaine Radiche soit resté la coercition et la brutalité, les deux mots qui définissaient le mieux son travail. Le parcours des Lions faisait frémir. Tour à tour gardiens de centres de détention et nettoyeurs ethniques, ils avaient commis des exactions dans le camp d'Omarska et à Foča, pris part à des opérations de nettoyage en Croatie et en Bosnie et, le clou de leur carrière, à Srebrenica, ils avaient traqué les fugitifs et participé aux massacres de Potocari et de Pilica. Ensuite, ils avaient prêté main-forte au régiment du génie pour la gestion des charniers. Seigneur ! Pangard passa sa main sur son front moite.

Lenanti s'était contenté de retracer le parcours professionnel de Radiche en insistant sur les divers

incidents le jalonnant. Il y joignait les rapports de 2012, rédigés à propos de l'affaire de Bordeaux. La conclusion de l'un de ces rapports attirait l'œil : les filières antillaises de la cocaïne à Bordeaux avaient été aussitôt remplacées par d'autres réseaux, issus des Balkans. Même chose pour la prostitution : les filles nigérianes avaient disparu au profit de Yougoslaves. L'hypothèse de travail implicite de ce mémoire se reformulait ainsi : le capitaine Radiche travaillait-il en sous-main pour des groupes des Balkans ?

Après avoir soufflé, Pangard reprit l'annexe et observa les nombreux clichés des charniers de Srebrenica, et d'autres du mémorial, une vaste plaine hérissée de stèles blanches et cernée de plaques commémoratives gravées de milliers de noms. Des flashs : Radiche égorge un enfant ; Radiche tire dans le dos des hommes qui s'affalent dans les fosses ; Radiche roue de coups une femme et la viole. Abjection ! De désespoir, Pangard crispait ses mains sur les feuilles. Il avait la gorge sèche, brûlée d'une soif d'enfer. L'envie de s'arracher les dents fulgura, pour avoir mal *comme* eux, pour avoir mal *pour* eux, pour racheter un peu de sa honte, devant toute cette laideur. C'était aussi ça, le poison inoculé par cette ordure de criminel de guerre : la culpabilité qu'on éprouve devant l'irréparable, la catastrophe devant laquelle on n'aurait rien pu, mais de laquelle on se sent pourtant comptable. Il bouillait de

rage. Il avait envie d'écrabouiller cette déjection humaine, là, tout de suite. La haine le dévorait.

C'était ignoble et dégradant.

Radiche les contaminait tous.

Pangard se renversa contre le dossier de sa chaise, massa son visage et ferma les yeux. Il se détendit quelques minutes. Les dates, les toponymes, les noms, les numéros de dossier, tout se mélangeait dans son esprit saturé. Il referma la volumineuse chemise, se leva et parcourut son bureau de long en large, comme un animal en cage. Un scandale d'État majeur se profilait à l'horizon. Maximilien de la Canternole avait des raisons de le craindre. Il les lisait d'ici, les gros titres. Accablé, il regarda sa montre. Il n'avait aucune envie de rentrer chez lui, ni de supporter les piques amères de sa femme, ni d'essuyer ses regards chargés de reproches. Dix-neuf heures vingt-trois. Il sortit de sa tanière pour se restaurer et déambula dans Nanterre. Il aurait aimé voir un peu la ligne d'horizon, mais dans cette saloperie de termitière géante, le ciel devenait une abstraction. Il dégota une pizzeria et s'y engouffra sans réfléchir.

*CHAPITRE 74*

## LE CAUSSE DE MENDE, FERME DES GARCILLES

VENDREDI 7 AVRIL 2017, 11 H 09

La représentation était terminée. Enivré de sa toute-puissance, Milovan coupa la connexion. Il ôta le calot et le masque. L'agitation le galvanisait, une excitation fébrile, de nature sexuelle. Vingt-six ans après Erdut, il s'était enfin confronté à son tortionnaire. Exalté, il quitta le sous-sol et remonta au premier étage.

Devant le bureau, il avança la main et suspendit son geste. Ce n'était pas la main d'un homme accompli qu'il contemplait, robuste et couverte de poils noirs, mais celle, plus frêle et glabre, d'un gamin. À chaque fois qu'il ouvrait cette porte, la magie opérait : Milovan redevenait l'adolescent malingre élevé à la dure par Boris.

La première fois que Milovan avait ouvert cette porte, il vivait chez le vieux depuis presque un an déjà. Il était chez lui et pouvait aller et venir à sa guise partout dans la maison. Cette pièce seule lui était interdite, que Boris appelait son bureau, et dont l'entrée était toujours close. À de nombreuses reprises, Milovan avait vu Boris en glisser la clé dans sa poche, qu'il conservait jalousement sur lui. Ce jour-là, un soleil

caniculaire avait tabassé les Garcilles toute l'après-midi. Milovan avait terminé de ranger le tas de bois que Boris avait ramené dans une remorque le matin même du fond de la combe. Boris s'était rendu à Mende et la maison était vide. Dans les rayons d'or qui pénétraient par les fenêtres de la bâtisse, les grains de poussière s'embrasaient. Des mouches exécutaient un ballet entêtant. Le silence rendait l'atmosphère encore plus lourde et irrespirable. Milovan monta quatre à quatre à l'étage, pour aller se doucher et se rafraîchir, mais quelque chose d'inhabituel l'arrêta net et il rebroussa chemin sur le palier : la clé était fichée dans la serrure.

Boris l'avait-il fait exprès ?

Milovan ne le sut jamais.

Il hésita de longues minutes, oscillant légèrement devant cette énigme provocante. Plus tard, il lirait le conte Barbe-Bleue et se souviendrait de ce moment où tout avait chaviré. La clé de Boris aussi était une clé maléfique. À plusieurs reprises, ses doigts s'avancèrent, hésitèrent et reculèrent vivement, comme sous l'effet d'une brûlure. Il la saisit enfin. Il tendit l'oreille et jeta un regard par-dessus son épaule, sondant la quiétude de la maison. Il la tourna. La porte donnait non seulement sur une autre pièce, mais carrément sur une autre existence.

Milovan demeura sur le seuil. Les volets étaient fermés. À tâtons, il avait cherché l'interrupteur. L'ampoule nue du plafond éclaira soudain crûment l'intérieur. Il en eut le souffle coupé. *Grosso modo,* cette chambre était identique à la sienne : plancher brut, murs badigeonnés à la chaux, radiateur en fonte. Mais il n'y avait pas de lit et deux armoires au lieu d'une seule, ainsi qu'un bureau, une chaise et un prie-Dieu en face d'une grande croix sombre fixée au mur. Là n'était pas le plus important. Milovan entra timidement. La différence énorme, elle s'étalait partout sur les murs blancs. Du sol au plafond, les quatre murs étaient tapissés de photos, en noir et blanc pour la plupart. Elles épousaient les contours de la croix, ainsi qu'un drapeau noir frappé d'un U argenté enserrant un écu à damier blanc et rouge. Milovan pivotait sur lui-même, sidéré.

Il s'approcha d'un des murs et balaya du regard les dizaines de photos. La plupart lui demeuraient indéchiffrables, mais quelques-unes étaient tout au contraire fort limpides. Parmi les portraits, Milovan reconnut Ante Pavelić, le chef des Oustachis. Pavelić, le Hitler croate… Tout le monde savait ça, en Yougoslavie. C'était un monstre. Ça faisait partie de l'Histoire maudite du pays. Sur une autre photo, le même Pavelić était immortalisé en train de serrer la main d'Adolf Hitler sur les marches du Berghof. D'autres clichés montraient des soldats marchant au pas dans un village

en ruines. Sur la manche gauche, ils arboraient un écu à damier rouge et blanc. Ces hommes étaient des volontaires croates qui avaient rallié les rangs des SS. Maisons en flammes, combats, exécutions, corps de civils allongés par dizaines, monticules de têtes coupées. Il y avait également des portraits de prêtres et de moines franciscains. Il reconnut aussi le célèbre archevêque Stepinac. La sueur roulait à grosses gouttes sur le visage de l'adolescent. Il avait la nausée.

Il se rendit au mur situé en face de la porte. Parmi toutes les autres, l'une des photos magnétisa son regard. Sanglé dans un uniforme noir, coiffé d'un calot siglé d'un U majuscule, un jeune homme fixait l'objectif, un grand sourire aux lèvres. Au creux du bras gauche, le soldat croate tenait une tête coupée, une tête d'homme barbu, coiffée elle aussi d'un calot, mais d'une autre couleur et avec un autre insigne. Les yeux du type décapité étaient à moitié clos, vitreux, et sa langue sortait de sa bouche de manière grotesque, comme celle d'une tête de veau dans un ravier. Milovan se pencha sur le côté, intrigué. Il y avait quelque chose de plus dans ce cliché, d'étrangement familier. Il colla le nez à la photographie.

Le cœur du gamin dégringola alors dans ses talons : ce qu'il vit et entendit le foudroya. Au moment où il reconnut Boris *le jeune* sur la photo, Boris *le vieux* l'interpella rudement à l'orée de la chambre.

« Que fais-tu là ? »

Milovan sursauta d'effroi. Boris, les mains dans les poches, se tenait nonchalamment appuyé au chambranle. Il entra. Ses yeux luisaient de colère.

« Je suis déçu, extrêmement déçu, que tu sois entré ainsi dans mon intimité, sale petit fouineur ! »

Le visage du grand-père s'altéra totalement et devint haineux. Il s'avança d'un pas en ôtant son ceinturon ; il fit deux boucles autour de sa main. Le môme demeura pétrifié. La dégelée débuta. Le cuir cingla le torse de l'adolescent, qui piailla de douleur et monta aussitôt les bras en défense. Le coup en revers passa alors sous les coudes et lui cisailla le ventre. Milovan se plia en deux, tomba sur les genoux et se roula en boule, la tête nichée dans les bras. Boris se déchaîna, dessinant de grands huit avec le ceinturon. Chaque coup lui embrasait le dos et les côtes, mordant la peau et les chairs. Milovan hurlait.

« Arrête, grand-père ! Pitié, arrête !

— Petit salaud ! C'est comme ça que tu me remercies ! Fumier !

— S'il te plaît ! S'il te plaît ! Grand-père ! Pitié. Je le ferai plus !

— Ta gueule ! Ferme ta sale petite gueule ! »

La bave aux lèvres, le vieillard frappait à bras raccourcis, ajoutant des coups de pied. Le garçon éclata en sanglots. Des sillons rouges transparaissaient un peu partout sur le t-shirt. Ça suffisait. Essoufflé, un peu calmé, Boris remit sa ceinture, tira la chaise à lui et s'assit lourdement. Il laissa les hoquets de sa victime s'éteindre d'eux-mêmes, au bout de longues minutes.

« Maintenant que tu connais la vérité, tu peux partir. Va-t'en ! »

Au lieu de répondre, le souffre-douleur rampa jusqu'aux godillots de Boris. Il attrapa les chevilles de son grand-père adoré.

« Non. Je n'ai que toi ! Je veux rester avec toi ! Je t'en supplie ! Excuse-moi ! Excuse-moi ! »

Il enserrait maintenant les mollets du vieux et frottait son visage sur ses rudes godasses de sécurité. Les pleurs reprirent de plus belle.

« Je ne sais pas. Je me sens trahi. Est-ce que je peux te faire confiance ?

— Tu peux ! Tu peux !

— Hum, on verra bien. Mais si je ne suis pas content de toi, tu dégages *illico* de chez moi… J'espère que je ne vais pas le regretter.

— Garde-moi, grand-père, garde-moi ! Je ferai tout ce que tu voudras ! »

Anéanti, le gamin astiquait toujours les chaussures de Boris de sa frimousse bouleversée. Ce dernier exultait. Son triomphe était complet. Il joua au magnanime et soupira d'un air navré.

« D'accord. Allez, calme-toi, n'en parlons plus. Suis-moi dans la salle de bains. »

Milovan se déshabilla et s'assit dans la baignoire. Boris lui aspergea le dos à l'eau froide pendant un bon quart d'heure, pour désenfler les bourrelets sanguinolents gravés par le cuir. Le gamin couinait et se trémoussait, mais il cessa quand le vieux lui déclara qu'il se comportait comme une fillette. Il baissa la tête et serra les dents. Il était heureux, tout compte fait. Son grand-père le gardait. Il lui tamponna le dos avec une serviette éponge, désinfecta les coupures et badigeonna les zébrures d'un baume à l'arnica.

« Va mettre des vêtements secs et rejoins-moi dans le bureau. »

Boris l'attendait assis sur la chaise, un cadre à chaque main.

« Entre et assieds-toi. »

Milovan s'exécuta sans piper mot et s'installa en tailleur en face du vieux, à même le sol, sans prêter garde aux brûlures sur son dos.

« Je ne m'appelais pas Boris Horvat. Mon vrai nom est tombé dans l'oubli et il m'est étrange de te le dire maintenant. Je ne l'ai pas prononcé depuis bientôt un demi-siècle. Je m'appelais Mladen Lalzjak. Je te fais grâce des détails, pour arriver droit au but. Pendant la Seconde Guerre mondiale, j'étais un Oustachi. J'avais prêté serment en 1938, à dix-sept ans. J'ai fait partie de la *Crna Legija*, la Légion Noire. J'ai porté son uniforme avec ferveur et fierté. »

Boris tendit la photographie à Milovan. Le gamin déglutit.

« L'homme… la tête, là… c'est qui ?

— Un fils de pute serbe. Un rat. Rien. Une vermine orthodoxe.

— Et c'est toi qui l'as…

— Décapité ? Oui, c'est moi. Je l'ai d'abord poignardé, mais il était encore bien vivant, ce sous-homme, quand la scie a entamé son cou. Mes camarades lui maintenaient les bras et moi, je sciais en riant sa saloperie de tête serbe. Ensuite, j'ai pris la pose.

— Mais pourquoi !?

— Je pourrais te dire qu'il s'agissait d'un ennemi, ce qui était vrai, mais là n'était pas là question. Avant tout, c'était une ordure, un détritus, un parasite. Autant te l'apprendre tout de suite, j'en ai tué plein… Pas seulement des soldats, mais aussi des civils, des femmes,

des vieux, des enfants. J'ai torturé. J'ai violé. Nous étions déchaînés. »

Boris éclata d'un rire franc. Milovan s'indigna pour de bon.

« Mais dis-moi pourquoi ! Ils t'avaient fait quelque chose, ces gens ?

— Et toi et ta famille, à Erdut, vous leur aviez fait quelque chose, aux Serbes ? Qu'est-ce que tu te disais, quand les Lions ont baisé ta sœur et ta mère, avant de les saigner comme des truies ? »

L'adolescent prit de plein fouet la dernière phrase. Il se dressa sur ses pieds, les poings serrés.

Boris perçut sa colère grondante.

Bien. Très bien.

Il le manœuvrait exactement comme il le voulait. Après le chaud, le froid.

« Reste assis, ou sors de chez moi ! martela le vieux.

— Comment sais-tu tout ça ? bredouilla le môme livide, en se rasseyant en tailleur.

— Facile : tu parles dans tes cauchemars. Tu hurles, plutôt. Je ne t'ai jamais réveillé. Ça a été très instructif. J'ai compris l'essentiel, je pense. Alors, réponds-moi : qu'est-ce que vous leur aviez fait, tes parents, ta sœur et toi, aux Serbes ? Hein, petite crapule ?

— Mais rien du tout ! On ne leur avait rien fait !

— Voilà ! Bien ! Tu as compris l'essentiel : on n'a pas besoin de vrais motifs pour massacrer des gens. Des prétextes suffisent amplement. Et au fil du temps, tu n'as même plus besoin de prétexte. Le plaisir prend le relais.

— Tu es un monstre !

— Non ! Je suis un homme… Je n'ai pas fait pire que ceux qui ont ravagé ta famille. »

Le sophisme de Boris frappa Milovan de stupéfaction. Foudroyé, le gamin ne sut quoi répondre, emberlificoté dans ses émotions trop intenses et les arguments fallacieux de son grand-père. Après quelques instants de silence, le vieux bourreau reprit son récit.

« Je suis resté à la Légion Noire deux ans et demi. Ensuite, j'ai été enrôlé dans la Handschar en juillet 43.

— C'est quoi, ça ?

— C'est une division de l'armée allemande. Son véritable nom est la 13e division de montagne de la SS. »

Boris reprit la première photographie et tendit à Milovan la seconde. Un Boris à peine plus âgé que sur la première photographie prenait la pose dans un autre uniforme, avec un dôle de chapeau sur la tête.

« On l'appelait la Handschar à cause du sabre.

— Du sabre ?

— Oui, observe bien l'écusson du col, à côté de la croix gammée, une main brandit un sabre recourbé. Un Handschar. Un cimeterre, autrement dit un sabre arabe recourbé. Cette division comptait deux ou trois milliers de Croates, mais surtout une énorme part de Bosniaques, tous musulmans.

— Je ne comprends pas. Les Croates sont catholiques, non ?

— Oui, et les Oustachis étaient même des catholiques ultras.

— Alors, pourquoi des musulmans avec vous ?

— La Croatie occupait la Bosnie alors. Une partie des Bosniaques étaient nos alliés. Comme nous, ils détestaient les Serbes et les Juifs. Nous avons collaboré avec les Allemands de Hitler. »

Milovan ne saisissait pas tout, mais sa répulsion première cédait le pas à un intérêt croissant. Des tueurs de Serbes… cette idée lui plaisait bien, décidément… Boris sentit qu'il l'avait ferré. Il n'y avait plus qu'à ramener la ligne à lui, en douceur.

« Et ce chapeau bizarre que tu portes ?

— C'est un fez, un couvre-chef typique des pays arabes. Dans la Handschar, c'est ça qu'on portait sur la tête, par référence à la culture arabo-musulmane. Ouvre bien tes yeux : il porte deux écussons, l'aigle nazi surmontant la Totenkopf, la tête de mort des SS. Un

drôle de mélange, en vérité, ce cocktail “musul-germain”, comme disait Himmler. »

Milovan plissa les yeux et reconnut en effet les deux insignes dont lui parlait Boris.

« Eux aussi, ils tuaient des Serbes ?

— Oui. Beaucoup. De manière cruelle, très sale, *sehr schmutzig*, comme le répétait sans cesse un camarade allemand de ma section. Mais comme ils étaient musulmans, ils préféraient quand même exterminer des Juifs.

— Mais toi, tu en as vraiment tué plein ?

— Je te raconterai ça une autre fois… si tu le veux bien.

— Oui, grand-père ! Je le veux ! Moi aussi, j’aurais bien aimé massacrer plein de saloperies serbes, des tas et des tas. »

Milovan s’était redressé. Il martelait sa poitrine du poing droit, pour ponctuer son discours. Il avait déjà oublié les marques cuisantes qui boursouflaient son dos. Boris sourit à cette sortie du gamin. Ça prenait décidément bonne tournure. Il avait bien fait de laisser la clé dans la serrure. Il se leva et ouvrit l’une des deux armoires. Une bouffée de naphtaline s’exhala du meuble. Le vieux sortit un uniforme pendu à un cintre et protégé d’une housse plastique.

« Tiens. Mis à part ma défunte épouse, personne n'a vu cet uniforme, pas même mon fils. J'ai vite compris que Jean-Luc ne serait pas l'homme de la situation.

— Et moi, je le suis ?

— Sans aucun doute.

— Pourquoi ?

— Toi et moi, nous avons un gros point en commun, que mon avorton de fils ne peut pas comprendre.

— Lequel ?

— Nous avons tous les deux le goût de la guerre dans la bouche. Vas-y. Sors l'uniforme de sa housse. »

Milovan s'exécuta avec lenteur, absolument fasciné, et le tourna dans tous les sens. Il aurait bien voulu l'enfiler, mais il était beaucoup trop grand. Dans sa jeunesse, le soldat Mladen Lalzjak avait dû être un grand gaillard bien taillé. Il observa attentivement le Handschar argenté sur fond noir, au coin du col. Boris lui tendit ensuite le fez. Milovan le manipula ; il allait le mettre sur sa tête, mais son grand-père l'interrompit.

« Non ! Pas tout de suite ! »

Milovan suspendit son geste et Boris lui reprit le couvre-chef. Susciter l'attente ne nuirait pas, bien au contraire, à l'élaboration de son outil. Ils remirent l'uniforme dans sa housse. Quand Boris le raccrocha

dans l'armoire, Milovan devina dans la pénombre d'autres vêtements et tout un tas d'objets indistincts.

« Il y a d'autres choses ?

— Oui, mais une autre fois. Pas maintenant. »

Boris invita son disciple à quitter la pièce. Il la referma. Il plaça la clé sous le nez de Milovan et la fourra ostensiblement dans sa poche.

« Tu n'as toujours pas l'autorisation d'entrer seul dans cette pièce. Peut-être que ça viendra, un jour. »

Milovan approuva d'un coup de menton et se blâma derechef pour son intrusion.

« Je n'aurais pas dû faire ça. Excuse-moi, grand-père.

— N'en parlons plus, Milo. Descendons préparer le repas. »

Le gamin se rengorgea de plaisir : le vieux l'avait appelé par son diminutif, celui dont il se servait pour lui marquer son affection. Boris le tenait dans sa main de fer gantée de velours.

Et maintenant, presque vingt-cinq ans plus tard, Milovan restait sous l'emprise magnétique de cette pièce, où une bonne partie de son éducation s'était déroulée, sous la férule impitoyable de Boris. *Son* vieux l'avait métamorphosé en tueur de Serbes. Leur guerre continuait.

La chambre avait peu changé. Le jeune homme y avait juste installé son lit à la mort de son père adoptif. Non seulement il y dormait, mais il y méditait et priait. Il déboutonna la veste de l'uniforme et l'y déposa bien à plat. Il ôta ses bottes et son pantalon. Il rangea le tout avec grand soin dans l'armoire à linge. Il remit ses vêtements quotidiens, traversa la pièce, posa les deux genoux sur le prie-Dieu et récita avec ferveur une action de grâce à la Vierge Marie, les yeux tendus vers la grosse croix de chêne bistre. Son oraison montait vers les cieux, claire et ferme, pour le salut de l'âme très pieuse de Boris l'Oustachi.

*CHAPITRE 75*

## RAMBOUILLET, AVENUE DU GÉNÉRAL LECLERC

VENDREDI 7 AVRIL 2017, 13 H 09

Dévorée d'angoisse et de peine, Marthe de Larmoise avait vieilli de vingt ans.

Le lieutenant Bièvre et un des agents s'étaient présentés chez elle la veille au soir, pour la troisième fois depuis le lancement de l'avis de disparition inquiétante de Sanja et de son bébé.

Ils venaient lui annoncer la mort de sa fille et de son petit-fils. La jeune OPJ détestait porter les mauvaises nouvelles. En l'occurrence, c'était au-delà de tout. Engluée dans son empathie, elle avait eu du mal à se lancer et c'était finalement Marthe qui lui avait tendu la perche.

« Ils sont morts, n'est-ce pas ? »

La jeune femme avait hoché la tête, en signe de confirmation, le visage anxieux.

« Les examens sont terminés et les corps pourront vous être rapidement rendus.

— Je pourrai les voir ?

— Non. C'est tout à fait impossible. »

Marthe de Larmoise plaqua un mouchoir sur sa bouche et se noya dans ses larmes. Le lieutenant Bièvre laissa quelques minutes à la vieille femme pour évacuer cette première tempête. Elle trottina vers le salon, suivie par les policiers.

Voix engouée et épaules voûtées, Marthe de Larmoise osa enfin la question.

« Que s'est-il passé ?

— Ils ont été assassinés. »

Les photos du dossier envoyé par le lieutenant Bilitrandi après la comparaison des empreintes digitales dansaient dans le champ visuel de la policière. Elle ne pouvait s'appesantir sur la question ni préciser à cette pauvre vieille que le verbe « assassiner » n'était qu'un doux mensonge, une approximation très relative. Le nez dans le mouchoir, Marthe lançait ses plaintes au ciel.

« Mais pourquoi ? Pourquoi ?

— Nous n'en savons rien pour le moment. »

La jeune femme enfreignit alors une règle qu'elle s'était fixée depuis son entrée dans le métier : ne jamais formuler une promesse inconsidérée.

« Je vous assure que nous trouverons le coupable. »

Puis, profitant de l'occasion qui s'offrait à elle, elle tenta d'obtenir quelques renseignements.

« Madame de Larmoise, nous ne devons négliger aucune piste. Avez-vous des ennemis ? Vous rappelez-vous un incident, même minime, une altercation, un litige ou quelque chose de ce genre, vous impliquant vous, votre fille ou votre gendre ? »

Nouveaux bouillons de morve et de larmes. Beuglements humides, mêlés à des imprécations. L'irrépressible fureur s'était emparée de la frêle vieillarde. Le visage tordu et venimeux, elle leur avait intimé l'ordre de quitter son domicile.

« Partez ! Maintenant ! Partez ! Tout de suite ! »

L'OPJ avait battu en retraite avec son collègue dans le vestibule cossu, à reculons, les mains levées en signe d'apaisement.

« Très bien, nous vous laissons. »

Après leur départ, Marthe s'était écroulée sur le canapé et s'était saisie des deux boîtes d'anxiolytiques et de somnifères. Elle avait mal jusqu'aux os, regrettant amèrement d'avoir vécu trop longtemps. Elle hésita devant les plaquettes de pilules. Devait-elle tout avaler ? Elle ne pensait pas à sa fille ni au petit : ils étaient dans sa moelle, dans sa peau, dans son souffle. Chacune de ses cellules se tordait de souffrance. Nouvel assaut de larmes, de sanglots et de cris, nœuds de vipères dans le ventre et ouragan dans le crâne. Dans tout ce noir bitumeux, un microscopique lumignon clignotait, tout

au fond du puits, luttant désespérément pour ne pas s'éteindre. Elle partirait donc comme ça, sans savoir ? Et Antoine-Paul, son gendre ? Pauvre gamin ! Marthe prit finalement plusieurs cachets, une dose massive, de quoi s'assommer sans mourir. Elle se coucha en chien de fusil et attendit que les ténèbres l'enveloppent.

Elle avait laissé la porte ouverte au départ des deux policiers et les hommes qui se tenaient devant elle en avaient profité. Malheureusement, à son réveil, Marthe n'avait rien oublié. La souffrance diffusait dans tout son corps. À travers ses paupières mi-closes, elle devinait le visage d'un homme chauve penché sur elle. L'individu la secouait pour la réveiller. Curieusement, il l'appelait par son prénom. Il l'aida à se redresser. Incrédule, elle n'en croyait pas ses yeux.

« C'est toi, Aleksandar ? Mais, qu'est-ce que tu… »

Elle jeta un regard comateux par-dessus l'épaule de son fils. Quatre hommes à la mine de fumiers endurcis se tenaient en retrait. L'instinct parla. Avant de comprendre, dans la ouate des drogues, elle sut, et la gifle partit, suivie d'une seconde, puis d'une troisième. Faibles taloches. Aleksandar saisit les poignets de sa mère. Les malfrats regardaient la pointe de leurs godasses, embarrassés par ces émouvantes retrouvailles.

« C'est toi ! C'est toi, ordure ! »

Maintenue par la poigne de son fils, elle se hissa sur ses pieds. La tête lui tourna. Elle avait pissé dans son froc pendant son immersion dans l'inconscience, mais elle n'en avait cure. Un instant, on aurait pu croire que le fils allait prendre sa mère dans ses bras, tant ils étaient près l'un de l'autre, presque collés. Ce n'était pas arrivé depuis plus de trente-neuf ans.

Le miracle n'eut pas lieu. Elle le repoussa et invectiva le groupe. Elle savait que son fils était devenu policier, mais elle comprenait pertinemment que ces lascars patibulaires n'étaient pas des flics.

« Sortez de chez moi. Je ne vous connais pas, mais je sais quel genre de salauds vous êtes. Sortez !

— Écoute-moi.

— Rien du tout ! J'ignore comment, mais vous êtes responsables de leur mort. Sortez ! Tirez-vous, fumiers !

— Maman, écou…

— Non ! Je ne veux rien entendre. »

Elle plaqua ses mains sur ses oreilles. Échevelée, le visage dévasté, les fringues fripées et souillées, elle avait l'air d'une vieille folle pue-la-pisse. Radiche lui entrava encore les avant-bras et écarta ses mains.

« Écoute-moi, bordel ! Il va s'en prendre à toi ! Il va te tuer aussi ! »

Elle cessa de se débattre et examina le visage rapace de son fils, cette malédiction sortie de ses entrailles.

La réplique prouvait en tout cas à Marthe qu'elle ne s'était pas trompée. Aleksandar était mouillé d'une manière ou d'une autre dans la mort de Sanja et de son fils. Et les quatre, là, avec leur sale gueule mal rasée d'égorgeurs, ils puaient le meurtre à plein nez. Elle les avait vus arriver chez eux, à sa table, des criminels identiques à ceux-là, dans les années 80, quand Radomir était devenu un fervent ultranationaliste. Ils avaient débarqué, la fureur plein la gueule, mousseux et enragés, affolés par les odeurs des massacres à venir. Ceux d'en face, chez les Croates et les Bosniaques, ne valaient pas mieux. Les mêmes ordures fanatiques, sous des bannières différentes, tous avec de grands principes pour justifier leurs horreurs et maquiller leurs forfaits. Et les peuples imbéciles de suivre en bêlant, moutons qui méritaient finalement le carnage qu'ils appelaient de leurs vœux. Tous ces pourris qui précipitaient le pays dans la guerre civile… Quant à son mari, l'homme qu'elle avait aimé et épousé, qu'était-il devenu ? L'effondrement du communisme avait révélé ses appétits et à sa véritable nature. Cet homme cultivé s'était peu à peu transformé en un machiavélique pousse-au-crime, un politique corrompu, puis un membre éminent de la Sûreté. Il avait bercé Aleksandar, encore un gamin, de ses visions d'une Grande Serbie, et lui, son fils, devenu

un adolescent à la froideur détestable, un sociopathe avéré, il avait deviné tout le parti qu'il y aurait à tirer d'une guerre, pour assouvir ses penchants sadiques. Sa progéniture n'était qu'un tueur en série habillé d'une commode idéologie.

Elle se rappela avec dégoût le petit garçon insensible qui se débattait dans ses bras quand elle le câlinait. Dès son plus jeune âge, il esquivait les baisers et les caresses.

Pourquoi était-il né comme ça ?

Il tourmentait pareillement les animaux pris au piège et ses camarades d'école. Elle se remémorait son mépris absolu pour tout ce qui n'était pas lui, l'œil inquiet des maîtresses, en maternelle déjà, devant son absence d'empathie et ses brusques éruptions de violence à la moindre contrariété. Son intelligence manipulatrice lui avait vite permis de comprendre qu'il avait intérêt à dissimuler un peu en société ce qu'il était, mais le fond était demeuré le même.

Pourquoi était-il né ?

Et qu'avait-il bien pu trafiquer là-bas ? À chaque fois qu'elle y pensait, son estomac se serrait : elle se souvenait du hamster qu'elle avait retrouvé percé de part en part avec un crayon à papier, sur toute la longueur. Le crayon lui sortait par la bouche, à travers les dents brisées. Elle lui avait offert l'animal, mais le rongeur avait mordu l'index d'Aleksandar. Son rejeton

en avait conçu une détestation glaciale et s'était vengé quelques jours plus tard. Même pas à chaud, non, mais de manière calculée et mûrie. Aleksandar avait à peine six ans. Elle l'avait puni, frappé même, pour cet acte odieux. La bestiole empalée par le crayon aigu : elle n'avait jamais pu se défaire de cette image, associée à celle de son fils, visage buté, bras croisés, insensible aux menaces et aux gifles. Un sale monstre froid. Ce n'était pas une bêtise de môme. Ce jour fut marqué d'une pierre blanche : un profond désamour pour cet infect gamin s'ancra en elle à jamais. Elle s'acquitta de ses obligations de mère, mais sans affect. Plus de baisers cette fois, plus de câlins, plus de mots doux. Cela le rapprocha d'autant plus de son père. Plus tard, après la naissance de Sanja, elle s'arrangea pour laisser la petite le moins possible avec lui. Elle l'observait en cachette, son masque insensible, ses mains crispées au bord du berceau de la minuscule rivale. Elle comprit très vite qu'il faudrait se défier de lui en permanence et qu'au lieu d'une petite fille, il voyait peut-être bien un hamster. Bien des années plus tard, quand elle avait su qu'il avait été blessé au front, pas une seule fibre maternelle n'avait vibré.

Si Aleksandar s'intéressait aujourd'hui à la mort de Sanja, c'était qu'il y avait un quelconque intérêt ou une part de responsabilité.

« Tu sais comment elle est morte ?

— Elle a été assassinée.

— Je le sais déjà. Mais comment ?

— Elle a été violée et torturée à mort. Le bébé aussi. Et ils ont été décapités. Puis l'assassin a cousu la tête du bébé sur le corps de Sanja. »

Là où le lieutenant Bièvre avait reculé par pure humanité, son engeance n'avait pas hésité une seconde. Beaucoup plus grand qu'elle, il lui coulait un regard exécrable, le long de son nez aquilin. La réponse avait heurté Marthe en pleine face. Elle ne devait pas craquer pourtant, pas devant lui, pas devant eux, pas tout de suite.

« Qu'est-ce que tu fais là ?

— Le tueur va s'en prendre à toi.

— Pourquoi nous ?

— Je l'ignore. Ça a l'air d'être une très longue histoire.

— La guerre ?

— Sans doute.

— Et eux ?

— Ce sont des amis.

— Tu n'as pas d'amis. Ou si tu en as, ce sont des gens de ton espèce… J'ai tout perdu, alors ma propre mort m'indiffère passablement.

— Tu diras encore ça quand il te couchera sur des braises ardentes, qu'il t'arrachera les yeux ou qu'il t'enfoncera un rat vivant dans le vagin ? Il y a mourir et mourir, mère. »

Coup pour coup. Son fils n'avait même pas élevé la voix, usant d'une technique qui remontait à son adolescence. Marthe l'observait en silence.

« Et il n'y a pas que nous. Le type qui a tué Sanja et son fils est un tueur de Serbes. Il en a massacré des dizaines.

— Comment le sais-tu ?

— Il s'est servi de leurs corps pour m'envoyer un message. On les a retrouvés au Havre. Je suis en charge de l'enquête. Il me cherchait.

— Alors, c'est pour ça que tu es là, n'est-ce pas, rien que pour toi ?

— Crois ce que tu veux. Je suis là aussi pour toi. Alors, avant que je ne sorte de ta vie définitivement, choisis bien : est-ce que tu veux m'aider à coincer ce salopard ?

— Et eux, une fois encore, tu ne vas pas me faire croire que ce sont des flics, non ?

— Non. Ce sont mes associés. Certains ont bien connu papa en Serbie… Assieds-toi, on en a pour un moment. »

Quand Radiche eut fini son exposé, Marthe de Larmoise était encore plus effondrée qu'avant son arrivée. À la mort de Sanja et de son fils s'ajoutaient maintenant les horreurs que venait de lui raconter Aleksandar sur le Manufacturier.

« Nous sommes sûrs qu'il essaiera de t'atteindre. On a besoin de toi. »

Sans se retourner, Radiche apostropha Zoran.

« Appelle BoTox. Qu'il vienne avec la mallette. »

Zoran s'exécuta. Une minute à peine après son coup de fil, un frêle adulescent coiffé d'un bonnet se postait à côté de Zéro, attendant les ordres.

« Ouvre et explique-lui comment ça marche. »

Le gamin au visage de fille ouvrit l'attaché-case et le tourna vers Marthe. Il s'exprima avec prévenance et politesse, d'une voix douce, comme s'il s'adressait à sa vieille grand-mère. Marthe se demanda ce que cet être fragile fricotait avec ces hors-la-loi endurcis.

« Ça, madame, c'est le pistolet à injection. »

BoTox plaça devant les yeux éplorés de Marthe une sorte de pistolet en plastique aux allures de jouet, à ceci près qu'il était muni d'un trocart en métal de trois ou quatre millimètres de diamètre.

« Et qu'est-ce qu'il injecte ?

— Ceci. »

Le môme désignait du bout de l'index une petite capsule oblongue, un peu plus grande qu'un grain de riz.

« C'est comme une puce RFID, à ceci près qu'elle est plus puissante et qu'on peut la localiser par GPS.

— Ce n'est pas ce qu'on implante aux animaux domestiques ? »

Le gamin eut l'air gêné.

« Oui, c'est vrai, mais pas seulement… on l'utilise aussi de plus en plus en domotique ou en médecine. »

BoTox ne précisa pas non plus que c'était avec ça que toutes les putes de leur réseau étaient suivies à la trace. Dès que les filles tombaient entre leurs mains, on leur confisquait leur passeport et on les puçait, comme du bétail.

« Le marquage électronique. Le rêve de toute dictature. »

Elle se tourna vers son fils.

« Qu'est-ce que vous fabriquez avec ça ?

— Ce n'est pas le moment. Et ça ne te regarde pas, de toute façon.

— Et en quoi ça va vous aider ?

— Le tueur va te kidnapper, comme il l'a fait pour Sanja. Partout où il t'emmènera, nous pourrons alors te suivre.

— Tu veux que je serve d'appât ?

— Oui. Alors, on aura peut-être une chance de le coincer.

— Et ?

— Et quoi ?

— Qu'est-ce que tu vas lui faire ? Qui va arrêter ce monstre : le flic ou le psychopathe, celui qui défend des valeurs ou celui qui les piétine ? »

Filet de voix imperceptible dans la bouche de Radiche, chuintement de lame sur une pierre à aiguiser.

« Tu n'es pas en train de me dire que tu veux que je l'arrête ?

— Si, c'est ce que je suis en train de te dire. De toutes mes fibres, j'aspire à la mort de cet homme. Mais si je cédais à ma haine, je serais comme lui… ou comme toi. Et puis, les familles de tous ces pauvres gens, elles ont aussi le droit de savoir que cette pourriture sera jugée et condamnée… C'est à prendre ou à laisser. »

Le faciès impénétrable, les yeux rivés à ceux de sa mère, Radiche posait des calculs à toute vitesse.

« C'est d'accord. Je ne le tuerai pas.

— Dans ce cas… Que faut-il faire ? »

BoTox enfila une paire de gants médicaux.

« Relevez votre manche. Je vais injecter la capsule au niveau du triceps. C'est quasiment indolore. »

Marthe retroussa son chemisier. BoTox s'agenouilla devant elle. Il lui désinfecta le bras, puis il fit de même avec l'aiguille. Il inséra la capsule dans le trocart. « Attention, j'y vais. Inspirez. » Le geste précis dénotait une certaine pratique. Il pressa le piston, ressortit l'aiguille, désinfecta à nouveau et scotcha un coton avec du sparadrap.

« Voilà, c'est fini. Vous pourrez éventuellement ressentir des picotements, mais ce n'est pas dangereux, et aussi une petite gêne, mais vos muscles vont vite s'habituer.

— Et comment on enlève cette capsule ?

— Il faut anesthésier, inciser et utiliser des pinces fines.

— Et maintenant ? »

Radiche congédia tout le monde d'un geste de la main et se rassit en face de sa mère.

« Tu dois vivre le plus normalement poss… »

Marthe explosa. La gifle partit, une de trop. Radiche lui en renvoya une aussitôt, se contenant pour ne pas étrangler cette sorcière.

« Normalement ! Normalement ! Ta sœur ! Son fils ! Mon petit-fils ! Et tu veux que je vive *normalement* ? En

quoi est-ce que les hommes comme toi sont faits, Aleksandar ? Bon Dieu, en quoi ? »

Et, retombée sur le canapé, elle éclata cette fois en sanglots. Impassible, Radiche laissa l'orage crever. Quand elle se calma, il reprit.

« Tu survis, donc. Nous te surveillerons en permanence grâce à la puce. Elle est reliée à nos téléphones portables. Si jamais tu dois te déplacer hors de Rambouillet, tu nous préviens toujours avant. C'est une règle absolue. Tu as ce téléphone en permanence avec toi. Tu nous envoies un texto matin, midi et soir, toujours le même. Obligatoirement. Si tu ne le fais pas, on considérera que tu es en danger et des types armés débouleront ici, tirant sur tout ce qui bouge. Le seul moment où tu n'exécuteras pas ces mesures de prévention, ce sera quand il t'aura kidnappée. Ça, et rien d'autre. Allez, prends-le. Au moindre souci, tu appelles n'importe quel numéro du répertoire. Tu verras, ils sont nommés ainsi : numéro 1, numéro 2, numéro 3, etc. Pour moi, tu choisis le *numéro 1*. Lorsque ce fils de pute viendra te capturer – et il viendra, sois-en sûre –, obéis aux directives qu'il te donnera.

— Et s'il me tue directement ?

— Non. Il voudra te garder en vie, pour te faire souffrir.

— Et si vous ne me trouvez pas ?

— Avec la puce, aucune chance de te louper.

— Il va se douter que tu me surveilles.

— Bien sûr. En me prévenant, il m'a lancé un défi. La première chose qu'il fera en venant te chercher, ce sera de contourner la surveillance humaine. Il s'attend à ce qu'on te chaperonne. C'est un jeu pour lui : il va circonvenir ou bien tuer ceux qui te protégeront. D'où la puce. On t'aura à l'œil, mais de loin.

— Et c'est tout l'effet que ça te fait ?

— En réalité, ça ne me fait aucun effet.

— Si ce n'était pas après toi qu'il en avait, tu ferais tout ça ?

— Oui. Fragiliser le clan, c'est tuer l'individu, c'est-à-dire moi. Autre chose : les flics, ceux de Rambouillet ou d'autres, vont sans doute revenir t'interroger. Ils sont incapables de te défendre. Je suis le seul, vraiment le seul, à avoir établi un lien avec le tueur. Si les flics mettent leur nez là-dedans, c'est foutu. Ils vont m'empêcher de mener notre plan à son terme. Ils vont te promettre des choses qu'ils ne pourront pas tenir : arrêter ce *govno* ou te protéger. Dans tous les cas, ils n'y arriveront pas.

— Pourquoi ?

— Ils sont faibles. Le Manufacturier est un prédateur hors de leur portée. »

Marthe observa ce serpent. Qu'est-ce qui avait déraillé ? Ou peut-être était-il né ainsi, tout simplement ? La science était impuissante à expliquer la psychopathie, et plus encore à la guérir.

« Tu viendras à l'enterrement de Sanja et du petit ?

— Non… Quand je serai parti, va te laver. Tu pues la pisse. »

Les voitures du clan retournèrent vers le 18e arrondissement à une allure d'honnête citoyen. Rien ne devait attirer l'œil.

*CHAPITRE 76*

## NANTERRE, SIÈGE DE L'OCRVP, RUE DES TROIS FONTANOT

VENDREDI 7 AVRIL 2017, 23 H 51

Mâchouillant sans conviction une *calzone* assez médiocre, Pangard se laissait emporter par la fatigue, sans résister, comme dans le courant d'un fleuve. Il faisait la planche, épuisé. L'animation dans le restaurant l'horripilait. Le moindre éclat de rire ou le tintement des couverts l'agressaient. Il plissait les yeux, ébloui par l'éclairage des suspensions. Il avait les paupières alourdies de sommeil.

Tout autour de lui, les noms, encore, lui revenaient en nuée, et vibrionnaient à ses oreilles : Ilić, Staković, Nadja, Brebulavić, Antonije, Knin, Milošević, Sanja, Srebrenica, Mladić, Dolgasi, Marković, Sarajevo, Rutsin…

Soudain, couteau et fourchette restèrent suspendus. Une minute ! Quelque chose sonnait de manière étrangement familière dans cette noria de patronymes. Il se la repassa lentement. Rutsin, Staković, Dolgasi, Sanja… Une seconde ! Sanja, Sanja, Sanja… Sanja, la sœur d'Aleksandar Barakodić… Sanja, la sœur de Vladimir Radiche, comme indiqué dans le dossier rédigé

par l'inspecteur Cane Staković… Nom de Dieu ! Le message reçu en début de journée, juste avant l'appel de cet enfoiré de directeur de cabinet du ministre ! Pangard se redressa comme un ressort. Sanja Daribelle ! Putain de merde ! Il balança vingt euros sur la table et bondit hors du restaurant. Il regagna les locaux de l'OCRVP à un rythme erratique, mi-course, mi-marche rapide. Dans le hall, il tambourina la touche d'appel de l'ascenseur. Trop long ! Il gravit les escaliers quatre à quatre. Hors d'haleine, il bifurqua au quatrième palier et se rua dans le corridor. Un officier essaya de l'intercepter pour lui faire signer un dossier. Il rugit, filant comme un missile vers son bureau, éjectant les papelards.

« Plus tard ! Qu'on me foute la paix jusqu'à nouvel ordre ! »

Il claqua la porte, s'installa derrière son bureau et ouvrit sa boîte mail. Il cliqua sur le message reçu le matin même. Il lut la fiche d'identité de la victime : Sanja Daribelle. Nom de jeune fille : Sanja de Larmoise. Pangard ouvrit le dossier remis par Maria Dolgasi. Il tourna fébrilement les feuilles. Là, dans sa biographie : octobre 1978, naissance de Sanja. L'index de Pangard resta bloqué…

Les pièces d'un nouveau puzzle, beaucoup plus vaste, s'emboîtèrent. Un cauchemar complet. Pangard fonctionnait en roue libre, effondré dans son fauteuil.

Le Manufacturier de Jasenovac ne tuait que des Serbes. Il déplaçait les corps pour dessiner une croix orthodoxe sur la carte de France. Il avait amené Sanja Daribelle à un endroit où son frère enquêterait à coup sûr : Le Havre.

Radiche avait massacré des Croates pendant la guerre.

Sa sœur et son neveu avaient été martyrisés par un malade mental se réclamant du régime oustachi.

Un Croate tueur de Serbes défiait un Serbe tueur de Croates.

Pangard en claqua son bureau des deux mains.

D'une manière ou d'une autre, leur destin s'était noué en Yougoslavie. Voilà pourquoi ce fumier de Radiche avait eu accès à des données inédites : *le tueur le cherchait !*

Pangard appela aussitôt Maria Dolgasi.

« Bonsoir, vous êtes à Paris ?

— Oui.

— Pourriez-vous venir au plus vite dans les locaux de l'OCRVP. J'ai du nouveau sur Vladimir Radiche. C'est très urgent.

— L'adresse précise, s'il vous plaît.

— 101 rue des Trois Fontanot, à Nanterre. Quatrième étage, à gauche en sortant de l'ascenseur, puis tout droit. Annoncez-vous à la permanence, je les préviens de votre venue.

— Nous arrivons. Il se trouve que je suis toujours avec le capitaine Barbussel. »

Maximilien de la Canternole se montra plus rétif, dérangé en plein rôti, terminant par une menace.

« J'espère que ça en vaut la peine, Pangard. »

Lenanti ne dit quant à lui absolument rien du tout. Seul le directeur de l'OCRVP parla.

Il fallait frapper les esprits. Pangard alluma le vidéo-projecteur et ficha la clé USB dans son ordinateur. Il prépara une cafetière remplie à ras. La nuit promettait d'être longue. Résidant à Neuilly, La Canternole arriva le premier. Le commissaire l'exhorta difficilement à la patience. Puis, une demi-heure plus tard, à quelques minutes d'intervalle, Maria Dolgasi, Antoine Barbussel et Lenanti les rejoignirent.

Ils s'installèrent sur les chaises disposées en arc de cercle en face de l'écran. Pangard appuya sur la télécommande.

Maximilien de la Canternole en perdit un peu de sa superbe et, pour une fois, laissa filtrer une émotion. « Bon Dieu, qu'est-ce que c'est que cette horreur ? »

Pangard ricana sous cape, dans le dos du dir'cab. On ne vous préparait pas à ça, à l'ENA !

Sur l'écran, La Pietà du Transformateur étalait toutes ses monstruosités.

« Je vous présente Sanja Daribelle et son fils. »

La juge Dolgasi percuta aussitôt.

« Sanja ? Comme la sœur de Radiche ?

— Pas comme… Elle-même ! Son corps a été retrouvé le 1er avril au Havre. L'équipe criminelle en charge de l'enquête est dirigée par un certain Vladimir Radiche. »

Lenanti, les yeux rivés sur l'abomination, interrogea Pangard.

« Depuis quand le savez-vous ?

— Depuis une heure à peine. J'ai lu le dossier remis par madame Dolgasi. Puis la lumière s'est faite. »

Pendant deux heures, Pangard leur exposa le parcours du Manufacturier, photos des scènes de crime à l'appui. Maria Dolgasi les impressionna quand elle analysa un à un les symboles et images de la page d'accueil du site, leur en fournissant un historique complet. La Canternole en resta comme deux ronds de flan. Il était presque minuit quand on convint d'une interruption de séance d'une dizaine de minutes. Ils

burent un café en silence. Chacun ruminait les informations de son côté.

À la fin de la pause, le commissaire reprit la main.

« Nous devons établir un plan d'action.

— Il faut absolument arrêter Radiche immédiatement.

— Sauf votre respect, monsieur de la Canternole, non. Catégoriquement. Il faut au contraire le laisser faire.

— Quoi ! Et pourquoi ça ?

— Si nous serrons Radiche, vous pouvez dire adieu à tout. Il ne dira rien, ni sur la guerre, ni sur les clans mafieux, ni sur cette affaire.

— Où est-il actuellement ?

— Je n'en sais rien.

— Et pourquoi ne pas l'arrêter ?

— Je reconnais que j'ai besoin de lui pour coincer le Manufacturier. On le localise, on le file, on ne le lâche pas d'une semelle. Visiblement, le tueur de Serbes ne veut que lui : il est venu le chercher. Depuis, aucune équipe n'a eu d'autre signe de vie. Il ne défie pas les forces de l'ordre. Il défie Dragoljub.

— Deux secondes, Pangard… Est-il envisageable que Radiche continue les recherches de son côté ?

— Ça me paraît évident, vu le profil de l'intéressé et vu le danger que représente pour lui le Manufacturier.

— Mettons qu'on le localise. S'il essaie de quitter la France, que fait-on ?

— Dans ce cas, on l'arrête. »

La Canternole se tourna vers la juge.

« Madame Dolgasi, qu'en pensez-vous ?

— Nous prenons le risque de permettre à un criminel de guerre de s'enfuir. Cela étant, il me paraît clair que ni Radiche ni le tueur en série ne renonceront à mener leur histoire à son terme. On peut avoir une opportunité.

— Monsieur Lenanti ?

— Autant le volet des crimes de guerre est très bien étoffé en ce qui concerne Radiche, autant on n'a presque rien de solide sur d'éventuels complices, excepté feu son père. D'autre part, le volet mafieux n'est fait que de conjectures. Il faut qu'on arrête quelques membres du réseau. Je crois en effet, comme le commissaire Pangard, que Radiche n'avouera rien si on l'arrête. Quant à ce fou insane qui s'en prend à des Serbes, il est plus qu'urgent de le neutraliser. Si cette ordure de Radiche est vraiment la seule porte d'entrée, l'OCRVP a-t-il le choix ?

— Qu'en pensez-vous, capitaine Barbussel ?

— Je suis au contraire d'avis de neutraliser Radiche dès qu'on le pourra, sans tarder. Il est trop dangereux pour qu'on se permette ce genre de fantaisie. »

La Canternole fit une moue dubitative et rehaussa ses lunettes sur l'arête de son grand nez.

« Trois pour et deux contre… Hmmm… Pangard, je me range à votre avis, à une seule condition : au moindre doute, à la moindre crainte qu'il ne se sauve, vous m'arrêtez ce monstre et on l'extrade en Serbie, en Croatie ou en Bosnie *manu militari*. Si nécessaire, vous me le descendez sur-le-champ.

— Il serait peut-être utile de mettre une surveillance en place près de chez Marthe de Larmoise. Le tueur a su trouver Sanja Daribelle. Il risque fort de s'en prendre à sa mère. Avec un peu de chance, on pourrait même arrêter ce malade nous-mêmes, sans rien dire à Marthe de Larmoise, que l'on peut utiliser comme un leurre.

— Je m'occupe de ça à la première heure. »

*CHAPITRE 77*

## PARIS, RUE ÉMILE CHAINE, 18E ARRONDISSEMENT

VENDREDI 7 AVRIL 2017, 17 H 48

Ils se rejoignirent dans le salon de Zoran. Isidor Rutsin attendait, affalé dans un fauteuil, un verre de *šljivovica* à la main ; la mine sombre, il caressait du bout des doigts la cicatrice qui lui zébrait le visage, signe d'intense préoccupation. Devant lui, sur la table basse, les feuilles imprimées du rapport envoyé par le Manufacturier. Zoran et Radiche s'assirent en face du parrain.

« On te doit des excuses, Aleks. Si on t'avait écouté, on n'en serait pas là aujourd'hui. On aurait dû exploser cette suceuse de Croates. »

Blafard, dépité, Radiche balaya la remarque d'un geste agacé.

« Trop tard pour les regrets.

— Ça pourrait être un faux, une connerie de ce taré ?

— Aucune chance. Les données sur mon enfance et mon adolescence sont exactes. Je me demande même comment ils ont réussi à avoir certaines infos… Par contre, il va y avoir des additions à régler. Vous me devez bien ça, tous les deux. »

Isidor sirota une gorgée d'eau-de-vie, les yeux rivés à ceux de Radiche.

« Tout ce que tu veux… »

Radiche égrena ses exigences d'une voix blanche.

« En Serbie, vous allez me buter tous les *drkadžije* qui m'ont balancé. Je veux aussi la peau du flic, cette enflure de Cane Staković, et celle du procureur Marković. Rien à foutre de ce que ça va vous coûter ! »

Isidor leva les mains en signe d'apaisement.

« Tout ce que tu veux, j'ai dit.

— Eh bien, je veux aussi que vous me retrouviez Irena Ilić. Vous la localisez, mais vous ne la butez pas. Vous ne la touchez surtout pas. C'est moi qui vais m'en occuper. Rien que moi. »

Le silence s'installa. Ils ruminaient. Zoran le rompit.

« Et pour Le Havre, Isidor, qu'est-ce qu'on fait ? Ce ne serait pas mieux de laisser tomber ?

— Pas question ! aboya Radiche. On attendait cette occasion au Havre depuis que j'y bosse. J'ai mis presque deux ans à approcher Kelkal et à le convaincre. Il est prêt. Je suis prêt. Notre filière hollandaise est prête. Kelkal a mis sur pied son contingent de dealers qui attendent de prendre le relais dès le démantèlement du clan de Zakaria Khaledzaoui. Je me suis défoncé pour le convaincre. Pas de bol, c'est mal tombé, je sais… Le

boulot effectué par cet *homoseksualac* de Lartigan est arrivé à son terme en même temps que le Manufacturier est entré dans ma vie. Mais nous avons tous les éléments en main : les noms des lieutenants, des vendeurs, des nourrices, des guetteurs, ainsi que les adresses, les places précises dans l'organigramme de Zakaria. Il faut juste accélérer le mouvement. »

Isidor leva des sourcils interrogateurs.

« Et alors ? C'est foutu ! Tous les trois, on doit se tirer au plus vite de France.

— Négatif. Toi et Zoran, vous vous cassez vite fait. Vous rentrez au pays, demain matin au plus tard. Moi, je reste.

— C'est mort, Aleks ! Il faut décrocher, merde ! Tu te rends pas compte ! T'as Interpol au cul, t'as l'IGPN au cul, t'as Eurojust au cul !

— Si je suis pris, ils n'entendront pas le son de ma voix. Ce ne sont pas des tortionnaires… pas comme nous.

— On sait, mais t'as aussi l'autre fou furieux sur le râble. Tu ne peux pas être sur tous les fronts.

— Isidor a raison, Aleks. Laisse tomber. Tire-toi avec nous !

— Non ! Pas question de fuir. Et au Havre, on va se faire des fortunes. Il n'y a plus que la transition à

assurer. »

Isidor bascula son verre d'un air soucieux et s'en servit un autre. Il en remplit un à Zoran, que ce dernier but d'un trait, et un autre à Radiche, qu'il repoussa.

« Écoutez-moi. Il y a un plan B. »

Isidor haussa les bras au ciel et les laissa retomber, la mine lasse.

« Putain, c'est pas vrai… Bon, vas-y, explique.

— Vous me laissez une douzaine d'hommes et BoTox. Point numéro 1 : on chope Zakaria. Point numéro 2 : on démantèle le réseau. Point numéro 3 : je retrouve le Manufacturier, je le liquide et je me barre.

— Et qui surveillera Kelkal après ton départ ? Tu ne seras plus là.

— Pourquoi pas Dalibor ? Il connaît Le Havre et il est prêt. Il bosse bien. Il a des couilles grosses comme des melons. Il mérite de monter.

— Hum, pourquoi pas ? »

Isidor sirota une gorgée d'eau-de-vie et caressa sa cicatrice d'un air perplexe.

« Tu es vraiment en état, Aleks, ou tu dérailles de douleur ? J'ai un doute. C'était ta sœur, quand même. Et tu devrais aller à l'enterrement. »

Radiche riva ses yeux polaires à ceux de Rutsin. Il était redevenu Zéro l'Absolu.

« Rien à foutre de ma sœur. C'est passé. Le Manufacturier est un *govnar*. Il a commis une très grosse erreur. Il aurait dû me tuer directement, au lieu de jouer au chat et à la souris. Il croit que je suis la souris. Il se trompe. Je retourne au Havre.

— Et s'il kidnappe ta mère entre-temps ?

— Alors on s'occupera de lui à ce moment-là.

— Ta mère, Aleks, merde !

— C'est un appât. »

La mine brouillée, Zoran s'empara de la bouteille et se resservit un autre verre.

« Développe tes arguments.

— Il y a une façon rapide et efficace d'accélérer la disparition de Khaledzaoui, de piquer tout son fric et de placer nos pions au Maroc, tout ça *en même temps*.

— Explique.

— J'ai eu des informations très intéressantes sur Zakaria, par un vendeur de son réseau, un Black du nom de Dialo Mabaté, dont le cousin s'est fait descendre par les gars de Zakaria. Écoutez bien : voilà comment on peut faire… »

*CHAPITRE 78*

## BELGRADE, QUARTIER DE SENJAK

LUNDI 10 AVRIL 2017, 19 H 37

Sans masque, Irena ne parvenait plus à respirer.

La femme-machine que Cane avait sous les yeux ressemblait à quelque expérience monstrueuse de médecins déments. Au bout de deux phrases, elle était hors d'haleine et, prisonnière d'elle-même, elle ne pouvait même plus dire ce qu'elle avait sur le cœur. La tournure que prenait l'affaire en France ne lui plaisait pas. Elle faisait confiance à Maria Dolgasi et à Antoine Barbussel, là n'était pas la question, mais cette convocation dans le bureau du directeur de cabinet du ministre de l'Intérieur laissait mal augurer de la suite. Par le passé, elle avait déjà vu des affaires bien étayées s'achever en déroute absolue.

Le directeur de cabinet, d'après ce que Maria avait expliqué à Cane lors d'un coup de fil officieux, plus amical que professionnel, masquait à peine sa volonté de régler l'affaire dans les coulisses. L'implication, même parfaitement involontaire, de la police française dans l'accueil d'un criminel de guerre était impensable, surtout au moment où ressortaient des accusations contre la France pour sa complaisance lors du génocide

au Rwanda. D'autre part, Maximilien de la Canternole se remettait visiblement très mal de l'arrestation de Vladislas Krakić et il voulait par-dessus tout éviter un nouveau tapage venu de Serbie.

« Voilà où nous en sommes, Irena, concernant les Lions. Quoi qu'il en soit, tu as réussi. »

L'avocate souleva avec peine son bras étique et entrebâilla le masque respiratoire.

« Et… l'autre ? Celui… qui… a enlevé… sa… sœur ? »

Les yeux écarquillés par l'effort, quasi asphyxiée, elle plaqua le masque sur son visage et inspira de toutes ses maigres forces. Dark Vador, moins la puissance et le côté obscur. Cane hocha la tête d'un air dépité.

« Nous avons vraiment joué de malchance, Irena. Cette espèce de fou cherchait lui aussi Dragoljub et nous l'avons trouvé en même temps. »

Irena recommença son manège, souleva le masque et lança ses dernières forces dans une autre question.

« Qui… est… ce ?

— Les policiers français n'en savent rien du tout. Tout ce dont ils sont sûrs, c'est que ce tueur en série entretient un lien particulier avec Aleksandar, qui remonte sans doute à la guerre en Yougoslavie, car il connaissait son nom de milicien. D'autre part, il se

revendique des Oustachis. Pas de bol pour nous, c'est précisément l'assassinat de sa sœur qui a déclenché la fuite d'Aleksandar, juste avant qu'on ne l'arrête. »

Irena ferma les paupières. Le respirateur artificiel ronronna plus fort, marquant le début d'un nouveau cycle inspiratoire. L'appareil insuffla de l'air dans les poumons de l'invalide, dont la carcasse se gonfla un peu. Ses muscles n'avaient plus le tonus suffisant pour soulever la cage thoracique et ses poumons saturés de métastases se réduisaient à deux éponges noires, ocellées de masses cancéreuses. Inutile d'espérer quoi que ce soit des traitements désormais.

« Aleksandar a mis les voiles, Irena. Personne ne sait où il est. Nos collègues français ont perquisitionné son domicile vendredi après-midi. Cela n'a rien donné. Il peut être n'importe où. Nous sommes impuissants pour le moment. »

Le grand roux se tut, l'air maussade.

Si le corps d'Irena la trahissait, sa tête fonctionnait encore bien. Quelle frustration ! Elle avait des dizaines de questions à poser à son comparse, mais l'insuffisance respiratoire l'enserrait aussi sûrement qu'un anaconda dans ses anneaux. Elle rouvrit les yeux, se lança dans une dernière tentative, puis renonça.

Cane resta près d'elle, impuissant, soliloquant au sujet de l'affaire. Puis il lui fit un brin de lecture de la

presse du jour. Secrètement, il espérait bien que le professeur Martin Nikolić mettrait un terme à ses souffrances. En Serbie, outre les considérations religieuses largement défavorables à la question, l'euthanasie était un homicide aux yeux de la loi. Cane envisageait d'aborder la question avec l'oncologue, mais il se doutait déjà de sa réponse, les risques étant énormes.

Il l'observait par-dessus son journal. Elle gisait, les yeux fermés. C'était un chemin de croix que cette agonie. Avec l'assistance médicale dont elle jouissait, Irena pouvait encore survivre comme ça quelques semaines, mourir à tout petit feu, reliée à des sacs, des poches, des sondes, des moniteurs et au respirateur artificiel. Saloperie de torture ! On la maintenait en vie pour qu'elle crève dans d'interminables souffrances. Au moins, Cane l'espérait encore, aurait-elle le temps de savoir que Dragoljub avait été mis hors d'état de nuire.

*CHAPITRE 79*

## LE HAVRE, IMPASSE ROSSINI, PAVILLON N° 1

MERCREDI 12 AVRIL 2017, 20 H 00

Radiche rentra le samedi matin au Havre, avec douze hommes et BoTox. Il avait laissé son Range Rover dans le garage de la rue du Roi d'Alger, à Paris. Avant de partir, il avait donné les clés des pavillons 2 et 3 aux chefs des deux autres groupes. Le Lion effectua le voyage dissimulé dans le coffre de la bagnole, son Glock à la main.

Toute la nuit, Zoran avait nettoyé ses traces dans son domicile du 18e arrondissement et il était reparti avec Isidor pour Belgrade. Quand les flics descendraient chez lui, ils ne trouveraient rien que des fringues et du mobilier. Aucun ordinateur, aucun papier, aucun téléphone, aucune adresse, aucune box Internet.

Radiche garda avec lui Stacimir, Milorad, Drusan et le jeune hacker. Les autres se répartirent en deux équipes de quatre, dans les deux pavillons restants. Les jours s'écoulaient d'une manière paradoxale, s'enchaînant à un rythme d'enfer, mais découpés en segments d'une lenteur désespérante. L'horloge, distordue, déconnait à plein tube. Paranoïa. Le temps est une torture. Il s'enferma pour bosser comme un dingue.

Discipline de fer. Prière du matin à saint Georges le Guerrier, pour atténuer les angoisses, surveillance des allées et venues de Samira et Leila, la femme et la fille de Zakaria Khaledzaoui, au moment d'aller à l'école et d'en revenir, étude des possibilités d'action sur le parcours, consultation rapide du *Courrier des Balkans* (examen des procès en cours : Ratko Mladić dans les mains de ces ordures à La Haye), navigation sur le site du Manufacturier, visionnage des vidéos à la recherche d'indices, entraînement (corde, abdos, pompes, étirements), préparation minutieuse de l'opération avec les hommes du groupe, déjeuner léger, seconde session sur le site du Manufacturier. Art de la guerre : regarder sans voir, les yeux fixés au-dessus de l'écran, et rester impassible, pour frustrer le nazi croate. Images de supplices terribles. Pas d'indice dans les vidéos. Redites, réitérations. Peaufinage des opérations à venir, apprentissage par cœur et récitation des différentes phases, préparation du matériel. Visualisation des cibles à abattre grâce à l'organigramme détaillé de Lartigan. Apprêter les voitures à la casse avec Tihomir, pour fuir après l'attaque. Finir et tout recommencer inlassablement. Encore, et encore, et encore.

Un extra au passage, le mardi 11 avril : gestion féroce des putes, sur ordre direct d'Isidor Rutsin, pour se concentrer uniquement sur l'opération en cours. Ramassage des filles à l'appartement du quartier Saint-

François, avec Stacimir, Milorad, Drusan et Dalibor, puis exécution collective à la casse de Dollemard. Dissolution des corps dans des barriques d'acide sulfurique. Destruction de leurs papiers. Adieu Evgenija et les autres. Marijka la Salope avait supplié, s'était tordue et débattue dans tous les sens, griffant, crachant comme un chat, pleurant, hurlant qu'elle avait exécuté tous ses commandements à la lettre. Pas plus de pitié pour la collabo que pour les autres. Stacimir lui avait brisé le cou en riant.

Tout recommencer. Remâcher les données jusqu'à ce qu'elles vous imprègnent. Paranoïa totale, expectative, guerre d'usure. Cerise sur le gâteau : entre chaque séance d'activités, surveiller les déplacements de sa mère sur une carte GPS, trois fois par jour, petits cercles d'une vieille prise au piège de l'existence. Attendre ses trois textos journaliers, matin, midi, soir. Aucune marque d'amour : rien qu'un formulaire administratif. Le Manufacturier ne mordait toujours pas à l'appât.

Patienter encore. Réitérer. Se lever et prier saint Georges. Manger un peu, pas trop. S'entraîner, travailler et ronger son frein loooooonnnnnnnggggggteemmmmmmpppppss, alors que les heures s'enchaînaient pourtant à toute vitesse.

Le Manufacturier jouait avec ses nerfs. Lui aussi guettait quelque chose. Radiche visionna les premières vidéos du calvaire de Sanja, espionné par l'œil rouge de

la webcam. *Je veux te regarder regarder.* En comparaison, Zéro avait l'air d'un garçonnet naïf. Sanja et son fils n'avaient pas été torturés. Il n'y avait pas de mot pour ça. Certains supplices imitaient en tout point les pratiques les plus répandues de la soldatesque oustachie pendant la Seconde Guerre mondiale. Mais d'autres révélaient un génie personnel effroyable. Il éplucha aussi une partie des documents de la « Galerie d'Honneur des Oustachis » du site, à la recherche d'indices. Fausse piste, du moins en ce qui concernait sa sœur. C'était juste de la propagande. La glorification des nazis croates y était totale. L'histoire des Oustachis et de la Handschar y était magnifiée. Une partie de la galerie retraçait aussi les guerres de 1991-1995. Bien sûr, tout ce prosélytisme merdique visait à accabler les Serbes et à célébrer les Croates. C'était de bonne guerre, justement. Radiche aurait fait exactement la même chose pour le compte des Tchetniks.

Le mardi soir, une surprise l'attendait quand même sur le site du Manufacturier, histoire de rompre la monotonie des jours : des photos de l'enterrement de Sanja ! Ce salopard s'était glissé dans la foule des anonymes. Photos de sa mère en habits de deuil, assise au milieu d'une foule dense. Photos d'Antoine-Paul Daribelle, le mari de Sanja. Photos de visages inconnus. Aucun commentaire n'émaillait l'envoi. Zéro appela immédiatement sa mère.

« Rien d’anormal à signaler ?

— Si, tu n’étais pas à l’enterrement de ta sœur.

— Mis à part ça ?

— Non, rien.

— Il était à l’enterrement. Tu n’as rien vu ?

— Il y avait des centaines de personnes… sauf toi.

— Reste très vigilante. Il va venir. Il rôde autour de toi. Le piège se referme. »

Art de la guerre, chapitre II : ne rien laisser transparaître. Le regard jouait un rôle majeur dans leur drame : films, diffusions sur le Net, mises en scène macabres, photos volées, yeux arrachés de Sanja. La manipulation du Manufacturier constituait une autre forme de tourment, la bascule consentie dans les sentines du bourreau, sans rien d’autre à faire que *voir*, pour essayer de *comprendre*. Supplice par la mise en place d’une dépendance dévoyée : outre les séances de visionnage des films, Zéro se connectait vingt fois par jour, dans l’espoir d’un message du Manufacturier, d’un bout de piste. Dragoljub l’éconduit, Aleksandar l’esseulé, Vladimir l’abandonné.

Rien de rien.

Pas de message.

Pas de piste.

Subir le silence éloquent de cette ordure croate.

Art de la guerre, chapitre III : renvoyer la monnaie de sa pièce au Manufacturier en changeant brutalement de stratégie. Le Croate le menait en bateau. Regarder les vidéos ne servait à rien. Il fallait inverser la tendance. Le Serbe ne réagit pas aux photos de l'enterrement de sa sœur et ferma la connexion : un silence contre une provocation. Se connecter ne lui apprendrait rien de plus. Le Manufacturier se payait sa tête. Radiche rangea l'ordinateur au fond d'un placard, bien décidé à ne le ressortir qu'en cas de besoin.

Le mercredi 12, il contacta Bilitrandi comme convenu sur le portable prépayé. Ce dernier lui transmit les avancées de l'enquête sur le Manufacturier, c'est-à-dire rien de rien. Moulin faisait la gueule et ne cherchait plus, depuis la descente de deux cadors parisiens qui lui avaient chié dans les bottes. Aucun signe de vie du côté des Directions parisiennes. Le meurtre de Sanja Daribelle et de son fils gardait tous ses secrets. Du côté des enquêteurs, seul Zéro avait une vision complète de leur calvaire.

« Et l'opération Khaledzaoui ?

— C'est définitivement calé pour la semaine prochaine, mercredi. Ça va être énorme.

— À quelle heure très précisément vous montez au charbon ?

— Mise en place à cinq heures quarante-cinq. Arrestations à six heures tapantes. »

Petit supplément : Lavoisier avait déposé une plainte auprès de l'IGPN pour harcèlement moral contre Radiche, Bilitrandi et Darugot, en plus d'une autre contre Darugot seul, pour harcèlement sexuel. Ce con s'était collé au cul de Lavoisier qui se baissait pour ramasser ses stylos. Il l'avait prise par les hanches et avait mimé une levrette endiablée. Vestu s'était interposé et Darugot lui avait collé un coup de boule. Depuis, lui aussi était mis à pied. Radiche s'esclaffa. L'idée d'une Mélodie Lavoisier secouée en levrette par cette petite frappe de Darugot lui fit du bien.

« Et, hum…

— Vas-y, envoie.

— Ta maison a été perquisitionnée et Martin envoie des binômes planquer devant chez toi vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais je ne sais pas pourquoi.

— OK, Bilitrandi. Cet appel n'a jamais eu lieu. Tu détruis le portable immédiatement et tu le jettes. Si tu tiens à ta carrière, tu n'en parles à personne, jamais.

— Comment on va se recontacter ?

— T'inquiète.

— Bon bah, on fait comme ça alors.

— Ouais. Gaffe à toi. Et merci. »

Bilitrandi n'en revint pas : Zéro l'avait remercié. Il détruisit la puce de téléphone et en garda les morceaux dans sa poche. Il jetterait tout ça dehors, loin de chez lui.

Tout était fin prêt. Passage à l'action programmé pour le lundi 17 avril, à huit heures du matin. Chaque binôme du commando alla reconnaître plusieurs fois encore le terrain et potassa les parcours à effectuer en les chronométrant, depuis la casse à Dollemard jusqu'à la cité de la Vallée Verte, aller et retour. Ils se retrouvaient au pavillon n° 1 et récitaient par cœur, une à une, les étapes du processus.

*CHAPITRE 80*

## NANTERRE, SIÈGE DE L'OCRVP, RUE DES TROIS FONTANOT

MERCREDI 12 AVRIL 2017, 12 H 00

Les corps avaient été rendus aux familles le lundi et les funérailles avaient été programmées pour le mardi 11. Pangard s'y était rendu, dans l'espoir de découvrir un petit quelque chose. Il ne s'attendait pas non plus à ce que ce salopard de Radiche y assiste. Cette ordure n'était ni stupide ni visiblement très porté sur l'amour de la famille. Par acquit de conscience, Pangard avait néanmoins décidé de déployer huit flics en civil.

Mais quand le directeur de l'OCRVP était parvenu à l'église Saint-Lubin-et-Saint-Jean-Baptiste, dans le centre de Rambouillet, les bras lui en étaient tombés. Tout autour de l'église, les anonymes se pressaient en nombre et, bien pire encore, des équipes de journalistes se disséminaient au milieu de la foule. Il fila vers les rues adjacentes pour trouver une place. Il largua sa caisse sur un passage piéton et rabattit le pare-soleil pour exhiber le bandeau de la police nationale. D'un bon pas, il rejoignit l'église et se mêla à la cohue, aux aguets. Il s'approcha subrepticement de l'équipe de France 3 et tendit l'oreille, l'air de rien. Le journaliste était

justement en train de préciser que la mère et son enfant avaient été terriblement mutilés. Merde ! Il y avait eu des fuites. Pangard aurait bien alpagué le journaleux pour lui tirer les vers du nez et savoir comment il avait eu cette info, mais c'était impensable au cœur de cette affluence. Dépité, il se fraya un chemin vers le parvis jonché de fleurs et de couronnes et il se faufila parmi l'assistance. L'église était bondée.

Le brouhaha s'apaisa d'un coup : deux corbillards acheminaient les cercueils devant le porche, tandis que des officiants ramenaient les fleurs à l'intérieur. L'assemblée se tut. Visiblement, les familles n'avaient pas souhaité d'accompagnement musical. Le célébrant vint à la rencontre des porteurs et les deux cercueils furent menés à l'autel dans une atmosphère de plomb. Le public s'était levé d'un seul tenant. Seuls quelques sanglots ici et là perturbaient ce silence écrasant. Pangard en eut un nœud à la gorge. Il balaya du regard cette marée de visages accablés, mais qu'y avait-il d'autre à découvrir ici que le deuil et l'affliction ? La vue du minuscule cercueil l'ébranla, d'autant qu'il ne put faire barrage aux images abominables de la scène de crime. Là où ces gens contemplaient avec un désarroi immense une petite boîte mortuaire, il avait quant à lui en tête une monstruosité. On installa les cercueils devant l'autel ; on les entoura de gerbes et de

couronnes ; des proches allumèrent les cierges pour le rite de la lumière.

Du reste de la cérémonie, il ne suivit pour ainsi dire rien du tout. Il ne se réveilla qu'à l'aspersion des cercueils. Puis la foule reflua lentement vers la sortie et les porteurs chargèrent cercueils et fleurs dans les corbillards. Le commissaire suivit le mouvement pour se rendre au cimetière. Dans le micro niché au creux de sa main, il ordonna à ses binômes de gagner les lieux de l'inhumation et de se disperser dans les travées avec le plus de discrétion possible.

Il lui fallut un certain temps pour rejoindre le cimetière. La foule se massait à l'entrée, tandis que le cercle des intimes se rassemblait autour du caveau, situé presque au centre de la nécropole. Pangard suivit l'allée périphérique et pénétra dans la partie réservée aux tombes de guerre du Commonwealth, pour scruter de loin. Les hommes s'étaient séparés et égaillés tout autour de la masse compacte des proches, dans leur dos.

Une silhouette esseulée attira soudain le regard du chef de l'OCRVP. Il se dissimula derrière un monument aux morts et observa plus attentivement. L'individu se tenait à une bonne trentaine de mètres du groupe et prenait des photos de l'inhumation. Un journaliste indélicat ? Toutes les équipes de presse semblaient pourtant faire le pied de grue au portail de l'entrée du cimetière, rue Georges Lenotre. De là, Pangard ne

saisissait que la physionomie globale du paparazzo. Le commissaire monta le poing à hauteur de sa bouche et échangea avec ses troupes.

« À tout le monde, un individu isolé en train de photographier. Vous l'avez ?

— Jean-Pierre, reçu.

— Amélie, reçu.

— Serge, reçu.

— Amid, reçu.

— Frank, reçu.

— Mathilde, reçu.

— Où sont Bernot et Sandray ?

— Devant l'entrée.

— OK, tant pis. Vous convergez tranquillement vers le type et vous l'appréhendez en douceur. »

Les flics se détachèrent avec lenteur de l'assemblée et se dirigèrent vers le photographe. Ce dernier cessa brusquement de mitrailler. Merde ! Tous les poulets reçurent l'alerte de Pangard dans les oreillettes.

« Foncez. Il vous a repérés ! »

La poursuite s'engagea. Le fuyard sprinta vers l'enceinte nord. Les policiers étaient encore très loin de lui, trop loin. Pangard sut que c'était cuit quand il vit la silhouette foncer droit vers le mur, bondir sur l'une des

tombes et le franchir avec aisance. Le fugitif avait disparu de l'autre côté, bien avant que les hommes à sa poursuite ne l'aient rejoint. C'était plié. Les poursuivants ralentirent d'ailleurs et cessèrent bientôt de courir. Leur proie avait trop d'avance. Le directeur jura et chacun put en profiter dans son oreillette.

Seuls quelques membres du cercle des endeuillés remarquèrent l'incident. Le commissaire donna l'ordre à ses flics de quitter les lieux le plus discrètement possible.

De retour à Nanterre, Michel Pangard avait décroché son téléphone pour incendier le lieutenant Bièvre, en charge de l'enquête sur la disparition de Sanja Daribelle. Sans se démonter, la jeune femme avait affirmé au patron de l'OCRVP que son équipe n'était strictement pour rien dans les fuites. Elle penchait plutôt pour une indélicatesse d'un des employés des pompes funèbres à Rambouillet. Pangard la chargea de s'en assurer et de retrouver l'auteur de ce scandale médiatique.

Comme le disait Chirac en son temps, les emmerdements volent toujours en escadrille. Le patron de l'OCRVP s'en rendit bien compte quand il regarda les chaînes d'information continue, après son coup de fil au lieutenant Bièvre. Elles diffusaient en boucle les images de la presse devant l'église, en alternance avec une photo de Sanja Daribelle, son bébé dans les bras. Ils

communiquaient sur des photographies des corps, qu'ils avaient reçues le matin même. Merde…

Aux infos de dix-huit heures, tout cela faisait les choux gras des rédactions. On en parlait sur toutes les télés et à la radio. À vingt heures, ce fut pire encore.

Le téléphone sonna. Cette fois, c'était le ministre en personne.

« Qu'est-ce que c'est ce que ce foutoir, commissaire ? Où en êtes-vous ? » Pangard n'avait eu que de piètres nouvelles à donner au chef suprême.

L'équipe informatique de l'OCRVP pédalait totalement dans la semoule depuis qu'elle avait pris le relais de Moulin : non seulement Chambier, Randon et leurs hommes n'avaient détecté aucun indice sur les disques durs saisis au commissariat du Havre, mais en plus, la pêche au tueur sur les forums du Darknet ne donnait rien. Ces deux cons étaient venus lui rendre compte la mine piteuse : ils avaient pensé craquer le site décrit dans le dossier, mais tous leurs ordinateurs avaient été bloqués juste après, par un virus particulièrement virulent. Ils n'avaient pas écouté les mises en garde du capitaine Moulin, cependant ils se gardèrent bien de le préciser au chef de l'OCRVP. Ils avaient prétendu pouvoir s'en tirer tout seuls, mais ils suggéraient maintenant de refiler le bébé à leurs collègues de l'OCLCTIC.

« On était en réseau. Les dix ordinateurs en question sont cramés. On ne l'aura pas comme ça. »

Radiche demeurait totalement introuvable. Ce fumier s'était évaporé. En somme, s'il était dans la nature, c'était de sa faute à lui, à cause de la suspension de fonctions qu'il avait décidée… Pas de chance. Cela s'était joué à quelques dizaines de minutes. Dès le lendemain de l'entrevue avec La Canternole, sur injonction de Maria Dolgasi, une perquisition avait eu lieu chez Radiche, mais elle n'avait rien donné. Martin avait suggéré que l'on mette son domicile sous surveillance, au cas où. Deux binômes planquaient, guettant les deux entrées de la maison, avec l'ordre de prévenir si le gibier rentrait au bercail, sans tenter de le serrer.

Dernière contrariété : la descente chez Zoran Todoković, dans le 18e arrondissement, n'avait pas abouti non plus. L'oiseau s'était envolé et on n'avait saisi aucun document, aucun ordinateur, aucun téléphone, rien de rien, comme si le mafieux avait été prévenu de leur visite. L'enquête de voisinage s'était avérée vaine.

Le commissaire ne nourrissait plus qu'un faible et unique espoir : qu'une balise, quelque part, ne signale le portable de Zéro, ou qu'un barrage ne l'arrête. Mais le dispositif était déjà assoupli. On ne pouvait pas mobiliser les poulets de France et de Navarre sur cette seule mission. Le temps jouait contre eux. L'ex-capitaine

Radiche était-il déjà hors de France ? Dans le reflet translucide des cadres de ses diplômes, le directeur de l'OCRVP ne voyait plus que l'image d'un perdant à la mine déprimée.

*CHAPITRE 81*

## LE HAVRE, IMPASSE ROSSINI, PAVILLON N° 1

JEUDI 13 AVRIL 2017, 12 H 21

En attendant le lundi suivant, Radiche disposait de quelques jours pour remettre à plat le problème de l'achèvement du Signe. Il se relaxa. Les muscles de son visage se détendirent, puis les épaules, le buste, les fesses et les jambes. Il se concentrait uniquement sur ce relâchement progressif. Décontracté, il ferma les yeux et laissa ses intuitions vivre leur vie. Les mots prirent corps, sans ordre d'abord, venus des tréfonds.

Achever. Étymologie : rendre complète la représentation de quelque chose ; mener à quelque chose à son terme, en allant jusqu'au bout. *Représentation. Jusqu'au bout.* Radiche visualisa la croix. Sur la carte de France, les deux traverses dans la partie haute étaient équilibrées et symétriques par rapport au montant. Mentalement, les yeux de Radiche descendirent le long de l'axe vertical, pour arriver à la troisième traverse. Peut-être que cela ne voulait rien dire, mais la barre transversale du bas, qui servait d'appui aux pieds du Christ dans la symbolique orthodoxe, n'était pas encore symétrique par rapport au

montant de la croix. *Autrement dit, elle n'était pas encore achevée.*

Il se releva et ouvrit le fichier de l'affaire.

Sur la carte qu'il avait sous les yeux, ce repose-pieds, le *suppedaneum*, n'était pas parallèle aux deux autres barres transversales. C'était normal dans la tradition orthodoxe russe et serbe : cette traverse s'inclinait vers le bas et la droite, en direction du bon larron lors de la Crucifixion. Indices. Sur la carte de France des corps disposés par le Manufacturier, la partie gauche de cette traverse était pour le moment visiblement plus longue que la partie droite. Les restes d'un boulanger avaient été retrouvés dans un fossé aux abords d'un village au sud-est d'Aurillac. Ce point formait peut-être l'extrémité gauche de la traverse. Mais comparée à cette partie-ci, la partie à droite de la croix était beaucoup plus courte ou, autrement dit, *inachevée*.

C'était peut-être ça, l'achèvement du Signe : calculer la longueur de la partie droite de cette traverse. À gauche, du village où le corps du boulanger avait été déposé jusqu'au montant de la croix, il y avait 0° 97′ de longitude en plus. En repartant du montant vers l'est, il devait donc rajouter 0° 97′ de longitude. Il effectua ce boulot sur Google Earth Pro. Il prit ses mesures avec soin, prolongea la traverse et vérifia plusieurs fois ses calculs. Zéro l'Arpenteur. La croix ainsi obtenue était parfaite.

Si sa théorie était exacte, le point pour terminer le Signe était là, en plein dans le causse de Mende, encaissé entre deux contreforts boisés, à mille mètres d'altitude. Il zooma. L'endroit précis se situait à la jonction de deux langues rocheuses dessinant les deux côtés d'un triangle entre lesquels poussait une forêt et s'étendaient de vastes herbages. Le dernier côté du triangle était composé de petits bâtiments disséminés : un corps de ferme et ses dépendances. À l'est de la ferme, il n'y avait pas d'habitation à moins de trois kilomètres. De l'autre côté du contrefort, à l'ouest, il y avait un petit groupement de bâtisses. Quelques photos étaient proposées en lien. Zéro cliqua dessus et observa différents clichés d'une entreprise de BTP, Bâti-Quali, propriété d'un certain Jean-Luc Horvat. Plus à l'ouest encore, à deux kilomètres, un hameau typique de la Lozère, les Garcilles.

Radiche navigua sur Google Earth Pro et visita tous les alentours. Son cœur bondit. Lui revinrent aussitôt des souvenirs de nettoyages ethniques. On se serait cru dans les moyennes montagnes tout autour de Foča, en Bosnie. Les Lions ratissaient les zones à pied, efflanqués et féroces, errant dans les monts pendant des jours, s'arrêtant dans les fermes et s'y servant en tout, alcool, nourriture, argent, femmes. Des pillards moyenâgeux. Des pages du site du Manufacturier sur la division Handschar lui revinrent alors en mémoire : à l'été et à

l'automne 1943, cette division était venue en France, dans ce coin-là précisément, pour s'y entraîner. Il ressortit l'autre ordinateur de son placard et se connecta au site du Manufacturier, puis entra dans la « Galerie d'Honneur des Oustachis ». Il relut les pages consacrées à la Handschar. Il ne s'était pas trompé. Le dépôt de la division était même situé dans la ville de Mende. Son intuition était la bonne : la caverne aux supplices se cachait quelque part par là.

Vues des causses à partir de Google Earth Pro : les arbres masquaient les lignes ténues des rares sentiers forestiers. Éparses dans la végétation, quelques maisons abandonnées étaient visibles aux alentours sur les images des satellites, complétées par des fichiers photos fournis par des randonneurs : des hameaux entiers retournés à l'état fantôme, dévorés d'herbes folles et à moitié écroulés, des carrières et des mines à l'abandon. Une contrée idéale pour les cachots d'un tueur.

Il approfondit la question et étudia un peu plus la région, son histoire, sa géographie. Comme il l'avait constaté sur les vidéos, les parois de la caverne du Manufacturier étaient bien en schiste, une roche feuilletée reconnaissable entre toutes. Dans le coin, on trouvait des mines de plomb argentifère, exploitées jusque dans les années soixante-dix. Ce minerai se trouvait justement dans le schiste.

Il ouvrit les quelques liens relatifs au village des Garcilles. C'était mince. Les Garcilles, ou l'histoire classique d'un hameau rural dont la population ne cessait de décroître. Il avait connu son heure de gloire au début du XIXe siècle, époque où la mine de la commune donna le plus, puis les quantités d'argent produites avaient vite décliné. Elle avait définitivement fermé en 1892. Des reproductions de très vieilles photos en noir et blanc montraient les bâtiments en brique, au fond d'un cul-de-sac encaissé, avec tous les ouvriers rangés, le visage grave, encadrés par les contremaîtres moustachus, tous l'air épuisés par une besogne ingrate, payée quelques sous de l'heure. La mine avait été démantelée et la plupart des matériaux récupérés. Il n'en restait déjà plus que des vestiges, quand les terrains avaient été rachetés par un particulier en 1902. Puis ils étaient passés en d'autres mains, au fil des décennies.

Si sa théorie de la croix était juste, le Manufacturier se planquait dans une mine désaffectée ou quelque chose dans ce goût-là. Tous ces causses offraient des coins isolés, parfaits pour torturer des prisonniers ou pour se débarrasser des corps : ravins, puits, combes, grottes, mines, galeries, lacs, tourbières, forêts.

Il revint sur la ferme et glissa jusqu'à l'enfourchure formée par le point de jonction des deux contreforts, juste derrière le bois, mais l'image se dématérialisa en

pixels grossiers quand il zooma. Il faudrait s'y rendre et voir sur place.

Le téléphone portable tinta : sa mère venait d'envoyer le second texto de la journée. Il s'assura de sa présence en ouvrant la carte de géolocalisation. Elle était bien chez elle. Son adversaire ne semblait toujours pas décidé à l'enlever.

*CHAPITRE 82*

## PARIS, SIÈGE DE L'IGPN, RUE DES PYRÉNÉES, 20E ARRONDISSEMENT

JEUDI 13 AVRIL 2017, 23 H 42

Le déjeuner avec le directeur de cabinet s'était déroulé à merveille. Maximilien de la Canternole avait retenu une table au Cinq, le restaurant de l'Hôtel George V. L'homme de confiance du ministre était déjà assis au fond de la luxueuse salle, lorsque Lenanti l'avait rejoint.

Le terne fonctionnaire de police paraissait égaré dans ces ors ; il semblait balourd, comme tous ceux que l'on plonge d'un coup dans la magnificence. Son allure austère jurait dans tout ce faste de la haute société. Un groom impavide l'avait débarrassé de son imperméable bon marché et le commissaire de l'IGPN avait pris place en face du dir'cab. Ce dernier ne leva pas les yeux du menu qu'il faisait semblant de consulter. C'était juste une manœuvre pour faire lanterner le flic, car Maximilien de la Canternole optait toujours pour le bar de ligne au caviar.

Lorsque le serveur vint, La Canternole prit commande pour deux, sans laisser le choix à Lenanti. Ils se turent jusqu'à ce qu'on leur serve le poisson cuisiné

par le chef Christian Le Squer, accompagné d'un verre de blanc recommandé par le sommelier Éric Beaumard en personne.

L'éminence grise du ministre de l'Intérieur s'accommodait très bien de toute cette munificence et n'avait aucune intention de s'en priver, aussi La Canternole se montra-t-il d'une grande clarté avec le commissaire Lenanti.

« Monsieur Lenanti, vos états de service sont impeccables…

— Merci, monsieur le directeur.

— Vous briguez, je crois, un poste de directeur régional de l'IGPN ?

— En effet, j'ai postulé en ce sens.

— La direction de Bordeaux sera bientôt vacante, le saviez-vous ?

— Non, je l'ignorais.

— Goûtez cet excellent poisson et savourez ce vin rare. Nous reprendrons après. »

Le commissaire de l'IGPN s'exécuta. La première bouchée fondit dans sa bouche. Quel délice ! Il n'avait jamais rien dégusté de pareil. À la fin de son assiette, Maximilien de La Canternole tamponna délicatement ses lèvres en cul de poule et poursuivit son propos.

« Aucune éclaboussure ne saurait être tolérée. La Grande Maison est une honorable dame, quoiqu'un peu fatiguée, je vous l'accorde. Il faut la préserver. Me comprenez-vous, commissaire ?

— Parfaitement, monsieur le directeur.

— Vous avez carte blanche. Vous me rendrez compte, de vive voix uniquement. Jamais d'écrits.

— Je vous entends, monsieur le directeur.

— Fort bien… Pour le dessert, je vous conseille les rochers café aux mûres cuisinées dans leur jus. C'est tout simplement divin.

— Oui, monsieur le directeur. »

Tout en repensant à ce déjeuner, Lenanti se régalait d'un autre genre de plat, bien plus rustique et roboratif, davantage dans ses habitudes : son contact à la DGSI avait bel et bien exhumé de vieilles fiches de la DST.

Les renseignements recueillis sur Radomir Barakodić lors de sa dernière mission en France étaient accablants. Ces documents n'étaient pas déclassifiés et ils ne le seraient jamais plus. De A à Z, ils constituaient un réquisitoire consternant contre l'incurie des différentes forces de police françaises de l'époque, sans parler du laxisme des autorités judiciaires. C'était même plus grave encore : ces dysfonctionnements s'apparentaient nettement à de la complaisance. Les barbouzes de

l'époque savaient et n'avaient pas bougé le petit doigt, au nom des intérêts supérieurs et de la raison d'État.

Le commissaire prenait son pied à la lecture de ces turpitudes, une vraie mouche surexcitée virevoltant autour d'une charogne, mais il mettrait tous ses efforts à ce que la vérité ne sorte jamais au grand jour. En dehors de toute considération carriériste, il était de toute façon d'accord avec le directeur de cabinet : hors de question de salir la République en exhibant ses dessous merdeux. Et l'obtention du poste de directeur de la délégation de l'IGPN à Bordeaux ne gâtait rien. Il grimperait dans la hiérarchie et intégrerait le corps de conception et de direction. Un jour, il serait préfet.

En attendant, il broyait au fur et à mesure qu'il les lisait les mémos de la DST, collectant les confettis dans un sac qu'il emporterait avec lui et dont le contenu serait soigneusement brûlé dans sa baignoire. D'après les services de renseignement des années 90, Radomir Barakodić avait joué un rôle majeur dans la division des opérations spéciales, la JSO. Ses contacts avec les groupes paramilitaires s'étaient révélés aussi diversifiés que fructueux. Redevenu diplomate au moment des accords de Dayton en 95, il avait usé de ses prérogatives pour lessiver l'argent sale des guerres yougoslaves. Il prit la fiche suivante. On y voyait Radomir et son fils Aleksandar déjeuner en compagnie de trois hommes, désignés comme Zoran Todoković, Andrej Rutsin et

Isidor Rutsin. Lieu du déjeuner : le restaurant du George V. Lenanti s'amusa de cette coïncidence. Tous les gros poissons frayaient dans les mêmes eaux. Activités des trois hommes : trafiquants en tout genre. Date de la photographie : mars 1998. Le chien de garde de la République lut le mémo et observa les photos. La broyeuse avala le tout et recracha des lambeaux. Encore quelques fiches et le travail de la DST aurait entièrement été réduit en confettis : l'État français n'avait jamais eu connaissance des activités criminelles de ce diplomate. Les fiches de la DST s'arrêtaient à l'année 2001, au moment où Radomir Barakodić avait cessé toute fonction officielle pour son pays. La déchiqueteuse chuintait sans relâche.

Encore trois fiches… deux… une.

Lenanti regarda d'un air inexpressif la machine déféquer les derniers fragments de ces secrets malodorants.

Un premier pas vers l'innocence venait d'être franchi.

*CHAPITRE 83*

## LE HAVRE, IMPASSE ROSSINI, PAVILLON N° 1

VENDREDI 14 AVRIL 2017, 9 H 27

Méditation et lâcher-prise : dans sa chambre, allongé en étoile de mer à même le sol, Radiche laissait son regard se perdre dans les profondeurs du plafond. Son Glock 19 dans sa main molle, il tirait pour de faux sur d'invisibles mouches. Zéro parlait à Zéro.

« *Vas-y, balance ce que t'as, en vrac.*

— *J'ai un homme. Il a connu la guerre de Yougo et il venge sa famille. Il fait référence à ses parents et à sa sœur dans de nombreuses vidéos. C'était donc une victime croate ou bosniaque.*

— *Croate à coup sûr, à cause des références aux Oustachis.*

— *OK, on valide ça.*

— *Assez jeune et vigoureux, d'après les films. Il a de la force.*

— *OK.*

— *Il y a un moment qu'il est en France : il parle bien la langue, même s'il lui reste un très léger accent du pays.*

— *D'ailleurs, il parle et écrit le serbo-croate.*

*— Et donc ?*

*— Et donc, c'est peut-être un réfugié. Il ne devait pas être très vieux quand il est arrivé en France. Le peu qu'on voit de lui donne une fourchette entre 35 et 50 ans environ.*

*— Où vit-il ?*

*— Dans le causse de Mende, si ma théorie du Signe est exacte.*

*— Psychologie ?*

*— Il est en dehors de tout schéma classique de vengeance : il ne s'en prend pas qu'à moi. C'est aussi un tueur en série et un fanatique.*

*— D'accord. En relation avec des milieux nationalistes croates ?*

*— Peut-être, mais pas sûr non plus : il vit en France.*

*— Quelqu'un lui a bien appris tout ce qu'il sait sur les Oustachis, non ?*

*— Oui. On garde ça. Il était peut-être même un combattant pendant la guerre.*

*— En tout cas, il l'est devenu après, à sa manière.*

*— Pause.* »

Radiche ferma les yeux. Le réseau mouvant des rides et ridules s'apaisa sur son visage. Il essayait de tout oublier. Il relâcha la tension et respira calmement vingt

bonnes minutes. Il rouvrit les yeux, plongea dans sa vision extatique du plafond et recommença.

« *Il est expert en informatique.*

— *C'est son métier ?*

— *Peut-être. Haut niveau de qualification dans sa branche.*

— *Pourquoi ?*

— *Des informaticiens confirmés se sentent dépassés par ses méthodes.*

— *Je valide. Et puis ?*

— *Il nous a cherchés longtemps.*

— *Oui.*

— *Comment nous a-t-il trouvés ?*

— *L'enquête sur Les Lions l'a guidé.*

— *Qui lui a donné ces documents ?*

— *Irena Ilić, peut-être.*

— *Il l'a rencontrée ?*

— *Au moins, il l'a contactée.*

— *Qu'est-ce qui te fait penser ça ?*

— *Réfléchis deux secondes ! Il a mis la main sur l'ensemble du dossier qu'il nous a envoyé, y compris les parties transmises à la justice française par cette pute d'avocate. Il la connaît donc d'une manière ou d'une autre,*

*directe ou indirecte, légale ou clandestine. Il a utilisé Irena Ilić… et il a fait une erreur !*

*— Pourquoi ?*

*— Qui dit contact, dit trace. Ça n'est pas vrai que pour l'ADN.*

*— Elle ne l'a peut-être jamais vu. Tu divagues.*

*— Non, sûr que c'est ça ! En tout cas, nous allons de ce pas vérifier cette hypothèse.* »

Dans le mille.

Radiche se releva tranquillement, s'ébroua et se rendit dans la salle à manger, le Glock se balançant mollement au bout de son bras. BoTox pianotait sur deux claviers en même temps, reliés à trois tours montées en série. Le grand chauve posa nonchalamment les mains sur les épaules du jeune informaticien. La culasse du Glock lui effleurait la joue. Zéro perçut le frisson de frayeur du gamin.

« BoTox, mets ton boulot en stand-by.

— Une minute, s'il te plaît… voilà. Je t'écoute.

— Cherche l'adresse de l'ONG Dignité et Justice à Belgrade. Vérifie si elle a un site.

— Tout de suite… Voilà… Oui, y en a un.

— Clique. »

L’organigramme de l’ONG apparut, avec des photos, y compris celle d’Irena Ilić.

« Ouvre le lien des contacts. »

L’adresse mail au nom d’Irena Ilić était là.

« C’est actif ?

— Oui. Peut-être même que quelqu’un va répondre si on envoie un message, même si ce ne sera pas forcément l’avocate : regarde, c’est une adresse avec une extension de domaine de groupe.

— Traduction ?

— C’est une boîte mail commune : tous les membres de l’ONG doivent y avoir accès.

— Tu pourrais te faufiler jusqu’aux données privées d’Irena Ilić à partir de ça ?

— Oui, s’il y en a dans le site et les ordinateurs de l’association.

— Comment ça ?

— Dans les répertoires, par exemple, ou dans des fiches de salaires, ce genre de choses. Je peux entrer, à condition qu’ils ouvrent un mail qu’on leur enverra. Mais ils doivent être méfiants. Ce genre d’ONG reçoit sans cesse des menaces.

— On n’a qu’à demander des renseignements ou dénoncer un criminel.

— On peut toujours essayer. Mais il me faut une pièce jointe. Pas bien dur, remarque : une capture d'écran de n'importe quel type peut servir de prétexte.

— Fais ça. Crée une identité fictive : une femme de quarante-cinq ans, une Croate de Vukovar, victime de violences sexuelles par des miliciens serbes pendant la guerre. Voilà un scénario tout à fait plausible, clé en main : son agresseur n'a jamais été inquiété par la justice et comme les autorités croates ne veulent pas rouvrir les vieux dossiers des femmes violées, elle se tourne vers l'association. Contenu de l'histoire : elle croise régulièrement son agresseur. C'était un voisin serbe. La police ne veut pas prendre sa plainte. Ce genre de situation arrive tout le temps en Yougoslavie. Je taperai le texte moi-même, dès que tu auras créé une adresse.

— OK. Attends, je vais prendre un autre ordinateur. En cas de contamination, le Manufacturier ne découvrira rien dessus. »

Une heure plus tard, la secrétaire de l'ONG Dignité et Justice répondait au mail de la Croate Danica Boban, alias Vladimir Radiche. Le mail de BoTox avait aussitôt infecté l'ordinateur de l'ONG d'un kit de logiciels malveillants.

« On est dans la place. Je leur ai balancé un virus qui va nous renvoyer tout le contenu de leur messagerie,

adresses, numéros, messages envoyés et reçus.

— Tu récupères en priorité toutes les informations sur Irena Ilić.

— Entendu. Je lance la pêche immédiatement. Tiens, regarde, voilà l'adresse personnelle d'Ilić. Le *keylogger* qui vient d'infecter leur ordinateur va m'expédier l'identifiant et le mot de passe de sa boîte mail. Quelques secondes de patience… Bingo, je les ai ! Je les tape… Ça y est. On entre. Et voilà ! On a accès à tous ses mails : reçus, envoyés, archivés, brouillons. J'ouvre l'onglet des mails reçus ?

— Ouais, fais ça. J'espère qu'ils y seront encore.

— Si elle ne les a pas supprimés, ils y seront.

— OK. Tu repars du plus récent et tu les ouvres tous.

— Deux secondes. Avant de les ouvrir, on va dérouler la liste des messages. Il y aura peut-être une extension spécifique.

— Du genre ?

— Du genre de celle-ci ! Regarde ça ! L'extension .fr : ce message-là, et celui-là, et lui aussi, et là aussi. Ils viennent de France, de trois correspondants différents. Première adresse : mariadolgasiTPI@hotmail.fr. Seconde adresse : antoinebarbusselderosny@live.fr. Troisième adresse : milhorvatkovac@orange.fr. Je choisis lequel des trois ?

— Humm… Dolgasi et Barbussel, la juge et le gendarme… On lira de toute façon leurs mails après. Commence par le troisième.

— D'accord. J'ouvre le message le plus récent. Il date du 30 mars dernier.

> « *Irena, le travail que vous avez accompli est incroyable. Les jours de Dragoljub sont désormais comptés. Je suis désolé de vous savoir en si mauvaise santé. Je viens vous voir dimanche à la clinique.*
>
> *Amicalement, Milovan Horvat.* »

Milovan Horvat, comme Jean-Luc Horvat, le propriétaire de l'entreprise de BTP au village des Garcilles… Ils ouvrirent les mails précédents, ainsi que ceux d'Irena, remontant jusqu'à un courriel daté du 28 janvier. Dans ce mail, il était question de la ville d'Erdut et d'une cassette récupérée chez la mère de Vladislas Krakić.

« Ouvre les pièces jointes. »

Zéro resta impassible, même s'il ne pensait plus jamais voir ça. Des photos de lui, ou plutôt de Dragoljub Brebulavić, le chef des Lions de Serbie, avec son groupe au complet. BoTox ne formula aucun commentaire à la vue des mercenaires vêtus de noir. Plus jeune, barbu et chevelu, Aleksandar restait pourtant reconnaissable

entre tous. Sur une photo de face, ses yeux luisaient de sauvagerie.

La lumière se fit dans l'esprit de Radiche. Erdut ! Oui ! Ça y était ! Le sous-sol du pavillon ! Une famille de quatre… Visiblement, Pavl le Sodomite avait loupé son coup : le moutard qu'il avait enculé n'était pas mort. Une autre pièce jointe montrait une stèle commémorative. BoTox agrandit l'image et Zéro lut les noms.

Il exulta.

« La famille Kovac ! C'est ça, oui ! Milovan Kovac ! Il a dû changer de patronyme depuis qu'il vit en France… Les flics serbes du village nous avaient filé leur nom. Je te tiens, salopard ! Tu vas voir comment moi je vais te le terminer, ton Signe : avec ta putain de tête d'Oustachi, fumier ! Bon travail, gamin. Je te file une prime de cent mille euros sur mes deniers personnels. Termine le boulot : localise-moi ce bâtard en France. Je veux le plus d'infos possible. Fais-moi ça bien.

— D'accord, mais je préfère ne pas entrer dans son ordi tout de suite.

— Pourquoi ?

— Il est trop fort pour moi. Si je me plante, il saura qu'on l'a repéré.

— Entendu. Comment, alors ?

— Avec son nom, on peut faire beaucoup de choses, sans qu'il s'en doute immédiatement. »

Zéro était regonflé à bloc. Le cours des choses s'inversait.

Enivré par son enthousiasme de l'avoir retrouvé, le Manufacturier avait commis deux grosses erreurs : d'abord, il ne l'avait pas tué ; ensuite, il s'était découvert. Bêtise et orgueil. Radiche ne commettrait pas les mêmes conneries. Il s'imaginait quoi, ce taré ? Ce ne serait pas un duel chevaleresque à la con qui mettrait un terme à leur affrontement, mais une boucherie de milicien, dans les règles de l'art.

BoTox pianota encore deux heures. Avec l'identité de Milovan à sa disposition, c'était un jeu d'enfant. Tout acte de piraterie s'avérait inutile ; annuaires et réseaux sociaux suffisaient amplement. Il briefa Radiche vers dix-sept heures. Le hacker cliqua d'un doigt allègre et commença à faire défiler les pages.

« Après plusieurs recoupements, voilà ce que je peux dire sur ton bonhomme : Milovan Horvat est le patron de la société Infotrust, basée à Mende. La boîte marche bien et compte plusieurs succursales en France. Elle emploie une quarantaine de personnes. Elle est spécialisée dans la sécurité des réseaux informatiques. Milovan Horvat a trente-sept ans. Il vit dans une maison isolée de la commune des Garcilles.

— Putain, oui ! J’avais vu juste ! La fin du Signe est là ! Tu as des photos de lui ?

— Quelques-unes, oui, prises dans le cadre du boulot, et d’autres plus personnelles, très souvent avec un vieux.

— Montre. »

Sur l’écran apparut le visage d’un homme jeune et vigoureux, aux cheveux et aux yeux noirs. Du muscle, du nerf, de la volonté. Sur toutes les photos, il portait une fine écharpe. Radiche devina pourquoi.

« OK, bascule sur Google Earth et localise sa maison. »

La photo satellite montra la ferme isolée, enserrée entre les deux contreforts rocailleux du causse de Mende.

« Clique là et donne-moi la distance entre ce point et la maison, avec l’altitude.

— Distance entre les deux points : 393 mètres à vol d’oiseau. Hauteur du site où est construite la maison : 953 mètres par rapport au niveau de la mer. Hauteur du point en surplomb : 987 mètres.

— Parfait ! »

Milovan risquait fort d’être surpris.

« Tu peux sélectionner quelques photos de ce salopard et les retravailler ?

— Sans problème. Tu veux que je fasse quoi ?

— Tu m'isoles sa chevelure et tu essaies de me donner précisément sa teinte à l'aide d'un nuancier.

— Comme si c'était une perruque ?

— C'est ça. Tu n'as pas oublié d'être malin, toi !

— C'est parti. »

BoTox appliqua à la lettre les directives de son chef et compara ensuite la tignasse de Milovan Horvat aux postiches proposés à des patients sous chimiothérapie. Il dégota le modèle adéquat dans un magasin du Havre. Zéro marqua son approbation et s'adressa à Stacimir.

« Stace, on va avoir besoin de matériel de randonnée de bonne qualité, de quoi se sentir à l'aise lors d'une planque nocturne en montagne. Tu ne lésines pas ; prends des fringues chaudes, des chaussures solides et des gourdes. Souples, les gourdes, pas métalliques. Achète aussi des lunettes de vision nocturne. Les frusques, de préférence à motif camouflage, sinon marron ou beige. Milorad, Drusan, BoTox et Dalibor, vous filez à Stace vos tailles et votre pointure. Ensuite Stacimir, tu appelles les autres et tu leur donnes l'ordre de faire de même. Tout le monde doit avoir ce matériel lundi au plus tard. Lorsque tu as fini tes courses, tu te rends dans ce magasin et tu me ramènes ce qu'il y a sur la liste. Tu achètes précisément le modèle indiqué, pas un autre.

— Centre capillaire nord ouest ? Qu’est-ce quou c’est quou ça ?

— Quand on cherche un chauve, on regarde à peine les chevelus. Ce magasin vend des postiches pour les patients qui suivent des chimiothérapies. J’ai besoin de ces accessoires pour traverser la France incognito, mais aussi pour la suite des événements, tu verras. Ne te trompe pas dans les tailles ni dans la teinte, c’est important, et n’oublie pas la colle ni la moustache. »

*CHAPITRE 84*

## LE HAVRE, CITÉ DE LA VALLÉE VERTE

LUNDI 17 AVRIL 2017, 8 H 21

Samira et Leila sortaient de la tour Picasso. Cette heure matinale juste après le week-end était de loin la meilleure pour agir. Toutes les racailles de la Vallée Verte roupillaient. Seuls les parents et les mômes circulaient à pied ou en voiture, en direction des écoles et collèges. Zéro ordonna au chauffeur d'attendre qu'elles parviennent au carrefour, au niveau du stop.

« Vas-y, Dalibor. Roule tranquillement. Arrête-toi au moment où elles auront presque traversé le passage piéton. »

Le sous-fifre s'exécuta. Le Trafic Renault glissa à bruit feutré jusqu'aux bandes blanches. Zéro attendit que la femme et la fille de Khaledzaoui soient arrivées sur le trottoir. Sa main en l'air s'abaissa alors.

« Go ! »

Les portes de l'utilitaire s'ouvrirent. Quatre hommes de main en descendirent, se jetèrent sur Samira et Leila, leur enfilèrent un sac sur la tête et les embarquèrent comme des paquets de linge, un porteur à chaque bout. Ils remontèrent dans la camionnette. Les portes se

refermèrent en douceur et le véhicule redémarra sans brusquerie. Durée totale du rapt : onze secondes. La camionnette gagna le sous-sol du pavillon numéro 1, puis, de là, elle retourna d'où elle était venue, à la casse automobile de Dollemard.

« Il faut frapper les esprits, Stacimir ! »

Un énorme sourire illumina le visage barbu du géant. « Installe-les sur une chaise. Le show commence. »

Zéro se planta devant Samira, le téléphone de cette dernière à la main.

« Appelle Zakaria.

— Non.

— Appelle Zakaria.

— Non, va te faire fout… »

La nana avait du courage. C'est idiot, le courage. Elle le fusillait de ses yeux noirs. La main de Radiche partit à toute volée. La tête de Samira bascula sur le côté. Ses vertèbres craquèrent. Jamais elle n'avait pris une gifle pareille. Sa sœur jumelle lui mit aussitôt l'autre joue en feu. Leila hurlait. Ronde comme un porcelet, la morpionne braillait à leur en percer les tympans.

« Bâillonne-la. »

Stacimir lui fourra un mouchoir dans la trogne et il ferma le tout avec du ruban adhésif. Protestations sourdes de la gamine. Samira commençait à perdre pied.

« Appelle Zakaria.

— … N… non. »

Zéro donna un second ordre.

« Casse-lui le petit doigt. »

Samira sursauta.

« Non ! Pitié ! Pas ça ! »

Trop tard. La main de Leila disparut dans les pognes énormes de Stacimir. En dépit du bâillon, les cris étouffés et les sanglots de la petite se firent beaucoup plus pressants, exprimant une douleur aiguë. Elle se trémoussait sur sa chaise, maintenue en place par Dalibor. Imperturbable, Stacimir lui retourna l'auriculaire de la main gauche. Cette fois, Samira perdit totalement les pédales. L'ogre libéra la main de l'enfant. Le doigt était dressé à la perpendiculaire, bleuissant à toute vitesse. La gamine sanglotait à gros bouillons et poussait des beuglements assourdis.

« Arrêtez ! Arrêtez ! Je vous en supplie ! Pitié. »

Radiche enfila une cagoule et en lança une à Stacimir et à Dalibor. Il se plaça derrière Samira, lui saisit la tignasse de la main gauche et lui fourra son portable dans les mains.

« Tape ton code lentement. Je regarde. Ensuite, appelle Zakaria. Pas de connerie. Si tu tentes quoi que ce soit, on lui pète tous les doigts, à ta morveuse. »

Tasse de café dans une main et cigarette dans l'autre, Zakaria regardait BFM TV. La clope du matin, la plus savoureuse : il laissait la fumée lente sortir de sa bouche et serpenter sur son visage bouffi, la réinspirant par les narines. Il se sentait de bonne humeur. Le prochain bateau chargé de drogue avait quitté Casablanca sans encombre. Dans une dizaine de jours, il serait au Havre. Le téléphone vibra. Tiens ? Samira ? Il décrocha. Le téléphone bascula sur WhatsApp. Le cœur de Zakaria s'arrêta net. Sa femme et sa fille en pleurs, des malabars encagoulés derrière elles. Soudain, l'écran fut tout entier occupé par une tête, elle aussi dissimulée sous une cagoule.

« Qu'est-ce…

— Ta gueule, Zakaria. Comme tu vois, on tient tes deux femelles. Tu vas suivre au pied de la lettre les instructions qu'on te donnera bientôt. Garde ton portable près de toi.

— Je… »

Communication coupée. Délire, transe, terreur. Le monde de Zakaria s'écroula d'un coup. Radiche ôta sa cagoule et éteignit le portable.

« L'attente va le miner. Il sera plus tendre dans quelques heures. On le rappellera ce soir. Ligotez-moi ces deux-là, enfermez-les séparément et rejoignez-moi là-haut. »

« Zakaria ?

— Fils de putain ! Je vais t'arracher la langue ! Je vais te chier dans la gueule ! Je vais te… »

Zéro hurla.

« Encore un mot, rien qu'un seul petit mot, et je crève les yeux de ta fille, comme ça, en direct ! T'as compris ? Est-ce que t'as compris ? »

Zakaria redescendit dans les tours.

« Je peux les voir ? »

Radiche tourna le téléphone.

Montagnes russes émotionnelles.

Choc maximal : Samira et Leila, toujours sur des chaises, mais entièrement nues.

Non ! Non ! Non ! Pas ça ! Pas ça ! Samira et Leila vagissaient, le suppliaient de les sauver et d'obéir à toutes les exigences des ravisseurs.

« Le message de tes deux chiennes est clair, trou du cul ? »

Zakaria s'étouffa dans ses sanglots.

« Oui… oui… pitié… Dieu miséricordieux… pitié… ne leur faites pas de mal… je vous en supplie…

— Si tout se déroule comme prévu, si tu obtempères à tous mes ordres, je te promets qu'on ne les baisera pas.

Mais si jamais tu fais quelque chose qui ne nous plaît pas, n'importe quoi, on va tellement les fist-fucker qu'on pourra les enculer sans toucher les bords. On s'y mettra à trente. Ensuite, elles termineront dans un bordel miteux, à cent passes par jour. T'as bien compris ? »

Zakaria hocha la tête, bredouillant un vague accord.

« Voilà ce que tu vas faire… »

À trois heures du matin, Zakaria gara sa voiture sur le parking de la plage. La nuit était très fraîche. Un vent fort rabattait une pluie froide en bourrasques agressives. Téléphone en main, il descendit de son véhicule. La sonnerie retentit. Il prit l'appel.

« Fous-toi à poil.

— Hein ?

— À poil, connard ! Tu enlèves tout, tu mets tes fringues dans la bagnole, tu la fermes à clé et tu attends à côté. Garde ton portefeuille et ton téléphone, mais éteins-le. Allez, dépêche-toi, ça va pas assez vite. J'ai déjà bien envie de fourrer tes deux putes. »

Zakaria s'exécuta à toute vitesse. Nu à côté de sa voiture, assailli de pluie, il tremblait de tout son corps, portefeuille et téléphone plaqués sur la queue. Un 4 × 4 pénétra dans l'aire de stationnement et lui fit des appels de phare. Humilié au dernier degré, il trottina en

direction de la bagnole. Un énorme bûcheron barbu en descendit et s'effaça, pour qu'il s'asseye.

« File lous clés de ta caisse et mounnnte. »

Zakaria s'exécuta. Trois types l'attendaient dans le véhicule. Celui du siège passager avant, un grand chauve au nez aquilin, les joues creusées de rides, braqua aussitôt sur lui un calibre muni d'un silencieux. Pendant ce temps, dehors, une seconde voiture se gara derrière le 4 × 4. Un type tout petit et malingre en descendit du côté passager. Stacimir lui donna les clés de la bagnole de Zakaria.

« Tihomir, tou files à la casse et tou me la fais disparaître. Fringues aussi. Tou gardes rien pour toi, sourtout. »

L'avorton opina. Stacimir remonta dans le 4 × 4, écrasant presque Zakaria.

« Alors c'est touooiii le tsélèbre Zakaria ? On dirrrait pas. »

Et de partir d'un gros rire inquiétant.

On entendit soudain des coups de feu dans le lointain, feutrés par les vitres blindées. Zakaria comprit. Les complices de ses ravisseurs venaient d'abattre le Turc. Tout espoir l'abandonna. Sa tête s'affaissa.

« Raté ! déclara sobrement Radiche. Tu es seul, Zakaria. »

Vingt minutes plus tard, la bagnole se garait dans un pavillon de la banlieue havraise, pas très loin de Harfleur et, ironie du sort, tout près de la Vallée Verte. Khaledzaoui tentait de réfléchir le moins mal possible. Une évidence : ils n'avaient pas dissimulé leurs visages et l'avaient laissé regarder où ils allaient. Ce n'était pas bon signe. Mais il avait trop la trouille pour mener cette réflexion jusqu'à sa conclusion logique. La porte du garage se referma derrière le véhicule. Stacimir l'en sortit et lui ordonna de le suivre. Il le mena à l'orée d'une pièce au fond du sous-sol et retourna vers le groupe. Conciliabules entre le grand chauve et ses hommes. Chuchotis comploteurs et hochements de tête. Les hommes s'éparpillèrent. Le grand croque-mort le précéda.

« Entre ! »

De l'autre côté, totalement terrassées, Samira et leur fille sanglotaient, ligotées à poil sur les chaises. Zakaria se précipita vers elles, mais il fut stoppé net par un coup de poing terrible au plexus. Râle et chute sur les genoux, choc de la tête au sol et bascule du champ de vision de l'horizontale à la verticale. Loin au fond de sa douleur, pendant d'interminables minutes, il n'eut que la perception des cris de sa femme et de Leila. Lente récupération, tandis que des bras puissants le soulevaient et le menaient jusqu'à une chaise en face des

deux malheureuses. On lui mit les bras dans le dos et il sentit des menottes entraver ses poignets à la chaise. Il récupéra un peu, mesurant toute l'étendue du désastre. Le Nosferatu s'installa sur une autre chaise, un peu de biais, de manière à ce que Zakaria puisse garder sa famille en visuel, histoire qu'il n'oublie pas l'essentiel.

« Tu as ce que je veux, Zakaria ?

— Qui es-tu, pu… »

Le grand chauve claqua des doigts. L'énorme barbu se plaça derrière Samira. Ses grosses mains descendirent aux seins de la jeune femme, les saisirent et les malaxèrent avec brutalité. Samira piailla de douleur et de peur, défendant vainement sa poitrine des assauts de la brute en secouant le buste et la tête. L'ogre affichait un rictus salace, tandis qu'il fixait Zakaria.

« Houm ! C'est bon. Jou bande comme oun taureau. Je la baise ou pas ? J'ai oune grosse trique. »

Panique totale d'un côté et placidité des bourreaux de l'autre. Hurlements synchrones de la mère, du père et de la fille. Tourbillon de terreur auto-entretenue. Nouveau claquement de doigts. Stacimir suspendit la manœuvre. Samira sanglotait. Leila couinait sans relâche. Dans tout ce tintamarre, le chef de meute observait un calme olympien.

« Bon, Khaledzaoui, pour la dernière fois, voilà la règle du jeu. À chaque fois que tu me fais perdre mon

temps, on s'en prendra à elles. Tu as compris ? »

Une détresse absolue nimbait le regard de Zakaria, mais il ne répondait rien. Samira intervint.

« Obéis, Zak ! Obéis, je t'en supplie ! »

Zéro approuva de la tête.

« Écoute ce que dit ta femme, *petit Zak*. C'est la sagesse même.

— Oui, oui, oui ! putain de merde ! Je ferai tout comme tu voudras, mais pitié…

— Ta gueule. »

Zakaria se tut, mortifié.

« Stacimir va chercher… tu sais quoi. Zakaria, tu vas donner tous tes numéros de compte à mon camarade installé à son ordinateur, là. »

Khaledzaoui tourna la tête et aperçut alors, derrière lui dans un coin de la pièce, un gamin attablé devant trois ordinateurs portables. Le visage du môme était d'une pâleur stupéfiante. Visiblement, il se portait aussi mal que Zakaria lui-même.

« Tu es prêt, BoTox ? »

Le hacker fit un petit signe de tête timide. Le géant revint au même moment. Il portait quelque chose. Le chauve reprit la parole.

« J’aime bien les méthodes des gangs mexicains. Ces mecs sont complètement dingues, juste comme il faut. Tu ne trouves pas, Zak ? »

Le barbu farfouilla dans son sac-poubelle. Avant que Zakaria n’ait eu le temps de comprendre, il se retrouva avec la tête de Mehmet posée sur l’entrejambe. Le Turc le regardait de ses yeux vitreux. Le sang encore tiède coulait sur les noix et la queue de Khaledzaoui, qui mugit d’horreur en donnant de grands soubresauts. La tête du Turc roula le long de ses cuisses et tomba avec un bruit mat à ses pieds. Le chauve se leva, attrapa la tête coupée par les cheveux et la plaça à vingt centimètres du visage de Khaledzaoui. Du pouce et de l’index de l’autre main, il saisit la pointe du menton du Turc, comme pour faire parler un pantin de bois. Il ouvrait et fermait la bouche au fil de ses phrases.

« Je t’avais bien dit de venir seul. Voilà ce qui arrive quand on n’écoute pas. Tu me crois, maintenant ? Réponds. »

Khaledzaoui faisait peine à voir. Il pleurnichait comme un gosse.

« Oui, oui… j’ai compris… je vais obéir. »

Au bout d’une heure et demie, tous les transferts étaient terminés. Le clan de Zéro était devenu nettement plus riche, en une seule opération. Le matin même, Zakaria était encore multimillionnaire. Il ne lui restait

désormais plus rien et il s'estimerait content s'il s'en tirait à si bon compte. Tout le temps des manœuvres, le chauve ne l'avait pas quitté du regard, comme s'il essayait de lire ses pensées, la tête de Mehmet posée à ses pieds, tel un animal de compagnie. Ce fils de pute avait un regard d'acier. BoTox cliqua une dernière fois.

« Ça y est ! Tous ses comptes ont été siphonnés et les nôtres crédités. C'est confirmé. »

Radiche acquiesça.

« J'ai fait tout ce que vous m'avez demandé. Libère-les !

— Pas tout à fait encore, Zak ! Merci pour l'argent. Maintenant, je veux les infos.

— Les infos ?

— Ouais, les infos. Je sais que tu viens de faire partir un cargo de Casablanca. Il doit arriver au Havre dans dix jours environ. Quand ? Quelle heure ? Quel quai ? Dans quels containers la drogue est-elle planquée ? Qui sont tes complices à Port 2000, chez les dockers et chez les douaniers ? Je veux aussi tout connaître sur tes lieutenants et tes vendeurs. Tu vas me balancer ce que tu sais sur tes acolytes au Maroc. Je veux absolument tout ce que tu as : noms, fonctions officielles et officieuses, adresses, relations amicales, baises, vices et autres… Tu vas ouvrir ton portable et nous dire qui est qui, dans ton répertoire.

— Mais, je ne… »

Radiche leva la main, ses doigts se rapprochèrent, le majeur entra en contact avec le pouce, prêt à claquer.

« Non, non, non ! Pas ça ! Je vais tout balancer.

— Les hommes de ta trempe ne devraient jamais avoir de famille, Zakaria… Vas-y, accouche. »

BoTox fixa une webcam sur un des ordinateurs et l'orienta vers leur otage, laissant Radiche hors champ.

« C'est bon. Ça filme. »

Au petit matin, l'intégralité des confessions de Khaledzaoui était enregistrée sur le disque dur. Absolument frigorifié, Zakaria était secoué de frissons irrépressibles. Le sang du Turc avait séché sur ses cuisses et sa queue. Radiche fit un signe de tête au géant, qui se positionna derrière Zakaria. Le captif jeta un regard craintif par-dessus son épaule. Il gémit et se débattit.

« Vous aviez promis !

— Je vais t'offrir deux cadeaux inestimables, Zakaria. »

Les avant-bras énormes de Stacimir se refermèrent sur le cou de la victime, en étranglement commando.

« Tu vas mourir vite et, surtout, avant ta famille. »

Zakaria émit des gargouillis sourds et perdit très vite conscience. Puis ils se chargèrent de Samira et de Leila.

Radiche étrangla Samira, et Stacimir tua sa fille. Le colosse émit un gros rire en broyant le cou minuscule ; il savourait cet inimitable croustillement de la trachée dans le creux de la paume.

« C'est coumme au bon vieux temps dou la guerre, Aleksandar ! »

Radiche lui adressa une espèce de coupure oblique en travers du visage : un sourire.

Dalibor et Stacimir chargèrent ensuite les trois corps dans le 4 × 4.

« Vous les faites disparaître à la casse. Vous détruisez tout : fringues, papiers et le reste. Aucune trace, mais n'oubliez pas de garder les têtes. J'en ai encore besoin. Mettez-les au frais. Ensuite, repos pour tout le monde. Pas de conneries surtout. Interdiction formelle de sortir des planques. Pas de picole, pas de scandale. Si quelqu'un vous emmerde, profil bas. »

Les assassins opinèrent et s'installèrent dans le 4 × 4. Zéro remonta au rez-de-chaussée. Il appela Zoran sur un portable neuf.

« Aleks, ça raconte quoi ?

— J'ai mis les petits plats dans les grands. Un vrai succès. Tu vas te régaler.

— Bien ! Comment va ta mère ?

— Rien à signaler, merci. Sa santé est stable pour le moment. À plus, je raccroche. »

Une discussion de vieux amis, rien d'autre. Le portable que Radiche utilisait pour rester en lien avec sa mère vibra. Même message que tous les autres. *C'est moi.* Sa génitrice vivait toujours. Zoran effectua une rapide vérification des comptes crédités par BoTox lors du massacre de Zakaria et des siens. Aleks leur avait décroché une quinte flush royale. Quelques millions d'euros, comme ça, tac ! Cet enfoiré de chauve était un vrai magicien ! Heureusement qu'Aleksandar avait insisté pour mettre en œuvre son plan B.

Dure nuit. Zéro se rendit dans sa chambre et se jeta sur le matelas posé à même le sol, harassé, les yeux injectés, mais c'était ce dont il avait toujours eu besoin : du carnage, encore et toujours. Un peu de repos s'imposait quand même avant la suite des opérations.

*CHAPITRE 85*

## LE HAVRE, HÔTEL DE POLICE DU BOULEVARD DE STRASBOURG

MARDI 18 AVRIL 2017, 14 H 00

Lartigan se sentait pousser des ailes. Finalement, il avait obtenu des troupes bien au-delà de ses espérances. Sur l'estrade de la grande salle de réunion, il faisait face à dix rangées de dix flics chacune, sans compter les douanes, un groupe du RAID et les gendarmes de la brigade d'intervention. Le chef des stups avait du mal à contenir son excitation. Pour un peu, il en aurait ri. Quant au commissaire Martin, il se rengorgeait, se pavanant comme un paon, effectuant des allers-retours sur l'estrade, l'air important. Tous ensemble, ils allaient se repasser en boucle le déroulement de l'opération.

D'emblée, le chef des stups traita à part le cas de Brandon Marguillier. La brigade de lutte contre la traite d'êtres humains avait repéré le jeune proxénète dans les beaux quartiers du Havre. Sa chef, la capitaine Christelle Boulanger, une quadra énergique, monta sur l'estrade et prit la parole. Derrière elle, sur l'écran blanc, s'étalait la gueule d'ange du maquereau.

« Voilà Brandon "le Mac" Marguillier, la tête pensante de la filière de prostitution de Khaledzaoui.

Brandon squatte actuellement un appartement du front de mer, loué sur Airbnb, où il exploite en personne un groupe de trois gamines. La plus vieille a quinze ans. Ils y logent depuis une semaine. Demain matin, nous partirons à votre top, de manière à ce que toutes les arrestations aient lieu en même temps. Les activités de Brandon Marguillier sont liées à celles de Zakaria Khaledzaoui à trois titres. D'abord, les filles "appartiennent" à Khaledzaoui, même si c'est Marguillier qui les recrute. Ensuite, ces gamines sont rendues dépendantes à la cocaïne de Zakaria. Enfin, certaines de nos cibles ont une double casquette dans l'organigramme, tel Rayan Lebourg, qui est à la fois dealer et mac. Naturellement, nous nous attendons à dénicher de la drogue lors de notre descente. Les chefs d'inculpation pourront ainsi être multipliés. J'ai bon espoir que cette petite ordure dorme à l'ombre pour un moment. »

Lartigan approuva de la tête.

« Entendu, Christelle. Je sais que vous êtes très pris, toi et tes hommes. Si vous voulez partir tout de suite, vous pouvez y aller. Bonne chance pour demain. »

Christelle Boulanger adressa un signe de tête à Lartigan et salua l'assistance. « Bonne intervention à vous aussi. Soyez bien sur vos gardes. »

Lartigan attendit que la capitaine et sa troupe aient quitté la salle de réunion et il projeta ensuite le trombinoscope des hommes de Khaledzaoui, avec l'adresse correspondante pour chacun d'eux. Les arrestations porteraient sur les lieutenants et sur les plus gros vendeurs.

« Bien. Chaque groupe doit se mettre en place à 5 h 45 devant l'appartement de sa cible. Gilet obligatoire pour absolument tout le monde. Discrétion absolue jusqu'au coup d'envoi. Il y a du lourd en face. »

« Je vais maintenant vous énoncer la composition de chaque équipe, qui se voit attribuer un numéro et une cible unique. L'équipe n° 1 se chargera de Mickaël Tombard, appartement 102 dans la tour Picasso. Cette équipe sera constituée des policiers et gendarmes dont les noms suivent : Mélodie Lavoisier, Philippe Gendron, Marc Boulain, Sylvia Delamare, Luc Alfonso. L'inspecteur des douanes Akhmed Benzoualha intègre ce groupe. L'équipe n° 2 arrêtera Mamadou Braoré, appartement 407 de la barre Paul Verlaine… »

Le directeur des stups égrena les noms des dealers. À chacun d'entre eux, il associait une équipe de six policiers, gendarmes ou douaniers. Cet inventaire prit une bonne demi-heure et contribua à faire monter l'adrénaline. Lartigan avait décidé que Mélodie Lavoisier serait chef d'équipe, et le commissaire Martin avait approuvé ce choix. L'absence du capitaine Radiche était

quant à elle accueillie avec plus ou moins de soulagement. Certains regrettaient que ce serpent ne soit pas là, car il montait toujours en première ligne. D'autres se réjouissaient au contraire de ne pas avoir ce fêlé dans les pattes. Zéro l'Absolu aimait bien trop sortir son flingue et il attirait les emmerdements.

Une fois le ventilage effectué, chaque meneur de groupe vint prendre un talkie-walkie. « Ne touchez pas au réglage de la fréquence. Vos talkies sont déjà synchrones. C'est le canal 115, au cas où. Vérifiez juste qu'ils émettent et captent correctement. Pour les échanges entre groupes, les codes sont simples : chaque émetteur déclinera le numéro de son équipe et son nom. Des questions ? »

Lartigan et Martin balayaient l'assemblée d'un regard attentif.

« Oui, lieutenant ?

— Peut-on avoir un visuel de la zone ?

— Bien sûr, c'est prévu. »

Lartigan appuya sur la télécommande et une vue globale de la Vallée Verte se matérialisa. Les noms des tours et des barres étaient indiqués en jaune dans des encarts. Les itinéraires possibles étaient matérialisés en vert.

Les groupes bossèrent jusqu'à vingt heures, puis Lartigan les renvoya chez eux, pour que ses collègues se

détendent un peu avant l'assaut. Mais il savait bien que la tension les empêcherait de dormir, pour la plupart d'entre eux.

« Merci de votre attention. Nous nous retrouvons ici à cinq heures moins le quart pour une dernière revue, avant le coup d'envoi. Reposez-vous du mieux que vous pourrez. À demain. »

CHAPITRE *86*

## LE HAVRE, IMPASSE ROSSINI, PAVILLON Nº 1

MARDI 18 AVRIL 2017, 13 H 15

Roulements gutturaux dans la gueule broussailleuse de Stacimir.

« Tou es sour qu'il nous prend au sérieux ?

— Crois-moi, ce que je vais lui montrer au dessert lui permettra de s'en convaincre, si ce n'est pas déjà le cas.

— Et la dernière cargaison de Khaledzaoui ?

— On la file à Kelkal. Cadeau de bienvenue. Par contre, ce sont ses gars qui vont s'occuper de choper cette marchandise au débarquement des navires, pas nous. On sera déjà partis à ce moment-là. Mais avant, il faut montrer à tous qui nous sommes. »

Stacimir hocha la tête. Dans sa grosse pogne, le demi de bière disparaissait presque entièrement. Zéro sirotait un jus de fruit. On entendit un véhicule s'engager dans l'allée gravillonnée et rouler jusqu'au perron.

« Le voilà. »

Le gros pédophile était venu dans une Mercedes avec deux porte-flingues. Les types firent grise mine quand

Milorad et Drusan les fouillèrent pour les délester de leurs armes.

Les deux Serbes se levèrent pour accueillir le dealer. Stacimir eut envie de se marrer en détaillant son allure de maquereau du bled, mais il se contenta d'avoir l'air le plus froid possible. Ce paysan parvenu ne lui arrivait pas à la cheville, putain.

L'atmosphère se détendit un peu à table. Leur hôte but du vin, Stacimir de la vodka et Radiche de l'eau. Le rival de Zakaria était un conteur né. Il leur raconta avec force enjolivements l'affrontement homérique qui opposait son clan à celui des Khaledzaoui. Kelkal continuait de l'appeler Gojko, car il ignorait toujours qui il était, ce qui convenait tout à fait à Zéro. Le vin aidant, la jovialité de Kelkal se transforma en un chapelet de blagues grasses et de rires tonitruants, la bouche grande ouverte sur les aliments à moitié mastiqués. Zéro ne disait rien, souriant même à demi aux lourdes conneries de son interlocuteur. Une seule chose importait jusqu'au dessert : lui rendre invisibles les ficelles qui le manipulaient, lui faire croire qu'il faisait une bonne affaire, afin de le mettre en confiance, douche tiède avant le choc de la douche froide.

À la fin du repas, ils mirent la dernière main à la planification des jours à venir. Radiche lui donna toutes les informations sur l'ultime arrivage de Khaledzaoui : nom du navire, immatriculation des containers sur les

rôles de débarquement et emplacement à Port 2000, ainsi que les noms des dockers et douaniers arrosés par Zakaria.

« Cette came va te permettre de gérer la disette due à l'effondrement du réseau de Zakaria. Ses clients vont d'abord être déboussolés par la disparition de leurs dealers habituels. Au bout de quelques jours de manque, les premiers vont se tourner vers toi. Les autres suivront comme des moutons.

— Comment vont réagir les fournisseurs des Khaledzaoui au Maroc ?

— Ne t'inquiète pas de ça. Ils ne vont rien faire du tout. J'ai tout prévu. »

Quelque chose qui ressemblait à un sourire fugace se dessina sur le visage de la boule de billard.

« Lorsque le ménage sera définitivement terminé, une première livraison de notre came aura lieu. Pas tout de suite, mais dans deux mois environ, le temps que les choses s'apaisent un peu. Tiens, prends ce nouveau téléphone. Cache-le bien, pas chez toi surtout, ni chez tes hommes. On t'appellera deux jours avant. Comme prévu, on te la vend à un tarif préférentiel. Deux-cents kilos de cocaïne pure à quatre-vingt-dix pour cent. C'est juste pour un coup d'essai. Douze millions d'euros au détail. Ta marge sera très confortable. Tu nous fileras

notre part à la seconde livraison, et ainsi de suite lors des livraisons suivantes. »

Kelkal siffla.

« Comment vous faites pour avancer de telles quantités ?

— Toute cette partie ne te regarde pas. Par contre, tu pourras toujours demander à la tester avant. Si jamais tu veux qu'on te la coupe avant livraison, il suffit de le dire. Ce sera juste un peu plus cher, car cela représente du travail en plus et cela augmente la quantité à transporter. Te voilà maître des territoires du regretté Zakaria.

— Du regretté Zakaria ?

— Ah oui, au fait, j'allais oublier ! J'ai un autre cadeau, pour sceller définitivement notre alliance. »

Zéro quitta la table, se rendit à la cuisine et revint avec une glacière bleue. Il la posa au milieu des reliefs du repas, ôta le couvercle et plongea la main dedans. Il dévisageait attentivement Kelkal, ménageant son effet, à l'affût des réactions du trafiquant. La première fut la bonne : Kelkal eut un mouvement de recul, une expression apeurée sur le visage.

« Merde !

— Je te présente Leila, la fille de Khaledzaoui. »

La main replongea dans la glacière.

« Voici Samira, sa femme. »

Troisième pioche.

« Enfin, voilà le grand Zakaria Khaledzaoui en personne… un peu diminué, il est vrai. »

Les trois têtes couvertes de givre étaient alignées en face d'un Kelkal plus blafard qu'elles.

« Je t'aurais bien amené celle du Turc, mais je n'avais plus de place dans la glacière. En plus, elle commençait à sentir un peu. »

Le chauve n'avait montré aucune émotion. Rien. Zéro. Stacimir, tout aussi froid, le contemplait sans sourciller : deux thanatopracteurs des Balkans. Une pensée fugace pour sa propre famille lui traversa l'esprit. Allait-il regretter le clan Khaledzaoui ? Il fit bonne figure en tapotant les cheveux gelés de Zakaria, mais le mal était fait : il avait eu peur et ils le savaient tous les trois.

« Je te les laisse ou je les garde ?

— Tu peux les garder. Les oranges givrées, c'est pas mon truc. »

Lui seul s'efforça de s'esclaffer, de toute sa dent en or, un faux rire mal ajusté sur sa trogne de Saddam Hussein du dimanche. En réalité, il était au bord du malaise. La tête de la petite semblait lui adresser des regards lourds de reproches, les yeux écarquillés.

« Un café ?

— Non, ça va aller, merci… J'ai beaucoup de pain sur la planche. Je file.

— Exécute le plan à la lettre. Allez au casino de Deauville cette nuit, toi et tes gars. Prenez du bon temps et montrez-vous. Vous y restez jusqu'à la fermeture. Ensuite, tenez-vous tranquilles dans les semaines qui viennent. Profil bas. Le clan des Khaledzaoui est mort : il n'a plus de chef et demain, il n'aura plus de réseau. Crois-moi, après ce qui va se produire, plus personne ne t'emmerdera. Le Havre t'appartient désormais. Félicitations. N'oublie pas. Livraison dans deux mois comme convenu. Ton nouveau contact sera Dalibor, que tu connais déjà. Rappelle-toi que nous sommes très ponctuels et très à cheval sur certains principes. »

Kelkal récupéra ses deux sbires dans la cuisine et fila sans demander son reste.

« Géniouuual, le coup des têtes, Aleks.

— Ouais. Il est important que ce *seronjo* ait peur de nous. Je ne serai bientôt plus là pour le surveiller.

— Et ennnesouite ? Tou loui fais connnefiaannce ?

— Non. Pour le moment, nous avons besoin de lui. Mais quand les choses seront bien rodées ici… je lui ai un peu menti.

— Ah ?

— Ouais… Il y a encore de la place dans cette glacière. »

Stacimir se marra en se claquant les cuisses.

« Maintenant, appelle les autres, Stace. C'est pour cette nuit. »

« Il faudra supprimer les témoins gênants. Tuez tout ce qui bouge dans les appartements. Si un voisin pointe le bout de son nez, tant pis pour lui. Amusez-vous. »

Radiche agissait exactement comme il l'aurait fait avec ses paramilitaires avant une descente sur zone. Commentaires des plans des rues, des plans en coupe des barres et des immeubles, le tout assorti de photos prises sur le terrain. Mains levées, questions et réponses. On peaufina une dernière fois trajets et timings. Puis chaque binôme se rassembla pour plancher sur son boulot en particulier. Ces dernières mises au point effectuées, tout le monde se réunit pour le réglage collectif des montres et des téléphones portables servant de détonateurs, puis on procéda à la répartition des armes, des explosifs, des vêtements et des brassards de police.

« Chacun retourne à son camp de base. Tout le monde doit être devant les appartements à l'heure dite. »

3 h 50.

Tour Pablo Picasso. Appartement 102. Radiche et Stacimir. Cagoules et combinaisons noires. Brassards orange de la police. Gants.

Tour Pablo Picasso. Appartement 403. Dalibor et Lazar. Cagoules et combinaisons noires. Brassards orange de la police. Gants.

Tour Pablo Picasso. Appartement 804. Javor et Negovan. Cagoules et combinaisons noires. Brassards orange de la police. Gants.

Barre Paul Verlaine. Appartement 103. Pavl et Drusan. Cagoules et combinaisons noires. Brassards orange de la police. Gants.

Barre Paul Verlaine. Appartement 407. Miklos et Emil. Cagoules et combinaisons noires. Brassards orange de la police. Gants.

Tour Pablo Neruda. Appartement 208. Milorad et Teofan. Cagoules et combinaisons noires. Brassards orange de la police. Gants.

3 h 51-3 h 58. Silence absolu. Mise en place des micro-charges de Semtex au niveau de la serrure et des gonds, reliées à des téléphones portables.

3 h 59. Mise en route du chronomètre de chaque téléphone. On s’écarte des portes. Les tueurs se tiennent

prêts, les flingues à la main. Accélération cardiaque et respiratoire, saturation maximale des muscles et des terminaisons nerveuses, tremblante dans les cuisses et sueur glacée sous les aisselles.

4 h 00. Explosions synchronisées. Les équipes se ruent dans les appartements. Les modérateurs de son n'atténuent que très peu les détonations. Saint-Barthélemy chez les dealers de Zakaria et leurs familles. Les équipes se déchaînent, font le tour des pièces de chaque appartement et abattent tout ce qui ressemble à un être vivant, sans préjudice d'âge, de sexe, ni d'espèce. Les dégâts collatéraux sont *majeurs*.

4 h 10. Travail hors synchronisation collective. Une partie des assassins rejoint à pied Savo et Teofan dans la tour Neruda. Une autre gagne la barre Verlaine au pas de course. Entrée dans les appartements des dernières cibles, moins subtile que le premier assaut : tirs nourris autour de la serrure et au niveau des gonds, vite accompagnés de hurlements de terreur dans les appartements, et coups de pompe dans la porte. Entrée fracassante et fusillade à tort et à travers.

4 h 20. Sortie de tous les groupes à fond de train. Les hommes s'engouffrent dans les véhicules. Trois foncent à toute blinde dans les quartiers assoupis du plateau havrais, direction la casse, quartier de Dollemard. Le quatrième retourne vers le pavillon n° 1.

4 h 26. Radiche entre dans le garage de la planque, à deux kilomètres à peine des lieux du carnage. La tension retombe d'un coup. Leur groupe restera le dernier sur place au Havre. Outre Zéro et Stacimir, il compte Dalibor et BoTox. Enfermé au sous-sol, attaché à une canalisation, le môme est malade des horreurs de ces derniers jours et tenaillé par la peur bleue que lui inspirent ces fous sanguinaires.

4 h 31. Entrée des trois autres véhicules dans la casse de Dollemard. Le portail glisse en silence sur ses rails bien huilés et se referme après leur passage. Les hommes en descendent. Tout est prêt. Tihomir a bien bossé. À la queue leu leu, les hommes défilent devant les creusets dans lesquels rougeoie le métal en fusion. Ils éjectent les chargeurs et la balle chambrée, puis ils y plongent les flingues et les silencieux. Ces armes n'ont *jamais* existé. Les cagoules, les combinaisons noires, les gants et les brassards sont également détruits. Les huit hommes se répartissent en quatre équipes. À intervalles de cinq minutes, dans de nouvelles bagnoles, ils quittent la casse, direction le causse de Mende. Dans des caches, des pistolets mitrailleurs Agram, des fusils d'assaut et des flingues. Dans le coffre, de l'équipement pour une randonnée en montagne.

Dans leur descente vers le centre du Havre, les deux derniers groupes croisent des véhicules de police et du SMUR qui foncent vers les hauts du Havre, sirènes

hurlantes. La termitière des flics s’affole tous azimuts. Pendant ce temps, Tihomir gare les trois véhicules. Il les démontera entièrement dans la matinée, compactera les carcasses et les entreposera avec les autres voitures broyées. Cela fait, il éteint tout et retourne pioncer dans son mobil-home.

*CHAPITRE 87*

## LE HAVRE, CITÉ DE LA VALLÉE VERTE

MERCREDI 19 AVRIL 2017, 7 H 00

Chemise boutonnée en menteur, Martin arpente le bitume de la Vallée Verte comme un fou, trottant d'un groupe à un autre. Il tient le rôle peu enviable de roi déchu. Dans le petit jour incertain, les gyros balancent leurs éclats acidulés dans les tous les sens, éclaboussant les façades des couleurs de l'urgence. Les échos des sirènes saturent les oreilles. C'est l'effervescence dans la cité. Beaucoup de fenêtres des tours et des barres se sont allumées. Les résidents matent le spectacle : partout, des ambulances du SAMU, des VSAV des pompiers, des véhicules de police.

Le plan NOVT et le plan Blanc viennent d'être lancés par le préfet, assez inutilement d'ailleurs : il n'y a plus personne à réanimer du côté des victimes. Aucun survivant, pas la moindre urgence vitale. Rien que des morts. C'est une scène de guerre. La sidération est à son comble. Aucune agressivité n'est perceptible chez les habitants pour le moment. Tout le monde devine que les flics ne sont pour rien dans le cours des événements. C'est encore la stupeur qui l'emporte.

Lartigan a été contacté en urgence par ses collègues en planque de la tour Edmond Rostand, juste avant l'arrivée des groupes au commissariat pour le démantèlement du réseau. Il a été le premier sur place, avec ses hommes, et toutes les forces mobilisées pour la descente sont ensuite venues en appui. Les équipes vont de toute façon chercher des drogues, de l'argent ou des carnets de compte dans les appartements des victimes et apporter leur aide sur les scènes de crime.

Presque hagard, le chef des stups se rend d'un appartement à un autre. Estorez et les siens sont déjà là. Ils s'affairent en silence, à toute vitesse : il ne faut pas moisir dans la cité. Le flic connaît toutes les victimes. Cette liste d'adresses, il pourrait la réciter par cœur, à l'endroit et à l'envers. Tous les lieutenants de Zakaria et les principaux vendeurs ont été pulvérisés. Pire encore, les tueurs n'ont épargné personne. La vue d'une fillette aux tripes répandues sur la moquette de sa chambre lui soulève le cœur. Celle d'une femme enceinte avec un trou à la place du visage l'anéantit. Dans le troisième appartement, un chien, un staff, gît dans une flaque de sang, les quatre pattes en l'air. Un rectificatif s'impose : les salopards qui ont commis ça sont des bouchers, pas des tueurs.

Le directeur d'enquête s'était rêvé en chef d'une armée conquérante, le glaive du bien et de la justice s'abattant sur le mal. Le voilà maintenant en général

défait et humilié. Il traîne ses grolles jusqu'à la barre Verlaine ; ses pieds pèsent des tonnes et sa tête bourdonne. Mêmes constats, avec quelques variantes dans l'horreur. Un mec à poil, les couilles arrachées par une balle perdue. Le policier se penche au-dessus de son visage, pour vérifier son identité. Pas de surprise : c'est bien Rayan Lebourg. Sa nana gît sur le ventre, dans le salon, le t-shirt relevé sur son cul à l'air, six trous dans le dos et les cuisses. Cet homicide n'a aucune utilité stratégique. Les salauds se sont fait plaisir.

Lartigan ne peut arrêter la litanie des noms dans sa tête. Il sait que les fumiers ont utilisé son travail de repérage.

Qui est absent aujourd'hui parmi les flics ?

Chez qui a-t-on mené une perquisition ?

Qui est recherché par toutes les polices de France ?

Qui connaissait aussi bien que lui le dossier Khaledzaoui ?

Radiche.

Cette ordure de psychopathe les a tous doublés.

Il ne peut pas en être autrement. Le foirage est total. C'en est trop. Il retourne dans la voiture banalisée et chiale, tête et mains sur le volant. La seule à lui manifester un brin de compassion est Mélodie Lavoisier. Tous les autres s'écartent de lui. C'est officiel : le leader

des stups a contracté la peste bubonique et il est contagieux. Elle le rejoint et lui pose une main amicale sur l'épaule.

« Tu n'y es pour rien du tout, François. »

Il ne réagit pas. Elle s'éloigne.

Martin vient à sa bagnole.

« Des nouvelles de Khaledzaoui ?

— Non. Je ne l'ai vu nulle part. Il semble qu'il n'y ait personne chez lui.

— Reprenez-vous, mon vieux. On vous regarde. À l'instant même, vous me serrez Kelkal et ses affidés. Enquête de flagrance. Vous réveillez tout le monde… Ah, ça ! elle est belle, *votre* opération anti-drogue ! »

Il encaisse sans protester. Au moins, il sait à quoi s'en tenir : le commissaire Martin lui savonnera la planche et lui foutra la tête sous l'eau pour sauver sa chemise.

Kelkal et ses hommes attendaient les descentes bien peinards. Chez eux, rien de compromettant : pas d'armes, pas de drogue, pas de fric en liquide, pas de portables truffés de renseignements.

Les poulets les tirèrent du pieu et les emmenèrent *manu militari* à l'hôtel de police. Ils s'y laissèrent conduire sans protester, de vrais petits modèles de vertu.

Alibi imparable de Kelkal et de son premier cercle : une soirée au casino de Deauville. Coup de fil des enquêteurs à Deauville et saisie des fichiers de vidéo-surveillance. Les flics les visionnèrent : Kelkal et sa bande en train de dîner avec un troupeau de radasses. Kelkal et sa bande en train de jouer et de boire. Kelkal et sa bande qui sortent du casino à l'heure du massacre, complètement bourrés, provoquant un début de bagarre. Impossibilité totale : s'ils y étaient pour quelque chose, ils n'avaient pas physiquement pris part au carnage. Peut-être que leurs téléphones seraient plus bavards, mais tout le monde en doutait. Si le casino était un alibi en carton, alors ils auraient aussi pris soin de tout contrôler en amont. Les enquêteurs mirent la pression en vain sur les membres du clan. Lartigan n'eut d'autre choix que de lever la garde à vue du rival de Zakaria, avec la mine vaincue d'un type qui termine totalement à poil.

« Profite bien, Kelkal. Tu ne resteras pas le roi longtemps. Toi aussi, tu tomberas. » Sourire onctueux et dent en or.

« Je ne vois pas de quoi vous parlez, capitaine. Je suis un honnête commerçant.

— Ta gueule. Allez, tire-toi. »

Le seul succès dans toute cette débandade, c'était l'arrestation de Brandon Marguillier. Le groupe de lutte contre la traite des êtres humains l'avait cueilli au lit,

avec deux gamines de quatorze et quinze ans – la troisième n'était plus là –, dans un bel appartement du front de mer. Les flics avaient saisi des milliers d'euros, de la cocaïne, des vidéos pornographiques maison, des téléphones portables et un répertoire plein de noms, de numéros de téléphone et d'adresses mail. En refermant les bracelets sur ses poignets, Catherine Boulanger susurra une courte phrase au creux de l'oreille du proxénète : « C'est de la part de Kyliana, espèce de sale enfoiré. »

*CHAPITRE 88*

## LE CAUSSE DE MENDE, FERME DES GARCILLES

JEUDI 20 AVRIL 2017, 2 H 00

Après le massacre, Radiche s'était accordé un petit roupillon et il se réveilla de bonne humeur. Stacimir avait préparé du café. À califourchon sur une chaise, le géant fumait une clope en regardant les infos de huit heures. Leurs exploits de la nuit faisaient déjà la Une de toutes les rédactions nationales.

« Sur toutes les chaînes, Aleksandar, c'est coumme ça. Nous soummes des starrrss ! »

Et de se gondoler.

Zéro s'amusa à la vue de ce gros troll hilare. Aussi loin qu'il remontait dans ses souvenirs, il avait en tête l'image d'un ogre rigolard, qu'il soit en virée avec deux putes à chaque bras ou en train d'énucléer un corniaud à la petite cuillère. Certaines télés, devant l'ampleur du carnage, n'écartaient pas l'hypothèse de l'attentat.

À l'opposé sur l'échelle de la bonne humeur, BoTox se tassait sur sa chaise, les genoux coincés entre ses bras, la tête baissée. Tout gris et fripé, le gamin déprimé avait l'air d'une vieille prune blette. Dalibor le surveillait du coin de l'œil, soupçonneux, presque vindicatif.

Le chef de la horde vérifia le portable en s'attablant : sa mère avait envoyé son texto à sept heures du matin. Rapide vérification de la localisation de la puce sur la carte GPS. Elle était à son domicile. Pris d'un doute, Zéro s'interrogeait sur les intentions du Manufacturier. Il avait vraiment cru qu'il viendrait la kidnapper.

Milorad et Dalibor remirent rapidement le pavillon en ordre. Ils étaient sur le départ.

« Allez, on se répartit tout le matériel que Stace a acheté. Chacun prend ses fringues et ses pompes. Vous fourrez ça au fond de vos sacs à dos. On se changera sur place. Que chacun prenne au moins une arme de poing et une grenade. Stace, toi et moi, on prend aussi une carabine équipée d'une lunette. BoTox, t'as déjà tiré sur quelqu'un ?

— Euh, non. À vrai dire, j'ai jamais tiré tout court…

— Tu vas prendre une arme de débutant. Dalibor, prends ce 357 et montre-lui comment ça marche. Il n'aura qu'à prendre des balles de 38. »

Le sbire s'exécuta sans tarder et montra le maniement de l'arme au petit génie de l'informatique, le relevé du chien, la pression de la queue de détente, le chargement et le déchargement de l'arme. BoTox regardait tout ça avec des yeux ronds. Zéro soupira.

« Bon, pour éviter les accidents, on te le donnera uniquement en cas de besoin. Je m'attife et on décolle.

Aucune infraction routière, surtout ! Dans chaque bagnole, on est armé et prêt à tirer sur les flics si besoin. On reste en contact par téléphone. »

C'était parti pour neuf heures de trajet, à un train de grand-père amoureux du Code de la route. Première équipe : Stacimir et Dalibor, pour ouvrir la voie. Seconde équipe : Zéro et BoTox. Radiche avait fixé sur son crâne chauve une perruque de cheveux noirs et souples, coupés en brushing, extrêmement bien ajustée. Sous son nez, il avait collé une moustache de même teinte. Il avait complété le tout par des lunettes de soleil aux larges verres fumés. BoTox étant inapte, Zéro chambra son Glock et le glissa sous une carte routière dans le vide-poche central.

Comme prévu, ils arrivèrent à la ferme des Garcilles par l'est et garèrent les véhicules dans les chemins vicinaux sinuant dans les forêts du causse. Les autres étaient déjà sur place. Le temps était pluvieux et frisquet. Ils progressèrent à pied jusqu'au contrefort. À dix-neuf heures, l'équipe d'observation Radiche-Stacimir était parée à planquer toute la nuit dans les bois surplombant la ferme et la combe. Ils s'avancèrent vers la crête du contrefort, de manière à avoir le domicile du Manufacturier en visuel. Topographie sommaire : une belle baraque au pied d'une pente abrupte et boisée, sans doute une ancienne ferme ou une bergerie retapée,

au milieu de dépendances réparties tout autour. L'entrée du domaine était garantie par une barrière de ranch joignant les deux langues rocheuses et fermant totalement l'accès à la combe. Derrière la ferme, plusieurs hectares de pâtures. Ensuite venait un bois dense, aux frondaisons vert tendre. Derrière le bois, les deux contreforts se rejoignaient et formaient un cul-de-sac. À cette jonction, les parois se dressaient à la verticale, à quelques centaines de mètres de hauteur.

Un seul chemin permettait d'accéder à la maison, entre la barrière de ranch et l'entrée. On pouvait aussi stationner des véhicules derrière, sur une esplanade située entre la ferme et un grand hangar.

Ils patientèrent des heures sans bouger, calés contre des troncs. Zéro avait bien fait de prévoir le nécessaire : la température chutait vite. Il n'était pas impossible qu'il gèle au cours de la nuit. Se passant les jumelles, ils inspectèrent attentivement la propriété. Le temps devenait merdique à souhait ; les roches du causse accrochaient des nuages bas qui détrempaient tout. Les paramilitaires observaient un silence taciturne, habitués à la léthargie des surveillances et des gardes qui s'éternisent.

À vingt-deux heures dix-sept, une berline parut sur la route et roula jusqu'à la barrière. Le portail s'ouvrit. Radiche s'empara de ses jumelles de vision nocturne et suivit la voiture jusqu'à l'entrée de la ferme. Les

lumières extérieures de la maison s'allumèrent à la descente du conducteur.

« C'est lui. »

Il entra et la cour replongea dans l'obscurité.

Il ressortit une demi-heure plus tard, mais par l'arrière de la propriété. Le chef des Lions fila les jumelles à Stacimir. Le colosse proféra une kyrielle de jurons en serbe. Dans le champ de vision vert et noir des jumelles, il avait reconnu l'uniforme que portait Milovan : la tenue entièrement noire de la Crna Legija et le calot frappé d'un U. L'Oustachi entra dans le hangar derrière la maison et en ressortit avec un véhicule utilitaire. Où allait-il, fagoté comme ça ? Pas bien loin, à coup sûr.

Les deux observateurs s'attendaient à le voir contourner la maison pour sortir de la propriété, mais il n'en fit rien. La voiture bifurqua sur la gauche, filant vers les flancs de la montagne, et quitta leur champ de vision.

Pendant deux minutes environ, ils ne virent plus rien, puis les phares dessinèrent un halo sur le côté du bois, au fond du goulet, avant de s'atténuer et de disparaître derrière les frondaisons de bouleaux, de chênes et d'ormes.

« Qu'est-ce qu'il fout ? »

Et le temps fut suspendu. Une heure, deux heures, trois heures. Le chauve avait pris son tour de garde, tandis que le titan ronflait comme un sonneur, sous un abri sommaire de branches de pin entrelacées. Stace aimait cette vie à la dure, comme au bon temps de la guerre. Il tombait une mélasse froide, moitié neige fondue, moitié pluie. Radiche se souvint de la traque de fugitifs, en Bosnie. Ils s'étaient bien amusés, avec ceux-là aussi, faisant durer le plaisir. Incontestablement, cela avait été la meilleure période de sa vie.

À deux heures du matin, les phares illuminèrent le bois par l'arrière, plus franchement qu'à l'aller. Ils disparurent à nouveau, pour ne redevenir visibles que deux minutes après, devant le hangar. Seule solution : un chemin longeait la paroi rocheuse, invisible depuis ce point de surveillance. Milovan pénétra dans le bâtiment, y gara l'utilitaire, en ressortit, ferma les portes et rentra dans la demeure. Radiche patienta jusqu'à ce que les fenêtres s'éteignent une à une, puis il envoya un texto aux chefs des équipes.

« Montez au point de rendez-vous. Ne laissez rien dans les voitures. »

*CHAPITRE 89*

## PARIS, MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR, PLACE BEAUVAU, 8E ARRONDISSEMENT

JEUDI 20 AVRIL 2017, 10 H 03

La journée commençait on ne peut plus mal. Pangard n'essayait même pas de faire bonne figure. Il regardait dans le vague, au cœur de la tempête. Le ministre, en dépit d'une évidente ressemblance avec Mr Bean, se déchaînait et donnait libre cours à sa colère, très éloignée de la bienséance des palais républicains.

« Vous êtes un trou du cul intersidéral, Pangard ! Sinistre con ! Abruti ! »

Maximilien de la Canternole se recroquevillait sur sa chaise.

Une marche blanche avait été annoncée au Havre pour le week-end suivant. Le bilan du massacre était effarant. Vingt et une victimes, et rien que des morts, dont des enfants en bas âge. En une nuit, le Havre avait explosé tous les records de France des homicides.

Pas l'ombre du début d'une piste, même si celle du terrorisme avait été officiellement écartée. On en parlait de Séville à Stockholm et de Londres à Pékin. Les télés américaines s'en délectaient, trop contentes que les

donneurs de leçons *frenchies* soient confrontés eux aussi à une tuerie de masse. Un bordel complet. On ne pouvait même pas accuser Radiche de cette hécatombe. Ce n'était qu'une supposition, même si Lartigan, le futur ex-chef des stups du Havre, nourrissait l'intime conviction que le capitaine de la criminelle en était l'instigateur, tant les cibles avaient été choisies par quelqu'un qui connaissait le dossier sur le bout des doigts.

Tout postillonnant de fureur, le ministre abandonna un instant Pangard et beugla sur son écran d'ordinateur.

« Et vous, Martin, ce n'est pas mieux. Vous faites un concours, à qui sera le plus nul ? Aucune piste, nom de Dieu ! Aucune ! Retournez bosser ! »

Le ministre coupa la connexion et se mit à tourner dans le bureau, près des chaises où étaient assis le directeur de l'OCRVP et La Canternole, comme un squale autour de deux naufragés.

« Et votre Radiche, cette saloperie de criminel de guerre, il est fourré où ?

— Aucune idée, monsieur.

— Un type seul nargue toutes les polices de France !

— Il n'est sans doute pas seul, si l'on considère que c'est lui le responsable du massacre au Havre.

— Alors, chopez-moi ses complices !

— Les perquisitions n’ont rien donné. »

Le ministre s’empourprait au fil du dialogue. Il n’était plus très loin de l’apoplexie. Pangard prit le risque d’exposer une autre hypothèse, à laquelle ils n’avaient d’abord pas songé.

« Et si Radiche n’était pour rien dans cette tuerie ? Peut-être est-il déjà hors d’état de nuire ?

— Expliquez-vous.

— Le Manufacturier a peut-être déjà mis le grappin dessus… »

Le ministre eut l’air tout surpris de cette éventualité, qui, somme toute, lui souriait assez. Ce serait un souci de moins.

« Ah oui, c’est vrai. On a deux ordures dans la nature, pas une. Et vous pensez que…

— Pourquoi pas ? Le Manufacturier s’en est pris à sa sœur, mais c’est lui, la vraie cible.

— Vous surveillez le domicile de sa mère, non ?

— Oui.

— Et ?

— Rien. Tout est mort. Elle n’est pas sortie depuis l’enterrement de sa fille.

— Et son gendre ?

— Chez sa famille, en Bretagne. »

Le ministre reprit ses dangereuses circonvolutions autour des deux hommes, l'air pénétré, fixé sur une idée, les deux mains dans le dos. Il cessa soudain de dessiner des huit, se planta devant les deux hommes et redevint agressif.

« Écoutez-moi bien, enfoirés de mes deux ! D'une manière ou d'une autre, peu importe la méthode, je veux la tête de Vladimir Radiche. Nettoyez-moi ce foutoir ! Vous entendez ? Rompez. Au boulot ! »

Les deux hommes sinuèrent vers la sortie, vifs comme des anguilles apeurées, mais le ministre retint son directeur de cabinet.

« Pas vous, La Canternole.

— Monsieur le ministre… »

La porte capitonnée se referma et le ministre exposa plus en détail sa vision des choses.

« Si nous pouvons éviter que l'affaire Radiche ne soit rendue publique, ce sera le mieux. Quels que soient les moyens employés, il doit mourir. C'est la seule façon d'empêcher cette enragée de Maria Dolgasi de traîner la police nationale dans la boue. Radiche décédé, l'extinction des poursuites sera automatique.

— Je vous entends, Monsieur. Mais ce sera délicat, à moins que l'intéressé ne soit pas retrouvé. Mort donc… ou disparu. On pourrait le laisser s'enfuir.

— Où en est votre Lenantais ?

— Lenanti, monsieur… il nous a déjà ôté de sérieuses épines du pied, en détruisant de vieilles fiches de la DST, relatives au père de Radiche…

— Très bien. Nous avons besoin d'hommes comme lui, de vrais serviteurs de la République… Voyez ce que vous pouvez faire. Mot d'ordre : pas de scandale public.

— Et à l'Élysée, monsieur ?

— Nous sommes sur la même ligne. Sa Majesté est au courant et les relents de cette affaire l'incommodent fort. Sa Majesté a le nez délicat, comprenez-vous, et Elle souhaite un règlement courtois du dossier Radiche. Entendez par là que ça ne doit pas sortir… Et cette conversation n'a jamais eu lieu, comme d'habitude. »

*CHAPITRE 90*

## LE CAUSSE DE MENDE, FERME DES GARCILLES

JEUDI 20 AVRIL 2017, 7 H 27

Après ses prières et son salut au drapeau de l'État indépendant, Milovan quitta le bureau de Boris, prit son petit-déjeuner et sortit.

Au moment où il fermait la porte, une force colossale le projeta en arrière. Il tomba sur le cul et un maelström de violence l'aspira dans ses remous. Les coups pleuvaient de partout à la fois. Les bras en protection devant le visage, il ne percevait plus de son environnement que des visions erratiques, comme celles saisies par une caméra bousculée dans tous les sens. Pas de cris autres que les siens, même pas d'insultes. Juste les ahans de ses agresseurs, au moment où ils donnaient de la puissance à leurs attaques. Sans savoir comment, tourneboulé par les impacts, il se remit à quatre pattes au milieu de la bande, mais une pointe de chaussure lui ravagea les côtes, tandis que son coude gauche explosait littéralement, suite à un coup de tibia. Il hurla et tomba en chien de fusil ; la branlée continua de plus belle. Une godasse se fraya un chemin entre ses cuisses et lui torpilla les couilles. Une douleur encore plus aiguë partit de sa cheville droite, que l'un des assaillants écrasait de

toutes ses forces à puissants coups de talon. La rupture du tendon d'Achille provoqua une onde de souffrance plus forte que toutes celles déjà ressenties, un arc de lumière. Il râla et perdit conscience.

À son réveil, Milovan comprit à quel point il était mal parti. Dragoljub le Chauve venait de lui jeter un autre verre d'eau au visage. Le tortionnaire rivait ses yeux aux siens.

« Salut. »

Milovan tenta de remuer, mais des cordes le maintenaient ligoté à la chaise, sans parler des pulsations atroces dans sa cheville et son coude. Il allait tourner de l'œil, mais le grand vampire lui mit une série de courtes chiquenaudes.

« Reste avec nous, *govnar* ! Si tu t'évanouis, je tape là. »

Il décocha une gifle sur son coude disloqué. Milovan beugla. L'ancienne terreur épousait l'actuelle. Il était ici, aux Garcilles, et là-bas, à Erdut, maintenant et autrefois, *en même temps*. Il avait trente-sept ans *et* onze ans. Sa confusion était totale. Il entendait les hurlements déchirants de sa mère et de sa sœur se mêler aux siens, ceux d'hier et d'aujourd'hui. Dragoljub lui infligea une seconde tape. Personne ne résiste à la torture. Milovan s'effondra et sanglota. Zéro en recula de dégoût et lui cracha au visage. Il le laissa récupérer avant de débuter

l'interrogatoire. Sur la table, du coin de l'œil, Milovan aperçut son téléphone éteint, son portefeuille, son trousseau de clés, les clés de sa voiture et celles des utilitaires stationnés dans le hangar.

« La porte blindée, au sous-sol, c'est ton bunker informatique ? Réponds !

— Ou… ou… oui.

— Ouverture à reconnaissance ? Accouche, putain !

— … Oui… code et reconnaissance rétinienne.

— On y va les gars. Détachez-le. »

Entrouvrant son œil meurtri, Milovan effectua une rapide revue des troupes. Aucune chance d'échapper à ses bourreaux, une dizaine au moins. Un barbu énorme ôta les cordes l'entravant et l'aida à se lever. La douleur térébrante le cloua sur place. Il ne pouvait plus marcher qu'en traînant la patte, et encore. Chaque raclement du pied au sol lui arrachait un cri.

« Allez, Stace, aide-le à descendre les marches. Ordre à tout le monde : n'enlevez pas vos gants, aucun saccage, aucun vol. Au rez-de-chaussée, tout reste à sa place. Si quelqu'un regarde par les fenêtres, de l'extérieur, personne ne doit penser à une effraction. Pas de mégots dans la maison ou dehors. Pas de crachats. Le moins de traces possible. Compris ? »

Tout le monde acquiesça. Le colosse souleva le prisonnier en passant son bras droit autour de son cou.

Au sous-sol, ils se plantèrent devant la porte blindée.

« Vas-y.

— Non ! »

Le chauve rugit de colère et balança une série de coups de pompe dans la cheville brisée de son captif. Milovan commit l'impensable et supplia Dragoljub d'arrêter, comme à Erdut. Entre deux sanglots, une vision fulgurante lui cingla les méninges : Boris, le visage tordu d'une moue de mépris, en train de cracher de dépit devant tant d'infamie. Il tenta de se ressaisir et de résister.

« Tape ton putain de code et fais-nous entrer !

— Non… non… va te faire enculer !

— Venant de toi, c'est marrant comme réflexion. Stace… »

Le géant lui retourna le bras gauche dans le dos et manipula de ses gros doigts le coude démantibulé, jusqu'à ce que Milovan capitule. Il hurla et sanglota.

« C'est bon… arrêtez… c'est bon… je vais le faire… »

À moitié effondré sur le mur, livide et en sueur, Milovan composa son code et fixa le scanner rétinien. La porte blindée coulissa dans un souffle et s'ouvrit en grand.

« Vous deux, trouvez de quoi caler cette porte. Ce sera plus sûr. »

Les lumières s'allumèrent automatiquement. Il faisait bon, là-dedans. BoTox siffla d'admiration en entrant dans la pièce. Un montage complexe d'ordinateurs hors de prix, des claviers et des écrans, des serveurs : un paradis de hacker. Le Croate s'était bâti un centre de données personnel, ce qui expliquait la chaleur. Il y avait aussi des moniteurs de vidéo surveillance. Suivant les directives de Radiche, BoTox commença par effacer l'enregistrement des dernières vingt-quatre heures, puis il stoppa définitivement le système des caméras réparties dans toute la propriété.

Cela fait, ils assirent Milovan sans ménagement sur un siège de bureau et le gamin prit place en face de lui. Radiche formula ses injonctions.

« Tu vas répondre à toutes ses questions, sinon tu devras choisir ce que je te brise à chaque refus. »

Le gamin sortit un caméscope, un ordinateur portable et commença l'entretien.

« Sur ton site, les vidéos ne sont pas diffusées en streaming ?

— Non. Je filme, puis j'effectue des montages et des découpages. La seule exception, c'étaient les corps dans le transformateur.

— Ton matériel vidéo est à la mine ? »

La tête de Milovan s’allongea d’incrédule désespoir.

« Vous avez trouvé la mine ?

— Ta gueule ! Réponds juste aux questions du gamin.

— Il y a du matériel vidéo là-bas ?

— Oui.

— Tes ordis opérationnels sont tous dans cette pièce ?

— Presque, oui. Il y en a un là-bas, pour retravailler les vidéos sur place, mais il n’est pas relié au Net.

— Ces ordis, là, ils contiennent la formule de ton ver informatique ?

— …

— Il y en a une copie quelque part ? Je répète, il y en a une copie ou pas ? »

BoTox se mordit nerveusement les lèvres. Merde ! Ce connard ne pouvait pas lui faciliter la vie ? Radiche s’approcha, le poing en l’air au-dessus du coude brisé.

« Oui, oui, oui… il y a une copie du virus, mais elle n’est enregistrée nulle part. Elle est divisée en une centaine de séquences mobiles.

— Comment ça ?

— Elles voyagent sans arrêt dans mes comptes et différentes adresses, via des mails générés automatiquement. Chaque morceau de la formule est

crypté et navigue d'un compte à un autre, toutes les cinq secondes environ, soit un temps trop court pour le craquer. Et quand bien même on les craquerait tous, il faudrait encore les remettre dans l'ordre. »

BoTox hocha la tête, de l'air d'un amateur d'art qui apprécie un chef-d'œuvre.

« Bah, mon salaud… c'est plutôt élaboré. Bon. Tu vas rapatrier les séquences, les ordonner et les enregistrer sur ces clés.

— Non. »

Zéro fit un signe de tête à Stacimir.

Il lui retourna le petit doigt et le remit en place aussitôt. Le Manufacturier hurla, mais Dalibor, derrière lui, les mains croisées sous son menton, lui plaquait la mâchoire inférieure. Il ne poussait que des cris assourdis, en se débattant sur sa chaise. Son doigt gonfla instantanément. Dalibor relâcha la pression.

« Alors ?

— Non !

— Sors ses couilles de son froc. »

Les testicules disparurent dans la pogne de Stacimir. Dalibor reprit sa manœuvre. Les gros doigts serrèrent. Les yeux exorbités d'horreur, le Manufacturier goûtait à sa propre cuisine. La lame de Stacimir dansa sous ses yeux.

« Après avouar écrasé, jou coupe ! »

Et de rire bruyamment, tandis que la lame descendait vers ses parties. Dalibor desserra l'étreinte, pour qu'il puisse parler.

« Non ! Non !

— Alors ? Tu vas obéir ?

— Oui, oui, oui ! Je vais rassembler le programme ! Stop ! Je vais le faire ! Mais il me faut au moins une heure, minimum ! »

Zéro acquiesça et quitta le bunker.

*CHAPITRE 91*

## BELGRADE, PONT DE BRANKO

JEUDI 20 AVRIL 2017, 9 H 02

L'argent provoque autant de dégâts que les balles. Dès son retour à Belgrade, le samedi 8 avril, Isidor Rutsin avait posé deux cent mille euros sur la table et Zoran en avait fait autant. Dans le loft du Turbo, ils le distribuaient à pleines liasses aux informateurs.

Le lundi 11, ils avaient déjà appris tout ce qu'il y avait à connaître sur les deux justiciers. L'enquêteur Cane Staković résidait dans un studio à Stari Grad. Le procureur Markus Marković habitait dans un immeuble de standing de Novi Beograd. Les deux hommes vivaient en vieux garçons. Le premier avait récemment quitté sa compagne, une certaine Božana, une blonde belle comme un cœur, qu'Isidor visualisait très bien ligotée à poil dans sa cave. Le second avait divorcé et avait deux enfants, un garçon de onze ans et une fillette de huit ans. Irena Ilić se mourait quant à elle dans une chambre de la clinique très huppée de Senjak. Ses soins étaient payés par un certain Danilo Lukić, un chirurgien plastique réputé. Si Aleksandar ne se dépêchait pas de revenir de France, la mort le frustrerait de sa vengeance, car le cancer la dévorait chaque jour un peu plus. Ces

trois redresseurs de torts n'en étaient pas à leur coup d'essai, mais leur enquête sur les Lions de Serbie serait sans aucun doute leur dernier exploit.

Le mardi 12, Isidor et Zoran chargèrent des mercenaires russes de s'occuper du cas de l'inspecteur et du procureur. Le paiement s'effectuerait par virement sur des comptes cryptés à l'exécution du contrat, en euros ou en dollars bien sûr. Le dinar serbe ne valait pas tripette.

Cela fait, Zoran décolla sans attendre pour Durban. Une vie nouvelle l'appelait en Afrique du Sud, où le clan possédait de nombreux avoirs. Il s'appellerait désormais Duza Bogdanović et serait officiellement le respectable gérant de trois restaurants, d'une douzaine d'établissements de nuit, de pressings, de parkings et propriétaire à hauteur de quarante pour cent d'un parc d'attractions et de deux complexes hôteliers sur la côte, près du Cap. Officieusement, il s'occuperait de la prostitution des filles des Balkans au pays des Afrikaners, ainsi que de la gestion de la came envoyée par les frères Rutsin et leurs complices d'Amérique du Sud. Isidor prit quant à lui l'avion pour Medellín, où l'attendait son frère Andrej. À Belgrade, leurs intérêts seraient représentés par leur lieutenant Milan Dravinać, un ancien colonel de la JNA, reconverti en avocat et politicien. Lui aussi, il avait bien connu Radomir Barakodić. C'était lui qui prendrait la suite au pays et

accueillerait Aleksandar à son retour. Il travaillait déjà à son exfiltration.

Les tueurs observèrent minutieusement leurs cibles pendant quelques jours avant de passer à l'action.

Le procureur Markus Marković aurait du mal à se rendre à son audience ce matin-là. Bien que le téléphone ait sonné à maintes reprises, il s'obstinait à ne pas quitter son lit.

Ses mains crispées enserraient la couverture imbibée de sang presque frais encore. Les murs de sa chambre en étaient maculés.

Le renversement de sa tête en arrière accentuait l'ouverture de la plaie béante de son cou. Le rasoir de l'assassin avait tout sectionné, graisse, tendons, muscles et artères, jusqu'à l'os.

Markus avait largement eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Les bras maintenus de part et d'autre par deux costauds, les jambes coincées dans les draps, il avait vu son boucher appuyer de toutes ses forces sur son front, lui tendant la gorge au maximum. Le type avait sobrement déclaré : « Pour l'ensemble de ton œuvre. »

Le métal avait tranché la gorge d'un bord à l'autre. Markus s'était vidé en convulsant. Ils l'avaient entravé jusqu'à ce que son corps se relâche enfin.

De plus en plus inquiète, la secrétaire composa le numéro du procureur une énième fois.

Cette journée s'annonçait particulièrement belle, claironnant haut et fort la venue du printemps, la bonne chaleur du renouveau, aussi Cane avait-il décidé d'effectuer le trajet à pied jusqu'au MUP, une bonne trotte de quelques kilomètres, pour se vider la tête de tous ses problèmes. Il avait avalé un petit-déjeuner dans son bistrot favori, puis il s'était mis en route.

Arrivé au milieu du pont de Branko, il fut fauché dans le dos par une rafale de pistolet mitrailleur. Le grand rouquin eut les jambes coupées et s'effondra face contre terre. La dernière chose qu'il entendit fut le rugissement d'une moto. La dernière chose qu'il vit fut un mégot de cigarette disproportionné, tout près de son œil gauche. Il songea à Irena. Un peu de rouge à lèvres en maculait le filtre.

*CHAPITRE 92*

## LE CAUSSE DE MENDE, FERME DES GARCILLES

JEUDI 20 AVRIL 2017, 10 H 58

Remonté au rez-de-chaussée, Zéro entreprit de visiter la maison. De sa main gantée, il se saisit du trousseau et effectua un tour du propriétaire. De nombreuses clés, ouvrant sans doute des cadenas vu leur taille, n'avaient strictement aucune utilité dans la maison. Au premier étage, il se heurta à la porte du bureau. Il en essaya quelques-unes, découvrit la bonne et entra.

Il lui fallut peu de temps pour comprendre : il s'agissait d'une salle commémorant les exploits des Oustachis. C'était certainement ici qu'il découvrirait ce qu'il cherchait. Il ouvrit en grand les armoires et dénicha en effet, avec le masque à tête de mort, l'uniforme de la Légion Noire que portait le Manufacturier lors de ses séances de supplice. Il y en avait un autre, qu'il sortit aussi de sa housse. C'était un uniforme allemand de la Handschar. L'estomac de Radiche faisait des nœuds : un fanatique en rencontrait un autre, du camp adverse. Son grand-père avait été un grand Tchetnik et un ennemi redouté des nazis. Il se planta devant le miroir et ôta ses vêtements. Il enfila l'uniforme oustachi. Un peu court, mais il faudrait bien

composer avec. Il l'enleva et le remit dans sa housse. Les bottes aussi taillaient un peu petit, mais ça ne durerait pas des heures non plus. Il replaça l'uniforme de la Handschar dans l'armoire.

Il inspecta le bric-à-brac contenu dans la première armoire et dégota, entre autres, un crucifix d'argent dépoli, un vieux revolver et un poignard, sûrement ceux qui étaient photographiés sur la page d'accueil du site du Manufacturier. Un véritable fourbi encombrait les tiroirs, des écussons, des billets de banque et des pièces de l'État indépendant de Croatie, des piles de cartes postales d'époque, des brassards anti-orthodoxes identiques à celui retrouvé autour du bras de Sanja, des dagues, des *srbosjeks* et il y avait même un vieux maillet, appuyé dans l'angle du meuble, derrière les uniformes pendus au cintre. Zéro eut une pensée pour la famille de Zoran, massacrée sur le ponton du camp de Jasenovac, au bord de la Sava. Le Manufacturier ne perdait rien pour attendre.

Dans l'autre armoire, quatre gros classeurs de bureau gris retinrent son attention. Il prit le premier et le feuilleta. Ses yeux s'écarquillèrent. Des articles de journaux, des coupures, des photos et des gros titres, collés sur des feuilles jaunies : uniquement des meurtres. Radiche en lut quelques-uns en diagonale. Des noms serbo-croates. Date du premier article : mars 1951 ! Zéro continua sa lecture. Le dernier article recensé dans le

quatrième classeur datait de 2006. Entre les deux dates, des dizaines d'homicides, en plus de ceux recensés par l'OCRVP. L'époque du premier tueur, puis celle des deux tueurs ensemble. Le site du Manufacturier constituait la troisième strate : l'ère de Milovan seul. Radiche en resta comme deux ronds de flan. Lui et ses Lions, ils avaient tué largement moins de monde que ces deux dingues… Il remisa les classeurs et inspecta les photos accrochées au mur.

Il les reconnut instantanément : toutes, elles étaient visibles sur le site du Manufacturier, dans la « Galerie d'Honneur des Oustachis ». Milovan les avait scannées. Celles du jeune Oustachi avec la tête du Tchetnik au creux du bras le fit bouillir de colère. Zéro oubliait que les Tchteniks prenaient exactement le même genre de clichés, dans ce vaste concours d'horreurs qu'ont toujours été les guerres dans les Balkans.

Il parcourut les photos accrochées aux quatre murs de la chambre : la Seconde Guerre mondiale vue par les Oustachis. Des colonnes de déportés en marche vers Jasenovac. Des files de cadavres de femmes à poil ou les jupes retroussées sur leurs jambes écartées. Des enfants rachitiques à grosse tête en train de crever de faim dans des mouroirs. Des gardiens en train de scier des prisonniers. Un détenu décapité à la hache. Des soldats souriants prenant la pose, enfoncés jusqu'aux genoux dans des charniers…

Zéro avait compris l'idée. Il quitta la pièce et alla visiter une à une les diverses dépendances, puis il rejoignit ses troupes dans le bunker. Le jeune geek avait l'air satisfait.

« Alors ?

— J'ai le programme entier, et il marche. J'ai bloqué un de ses clients avec. Ce fils de pute est un programmeur hors pair. J'aimerais discuter avec lui pendant des jours.

— Ça ne sera pas possible. Tu en as fini ?

— Pas tout à fait. Je veux comprendre comment marchent son répertoire clients et les connexions à son site. On pourrait s'en inspirer pour nous.

— Bon… vas-y, mais dépêche-toi. J'ai hâte d'en terminer. »

Le hacker retourna auprès de Milovan. Blafard, le visage distordu par le calvaire, le Manufacturier avait le plus grand mal à se concentrer. Le gamin le questionna encore une bonne demi-heure et revint auprès de Zéro.

« Dans l'idéal, il faudrait que je reparte avec son matos.

— Tout ?

— Ce serait le mieux. Si j'ai tous ses ordinateurs avec les schémas, ce sera déjà pas mal. Je dois étiqueter les

câblages, pour mémoriser les montages, et filmer l'ensemble.

— Et les gros machins, on peut les laisser ?

— Oui, ce sont des serveurs. Je me débrouillerai après, à Belgrade ou ailleurs, avec Redpill et Gulo.

— Après avoir pris tout son matériel, on pourra encore se connecter à son site.

— Oui, ça n'a rien à voir.

— D'accord. On va foutre ce bordel dans son utilitaire et Drusan rentrera à Belgrade avec… Écoutez-moi tous : BoTox va vous donner ses directives. Suivez-les à la lettre. Pendant ce temps-là, toi, tu viens avec moi là-haut. »

Stacimir et Milorad entravèrent Milovan et le tractèrent à l'étage. Lorsque sa cheville heurtait une marche, il poussait un bref aboiement souffreteux.

« Asseyez-le sur le lit. À chaque fois qu'il ne répondra pas à mes questions, cognez sa cheville ou son coude. »

Zéro décrocha la photo de Boris avec la tête du Tchetnik calée au creux du bras.

« J'ai vu cette photo ailleurs. Elle est sur ton site. Exact ? »

Milovan hocha la tête.

« Et ce type est bien le vieux avec lequel on te voit sur des photos récentes ? »

Milovan opina une fois encore.

« Très bien. Qui est-il pour toi ?

— Était… Il est mort. C'était mon père adoptif. En réalité, c'était le grand-oncle de mon père. Ma famille et moi, nous aurions dû nous installer en France en novembre 91, chez les Horvat, mais tes Lions sont arrivés juste avant.

— Et il était un Oustachi pendant la Seconde Guerre mondiale… Pourquoi venir ici ?

— Il connaissait déjà le coin. La Handschar s'était entraînée ici pendant l'été et l'automne 43.

— Exact, j'ai lu ça sur ton site. Ça m'a aidé à te débusquer, abruti. Et comment est-il sorti de Croatie après la guerre ?

— Comme bien d'autres, par la filière du père franciscain Draganović, via le monastère San Girolamo, à Rome. Ante Pavelić en personne est passé par là, ainsi que d'autres nazis.

— Catholiques de merde ! Suceurs de nazis…

— Je baise tes morts, l'orthodoxe. Violeur, assassin d'enfants et de femmes, tortionnaire… la liste est longue, Dragoljub. Pourquoi crois-tu que j'ai tué tous ces chiens ?

— Parce que ce con de Pavl n'a pas su t'égorger proprement, là-bas, à Erdut. Sache que je ne regrette rien, petit bâtard. Je me rappelle encore l'odeur et le goût de ta mère et de ta sœur. »

Milovan esquissa un mouvement de rébellion ; Radiche lui balança une torgnole de toutes ses forces. Le Croate retomba lourdement sur son lit. Zéro arpenta la pièce, s'arrêtant devant les photos et questionnant.

« Là, ces enfants crevés, c'est à Jasenovac, non ?

— Non, c'est à Stara Gradiska.

— Des gamins dans un camp de concentration… tu n'as pas honte ?

— Pas plus que toi, fumier ! Tu as été gardien à Omarska, non ?

— Tu es bien renseigné… C'est Irena Ilić qui t'a donné toutes ces infos ?

— …

— Tu ne dis rien. Tu protèges une Serbe ? Pas grave, je sais que c'est elle. Son tour viendra, crois-moi… bon, c'est le flic qui te parle maintenant, pas le Lion. Ton père adoptif, il a vraiment tué tous ces gens mentionnés dans ces classeurs ?

— Et comment ! Rien que des pourritures de ta race.

— Comment il était sûr de tuer des Serbes ?

— Les églises orthodoxes… il les repérait là-bas. L'idée lui est venue en 51, alors qu'il travaillait sur un chantier, la réfection de l'église Saint-Nicolas, à Ugine, en Savoie. Il a volé les registres paroissiaux. Ensuite, il a sillonné la France dans tous les sens, en usant de la même méthode. Parlant le serbo-croate, il se mêlait facilement aux fidèles. Puis, par la suite, il a utilisé des annuaires téléphoniques, tout simplement. J'ai juste élargi et amélioré le système.

— Tu as tué quand, pour la première fois ?

— En janvier 96, le jour de mes quinze ans. C'était mon cadeau d'anniversaire.

— Et pourquoi il n'y a plus que tes empreintes, à partir de 2006 ?

— Boris en avait eu assez. Il me regardait faire. Il ne chassait plus. Du coup, il disait que ces crimes étaient les miens. Il était fier de mon travail.

— Combien au total ?

— Je ne sais pas. Depuis 1952, à raison de cinq à dix par an, cela monte à des centaines. Comment tu m'as trouvé ?

— Tu te vantes, alors que moi, je me cache. Ça t'a perdu. J'ai terminé le Signe, enfin, *pas encore tout à fait*… Autre chose, aussi : tu es seul. Pas moi. Je n'ai plus mes Lions, mais c'est tout comme. »

Zéro se tut. Il manipulait la dague de la Handschar de Boris. Du bout de ses doigts gantés, il caressait les petits U gravés sur le manche. Il imaginait assez bien ce qu'ils signifiaient. À côté de ces deux-là, il n'était qu'un poète, une grosse ordure face à des ordures colossales. Une voix les héla depuis le rez-de-chaussée.

« L'utilitaire est chargé, Aleks !

— On arrive ! Bon, vous me descendez ce rigolo. Ligotez-le et balancez-le dans mon coffre. »

Radiche s'empara de l'uniforme, des bottes, du calot et du masque. Il retourna au rez-de-chaussée pour dispenser ses instructions.

« Drusan, tu me conduis tout ce matos en sécurité au pays. Tu as bien tous tes papiers pour rentrer en Serbie ?

— Ouais.

— Tu as du fric pour graisser la patte des douaniers, au cas où ?

— Non. »

Radiche sortit son portefeuille et lui tendit une liasse de dix mille euros.

« Tiens. Commence petit, pour avoir une marge de négociation. S'ils ne te prennent pas tout, garde le reste pour toi. Tu ne traînes pas en route, mais tu conduis prudemment. Tu files droit chez Redpill et Gulo. Dès

que tu arrives, tu leur donnes cette clé USB. Ils attendent le virus.

— Reçu.

— Pavl, Lazar, Miklos, Emil et Teofan, ramenez toutes les bagnoles ici et garez-les dans le hangar derrière la maison. »

BoTox était devenu pâle comme un linge.

« Et moi, je ne peux pas rentrer avec Drusan ? Ça me permettrait de…

— Négatif. J'ai besoin de toi.

— Mais pourquoi ?

— Pour mettre en ligne la toute dernière réalisation du Manufacturier de Jasenovac. »

*CHAPITRE 93*

## LE CAUSSE DE MENDE, LA MINE DES GARCILLES

JEUDI 20 AVRIL 2017, 11 H 17

BoTox se sentait très mal. Quand elle ne se réduisait pas à des pixels sur un écran, la violence le dégoûtait. Radiche le surveillait en douce, tout en conduisant.

Le temps avait carrément viré à l'hivernal. La pluie mêlée de neige fondue barrait la vue au-delà d'une cinquantaine de mètres.

Son intuition de la veille était la bonne : un chemin carrossable longeait le contrefort au plus près de la paroi et filait tout droit vers la forêt, au fond de la combe.

Le paysage ressemblait aux moyennes montagnes de Bosnie et de Croatie : de vieux monts de l'ère primaire, couverts de végétation dense. Les bas-côtés étaient saupoudrés de neige humide. Le ciel dégueulait de partout. On n'y voyait plus à trente mètres. Il jeta un œil aux coordonnées du GPS. On n'y était pas encore tout à fait.

La voiture arriva à hauteur du bois. À peine y avait-il la place suffisante pour circuler entre les troncs et la muraille, devenue une falaise verticale de plusieurs centaines de mètres. Il y faisait presque nuit.

Au bout de l'allée forestière, le chemin obliquait à quatre-vingt-dix degrés. Zéro s'engagea dans la courbe et remonta un très court et très abrupt layon. Il se heurta à une haute barrière rouillée. Une pancarte jaune et noire avertissait d'éventuels imprudents. « Mine désaffectée. Interdiction formelle de pénétrer sur le site. Propriété privée. Danger de mort. »

« Stace, remets tes gants. Tiens, voilà les clés de différents cadenas. Il doit y avoir la bonne. »

Le géant s'ébroua, descendit, farfouilla dans le trousseau, ouvrit le cadenas et poussa la barrière. Elle tourna parfaitement sur ses gonds : elle était huilée.

Les véhicules la franchirent et roulèrent au pas, jusqu'à une espèce de cirque très encaissé, le fond du cul-de-sac. Ils évoluaient dans l'ancienne mine de plomb argentifère des Garcilles. Depuis l'entrée de la ferme, elle était parfaitement invisible, trop éloignée et dissimulée aux regards par le bois. Des vestiges de bâtiments en pierre, des arches effondrées, des restes de structures métalliques rouillées occupaient presque tout l'espace au sol. Les reliquats des différents sites d'exploitation de la mine tenaient à peine debout, à hauteur d'homme. Une cascade se déversait en écumant au fond à gauche. La chute d'eau devait servir autrefois à nettoyer le minerai extrait de la montagne.

Tout le monde descendit, sauf leur captif, qu'ils laissèrent entravé dans le coffre. Dalibor et Teofan fermaient la marche, carabine à la main. BoTox cheminait au milieu de la file. Le froid n'expliquait pas à lui seul sa chair de poule. Tous les films d'horreur à la con dont il raffolait lui revenaient en mémoire. Ils progressèrent au milieu des ruines moussues. La forêt avait repris ses droits sur les bâtis. En suivant un étroit sentier, ils se dirigeaient vers la falaise. Une ouverture avait été pratiquée dans la paroi. On ne pouvait la découvrir qu'en contournant le monticule de gravats qui la dérobait à la vue. Radiche et Milorad sortirent leurs Maglite. Les puissants faisceaux fendirent les ténèbres. Ils étaient au seuil du travers-banc, la galerie principale de la mine. À une centaine de mètres environ, le passage semblait condamné par une porte grillagée.

« Dalibor et Teofan, vous vous planquez et vous surveillez. Si quelqu'un se pointe, vous le butez, qui que ce soit. BoTox, tu restes avec eux. »

Zéro, Stacimir, Milorad et les autres pénétrèrent dans le souterrain. En suivant les rails corrodés filant dans les entrailles de la montagne, ils parvinrent sans encombre à la grille. Elle était fermée par une chaîne massive et rouillée, mais le cadenas était récent. Ils l'inspectèrent.

« Stace, file-moi le trousseau. »

Les anneaux s'enroulèrent au sol, gros serpent de métal ocre. Ils fouillèrent l'obscurité de leurs lampes, mais les faisceaux n'atteignaient pas le bout du souterrain. Ils se remirent en route, avançant sans rencontrer d'obstacle ; une différence avec la première portion du tunnel se manifesta toutefois peu à peu : les effluves de la décomposition leur saturaient progressivement les muqueuses. Plus ils avançaient, plus ça puait. La fétidité devint pestilence. Ça rappela Srebrenica à Zéro, les jours chauds de juillet 95, empestés par l'infection des charniers.

Au bout de six ou sept cents mètres, un espace circulaire s'ouvrit devant eux, desservant les galeries qui s'enfonçaient plus loin dans la montagne. Trois d'entre elles étaient condamnées par des éboulis visiblement anciens. Trois autres semblaient intactes. Les hommes sondèrent la première. L'odeur qui s'en exhalait comme d'une bouche pourrie était atroce : pas la peine de se creuser les méninges pour savoir qu'ils y découvriraient des corps. Ils y pénétrèrent, la main plaquée sur le nez, parcoururent une cinquantaine de mètres et furent stoppés par un large puisard. C'était de là que partait cette haleine de fosse commune. Ils sondèrent les profondeurs du cloaque. Un monceau de restes humains parut dans la clarté des lampes. Ils venaient de trouver le cimetière privé du Manufacturier. Ils rebroussèrent chemin et s'engagèrent dans la seconde. Un véritable

bric-à-brac l'encombrait tout du long, du matériel d'extraction rouillé, mais aussi de l'outillage récent, du fil barbelé, des groupes électrogènes, des bidons, des bastaings, des pneus, des structures métalliques, des chalumeaux, de la chaux conditionnée en sacs, une bétonnière, des briques et tout un tas de matériel de chantier. Ils ressortirent. Les lampes du groupe balayèrent les tréfonds de la troisième galerie et éclairèrent une paroi, à une bonne centaine de mètres de là.

Ils crurent entendre un râle. Ils braquèrent leurs armes et attendirent. Plus rien. Sans doute un écho parasite.

« On y va. »

Radiche ouvrit la marche. Ça puait relativement moins dans ce tunnel-ci. Ils progressèrent à pas comptés, même si la voie était dégagée. Ils gagnèrent une dernière salle circulaire. La crypte était assez étendue, mais basse de plafond. À l'entrée, Stacimir tenait tout juste debout. Les faisceaux se promenaient le long des parois, où des excavations révélaient fugacement des trous d'ombre et des redans. Milorad balada la lumière de sa lampe au plafond.

« Il y a des fils électriques et des ampoules. »

Ils découvrirent un groupe électrogène.

« Stace, mets-le en route. »

L’acolyte de Zéro tira sur le starter et lança le moteur. Le groupe ronronna aussitôt. Juste au-dessus, fixés à un panneau en bois, étaient disposés des interrupteurs et des blocs prises étanches. Stacimir les actionna tous. Les lumières s’allumèrent au plafond et dans tous les recoins, inondant l’espace d’une lumière crue et blanche.

« C’est bien là, déclara Zéro. Je reconnais certaines parties de cette salle. Je les ai vues sur les films. »

Ils scrutèrent les différents espaces de torture : des ébauches de galeries et des cavités se répartissaient sur presque toute la circonférence de la salle principale. Du matériel vidéo et un ordinateur portable étaient rangés sur un établi, dans des housses étanches. Au fond, l’une des alcôves était obstruée par un tas de gravats qui ne montait pas jusqu’au plafond. Entre l’éboulis et la voûte, un interstice noir donnait sur une autre partie du dédale. Cette anfractuosité permettait la circulation de l’air dans tout l’espace. Radiche reconnut aussitôt cet amoncellement de pierres calcinées, au pied duquel s’accumulaient les cendres et les morceaux de bois brûlés : Milovan y torturait ses captifs par le feu. C’était ici qu’il avait rejoué le supplice de sainte Blandine. La fumée s’évacuait par l’ouverture entre l’éboulis et la voûte noircie. D’autres galeries effondrées formaient des alvéoles dévolues à des supplices précis : l’eau, l’électricité, les coups, les écartèlements et autres

délices. Un éden d'inquisiteur. Le *home sweet home* de Torquemada.

À leur droite, le long des parois, sur de nombreuses étagères métalliques, on trouvait de l'outillage. D'autres rangements recelaient tout le nécessaire pour se restaurer et vivre dans la mine des jours d'affilée, en particulier des kits de nourriture lyophilisée et des bonbonnes d'eau potable. Dans un renfoncement, sur une grossière estrade en bois, il y avait même un petit canapé clic-clac, une table, deux chaises pliantes et de la vaisselle jetable. C'était sommaire, mais suffisant. Ce salaud et son père restaient des jours durant avec les victimes. Ils mangeaient peut-être en se distrayant de leurs maux. Une grande armoire en plastique contenait du matériel médical. *Nec plus ultra,* une multitude de bocaux de diverses tailles scintillaient dans la lumière vive, tous étiquetés. Chaque vignette indiquait un nom, une date et un lieu. Certains avaient la taille de grosses bonbonnières, d'autres de verres à moutarde. C'était son musée. Il y avait de tout : des poumons, des foies, des cœurs, des scalps, des yeux, des doigts, des têtes entières, des organes génitaux, des os, des membres, un fœtus en pièces détachées. Le classement semblait chronologique.

Un gémissement fit soudain sursauter tout le groupe. Ils se retournèrent d'un bloc, les armes tendues vers une autre excavation, derrière eux, non loin de l'entrée de la

salle à gauche, au fond de laquelle, au ras du sol, ils devinèrent des barreaux massifs. Ils s'avancèrent, flingues braqués. C'étaient de minuscules cachots, quatre *in pace* disposés en file, le long de la paroi. Dans la troisième geôle, une masse argentée reflétait la lumière : des cheveux. Ils s'approchèrent.

La vieille tourna vers eux son visage en grognassant. Milorad en bondit de frayeur et jura. La partie droite de sa face était méconnaissable, boursouflée, violette et fondue. Milovan lui avait badigeonné la gueule avec un produit chimique quelconque. Au-dessus du front, plus un cheveu visible, mais de la peau liquéfiée, gélifiée, puis refroidie. Sous l'arcade tuméfiée, l'œil avait un aspect laiteux, comme une glaire blanchâtre mélangée de sang, crachée dans l'orbite ; les deux paupières s'étaient dissoutes et étalées. Elles ne pouvaient plus se fermer. Le pavillon de l'oreille était réduit à une tumescence bourgeonnante aux couleurs chimiques suspectes. La partie du nez manquante avait cédé la place à un orifice noirâtre, bordé des restes de la cloison nasale. Au dernier tiers de la bouche, les lèvres et les gencives avaient disparu, laissant les dents visibles. C'était à dégueuler.

Le profil gauche lui permit de la reconnaître.

C'était sa mère.

Marthe de Larmoise hululait, recroquevillée et tordue, et s'accrochait aux barreaux, les mains crispées, comme une aliénée. Ses bras étaient couverts de brûlures et de nécroses. Une voix sépulcrale sortit de sa gueule cassée, un croassement d'enfer.

« Ou'ez-'oi ! Ou'ez-'oi ! »

La dissolution des lèvres et de la joue l'empêchait d'articuler. Son œil intact exprimait une souffrance terrible. Milorad et Stacimir se signèrent à la mode orthodoxe.

« Vite, faisons-la sortir de là. »

Stacimir s'agenouilla devant le cachot, mais aucune des clés ne correspondait à ce cadenas. Il jura en essayant d'arracher la grille, grognant et s'arc-boutant de toutes forces. Peine perdue.

« Essayez de dénicher les clés de cette prison. N'enlevez pas vos gants. »

Les hommes se dispersèrent dans l'antre, mais il y avait bien trop de bordel dans cette caverne.

« Laissez tomber. Allez me chercher cet enculé. Vous me ramenez aussi BoTox. »

Pendant que les hommes ressortaient, Radiche se plaça devant sa mère, accroupi, la dévisageant bien, pour ne jamais oublier ce spectacle. C'était peut-être

dans cette cage que Sanja avait été embastillée, entre deux séances de torture.

« ’u es mau’it, a’e’andar ! e ’te mau’is ! »

C’était la deuxième fois que sa mère lui crachait au visage son anathème. La première remontait à bien longtemps déjà. Zéro continuait de la fixer.

« Il n’y a qu’une explication possible. »

Il s’empara de la main gauche de Marthe, étendit son bras couvert de brûlures à travers les barreaux et le retourna. Une vilaine coupure infectée béait sur son triceps.

« Il t’a enlevé la puce et il l’a laissée à Rambouillet ! Et pour les textos ?

— I’a’ to’tu’ée a’ant ’e pa’ti’ e’ am’ouill’et.

— Il t’a torturée pour que tu lui révèles qu’on te surveillait…

— Ui !

— Quand est-ce qu’il t’a enlevée ?

— ’ust’ ap’ès en’é’ment de San’a. A’ès ’on ’oup de’il ’ette’uit’à.

— Après mon coup de fil, quand je t’ai dit qu’il était venu à l’enterrement… Cette nuit-là.

— Ui. I’ é’ait’ ’a’hé ’ans ’a ’ai’on.

— Il s’était caché dans la maison… Il a simplement attendu que tu rentres des cérémonies mortuaires et il t’a attaquée, puis enlevée au cours de la nuit.

— Ui. »

Zéro n’exprimait ni contrition ni empathie au spectacle de sa mère défigurée. Il la questionnait sans état d’âme, comme un flic avide de comprendre. La mère et le fils se toisaient, elle de sa prunelle unique, lui de ses yeux de vautour. Aucun des deux ne voulait capituler.

Des ahanements les avertirent du retour du groupe. Milovan clopinait devant, tout raide, soutenu par Stacimir ; il sautillait en traînant sa cheville cassée, râlant à chaque pas, tétanisé de douleur. BoTox fermait la marche, tellement livide qu’on aurait cru voir le spectre familier de la mine. Le Manufacturier n’en menait pas large. L’affrontement qu’il avait espéré pendant plus d’un quart de siècle ne se déroulerait pas comme il l’avait rêvé.

« Où sont les clés des cellules ? »

D’un geste de la tête, il désigna l’établi.

« Dans la boîte à vis, dernier compartiment. ».

Stacimir farfouilla et repéra quatre clés neuves attachées par un petit serflex ; il alla au cachot et ouvrit la grille. Ils aidèrent Marthe à se déplier hors de l’*in pace*. Elle geignit. Tout le monde s’efforça ne pas voir le

corps nu et mutilé de l'ancienne. Elle rampait sur le granit schisteux. Les ulcérations la rongeaient de la tête aux pieds. Aux pieds ? Non, rectification, de la tête aux mollets. Les jambes étaient entièrement brûlées. Et les pieds avaient disparu. À leur place, des moignons ressemblant à des glaces fondues toxiques, couleur vanille framboise.

« Où tu as mis ses vêtements ?

— Je les ai détruits.

— Foutez-le à poil. S'il résiste, tabassez-le. »

Il s'époumona quand ils lui ôtèrent sa chaussure droite. Sa bouche crispée hacha quelques cris et insultes, avec force postillons. Ils le déshabillèrent.

« Milorad, couvre ma mère avec ce duvet. Allonge-la sur le canapé. Pavl, jette un œil dans l'armoire à pharmacie. »

Pendant que Milorad emportait Marthe dans ses bras, Pavl inspectait les étagères. Milorad amena la vieille jusqu'au clic-clac et l'y allongea.

« Il y a des fioles de morphine, Aleks. »

Radiche le rejoignit et manipula les ampoules. Il y en avait une centaine environ, les dosages allant de 5 mg/ml à 50 mg/ml : le Manufacturier soignait ses victimes pour les faire durer. Il prit trois seringues de 50 ml, les piqua dans les opercules des fioles et les

emplit tour à tour. Il s'installa auprès de sa mère, garrot en main. Il enserra le biceps et repéra la veine sous l'épiderme tavelé. Il la piqua, vidant sans hâte la première seringue dans le bras maigre.

« Mon plan n'a pas marché. Navré. Pour la seule et unique fois de ma vie, je vais te faire un vrai cadeau. »

Marthe émit un soupir de soulagement. Son fils perçut qu'elle se détendait entre ses mains. Il n'ôta pas le garrot. Il injecta les deuxième et troisième seringues. Elle plongea dans les profondeurs d'un sommeil dont elle ne remonterait pas. Déjà, son rythme respiratoire déclinait. Radiche enleva son gant et posa ses doigts sur le cou, à l'affût des premiers signes de bradycardie. Les pulsations erratiques décélérèrent, s'apaisèrent, descendirent sous la barre des soixante, puis des cinquante, puis des quarante. Il entrouvrit la paupière de l'œil intact : un myosis sévère réduisait la pupille à une tête d'épingle, signe classique d'une surdose aux opiacés. Aucune réaction à l'exposition à la lumière. Il remit les doigts sur le cou. Encore quelques battements faiblards, puis l'inerte texture de la chair sans vie. Marthe était partie, tous ses tourments évanouis dans les limbes opiacés. Radiche ferma l'œil de sa mère et recouvrit le visage difforme d'un pan de duvet. BoTox sanglotait le plus discrètement possible, les bras croisés autour de la poitrine, comme s'il se berçait lui-même. Il ne supportait plus toute cette folie.

*CHAPITRE 94*

## MUNICIPALITÉ DE NOVI GRAD, BANLIEUE DE SARAJEVO, BOSNIE-HERZÉGOVINE

JEUDI 20 AVRIL 2017, 12 H 07

Husein Ibrahimović pestait contre l'incurie des autorités municipales et du syndic, mais que pesaient les récriminations des habitants des quartiers déshérités de Novi Grad ? Toujours est-il que l'ascenseur de la tour où vivait sa mère n'avait toujours pas été réparé. Deux fois par semaine, Husein lui apportait ses courses. La vieille femme ne pouvait tout de même pas gravir les quatorze étages chargée comme une mule et Husein mettait un point d'honneur à se conduire comme un bon fils. Il sortait tout juste du *Konzum*. Les deux sacs d'achats pesaient bien lourd au bout de ses bras fatigués et l'ascension n'arrangea rien du tout. Il lui semblait que ses semelles adhéraient au sol.

Sur son obsolète et ventripotente télé, Nadja regardait le journal du midi de la chaîne BHT 1. Les mains plaquées sur le visage, elle gémissait en se balançant d'avant en arrière, arpentant la minuscule pièce à vivre de son appartement. Le journaliste commentait le double assassinat perpétré contre le procureur Markus Marković et l'inspecteur Cane

Staković le matin même à Belgrade, en Serbie. Ce dernier avait survécu, mais il était très grièvement blessé, entre la vie et la mort. Le présentateur rappelait l'implication sans faille des deux hommes dans la lutte contre les criminels de guerre et leur volonté d'apurer tous les sujets de discorde entre les ex-Républiques de la défunte Yougoslavie. Suivait un portrait du criminel serbe Vladislas Krakić, récemment arrêté par Cane Staković. À la vue du paramilitaire, les plaintes de Nadja redoublèrent.

Husein était parvenu au dixième étage. Il n'avait plus vingt ans. Il soufflait comme une bête de somme. Il s'accorda une pause de deux bonnes minutes. Son cœur ne demandait plus qu'à s'échapper hors de sa bouche. À peine reposé, il reprit son ascension. Allez ! Encore un effort, et il parviendrait au palier du quatorzième.

Terrorisée, Nadja éteignit sa télévision. Elle tenta d'appeler Irena Ilić trois fois de suite, mais elle se heurta chaque fois à sa messagerie vocale. Nadja n'eut plus aucun doute : l'avocate avait elle aussi été zigouillée par la même équipe d'assassins. Une panique ignoble l'assaillit. Les fauves étaient lâchés. La curée débutait. Plus personne pour la protéger. Ils remonteraient jusqu'à elle. Dragoljub sévissait toujours. Et alors… Ses mains vinrent protéger son ventre. Ça croissait à l'intérieur d'elle. C'était profond, immonde, gluant, les tentacules d'un effroi démultiplié. Bientôt, ce serait son tour. Ils ne

la tueraient pas, pas tout de suite du moins. Impossible de vivre avec cette attente.

Husein parvint enfin à destination. Épuisé, à bout de souffle, il lâcha lourdement les deux sacs de provisions. L'un d'eux se renversa et les denrées se répandirent. Une conserve roula jusqu'à la porte d'une voisine de sa mère, qu'elle heurta avec un bruit métallique. Husein jura.

Du bruit sur le palier ! Quelque chose avait cogné à la porte ! Aucun doute, c'étaient eux. Ils n'avaient pas perdu de temps, les ordures ! Le visage inondé de larmes, poursuivie par cette horde invisible encore, Nadja fonça dans sa cuisine et ouvrit la fenêtre. Elle plaça une chaise juste dessous, sur laquelle elle monta, dos au vide, les mollets calés contre le bord du châssis. Elle se redressa de toute sa taille, demanda pardon à Dieu et se laissa basculer en arrière.

*CHAPITRE 95*

## LE CAUSSE DE MENDE, MINE DES GARCILLES

JEUDI 20 AVRIL 2017, 12 H 10

Zéro se planta devant Milovan. Il lui chopa le menton et lui releva la tête. De l'index, il suivit le collier dessiné par la cicatrice, secoué d'un ricanement.

« On ne va pas se mentir : j'ai gagné et tu vas crever. Mais la manière dépendra entièrement de toi. Ce sera vite et bien si tu coopères, ou alors de façon abominable. À toi de voir. Maintenant, enfile ton uniforme. »

Radiche ouvrit son sac à dos et en tira l'habit, les bottes, le masque, les gants et le calot. Il tendit le tout à Milovan, qui tremblait de tout son corps, épuisé, pressé d'en finir ; les sbires de Dragoljub braquaient leurs armes sur lui. La soif lui desséchait le gosier. Son coude et sa cheville étaient traversés de lances de feu intermittentes, palpitations de douleurs suraiguës, ponctuées de douleurs moins fortes, en ligne de basse. Il réclama de l'eau et de la morphine. Zéro ordonna à Pavl de lui donner à boire et de lui injecter une dose de 10 mg. Le sous-fifre exécuta les ordres et les traits de Milovan se détendirent un peu. Leur pantin devait avoir un minimum de présence d'esprit et de tenue. Milorad et

Miklos l'aidèrent à passer chemise, veste et pantalon et ils les lui boutonnèrent. Il hurla quand ils lui enfilèrent ses godillots. Il mit ensuite ses gants, son masque et son calot.

« Tu vas suivre mes instructions à la lettre. Ensuite, je te tuerai d'une balle dans la tête. » Zéro orienta le caméscope en direction de la chaise électrique de fabrication maison, très semblable aux premiers appareils testés pour la peine capitale aux USA : un fauteuil rustique en bois massif, équipé de sangles en cuir. L'engin occupait tout l'espace de l'une des alcôves. Sanja y avait goûté, des électrodes fixées sur toutes les parties du corps. Zéro se mit entièrement à poil et s'installa sur le siège. Pavl ferma les bracelets sur les avant-bras de son chef. Dalibor réglait la caméra et effectuait des mises au point.

« OK… Commence, Stace. »

Le géant se dandina, l'air contraint.

« Jou soui pas sûr…

— Vas-y ! »

Premier coup, un peu timide.

« Cogne, putain de merde ! Grosse fiotte ! »

Second crochet, plus sérieux. L'arcade gauche se fendit un peu. Un filet de sang serpenta sur le visage

anguleux de Radiche. Les rides de son œil et de sa joue s'emplirent de sang.

« Encore ! Le nez ! Vas-y ! »

Direct sur le pif, suivi d'un autre, plus appuyé. Huuuuu. Le sang coula bien, cette fois.

« Encore. La bouche. Laisse-moi juste le temps de serrer les dents. Essaie de pas les casser. »

Les grosses phalanges de Stacimir fendirent à coups secs la lèvre inférieure de Zéro.

« Encore ! Cogne, bordel ! »

Stacimir lâcha ses coups sur les pommettes. Au cinquième, Radiche leva les mains.

« Ça donne quoi, Dalibor ?

— C'est pas mal du tout !

— On voit mes cicatrices ?

— Pas de là.

— Bon. Rapproche la caméra un peu, alors. Il faut absolument qu'on les voie au montage. Amenez mon bourreau à côté de moi. Il va dire son texte. »

Dalibor posta la caméra en face de Radiche. Ils placèrent Milovan juste à côté de la chaise. Son masque sur le visage, cintré dans son uniforme, Milovan désigna Radiche d'un coup de menton et récita son laïus, la voix brisée.

« Je vous présente le capitaine de police Vladimir Radiche. Il est le frère de Sanja Daribelle, qui m'a servi récemment à créer La Pietà. Aujourd'hui, je vais terminer le Signe. »

Comme il tenait à peine debout, ils lui ordonnèrent de s'appuyer au pupitre sommaire de la chaise électrique et de recommencer à réciter, d'un ton plus ferme, cette fois.

L'œil sur l'écran LCD du caméscope, Dalibor supervisait le bon déroulement des prises. Derrière le Manufacturier, Radiche jouait son rôle, tête basse, nu, visage en sang, attaché au siège, les avant-bras entravés dans les sangles des accoudoirs. Sur l'image, on distinguait les quatre cicatrices sur son torse. Soudain, il s'agita, tira sur ses liens en vociférant et en insultant le Manufacturier. Puis sa tête retomba. Sa poitrine se soulevait par saccades. Vladimir Radiche allait disparaître dans d'atroces tourments. Dalibor leva le pouce. La première séquence était enregistrée.

Séquence suivante. Par précaution, Stacimir avait débranché le câble qui reliait la chaise électrique à un second groupe électrogène. On avait collé des électrodes un peu partout sur le corps de Zéro. Dalibor donna le signal. Milovan tourna le bouton de la main droite. Radiche se convulsa en hurlant, tirant de toutes ses forces sur ses liens, bavant, crachant, hurlant des malédictions, secoué de sanglots secs. C'était

parfaitement crédible. Suivant les directives, Milovan manipulait les boutons du pupitre. Zéro s'arc-boutait et retombait comme une poupée de chiffon, soufflant comme un bœuf. Le manège se répéta cinq bonnes minutes. Ça suffisait comme ça. Dalibor coupa. Pause.

« BoTox, enregistre ces vidéos sur le disque dur et commence à les calibrer tout de suite. Tu gagneras du temps pour la suite. »

Zéro quitta la chaise, remit ses gants, se rinça le visage à l'aide d'une bonbonne et utilisa la pharmacie de campagne de Milovan pour se soigner. Stacimir lui posa des strips sur l'arcade et le nez, la mine embarrassée. Cela fait, on déshabilla Milovan. Zéro s'approcha de lui, perruque à la main. Il compara le postiche à la chevelure de son prisonnier. Dans la pénombre, ça irait. Il s'habilla, ajusta la perruque, enfila le masque et termina par le calot.

Stacimir et Milorad attachèrent le prisonnier à poil au siège et lui rasèrent la tête avec soin, avec le rasoir ramené par Zéro. Ils balayèrent les cheveux qui jonchaient les épaules du captif, la chaise et le sol. Dalibor prit du recul avec la caméra et opta pour le réglage manuel. Il flouta très légèrement la prise de vue, pour garder l'illusion intacte. Radiche était un peu étriqué dans l'uniforme, mais il faudrait faire avec.

« Ne filme rien pour le moment, le temps que Stacimir lui refasse la tronche. Commence, Stace. »

L'ogre barbu entama le tabassage et remodela le visage de Milovan à coups de poing savamment dosés, à peu près aux mêmes endroits que ceux où il avait cogné son chef, pas trop fort, pour ne pas le tuer.

« C'est bon, Stace. À moi de jouer. »

Déguisé en Manufacturier, Zéro bifurqua vers le tableau électrique et éteignit la moitié des ampoules plafonnières.

La cavité où se dressait la chaise électrique plongea dans une semi-obscurité. Zéro s'approcha de Milovan de manière à le dérober à l'objectif de la caméra. Le prisonnier pleurait en tirant sur les sangles comme un forcené.

« Tu m'avais promis de me tuer vite. Fumier ! Ordure ! Putain de Serbe de merde !

— Je suis un menteur. À nous deux maintenant, *moje pile*. Je vais t'appliquer tes propres méthodes. »

*Mon poussin.* Le sarcasme frappa Milovan au cœur.

Ignorant les anathèmes de sa victime, Radiche brandit une paire de pinces et un couteau.

« Tu étais décidément né pour que je te fasse souffrir. Drôle de karma. Ça ne serait pas arrivé si tu m'avais foutu la paix… Dalibor, dès que j'ai chopé sa langue, tu

tournes. Pas trop nette, la mise au point. Je reste dans le champ, puis je m'écarte un peu, de manière à le dissimuler. Bientôt, il ne pourra plus parler. Action ! »

De dos à la caméra, il fouilla la bouche du captif avec les pinces.

Il força le passage, brisant quelques dents, et saisit la langue, sur laquelle il tira de toutes ses forces. L'organe s'étira démesurément hors de la bouche du patient, dont les gémissements inarticulés et sourds emplissaient toute la salle. BoTox se plaquait les mains sur les oreilles et fermait les yeux. Le bourreau se décala légèrement. Il lui renversa la tête en tirant la langue vers le haut. Sa main gauche mania la lame avec dextérité et la trancha, sur fond de gargouillis et de mugissements d'animal à l'abattoir. Zéro se retourna face caméra, cachant Milovan, et il exhiba le couteau du sacrifice et l'organe. De cette manière, le Manufacturier gueulerait sans pouvoir prononcer un seul mot. Ils auraient le son, sans risque qu'il ne dévoile leur stratagème au détour d'une phrase. Zéro ajusta un poing américain à sa main droite. Le matraquage recommença. Il lui laboura la gueule avec les pics en laiton, évitant soigneusement les tempes, juste pour le rendre méconnaissable. Il recula pour apprécier l'effet obtenu. Dalibor coupa la prise. Le sang lui repeignait le cou et le torse. Zéro étala bien l'hémoglobine sur les épaules et les pectoraux. En tamisant la lumière et en éloignant la caméra, ce serait

acceptable. Chauve, la gueule saccagée par le poing américain, le buste tout ensanglanté, Milovan était métamorphosé. Le bourreau le laissa souffler un peu. Pavl lui injecta cinq autres milligrammes de morphine. BoTox tenta alors de filer à l'anglaise, mais la grosse paluche de Stacimir l'arrêta net.

« Tou restes ici.

— Laisse-moi sortir, putain ! Vous êtes tous des enculés de malades ! J'en peux plus !

— Non. Tou restes. »

L'énorme tueur plaqua le frêle jeune homme contre lui et l'enserra avec une insolente facilité, comme pour le câliner.

« Calme-toua. Ça va aller. »

Radiche rebrancha les câbles de la chaise au groupe électrogène et disposa des électrodes sur tout le corps de Milovan. Il se posta au pupitre. Dalibor reprit l'enregistrement. Zéro tourna la molette, augmentant et diminuant la puissance des décharges. Milovan se contractait et retombait comme une chiffe, parcouru de chocs électriques irréguliers. Le sang dévalait en cascade de sa bouche ravagée, puis jaillissait en gerbes de postillons, quand le courant circulait dans son corps. Un vrai son et lumière. À la fin de la séance, lorsque Zéro desserra les sangles, le supplicié s'écroula au pied du fauteuil, inconscient.

« BoTox, tu me calibres ça en assombrissant l'image si nécessaire. Tu peux bosser correctement avec son ordinateur ?

— Oui, il y a les logiciels nécessaires.

— Alors grouille-toi. Et que je n'aie pas à me répéter. »

À l'aide de la caméra frontale, Zéro filma ensuite la construction de la croix. Milovan avait imaginé crucifier ses victimes sur une croix orthodoxe. Il serait puni par là où il avait péché. Les hommes de Radiche avaient découvert deux chevrons massifs dans les réserves du Manufacturier. Zéro les assemblait à l'aide de boulons, à la visseuse. Il rajouta ensuite les traverses supplémentaires, l'une, le *titulus crucis*, dans la partie supérieure de la croix, l'autre, le *suppedaneum*, dans le dernier tiers. Le Signe était prêt. Il traîna la croix ainsi construite dans l'excavation réservée aux supplices du feu, où des trous avaient été creusés dans la pierre, pour y accueillir des poteaux. Il filma aussi les préparatifs des braseros et du petit bois, ainsi que les clous de charpentier et le maillet.

Avant-dernière séquence : Milovan garrotté à la croix, le visage tuméfié et méconnaissable, incapable d'esquisser un geste. Gros plan sur sa main droite. Zéro la maintint sur la traverse, le genou appuyé de tout son poids sur l'avant-bras. Il s'empara d'un clou et du

maillet. La crucifixion débuta. Les chocs métalliques alternaient avec les vociférations du martyr : le premier clou se fraya un chemin de biais entre le radius et le cubitus, suivi de trois autres dans le poignet et la paume. Zéro se marrait dans son masque, à chaque impact. Mouvement de la caméra frontale, sur fond de hurlements inintelligibles : Radiche se releva et enjamba le corps, sans filmer le torse ni le visage. Le même traitement fut appliqué à la main gauche. Puis la caméra immortalisa la descente le long des jambes. Le crucificateur s'installa à califourchon sur les genoux, dos tourné au Manufacturier. Il vrilla la cheville brisée et en filma le clouage sur le repose-pieds. Une série de quatre clous entre le tibia et le péroné acheva de fixer la jambe droite au montant ; même assourdis, les mugissements du souffre-douleur restaient terrifiants. Zéro saisit le pied gauche et répéta l'opération. Cela fait, il se releva et coupa la prise. Il ôta le masque et respira un bon coup, de l'air d'un ouvrier satisfait de sa besogne, tout en tendant la caméra frontale à BoTox.

« Tiens, intègre ça au montage. »

Il but tranquillement quelques rasades, en contemplant son œuvre à ses pieds. Le paquet de bidoche crucifiée geignait encore. Rafraîchi, Zéro remit le masque.

« On reprend. »

Dernière séquence, filmée simultanément par la caméra de Dalibor et par la frontale de Zéro. Il glissa les mains sous la traverse de la croix et la tracta en direction de l'éboulis qui obstruait la galerie. Il le gravit à reculons. Du coup, l'instrument du supplice s'élevait lentement, mais sûrement. L'extrémité qui traînait encore par terre parvint au bord d'un des trous taillés dans le sol, un carré d'une vingtaine de centimètres de côté et d'une profondeur d'un demi-mètre. Le montant s'engagea dans l'orifice ; Zéro se redressa, poussa sur ses bras et érigea la croix ; un dernier effort, et elle s'enfonça à la verticale dans la cavité. L'extrémité heurta tellement brutalement le fond du trou que les os du crucifié craquèrent sous le choc. Ses pieds se trouvaient désormais au ras du sol. Sa tête pendait, mais il n'était pas mort. Il gémissait encore. Sous le masque, Zéro suait sang et eau. Les ecchymoses et coupures laissées par les rudes poings de Stacimir l'élançaient désagréablement, mais ce n'était vraiment rien comparé au calvaire de sa proie. Il disposa des fagotins tout autour de la croix, juste de quoi lui carboniser les jambes, jusqu'à la taille.

Zéro s'agenouilla devant le bûcher et nicha une allumette enflammée au cœur des fagots qui s'embrasèrent immédiatement. Il recula. Les flammes léchèrent les membres d'abord timidement, puis elles montèrent très vite jusqu'au ventre et dévorèrent les chairs. Un supplice de l'Inquisition pour exécuter un

inquisiteur : la boucle était bouclée. Elles puisèrent en Milovan les dernières ressources. Il hurlait en continu. C'était dément. À la chaleur intense du brasier se conjugua la puanteur de la viande carbonisée. Les fumées noires couraient le long des parois de la cavité, rampaient sur la voûte et filaient dans les profondeurs de la galerie, par l'interstice entre gravats et plafond. Le feu diminua d'intensité et retomba au bout de quelques minutes. Milovan geignait encore un peu, mais c'était presque fini. Les jambes du Manufacturier se réduisaient à des amas calcinés. Radiche coupa la caméra, sortit hors champ et revint une minute après à côté de la croix. Il remit l'appareil en route et enfila le *srbosjek* qu'il avait découvert sur l'une des étagères. La lame courbe dessina une large ouverture latérale sur l'abdomen, puis une autre dans le sens de la hauteur, du diaphragme au pubis. Les tripes de Milovan se répandirent en grésillant sur les braises. C'en était fini de l'Oustachi. Zéro ôta le *srbosjek* et entassa du bois et des bûches tout autour de la croix, jusqu'à hauteur d'épaule cette fois. Le bûcher se ralluma, puis les flammes grondèrent et enveloppèrent croix et corps, hautes et claires, s'étalant sur le plafond de la cavité.

Zéro recula, contemplant la dépouille qu'engloutissait l'incendie : Aleksandar Barakodić, *alias* Dragoljub Brebulavić, *alias* Vladimir Radiche venait de périr.

Le Manufacturier avait officiellement *achevé* le Signe en tuant le Lion.

Radiche arrêta sa caméra. Dalibor laissa la sienne tourner, jusqu'à ce que le brasier diminue d'intensité, puis il la stoppa.

Mis à part eux deux, tout le monde avait battu en retraite dans le tunnel près de l'entrée, sous les assauts de la fournaise. Dans la salle basse régnait une chaleur suffocante.

« Et maintenant ?

— BoTox va retravailler les séquences et les mettre en ligne, exactement comme le faisait Milovan. La mort de Vladimir Radiche sera bientôt vendue au prix fort sur le site du Manufacturier. Stace, quand les cendres auront un peu refroidi, vous récupérerez les os.

— Pourquoi ?

— Quand je crèverai pour de bon, il y a une chose qui permettra de m'identifier à coup sûr : les plaques et les vis dans mon épaule. En évacuant les restes de ce bâtard, ce sont les miens qu'on disperse. On les balancera dans le puisard et on recouvrira le tout de chaux vive. Même chose avec le corps de ma mère. On refermera la grille de la galerie derrière nous lorsque tout sera fini. À un moment ou un autre, quelqu'un viendra dans cette grotte. Je veux qu'on croie le plus longtemps possible que ce fumier est sorti d'ici vivant.

Surtout, vous ne volez rien. Pas de mégots oubliés, pas de chewing-gum. Ne facilitez pas le travail de la police. Gardez vos gants en permanence. BoTox, tu remettras la caméra à sa place lorsque tu auras terminé le transfert des dernières vidéos sur l'ordinateur. Allez, au boulot. »

Radiche ôta l'uniforme. Il avait sué sang et eau là-dedans et le tissu était imprégné de son ADN. Les flics finiraient bien par découvrir le pot aux roses, mais il allait leur compliquer la vie le plus possible. Le chauve remit ses habits. Il s'approcha du brasier et y lança les vêtements de Milovan, ainsi que toute sa tenue, le calot, les godillots, le masque, la perruque, sans oublier sa langue coupée qui traînait encore au sol. Il remit des fagots secs sur les fringues. Le tout s'embrasa en un rien de temps. C'en était définitivement terminé : son adversaire était mort avec ses symboles. Noirs et déformés au cœur des flammes, les os de son ennemi avaient perdu leur chair et leurs muscles. Il retourna auprès de BoTox.

Les touches cliquetaient sous les doigts gantés du hacker. Le jeunot pleurait. Il se raidit quand Radiche s'approcha tout près de son oreille, épouvanté de ce contact impur.

« Je sais à quoi tu penses. Si tu essaies de nous trahir, nous te retrouverons. Tu as un frère et une sœur ; nous savons qui ils sont et où ils sont. C'est clair ? »

Le môme déglutit. Il avait l'impression d'avaler une pomme entière.

« Tout à fait. Ne t'inquiète pas.

— Je ne m'inquiète pas. Je te préviens. Par ailleurs, je double la prime que je t'ai promise, et je dirai à Isidor et à Zoran d'en ajouter une autre, très conséquente. Tu as bien travaillé. C'en est bientôt fini. Tu vas revenir à des boulots plus classiques après cette difficile mission.

— Le montage des vidéos est presque prêt. Mais il va falloir que je sois à l'extérieur pour me connecter au site du Manufacturier. Je n'ai aucun réseau dans cette galerie. Pas sûr non plus qu'il y en ait au pied des falaises.

— Dans ce cas, on va y aller, puis je reviendrai tout remettre en ordre.

— Entendu. On sort pour essayer ?

— D'accord. Stacimir, je vais avec le gamin. Tu gères les opérations. Vous ramassez les restes du Manufacturier et vous les balancez dans la fosse commune. Ensuite, dès que BoTox a fini, on remet tout en place et on se casse. »

Le geek n'était franchement pas fâché de quitter cet enfer. Dès les premiers mètres dans la galerie, le froid et l'humidité les enveloppèrent. Ils gagnèrent rapidement le travers-banc. Tout au bout du tunnel, le minuscule

confetti de lumière grise l'appelait irrésistiblement. Il se retenait pour ne pas courir.

Une fois dehors, BoTox inspira à grandes goulées, comme un naufragé ayant échappé de justesse à la noyade. Il ouvrit l'écran de l'ordinateur.

« Tu as du réseau ?

— Non. Je vais devoir me déplacer.

— Viens. On prend ma bagnole. »

Ils marchèrent en silence jusqu'aux voitures. BoTox s'installa sur le siège passager, l'ordinateur sur les genoux. Radiche mit le contact et roula au pas. Ils quittèrent le site de la mine et remontèrent le chemin. Juste à la sortie de la Forêt de Boris, BoTox déclara avoir une faible connexion. Le temps restait navrant. Les nuages bas s'accumulaient dans la combe ; ils avaient l'impression d'évoluer dans une mélasse de pluie et de neige fondue.

« Qu'est-ce que je fais exactement ?

— Tu télécharges les séquences sur le site du Manufacturier et tu les mets en vente, comme il l'aurait fait avec n'importe quel autre meurtre. »

BoTox joua de ses dix doigts gantés de latex et pénétra sur le site.

« Hum… tu veux que j'enlève les vidéos de ta mère ? Il les a mises en ligne.

— Non, au contraire. Ça rend ma mort encore plus crédible.

— Il me faut quelques minutes.

— Tu les as. »

BoTox annonça la vente des séquences avec les tarifs et posta un montage d'extraits. Il vérifia que le bouton d'achat fonctionnait correctement.

« Et maintenant ?

— Tu refermes le site et tu circules sur les forums et les *market places*. Partout où tu t'arrêtes, tu écris le message suivant : "J'ai tué Zéro". Tu vas voir, ça va vite réagir. Mes collègues ont du monde là-dessus vingt-quatre heures sur vingt-quatre, j'en suis sûr. »

En effet, il ne fallut guère de temps pour obtenir une réponse. *Je veux une preuve.*

« Et maintenant ?

— Bascule-le en messagerie privée.

— Deux secondes… voilà. Et ?

— Demande-lui son grade, son nom et son prénom. »

*Capitaine Chambier, chef d'équipe à l'OCRVP, à Nanterre.*

« Demande-lui les noms de ses chefs et de ses collaborateurs, avec leurs grades. »

La liste des noms s'égrena sans délai.

« C’est bon. C’est un flic.

— Et donc ?

— Tu lui envoies les vidéos, celles de ma mère et les nôtres.

— Juste celles-là ?

— Oui. Ensuite, tu fermes définitivement le passage derrière toi.

— Je crée un dossier de pièces jointes et je lui expédie le tout… Et pour les clients du site ?

— Tu attendras trois mois. Ensuite, tu les bloqueras tous et tu les balanceras aux gendarmes de la C3N. Pas question qu’ils ne paient pas au prix fort le plaisir que Milovan leur a donné en tuant des Serbes. »

Toutes ces opérations effectuées, Radiche remit ses gants et rejoignit ses complices, l’ordinateur sous le bras. BoTox, les yeux dans le vague, se liquéfia le long de la paroi et demeura assis à l’entrée de la mine, la tête entre les genoux. Le sentiment d’avoir gâché sa vie s’empara de lui. Triturant son bonnet de skater, il pleurnichait amèrement, en pensant à la vieille femme, au Manufacturier, à tout ce délire merdique.

De retour à la salle, Zéro remit en place l’ordinateur dans sa housse. Il abandonna son portefeuille et son téléphone sur l’un des établis. Cela fait, il prêta main-

forte à ses hommes et recouvrit lui-même de chaux vive la dépouille de sa mère.

*CHAPITRE 96*

## PARIS, MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR, PLACE BEAUVAU, 8E ARRONDISSEMENT

VENDREDI 21 AVRIL 2017, 17 H 13

Maria Dolgasi avait toutes les peines du monde à contenir sa fureur. À La Haye, loin de Paris, elle n'avait certes pas oublié que l'indépendance de la justice n'est parfois qu'un vain mot en France, mais elle venait de se prendre la porte en plein visage et ce rappel à la réalité était d'une brutalité exécrable. Le ministre de l'Intérieur dispensait ses recommandations d'un ton acerbe.

« Les vidéos que vous avez vues sont formelles, madame la juge, positivement formelles ! Vous avez reconnu comme nous le capitaine Radiche rivé à cette espèce de chaise électrique. D'autre part, les analyses des enregistrements vocaux sont sans équivoque. Sa voix correspond aux enregistrements que nous avons pu nous procurer, notamment ceux des interrogatoires qu'il a effectués au commissariat du Havre. Vladimir Radiche est mort, entendez-vous ? Il est mort ! M.O.R.T ! Il n'y a plus lieu d'instruire une enquête pour un prévenu qui n'arrivera jamais au tribunal ! Le décès de ce psychopathe conduit nécessairement à l'extinction de la procédure ! Nécessairement ! Ce n'est quand même pas

à une magistrate de haut vol que je vais apprendre cette notion juridique de base ! »

Le regard de Maria Dolgasi avait perdu tout son pétillant. La colère voilait ses pupilles.

« Et surtout, personne ne saura jamais que la police a réchauffé en son sein un odieux salopard, un tortionnaire, un tueur ! »

Pangard, Martin, Lenanti et La Canternole faisaient profil bas. La magistrate se payait le ministre devant témoins. Le capitaine Barbussel semblait moins timoré : il assistait en direct à un enterrement de première classe et cela le mettait hors de lui, même s'il restait coi pour le moment.

Le ministre vociféra en levant les bras au ciel.

« Et que voulez-vous que j'y fasse ! Il est mort ! Vous voulez que je vous dise que ça me soulage ? Eh bien, oui ! Je vous le dis ! Cette ordure méritait de crever. Et je suis content d'épargner ça à mon ministère, en effet ! Si jamais ce dossier sort, je vous promets la fin de votre carrière. J'ai déjà avisé le ministre de la Justice de cette impasse dans laquelle vous voudriez nous fourvoyer tous. Il va vous recevoir dès demain, pour vous rappeler les règles de déontologie les plus élémentaires.

— De déontologie ? C'est piquant, de la part d'un ministre dont les services ont hébergé dix-sept ans un criminel de guerre doublé d'un mafieux !

— Ne haussez pas trop le ton, madame la juge, car vous n'êtes que ça : *une petite juge.* À la moindre fuite, l'inculpation pour divulgation d'informations confidentielles tombera. »

N'y tenant plus, Barbussel entra dans la danse.

« Monsieur le ministre, sauf votre respect, ce qui se trame ici est inacceptable et infamant. Nous avons tous travaillé d'arrache-pied et certains l'ont payé de leur vie. Ne serait-ce que par respect pour leur mémoire, je…

— Paix, capitaine ! Je sais que vos collègues serbes ont versé un très lourd tribut à cette enquête, mais nous n'y pouvons plus rien.

— Je pense…

— Ne pensez pas. Vous êtes un excellent enquêteur de terrain. Vous partez en Birmanie dans deux jours, avec le grade de commandant, pour une mission de six semaines concernant le génocide des Rohingyas. Félicitations pour cette promotion. Non ! Plus un mot ! Ce n'est pas pour rien que vous appartenez à la Grande Muette… »

Les trois policiers et Maximilien de la Canternole observaient un silence complice, en regardant Maria Dolgasi et Antoine Barbussel boire le calice jusqu'à la lie. La magistrate était totalement minée, au bord des larmes. Les mâchoires de Barbussel palpitaient nerveusement.

« Vous pouvez disposer. »

Le gendarme et la juge quittèrent la pièce la tête basse. Maria Dolgasi maugréa que ce n'était pas fini. La porte capitonnée se referma.

Le ministre se fit soudain primesautier. Il s'en frotta les mains.

« Messieurs, nous avons eu un coup de pot monumental !

— Hum, je ne partage pas votre optimisme, monsieur le ministre. Nous sommes suspendus au bon vouloir de ce Manufacturier. Qui dit qu'il ne révélera pas toute l'affaire sur son site…

— Il aurait déjà pu tout divulguer.

— C'est d'ailleurs curieux qu'il ne l'ait pas fait. Pourquoi ne pas dévoiler la véritable identité de Radiche ?

— Ah ! Vous n'allez pas recommencer, Lenanti, avec votre théorie fumeuse ! Tout indique que ce salopard est mort, non ?

— Moui, peut-être, je ne sais pas…

— Tout colle, pourtant. Le Manufacturier de Jasenovac remonte la piste. La mère et le fils ont disparu des radars juste en même temps. Ce tueur de Serbes termine par le capitaine lui-même. C'est une vengeance qui trouve ses sources dans la guerre de Yougoslavie et

qui connaît un terme avec la mort de Radiche. Point final.

— Justement ! C'est une vengeance qui me semble imparfaite, presque dérisoire. J'aurais cherché à salir sa mémoire, à révéler à tous qui il était, à le garder prisonnier des mois…

— Il faut croire qu'il se contente pour le moment de l'avoir massacré. Détendez-vous. La procédure est éteinte. Bon sang, combien de fois devrai-je le dire ? Suffit, maintenant… Commissaires Pangard et Martin.

— Monsieur le ministre ?

— Le silence a naturellement un prix, je le sais bien. Au poids, il vaut bien plus cher que le platine. Vous êtes actuellement tous les deux divisionnaires, si je ne m'abuse.

— En effet.

— Monsieur de la Canternole a téléphoné ce matin au directeur des services. Pangard, vous obtiendrez bientôt un poste de contrôleur général. Patientez encore quelques mois. Vous restez pour le moment à la direction de l'OCRVP. Quant à vous, Martin, vous voilà commissaire général, en attendant d'intégrer la Direction des Services. Félicitations pour cette belle évolution de carrière, messieurs. »

Les deux poulets rougirent comme des pucelles et se confondirent en remerciements obséquieux. Un discret

rictus, véritable concentré de mépris de l'énarque pour ces laborieux gratte-papiers, tordit la bouche de Maximilien de la Canternole.

« Commissaire Lenanti, vous serez en très bonne place pour la prochaine campagne de promotion. La direction de la délégation de l'IGPN à Bordeaux est à vous. Nous sommes contents de votre abnégation. Mais souvenez-vous que la discrétion est mère du succès, et oubliez ce maudit Radiche une bonne fois pour toutes. »

Lenanti marqua son approbation, même s'il ne croyait pas un mot des balivernes que lui servait le ministre.

« Bien… Pangard, lorsque vous transmettrez le dossier du Manufacturier au futur directeur de l'OCRVP, tout rappel du parcours de guerre de Radiche aura été occulté. Si personne ne s'inquiète de sa biographie, inutile de la mentionner, n'est-ce pas ?

— Tout à fait, monsieur le ministre.

— Et où en est l'enquête sur le Manufacturier ?

— La fenêtre s'est refermée. Il a contacté le capitaine Chambier, lui a envoyé les vidéos et n'a pas donné signe de vie depuis.

— En gros, aucun début de piste ?

— Pas pour le moment.

— Ce qui n’est pas plus mal, non ? Avec un peu de chance, les crimes en série vont s’arrêter là, puisqu’il a eu sa vengeance… Quelles nouvelles du Havre, commissaire Martin ?

— Aucune hypothèse en ce qui concerne le massacre. Le capitaine Lartigan, m’a remis sa démission ce matin, mais je n’ai pas encore pris de décision.

— Acceptez-la. Nous allons aussi muter les fonctionnaires de son équipe. Il est bon de jeter un os à la foule, étant donné les circonstances.

— Très bien, monsieur le ministre.

— Je ne vous retiens plus, messieurs. »

Les trois policiers prirent congé. Maximilien de la Canternole resta rivé à sa chaise.

« Maximilien ?

— Monsieur le ministre ?

— Vous me gardez ces trois-là à l’œil, ainsi que la Dolgasi.

— Entendu. Puis-je vous en demander la raison ?

— Je ne crois pas une seconde à ce que nous montrent ces vidéos. Elles ne sont qu’une sinistre mascarade. J’ignore comment il s’y est pris, mais ce Radiche nous prend pour des cons. Lenanti a bien évidemment raison, cependant il n’y aura pas de scandale d’État, je vous l’assure, et c’est la seule chose

qui importe. Techniquement, si ça sort un jour, on pourra toujours affirmer avec *une relative bonne foi* que nous *pensions* que Radiche était mort. Par ailleurs, le ministre de la Justice est sur la même ligne que nous, de A à Z. Si nécessaire, il cassera la Dolgasi. Et plus le temps passera, plus l'histoire sera sujette à caution. Elle deviendra une vague légende. Une fantasmagorie complotiste. Une bulle. Rien. Pfuiiit ! »

De ses mains soigneusement manucurées, le ministre effectua le geste de balayer un agaçant moucheron.

*CHAPITRE 97*

## BELGRADE, QUARTIER DE SENJAK

JEUDI 27 AVRIL 2017, 15 H 43

Habillé d'un élégant costume taillé sur mesure, un Glock 26 discrètement glissé dans la poche de son pantalon, Radiche s'était rendu dans la chambre d'Irena Ilić avec un attaché-case en cuir. Il avait l'air d'un businessman tiré à quatre épingles. Il y avait pénétré à pattes de velours et avait refermé le verrou du bouton de porte derrière lui. Ils étaient seuls.

On ne lui avait pas menti. Le temps de l'avocate était compté. Appareillée, la créature atrophiée gisait dans un lacis de câbles et de tuyaux. À intervalles réguliers, le respirateur artificiel entamait un nouveau cycle. L'avocate sommeillait-elle ou errait-elle dans un coma végétatif ? Difficile à dire.

Zéro sortit de la mallette l'ordinateur portable grâce auquel il était toujours relié au site du Manufacturier. Il se connecta et installa la machine sur le futur cadavre. Ça remua un peu sous le drap. Bon Dieu, comment cette chose immonde pouvait-elle vivre encore ?

Pour la tirer de sa torpeur, Radiche décida de se distraire un peu. Il pinça le tuyau qui acheminait le

mélange air-oxygène. Au-dessus du masque, les yeux d'Irena s'ouvrirent soudain, clignotant dans sa tête de dinde déplumée, exorbités par l'asphyxie et l'angoisse. Zéro sourit. Les mains d'Irena tremblaient sur le drap.

« Salut, Irena. Tu me reconnais ? Cligne une fois des yeux pour oui et deux pour non. »

Irena cligna une fois, lentement.

« Bien… avant que tu ne meures, je tenais à ce que tu saches certaines choses. Ton petit protégé, Milovan Horvat, je l'ai tué. Mais il y a beaucoup plus important. Je vais te raconter qui il était et je vais te montrer ce qu'il a commis. Tu vas comprendre pour qui tu as travaillé. Tu n'as qu'à écouter et regarder. »

À la fin de sa narration, Radiche lança une vidéo de Sanja et de son fils, celle où le Manufacturier démembrait l'enfant devant sa mère.

« Je te présente ma sœur et son bébé. C'était en mars dernier, en plein milieu de ton enquête sur les Lions de Serbie. »

Irena voulait détourner la tête, mais elle n'en avait plus la force, alors elle ferma les yeux. Zéro les lui rouvrit du pouce et de l'index.

« Non, non, pas de ça, ma salope. Tu vas regarder. Avec son père adoptif, un ancien nazi, ton petit Croate a perpétré bien plus d'atrocités que moi. Je sais ce que tu m'objecterais, si tu pouvais parler : cela n'enlève rien

aux miennes. C'est tellement vrai ! Mais si tu savais ce que je m'en fous ! Allez, encore quelques extraits, pour le plaisir… »

Les doigts de Radiche maintenaient ses prunelles ouvertes sur le spectacle de la rage assassine de Milovan : Zéro choisissait soigneusement ses séquences.

« Tiens, une Serbe violée par un Croate, ça te rappelle de bons souvenirs, non ? »

Il cliqua sur une autre vidéo.

« Et ça, qu'en penses-tu ? Pendre une fillette par les pieds et l'éviscérer, c'est chouette non ? Moi, ça me plaît bien. »

Radiche ferma la vidéo.

« Tu as compris l'idée, je pense. Ils ont anéanti des centaines de personnes, bien plus que moi et mes Lions. Je dis chapeau bas. »

Il passa à la crucifixion de Milovan.

« Eh bien, voilà ce que j'en ai fait, *de ton petit enculé*, Irena. »

Il lui diffusa la première partie de la crucifixion du Manufacturier : le clouage, l'érection de la croix, l'embrasement des fagots. Les flammes léchaient les jambes d'un Milovan hurlant, puis le *srbosjek* l'ouvrait en deux.

« Un bonus, maintenant. C'était hier soir. »

Le chauve ouvrit un dernier fichier, une capture vidéo du journal de la nuit de la chaîne RTS 1. Irena reconnut sans mal les locaux en flammes de l'ONG Dignité et Justice.

Il ferma la vidéo et éteignit l'ordi, qu'il rangea avec placidité dans sa mallette.

Il tira son Glock 26. Le petit pistolet avait l'air d'un jouet dans la main de son propriétaire.

« Tu pleures ? Eh oui, tu t'es fait baiser sur toute la ligne, sac d'os pourris… Et tout ça pour quoi ? Cane est un légume. Markus est mort et on va s'occuper de Danilo Lukić dès ce soir, comme promis par mon père en 1995. Ton ONG a disparu. L'enquête est éteinte en France. Je triomphe sur toute la ligne. »

Il chambra le Glock, clic-clac, et posa le canon sur le front poisseux d'Irena.

« Tu es aussi chauve que moi, l'avocate, mais qu'est-ce que t'es moche ! Tu schlingues comme pas permis. »

L'index pressait la queue de détente.

« Tu veux mourir ? »

Irena cligna des yeux une seule fois. Oui, bien sûr. Elle n'attendait plus que ça.

« Bien… dans ce cas… »

Zéro sourit. Il rangea son Glock et caressa en douceur les énormes ganglions sur le cou d'Irena. Il ôta le

masque de la cancéreuse, lui écarta les mâchoires, plaqua sa bouche sur celle de la malade et la fouilla d'une langue obscène. Il recula en s'essuyant d'un revers de main. « Pouah ! Ce n'est pas la première fois que la mort m'embrasse, mais jamais elle n'avait tant pué de la gueule. » En ricanant, il replaça le masque respiratoire sur le visage de son adversaire humiliée.

« Je préfère que le crabe se charge de toi. Tu auras encore un petit peu de temps pour méditer sur tout ça. Ce sera douloureux, j'espère. »

En sortant, il adressa un signe de tête sarcastique à Irena, dont les yeux agrandis versaient des larmes d'affliction. Elle mourrait donc avec cette image : le rictus malveillant de Dragoljub.

## RETOUR AUX SOURCES
## UKRAINE, AVDIÏVKA, RÉGION DU DONBASS

MERCREDI 17 MAI 2017, 7 H 00

C'était juste la guerre qui continuait.

À l'est de l'Ukraine, dans le Donbass, l'éruption printanière sertissait les grandes plaines de rouge, de jaune, de vert, de bleu et de violet ; les fleurs se balançaient mollement sur leurs tiges, dans le vent tiède de mai. Autour de la ville de Donetsk et de ses environs, dans le *no man's land* entre les lignes des séparatistes pro-russes et des loyalistes ukrainiens, la nature reprenait ses droits.

Il faisait bon dès le réveil. Dans les décombres d'un pavillon détruit par les tirs de l'armée de Kiev, les combattants de la République autoproclamée de Donetsk tuaient le temps en racontant des blagues de cul, la cigarette au bec, en attendant l'offensive des loyalistes, appuyés ce jour-là par les volontaires croates du régiment Azov. Sur la ligne de démarcation au nord de Donetsk, dans les faubourgs de la ville industrielle d'Avdiïvka, on était pressé d'en découdre. Ce ne serait qu'une énième violation du cessez-le-feu des accords de Minsk 2.

Au début du mois, de nouveaux volontaires étrangers avaient rejoint les rangs des sécessionnistes pro-russes.

Parmi eux, deux salopards endurcis, d'un certain âge déjà, accomplissaient des merveilles dans les opérations de reconnaissance et les interrogatoires de prisonniers. Ils parlaient bien le russe, possédaient des papiers russes, mais ils s'exprimaient en serbe lorsqu'ils étaient tous les deux. Ils se définissaient comme des Tchetniks, dont ils arboraient d'ailleurs l'insigne : une tête de mort surmontant deux tibias croisés sur fond noir. Ils étaient venus, disaient-ils, « pour bouffer du Croate ». L'un était remarquable par sa stature de géant et sa longue barbe poivre et sel, l'autre par son air féroce, son visage ridé et son crâne chauve. C'était le plus mince et le plus petit qui commandait. L'autre riait tout le temps. Ils étaient aguerris, de toute évidence, et n'avaient rien d'engagés irréfléchis et romanesques. Les lieutenants des différents clans et groupuscules des milices séparatistes leur montraient du respect, ainsi que les soldats de la DNR. Les deux mercenaires évoluaient avec plaisir dans les villages ravagés de la ligne de front, bondissant de ruine en ruine, à l'aise comme des poissons dans l'eau.

Dans les maisons éventrées par les obus, les hommes avaient parfois le temps de faire un brin de toilette, à l'aide d'une bassine réchauffée au feu de bois. Certains avaient déjà eu l'occasion d'apercevoir les cicatrices

qu’arborait le meneur du duo : quatre impacts de balles lui dessinaient sur la poitrine un collier d’étoiles.

**REMERCIEMENTS**

C’est une drôle de sensation que d’arriver au bout d’un long processus d’écriture. En ce moment crucial, s’il y a quelqu’un à qui je pense et à qui je me dois d’exprimer mon entière gratitude, c’est bien Laura Magné, ma directrice éditoriale. Qu’une pluie tropicale de remerciements se déverse sur sa tête ! Merci pour l’énorme travail accompli, merci pour les critiques sans concession, les regards affûtés et les prises de bec constructives, merci pour les bons moments partagés, les rires et la confiance accordée.

J’ai également une pensée émue pour mon éditeur, David Serra, un homme libre, qui m’a pour la seconde fois offert la chance d’écrire un roman selon mes vœux.

Le 19 novembre 1991, une poignée de paramilitaires serbes massacrent une famille à Erdut, un village de Croatie. Laissé pour mort, un garçonnet échappe aux griffes des tortionnaires, les *Lions de Serbie*. Un quart-de-siècle plus tard, l'avocate Irena Ilić tente de remonter la piste jusqu'à la tête du commando, le sinistre Dragoljub.

Le 1er avril 2017, les cadavres d'une femme et de son bébé sont retrouvés dans la banlieue du Havre, atrocement mutilés. Niché dans le dark Web, un inconnu sous pseudonyme revendique le double meurtre et propose les vidéos de ses crimes à la vente sur son site Internet... Depuis quand sévit-il ? Prêt à transgresser la loi, le capitaine de police Vladimir Radiche s'empare de l'affaire qui sème la panique sur le pays, au risque de voir l'inimaginable s'en échapper.

Les deux investigations vont se percuter avec une violence inouïe. L'avocate et le flic ont des intérêts divergents et se livreront une guerre sans merci. Emportés dans l'abîme du terrifiant conflit yougoslave, les enquêteurs évoluent dans un vertige noir, gangrené par la violence et la corruption, où les plus pourris ne sont peut-être pas ceux que l'on croit. Crimes contre l'humanité, meurtres en série, fanatismes religieux, trafics entre mafias sans scrupules, l'étau se resserre au fil des chapitres. Les égouts de l'Histoire finiront par déborder et vomir des monstres, trop vite oubliés.

*N'ayez pas peur.*

Oui, il y a tout cela dans *Le Manufacturier*. Non, il n'y a pas d'autre issue.

Mattias Köping, l'auteur des *Démoniaques*, thriller doublement primé en 2018 et acclamé par le public, libère toute sa puissance dans ce vrai *page-turner*, addictif et haletant, porté par une atmosphère envoûtante et une écriture ciselée. Programmé pour jouer avec les nerfs des lecteurs les plus aguerris de romans policiers, Mattias Köping confirme son entrée implacable parmi les maîtres du thriller français.

RING

9 791091 447881

ISBN-979-10-91447-88-1 21,90 €